

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[Le] philosophe anglais, ou Histoire de monsieur Cleveland [Document
électronique]. T. 1-3 / par l'abbé Prévost

PREFACE

p1

Je n'imiterai point l'affectation
de quantité d'auteurs modernes,
qui semblent craindre d'offenser le
public, ou du moins de l'importuner
par une préface, et qui font
paroître autant de répugnance et
d'embarras lorsqu'ils en ont une à
composer, que s'ils avoient à redouter
effectivement le chagrin et le
dégoût de leurs lecteurs. J'ai peine
à concevoir ce qui peut causer leurs
allarmes et leurs difficultés. Car
si leurs ouvrages ne demandent
point les éclaircissemens
préliminaires d'une préface, qui les oblige
de prendre le soin inutile d'en
composer ; et s'ils croient au contraire
que leurs lecteurs ayent besoin de
quelque explication pour l'intelligence
de ce qui leur est présenté,

p11

pourquoi craindre de leur déplaire,
en leur offrant un secours, qu'ils ne
sçauroient manquer de trouver
agréable dès qu'ils auront reconnu
qu'il est nécessaire ? On sent, par
exemple, qu'il manqueroit quelque
chose à un livre tel que celui que

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

je donne au public, s' il n' étoit pas précédé d' une introduction qui puisse répandre quelque lumiere sur des événemens obscurs ou inconnus jusqu' aujourd' hui. Un ouvrage de cette nature peut être regardé comme un païs nouvellement découvert ; et le dessein de le lire, comme un espece de voyage que le lecteur entreprend. Il ne suffit pas de lui en annoncer le nom, par un titre, il faut qu' il en connoisse la situation et le chemin, pour y entrer avec assurance. Il faut

p111

même qu' il soit informé de ce qu' il y doit rencontrer de curieux et d' agréable, pour éviter l' embarras des recherches et des incertitudes, qui diminueroient la satisfaction qu' il se promet sur la route. Tel est le service que je vais rendre à mes lecteurs. L' histoire de M *Cléveland* m' est venue d' une bonne source. Je la tiens de son fils, qui porte le même nom, et qui vit actuellement à Londres, dans une heureuse vieillesse, après avoir passé la plus grande partie de sa vie au service de différens princes étrangers. Le hazard me procura sa connoissance. Il avoit lû mes *mémoires* , et ce fut la plus forte raison qui le porta à me parler de ceux de son pere. Je veux vous faire connoître, me dit-il un jour en me les présentant, un

p1V

homme qui avoit le coeur fait à peu près comme le vôtre, et qui a fait le même usage que vous des aventures d' une vie fort malheureuse. Il me confia le manuscrit, que je lus avec avidité. Je trouvai en effet tant de rapport entre les inclinations de M Cléveland et les miennes, tant

de ressemblance dans notre
maniere de penser et dans nos sentimens,
que je confessai au fils, que
je m' étois reconnu dans les traits
de son père, et que nos coeurs, si
l' on me permet cette expression,
étoient de la même trempe et sortis
du même moule. Je lui demandai
quelle raison il avoit de condamner
aux ténèbres, un ouvrage qui
plairoit vraisemblablement au public ?
Il me répondit, que la seule
raison qu' il l' empêchoit de le publier,

pV

étoit la difficulté de mettre le
manuscrit en ordre, et de donner un
air d' histoire et de narration suivie
à des événemens dont le fil étoit
interrompu en quantité d' endroits. Je
me serois chargé de ce soin sans
balancer, si j' eusse sçu la langue angloise
assez parfaitement pour me
flatter de pouvoir atteindre aux
agrémens du style, mais comme il y
a bien loin, de la simple intelligence
d' une langue, au talent de l' écrire
avec politesse, je me bornai au dessein
d' entreprendre en françois ce que
je ne me sentois point capable d' exécuter
en anglois. M Cleveland ne
marqua point d' éloignement pour
cette proposition. Il me permit de
prendre une copie de son
manuscrit ; et l' ayant apporté en France
à mon retour, j' ai employé ce que

pV1

des occupations plus importantes
m' ont laissé de liberté, pour lui
donner la forme sous laquelle elle
peut paroître aujourd' hui.
Le tems où vivoit M Cleveland
n' est pas si éloigné du nôtre qu' il
ne puisse se trouver encore quantité
de personnes qui l' ayent connu. La
plus grande partie de son histoire

roule aussi sur des faits dont la mémoire est récente ; de sorte qu' un lecteur ne doit pas craindre qu' on le transporte ici dans la région des fables. Cependant, il faut convenir qu' il s' y rencontre des aventures extraordinaires, et qui semblent demander d' être attestée. C' est ce que j' ai reconnu moi-même en les traduisant ; et je me suis trouvé engagé par cette réflexion, à faire ici quelques remarques, qui pourront

pV11

arrêter le penchant que la plupart des lecteurs ont à l' incredulité. Je n' aurai point recours aux raisons générales, dont il n' y a point d' auteur qui ne puisse servir pour accréditer également la vérité et le mensonge. Car quoiqu' il soit certain, par exemple, que la vraisemblance n' est pas un caractere nécessaire de la vérité, et que nous voyons arriver tous les jours mille choses que nous traiterions d' absurdes et d' impossibles sur tout autre rapport que celui de nos yeux : une preuve si vague n' entraîne presque rien après elle, parce qu' elle n' établit tout au plus, qu' un fait obscur et difficile peut être vrai, sans montrer qu' il le soit effectivement. Les preuves de raisonnement ne concluent rien en faveur d' un

pV111

point purement historique ; il en faut de la même nature que ce qui est à prouver ; c' est-à-dire, qu' un fait douteux doit être prouvé par un fait certain. Un de vos arbres a produit des feuilles au milieu de l' hiver : j' en doute, malgré vos assurances. Croyez-vous me convaincre, en m' expliquant par quelle voie la nature a pû se développer

avant le retour de la belle saison ?
Vous me forcerez peut être à
convenir que la chose est possible. Mais
faites-moi confirmer cette merveille
par des témoins sages, qui l' aient
vue comme vous, et qui n' aient pû
s' accorder pour surprendre ma
crédulité ; faites-moi voir
quelques-unes de ces feuilles, avec la verdure
et la fraîcheur qu' elles doivent
avoir en naissant : j' ajoute foi à

p1X

votre récit, sans m' embarrasser un
moment de l' examen. Dans le fond,
je ne sçais si cette lenteur délicate à
croire la vérité des faits est fort
glorieuse pour les hommes, et s' ils ont
raison de s' en faire une espece
d' honneur. Il est clair qu' elle suppose la
mauvaise opinion qu' ils ont les uns
des autres, et la défiance mutuelle
où ils sont de leur droiture et de
leur bonne foi.
Quoique ce que j' ai à dire pour
appuyer la vérité des aventures
extraordinaires de M Cleveland, n' ait
point la force d' une preuve décisive
de faits, ou ne la trouvera pas non
plus aussi vague et aussi foible qu' une
preuve de simple raisonnement.
C' est un mélange de ces deux sortes
de preuves. I dans tous les choses
que M Cleveland nous raconte

pX

sans autre témoignage que le sien,
je remarque qu' il n' a rien avancé
qui ne puisse se concilier parfaitement
avec nos histoires les plus
fidelles et les plus approuvées. 2 il
rapporte un grand nombre de faits,
dont on trouve réellement des traces
et souvent même d' amples
témoignages, dans les historiens
contemporains.
Le caractere de *Cromwel* est si

connu, qu' on n' accusera point notre
auteur de l' avoir noirci par un
ressentiment de vengeance et de haine.
Il n' y a qu' a consulter les plus
célèbres historiens d' Angleterre ; on
verra qu' ils s' accordent avec M Cleveland,
jusques dans les expressions.
" personne (dit le comte de
Clarendon en parlant du protecteur)
n' a jamais rien entrepris

pX11

avec plus de méchanceté,... etc. "
M *Burnet* assure que
son principe favori, et celui dont il
faisoit le plus souvent usage étoit
" que les loix morales... etc. "
il est aisé de voir qu' il n' y a point de
crimes, dont on ne soit capable avec
un si détestable principe.
J' avoue qu' il s' est trouvé peu de
personnes qui ayent reproché à
Cromwel les excès de l' incontinence.
Mais tout le monde convient
qu' il étoit souverainement hypocrite ;
et ç' en est assez pour comprendre
qu' il ne faut pas juger du secret
de ses moeurs, par l' apparence extérieure
de sa conduite. Il laissa six
enfants de son mariage, deux fils et
quatre filles. La quatrieme, qui se

pX111

nommoit *Elisabeth* , et dont M Cleveland
parle avec estime dans
les dernieres parties de son ouvrage,
a vécu jusqu' au tems du roi
Guillaume . J' ai parlé en Angleterre
à quantité de personnes qui l' ont
connue, et qui m' ont confirmé
une partie des aventures qu' on lui
attribue dans notre histoire.
Il y a deux choses à observer
ici sur Cromwel. L' une, que
M Cleveland lui donne la qualité
d' orateur du parlement, quoiqu' il ne
paroisse par aucun historien qu' il

ait occupé cet emploi. On trouve seulement, qu' il étoit député pour Cambridge en 1640, et qu' il le fut jusqu' à ce que, de concert avec la chambre des communes, il trouva le moyen de s' élever aux emplois militaires. J' ai consulté à Londres sur cette difficulté quelques personnes

pX1V

de considération, et leur réponse m' a servi d' éclaircissement. Cromwel fut effectivement nommé orateur par les intrigues de plusieurs membres du parlement, qui le croyoient propre à faire réussir leurs vues. Mais il se rendit justice en refusant cet emploi. Quelque versé qu' il fut dans les affaires, il avoit peu de talent pour parler en public ; et il entendoit trop bien les intérêts de son ambition, pour accepter une place qu' il ne se sentoit pas capable de remplir avec honneur. Ma seconde information regarde le tems de la mort de Cromwel. Il est certain qu' elle arriva avant le voyage du roi *Charles* à Bayonne et à Fontarabie. Il faut par conséquent que M Cleveland ait demeuré à Rouen avec Mylord *Axminster* beaucoup plus long-tems que je ne marque ; ou

pXV

du moins, que *Richard Cromwel* eût alors succédé à son pere. Sans l' une ou l' autre de ces deux suppositions, il se trouvera dans le tems une erreur de quelques mois. Je confesse qu' elle vient uniquement de ma négligence. Cet endroit des mémoires de M Cleveland étoit interrompu ; et je n' ai pensé qu' à joindre ma narration, sans faire attention à remplir, ou du moins à faire appercevoir le vuide qui se trouvoit entre le départ d' Angleterre et le séjour de

Rouen. On voit que je me suis aperçu de ma faute ; mais j' ai mieux aimé qu' elle subsistât que de mettre une interruption désagréable dans mon ouvrage, ou de la remplir par quelque aventure de mon imagination. Je ne m' étendrai point sur la

pXV1

caverne de *rumney-hole* , que j' ai vue dans mon voyage d' Angleterre. La description de M Cleveland suffit pour satisfaire la curiosité du lecteur. J' ajouterai seulement, qu' on trouve dans plusieurs autres provinces de cette isle, de pareils jeux de la nature. Darbyshire en est remplie. *hoeckey-hole* près de *Wells*, *Schedercliffs* , sont des raretés en ce genre, qui méritent l' attention des voyageurs. La *colonie rochelloise* m' a causé de l' embarras. Il ne me paroissoit pas vraisemblable qu' un établissement si extraordinaire eût été si entièrement ignoré, qu' il ne s' en trouvât nulle trace dans les relations de nos voyageurs ; et je ne pus m' empêcher d' en témoigner quelque chose au fils de M Cleveland. Il

pXV11

me satisfit aussi-tôt, en me faisant voir quelques endroits d' une relation de la mer d' Ethiopie, composée par *William Rallow, anglois* . Si je n' y trouvai point l' histoire de *Bridge* et de ses compagnons, je fus assuré du moins de l' existence de la colonie, et de la manière déplorable dont elle fut détruite. J' y remarquai même quelques singularités de sa situation, que M Cleveland avoit omises, et que j' ai jointes à son recit dans le troisième tome. L' histoire de *blud* , toute extraordinaire qu' elle est, ne peut être révoquée en doute par ceux qui ont quelque connoissance du regne de

Charles II . Je dis la même chose de la *conspiration protestante de la Rye* , et de la malheureuse fin de *Walcot* , de *Mylord Russel* , du colonel *Sidney* , mais particulièrement de l' aimable et infortuné comte d' *Essex* .

L' aventure de *Sir Georges Aiskew* aux Barbades, et l' expédition de *Vénable* à la Jamaïque, sont attestées par les écrivains anglois, du moins pour le fond, si elles ne le sont pas pour les circonstances. Les malheurs de *Mylord Axminster* ne sont pas moins connus. Pour ceux de *M Cleveland*, ils sont exposés si naturellement, qu' ils semblent n' avoir pas besoin d' autre preuve que la franchise de son coeur et l' honnêteté invariable de ses sentimens. Ses liaisons avec *Mylord Hyde* , comte de *Clarendon* , surtout à Rouen où ce seigneur passa les dernières années de sa vie, leurs

pX1X

conférences, leurs incertitudes sur la religion, et la maniere dont elles se terminent, sont des traits si singuliers et en même-tems si naturels, qu' on se persuadera aisément qu' ils n' ont pû être inventés à plaisir, ni contrefaits.

La fin tragique du second fils de *M Cleveland*, quoique racontée avec des circonstances propres à exciter la foi, n' avoit pas laissé de révolter la mienne, parce qu' il ne me sembloit pas croyable qu' un accident qui touchoit de si près le roi *Charles*, eût pût échapper aux recherches des historiens anglois. J' en ai feuilleté un très-grand nombre, pour y découvrir quelque trait, du moins, qui pût servir de garant à mon auteur. Voici ce que j' ai trouvé dans le docteur *Welwood* : le fond de l' aventure est manifestement

pXX

le même ; il n' y manque que
les causes et les circonstances, que
le docteur a ignorées. " on fit aussi
quelque attention (dit-il) à un
accident... etc. "
mais la chose

pXX1

fut étouffée. On n' a qu' à comparer
ce recit, avec l' aventure du jeune
Cleveland ; et l' on ne demandera
point d' autre clef.
On pourroit reprocher à
M Cleveland, de n' avoir point assez
ménagé la mémoire du roi Charles,
à qui il étoit redevable de quantité
de faveurs, comme il le confesse
lui-même, et de la meilleure partie
de son bien. Mais un lecteur
judicieux, qui connoîtra le caractère de
ce prince, et qui fera attention à
celui de notre philosophe, ne
donnera point le nom d' ingratitude à
cette conduite. Il l' admirera au
contraire, comme un effet de cette
sincérité généreuse qui abhorre la
flatterie, et sans laquelle on ne
voit jamais marcher la vertu et la
sagesse. M Cleveland connoissoit

pXX11

les grandes qualités de Charles li.
Mais il avoit remarqué aussi, mieux
que personne, qu' elles étoient
comme étouffées et rendues inutiles
par ses défauts. Sa mollesse sur tout,
et sa haine pour tout ce qui sentoit
l' application, ne pouvoit manquer
de blesser un esprit naturellement
ferme et attentif, à qui de continuels
malheurs avoient fait contracter
encore quelque chose de plus
austère et de plus sérieux. L' évêque de
Salisbury rassemble en deux mots
tout le caractère de Charles : " il
étoit, dit cet écrivain, si

naturellement ennemi de toute contrainte,... etc. " ajoutez, qu' il avoit des idées de religion et des principes de morale assez singuliers, qu' un homme d' un caractère aussi droit que M Cleveland ne pouvoit s' empêcher de condamner hautement, même dans un prince qu' il aimoit. Aussi nous laisse-t-il entendre, que la liberté avec laquelle il expliqua là-dessus ses sentimens au roi, eut plus de part à sa disgrâce que la conspiration de la Rye, dans laquelle on le soupçonna d' avoir trempé. Ce fut à peu-près la même raison qui lui fit perdre l' affection du duc de *Monmouth* , et qui lui attira de ce seigneur l' outrage cruel, dont il est surprenant qu' il nous ait

pXX1V

fait lui-même un recit si naturel et si sincère dans son histoire. Je m' aperçois que mes remarques s' allongent insensiblement sous ma plume. Un excès de longueur dans une préface seroit un défaut, comme c' en est un d' affecter ridiculement de commencer un ouvrage sans préface et sans introduction. Je ne serois pas pardonnable de tomber dans la première de ces extrémités, après avoir commencé rigoureusement par condamner l' autre. S' il me reste quelque chose à demander au public, c' est de faire attention, qu' il y aura toujours une extrême différence entre une traduction simple, et un ouvrage qu' on a tiré de son propre fond. Je le prie de régler là-dessus son indulgence.

LIVRE 1

p1

La réputation de mon père me dispense
du soin de m' étendre sur mon
origine. Personne n' ignore quel fut le
caractère de cet homme célèbre, qui tint
pendant plusieurs années toute l' Europe

p2

dans l' admiration de ses vertus et de ses
crimes. L' histoire balance encore dans
quel rang elle doit placer son nom, et
s' il faut le compter parmi les héros, ou
parmi les scélérats. Mais de quel côté que
son jugement se déclare, elle ne sauroit
lui ôter l' immortalité qu' il mérite sous
l' un ou l' autre titre. La qualité de fils ne
m' empêchera pas de lui rendre
impartialement justice dans toutes les occasions
que je vais avoir de parler de sa conduite.
Son zèle affecté pour la religion ne
l' avoit pas rendu insensible aux plaisirs
de l' amour. Il laissa plusieurs enfans de
son épouse légitime, et de diverses
maîtresses. C' est une chose incroyable que
les descendans d' un homme si puissant,
si riche, et si redouté, ayent pû devenir
le jouet de la fortune, et se voir réduits
presque tous à périr dans l' obscurité et la
misère. Cependant à la réserve d' un seul
qui a conservé son nom, avec une petite
partie de ses biens, et qui les a transmis
à son fils, qui occupe actuellement à
Londres un emploi médiocre dans la
justice civile, tous les autres ont été
expatriés diversement, et n' ont rien recueilli
de l' héritage de leur père. Mon mauvais
sort m' a rendu le plus malheureux.
J' expose l' histoire de mes malheurs au public.

p3

Ne me demandera-t-on pas quelle sorte
de plaisir peut trouver un misérable à
rappeller le souvenir de ses peines, par
un récit qui ne sauroit manquer d' en
renouveler le sentiment ? Ce ne peut-être
qu' une personne heureuse qui me fasse
cette question ; car tous les infortunés

savent trop bien que la plus douce consolation d' une grande douleur, est d' avoir la liberté de se plaindre et de paroître affligé. Le coeur d' un malheureux est idolâtre de sa tristesse, autant qu' un coeur heureux et satisfait l' est de ses plaisirs. Si le silence et la solitude sont agréables dans l' affliction, c' est qu' on s' y recueille en quelque sorte au milieu de ses peines, et qu' on y a la douceur de gémir sans être interrompu. Mais c' est une consolation plus douce encore de pouvoir exprimer ses sentimens par écrit. Le papier n' est point un confident insensible, comme il le semble ; il s' anime en recevant les expressions d' un coeur triste et passionné ; il les conserve fidèlement au défaut de la mémoire ; il est toujours prêt à les représenter ; et non-seulement cette image sert à nourrir une chère et délicieuse tristesse, elle sert encore à la justifier. Je commence donc mon récit. Ma mère s' appelloit *Elisabeth Cleveland* .

p4

Elle étoit fille d' un des principaux officiers du palais royal d' Hamptoncourt. Sa beauté lui attira les regards, et presque aussi-tôt l' amour de *Charles Premier* . Il y a peu de femmes qui s' arment de fierté contre les soupirs d' un grand roi. Ma mère se fit un honneur de les avoir mérités. Elle étoit adroite et intrigante. Elle comprit fort bien que dans ces engagements inégaux, où l' amour a besoin de tout son pouvoir pour racourcir la distance des conditions, les mêmes traits qui ont sù faire la conquête d' un amant, ne suffisent pas toujours pour fixer sa constance et sa fidélité. Elle joignit à ses charmes tous les secours qu' elle put tirer de son esprit. Elle se soutint assez long-temps dans la faveur, si l' on considère l' inconstance naturelle du roi, mais trop peu pour satisfaire son ambition, qui étoit la passion dominante de son ame ; de sorte que l' ardeur du monarque ayant commencé à se refroidir, elle ressentit peut-être plus de chagrin de sa chute, qu' elle n' avoit trouvé de plaisir dans son élévation. Elle n' eut point la force de

dissimuler son mécontentement. Ses plaintes indiscrètes, et les liaisons qu' elle prit hautement avec le parti opposé à la maison royale, la firent bientôt regarder

p5

comme une ennemie déclarée du roi. Elle perdit ses pensions, et quelque reste de grandeur qu' elle avoit eu l' adresse de garder jusqu' alors. M Cleveland, qui étoit un zèle royaliste, lui ayant refusé l' asile qu' elle s' attendoit de trouver dans la maison paternelle, elle se vit contrainte, par la nécessité, de suivre le premier choix de sa haine, c' est-à-dire, d' entrer sans menagement dans le parti des ennemis de la cour.

Mon père commençoit dès-lors à tenir parmi eux un des premiers rangs. Son esprit, ses talens extraordinaires, son respect pour la religion, la régularité de ses moeurs, et sur-tout le zèle incomparable dont il paroissoit animé pour la patrie, l' avoient mis dans une haute estime à Londres, et le faisoient regarder de tous les anglois comme le défenseur de leurs loix, et le soutien de leur liberté.

J' ignore s' il avoit déjà formé les vues ambitieuses qui ont éclaté depuis, mais dans la profession ouverte qu' il faisoit d' être opposé au gouvernement, il étoit trop habile homme pour ne pas reconnoître l' utilité qu' il pouvoit tirer de Mademoiselle Cleveland. Il connoissoit le caractère de son esprit, et la part qu' elle avoit eue pendant sa faveur aux plus

p6

secrettes délibérations de la cour. C' étoit à lui-même qu' elle s' étoit adressée. Il la reçut avec une distinction qui flatta sa vanité. Il prévint l' exposition de ses besoins, en lui offrant sa bourse et celle de ses amis. Il la pria de se reposer sur lui du soin de sa fortune. Il s' attira si parfaitement son estime et sa confiance dans cette première entrevue, qu' elle ne arda point à le regarder comme son meilleur ami. L' amitié entre deux personnes d' un sexe différent, tient presque toujours à l' amour. Leurs entretiens politiques se changèrent bientôt en conversations tendres. Ils s' aimèrent ; et Mademoiselle Cleveland ne crut point s' avilir en devenant la maîtresse d' un homme tel que mon père, elle qui l' avoit été de son roi.

Cependant son amour produisit un effet qu' elle n' attendoit point. Il fut funeste à son ambition. Le monde pardonne à une femme certaines foiblesses qui paroissent annoblies par leur cause. L' honneur d' être aimée d' un grand roi balance en quelque sorte la perte de la vertu. Mais hors de cette extrême élévation, qui flatte l' orgueil jusqu' au point de changer ainsi nos idées, on s' accorde à regarder d' un certain oeil toutes les femmes qui oublient leur devoir par le transport d' une passion

p7

aveugle. Je ne le pardonne pas même à ma mère, quoique ce soit à sa mauvaise conduite que je dois le jour. Elle ne trouva pas plus d' indulgence à Londres. Toutes les personnes de distinction, dont elle s' étoit conservé l' estime, la lui ôtèrent, avec leur familiarité et leur amitié. Mon père lui-même cessa de la considérer lorsqu' elle se fut rendue à ses desirs ; et ne la croyant plus propre à servir à ses desseins, il ne la traita plus que sur le pié d' une maîtresse ordinaire. Ce changement parut dur à ma mère ; il servit à la guérir de sa passion. Elle eut assez de fierté pour quitter son amant sans se plaindre ; et elle se retira à Hammersmith, où elle me porta dans son sein. Je ne sçais pas quelles étoient ses vues, ni sur quel fond elle comptoit pour vivre ; mais mon père ne l' oublia pas si entièrement, qu' il ne prît soin de lui assurer une honnête subsistance. Son malheur lui fit perdre le goût de tout ce qu' elle avoit aimé jusqu' alors. Elle renonça non-seulement à l' ambition et à l' amour, mais aux passe-temps même les plus innocens qui occupent le commun des femmes. Elle se renferma dans une vie sérieuse et appliquée. La lecture devint sa plus chere occupation ; et lorsqu' elle m' eut mis au monde,

p8

elle y ajouta le soin de mon enfance, et

ensuite celui de mon éducation.

Je crains de réussir mal à donner une idée de la sagesse et de la vertu de cette excellente mère. Ce n' étoit plus cette femme mondaine et dissipée, qui avoit été tour-à-tour l' esclave de l' amour et de l' ambition. Ses idées et ses sentimens étoient devenus aussi réglés que sa conduite extérieure. Je ne fus pas plutôt sorti des ténèbres de l' enfance, qu' elle entreprit de me former elle-même l' esprit et les moeurs, sans avoir recours aux leçons des maîtres ordinaires. Elle avoit recueilli tous les bons auteurs des derniers siècles, et elle y avoit ajouté les meilleures traductions des ouvrages des anciens. Elle s' étoit nourrie si assidûment de cette lecture pendant plusieurs années, que, sans le secours de la langue latine, elle étoit parvenue à une connoissance extraordinaire de l' histoire. Elle s' étoit formé le goût avec le même succès pour les ouvrages d' esprit. Il ne sortoit rien de la presse qu' elle ne lût, en y joignant son jugement et sa censure. C' étoit le seul endroit par lequel elle conservoit encore quelque commerce avec le monde. Mais le principal objet de son étude avoit été la philosophie

p9

morale. Elle y rapporta toutes ses lumières. Les autres sciences lui servoient comme de degrés pour arriver à ce but, et elle ne les estimoit utiles et solides, qu' à proportion qu' elles pouvoient servir à l' en approcher. Elle avoit lû dans les traductions tous les philosophes anciens et modernes. Elle en avoit tiré avec un discernement admirable, tout ce qu' ils ont pensé de plus raisonnable par rapport au bonheur et à la vérité. Elle en avoit composé, à force de soins, un système complet, dont toutes les parties étoient enchaînées merveilleusement à un petit nombre de principes clairs et bien établis. C' étoit son ouvrage favori ; elle ne se lassoit point de le relire. Elle y trouvoit, disoit-elle, comme dans une source toujours féconde, sa force, ses motifs, ses consolations, en un mot, le fondement

de la paix de son coeur, et de la constante égalité de son esprit.

Je n'avois gueres plus de sept ou huit ans, lorsqu'elle commença à m'inspirer le goût de ce qu'elle aimoit si chèrement. Elle me trouva d'heureuses dispositions ; ou plutôt elle m'en communiqua par l'assiduité de ses soins, et la répétition continuelle de ses maximes. Je n'avois vû qu'elle jusqu'alors ; car dans le dessein où

p10

elle étoit de me donner, pour ainsi dire, un coeur et un esprit de sa façon, elle m'avoit retranché tous les amusemens de l'enfance. J'étois continuellement sous ses yeux : mes mains avoient à peine la force de soutenir un livre, que j'étois déjà accoutumé à le feuilleter. Je savois lire, lorsque le commun des enfans commence à parler ; et la solitude perpétuelle dans laquelle j'étois retenu, me fit prendre l'habitude de penser et de réfléchir, dans un âge où l'on ignore encore de quelle nature on est, dans quelle classe d'animaux l'homme doit être rangé. Je n'appris point le latin ; c'est une langue, disoit ma mère, qui n'est nécessaire à présent qu'aux critiques ou aux maîtres d'école : toutes ses beautés ont été transmises dans les langues vivantes par le moyen des traductions. Le temps qu'un enfant perd à l'apprendre peut-être employé plus utilement à l'acquisition des connoissances solides. En général, elle étoit fort prévenue contre l'étude des langues. Elle les appelloit la peste de la raison, et la ruine du jugement. Cette multitude de traces qui forment tant de mots barbares et étrangers dans le cerveau d'un enfant, y produit une confusion irréparable. Ce seroit un grand mal,

p11

disoit-elle, qu'on ne pût faire des progrès dans les sciences qu'après avoir donné une partie de sa vie à l'étude des

langues ; mais puisqu' on peut se passer de ce secours, c' est une folie extrême de se charger la tête d' un fardeau inutile. Cinq ou six années qu' on employe dans la jeunesse à tourner un peu de latin, ne contribuent que d' une manière bien foible et bien éloignée à conduire les hommes à leur principal but, qui doit être de se rendre sages et heureux. Ce n' est point la mémoire, ajoutoit elle, c' est le coeur et l' esprit qu' il faut cultiver à cet âge ; de-là dépend tout l' édifice du bonheur et de la vertu. Elle se contenta de me faire apprendre ma langue naturelle dans la dernière exactitude, parce qu' il est nécessaire à un homme de quelque naissance de s' exprimer poliment, et de savoir écrire de même. Elle fit ajouter à cette étude celle de la langue françoise, comme si elle eût prévu que mon étoile ne me destinoit point à une vie tranquille. Peut-être vous trouverez-vous exposé, me dit-elle, à quitter un jour votre patrie ; vous aurez besoin d' un langage qui puisse vous faire entendre des étrangers ; et vous ne sauriez en apprendre de plus universel que le françois.

p12

L' occupation de mes premières années fut donc une simple imitation des études de ma mère. J' appris les élémens des sciences comme elle, et dans les mêmes vues. Je m' appliquai particulièrement à l' histoire, qui est la partie pratique de la philosophie morale : je n' en négligeai pas non plus les sources ; je n' avois qu' à jeter les yeux sur le système abrégé de ma mère ; ce livre d' or étoit toujours ouvert sur ma table. Je l' avois copié de ma propre main. Je comparois mes lectures historiques à ses principes ; je jugeois des vertus et des vices suivant ses idées ; et soit qu' elle n' eût suivi que les sentimens droits de la nature, qui se trouvent les mêmes dans tous les hommes, lorsqu' ils veulent les observer et les suivre, soit que l' habitude de vivre avec elle, et de recevoir incessamment ses leçons, m' eût accoutumé à penser comme elle, je sentois la vérité de ses maximes,

et je trouvois au fond de mon cœur tous ces mêmes sentimens qui étoient sortis du sien, et qu' elle avoit mis en ordre sur le papier.

Pendant que nous menions ainsi une vie solitaire et appliquée, notre malheureuse patrie s' étoit vue déchirer intérieurement par les divisions civiles. Mon

p13

père, que j' appelle toujours de ce nom, (quoique j' ignorasse alors de qui j' avois reçu la vie) mon pere, à la tête d' une troupe de citoyens furieux, avoit allumé le feu de la discorde dans toutes les parties de l' isle. Ils y avoient répandu les horreurs de la guerre pendant plusieurs années : elle n' avoit fini que par un attentat qui surpassoit tous les autres, et auquel on n' a point encore donné de nom particulier dans aucun langage, par cette raison, sans doute, qu' il n' y en a point d' assez horrible pour le bien exprimer.

Je parle de la mort infortunée du roi Charles, notre légitime souverain.

Quoique notre retraite fut si profonde, que le bruit de la guerre n' étoit point venu jusqu' à nous, il nous fut impossible d' en ignorer la détestable catastrophe. Le cri du sang de ce bon roi s' éleva jusqu' au ciel, et les gémissemens de tous les véritables anglois pénétrèrent jusqu' au fond de notre solitude. Ma mère se fit informer de tout le détail de cette funeste aventure. Elle vint me l' apprendre aussi-tôt, et sa philosophie ne put l' empêcher de verser une abondance de larmes en commençant ce récit. écoutez, mon fils, me dit elle, écoutez un malheur qui n' eût jamais d' exemple ; le roi est mort sur un

p14

échaffaut, et c' est votre père qui l' y a fait monter. ô Dieu ! Ajouta-t-elle, ne proportionnez point vos châtimens à cet horrible crime, et ne les étendez pas du moins jusqu' à nous. Comme il ne m' étoit

jamais rien arrivé qui m' eût causé le moindre trouble, et que j' avois toujours vu ma mère aussi tranquille que moi, ses larmes, le désordre avec lequel elle avoit commencé à parler, et le nom de père, que je n' avois jamais entendu prononcer, firent sur moi une si forte impression, que je tombai sans connoissance. étant revenu à moi, je demurai les yeux ouverts à la regarder, comme si j' eusse attendu d' elle la suite d' un exorde si extraordinaire. Elle me satisfit, en m' apprenant ses aventures, ma naissance, le rang auquel mon père s' étoit élevé, et tout ce qu' elle venoit d' entendre elle-même de ceux qui lui avoient raconté les troubles d' Angleterre, et la fin tragique de notre malheureux roi.

J' étois jeune encore, mais j' avois l' esprit avancé. Le récit de ma mère avoit été vif et animé. Je me trouvai, lorsqu' elle eut fini, dans une espèce de transport qui m' empêcha durant quelque tems d' être attentif à ce qui se passoit auprès de moi. J' étois comme effrayé de tant

p15

d' images nouvelles, qui agissoient tout à la fois sur mon esprit. Ce n' est pas que je n' eusse lû dans l' histoire des renversemens d' états, des troubles et des guerres sanglantes ; mais on n' est guère ému d' un événement passé qu' un historien raconte froidement. Il me sembloit que j' eusse part à la révolution présente dans la personne de mon père : les mouvemens de la nature se trouvoient comme en opposition avec mes idées. Je me sentois porté à l' aimer, et à desirer à le voir ; et dans le même temps, je le détestois comme un monstre qui s' étoit rendu coupable du plus noir de tous les crimes. La conduite d' ailleurs qu' il avoit tenue à l' égard de ma mère, achevoit de me révolter contre lui. Tous mes sentimens étoient encore droits et naturels. Je n' avois de goût et d' admiration que pour la sagesse et la vertu ; je ne pouvois concevoir qu' on pût s' écarter volontairement de l' une et de l' autre. Ainsi je m' accoutumai à mépriser l' auteur de ma naissance en commençant

à le connoître ; le doux nom de père se lia tout d' un coup dans mon esprit à des idées d' aversion et de haine.

Je dois rendre néanmoins cette justice à ma mère, qu' aussi-tôt qu' elle s' aperçut de mes dispositions, elle n' épargna rien

p16

pour les détruire : mais les premières impressions s' effacent difficilement dans le coeur d' un jeune homme. Elle employa en vain ces mêmes maximes qu' elle m' avoit fait goûter par ses instructions. Il faut haïr le crime, me disoit-elle, mais dans la société humaine on est obligé quelquefois de le supporter. Cela est vrai, sur-tout à l' égard des personnes à qui l' on doit de la tendresse et du respect : il n' est permis alors que de s' affliger, et de faire des vœux pour leur changement. Leurs désordres ne nous autorisent jamais à leur refuser ce que la nature, ou d' autres devoirs, nous obligent à leur rendre. Elle me fit même connoître que mon intérêt demandoit nécessairement que je prisse ces sentimens pour mon père ; que je n' avois rien à espérer que de lui ; qu' elle tenoit de sa libéralité le bien médiocre qui nous faisoit vivre ; que la pension dont elle jouissoit n' étant attachée qu' à elle, je me trouverois dans une indigence absolue après sa mort ; et qu' il falloit par conséquent que j' eusse recours à lui pour l' intéresser à mon établissement, et pour l' engager à me reconnoître en qualité de fils. Quoique je compris fort bien l' importance de toutes ces raisons, elles ne purent changer le fond de mes

p17

sentimens. Plusieurs années se passèrent sans que rien fût capable de me faire sortir de ma solitude, pour aller solliciter des avantages que je n' estimois point, et que je ne voulois pas tenir de la main d' un homme que j' avois de la répugnance à regarder comme mon père. Je m' étois

persuadé par mes lectures et par mes réflexions, que l'abondance n'est point nécessaire à la félicité. La vertu, disois-je, ne dépend point des biens de la fortune ; et c'est la vertu seule qui rend un honnête homme heureux.

Ma mère avoit là-dessus, sans doute, les mêmes sentimens que moi, puisque c'étoit, pour ainsi dire, avec son lait que j'avois succé les miens ; mais elle y joignoit l'expérience du monde, qui lui faisoit considérer les choses dans un point de vue plus juste. Elle savoit que la foiblesse et les besoins du corps s'opposent continuellement à la tranquillité qui fait le bonheur de l'ame, que la philosophie, en calmant les passions, ne rend point insensible aux nécessités de la nature ; qu'il y a des extrêmités dans la mauvaise fortune qui déconcertent le sage, et qui lui font oublier ses principes ; enfin, que s'il n'est point à souhaiter pour un homme vertueux de se voir dans une

p18

abondance capable d'amollir, il doit éviter, s'il le peut, une indigence excessive qui abat et qui décourage. Elle me répéta tant de fois ce raisonnement, et elle renouvela si efficacement ses instances, qu'elle me fit obtenir à prendre le chemin de Londres, pour me présenter à mon père.

Il étoit alors au sommet de la fortune.

Tous ses ennemis avoient péri ou disparu.

Le parlement n'étoit composé que de ses partisans, et les emplois militaires remplis par ses créatures. Jamais roi n'avoit vu son autorité mieux établie. Le titre modeste de *protecteur de la république anglicane* sembloit assurer la durée de son pouvoir, parce que le peuple, qui est toujours la dupe des apparences, s'étoit laissé persuader qu'un homme si modéré n'avoit point d'autres motifs que l'amour de la patrie, ni d'autre vue que l'utilité publique. Il étoit affable, populaire, aimé de la plupart des anglois, et respecté ou craint des étrangers. Nous apprîmes à Londres tous ces changemens.

Ma mère, qui connoissoit de longue main
son caractere, découvrit aisément
l'artifice de cette conduite ; mais renfermant
dans son coeur tous ses sentimens, elle
s'imagina que son hypocrisie même nous

p19

pourroit être de quelque utilité : il n' étoit
pas croyable qu' il pût traiter ses enfans
avec dureté, tandis qu' il affectoit tant
d' indulgence et d' affection à l' égard du
public. Elle lui fit demander une audience
secrete, qu' elle n' eut pas de peine à
obtenir. Nous fûmes introduits dans son
palais, et il parut seul, un moment après,
dans le cabinet où nous étions à
l' attendre.

Il reconnut ma mère, malgré
l' intervalle d' une absence de plusieurs années.
Il l' aborda honnêtement, et lui demanda
quels services il étoit capable de lui
rendre. La vue d' un homme qu' elle avoit
aimé autrefois jusqu' à lui sacrifier toutes
ses espérances, la toucha tellement,
qu' elle ne put retenir ses larmes. Il en
parut attendri, et il lui renouvela l' offre
de ses services. Elle lui dit naturellement
que le ciel avoit permis qu' elle eût mis
heureusement au monde un fruit de leurs
amours ; qu' elle avoit pris soin de l' élever
jusqu' alors dans la retraite ; qu' elle croyoit
l' avoir rendu digne de n' être pas désavoué
d' un tel père ; et qu' elle prenoit la liberté
de le lui présenter ce jour-là, pour le
faire entrer dans les avantages qu' il
pouvoit tirer de l' honneur de lui appartenir.
Ce discours le rendit rêveur pendant

p20

quelques momens : son visage parut
ensuite se changer tout d' un coup. Il nous
regarda d' un oeil fier et méprisant. Non,
dit-il à ma mère, l' artifice est grossier :
rendez grace à ma bonté, qui m' empêche
de punir votre effronterie, et gardez-vous
de répéter votre imposture à personne, si
vous ne voulez être traitée avec toute la

rigueur que vous méritez. Il nous tourna le dos en finissant cette cruelle réponse, et il nous laissa dans le trouble et la confusion qu' il est aisé de s' imaginer. C' est vous qui l' avez voulu, dis-je à ma mère ; vous voyez si j' avois raison de résister à vos instances, et de refuser à vous suivre. Elle étoit demeurée dans un si profond accablement, qu' elle n' eut point la force de me répondre. Elle s' appuya sur mon épaule pour sortir de l' appartement, et nous gagnâmes la rue sans qu' elle eût pû prononcer une parole. Le hazard, ou son propre choix, nous fit passer devant le palais de White-Hall, qui étoit la place où le malheureux roi Charles avoit perdu la tête sur un échaffaut. Nous nous y arrêtâmes : sa douleur s' y renouvela si amèrement, que ne pouvant se soutenir davantage, elle fut obligée de s' asseoir sur un banc de pierre qui étoit au long de la muraille. Elle y

p21

demeura long-temps à gémir de l' horrible injustice des hommes, et de la rigueur de son sort. J' entrois dans ses plaintes. Ma haine se fortifioit contre l' auteur de nos peines ; et quelque dénaturé que fût ce sentiment, je ne sentoient point que ma raison le condamnât. Pendant que nous étions dans cette triste occupation, *Fairfax*, l' intime confident de mon père, passa vis-à-vis de nous pour entrer à White-Hall. Il avoit vu si souvent ma mère avant qu' elle eût quitté Londres, qu' il n' eut point de peine à la remettre. Il parut surpris de la trouver dans une telle situation, et il eut l' honnêteté de s' arrêter pour lui faire un compliment civil. Sa tristesse étoit si visible, qu' il s' en aperçut : il la pressa de lui en apprendre la cause ; et comme on n' est guère capable de dissimulation dans une grande douleur, elle lui ouvrit son coeur sans réserve. Il l' écouta attentivement ; et soit par compassion, soit par quelque vue politique qui regardât l' intérêt de son maître, il lui promit de s' employer avec tant de zèle, que nos affaires pourroient recevoir un heureux changement. Attendez-moi, nous dit-il, je

retourne exprès chez mylord protecteur,
et je vous prie d' espérer quelque chose
des mes soins. Il nous quitta. Je pressai

p22

ma mère de se retirer. Pourquoi, lui dis-je, nous exposer une seconde fois à la dureté d' un barbare qui ne connoît pas même les tendresses du sang et de la nature ? Il me fait grace, en refusant de me reconnoître pour son fils ; il m' épargne la honte d' avoir un père si criminel et si méprisable. Elle ne se rendit point à mes desirs. Nous attendîmes le retour de Fairfax : il parut avec un air satisfait qui nous fit bien augurer. Effectivement, il nous dit qu' il avoit eu assez de pouvoir sur l' esprit de son maître, pour lui faire comprendre qu' il se déshonoreroit en refusant de me reconnoître. Personne n' avoit ignoré le commerce qu' il avoit eu avec ma mère ; et sa grossesse n' avoit pas été moins connue de tout le monde avant sa retraite. La vie qu' elle avoit menée depuis, la mettoit à couvert de toute sorte de soupçons. De sorte que Fairfax, qui étoit l' homme du monde le plus adroit, avoit pris mon père par son foible, en lui faisant faire attention que sa dureté pour moi alloit ruiner l' opinion qu' il s' étoit efforcé de donner jusqu' alors au public de sa droiture et de sa bonté. Il nous pria donc de sa part de retourner à son hôtel. En allant il nous apprit que ce qui avoit disposé si mal le protecteur à notre

p23

égard, étoit une visite qu' il avoit reçue le matin, toute semblable à la nôtre. Une autre de ses maîtresses, qui se nommoit *Mally Bridge* , l' étoit venu voir avec un fils à-peu-près de mon âge qu' elle avoit eu de lui. Il l' avoit vue à regret, par la crainte où il étoit de donner une mauvaise idée de ses moeurs, et son embarras s' étoit augmenté au renouvellement du même péril.

Fairfax nous fit entrer dans un appartement plus privé que celui où nous avons été introduits la première fois. Nous n' y fûmes pas long temps sans voir paroître mon père. Son visage étoit serain, et son accueil fut doux et honnête. Après avoit fait de courtes excuses à ma mère sur ce qui s' étoit passé une heure

auparavant, il l' assura que son estime pour elle s' étoit conservée toute entière, et qu' il étoit disposé à lui en donner des marques. Il se tourna ensuite vers moi, et m' appelant son cher fils, il me promit de penser à ma fortune, et de m' accorder son amitié. Je tenois pendant ce temps-là les yeux baissés, et je demeurois dans le silence. Mon coeur ne s' ouvroit point aux tendres sentimens de la nature. Je me rappellois la mort du roi Charles, et je m' imaginois voir le bourreau qui s' étoit

p24

couvert de ce sang innocent. Je me remettois dans l' esprit toutes les peines que ma mère avoit souffertes, et je songeois que je parlois à son persécuteur. Je me souvenois de l' air insultant et dédaigneux avec lequel il nous avoit rejetté la première fois ; enfin sa figure sembloit répondre à l' idée que je m' étois formée de lui, je lui trouvois un air qui m' épouvantoit. Ma mère me dit : embrassez les genoux de votre père, mon fils, et tâchez de vous rendre digne de sa bonté. Je ne fis pas le moindre mouvement pour l' embrasser. Ma mère l' assura que j' étois timide ; il ne fit rien pour exciter ma hardiesse. Notre conversation ayant duré pendant quelques minutes, quoiqu' avec beaucoup de langueur, il prit la parole pour proposer à ma mère un établissement fort avantageux, nous dit-il, pour elle et pour moi. J' ai fort à coeur, continua-t-il, les colonies de la Jamaïque et de la nouvelle Angleterre ; je vous laisse le choix de votre établissement dans l' une ou dans l' autre. Je vous y procurerai des biens et des honneurs qui surpasseront votre attente. J' ai besoin d' avoir dans ces lieux une personne de confiance qui fasse ses intérêts des miens ; vous êtes propres tous deux à me rendre service, puisque vous me touchez

p25

de si près, et vous en recueillerez des

avantages si certains, que vous pouvez déjà compter sur une fortune assurée. Fairfax entreprit de persuader à ma mère, que cette proposition étoit une faveur extrême de Mylord protecteur, et que la préférence qu' il nous accordoit sur tant d' autres qui sollicitoient une telle commission, marquoit bien sa confiance et son affection pour nous. Vous serez honorés, ajouta-t-il, et vous deviendrez riches en peu d' années, au bout desquelles vous reviendrez jouir paisiblement de vos richesses en Angleterre.

Ma mère pénétra tout d' un coup le dessein artificieux de ces offres ; mais quelque éloignée qu' elle fût de les accepter, elle comprit qu' il y auroit du danger à les refuser ouvertement. Il lui étoit aisé de voir, en effet, après ce qui étoit arrivé le même jour, que mon père étoit incommodé de notre présence, et que son unique vue étoit de nous éloigner : elle n' avoit point de goût, sans doute, pour le voyage de la Jamaïque : quelle satisfaction une femme eût elle pû se promettre à s' exiler ainsi volontairement avec un enfant de mon âge ? Mais il étoit à craindre de nous exposer à quelque chose de plus fâcheux par un refus. Elle témoigna donc

p26

de la reconnaissance pour cette bonté qui le faisoit penser si efficacement à nous. Il demeura persuadé par sa réponse, qu' elle donnoit dans toutes ses vues, et ne pouvant dissimuler son contentement, il lui fit des caresses qui étoient peut-être sincères, parce qu' elles étoient un effet de la joie qu' il avoit de nous avoir trompés. On ne parla plus que des préparatifs et du temps de notre départ. Il nous parut qu' il étoit dans le dessein de ne rien épargner pour nous faire faire commodément le voyage. Le ciel connoît de quelle manière il eût exécuté ses promesses, mais celles de ma mère étoient équivoques, et lorsqu' elle le remercioit de sa bonté, c' étoit en supposant qu' il nous en donneroit des marques plus conformes à notre inclination. Nous le quittâmes, après lui avoir

laissé notre adresse. Je n'avois pas ouvert la bouche dans cette conversation ; ma mère m'en fit un reproche : je lui découvris naturellement tout ce qui s'étoit passé dans mon coeur, et je lui marquai à mon tour la surprise où j'étois de l'avoir vue consentir si facilement à quitter l'Angleterre, pour courir après des richesses incertaines dans un pays inconnu. Elle m'expliqua les motifs qui l'avoient fait

p27

agir ; et comme je n'en avois point d'autre pour condamner ce projet que le mépris infini que je faisais des biens de la fortune, elle me fit appercevoir dans la proposition de mon père, tout ce qu'elle y avoit découvert elle même, c'est-à-dire, son indifférence pour nous, et le dessein qu'il avoit de se défaire d'elle et de moi. Ma simplicité et mon défaut d'expérience ne m'avoient pas permis de pénétrer si loin : je sentis croître mon aversion. Voilà donc, lui dis-je, à quoi se réduit le nom et la qualité de père ! Partons pour l'Amérique, ajoutai-je, si c'est un lieu désert et inhabité, nous y vivrons loin des hommes : je les abhorre, s'ils sont tous semblables à celui qui vient de me reconnoître pour son fils. Ma mère s'efforçoit toujours de modérer ces mouvemens. Je me les reprochois quelquefois moi-même, comme un excès du moins qui sembloit blesser la nature, mais je n'en étois pas le maître, et la suite des événemens ne fit que les augmenter. Avant que de retourner à Hammnersmith, et de prendre une dernière résolution sur notre conduite, ma mère jugea à propos de faire une visite à une dame de Londres, dont sa mauvaise fortune n'avoit pas refroidi l'amitié. Ce n'est pas

p28

qu'elle eut entretenu le moindre commerce avec elle depuis qu'elle s'étoit retirée à la campagne, mais connoissant son

caractère, elle faisoit toujours le même fonds sur sa fidélité. Cette bonne amie se nommoit Mde *Riding* . Elle nous reçut avec beaucoup de joie, mais lorsque ma mère lui eut fait la confidence de nos peines, et des desseins que mon père avoit sur nous, elle pâlit, comme il arrive en apprenant les plus fâcheuses nouvelles. Je vous ai crue morte, dit-elle à ma mère, et la satisfaction que j' ai eu de vous revoir ne m' a pas permis de mêler rien d' abord de funeste à notre entretien. Mais ce que vous m' apprenez m' oblige de changer de ton pour vous donner de tristes lumières sur le sort qui vous attend. Vous êtes perdus, vous et votre fils, si vous prenez la moindre confiance aux promesses du protecteur. Je vais vous apprendre une aventure si terrible, qu' elle suffit pour faire foi du péril où vous êtes et pour vous servir d' exemple. Elle lui demanda ensuite, si elle n' avoit jamais connue Mally Bridge, qui avoit été aussi une des maîtresses de mon père. Non, répondit ma mère, mais Fairfax m' a parlé d' elle ; il m' a dit qu' elle avoit été aujourd' hui même chez Mylord protecteur, avec le fils

p29

qu' elle a eu de lui. Fairfax vous a trompée, reprit Madame *Riding* ; je ne sais quelles ont été ses vues en vous parlant de cette fille infortunée, mais il y a quinze ans qu' elle n' est plus au monde ; je ne crois pas son fils non plus parmi les vivans. écoutez leur triste histoire. Mally Bridge étoit une créature toute charmante, et du caractère du monde le plus aimable : elle s' étoit laissée séduire par l' hypocrisie de Cromwell, dans le temps qu' il n' étoit encore que simple orateur de la chambre basse du parlement. Sa passion pour elle ne dura pas plus longtemps que celle qu' il a eu depuis pour vous. Elle fut abandonnée comme vous pendant sa grossesse, et elle traîna ensuite une vie obscure et languissante avec le fruit de son malheureux amour. Le hazard me fit lier connoissance avec elle trois ou quatre ans après qu' il l' eut quittée. Il vous avoit déjà traitée avec la

même perfidie ; et comme vous disparûtes
presqu' aussi-tôt, on s' imagina que
vous étiez morte du regret de vous voir
méprisée, ou que vous aviez passé la mer
pour vous retirer chez nos voisins.
J' estimai Mally Bridge aussi-tôt que je la
connus, et je vécus avec elle sur le pied d' une
intime amie. Je la consolais dans le

p30

chagrin qu' elle conservoit encore de sa
disgrace : je lui faisois espérer un meilleur
sort lorsque son fils seroit en état de
paroître aux yeux de Cromwel, et de
réveiller par sa présence les sentimens qu' il
avoit eû pour elle. Le jeune Bridge (car
elle n' avoit osé lui faire prendre le nom
de son père) étoit un enfant rempli de
bonnes qualités. Elle l' aimoit avec la
derniere tendresse. Elle goûta le projet de le
présenter à son père, qui ne pouvoit,
sans être le plus barbare de tous les
hommes, refuser son affection à un fils si
aimable. Nous concertâmes ensemble de quels
moyens elle pourroit se servir pour
l' amener à une particuliere entrevue. Le plus court
et le plus commode étoit de
l' engager à venir chez elle-même, et je crus
avec raison qu' il ne refuseroit pas une
faveur si mince à une personne qu' il avoit
cru pendant quelque temps digne de son
affection. Le jour fut marqué ; elle lui
demanda cette grace par un billet qu' elle
lui envoya dans un moment où elle s' étoit
fait assurer qu' il n' étoit point occupé. Il
ne tarda point à venir. Je m' étois rendue
chez elle ; nous avons relevé les
agrémens du petit bridge par une innocente
parure : je le vis arriver, je me retirai dans
le cabinet, d' où je pouvois prêter l' oreille

p31

à cette intéressante conversation. Elle le
salua en silence avec beaucoup de
modestie, et faisant approcher son fils, qu' elle
lui présenta avec une grace capable
d' attendrir le coeur d' un barbare : voilà le

fruit de votre amour, lui dit-elle ;
puisse-t-il être assez heureux pour plaire à son
père, après tant de larmes et de soins qu' il
a coûté à sa malheureuse mère ! Je jugeai
par sa lenteur à répondre, qu' une scène à
laquelle il s' attendoit si peu, lui causoit
quelque embarras. Il ignoroit entièrement
que Mally Bridge eût un fils de lui,
et la régularité des moeurs qu' il
commençoit à affecter, lui faisoit craindre tout ce
qui pourroit donner la moindre atteinte
à sa réputation. Il prit son parti en
homme consommé dans la politique. Il assura
Mally qu' il étoit au désespoir d' avoir
ignoré si long-temps qu' elle eut ce cher
gage de son amour ; il embrassa mille fois
le fils et la mère ; il les entretint de la
manière la plus tendre, et leur protestant
qu' il ne se lassoit point de les voir. Après
une conversation de plus d' une heure, il
proposa de se charger de la dépense et du
soin de l' éducation d' un enfant qu' il alloit
aimer autant que ceux qu' il avoit eu de
son épouse, et pour l' établissement
duquel il n' auroit pas moins de zèle et

p32

d' attention. Pour vous, dit-il à la mère
avec une tendresse contrefaite ; je crains
que vous n' ayez manqué de bien des
choses depuis que j' ai eu le malheur de vous
perdre de vue ; je veux, s' il est possible,
vous faire oublier le passé, et je vous
assure aujourd' hui, pour toute votre vie,
de deux cens livres sterling de pension.
Quelque facile à persuader que Mally
Bridge eut toujours été, elle sentoit de la
répugnance à se séparer de son fils ; elle
tâcha de s' en défendre, en répondant
que cet enfant étoit accoutumé à vivre
avec elle ; qu' elle n' avoit rien de plus cher
que lui ; qu' il seroit élevé avec plus de soin
sous ses yeux que dans une école parmi
des étrangers ; qu' il étoit d' une délicatesse
extrême, et qu' il avoit encore besoin de
l' attention d' une mère. Cromwell fut si
pressant, et la flatta par tant d' espérances,
qu' elle se rendit à la fin à ses
trompeuses raisons. Ils convinrent qu' il
envoyeroit prendre le jeune Bridge deux
jours après, et qu' il commenceroit aussi

de ce jour-là à payer les deux cens livres de pension à la mère. Il la quitta après avoir encore embrassé elle et son fils. J' avoue qu' il s' étoit contrefait avec tant d' art, que je fus embarrassée sur la réponse que je devois faire à Mally, lorsqu' elle

p33

me demanda ce que je pensois de tout ce que j' avois entendu. Il peut être sincère, lui dis-je, et ce seroit sans doute un avantage infini pour vous qu' il le fût ; mais s' il ne l' est pas, vous êtes à plaindre de vous être engagée si inconsidérément, et le petit Bridge l' est beaucoup aussi. Elle me demanda ce que je croyois donc qu' elle dût faire, et s' il y avoit apparence que Cromwel fut assez dénaturé pour avoir conçu quelque dessein cruel contre son fils. Je n' ose former ce soupçon, repris-je, mais je vous conseille du moins de vous informer soigneusement du lieu où l' on se propose de le mettre ; et de ne pas vous reposer tout-à-fait sur le zèle d' autrui. Les deux jours se passerent. Un homme de fort bonne mine vint le matin du troisieme dans un carosse, avec un billet de Cromwel ; il apportoit à Mally Bridge une partie de la pension. J' étois chez elle, je ne la quittai presque pas un seul moment pendant ce temps d' allarme. Le billet ne contenoit que quelques mots de civilités, avec une prière de remettre le petit Bridge entre les mains de l' envoyé. Ce fut alors que les inquiétudes de la triste Mally redoublèrent : falloit-il livrer son fils à un inconnu ? Devoit-elle appréhender quelque

p34

chose de la main d' un père ? Sa situation étoit en effet si embarrassante, que j' aurois voulu pouvoir me dispenser honnêtement de prendre part à ses résolutions par mon conseil. Elle me pressa de lui en donner un bon. Ne suivez, lui dis-je, que vos propres idées, pour vous

épargner le chagrin d' avoir peut-être à accuser quelqu' un de vos peines. Cependant, si vous me consultez, je vous répondrai qu' il est trop tard pour rompre l' engagement que vous avez pris avec Cromwell. C' est un homme à craindre ; qui sait s' il n' en viendrait point à la violence ? Seriez-vous en état de vous y opposer ? Le sort de votre fils et le vôtre même en deviendrait peut-être plus tristes, et le mal moins capable de remède. Non, mais en remettant votre fils à l' inconnu qui le demande, faisons-le suivre à vue d' oeil par un domestique fidèle, nous serons informées par ce moyen de la demeure que son père lui destine, et nous ne tarderons guères après cela à l' être de sa situation. Elle goûta cet avis ; nous l' exécutâmes aussitôt. L' envoyé de Cromwell reçut le petit Bridge ; nous l' accompagnâmes de nos larmes jusqu' à la portière du carrosse. Cet aimable enfant qui n' étoit point encore en état de craindre le péril

p35

pour lui-même, ne paroissoit sensible qu' aux pleurs de sa mère. Ce fut un de mes propres domestiques que j' envoyai à la suite du carosse. J' avois un garçon fidele et entendu, à qui il suffisoit de dire deux mots pour le mettre au fait d' une telle commission. Nous attendîmes impatiemment son retour. Il revint deux heures après, et comme je ne lui avois rien caché du fond de cette affaire, pour l' intéresser davantage au succès par ma confiance, il leva les yeux au ciel en entrant dans la chambre où nous étions, pour nous faire comprendre qu' il nous apportoit de fâcheuses nouvelles. Hâtez-vous de parler, lui dis-je, et ne nous effrayez point, si vous n' en avez de fortes raisons. ô madame, s' écria-t-il, si je n' ai rien à vous apprendre qui doive vous effrayer, je suis sûr de vous causer du moins beaucoup de douleur et de compassion, n' en dussiez-vous avoir qu' autant que j' en ai senti. Il nous raconta, les larmes aux yeux, qu' ayant suivi long-temps le carosse, il l' avoit vu enfin s' arrêter dans une rue détournée ; que le conducteur

du petit Bridge étoit descendu avec cet enfant, et qu' ayant renvoyé le cocher, il étoit entré plus loin dans une maison ; qu' il y avoit passé environ une demie

p36

heure ; qu' il avoit fait appeller ensuite un carosse de louage, et qu' il y étoit monté avec son innocente proie ; qu' il ne paroissoit pas qu' on lui eût fait aucun mal, mais qu' au lieu des habits propres et galans dont il étoit revêtu en nous quittant, on l' avoit couvert de misérables haillons, tels qu' on les porte dans la dernière pauvreté ; que le carosse étoit allé de là à l' autre extrémité de la ville, du côté de White-Chapel ; que le conducteur s' étoit encore défait de son cocher à quelques pas d' un hôpital où l' on élève des enfans orphelins par le secours des charités publiques ; qu' il y étoit entré, et qu' étant sorti seul, il n' y avoit point lieu de douter qu' il n' y eût laissé le jeune Bridge, pour y être élevé avec quantité d' autres petits malheureux de son âge ; qu' il n' avoit osé parler au directeur de l' hôpital, ni prendre les moindres informations sans nos ordres, de peur de se rendre coupable de quelque indiscretion. Mally Bridge étoit à demi-morte en écoutant ce récit. Quoique j' en fusse presque aussi touchée qu' elle, je la consolai en lui représentant qu' il n' y avoit rien à désespérer, puisque nous sçavions du moins ce que son fils étoit devenu ; qu' à la vérité la barbarie de Cromwell alloit

p37

au-delà de ce que je m' étois imaginé, mais que c' étoit un bonheur pour elle, d' avoir eu cette occasion de le connoître, parce qu' il ne lui arriveroit plus d' être la dupe de ses artifices ; que n' ayant aucun sujet de s' imaginer que nous les eussions découverts, il nous seroit aisé sans doute d' en prévenir les suites, en retirant secrètement le petit Bridge de l' hôpital ; qu' il

n' étoit point à craindre qu' on refusât de le rendre, lorsqu' il seroit redemandé par sa propre mère, qu' il falloit néanmoins qu' elle remit à l' extrêmité à le redemander sous ce titre, afin d' empêcher s' il étoit possible, que Cromwell apprît jamais qu' il étoit retourné entre ses mains ; que je me chargeois de cette entreprise, et que j' en croyois le succès assuré ; que je lui promettois de le faire élever moi-même avec tant de secret et de soin, dans une terre que j' ai en Devonshire, qu' il seroit moralement impossible à Cromwell d' en avoir jamais la moindre connoissance ; que si ce perfide avoit encore l' impudence de la venir voir, il falloit recevoir sa visite sans affectation, soit qu' il ignorât qu' elle eût retrouvé son fils, soit qu' il parût l' avoir appris ; mais qu' il n' y avoit pas d' apparence qu' il eût l' effronterie de reparoître à ses yeux, s' il apprenoit

p38

en effet qu' elle eût découvert une si lâche et si infame tromperie. Après m' être ainsi efforcée de la rassurer, je me préparai à partir effectivement pour exécuter mon projet. Je voulois finir son inquiétude avant la nuit, et épargner au petit Bridge le désagrément de la passer à l' hôpital. Mais au moment que j' allois sortir, j' apperçus le carosse de Cromwel qui s' avançoit vers la maison de Mally. Je ne doutai point que ce ne fût une visite qu' il venoit lui rendre. Il avoit eu le temps d' être informé par son agent du succès de ses desseins, et il venoit sans doute pour observer les dispositions de la mère, et pour obvier à tous ses soupçons. Je rentrai aussitôt, et l' ayant prévenue sur cette fâcheuse scène qu' elle ne pouvoit éviter, je lui recommandai de se rendre maîtresse de toutes ses paroles et de tous ses sentimens. Je jugeai même à propos de ne pas m' éloigner d' elle pour la fortifier par ma présence. Il entra d' un air aussi tranquille que s' il n' eût eu à s' applaudir que de ses vertus : je remarquai néanmoins qu' il parut surpris de me trouver là. Il me connoissoit ; comme son unique but étoit d' ensevelir ses désordres, il

se garda bien de s'expliquer devant moi.
Il me pria, après quelques momens d'une

p39

conversation indifférente, de trouver bon qu' il entretînt Mally en particulier. Je fus obligée de me retirer dans le cabinet. La crainte où j' étois qu' il ne lui arrachât son secret, et qu' il ne réussît de nouveau à la séduire, me fit prêter l' oreille avec une extrême attention. Il lui parla d' abord de son fils comme d' un enfant admirable, pour lequel il avoit pris par inclination tous les sentimens paternels : il lui fit un plan fabuleux de la situation avantageuse où il l' avoit placé, et lorsqu' il crut en avoir dit assez pour satisfaire la tendresse d' une mère, il prit un ton radouci, pour lui faire comprendre que tout résolu qu' il étoit de ne rien épargner dans la suite pour la fortune d' un fils si cher, l' état présent de ses affaires ne lui permettoit pas sitôt de se reconnoître hautement pour son père ; qu' il falloit garder des ménagemens avec le public ; que son affection n' en seroit que plus vive, étant renfermée dans les bornes du secret ; qu' il n' étoit pas même nécessaire qu' elle vît souvent son fils ; qu' il pourroit lui donner quelquefois cette satisfaction, et qu' elle devoit se reposer pendant ce temps-là sur la tendresse infinie qu' il avoit pour elle et pour lui. Mally se fit assez de violence pour le remercier de sa bonté, et pour

p40

approuver toutes ses propositions. Il crut s' être ainsi assuré d' elle à peu de frais, et il la quitta en riant sans doute de sa simplicité.

Est-il possible, dis-je à cette excellente fille en la rejoignant, que vous ayez eu la force de soutenir cet horrible tissu de malice et d' imposture ! Je n' en aurois pas été capable, moi, qui vous en ai donné le conseil. J' aurois dévisagé un hypocrite qui se joue impunément de la patience du ciel et de la droiture des hommes. Comment s' est-il pû faire, ajoutai-je, que vous ayez jamais eu quelque liaison de tendresse avec un homme d' un caractère si différent du vôtre ? Hélas ! Les bons coeurs ne se rencontrent pas : un honnête homme se trompera vingt fois dans le

choix d' une femme, tandis que ce qu' il y a de plus aimable et de plus parfait dans notre sexe est la proie d' un hypocrite et d' un scélérat. Je fis faire réflexion à Mally que puisque Cromwell étoit capable de pousser si loin l' artifice dans une affaire de cette nature, il ne falloit pas douter qu' il ne l' eût infiniment à coeur, et que sa fureur par conséquent ne fût extrême s' il venoit à découvrir que j' eusse aidé à faire manquer son dessein. Ce n' est pas, lui dis-je, que je veuille relever le service que je

p41

suis prête à vous rendre, mais vous trouverez bon que, sans relâcher rien de mon zèle, je prenne toutes les précautions que la sagesse demande. Si je réussis à tirer votre fils de l' hôpital, il faut que vous vous priviez du plaisir de le voir jusqu' à ce que je l' aye fait transporter en Dévonshire. Je passerai encore quelque temps à Londres après son départ, et j' affecterai de vous éviter, comme si j' étois mal avec vous. Je prendrai ensuite le chemin de ma terre, et vous pourrez m' y venir joindre secrètement, quand vous le jugerez à propos. Elle se remit entièrement sur moi de toute sa conduite. Je l' embrassai tendrement pour lui dire adieu jusqu' au temps de la revoir en province. Son coeur me parut si serré, que j' augurai mal de la conclusion de cette aventure. Je la quittai les larmes aux yeux, comme si j' eusse pressenti que c' étoit pour la dernière fois que je lui parlois. Je me rendis aussi-tôt à l' hôpital. J' y entrai comme si la seule curiosité m' y eût conduite. Je demandai la liberté de voir les enfans, et je caressai les plus aimables, pour arriver sans affectation au petit Bridge. Je le découvris enfin dans un état qui me pénétra de pitié. J' allois le demander au directeur, mais m' étant

p42

apperçue que cet homme, qui paroisoit

fort grossier, m'avoit laissée seule au milieu de cette petite troupe, et qu'il n'y avoit que mon valet avec moi dans la salle, j'expliquai en deux mots à celui-ci l'espérance que je formai sur le champ d'enlever le petit Bridge sans être apperçue. Je lui dis de le conduire vers la porte, et s'il la trouvoit ouverte, de sortir avec lui pour le mettre dans le carosse qui m'attendoit. Je demurai encore un moment pour m'assurer qu'il s'étoit échappé sans obstacle, et ne voyant paroître personne, je pris aussi le chemin de la rue, d'où nous éloignâmes aussi-tôt fort heureusement. Ces sortes de lieux étoient alors en si mauvais ordre, et les enfans y étoient gardés avec si peu de soin, que la facilité que j'eus à réussir n'a rien de surprenant. Je retournai directement chez moi ; la fin du jour approchoit. Je ne laissai point de faire partir l'enfant avant la nuit, avec le même valet qui l'avoit enlevé, et je donnai avis à sa mère, par un billet, de l'heureuse fin de mon entreprise. Je demurai quelques jours à Londres sans la voir, comme j'en étois convenue avec elle, et lui ayant marqué par écrit le jour de mon départ, je me mis en

p43

chemin pour me rendre à ma terre. Je m'attendois qu'elle ne tarderoit point à me suivre ; mais à peine étois-je depuis trois jours en Devonshire, que je reçus une lettre d'elle, par laquelle elle m'apprenoit les plus funestes nouvelles. Cromwell avoit été informé de l'enlèvement de son fils, sans qu'elle me pût dire comment ; ne doutant point que le coup ne fut venu d'elle, il l'étoit allé trouver dans le premier mouvement de sa colère, et loin de continuer à garder des ménagemens, il l'avoit menacée des derniers effets de sa haine, si elle refusoit de remettre son fils entre ses mains. Elle s'étoit défendue d'abord, en protestant qu'elle ignoroit ce qu'il étoit devenu, mais n'étant point assez ferme pour résister long-temps à de telles instances, il avoit tiré d'elle l'aveu de tout ce qui s'étoit passé.

Cette découverte l'avoit rendu furieux.
Quoiqu' elle eût refusé constamment de
lui dire de quel secours elle s' étoit servie,
il m' avoit soupçonnée d' avoir eu part à son
entreprise. Il l' avoit quittée en
renouvellant ses menaces ; et par un attentat
inouï dans un pays de liberté, il avoit
laissé chez elle deux hommes armés pour
la garder à vue jusqu' à ce qu' il eût mis
l' ordre qu' il souhaitoit dans cette affaire.

p44

Mally n' étoit point en état de se
défendre de la violence ; elle demouroit seule
avec une fille qui la servoit : elle s' étoit
ainsi trouvée captive dans sa propre
maison, sans pouvoir avertir même les
voisins de l' indignité avec laquelle on la
traitoit. Mais ce n' étoit que le prélude des
horreurs qu' elle alloit essayer. Les deux
hommes, à la garde desquels Cromwell
l' avoit confiée, étoient deux scélérats qui
ne passèrent point la nuit dans la
chambre d' une si jolie femme sans former sur
elle des desseins dignes d' eux et de leur
maître. Ils la déshonorèrent, elle et sa
servante, et craignant sans doute, après
une telle action, le ressentiment de
Cromwell même, qu' ils ne croyoient
peut-être pas aussi méchant qu' eux, ils
disparurent du matin pour éviter la
punition. Mally, désespérée d' une si horrible
disgrace, prit le parti de se donner la
mort. Elle eut encore assez de force
d' esprit pour m' écrire le détail de son
aventure, avant d' exécuter sa funeste résolution,
et saisissant le moment que sa servante
étoit allée porter sa lettre à la
poste, elle finit ses malheurs et sa vie en
s' étranglant avec sa ceinture.
Quoiqu' elle me marquât dans sa lettre
que son dessein étoit de mourir, je

p45

m' imaginai que l' affection qu' elle avoit
pour son fils l' attacheroit à la vie malgré
son désespoir : elle me le recommandoit

d' une manière si tendre, que je ne pouvois me figurer qu' elle se résolût à mourir sans l' embrasser du moins encore une fois. Je m' attendois tous les jours de la voir arriver ; mais je ne vis que sa servante, qui se rendit chez moi peu de temps après, et qui m' apprit les circonstances tragiques et les suites de la mort de sa maîtresse.

Le dessein de Cromwell, en la faisant garder à vue, avoit été d' empêcher qu' elle me fît savoir que notre secret étoit venu à sa connoissance. Il étoit allé chez moi après l' avoir quittée, dans l' espérance apparemment de me gagner par ses promesses, ou de me tromper par ses artifices. Mais ayant appris que j' étois partie depuis quelques jours pour la province, et s' étant assuré par diverses informations que j' avois rompu depuis quelque temps tout commerce avec elle, il cessa de me soupçonner. Comme il étoit tard après ses recherches, et qu' il se reposoit sur ses deux gardes, il remit à la voir au lendemain ; de sorte qu' étant allé chez elle le matin, il arriva à sa maison au moment que la servante y revenoit après avoir

p46

porté la lettre de sa maîtresse à la poste. Cette fille qui avoit eu sa part à l' infortune, et qui n' ignoroit pas que Cromwell en étoit la première cause, se mit à pleurer amèrement à sa vue. Ce spectacle le surprit ; il apprit d' elle ce qui s' étoit passé ; il feignit de l' apprendre avec douleur et s' étant pressé de monter à l' appartement de Mally pour la consoler, il eut sans doute un véritable étonnement de la trouver morte. Il empêcha la servante de jeter des cris ; il s' efforça de la faire convenir qu' il n' étoit point coupable d' un si malheureux événement ; il lui persuada qu' il étoit de leur intérêt à l' un et l' autre de le tenir caché, et pour lui fermer plus efficacement la bouche, il lui fit présent d' une somme assez considérable pour une fille de cette sorte. Mally fut donc enterrée secrètement, et cette triste aventure n' a jamais été connue du public. La servante qui n' ignoroit pas la tendre amitié

que j' avois pour sa maîtresse, prit aussi-tôt le chemin de Devonshire pour venir m' informer de son sort. Elle n' étoit point dans la confiance de ce qui regardoit le petit Bridge. Cependant après avoir reconnu son caractère, qui me parut discret et fidèle, je jugeai qu' elle pourroit m' être utile pour élever cet enfant. Elle fut

p47

charmée d' avoir cette occasion de marquer la reconnoissance qu' elle conservoit pour sa chère maîtresse. Je la reçus au nombre de mes domestiques, et je lui remis son élève entre les mains. Dans l' opinion que le péril étoit passé, je l' aurois laissé avec lui dans ma terre, et je serois retournée à Londres ; mais une lettre que je reçus de ma famille, par laquelle on m' apprenoit que Cromwell m' étoit venu demander, et qu' il s' étoit informé curieusement du lieu où j' étois, me fit changer de sentiment. Il commençoit à se rendre si puissant, que je ne doutai point qu' étant en état de tout oser impunément, il ne réussît dans le projet de me perdre, s' il le formoit ; et je connoissois si bien son caractère, que j' étois assurée qu' il le formeroit, s' il avoit le moindre soupçon du service que je rendois au petit Bridge, et de la part que j' avois eu à la ruine de ses desseins. Incertaine au dernier point après cette réflexion, j' aurois peut-être eu peine à me déterminer, si je ne me fusse souvenue que j' avois chez moi de quoi finir toutes mes craintes. Ma maison de campagne est dans une situation extraordinaire ; elle est à l' extrémité de la province de Devonshire, qui est séparée de celle de Sommerset par

p48

des montagnes d' une extrême hauteur, dont la plupart consistent en un vaste rocher, qui paroît être tout d' une pièce. Il y a néanmoins dans le fond d' une petite vallée qui m' appartient, diverses

ouvertures qui donnent un accès souterrain jusqu' au centre de quelques-unes de ces montagnes, de sorte que le lieu étant d' ailleurs inhabité, parce qu' il est stérile, il seroit difficile de trouver un endroit plus propre à servir d' asile contre la violence et la persécution. Je résolus de choisir une de ces cavernes obscures pour y faire élever le petit Bridge. C' étoit un moyen de le mettre à couvert de toutes les recherches, et de prévenir moi-même ce que je pourrois appréhender de l' adresse de Cromwell à me faire observer, ou de la trahison de mes domestiques. Je ne me défiois ni de la servante de Mally, ni du valet qui m' avoit servi fidelement jusqu' alors. Je ne m' ouvris qu' à eux de mon dessein, et les ayant trouvé disposés à le suivre, j' ordonnai à *James* (c' étoit le nom de mon valet) de porter secrètement dans la partie la plus retirée de cette solitude toutes les commodités qui pouvoient la rendre habitable. Il eut l' industrie d' y former en cinq ou six jours une petite chambre où le nécessaire du moins

p49

ne manquoit pas. J' eus la curiosité de la voir, et j' en fus si satisfaite, que n' ayant jamais trouvé beaucoup d' agrément dans la société des hommes, il ne tint presque à rien que je ne prisse le parti de m' y renfermer aussi, et de me charger moi-même de l' éducation du petit Bridge. Cependant comme il ne m' eût pas été facile d' y être avec autant de secret que j' en espérois pour cet enfant et sa gouvernante, je les mis tous deux pendant la nuit en possession de leur domicile, et je laissai James dans ma maison pour les visiter de temps en temps, et leur porter les provisions nécessaires à la vie. Je me trouvai l' esprit fort en repos après cet arrangement, et je repris tranquillement le chemin de Londres. Connoissant, comme je faisais, l' esprit ardent et vindicatif de Cromwell, j' étois bien persuadée qu' il auroit les yeux sur mes démarches, du moins par ses agens et ses emissaires. J' aurois cessé de craindre après la mort de Mally Bridge, si j' eusse

eût à faire à tout autre qu' à lui. Sa haine
devoit être ensevelie avec cette malheureuse fille,
et son hypocrisie sembloit
n' avoir plus rien de ce côté-là qui dût
l' allarmer. Mais je savois trop bien de quoi
il étoit capable, pour m' endormir sur de

p50

fausses apparences. J' avois pénétré dès ce
temps-là son caractère. Incapable de
retour et de réconciliation, il suffit d' avoir
eu une fois le malheur de lui être opposé
ou de lui déplaire, pour être éternellement
l' objet de sa haine. Tous ses
mouvemens sont des passions violentes, dont
l' effet est d' autant plus dangereux, que
son adresse est extrême à les déguiser. Je
vêcus donc dans une grande réserve.
J' affectai même de paroître ignorer
l' infortune de Mally. Il chercha l' occasion de me
voir ; et l' ayant eu plus d' une fois, je le
vis attentif à observer mes yeux et ma
contenance, mais il me trouva toujours
en garde contre ses regards et ses
questions captieuses. Je crus que pour la
défense de l' innocence, il m' étoit permis
d' employer la dissimulation, c' est-à-dire,
les mêmes armes par lesquelles il
cherchoit à l' opprimer.
Quelques années se passèrent pendant
lesquelles il me parut entièrement revenu
de ses soupçons. J' allois de tems en tems
à ma terre ; je voyois croître avec
plaisir le petit Bridge ; quoique sa
gouvernante ne fût pas capable de lui donner les
instructions qui forment l' esprit d' un jeune
homme, elle le mit du moins en état de
les recevoir d' un autre, en lui apprenant

p51

de bonne heure à lire et à écrire. Je lui
trouvai beaucoup de génie naturel. Il
conçut du goût pour la lecture. La
solitude continuelle où il étoit l' ayant rendu
sérieux et recueilli, il fit, avec le seul
secours de ses livres et de ses réflexions,
des progrès surprenans dans quantité de

connoissances utiles. Il parut surpris, lorsque sa raison eut commencé à se former, de se voir confiné dans une affreuse caverne, loin du commerce et de la demeure des autres hommes. Il lui restoit un souvenir confus de ce qu' il avoit vu dans sa plus tendre enfance, et connoissant d' ailleurs par ses lectures que le monde étoit peuplé d' habitans qui lui ressembloient, il demandoit souvent à sa gouvernante et à moi, pourquoi nous le retenions dans un genre de vie si étrange. Je lui répondois que nous ne l' y tiendrions pas toujours ; qu' il nous sauroit bon gré de l' y avoir retenu, lorsque je lui en apprendrois un jour les raisons ; et qu' elles étoient si fortes, qu' il falloit encore s' y soumettre pendant quelque tems. Sa douceur naturelle, et l' habitude qu' il avoit formée de vivre solitairement, lui faisoient souffrir cette contrainte avec patience. Cependant lorsque je le crûs assez fort pour se passer du secours de sa

p52

gouvernante, et assez raisonnable pour cacher la manière dont il avoit été élevé, je résolus de le mettre dans un collège, et de lui faire prendre les instructions régulières. Je l' envoyai au célèbre collège d' Eaton, après lui avoir fait entendre qu' il avoit des ennemis redoutables, et que s' il s' aimoit lui-même, il ne devoit parler à personne de son séjour dans la caverne, parce que sa vie dépendoit de ce secret. Effectivement une aventure si extraordinaire ne pouvoit être connue sans donner lieu à des réflexions qui serviroient à la faire divulguer. Cromwell devenoit plus puissant de jour en jour. Ses ambitieux desseins commençoient à éclore. Son hypocrisie étoit plus affectée que jamais, et quoique je ne fusse point absolument certaine qu' il en voulût à la vie du jeune Bridge, s' il venoit à le découvrir, c' étoit assez de connoître ce caractère inflexible, pour être assurée qu' il n' auroit jamais des sentimens de père pour un enfant qu' il avoit voulu perdre. Nos troubles domestiques et le renversement du roi Charles ayant suivi de

près, Cromwell se mit en peu de tems au faite de la grandeur. Ce pouvoir absolu dont il se mit en possession, ne lui fit rien changer à son extérieur composé. Il

p53

entreprit de se faire passer pour le réformateur de la religion, des moeurs et de l' état. J' avois espéré d' abord de voir arriver le contraire, c' est-à-dire, que n' ayant plus rien à ménager après le succès de tous ses desseins, il leveroit le masque pour suivre ouvertement ses inclinations déréglées. J' avois même formé sur ce changement quelques espérances favorables pour le jeune Bridge ; mais je compris qu' une si damnable et si constante hypocrisie nous fermoit toute ressource. Je ne pensai plus qu' à procurer par mes propres soins un honnête établissement à ce malheureux jeune homme, pour m' acquitter en amie fidelle de ce que je croyois devoir à la mémoire de sa mère. Je le rappellai du collège d' Eaton après qu' il eut passé quelques années, et le trouvant assez formé pour ne lui plus faire un mystère de sa naissance et de l' état de sa fortune, je lui découvris tous ses malheurs qu' il avoit ignoré jusqu' alors. L' effet que cette connoissance produisit sur lui fut extrêmement contraire à mon attente. Il me demanda d' abord quelque temps pour réfléchir sur ce qu' il avoit entendu, et m' étant revenu trouver après deux jours de réflexions, il me pria de lui raconter de nouveau toutes les circonstances

p54

de la mort de sa mère. Dans le fond, me dit-il lorsque je l' eûs satisfait, je ne vois rien dans votre récit qui puisse être une preuve que mon père ait souhaité ma mort, et qu' il ait contribué à celle de ma mère ; il vouloit menager sa réputation en me faisant élever à l' hôpital. Peut-être se proposoit-il de m' en tirer dans la suite, et de faire quelque chose

pour ma fortune. Pour ce qui regarde ma mère, il n'est pas croyable qu'il ait eu part aux crimes des deux scélérats à la garde desquels il l'avoit laissée, ni qu'il les eût employé s'il les eût crû capables de cette infamie. Je ne puis donc m'imaginer, ajouta-t-il, que mon père me hâisse, ni qu'il ait des desseins contre ma vie. Je veux le voir et lui déclarer que je suis son fils. Je lui promettrai de tenir ma naissance cachée, si ses affaires ne lui permettent point de me reconnoître, mais je ne me persuaderai jamais qu'il puisse se croire offensé des respects d'un fils, ni qu'il refuse de m'accorder de quoi vivre, et de quoi m'employer d'une manière convenable à l'honneur que j'ai de lui appartenir. En un mot, Bridge avoit de l'ambition ; la qualité de fils d'un homme tel que Cromwell l'avoit aveuglé, et son peu d'expérience ne lui permettant point

p55

d'appercevoir le danger, il résolut d'aller à Londres, malgré tous mes avertissemens et mes conseils. Je fis mille efforts pendant huit jours, pour lui faire perdre cette pensée ; son obstination lui fit compter pour rien toutes mes craintes. Je plaignis son sort, car je prévis tous les malheurs qui le menaçoient. Je ne le vis partir qu'avec larmes. Je lui donnai James pour l'accompagner, et je le fis souvenir en le quittant que c'étoit contre mes desirs et mes sentimens qu'il alloit s'exposer au péril. Je lui avois offert de lui tenir moi-même compagnie. Je lui aurois procuré du moins quelque protecteur puissant qui lui auroit rendu les accès plus faciles, et Cromwell auroit peut-être eu honte de se porter à la violence contre son fils, s'il eût eu quelque témoin de ses démarches : mais c'étoit en cela même que Bridge s'écartoit de mes idées. Le principal fond de ses espérances étoit le secret avec lequel il prétendoit se présenter à son père. Ma présence le touchera infailliblement, disoit-il, et il ne fera point difficulté de se rendre aux mouvemens de la nature, lorsque je l'assurerai de ma discrétion, et qu'il verra qu'il ne

sauroit courir de risque à les suivre.
Enfin, Bridge partit, et me laissa dans une

p56

inquiétude, dont je ne sortis huit jours après, que pour passer à des sentimens beaucoup plus tristes. Ce fut James qui m'apporta la nouvelle de son mauvais sort. Malgré l'obscurité de sa relation, il m'en apprit assez pour me rendre presque certaine que Bridge n'a point eu une plus heureuse fin que sa mère. à peine fut-il arrivé à Londres, que son impatience le fit aller chez son père. Il demande d'être introduit sans menagement ; James l'avoit suivi jusqu'à la porte, il l'en vit sortir au milieu de cinq ou six gardes qui le conduisirent dans une des plus étroites prisons de la ville. Personne n'a su de quelle manière il a été traité, tant la crainte qu'on a de Cromwell inspire de fidélité et de discrétion à ses satellites. James se présenta quantité de fois à la porte de sa prison, mais il n'obtint ni la liberté de lui parler, ni même aucun éclaircissement positif sur son sort. Il se hâta de venir m'en informer. Je fus saisie mortellement de cette nouvelle, et je volai à Londres, pour y être de quelque secours au malheureux fils de ma pauvre amie. Je me transportai aussi-tôt à sa prison : je parlai aux concierges, que je tâchai de fléchir par mes prières, et par l'offre de mes présens, non pour obtenir sa liberté, ou

p57

la satisfaction de le voir, mais pour être instruite au moins du lieu et de l'état où il étoit. Je perdis absolument mes peines ; je tirai pour unique réponse de ces barbares, qu'il ne leur étoit point permis de révéler les ordres de leur maître, ni la sentence des prisonniers. Je suis persuadée que celle de l'infortuné Bridge a été cruelle ; j'en ai des preuves trop certaines, dans la connoissance que j'ai du coeur impitoyable de son père. Voilà les chemins par lesquels ce tyran va à la gloire. Après avoir versé le sang de son roi, pour satisfaire son ambition, il pouvoit bien répandre celui de son fils pour assurer l'opinion de sa continence et de la sainteté de ses moeurs. Craignez donc sa cruauté et ses

artifices, reprit Madame Riding après avoir achevé son récit. Je ne vous ai raconté cette histoire que pour vous faire appercevoir dans le malheur d' autrui le péril où vous êtes. Je conçois, ajouta-t-elle, quel a été le dessein de Fairfax en vous parlant de Mally Bridge et de son fils comme de deux personnes vivantes, et en vous disant que Cromwell a reçu ce matin leur visite. C' étoit sans doute pour s' assurer que vous n' aviez nulle connoissance de leur sort, et qu' il en auroit par

p58

conséquent plus de facilité à vous tromper. Je pénètre de même pourquoi Cromwell, en refusant de reconnoître votre fils dans la première audience, s' est contenté de vous défendre sous des rigoureuses peines, de vous vanter de l' avoir eu de lui. Comptez que vous ne seriez point sortie de son hôtel, s' il eût crû pouvoir vous faire arrêter sans éclat : mais craignant apparemment que le bruit d' une femme et d' un jeune homme arrêtés de cette sorte, ne servît à faire découvrir ce qu' il a tant à coeur de cacher, il a pris le parti de se défaire de vous par des voies plus propres à ses desseins. Croyez-vous que ce soit le hasard qui ait conduit Fairfax un moment après sur vos pas ? Il est visible qu' il vous suivoit par l' ordre de Cromwell, après avoir concerté avec lui le discours qu' il vous a tenu. C' est un mouvement du ciel qui vous a conduit chez moi pour recevoir les importantes lumières que je viens de vous donner. Profitez-en aussi heureusement que je le souhaite, et tâchez, s' il est possible, de ne point me compromettre. Un service de cette importance valoit bien les vifs remercimens que ma mère en fit à Madame Riding. Vous êtes notre génie tutelaire, lui répondit-elle. Je vois

p59

toute la profondeur du précipice ; nous

étions sur le bord, et j' avoue que c' est par mon imprudence que nous y allions tomber. Mais après nous avoir fait connoître le péril, il faut encore que votre amitié nous le fasse éviter ; notre salut sera votre ouvrage. Mon dieu ! Ajouta-t-elle dans le saisissement que tant de craintes lui causoient, est-ce là le fruit de l' innocence avec laquelle j' ai vécu depuis quinze ans ? Et si mes anciennes fautes méritent encore d' être punies avec cette rigueur, que vous a fait du moins mon malheureux fils ? Pour moi, qui ne trouvois en effet rien que de vertueux dans mes idées et mes sentimens, je ne pouvois comprendre qu' un homme pût être aussi méchant qu' on me représentoit mon père. Je repassois avec attention ce que je venois d' entendre ; je le joignois à tout ce que j' avois appris auparavant ; et je me demandois pourquoi l' on nous recommande si instamment l' amour et la pratique de la vertu, puisqu' il y a si peu à gagner avec elle, et que toutes les faveurs de la fortune sont réservées pour le crime ? Enfin, ma mère ayant prié Madame Riding de nous ouvrir quelque voie de salut, cette amie zélée nous dit naturellement qu' elle ne voyoit nulle

p60

sûreté pour nous à refuser la proposition de mon pere, et qu' elle en voyoit encore moins à l' accepter ; qu' il lui paroissoit que le seul moyen de conservation qui nous restât étoit de quitter le royaume, ou de nous procurer une retraite si impénétrable qu' elle pût nous dérober à nos persécuteurs ; que l' un et l' autre de ces deux voyages avoient encore leurs difficultés, parce qu' il ne falloit point douter que nous ne fussions observés, mais qu' il falloit attendre quelque chose du secours du ciel, qui n' abandonne jamais entièrement l' innocence. Je repris la parole : quelle retraite plus sûre pouvons-nous chercher, dis-je à Madame Riding, que cette grotte écartée où vous avez eu la générosité de faire élever mon frère ? Je me sens de l' inclination pour une telle demeure ; j' y passerai toute ma

vie, car si tous les hommes sont faits comme mon père, il n' y a point de solitude si obscure, que je ne préfère au commerce de cette misérable race. Ma mère goûta tout d' un coup cette pensée ; c' étoit un moyen court d' éviter le plus pressant de tous les périls. Elle en fit sérieusement la proposition à Madame Riding : l' accord fut conclu en un instant, et de peur de nous exposer par le moindre délai, nous

p61

prîmes la résolution de ne point différer un moment à l' exécuter. Madame Riding nous conseilla elle-même de ne pas retourner à Hammersmith. Elle nous promit de prendre soin de nos meubles, et de les faire mettre en sûreté par des personnes fidelles. Elle nous donna James, qui nous fit trouver sur le champ une voiture, et qui prit avec nous le chemin de Devonshire. Nous y arrivâmes heureusement ; James nous conduisit droit à la caverne sans nous être laissés voir de personne. Nous y entrâmes avec une espèce d' horreur, car la disposition naturelle du lieu ne pouvoit manquer de nous en inspirer, mais je sentois encore plus de joie de me voir à couvert non-seulement de tous les traits de la haine de mon père, mais des regards même du reste des hommes. Je commençai à les regarder comme autant de persécuteurs et d' ennemis. Nous réglâmes avec James le temps qu' il prendroit pour nous rendre ses services, et pour nous apporter notre nourriture. Il employa les premiers jours à meubler assez proprement notre chambre, et à nous procurer toutes les commodités que la maison de Madame Riding pouvoit nous fournir. Il les transportoit pendant la nuit. La plus abondante de nos provisions fut

p62

celle de bougies et de livres. Le soleil ne pénétroit jamais dans notre demeure ; nous avions besoin d' être éclairés

continuellement par la lumière d' une bougie.
Graces à un reste de bonne fortune,
dis-je à ma mère, la terre nous ouvre
son sein pour nous dérober à la malignité
des hommes. Son affliction étoit plus vive
que la mienne. Elle me répondit : hélas !
Quand me l' ouvrira-t-elle pour me recevoir
dans mon dernier asile ? Il manque
quelque chose à la faveur qu' elle nous
fait ; elle nous a ouvert son sein ; que ne
le fermoit-elle au même moment pour
nous servir de tombeau ! J' entrepris de
la consoler. Ce n' est pas la vie, lui
dis-je, qu' il faut haïr, je l' ai appris de
vous-même, ce ne sont que les miseres ausquelles
elle nous expose. La condition des
hommes ne seroit point à plaindre s' ils
savoient tirer parti de tout ce qui peut
être utile à leur félicité. Ils se rendent
malheureux volontairement par leurs
injustices mutuelles, leurs jalousies, leurs
haines, et tous les autres mouvemens
dérégés de leur ame. Supposez des
hommes sans passions sur la terre, vous aurez
une société de personnes heureuses.
à quoi tient-il donc que nous ne puissions
l' être ici, nous qui n' y trouverons nul

p63

obstacle, et qui pourrons employer sans
cesse les moyens simples et innocens que
la nature nous offre pour le devenir ? La
considération des principes éternels de la
vérité et de la vertu, nos réflexions, le
plaisir de les écrire ou de nous les
communiquer, n' est-ce pas là une source de
bonheur que nous portons avec
nous-mêmes, et qui ne dépend ni des hommes
que nous avons quittés, ni de la fortune
dont nous n' appréhendons point ici les
caprices ? L' obscurité même de notre
demeure peut aider à la tranquillité de
notre ame. Notre imagination n' aura rien
de tumultueux à se représenter. Nous
n' aurons point à craindre les mouvemens
involontaires qu' excite la présence des
objets, puisque nous n' appercevrons rien
dans nos épaisses ténèbres, et nous
sçaurons nous rendre assez maîtres de
nous-mêmes pour ne pas former
volontairement d' inutiles desirs. Ces seules idées

me font goûter déjà par avance une partie du bonheur que j' espère. Je suis persuadé, ajoutai-je, que ma chere mere trouvera bien d' autres ressources dans sa sagesse et dans sa vertu, elle de qui je tiens cette légère portion de l' une et de l' autre, qui va me faire trouver tant de douceur dans la solitude.

p64

Ma mère parut écouter ce discours avec plaisir. Elle me répondit qu' elle sentoit une vive joie de me voir entrer ainsi dans ses idées, et répondre si fidèlement à ses espérances. Je n' avois fait que répéter effectivement ce que je lui avois entendu dire mille fois à Hammersmith. Mais elle me fit considérer que sa situation et la mienne étoient tout-à-fait différentes. Je pense comme vous, me dit-elle, j' ai les mêmes notions de bonheur et de sagesse ; je regarde de même oeil les folles agitations des hommes, et les obstacles qu' ils mettent volontairement à leur repos. Le trouble continuel de leur coeur est leur propre ouvrage ; la nature ne les a pas faits pour être malheureux, ils se plaignent d' elle injustement. Que ne suivent-ils son innocente direction ! Elle les mettroit dans une voie simple qu' il leur seroit doux et aisé de suivre toujours, et qu' ils suivroient sans s' égarer. Cependant il faut confesser que s' il est facile de mener une vie tranquille et heureuse en suivant la nature, c' est lorsqu'elle n' a point encore été altérée par les passions. Cette réflexion, ajouta-t-elle, me regarde, et elle vous fera appercevoir la différence qui est réellement entre vous et moi. Vous êtes jeune, vous avez été

p65

élevé dans le repos d' une profonde solitude ; votre coeur n' a jamais senti de violente passion, et votre cerveau n' a jamais reçu de traces qui aient pû faire une impression trop forte sur votre ame. Ainsi

les principes de l'innocence naturelle subsistant encore chez vous dans leur intégrité, tous vos desirs sont droits, et vous ne sentez rien dans vous-même qui s'oppose à leur exécution. Ajoutez le soin que j' ai pris de vous inspirer de bonne heure les plus saines idées de la vertu, et de fortifier ainsi la nature par le secours de l' éducation. Si le bonheur et la paix étoient difficiles à acquérir à un coeur comme le vôtre, ce seroit alors qu' il faudroit les regarder comme des êtres chimériques et des impossibilités. Voyez maintenant combien je suis éloignée de trouver dans moi-même de si favorables dispositions ; j' ai été pendant long temps la proie de mille passions animées, j' ai suivi le torrent du monde et de ses maximes les plus corrompues : ce fut un coup de désespoir plutôt qu' une résolution délibérée, qui me conduisit à Hammersmith, et si j' y formai presque aussitôt le plan d' une vie plus réglée, ce fut moins par un penchant naturel que par l' effet d' une heureuse nécessité. Je fis réflexion

p66

que n' ayant plus rien à attendre du monde, il falloit me former de nouveaux goûts, et chercher ailleurs les plaisirs qu' il me refusoit. Le ciel me fit luire un rayon de sa lumiere, je vis clair au fond de mon coeur ; j' y découvris quelques vestiges de ces mêmes biens que vous possédez, des restes de droiture et de goût pour la vertu et la vérité, mais des restes si foibles et si défigurés, qu' en comparant ce qu' ils étoient avec ce qu' ils avoient dû être, je m' affligeai vivement d' avoir laissé corrompre de si riches présens de la nature. Je reconnus donc mes pertes, et je resolut de les réparer : mais quelle entreprise ! Et combien de peines ne sentis-je pas qu' elle m' alloit coûter ! Que de combats contre une multitude de vicieuses inclinations qu' un long oubli de moi-même avoit laissé naître, et qui avoient répandu dans toutes les parties de mon ame leur pernicieuse semence ! Que de lectures ! Que de réflexions ! Que d' assiduités ! Et après tant d' efforts

renouvelés sans cesse, et soutenus constamment, que de difficultés à obtenir une si imparfaite victoire ! Cependant je me flatois de l' avoir obtenue ; j' avois acquis assez de philosophie, non-seulement pour y trouver le remède de mes miseres

p67

passées, mais assez, comme je m' imaginois, pour fournir à tous les besoins de l' avenir. Mes jours se passoient à Hammersmith, vous savez avec quelle tranquillité. Hélas ! J' étois heureuse si elle eût duré toujours ; mais je confesse que nos derniers malheurs m' ont fait perdre quelque chose de ma constance. Je ne trouve point dans mon coeur cette paix que je vois regner dans le vôtre ; le souvenir du passé se renouvelle à chaque instant dans ma mémoire, et si j' ai peut-être assez de force pour le supporter encore comme j' ai fait depuis quinze ans, je crains d' en manquer lorsqu' il se joint au sentiment de mes nouvelles peines. Ainsi je souhaite la mort avec raison, non que je hâisse la vie, qui est un présent du ciel, mais parce que j' appréhende que tant de douleurs qui vont y être attachées ne me la rendent insupportable.

Elles diminueront, repris-je, et vous les verrez s' évanouir peu-à-peu. Au contraire la sagesse et la vertu croissent incessamment. Il me semble par cette raison, ajoutai-je, qu' une ame sage et vertueuse ne sauroit être long-temps malheureuse. Elle a deux ressources infaillibles, la nature des peines, qui est de s' affaiblir insensiblement d' elles-mêmes, et celle

p68

des remedes de la sagesse, dont la force et l' efficacité s' augmentent à tout moment. D' ailleurs si la tendresse et la compassion d' un fils ont quelque douceur pour le coeur d' une mère, je ne serai pas tout-à-fait inutile à votre consolation. J' ai un père, mais c' est un cruel : toute

l' affection que je lui devois se réunit à celle que j' ai pour vous. Quelles peines pourrez-vous sentir que je ne partage avec toute l' ardeur et la tendresse de mon ame ?

Malgré la force de son esprit et mes consolations continuelles, ma chere mere ne fit que traîner pendant quelques années une vie triste et languissante.

Madame Riding vint exprès dans sa terre pour nous voir, et trouvant son amie extrêmement changée, elle la pria de sortir de notre caverne pour se remettre en prenant l' air au dehors : elle ne put l' y faire consentir. Il n' y a pas d' apparence, répondit-elle, que je courusse beaucoup de risque à paroître, j' en conviens ; car il n' est pas croyable que Cromwell pense encore à me faire chercher : mais quelle raison aurois-je de retourner au jour ? Je n' y ai nulle douceur à espérer. Il faudra faire de nouvelles connoissances, et mener une vie pour laquelle je n' ai point

p69

d' inclination, ou si j' y vais pour fuir encore le commerce des hommes, je n' y réussirai jamais aussi facilement que dans cette grotte obscure. Je trouve ici les seules choses que j' aime, continua-t-elle en s' adressant à Madame Riding ; la présence de mon fils, des livres, mes réflexions, et le plaisir de vous entretenir quelquefois. Si j' ai quelque chose de plus à desirer, je suis trop mal avec la fortune pour l' obtenir. Laissez-moi donc finir ici ma vie : je suis déjà à demie ensevelie, j' en aurai moins de chemin à faire jusqu' à mon tombeau. Madame Riding combattit inutilement sa résolution. Pour moi, qui connoissois ses principes, je n' entrepris point de lui faire rien changer à ses idées. Je me contentai de lui rendre jusqu' à la fin de sa vie tous les devoirs d' un fils tendre et respectueux. Sa mort arriva deux ans après. Elle me renouvela ses instructions en mourant. C' est le seul bien, me dit-elle un moment avant que d' expirer, qu' il m' est permis de vous laisser pour héritage, mais vous êtes assez riche si vous ne perdez jamais l' amour que j' ai

tâché de vous inspirer pour la vertu : ne regrettez point la fortune que votre naissance sembloit vous promettre, plaignez seulement la dureté de votre père, qui

p70

vous en prive injustement. Ce qui fait son crime a causé votre bonheur et le mien, car je vois à votre tranquillité que vous êtes heureux, et malgré l' abatement où vous m' avez vu depuis notre dernière infortune, je vous assure qu' il n' y a point de lieu au monde où j' eusse pû trouver plus de satisfaction que dans cette caverne. Adieu, ajouta-t-elle d' une voix mourante ; je veux être enterrée ici : n' en sortez qu' après la mort de votre père. Elle expira. Je n' avois que James avec moi, il me prêta ses mains pour l' ensevelir : je lui fis ouvrir une fosse dans la chambre même où nous faisons notre demeure pour continuer à vivre auprès d' elle, et à l' avoir en quelque sorte pour témoin de toutes mes actions et de tous mes sentimens. Je renvoyai James avec ordre de marquer cette triste nouvelle à Madame Riding, qui étoit retournée à Londres quinze jours auparavant. Quelque fermeté que j' eusse fait paroître en perdant cette incomparable mère, la nature eut ses droits. Je ne fus pas plutôt seul que je versai une abondance de larmes. Je ne me les reprochai point comme une foiblesse. Tous les sentimens qui se divisent dans une famille nombreuse, parce qu' on en est redevable d' une

p71

partie à tous ses proches, je les réunissois dans la personne de ma chere mère, qui me tenoit seule lieu de famille. Notre affection n' étoit pas moins cimentée par la force du sang que par la conformité de nos goûts et de nos inclinations, et de la maniere dont elle m' avoit accoutumé à considérer les choses, la vie que j' avois reçue d' elle n' étoit pas le plus précieux

de ses bienfaits. Je trouvai donc dans ma philosophie même des raisons de la pleurer. Mais lorsqu' après ces premières réflexions, qui tomboient toutes sur elle, je vins à tourner les yeux sur l' état où elle me laissoit par sa mort, si je ne continuai point à verser des pleurs de compassion sur moi-même, je me trouvai du moins dans un embarras qui ne me fut pas facile à terminer. Quelques douceurs que j' eusse goûté jusqu' alors dans ma retraite, une espèce de tremblement que j' éprouvai en réfléchissant que j' y étois seul, me fit sentir que j' en avois dû la meilleure partie à la compagnie de ma mère. J' étois obligé d' y demeurer, ne fût-ce que pour obéir à ses dernières volontés. Où serois-je allé d' ailleurs, moi qui étois destitué de parens, d' amis et même de connoissances, car je n' en avois point d' autre au monde que Madame

p72

Riding. Il ne m' étoit pas arrivé dans toute ma vie de parler à une autre personne que cette dame, je dois ajouter néanmoins James, et une fille qui nous servoit à Hammersmith. Je ne me lassois point de la solitude ; je ne desirois pas non plus de la quitter ; mais il m' auroit fallu pour continuer à la trouver douce une personne de mon humeur qui eût pris la place de ma mère, et qui fût entrée dans mes idées et mes inclinations comme j' avois fait dans les siennes. Je sentis qu' il me seroit impossible de vivre sans cette consolation. En sondant ainsi mon coeur j' eûs lieu d' observer que je haïssois moins les hommes que je ne l' avois cru jusqu' alors, ou du moins que ma haine ne tomboit que sur leurs défauts, puisque j' étois disposé à en chérir un qui eût aimé autant que moi la vertu. J' en eûs meilleure opinion de mon caractère, car je dois confesser qu' il m' étoit arrivé plus d' une fois en réfléchissant sur mes sentimens, d' être affligé moi-même de m' en trouver quelques-uns qui ne s' accordoient pas avec cette douceur et cette humanité qui doit être le fruit de la véritable philosophie, et dont j' admireis

divers traits dans mes lectures. J'avois été effrayé, par exemple, de me trouver une

p73

haine si endurcie contre mon pere, que je n' eusse pas consenti même à recevoir de lui des faveurs. Je commençai à me persuader que si je le haïssois, c' étoit sa faute plus que la mienne, et je trouvai en démêlant encore mieux mes mouvemens, que je fusse revenu sans peine à l' aimer, s' il eût pû revenir lui-même aux regles de la probité et de la vertu. Je ne saurois exprimer combien cette découverte me causa de satisfaction. Non, non, m' écriai-je, je ne suis point un monstre qui déteste les créatures de mon espece ; j' aime les hommes, je suis sensible comme eux aux douceurs de la société ; j' y veux seulement de la droiture et de la vertu, et je promets toute mon estime, et ma tendresse même, à ceux dans lesquels j' appercevrai ces qualités. ô ciel ! Ajoutai-je, ne me feras-tu pas rencontrer quelques amis vertueux et fideles qui puissent être les dépositaires des sentimens de mon coeur : je ne t' en demande qu' un, mais un tel qu' il me semble que tu m' as fait, tendre, sincere, généreux, avec un peu de discernement et de goût pour les belles et utiles connoissances ; en quelqu' endroit du monde qu' il se trouve, je vole vers lui au moment que tu me le fais découvrir.

p74

Je m' entretins de ces pensées pendant plusieurs jours, et je ne tardai point à m' appercevoir que je n' étois point né absolument pour vivre seul. Je ne me sentoie pas de goût néanmoins pour la multitude, l' idée au contraire m' en paroissoit effrayante, et je suis persuadé que si dans ce temps où je n' avois encore vu qu' un si petit nombre d' hommes, il m' étoit arrivé de me trouver transporté tout d' un coup au milieu d' une foule nombreuse, je me serois évanoui de frayeur et de saisissement. C' est ce qui avoit failli de m' arriver dans les rues de Londres l' unique fois que j' y étois allé avec ma mere. On verra pourtant dans la suite que la timidité n' a jamais été un de mes défauts ; c' en étoit bien une preuve que d' oser demeurer

solitairement comme je faisais dans une des plus affreuses cavernes qu' on puisse s' imaginer. Ma mere étoit si peu curieuse, et son indifférence m' en inspiroit tant aussi, que nous n' avons jamais eu la pensée d' examiner les détours et les cavités immenses de notre demeure ; j' en formai le dessein lorsque je me trouvai seul. Ce lieu ténébreux est appelé *Rumneyhole* par les habitans du pays ; les environs sont déserts : on en trouve l' ouverture dans le fond d' une vallée si étroite, qu' elle est

p75

remplie presque entièrement par un ruisseau qui sort du pied de la montagne à côté de l' entrée de la caverne. On n' en a point encore decouvert la source, quoiqu' on puisse suivre son lit assez loin dans le sein de la montagne. Le roc qui sert de voûte naturelle s' abaisse quelquefois si proche de la terre, et les bords du ruisseau sont si escarpés dans ces endroits, qu' on ne sauroit pénétrer plus avant sans s' exposer à un péril manifeste. Mais le souterrain est si vaste et si exhaussé à droite et à gauche, qu' on ne cesse point d' admirer la nature, qui a formé, l' on ne sait pour quel usage, des salles immenses qu' on se lasse à parcourir. La caverne se rétrécit néanmoins en certains lieux. On y trouve des especes de salons et de cabinets, les uns servent de communication à d' autres salles de la grandeur des premieres, d' autres n' ont point de seconde ouverture après leur entrée. C' en étoit un de la derniere espece que James avoit rendu propre à être habité. Il étoit dans une des parties les plus reculées de ce lieu souterrain, de sorte que l' air extérieur ne pouvant s' y communiquer facilement, nous y étions comme dans un printems perpétuel. Un jour, en visitant quelques endroits profonds qui m' avoient

p76

frappé plus que les autres, j' apperçus à la

clarté d' une bougie que je tenois à la main, quelques caracteres gravés sur le roc. La curiosité me fit approcher pour les lire ; ils composoient ces mots.

si la fortune amene après moi dans ces lieux quelque malheureux pour chercher un asile, qu' il se console en apprenant que ses maux ne sauroient égaler ceux que j' y souffre, ni ses larmes celles que je verse incessamment. Ainsi l' a voulu le ciel qui regle nos destinées par des jugemens d' une profondeur infinie.

cette inscription mélancolique me fit faire quantité de réflexions. Je ne doutai d' abord nullement qu' elle ne fût de la main de Bridge, qui avoit passé tant d' années dans ce lieu obscur, et qui avoit eu d' assez fortes raisons de se plaindre de la fortune, pour s' imaginer qu' elle n' avoit jamais traité personne avec plus de rigueur que lui. Cependant m' étant souvenu que suivant le récit de Madame Riding, il n' avoit commencé à connoître ses malheurs qu' après son retour du collège d' Eaton, je ne trouvai nulle apparence qu' il eût pû s' affliger à cet excès dans un temps où il ignoroit entièrement son sort, et dans l' âge d' ailleurs le plus voisin de l' enfance. Il n' y avoit point de

p77

contradiction à penser qu' elle étoit d' un autre que lui. La caverne de Rumneyhole n' est pas un lieu inconnu, quoiqu' elle soit dans un quartier désert ; il pouvoit être arrivé à quelqu' un de s' y retirer avant nous, car les personnes malheureuses se rencontrent assez ordinairement dans leurs idées. Je n' y trouvois qu' une difficulté, c' est que les caracteres paroisoient tracés nouvellement, et supputant, comme je faisois, le temps qu' avoit duré la solitude de Bridge et la mienne, je ne pouvois accorder une empreinte si fraîche avec un si grand nombre d' années. En raisonnant ainsi, je continuai de marcher, et j' observois de tous côtés si je n' appercevrois point quelque autre inscription qui pût m' éclaircir davantage. L' attention que j' y apportois me fit perdre celle que j' avois eu jusqu' alors à

reconnoître exactement les lieux par où je passois, dans la crainte de m'égarer à mon retour ; de sorte que, pensant reprendre le chemin de ma demeure, après une longue et inutile recherche, je me trouvai dans le dernier embarras pour démêler celui par lequel j' étois venu. J' invoquai le secours du ciel, qui pouvoit seul me tirer de ce labyrinthe ; je pris successivement plusieurs routes ; les unes

p78

n' aboutissoient à rien, et ne trouvant nul passage, j' étois obligé de retourner sur mes pas ; les autres ne faisoient qu' augmenter ma peine, parce que se partageant en diverses branches, j' étois à tout moment dans la nécessité de tenir un nouveau conseil pour délibérer sur celle qu' il falloit suivre. Pour comble de malheur, la bougie que j' avois apportée approchoit de sa fin ; elle m' étoit néanmoins si nécessaire dans ces épaisses ténèbres, que j' étois perdu sans ressource si elle venoit à me manquer tout-à-fait. Je sentois la grandeur du péril, et j' avoue que quelque peu d' attachement que j' eusse pour la vie, je ne pouvois me consoler d' être réduit à la finir d' une maniere si triste. Enfin j' eus le malheur de voir expirer la lumiere de ma bougie. Je perdis aussi-tôt l' espérance ; je m' arrêtai autant par la foiblesse qu' une excessive frayeur me causa tout d' un coup, que par l' impuissance de me conduire dans une telle obscurité. Je m' assis à terre ; tous mes sentimens sans doute étoient tristes et douloureux, mais je n' en eus pas de violens, comme il arrive dans le désespoir. Je me remis même peu à peu de l' effroi où j' avois été d' abord, et rappelant tous les principes de constance que la philosophie peut

p79

fournir, je me disposai à la mort avec une résignation parfaite. Je ne passai gueres moins de vingt-quatre heures dans

cette situation, et ce qui est de plus surprenant, j' en employai une partie à dormir d' un sommeil tranquille. Un pouvoir plus réel que la fortune veilloit pendant ce temps-là à ma conservation ; ce fut lui sans doute qui me fit tomber ainsi dans l' assoupissement du sommeil, pour prévenir les funestes idées dont je n' aurois peut-être pas été capable de me défendre jusqu' à la fin. Je m' éveillai ; j' éprouvai à mon réveil quelque chose de semblable aux sentimens que j' avois eu avant que de m' endormir ; c' est-à-dire ; d' abord une vive frayeur, et peu à peu un renouvellement de constance et de forces contre les approches de la mort. Je suis, disois-je, un véritable enfant de la terre ; je suis sorti de son sein, j' y ai vécu ; et je m' y trouve en mourant. Qu' elle m' y retienne donc, et que je n' en sorte jamais ! Un bruit confus que j' entendis tout d' un coup, me fit sortir de ces réflexions. Je prêtai l' oreille. Ce n' étoit d' abord qu' un retentissement de la caverne ; je ne savois à quoi l' attribuer, mais le son étant devenu plus distinct, je crus entendre les pas d' une personne qui

p80

marchoit : je me levai, et sans me donner le tems de faire plus d' attention, je courus avec une vîtesse incroyable, et comme par le mouvement qui fait tendre la nature à sa conservation, vers l' endroit d' où le bruit sembloit partir. Heureusement le terrain étoit uni, et mes pieds ne trouvoient point d' obstacle. Je tenois les mains levées devant moi en courant, pour éviter la rencontre du roc. Après m' être ainsi avancé environ cent pas, je m' imaginai découvrir un peu de lumière. La caverne alloit en tournant, je suivis ce rayon d' espérance, qui me sembloit croître de plus en plus. La clarté devint enfin assez grande pour me faire appercevoir les environs. Je n' entendis plus marcher, mais continuant toujours à voir clair autour de moi, je ne doutai point qu' en avançant encore quelques pas, je ne decouvrisse enfin la source de mon salut. Je ne me trompois point, je vis un homme,

une créature semblable à moi. Quelle joie pour un malheureux qui n' envisageoit plus que la mort, et une mort si terrible et si funeste !

Cependant je n' étois pas tout-à-fait à la fin de mes peines ; cet homme, qui s' étoit arrêté au bruit de mon approche, étoit tremblant de frayeur autant que je

p81

l' étois de joie. Il tenoit un flambeau allumé ; mais à peine m' eut-il découvert, qu' il l' éteignit, et me prenant apparemment pour un voleur, ou pour quelque habitant monstrueux du sein de la terre, il demeura en silence et sans mouvement dans l' obscurité, pour éviter le danger dont il se croyoit menacé. Je retombai alors moi-même dans toutes mes craintes : un accident si cruel au moment que je me croyois assuré de mon salut, me jetta dans une consternation inexprimable. Il faut donc périr, m' écriai-je ; ô ciel ! Vous m' abandonnez, car je vois bien qu' il ne me reste plus de ressource. Je me persuadai que tout ce que je venois de voir n' étoit qu' une illusion, un songe, le jeu de quelque génie malin qui avoit voulu insulter à ma perte en me donnant de fausses espérances de salut. J' avançai néanmoins encore quelques pas, et me croyant à peu près vers le lieu où j' avois aperçu le fantôme qui m' avoit trompé, j' élevai ma voix d' un ton pitoyable : qui que vous soyez, homme charitable, ou démon ennemi, si vous me refusez votre vue, accordez-moi du moins de vous entendre. Hélas ! Je ne vous demande qu' un mot de consolation. J' eus peine à prononcer ces paroles, tant la course et

p82

ma crainte avoient altéré ma respiration. J' attendis pendant quelques momens une réponse, on ne m' en fit point. Je repris encore tristement : si vous êtes un homme, pourquoi refusez-vous de me

répondre ? Auriez-vous la dureté de me laisser
périr dans ce lieu d' horreur, si vous
pouvez m' aider à en trouver la sortie ?
Qu' appréhendez-vous d' un malheureux dont la
vie dépend de vous, et qui vous la demande
ici comme une faveur ? On me répondit
alors d' un ton fort doux, que si je n' avais
point de mauvais dessein, on me rendroit
volontiers tous les services que je
souhaiterois. Je distinguai aisément que je n' étois
qu' à dix pas de la personne qui parloit.
Je m' approchai davantage, et pour
l' exciter encore à ne point m' abandonner,
je lui racontai en peu de mots de qu' elle
maniere je m' étois égaré dans ce vaste
souterrain. Donnez-moi la main, me
répondit-on, nous ne sommes point éloignés
de l' ouverture de la caverne, vous
allez vous trouver au jour dans un instant.
Je suivis ce charitable libérateur, qui me
fit revoir en effet, plus promptement
que je ne l' espérois, la lumiere que je
croyois avoir perdue pour toujours.
Je partageai d' abord mes actions de
grace entre le ciel, qui étoit sans doute

p83

le premier auteur de ma délivrance, et
l' instrument qu' il lui avoit plû d' employer
pour ma conservation. Je le fis avec un
air de naïveté dont mon inconnu parut
être surpris ; il me regarda attentivement.
Si vous n' avez point de raison, me dit-il,
qui vous empêche de m' apprendre qui
vous êtes, et ce qui vous a porté à
vouloir pénétrer dans cette horrible caverne,
vous me ferez plaisir de satisfaire ma
curiosité. Je balançai sur ma réponse. Je
savais en général que la plupart des
hommes sont perfides ; mon secret étoit de la
derniere importance ; je ne concevois pas
ce que ce pouvoit être qu' un homme que
j' avais trouvé seul, et le flambeau à la
main dans le lieu de ma demeure, ni quel
dessein pouvoit l' y avoir amené. Ma
surprise d' ailleurs avoit été extrême en
appercevant, tandis qu' il parloit, que les
dehors de la caverne ne ressembloient
point à ceux par lesquels j' avais été
introduit la premiere fois. Au lieu d' une vallée
étroite et profonde, c' étoit le côté d' une

montagne couverte de bois. Me voyant donc dans un endroit inconnu avec une personne que je ne connoissois pas mieux, le peu d' usage que j' avois du monde m' inspira de la crainte et de la défiance. Je répondis simplement que j' étois un

p84

malheureux jeune homme dont les actions et la naissance ne méritoient la curiosité de personne. Je vous remercie du fond du coeur, continuai-je, du service que vous m' avez rendu, et je vous souhaite pour récompense une fortune meilleure que la mienne. Je ne sais si ces paroles, ou la simplicité de ma physionomie et de mes manieres, lui firent prendre de moi une idée que je ne cherchois point à lui donner ; mais m' ayant retenu par la main, il me demanda en grace de lui apprendre du moins où je demeurois, et ce que j' allois devenir. Cette obstination m' embarrassa. Je le regardai fixement à mon tour : il étoit grossièrement vêtu, et son visage me parut pâle et abattu, mais la douceur de ses yeux me rassura : je sentis même que mon coeur inclinait naturellement à lui vouloir du bien. Vous me demandez qui je suis, lui dis-je, et vous desirez de connoître ma demeure et ma condition : dites-moi donc vous-même qui vous êtes, et quel nom je dois donner à la curiosité que vous me témoignez ; est-ce haine ou affection ? êtes-vous de ces hommes droits et sinceres dont on dit que le nombre est si petit sur la terre, ou de ces perfides qui ne cherchent qu' à tromper l' innocence, et dont

p85

je tâche d' éviter ici la malignité ? Expliquez-vous. Si vous êtes tel que je le souhaite, je regarderai notre connoissance comme une faveur du ciel, et je vous ouvrirai mon coeur sans réserve. Je vous apprends déjà que cette caverne est mon unique séjour. Il demeura dans le silence

pendant quelques momens, comme s' il eût réfléchi sur ma réponse : mes termes et le ton dont je les avois prononcés, ne lui paroissoient point conformes à l' usage ordinaire ; il continuoit de me regarder, et ne sachant quel jugement il devoit porter de moi, il étoit embarrassé à s' expliquer. J' appris de lui, dans la suite, que son irrésolution avoit été si grande, qu' il avoit été sur le point de me quitter sans ajouter une seule parole. Cependant le même sentiment qui m' avoit prévenu en sa faveur agissoit aussi sur son coeur. Il m' embrassa. Vous n' êtes point capable de tromper, me dit-il, puisque vous avez tant d' aversion pour l' artifice et la perfidie. Venez, vous allez connoître aussi ma demeure. Il me fit entrer avec lui dans la caverne ; je le suivis par des détours obscurs, qui aboutirent enfin à une espece de chambre à peu près pareille à la mienne. Voilà ma maison, me dit-il, ou mon tombeau, si vous aimez mieux lui donner

p86

ce nom. Voyez si vous lui trouvez quelque ressemblance avec la vôtre. Je lui répondis qu' à l' exception de quelques meubles de plus qui étoient dans la mienne, il y avoit fort peu de différence. Il faut donc, reprit-il, qu' il n' y en ait pas beaucoup non plus dans la disposition de nos ames, car il n' y a qu' une grande conformité de fortune qui ait pû inspirer en même temps à deux personnes le dessein d' un genre de vie si extraordinaire. J' en suis d' autant plus surpris, ajouta-t-il, que vous me paraissez d' un âge moins avancé que le mien, et qu' il n' y a pas d' apparence que vous ayez assez vécu pour essayer beaucoup de traverses et d' agitations. Ma vie, repartis-je, auroit été jusqu' à présent simple et tranquille, si je n' eusse eu à supporter que mes propres peines ; du caractere dont je suis, je les aurois pardonnées à la fortune ; mais les douleurs d' une mere que j' aimois tendrement, et les crimes d' un pere qui s' est rendu l' horreur de la nature, m' ont causé la seule tristesse que j' aie été capable de sentir. C' est par un effet de ces deux causes que j' ai

demeuré enseveli depuis quelques années dans cette caverne. Je ne fis pas difficulté de lui apprendre ensuite qui j' étois, et de quelle maniere j' avois vécu jusqu' alors.

p87

J' ajoutai à mon récit le malheur que j' avois eu récemment de perdre ma mere ; l' ordre qu' elle m' avoit donné en mourant de ne quitter ma retraite qu' après le décès de mon pere, la peine que j' avois à y demeurer seul, et la joie au contraire que j' allois ressentir d' y vivre avec un compagnon tel que lui, si je ne me trompois pas dans l' opinion que j' avois déjà conçue de sa droiture et de sa vertu. Comme je parlois de l' abondance du coeur, et que j' avois l' esprit entièrement occupé de mes idées, je ne m' apperçus point qu' il répandoit un ruisseau de larmes pendant mon discours. Cette vue m' ayant frappé vivement, je lui demandai ce qui pouvoit l' affliger à cet excès. Oh ! Me répondit-il en soupirant, que vous êtes le fils d' un abominable pere ! Venez, venez, continua-t-il en prenant le flambeau qui éclairoit sa demeure, je vais vous donner de nouveaux exemples de ses vertus ; vous êtes son fils, mais puisqu' il ne vous a pas épargné plus que nous, et que l' ouverture que vous venez de me faire m' assure de votre sincérité, je ne veux point tarder à payer votre confiance. C' est le ciel qui vous envoie pour me consoler : peut-être trouverez-vous quelque consolation vous-même à

p88

connoître qu' il y a des hommes infiniment plus malheureux que vous. Il marcha devant moi le flambeau à la main. Je le suivis quinze ou vingt pas dans l' intérieur de la caverne ; il s' arrêta dans un enfoncement étroit, où j' apperçus une petite porte de bois qu' il ouvrit avec une clef. Nous entrâmes dans une chambre taillée comme la mienne dans le roc,

mais beaucoup plus régulière ; de sorte qu' étant tendue d' une tapisserie, et ornée de meubles très-propres, elle auroit pû passer dans toute sorte de maisons pour un magnifique appartement. La surprise que ce spectacle imprévu me causa, fut augmentée par la vue d' une jeune fille de neuf ou dix ans qui vint embrasser mon conducteur, et d' une espece de femme de chambre ou de gouvernante qui la conduisoit. Il ferma la porte avec soin, et me prenant par la main, il me conduisit vers un lit qui étoit au fond de la chambre. Ma chere, dit-il en ouvrant le rideau, je vous amene un jeune homme qui partagera vos peines lorsqu' il les connoîtra, et qui aidera à vous consoler par le récit des siennes. C' est un fils de Cromwell. Il ne faut pas que ce nom vous effraye, ajouta-t-il, il a reçu de son pere les mêmes faveurs que nous, et il est

p89

réduit depuis quelques années à vivre comme nous dans cette caverne, où j' ai eu le bonheur de le rencontrer aujourd' hui. Je jugeai qu' il parloit à son épouse, elle ne répondit que par un profond soupir. Nous nous assîmes ; il me fit servir par la femme de chambre quelques rafraîchissemens dont il jugeoit avec raison que j' avois besoin après un jeûne de plus de vingt quatre heures. Il me pria ensuite de raconter à son épouse les malheurs de ma mere et les miens. Cette dame parut m' écouter attentivement, mais j' eus lieu de connoître par la violence de ses soupirs, qu' il regnoit une étrange agitation dans son ame. L' époux me fit signe de le suivre ; nous sortîmes de la chambre, et ensuite de la caverne. Nous nous promenâmes quelque temps en silence dans un endroit découvert de cette montagne déserte. Il est juste, me dit-il enfin, que je vous apprenne avec qui vous êtes, et que je reconnoisse par une égale confiance l' ouverture que vous m' avez faite de votre malheureuse condition. Vous êtes né dans l' infortune, et l' habitude que vous avez

d' y être depuis votre enfance, vous
empêche de la sentir. Vous prononcez le

p90

nom de *malheur* presque sans connoître
ce qu' il signifie, et je vois à l' égalité de
vos sentimens, que cette caverne même
et l' affreuse vie que vous y menez,
altèrent moins votre repos qu' ils ne
l' établissent. Il en est de moi tout autrement.
J' étois le plus fortuné de tous les hommes ;
c' est par une aventure sans
exemple que je suis réduit à vivre dans ces
ténèbres, et chaque moment que j' y passe
me semble un martyre cruel, parce
qu' elles redoublent l' horreur qui regne
continuellement au fond de mon ame.
Préparez-vous à la compassion que
méritent mes peines, mon histoire est courte,
mais il n' y en eut jamais de si funeste.
Ces paroles prononcées du ton le plus
triste, et l' estime que je sentois déjà pour
cet inconnu, me mirent dans la situation
qu' il desiroit pour l' entendre. Il
commença ainsi son récit.
Mon nom est le vicomte d' *Axminster* .
Je suis né en Angleterre, mais mon pere
ayant été fait gouverneur de la Floride
et de la nouvelle Angleterre par la reine
Elisabeth , je passai la mer dès mon
enfance, et j' ai vécu depuis dans cette partie
de l' Amérique : j' y ai été élevé comme
j' aurois pû l' être en Europe. La douceur
du gouvernement de mon pere le fit

p91

aimer universellement de la colonie, et
des sauvages même, sur lesquels sa
bonté s' étendoit aussi. J' en recueillois le fruit,
par le zele et la tendresse qu' on
s' empressoit de me marquer. Je regnois en
quelque sorte dans cette contrée, tant je
trouvois d' obéissance et d' attachement dans
tous les peuples qui étoient soumis à
l' autorité de mon pere. J' en reçus mille
témoignages en diverses occasions, mais
sur-tout dans une entreprise d' où je faisais
dépendre tout le bonheur de ma vie.
J' avois fait un voyage dans l' isle de Cube,
pour l' intérêt du commerce que nous
entretenions avec les espagnols. J' y avois
vû la fille du gouverneur, qui se
nommoit *Theresa D' Arpez* ; et si sa beauté
m' avoit inspiré une passion violente, mon

bonheur m' avoit fait réussir aussi à lui
plaire. J' étois revenu plein d' amour, et dans
la résolution de solliciter mon pere à
consentir que je retournasse promptement à
Cube pour demander cette charmante
personne au gouverneur, et pour en faire
mon épouse. Je l' eusse sans doute
obtenue ; mais la guerre s' étant déclarée entre
les anglois et les espagnols, cet accident
fit avorter malheureusement mes
espérances. Cependant rien n' étant capable de
diminuer ma passion, je résolus en jeune

p92

homme ardent, de faire servir la guerre
même au succès de mes desirs. Je faisais
beaucoup de fonds sur la tendresse de
Dona Theresa. Je ne doutois point que
je pusse l' engager à quitter son pere,
pour être à moi. La difficulté ne consistoit
qu' à trouver le moyen d' aller jusqu' à elle,
et de l' enlever des mains des espagnols.
Je confiai mon amour et mes desseins à
quelques jeunes gens des principales
familles de la colonie ; ils parurent
recevoir indifféremment cette ouverture ;
je ne savois d' où pouvoit venir le
refroidissement de leur zele, et j' en fus même
affligé jusqu' à leur en faire de vifs
reproches : ils les essayerent sans répondre.
Quelques jours après on s' aperçut dans
nos principales habitations, que la plus
grande partie de la jeunesse, et toutes les
personnes qu' on estimoit capables d' une
entreprise hardie, avoient disparu
comme de concert, sans qu' on pût conjecturer
quelle route ils avoient prise. Ils n' étoient
guere moins de deux cens. L' on apprit
ensuite que s' étant associé un pareil nombre
de sauvages résolus, ils avoient gagné
le port voisin, qu' ils s' étoient
emparés de deux vaisseaux anglois qui y
étoient arrivés depuis quelques jours, et
qu' ils s' étoient éloignés de la côte. Mon

p93

pere fut extrêmement allarmé de cette

nouvelle. Les espagnols avoient déjà commencé les hostilités. Nous demeurions presque sans défense, après le départ de tant de fugitifs, et nous ne doutâmes point qu' ils n' eussent abandonné la colonie pour n' y revenir jamais. Nous passâmes environ deux mois dans cet effroi ; heureusement nous fûmes tranquilles de la part des espagnols. Mon pere s' employoit à donner les meilleurs ordres qu' il lui fut possible pour notre sûreté ; il fit élever un petit fort à l' entrée de la riviere. J' étois avec lui à presser l' ouvrage, lorsque nous apperçûmes deux vaisseaux qui venoient vers nous à pleines voiles, avec le vent le plus favorable : leur éloignement ne nous permettant point d' appercevoir la couleur du pavillon, notre crainte fut extrême, c' est-à-dire, égale au péril. Nous prîmes les armes, avec tous ceux qui étoient en état de défense, résolus de nous opposer vigoureusement à la descente. Les deux capitaines des vaisseaux que notre jeunesse avoit enlevés étoient avec nous ; ils furent les premiers à reconnoître que c' étoient leurs propres vaisseaux qui s' avançoient. La joie que nous eûmes de cette assurance étoit toujours mêlée d' une juste frayeur, car nous

p94

ignorions absolument à quoi nous devions nous attendre. Enfin lorsqu' ils furent assez proches pour être apperçus distinctement, nous découvrîmes sur les ponts nos amis et nos concitoyens qui tendoient les mains vers nous en signe de paix et d' amitié. Ils furent en un moment au rivage ; mon pere les reçut d' un air sévère et mécontent. Les principaux s' approcherent avec soumission ; ils lui demanderent pardon, en reconnoissant la témérité de leur conduite, qui ne pouvoit être justifiée que par le succès et par le dessein qu' ils avoient eu de rendre service au fils de leur gouverneur. En un mot, ils avoient entrepris d' enlever Dona Theresa sur l' ouverture que je leur avois faite de ma passion, et ma bonne fortune les avoit fait réussir : ils amenoient avec eux la plus charmante de

toutes les proies. Je fus si transporté de joie en les entendant, que je me jettai aux pieds de mon pere pour le conjurer d' oublier leur faute, et de me laisser courir à ma félicité. Où est-elle ? M' écriai-je. Ah ! Fideles amis, comment pourrai-je reconnoître un tel service ! Ils me dirent qu' elle étoit seule dans les cabanes du vaisseau, et qu' elle y étoit assez triste, parce qu' ils lui avoient caché jusqu' alors

p95

dans quel lieu ils la conduisoient, pour la surprendre agréablement lorsqu' elle se verroit entre mes bras. Quelque sujet que j' eusse de compter sur son affection, je craignois qu' elle ne fût offensée d' un enlèvement si brusque, qui pouvoit lui faire craindre un défaut de respect dans mon amour. J' appréhendois de paroître à ses yeux, et je me fis expliquer auparavant de quelle maniere ils s' étoient saisis d' elle, pour m' assurer qu' il ne leur étoit rien échappé dont elle eût lieu de se plaindre. Ils l' avoient enlevée sans violence, dans une promenade qu' elle faisoit avec son pere et quelques-unes de ses amies. Je la surpris infiniment en me présentant à elle ; sa crainte se dissipa sans doute, en voyant à ses pieds un amant dont elle connoissoit la tendresse et la fidélité. Mais trouvant quelque chose de dur et de bizarre dans le moyen dont elle s' imaginoit que je m' étois servi pour me procurer sa possession, elle reçut mes premieres caresses avec quelque froideur. Il lui sembloit du moins que je n' aurois pas dû me remettre du soin de son enlèvement sur des étrangers. Je me justifiai facilement en lui expliquant le noeud de cette aventure ; et nous nous accordâmes bientôt à remercier le ciel, qui avoit

p96

amené notre bonheur par une voie si étrange et si inespérée. Je la conduisis au rivage. Mon pere, qui étoit peut-être

incertain pendant ce temps-là de la maniere dont il devoit se conduire avec elle et avec moi, se détermina tout d' un coup en la voyant à me la donner pour épouse. Il pardonna en ma faveur aux jeunes gens qui m' avoient rendu service avec tant de zele, et tout le monde prenant part à ma joie, je devins heureux peu de jours après par la célébration de mon mariage. Ma satisfaction ne fit ensuite qu' augmenter ; j' adorois mon aimable épouse. J' eus d' elle une fille, que vous venez de voir dans la caverne. Nous passâmes quelques années tranquilles à la Floride, jusqu' à la mort de mon pere, et peut-être aurois-je pû lui succéder dans son emploi, si j' eusse eu de l' inclination à faire un plus long séjour en Amérique. Mais j' étois résolu depuis long-temps de repasser en Europe aussi-tôt que je me trouverois libre. Mon épouse ne le souhaitoit pas moins que moi. Je chargeai un vaisseau de mes richesses, et je pris avec ma famille la route de ma chere patrie. Les hommes savent-ils ce qu' ils desirent lorsqu' ils se proposent des contentemens de leur choix ? Ce qui leur paroît le plus

p97

propre à faire leur bonheur, se change pour eux en une source d' infortunes et de miserres. Ils abandonnent un repos assuré dont ils se lassent par inconstance, et l' ombre après laquelle ils courent les conduit à leur perte. C' est ainsi que j' ai contribué moi-même à ma ruine, en croyant travailler à augmenter mes plaisirs. Je vivois paisiblement à la Floride ; j' y étois estimé de mes amis, chéri de mon épouse, et favorisé de la fortune ; quel besoin avois-je de retourner en Angleterre pour y tomber dans un abîme de misere et de honte, dont il n' y a plus de main assez forte pour me retirer ! J' arrivai à Londres il y a environ deux ans. Je trouvai la forme du gouvernement changée, et l' autorité de Cromwell bien établie. Quelque compassion que m' inspirât le sort de notre malheureux roi, et le récit de toutes les violences

de son bourreau, je crus devoir suivre le torrent, et me soumettre comme les autres à la tyrannie. J'employai d'abord une partie de mes biens à acheter plusieurs terres considérables dans ce comté. J'établis ensuite ma demeure à Londres, où, sans prendre part aux affaires publiques, je me bornai à la connoissance

p98

de quelques anciens amis de mon pere, et à la compagnie de ma chere épouse. Nous fûmes tranquilles durant quinze mois. Le crime et la fureur préparoient pendant ce tems-là tous leurs traits contre moi. *Aberdeen*, le favori et le digne confident de Cromwell, vit mon épouse aux spectacles ; il conçut une furieuse passion pour elle ; il chercha les moyens de l'entretenir, et il employa tout ce que l'artifice peut inventer pour la séduire. Elle m'en avertit ; je n'avois pas besoin d'autre garant de sa conduite que son amour pour moi et sa sagesse. Cependant les emportemens d'*Aberdeen* ayant passé toutes mesures, je jugeai à propos d'en informer particulièrement Cromwell, et de le prier d'arrêter l'insolence de son favori. Il m'écouta avec un étonnement affecté. Il me répondit que connoissant *Aberdeen* pour un homme fort retenu, il avoit peine à le croire capable des excès dont je l'accusois ; que la délicatesse conjugale me rendoit peut-être trop facile à allarmer ; qu'il ne falloit pas s'en rapporter toujours à des apparences, ni se livrer trop légèrement à des soupçons ? Qu'il m'osoit presque répondre qu'on m'avoit trompé par de faux rapports, ou que je m'en laissois imposer par ma

p99

propre jalousie. Je ne vous répète point ce que j'ai appris d'un autre, lui dis-je avec assez de feu, je vous apprens ce que j'ai vu de mes propres yeux ; *Aberdeen* a eu l'audace de venir chez moi ; il y est

venu même la nuit, j' y étois, quoiqu' il me crut absent, et sans le respect que j' eus alors pour vous qui le considérez, je l' aurois mis hors d' état de renouveler jamais ses insolences. Je vous conjure, ajoutai-je, de les réprimer s' il les réitére une autre fois, ou de trouver bon que je les punisse.

Nous fûmes interrompus, et cette conversation n' eût point d' autre suite. Le soir du même jour Aberdeen me joignit dans un lieu de promenade publique. Mylord, me dit-il, je sais que vous vous plaignez de moi, peut-être vous en ai-je donné sujet ; mais il ne m' arrivera plus de rien faire qui vous offense. Je respecte les liens du mariage, et je prie le ciel de me punir si j' ai eu la pensée d' y donner la moindre atteinte. J' aime votre épouse, je vous l' avoue ; c' est fureur ou maladie : mais je consens à être puni de votre main, si vous vous appercevez jamais que je prétende à quelque chose de plus que le plaisir innocent de la voir : ne me le refusez pas, et accordez-moi votre amitié. Un

p100

compliment si extraordinaire m' obligea de méditer quelque temps ma réponse. Je concevois bien qu' un homme peut être atteint d' une passion violente, et conserver assez de vertu pour y résister ; mais pouvois je attendre raisonnablement cette grandeur de courage d' un Aberdeen, c' est-à-dire, de l' esclave et du satellite d' un tyran ? La vertu n' est pas l' effort d' un moment, il faut qu' elle ait jetté de profondes racines dans un coeur pour y produire des effets sur lesquels on puisse infailliblement compter. Par quels liens Aberdeen eût-il été si attaché à Cromwell, si ce n' eût été par la ressemblance de leurs inclinations ? Je ne pouvois prendre confiance à l' un plus qu' à l' autre. Cependant ne voulant point passer pour un mari bizarre et jaloux, je lui répondis honnêtement que je ne pouvois pas m' offenser qu' on aimât mon épouse, mais que je le croyois assez raisonnable pour voir à quelles bornes cette sorte d' amour devoit s' arrêter. Il parut satisfait ; je fus

étonné le lendemain de recevoir sa visite. Je l'entretins encore fort civilement ; il me demanda après quelques momens de conversation, s'il n'aurait pas l'honneur de saluer mon épouse. Je ne m'y opposai point ; mais comme je l'avois avertie

p101

la veille de ce qui m'étoit arrivé avec lui, elle refusa de paroître sur quelque prétexte d'indisposition. Il sortit mécontent ; ce qui ne l'empêcha pas de revenir quelques jours après, et de continuer plusieurs fois la même chose, quoiqu'il essayât toujours les mêmes refus. Enfin ce scélérat n'ayant plus la force de se contrefaire, prit une horrible résolution qui a causé justement sa mort, et qui m'a précipité dans des malheurs irréparables. Mon épouse aimoit les spectacles, et y assistoit souvent ; elle y étoit allée un jour avec quelques amies, et j'attendois son retour à l'heure ordinaire, lorsqu'un de mes domestiques, hors d'haleine, vint m'avertir que mon carrosse avoit été arrêté dans les rues, les traits des chevaux coupés, et sa maîtresse enlevée par plusieurs personnes masquées, qui l'avoient renfermée aussi-tôt dans un autre carrosse, et qui s'étoient enfuis avec elle. Le transport où cette nouvelle me jeta, m'alloit faire sortir comme un furieux sans délibérer ; mais au moment que je quittois ma maison pour courir dans toutes les rues de Londres, je vis arriver les dames qui avoient accompagné ma malheureuse épouse à la comédie. Elles étoient dans un carrosse de louage, n'ayant

p102

pû revenir avec le mien. Le visage éploré avec lequel elles m'aborderent, me confirma le triste rapport de mon valet. Cruelles amies ! Leur dis-je d'un air éperdu, oh ! Rendez-moi mon épouse ! C'est à vous que je l'avois confiée. Je voulus les quitter sur le champ. Elles m'arrêtèrent

pour me dire que j' aurois bientôt de ses nouvelles, et qu' en quelque endroit que ses ravisseurs la puissent conduire, ils seroient infailliblement découverts. En effet, elles avoient eu assez de présence d' esprit pour ordonner à mon cocher de suivre le carrosse qui enlevait sa maitresse ; ce qu' il avoit fait aisément sur ses chevaux même, dont j' ai déjà dit que les traits avoient été coupés ; de sorte que cette précaution, que mes ennemis avoient cru devoir prendre pour leur sûreté, servit à hâter la découverte et le châtimement de leur crime. Mais foible consolation, puisqu' ils eurent tout le temps de l' exécuter !

Je rentrai dans ma maison pour attendre le retour de mon cocher. J' étois déchiré de mille passions cruelles, et je n' avois pas la force de prononcer un seul mot. Il revint environ une heure après : il n' avoit pû savoir le nom des ravisseurs, mais les ayant suivis à un mille de Londres

p103

jusqu' à une maison écartée où ils étoient descendus, il avoit remarqué exactement le lieu et les environs. Je repris quelque espérance ; il m' étoit aisé de juger que l' auteur du crime ne pouvoit être un autre qu' Aberdeen. Je le dévouai à toutes les furies, et je fis serment de le massacrer jusques dans les bras de Cromwell même. J' assemblai aussitôt mes amis. Nous partîmes au nombre de douze, sans compter nos valets, tous gens de la plus haute naissance, et ennemis secrets de Cromwell et de ses partisans. Il étoit environ dix heures lorsque nous arrivâmes à la maison où mon cocher nous conduisit. Je priaï huit de mes amis de l' environner, de sorte que rien ne pût nous échapper. Nous enfonçâmes la porte avec violence, et j' entrai moi quatrième l' épée au poing, résolu de ne faire quartier à personne. Le premier objet qui se présenta fut un domestique, qui voulut fuir aussitôt qu' il nous aperçut. Je l' arrêtai. Parle, lui dis je d' un ton furieux, où est Aberdeen, avec Mylady Axminster ? Il contrefit assez adroitement l' étonné, comme

si je lui eusse parlé de quelque personne inconnue. Mais mon cocher qui me suivoit, m'ayant assuré qu' il le reconnoissoit, et qu' il étoit du nombre des ravisseurs, je

p104

lui appuyai la pointe de l' épée sur l' estomac : parle, repris-je, ou tu es mort. Il me dit en tremblant que son maître étoit dans une chambre haute avec mon épouse. Je lui demandai s' ils étoient seuls ; il me dit qu' ils étoient au lit ensemble. Au lit ensemble ! M' écriai-je, ah ! Chers amis, vengez-moi. Je tombai sans connoissance en prononçant ces paroles. Mes amis jugeant que ce n' étoit qu' un évanouissement, ordonnerent à mon cocher de prendre soin de moi, et ils monterent dans la chambre où étoit le criminel Aberdeen. Il avoit entendu le bruit qui s' étoit fait en bas, et dans la crainte du châtement qui le menaçoit, il tâchoit en dedans de barricader la porte. Elle fut enfoncée en un instant malgré ses efforts. Mes amis ne le tuerent point, voulant me laisser le choix de ma vengeance. Je montai un instant après eux, car la connoissance ne tarda point à me revenir, et la fureur ne pouvoit manquer de renouveler tout d' un coup mes forces. Je trouvai Aberdeen nud à genoux qui faisoit les supplications les plus basses pour obtenir la vie. J' allois le percer de mille coups ; un de mes amis me retint le bras, en me disant que puisque nous étions les maîtres, il y avoit quantité de choses sur lesquelles il falloit

p105

l' interroger avant que de lui donner la mort. Je m' arrêtai. Le trouble où j' étois m' ôtoit l' usage de la voix. Je cherchai des yeux mon épouse ; elle étoit encore au lit. Ma fureur qui ne s' étoit pas assouvie sur Aberdeen, se tourna tout d' un coup sur elle : je trompai mes amis qui ne s' en défioit point, et je la perçai de plusieurs coups d' épée. Elle eut assez de vigueur,

malgré ses blessures, pour me retenir le bras au quatrième coup que je lui portai. Elle me fit tomber sur le bord du lit, et d'une voix tremblante elle m'appella son cher et cruel époux. Mes amis s'approchèrent, et m'ôtèrent mes armes. Elle continuait à retenir ma main, et à me reprocher tendrement ma dureté. L'égarément de raison où j'étais m'empêcha d'abord de l'entendre, mais diverses plaintes qu'elle proféra sur son innocence et sur cette mort cruelle qu'elle souffrait, disoit-elle, volontiers, quoiqu'injustement, ses soupirs languissans, le tendre nom d'époux qu'elle répétoit mille fois, frappèrent enfin mes oreilles, et de là ils trouverent bientôt le chemin de mon cœur. J'ouvris les yeux, comme il arrive en sortant d'un songe, je vis la malheureuse moitié de moi-même baignée dans son sang qui ruisseloit de toutes

p106

parts ; je la vis pâle et mourante, les yeux déjà presque éteints, et toutes ces horreurs étoient mon ouvrage ! Il ne m'échappa ni parole ni soupir, il étoit impossible que parmi tant de sentimens mortels qui m'assaillirent tout à la fois, il y en eût un qui pût trouver place à s'exprimer. Je me tournai vers mes amis : venez à elle, leur dis-je avec une apparence de froideur qui les surprit, voyez si l'on peut lui donner quelque secours, et hâtez-vous, s'il se peut avant que je meure, de faire voir clair dans ce cahos des choses horribles qui m'épouvantent. Dites-moi mes chers amis, ajoutai je d'une voix basse, et les regardant d'un œil égaré, ne l'avez-vous pas trouvée au lit avec ce scélérat ? Ah ! S'écria ma triste épouse, il m'y a forcée le poignard sur la gorge. Un de mes amis dit à Aberdeen : ouvre la bouche, perfide, fais nous la confession de tous tes crimes. Ce malheureux, que la vue de tant d'armes et sa mort prochaine épouvantoient, répondit en tremblant qu'il demandoit pardon de son crime au ciel, à moi, et à mon épouse, qu'il avoit employé effectivement les dernières violences pour la faire consentir à ses criminels

desirs, mais qu' il meritoit peut-être ma compassion, si je voulois considérer qu' il

p107

étoit jeune, qu' il avoit été entraîné par une passion sans bornes, et qu' il avoit suivi le dessein de Cromwell. Toute l' assemblée frémit à ce nom. Les amis que j' avois prié de demeurer dehors étoient entrés lorsqu' ils avoient vu que nous ne trouvions point de résistance, et s' étant contentés d' arrêter quelques domestiques d' Aberdeen, qu' ils firent garder par les nôtres, ils étoient montés avec nous ; de sorte qu' étant tous présens lorsqu' il prononça le nom de Cromwell, il n' y en eut pas un qui ne témoignât beaucoup d' envie de le faire expliquer davantage sur les relations qu' il avoit avec lui. Il nous découvrit des injustices, des violences, des iniquités sans nombre : j' en laisse le récit qui n' a point de rapport à mon histoire. Pour ce qui regarde mon épouse, il nous répéta qu' il n' eût jamais pensé à se procurer ses faveurs par la violence, s' il n' y eût été sollicité par Cromwell, que ce tyran, en lui donnant ce conseil l' avoit assuré qu' il s' en étoit bien trouvé plus d' une fois pour lui-même, mais qu' outre la corruption de son coeur, il avoit eu deux raisons de lui inspirer un dessein si funeste à mon honneur ; qu' il avoit été choqué à mon retour de la Floride de me voir fuir sa présence, et refuser de grossir

p108

le nombre de ses flatteurs ; qu' il ne l' avoit pas moins été depuis de la fermeté avec laquelle je lui avois apporté mes plaintes au sujet de mon épouse ; que me soupçonnant de le mépriser, il avoit saisi cette occasion d' humilier ce qu' il nommoit ma fierté et mon orgueil. Après que mes amis eurent tiré d' Aberdeen une ample confession des crimes de son maître et des siens, ils me demanderent de quelle maniere je jugeois à propos

qu' ils disposassent de lui. Hélas ! Leur dis-je, je vous laisse le soin de ma vengeance. Mais qui de vous prendra celui de me punir ? Suis-je moins coupable que lui ? Il a déshonoré mon épouse, moi je l' ai massacrée cruellement : nous méritons tous deux la mort : je vous la demande comme une grace. Ils entreprirent de me consoler, en me représentant qu' après le funeste accident que mon épouse avoit essuyé, je ne devois peut-être pas regarder sa mort comme le plus grand malheur qui pût m' arriver ; que je devois remercier le ciel de m' avoir fait connoître son innocence, et trouver moins dure une séparation à laquelle il falloit désormais me résoudre en quelque cas que je pusse me supposer, mais qui me seroit infiniment plus difficile à supporter, si ce

p109

cher objet de ma douleur et de mon amour ne m' étoit point enlevé par la mort. Oui, leur répondis-je, vous m' apprenez de quelle maniere je dois considérer mon malheur, mais il faudroit auparavant me donner la force d' y résister. Le plus utile de vos secours seroit de m' ôter promptement la vie. Rendez-moi du moins mes armes, j' aurai bientôt trouvé le seul remede qui peut finir mes peines. Ils eurent la cruelle attention d' éloigner de moi tout ce qui pouvoit favoriser mon désespoir, et s' appercevant que la vue d' Aberdeen ne faisoit que l' entretenir, ils conférerent ensemble de quelle maniere ils se déferoient de lui. Nul d' entre eux ne voulut se charger de la commission de le tuer ainsi de sang-froid. Ils agiterent s' il n' étoit pas mieux de le réserver à périr publiquement par la main du bourreau, mais craignant que la faveur de Cromwell ne le derobât au châtiment, ils prirent enfin le parti de le faire descendre dans la cour, nud comme il étoit, et de le faire égorger en leur présence par nos domestiques. On avoit bandé pendant ce tems-là les plaies de mon épouse, mais la connoissance qu' elle avoit perdue avec la meilleure partie de son sang, ne lui étoit pas encore revenue. Je la croyois morte.

J' étois résolu de mourir aussi, et je songeois au moyen de tromper la vigilance de quelques-uns de mes amis, qui étoient demeurés à m' observer pendant que les autres punissoient Aberdeen. Cependant en rappelant toutes les circonstances de mon malheur, il me vint à l' esprit que je n' étois vengé qu' à demi par la mort d' Aberdeen, puisque Cromwell n' avoit pas eu moins de part que lui à son crime. Je m' attachai avidement à cette pensée, et je formai aussi-tôt le dessein d' employer ma vie, que je ne voulois plus conserver, à la punition de ce tyran. Je rendrai service à ma patrie, disois-je, en la délivrant d' un monstre qui l' opprime ; je vengerai mon honneur, la mort de mon roi, et celle de mon épouse. Ma querelle va devenir celle de toute l' Angleterre. Je suis sûr de l' applaudissement de tous les gens de bien, et si je péris dans mon entreprise, j' y trouverai la fin de mes maux, que je ne me propose aujourd' hui de prolonger que dans cette espérance. Cette résolution, que je m' engageai à exécuter par mille sermens, produisit en un moment dans mon esprit une tranquillité qui surprit mes amis. Ils me demanderent envain la cause de ce changement. Je ne voulois point leur confier mon dessein, non-seulement

parce que j' appréhendois qu' ils ne le combattissent, mais par une espece de jalousie qui me faisoit souhaiter de ne partager avec personne la gloire et le péril d' une si grande entreprise. L' exécution d' Aberdeen étant finie, nous pensâmes à quitter le lieu impur où nous étions, et à faire transporter le corps de mon épouse. Tous mes amis étoient persuadés, comme moi, qu' elle étoit sans vie. Cependant en continuant à lui donner quelques soins sur un reste de chaleur qu' elle conservoit encore, on s' aperçut qu' elle respiroit foiblement. On redoubla les secours, et peu-à-peu elle reprit assez de force pour ouvrir les yeux, et pour

jetter ses regards autour d' elle. Je
voulus m' approcher de son lit, on m' en
empêcha ; non qu' on craignît de moi quelque
nouvelle violence ; la fureur ne
m' avoit pas plus ému que ne faisoient alors
l' amour, la douleur et la pitié. Chere et
malheureuse épouse, m' écriai-je, tu
respirez donc encore ! Tu retournes à la vie
pour sentir toute l' horreur de ton
misérable sort ! ô ciel, qui me la rends, quel
nom dois je donner au présent que tu me
fais ? Mes amis tinrent conseil sur ce
nouvel événement, qui rendoit notre départ
plus difficile. Elle n' étoit point en état

p112

d' être transportée à Londres, et de
souffrir le mouvement d' un carrosse.
Heureusement nous n' étions qu' à deux pas de la
riviere. Il vint en pensée à Mylord *Terwill* ,
qui étoit un de nos associés, de la
mener par eau à Kingston, où il avoit une
maison. On trouve facilement des bateaux
sur le bord de la Tamise. Il envoya sur le
champ deux de nos domestiques en
préparer un, et ne voulant point s' exposer
à l' indiscretion d' un batelier, il entreprit
de servir lui-même de rameur avec ceux
de notre bande qui voudroient
l' accompagner. Ces généreux amis
transporterent mon épouse dans leurs bras jusqu' à
la riviere. Trois d' entre eux se joignirent
à Mylord Terwill, pour la conduire à
Kingston. Je les laissai partir, étant dans
le dessein de retourner à Londres pour
en faire sortir ma fille avant la fin de la
nuit. Je rentrai néanmoins dans la maison
d' Aberdeen avec le reste de mes amis,
et nous examinâmes ensemble quelles
pourroient être les suites de cette funeste
aventure. Il est certain que sous un
gouvernement juste nous n' aurions rien eu à
appréhender ; l' action d' Aberdeen étoit
un de ces crimes dont la punition
appartient de droit naturel à la personne
offensée. Mais ce n' étoit point sur les principes

p113

de l' équité qu' il falloit juger de la conduite de Cromwell. Il aimoit passionnément Aberdeen ; il avoit eu part au dessein de son entreprise, c' en étoit trop pour nous laisser lieu de douter qu' il ne cherchât à venger sa mort, et que son hypocrisie n' eût encore l' adresse de donner une couleur de justice à son ressentiment. J' aurois été au désespoir que les onze seigneurs qui m' avoient prêté leur secours, eussent couru le moindre danger pour m' avoir rendu cet important service. Seroit-il impossible, leur dis-je, de tenir l' aventure cachée ! Cette maison est écartée. Il est aisé de voir qu' Aberdeen l' avoit louée exprès pour accomplir son damnable dessein. Nous n' avons été apperçus de personne. On apprendra sa mort à la vérité, mais qui saura de quelle maniere et par les mains de qui elle est arrivée ? Je serai le seul du moins que Cromwell aura lieu de soupçonner, et ce n' est pas pour moi que j' appréhende sa haine et sa vengeance, ma seule inquiétude est pour vous, mes chers amis, qui vous êtes exposés si généreusement pour mes intérêts. Ils me remercièrent de cette attention, et quoiqu' ils fussent disposés à me continuer leurs services avec le même zele, ils approuverent les mesures que je voulois

p114

prendre pour leur sûreté. La difficulté du secret n' étoit pas insurmontable. Ils étoient assez assurés de leurs valets ; le seul embarras venoit de ceux d' Aberdeen, que rien ne seroit sans doute capable d' engager au silence. Nous les tenions renfermés dans une même chambre. Ils étoient quatre, les mêmes qui avoient servi à l' enlèvement de mon épouse, et au crime de leur maître. Ils sont coupables, dit un de mes amis, il n' y a pas de pays au monde où leur crime ne mérite la mort, quelle injustice commettrions nous en les punissant nous-mêmes ? C' est rendre service au genre humain que de purger la terre de quatre scélérats. Quelque cruelle que cette résolution me parut d' abord, je l' approuvai, parce qu' elle me sembla

nécessaire à la sûreté de mes amis. Ces quatre malheureux eurent le même sort que leur maître. Nous fîmes ouvrir par nos valets une large fosse, où les cinq corps furent renfermés, et ayant fait laver jusqu' aux moindres traces de leur sang, nous fermâmes soigneusement toutes les portes de la maison, et nous reprîmes le chemin de Londres.

Je fis partir aussi-tôt ma fille pour se rendre à Kingston, sous la conduite d' un domestique fidele. J' y envoyai avec elle

p115

mon argent, et tout ce que j' avois de plus précieux. Pour moi, qui roulois dans ma tête des desseins d' une haute importance, je demeurai à Londres, et feignant d' en partir le matin pour la campagne, je me contentai de changer de maison, pour être à couvert de toutes les poursuites auxquelles je m' attendois. Je passai les premiers jours à m' informer de l' effet que la disparition d' Aberdeen avoit produit. Cromwell fut peut-être le seul qui soupçonna la vérité de son aventure, mais par une politique que je n' avois pas prévue, il déguisa ses soupçons et ses sentimens. Il feignit d' être persuadé avec le public que son favori étoit sorti secrettement du royaume, ou qu' il avoit été assassiné par quelque ennemi caché. Je sus néanmoins qu' il avoit fait interroger sous mains mes domestiques, et qu' il n' avoit rien épargné pour découvrir ce que mon épouse étoit devenue. Huit jours s' écoulèrent, pendant lesquels je ne vis personne de connoissance. La mort du tyran étoit résolue dans mon coeur ; je ne m' occupois que des moyens d' assurer mes coups. L' accès de sa maison n' étoit pas facile. Il avoit changé entièrement de conduite depuis quelque tems. Au lieu de cet air populaire qu' il avoit affecté pendant les

p116

premieres années de sa domination, il

étoit devenu sombre, farouche, et presque inaccessible. Il se défioit de ses propres gardes. Sa lâche timidité alloit si loin, qu' il se faisoit raser le visage par ses enfans, n' osant confier sa tête entre les mains d' un barbier. Je me souvenois de la peine que j' avois eue à obtenir de lui une audience secrette, lorsque je lui avois porté mes plaintes contre Aberdeen, et j' étois persuadé que me soupçonnant d' être l' auteur de sa mort, il ne me permettroit jamais de l' approcher. Ce n' étoit donc point par les moyens ordinaires que je pouvois m' ouvrir une voie jusqu' à lui. J' appris qu' il devoit aller passer une partie de la belle saison à Windsor, je m' y rendis aussitôt, dans l' espérance d' y trouver plus facilement qu' à Londres l' occasion de lui percer le coeur. Il y arriva peu de tems après moi.

Je ne me laissai voir de personne. Je n' avois qu' un valet fidele et résolu, à qui j' avois confié mon dessein, et qui étoit disposé pour me servir, à s' exposer à toutes sortes de dangers. Je me servis de lui pour être informé de toutes les démarches de mon ennemi. Je formai divers projets, que je ne pus exécuter, parce que ce tyran soupçonneux étoit l' inconstance

p117

même dans ses résolutions. La crainte perpétuelle où il vivoit, lui faisoit faire le soir tout le contraire de ce qu' il avoit projeté le matin, dans la vue apparemment de rompre les mesures qu' il s' imaginoit avec raison qu' on prenoit contre sa vie. Cependant j' appris un jour qu' il étoit à la chasse dans le parc du château. Je montai à cheval aussitôt, armé de deux pistolets, et je me mis sur ses traces. J' évitai le gros des chasseurs, et voltigeant continuellement sur les côtés, j' observai le moment qu' il enfila seul une longue route d' arbres pour couper un cerf que les piqueurs poursuivoient. Je le joignis en traversant sa route ; il montoit un excellent coureur, sur une selle nue et sans arçons, telle que l' usage est d' en avoir dans notre Angleterre. Il étoit sans armes, de sorte que rien ne m' étoit plus facile que

de mettre fin d' un seul coup à ses crimes et à sa vie. Mais dans ce moment que j' avois tant souhaité, je n' avois pas prévu que ma générosité trahiroit ma haine. J' eus honte de tuer de sang-froid un ennemi qui étoit hors d' état de se défendre, et de me faire partager le péril. Je l' arrêtai pourtant le pistolet à la main. Il comprit que j' en voulois à sa vie, et sa lâcheté le rendit tout d' un coup pâle et tremblant.

p118

Tyrant, lui dis-je d' un ton furieux, où sont tes armes ? à peine eut-il la force de me répondre qu' il n' en avoit point, et qu' il me croyoit trop généreux pour tuer un homme sans défense. Tiens donc, repris-je en lui présentant un de mes pistolets, défens-toi maintenant, et ôte-moi la vie, si tu le peux comme tu m' as ôté l' honneur et le repos. Je piquai mon cheval pour m' éloigner de quelques pas, mais ayant piqué le sien au même instant, il s' éloigna avec une rapidité extrême, et laissa tomber en courant le pistolet qu' il avoit reçu de moi. Sa lâche tromperie alluma toute ma fureur, je lui lâchai mon coup en le poursuivant. Il dut son salut à mon transport, qui m' empêcha de tirer juste. Le bruit du coup attira quelques-uns de ses chasseurs. Je fus obligé de prendre la fuite au travers de la forêt, et j' eus assez de bonheur pour m' éloigner considérablement avant que ses gardes eussent reçu ordre de me poursuivre. Le désespoir que me causa ce malheureux succès, m' auroit peut-être fait tourner mes armes contre moi-même, si le souvenir de mon épouse et de ma fille ne m' eût attaché à la vie malgré moi. Depuis que je les avois quittées ; j' avois reçu plusieurs fois de leurs nouvelles par le

p119

soin de Mylord Terwill. Il m' avoit marqué que les blessures de mon épouse n' avoient point été jugées mortelles, mais

que la grande quantité de sang qu' elle
avoit perdu faisoit désespérer au
chirurgien qu' elle pût jamais se remettre ; que
l' excès de tristesse arrêtoit d' ailleurs
l' effet des remedes, et qu' elle me prioit de
venir recevoir du moins ses derniers soupirs,
puisque mon absence longue et affectée
lui faisoit trop croire que je la chargeois
du crime de sa mauvaise fortune, et que
je n' avois plus pour elle que les sentimens
qu' on a pour une femme coupable. Ce
reproche m' avoit touché vivement, car
le ciel m' est témoin que loin que ma
tendresse pour elle eût souffert quelque
diminution, jamais cette vertueuse épouse
ne m' avoit été plus chere que depuis le
cruel outrage qu' elle avoit reçu. Le
crime d' Aberdeen étoit à mes yeux comme
un mystere d' horreur, sur lequel je n' osois
arrêter ma vue, mais je l' avois
incessamment sur l' innocence de cette chere
moitié de moi-même. Je me représentois ses
cris, ses pleurs, toutes ses résistances
contre un ravisseur infâme, qui ne lui laissoit
que la mort à choisir. Et moi, dans un
transport barbare, j' avois puni sur elle le
crime d' un autre. Quelle récompense

p120

pour ses combats et pour sa vertu ! Non,
disois-je je ne l' en aimerai pas moins. Ses
charmes innocens ont été la proie d' un
perfide adultere, mais il n' a pu ni les
diminuer, ni les corrompre. Quel seroit le
malheur d' une femme vertueuse, si
l' opinion de son honneur dépendoit de la
violence d' un brutal qui pourroit à tous
momens la couvrir de honte et d' infamie ? Il
faut mettre une juste distinction entre les
malheurs et les crimes. Un mari
raisonnable ne punira jamais dans une femme que
les foiblesses qu' une conduite sage auroit
pu lui faire éviter.
J' étois donc si peu refroidi à l' égard de
mon épouse, qu' il falloit que ma haine
pour Cromwell fut au dernier excès pour
avoir pu balancer si longtems
l' impatience que j' avois de la revoir, ou plutôt la
haine même que je portois à ce tyran,
n' étoit qu' un effet violent de mon amour
pour elle, puisque je n' avois pas de plus

pressant motif que l' ardeur de la venger.
Je pris le chemin de Kingston en quittant
le parc de Windsor, et fis toute cette route
à bride abattue. Je n' entrai néanmoins
chez Mylord Terwill qu' avec beaucoup
de précaution. La haine de Cromwell ne
manquant plus de prétexte, je ne doutois
point qu' ilme fit chercher avec la

p121

derniere rigueur, et je m' attendois aux
plus cruels effets de sa barbarie, si j' avois
le malheur de tomber vif entre ses mains.
Mylord Terwill apprit effectivement dès
le lendemain par des lettres de Londres,
que le tyran y étoit retourné un moment
après son aventure ; que son effroi étoit si
visible, que ses amis mêmes rioient de sa
lâcheté, qu' il avoit envoyé de tous côtés
des ordres pour m' arrêter, et qu' il s' étoit
déjà expliqué sur le genre de mon
supplice.

Il étoit nuit lorsque j' arrivai à
Kingston, de sorte qu' il ne me fut point difficile
de traverser la ville et le pont sans
courir risque d' être reconnu. J' entrai sans bruit
chez Terwill, et l' ayant rencontré
heureusement lui-même, je lui appris en
deux mots de quelle nécessité il étoit
que je demeurasse caché, même à ses
domestiques. Il me conduisit à
l' appartement de mon épouse. L' effet que
ma présence produisit sur elle fut si
touchant, que ce souvenir me cause encore
de l' émotion. Elle leva les yeux et les
mains au ciel. Je le vois donc encore une
fois, s' écria-t-elle en mouillant son visage
de larmes ! Non, il ne me haït pas,
puisqu' il m' accorde la douceur de le revoir.
Hélas ! Pourquoi me haïriez-vous, reprit-elle

p122

en s' adressant à moi ? J' avois sans
doute offensé le ciel, qui m' a traitée si
cruellement ; mais vous que j' ai toujours
aimé plus que moi-même, vous le maître
de mon coeur et mon cher époux, par où

ai-je mérité votre haine ? Je sens la mort qui s'approche, ajouta-t-elle, et je ne demande point au ciel qu'il la diffère ; mais s'il faut mourir sans être aimée de vous, il faut donc renoncer à toute espérance de bonheur dans une autre vie, car ce n'est point par un horrible désespoir que la félicité peut commencer. Elle prononça ces paroles d'un ton si triste et d'un air si pénétré, que Mylord Terwill, qui étoit à côté de moi auprès de son lit, et qui croyoit comme elle que son malheur avoit changé mes sentimens, ne put s'empêcher de me faire des reproches de mon injustice et de ma dureté. Que ne pouvoient-ils pénétrer tous deux au fond de mon coeur ! Oh ! Qu'il s'y passoit d'étranges mouvemens ! Je me jettai à genoux en silence auprès de tout ce que j'aimois le mieux, et penchant la tête sur ce lit de douleur, je m'enfonçai pendant quelque temps dans l'immense considération de mes peines. Je me relevai, mais ce fut pour gémir à haute voix, avec aussi peu de ménagement que j'aurois fait en secret.

p123

Dieu terrible ! M'écrai-je, comment conserver du respect pour tes volontés, lorsqu'on n'en apperçoit pas la justice, et qu'on en éprouve des effets si sanglants et si funestes ! J'ajoutai mille choses avec la même violence, mais la tendresse de mon coeur adoucissant peu à peu ce transport, mes yeux se couvrirent de larmes. Je ne fis plus que pleurer et pousser des soupirs. Je passai toute la nuit auprès du lit de mon épouse, tantôt gémissant de son sort et du mien, tantôt la consolant par des protestations d'un amour éternel, mais dans le fond aussi agité et aussi inconsolable qu'elle.

La situation de mes affaires ne me permettoit pas de demeurer long-temps à Kingston, où je courois risque à tous momens d'être reconnu. Ce fut envain que Mylord Terwill m'en pressa, par la crainte que je ne m'exposasse encore davantage en quittant sa maison. Mon dessein étoit de me retirer dans cette province. Quoique je ne pensasse point encore à

choisir ma retraite dans cette caverne, je savois que la situation de mes propres terres, qui renferment quantité de montagnes désertes, pourroit m' offrir plus d' un asile. Je m' y rendis pour reconnoître le plus assuré. Je fis le voyage pendant la

p124

nuit, et j' évitai ici la vue de tout le monde. Je ne m' ouvris qu' au curé d' une paroisse qui m' appartient, homme d' honneur et de bon sens, dont les conseils m' ont été depuis fort utiles. Ce fut lui qui me parla le premier de cette vaste et obscure solitude, et qui m' inspira l' envie d' en faire mon séjour. Il la connoissoit, moins pour y avoir pénétré lui-même, que par tradition. Nous vinmes ensemble en examiner tous les détours. J' y trouvai tant d' endroits commodes et faits comme il semble exprès par la nature pour servir de dernière ressource à un misérable, que je me déterminai tout d' un coup à en prendre un pour demeure. Le curé se chargea du soin de le faire préparer secrètement, tandis que je retournerois à Kingston pour aller prendre mon épouse et ma fille, que je voulois avoir avec moi dans ma solitude. Je priaï le curé de rendre habitables deux de ces grottes ; l' une où je vous ai conduit d' abord, et l' autre plus enfoncée où vous avez vu mon épouse et ma fille. C' est une double sûreté contre tous les accidens qui peuvent nous arriver. J' habite la première comme une espece d' avant-garde, d' où je veille à la conservation de ce que j' ai de plus cher. Le zèle du curé fit achever l' ouvrage en

p125

peu de jours ; de sorte qu' étant arrivé avec ma petite famille, que je fis transporter dans une litiere, en observant toujours de ne marcher que pendant la nuit, je trouvai notre demeure prête à nous recevoir. Nous y vivons depuis plus de cinq mois. Je n' y ai vu jusqu' aujourd' hui que

deux ou trois de mes plus fideles amis,
qui sont venus exprès de Londres avec
Mylord Terwill pour m' apporter
quelques rafraîchissemens, et me rendre les
bons offices de l' amitié. Nous sommes
servis par deux domestiques affectionnés,
une femme qui est sans cesse auprès de
mon épouse et de ma fille, et un valet
qui habite la même grotte que moi,
et qui en sort chaque nuit pour aller prendre
chez le curé les provisions qui nous
sont nécessaires. Nos occupations sont
telles que vous pouvez vous imaginer,
tristes et conformes à notre fortune et à
notre habitation. Vous avez vu mon
épouse ; elle ne sauroit retrouver ses
forces. Les principes de sa vie ont été altérés
par ses blessures, et par l' épuisement de
son sang. Elle est sans cesse pâle et
languissante, sa tristesse acheve de la
consumer. Je n' espere plus de la conserver
long-temps. Ma fille croît parmi les larmes et
les soupirs continuels de sa mere. Cette

p126

pauvre enfant, à qui sa naissance, et s' il
est permis à un pere de le dire, mille
qualités aimables promettoient une condition
si heureuse, se trouve réduite presque en
commençant de vivre à souffrir toutes les
rigueurs d' une infortune consommée.
Pour moi, qui réunis sans cesse à mes
propres douleurs celles de deux personnes si
cheres, je n' entreprends point de vous
expliquer la nature de mes sentimens, ni la
violence de mes peines. Le ciel les
connoît, il sait quelle en sera la dureté, et il
a pris soin sans doute d' y proportionner
son secours et mes forces, puisque j' ai été
capable de les supporter si longtems. Je
vous avouerai néanmoins que je ne suis
pas toujours aussi ferme que j' affecte ici
de le paroître. J' ai senti mille fois des
mouvemens qui approchoient du dernier
désespoir, et auxquels il n' y a qu' un
pouvoir supérieur qui m' ait fait résister. Je lis
beaucoup ; la lecture adoucit ce qu' il y a
souvent de trop furieux dans mes agitations,
elle les change en une mélancolie
douce qui me fait aimer ma solitude.
Dans ces momens si je mets le pied hors

de la caverne, tous les objets que je découvre me paroissent sombres et obscurs. Il semble que ma tristesse se répande sur la nature entiere, et que tout ce qui m' environne

p127

s' afflige et s' attendrisse en ma faveur. Cette vue me jette dans des considérations qui renouvellent mes peines. Je rentre dans mon tombeau, j' en parcours toutes les vastes retraites, je trace mes malheurs sur les plus durs rochers, et j' arrose les caracteres de mes larmes. Il est surprenant qu' ayant demeuré si long-temps dans le même lieu, vous n' ayez point encore apperçu quelques-uns de ces tristes monumens. Cet exercice a des charmes pour moi, ma douleur semble se décharger en s' exprimant. Je retourne à la chambre de mon épouse, je la console ; j' instruis ma fille, je lui souhaite toutes les vertus de sa mère avec un meilleur sort. Tel a été l' emploi d' une demie année que j' ai passé dans ce désert. Si votre rencontre, ajouta Mylord Axminster, m' a causé d' abord de la surprise, et même quelque frayeur, je la regarde à présent comme un nouvel effet de la protection du ciel, qui ne veut point que je périsse ici de douleur, puisqu' il m' accorde la consolation d' y trouver un honnête homme. Je remerciai ce seigneur de l' opinion avantageuse qu' il s' étoit formée de moi, et je l' assurai que je m' efforcerois de la soutenir. De la droiture et de la probité, lui dis-je, vous en trouverez une source

p128

inaltérable dans le fond de mon coeur. Mais je crains qu' un homme accoutumé comme vous aux façons d' agir du grand monde, ne se contente point de mes manieres simples, et peut-être un peu grossieres. Voyez-vous, lui dis-je avec ma naïveté ordinaire, j' ai entendu dire mille fois à ma mère, et j' ai lû dans les meilleurs auteurs, que rien n' est plus dangereux

qu' un homme poli qui n' est point honnête
homme, parce qu' il sait prendre
toutes les apparences de la bonté, et qu' il
n' en a jamais les sentimens. Je suis bien
éloigné, ajoutai-je, d' avoir cette idée de
vous. Mais, si vous souhaitez que nous
devenions amis, il faut que vous me promettiez
de ne me tromper jamais. Il me
répondit avec beaucoup de bonté, qu' il
me le promettoit, et que je devois juger
aisément par le retour de franchise avec
lequel il venoit de s' ouvrir à moi, que
non-seulement il avoit reconnu la mienne,
mais que c' étoit la seule raison qui lui fit
desirer mon amitié. Vous êtes donc tel,
repris-je, que j' ai prié le ciel de
m' accorder un ami ; qu' il en soit loué. Mon coeur
me l' a bien fait sentir au premier moment
que je vous ai vu. Je vous promets à mon
tour que vous me trouverez toujours
sincere et fidele à vous aimer, et que j' employerai

p129

volontiers ma vie même pour
vous rendre service. Il ne put s' empêcher
de sourire du ton candide et affectueux
avec lequel je prononçai ces paroles, et
m' ayant embrassé tendrement, il m' assura
que j' étois tel aussi qu' il desiroit, pour me
regarder et me chérir comme un frere ;
que notre captivité devant finir
apparemment dans le même temps, puisqu' elle
avoit la même cause, il vouloit que
j' attachasse ma fortune à la sienne, et qu' il
s' engageoit à m' aimer et à me rendre ses
services avec le même zèle que je lui avois
offert les miens. L' empire du monde
m' auroit moins flatté que le bien que je
crus avoir acquis par cette assurance. Ma
joie fut visible et si naturelle, qu' elle eut
le pouvoir d' adoucir les ameres douleurs
du vicomte d' Axminster. Il me témoigna
lui-même qu' il sentoit du changement
dans son coeur, et qu' il le devoit à cette
cause. Nous continuâmes à nous entretenir.
Notre entretien augmenta cette
premiere ardeur d' estime et d' amitié
mutuelle, par la satisfaction que j' eûs de lui
trouver du goût pour les sciences, et par
celle qu' il sentit de son côté, en
découvrant qu' il n' y avoit point de belles

connoissances dans lesquelles je ne fusse plus versé qu' on ne peut être communément

p130

dans une certaine jeunesse. Il me croyoit néanmoins plus âgé que je n' étois. Mes occupations sérieuses avoient formé de bonne heure les traits de mon visage. Il fut surpris d' apprendre que je n' avois pas plus de seize ans, et il eut la complaisance de me dire que j' étois peut-être un exemple unique de tant de sagesse et de maturité d' esprit à cet âge.

La nuit approchant, je lui parlai de l' embarras où j' allois être pour retrouver l' entrée de la caverne qui repondoit à ma demeure. Il me proposa de demeurer avec lui jusqu' au lendemain, mais la crainte de causer trop d' inquiétude à James qui devoit être surpris d' une absence de deux jours, me fit insister à retourner le soir même. Le vicomte ne savoit pas mieux que moi de quel côté il falloit chercher la petite vallée de Madame Riding ; cependant comme il avoit pénétré fort avant dans la caverne, il lui vint à l' esprit de me demander si je ne me souvenois point de quelque endroit remarquable jusqu' où il lui seroit peut-être arrivé d' aller. Je lui parlai de la riviere : il n' avoit jamais pénétré jusques là. Je me rappelai l' inscription que j' avois vue sur le roc, et dont la peur de l' interrompre m' avoit empêché de lui parler lorsqu' il m' en avoit touché quelque

p131

chose dans sa narration. Je lui en répétai même les mots que j' avois retenus. Il connoissoit parfaitement le souterrain jusqu' à ce lieu, et l' ayant assuré que de-là je me rendrois facilement à ma chambre, il s' offrit à m' y conduire sur le champ.

Il appella son valet, que je n' avois pas encore vu, et lui ayant donné ordre d' allumer un grand flambeau et de marcher devant nous, nous nous enfonçâmes dans

les profondeurs de notre ténébreux domicile. Nous gagnâmes en une demie heure le lieu de l'inscription. Le vicomte m'en fit appercevoir plusieurs autres en allant qui n'étoient pas moins touchantes ; je le pressai de retourner aussi-tôt que je commençai à me reconnoître, il eut l'honnêteté de vouloir m'accompagner jusqu'à ma chambre. Je le priaï, lorsque nous en approchâmes, de permettre que je marchasse quelque pas devant lui, pour m'assurer qu'il n'y étoit point arrivé de changement pendant mon absence. La porte étoit fermée quoique je l'eusse laissée ouverte. Je jugeai que c'étoit James qui avoit eu ce soin. Mais je fus surpris étant prêt à l'ouvrir, d'entendre la voix de deux personnes qui s'entretenoient avec chaleur. Je prêtai l'oreille, et je reconnus que

p132

c'étoit Madame Riding qui querelloit James de sa négligence, à laquelle elle attribuoit ma perte, qu'elle croyoit certaine. Cette dame ne faisoit que d'arriver de Londres. Je ne crus pas devoir lui faire connoître que j'étois si proche d'elle sans avoir prévenu Mylord Axminster. Je retournai vers lui ; il marqua de l'inquiétude en apprenant qu'il alloit paroître devant des personnes qu'il ne connoissoit point. Cependant lorsque je lui eus expliqué le caractere de Madame Riding, et que c'étoit cette même dame à qui j'étois redevable de ma vie et de ma sûreté, il consentit à la voir. Nous frappâmes à la porte. Elle fut au comble de la joie en m'apercevant. Je lui racontai mon aventure, et le bonheur que j'avois eu de rencontrer le vicomte d'Axminster, qui m'avoit sauvé la vie, et qui m'avoit accordé quelque chose encore de plus précieux en me promettant son amitié. Elle fut extrêmement surprise de trouver une personne de ce rang dans un si triste état. Elle n'ignoroit point le malheur qui l'obligeoit à se cacher, mais elle étoit persuadée avec Cromwell et le reste du royaume, qu'il étoit passé dans les pays voisins. Cette généreuse dame lui donna des marques si naturelles de respect et de

compassion pour sa mauvaise fortune, qu' elle s' attira tout d' un coup sa confiance. Il m' embrassa la larme à l' oeil, en me disant qu' il avoit gagné autant que moi à me sauver la vie, puisqu' avec mon amitié il acquéroit celle d' une dame si aimable et d' un si excellent naturel. Il ne fit pas difficulté de lui apprendre qu' il avoit comme moi son asile dans la caverne ; il lui parla même de son épouse et de sa fille, et il la pria, si elle croyoit le pouvoir secrettement, d' aller quelquefois consoler par sa présence et son entretien deux infortunées qui n' avoient eu depuis six mois nul commerce avec les vivans.

Madame Riding tomba dans un extrême étonnement, en apprenant que Mylord Axminster, son épouse et sa fille demeuroient depuis six mois dans cet horrible séjour. Quoique ce seigneur eût des terres considérables à une distance médiocre de la sienne, elle ne l' avoit jamais vu, parce qu' il faisoit sa demeure ordinaire à Londres. Mais sa générosité, qui la rendoit l' amie de tous les malheureux, lui fit bientôt prendre un sensible intérêt à la mauvaise fortune de cette famille affligée. Elle marqua au vicomte une vive impatience de voir son épouse et sa fille, et elle lui demanda cette satisfaction dès

le même soir. Il la pria de remettre sa visite à la nuit suivante, ayant dessein de les prévenir sur cette entrevue. Pour moi, qui devois vivre désormais familièrement avec lui, je l' aurois prié de consentir que j' accompagnasse son retour, si Madame Riding n' eût souhaité de m' entretenir en particulier, et ne m' eût prié de demeurer cette nuit avec elle. Mylord Axminster nous quitta.

Lorsque je fus seul avec cette dame, nous commençâmes un de ces entretiens où l' esprit a moins de part que le coeur. Je ne l' avois pas vue depuis la mort de ma mere. Des affaires pressantes l' avoient

retenue à Londres. C' étoit la première fois qu' elle venoit au tombeau de sa chère amie, pour lui rendre les derniers devoirs de l' estime et de l' amitié. Il étoit, comme j' ai dit, au milieu de ma chambre ; James le lui avoit déjà montré. Elle m' en fit approcher en me prenant par la main : c' est donc ici, me dit-elle, que vous avez jugé à propos de renfermer les cendres de votre malheureuse mère : c' est ici que la constance, la droiture, la bonté, toutes les perfections du corps et les vertus de l' ame sont ensevelies avec cette chère personne. La terre n' y devoit plus produire que des fleurs, et exhaler des vapeurs

p135

agréables. Ciel ! Continua-t-elle en y levant les yeux, tes récompenses doivent être bien magnifiques pour la vertu, puisque tu prends si peu de soin d' elle ici bas ! Comment pourrions-nous expliquer autrement ta justice ? Son partage sans doute est dans une vie plus heureuse ; c' est dans ton sein que tu la couronnes ; c' est dans cette source de gloire et de félicité que ma chère amie goûte enfin les douceurs d' un éternel repos, après avoir été si long-temps l' objet de la malignité des hommes, et le jouet de tes ennemis et des siens. Que son bonheur soit donc à présent le soin de ton amour, et l' ouvrage de ta puissance ! Et vous, ajouta-t-elle en s' adressant à moi, vous qui êtes demeuré après elle pour fournir peut-être une carrière d' infortune encore plus longue, quels vœux mon amitié doit-elle faire pour vous ? Vous souhaiterai-je des prospérités, que l' exemple et les instructions de votre mère vous ont appris à mépriser ? J' entrerois mal dans ses vues et dans vos sentimens. Quelque sort que le ciel vous destine, puissiez-vous être aussi vertueux qu' elle ; voilà le souhait de mon affection.

Après cette effusion de tendresse et de zèle, Madame Riding s' assit pour m' entretenir

p136

d' une maniere plus paisible. Elle me dit que, quoique le principal de ses souhaits fût de me voir suivre fidelement les leçons de ma mere, elle n' étoit pas d' avis que je dusse absolument négliger le soin de ma fortune ; qu' étant devenu le maître de ma conduite, il falloit penser à me faire un plan de desseins sages pour l' avenir, que la prudence à la vérité ne me permettoit point de paroître en Angleterre pendant la vie de mon pere, quoique le danger, ajouta-t-elle, fut moins grand depuis que j' étois seul, qu' il ne l' étoit lorsque j' avois la compagnie de ma mère, mais qu' il y avoit d' autres voies que celle de la solitude pour me mettre en sûreté, et qu' elle en connoissoit une à laquelle elle me conseilloit de m' arrêter ; que c' étoit de sortir du royaume pour aller joindre le roi Charles Second, notre légitime maître, et pour m' attacher à son service ; qu' en prenant les armes à sa suite, et en employant mon bras pour sa querelle, j' aurois un moyen autorisé par le ciel de me venger des cruautés de mon père ; que les anglois ouvreroient à la fin les yeux pour reconnoître leur devoir ; que l' usurpation finiroit tôt ou tard par le renversement, ou du moins par la mort de Cromwell ; que ce seroit alors pour

p137

moi un avantage infini de pouvoir rentrer en Angleterre avec la connoissance de mon roi, et le mérite d' avoir embrassé sa cause ; qu' elle se chargeoit de la dépense de mon équipage, et qu' elle me mettroit en état de paroître à sa suite avec honneur ; qu' il étoit nécessaire de me déterminer promptement, parce qu' on parloit d' une paix générale entre toutes les puissances de l' Europe, et qu' il lui sembloit à propos que je pusse faire l' offre de mes services avant la conclusion de la guerre ; que si j' entrois dans ses vues, elle hâteroit tellement les préparatifs de mon départ, qu' il dépendroit de moi de quitter le royaume avant la fin de la semaine. J' eus beaucoup de peine à goûter cette proposition. Je la trouvai même

effrayante. Ce passage si prompt de la solitude où j' étois accoutumé de vivre, à la vie d' un homme de guerre et d' un courtisan, me fit naître des idées si nouvelles, qu' elles me causerent une espece de tremblement. Je ne cachai point mon inquiétude à Madame Riding. Je puis, lui dis-je, vous avouer la vérité sans honte, puisque vous savez de quelle maniere j' ai été élevé. à peine ai-je parlé à deux hommes dans toute ma vie. Quel personnage ferai-je dans une armée ou à la cour, dont

p138

j' ignore les manieres et les usages ? Ce n' est pas que je croye manquer de courage et de resolution, mais je sens que la façon dont j' ai vécu jusqu' aujourd' hui ne me rend point propre au commerce du grand monde. La conversation, ajoutai-je, que j' ai eue aujourd' hui avec Mylord Axminster, m' a fait appercevoir bien du ridicule dans mes manieres, par l' extrême différence que j' ai remarqué dans les siennes. Madame Riding se mit à rire. Elle me répondit qu' il me manquait à la vérité quelque chose du côté de la politesse, mais qu' un peu d' usage serviroit à me former plus promptement que je n' esperois. Je ne pus néanmoins lui promettre de suivre son projet, sans avoir pris quelque temps pour y réfléchir. Je m' occupai de cette pensée pendant toute la nuit. Mylord Axminster revint à ma grotte le lendemain au matin. Je n' avois point encore pris de résolution. Sa présence me fit plaisir ; je lui découvris mon embarras, et je le priai naturellement de me dire ce qu' il pensoit de mes qualités personnelles, et de mes dispositions pour le monde. Il trouva cette question plaisante. Cependant après avoir souri modestement de ma simplicité : je vous tromperois, me dit-il, si je vous assurois, qu' il ne vous

p139

manque rien pour paroître avec distinction

dans un certain monde ; les vertus dont vous faites votre étude sont un foible mérite aux yeux de ceux qui ne les possèdent pas. Ceux mêmes qui les estiment, ne les aiment point trop farouches et trop austères ; il faut qu'elles sachent se prêter un peu à la faiblesse et à la corruption des hommes. Dans le fond vous êtes d'un caractère doux et humain, ajouta-t-il, je vous ai déjà assez vu pour le reconnaître, mais votre droiture s'exprime peut-être trop naturellement. Vous vous êtes formé une juste idée des hommes, en les regardant pour la plupart comme des méchants et des trompeurs ; mais cette opinion doit se tenir renfermée au fond du cœur, pour y servir seulement de règle et de motifs à la prudence des actions. Il me donna pour exemple la manière dont je m'y étois pris la veille pour lui demander son amitié. Vous m'avez marqué d'abord, continua-t-il, une défiance et une crainte qui avoient quelque chose d'offensant, et passant tout d'un coup à l'extrémité opposée, vous vous êtes livré sans réserve sur la simple assurance que je vous ai donnée de ma franchise. Voilà tout à la fois deux excès : le premier auroit pu déplaire à tout autre qu'à

p140

moi, et vous attirer une réponse fâcheuse ; le second vous faisoit exposer votre propre vie, en découvrant trop facilement votre secret ; un perfide auroit pu se servir de cette facilité pour vous tromper. Pour moi qui joints quelque expérience à ma sincérité, j'ai reconnu tout d'un coup le fond de vos principes, et je n'ai pas fait difficulté à mon tour de m'ouvrir à vous avec beaucoup de confiance, sur-tout après avoir entendu le récit de vos malheurs et de ceux de votre mère. Mais ce que j'ai fait avec discernement, vous l'avez fait avec un peu d'imprudence et de témérité. J'embrassai ce cher ami avec ardeur, et je le remerciai d'un conseil dont je sentois l'importance. De combien d'autres avis, lui dis-je, n'aurois-je pas besoin pour devenir propre à la société des hommes ? Cependant Madame Riding

veut me faire partir pour aller à la cour du roi Charles. Je lui rapportai là-dessus le discours et la proposition de cette dame : il en fut surpris. La vérité étoit qu' elle en avoit cru trop légèrement son zèle. Elle en convint elle-même le soir, lorsque le vicomte s' en expliqua avec elle à ma priere. En effet, je me suis étonné mille fois depuis, en rappelant quelle étoit alors ma naïveté, et je puis

p141

dire la grossiereté de mes manieres, que cette dame, qui avoit d' ailleurs autant de politesse et d' esprit que de bonté, eût pû former sur moi des desseins que j' étois si peu capable de remplir. Je n' ai pas moins de peine à comprendre comment il étoit arrivé que ma mère qui avoit été élevée à la cour, et à laquelle il ne manquoit sans doute aucune des qualités qui rendent une femme aimable, puisqu' elle avoit mérité la tendresse d' un grand roi, eût pû négliger jusqu' à un tel point cette partie importante de mon éducation. L' ardeur infinie qu' elle avoit conçue pour l' étude lui faisoit regarder tout ce qui n' y avoit point de rapport avec indifférence. Elle s' étoit promis apparemment que l' âge et les occasions me feroient acquérir peu à peu ce qu' elle ne jugeoit pas nécessaire à mon enfance. Toute son attention étoit à m' inspirer de solides principes de vertu, et des regles constantes de raison et de sagesse. On verra dans le cours de mon histoire qu' elle ne perdit point absolument ses peines, du moins si l' on s' en rapporte au témoignage d' un puissant roi, qui m' a honoré dans la suite du glorieux nom de philosophe. Mylord Axminster m' ayant ainsi confirmé en véritable ami dans la défiance

p142

que j' avois de moi-même, je le conjurai de me continuer ses bontés, et de prendre occasion de toutes mes fautes pour

m' instruire par ses conseils. Je suis trompé, lui dis je, si je n' ai le fond des sentimens tel qu' il convient à un honnête homme, j' avois besoin seulement d' un ami qui pût les diriger. Pour ce qui regarde mes manieres extérieures, j' aurai une méthode sûre pour les former, c' est de les regler sur les vôtres. Il me promit tous ses soins. Je lui proposai, pour me faciliter le plaisir de le voir continuellement, de souffrir que j' abandonnasse ma grotte, et que je fisse transporter mon lit dans la sienne. Il parut y consentir avec joie. Le changement s' exécuta l' après-midi du même jour aussi-tôt que James m' eut apporté ma nourriture. Le vicomte s' accommoda d' un repas frugal, que je le priai de partager avec moi, et nous attendîmes ensuite Madame Riding qui nous avoit promis de revenir à la caverne.

Elle vint au milieu de la nuit ; c' étoit une précaution qu' elle prenoit toujours pour éviter les soupçons de ses domestiques. Nous nous mîmes en chemin vers le quartier de Mylady Axminster. En allant je renouvelai la conversation que j' avois eue la veille avec elle, et je priai

p143

le vicomte de lui expliquer ce qu' il pensoit de sa proposition : il le fit librement. Elle confessa qu' elle n' avoit point assez considéré les raisons qui devoient m' arrêter, et elle admira la bonté de Mylord Axminster, qui se rabaissoit à prendre à mon égard l' emploi d' un précepteur. Cet ami généreux voulant m' être utile de toutes manieres, lui demanda si elle pouvoit nous procurer un cheval, des fleurets et divers autres instrumens d' éducation dont il vouloit m' apprendre l' usage. Elle lui promit ce qu' il desiroit. Nous les eûmes en effet quelques jours après, de sorte que dans la plus déserte et la plus horrible de toutes les solitudes, je trouvai par la générosité de ce seigneur, des exemples et des leçons qui égaloient ce que j' aurois pû espérer des meilleurs maîtres. Nous arrivâmes à la chambre de mylady. Elle étoit prévenue sur notre arrivée, et sur le caractere de Madame Riding.

Les cérémonies furent courtes ; la confiance et l' amitié naissent tout d' un coup entre les coeurs qui se ressemblent par la bonté. Mylady étoit dans sa langueur ordinaire. Si la conversation fut tendre et affectueuse, elle fut triste. Mylord n' étoit point capable de conserver la fermeté auprès de sa chere épouse, et

p144

nous ne l' étions pas non plus de le voir si affligé, sans prendre une vive part à sa douleur. Il tira Madame Riding à l' écart, et comme il lui avoit été facile de remarquer que c' étoit une femme d' esprit et d' expérience, il lui demanda ce qu' elle pensoit de la santé de son épouse. Elle lui répondit avec ingénuité, qu' elle auguroit mal de son extrême affoiblissement, et que sans connoître la cause de sa maladie, elle la jugeoit mortelle. Elle ajouta qu' une demeure plus commode, ou du moins un air plus sain, pourroit contribuer à la rétablir, et elle lui offrit sa maison pour elle, en la pressant avec beaucoup d' instance de l' accepter. Il ne paroissoit point éloigné de cette offre. Ce n' eût point été une chose difficile d' y faire transporter mylady dans un carrosse, et de feindre que c' étoit une amie de Madame Riding qui arrivoit de Londres. Il n' étoit question que d' y faire consentir cette dame affligée, qui étoit trop idolâtre de son époux pour l' abandonner un moment. Le vicomte ne l' ignoroit pas ; il appréhendoit même de lui causer quelque chagrin par une telle proposition. Cependant il la lui fit. Mais qu' il avoit eu raison de craindre de l' affliger trop en lui faisant ! Elle ne lui répondit d' abord que par une

p145

abondance de pleurs, dont elle arrosa sa main, qu' elle prit entre les siennes. Il sembloit que sa douleur ne pût s' exprimer autrement. Mais sa bouche s' ouvrit enfin aux plaintes les plus tendres. Hélas ! Lui

dit-elle, vous en voulez à ma vie, je le vois bien, elle vous importune. La nature alloit la reprendre : pourquoi vous laissez-vous ? Encore un moment, et vous serez délivré de moi pour toujours. Les larmes nous tomberent des yeux à nous mêmes en voyant les siennes qui ne cessoient point de couler, et Mylord Axminster aussi touché qu' elle et que nous tous ensemble, demeuroit comme immobile à l' entendre et à la regarder. Madame Riding, qui étoit la cause innocente de ce trouble, prit la parole pour en faire des excuses à mylady, et la prier de pardonner son imprudence à son zele. Cette visite néanmoins produisit plus d' une utilité ; elle procura au vicomte un nouveau remede contre l' excès de sa tristesse, dans l' agréable conversation de Madame Riding, et à mylady des secours qu' elle n' avoit pû recevoir si facilement jusqu' alors. Madame Riding laissa passer peu de nuits sans les venir voir de la même maniere, ou sans leur envoyer à l' un et à l' autre tout ce qu' elle s' imaginoit de

p146

plus propre à leur santé ou à leur consolation. Pour moi, dont l' amitié ne fit qu' augmenter tous les jours pour Mylord Axminster, je reçus aussi continuellement de nouveaux témoignages de la sienne. Nous devînmes inséparables. Son zèle pour mon instruction ne se relâcha pas un moment. Il me fit faire en peu de mois des progrès qu' on ne fait pas en une année dans la meilleure académie. J' appercevois moi même sensiblement le changement de mes manieres. Quoique l' étude fût toujours mon goût dominant, je quittois volontiers mes livres pour aller à mes nouveaux exercices. J' apprenois à monter à cheval et à me servir de diverses armes ; je me formois à la bonne grace du corps ; je devenois civil, prévenant, attentif à obliger, et je reconnoissois de plus en plus qu' il manque quelque chose aux sciences les plus solides et même à la vertu, lorsqu' elles ne sont point accompagnées de quelque savoir vivre, et de cet air de politesse qui les rend douces et

aimables.

Une nouvelle révolution qui arriva dans mes sentimens, servit beaucoup à hâter le succès des soins de mon illustre maître. C' est une circonstance de ma vie que je veux expliquer avec soin, parce

p147

que quelque légère qu' elle ait été dans son origine, elle a donné depuis naissance à des événemens si considérables, qu' ils composent la partie la plus intéressante de mon histoire.

Je vivois si familièrement avec Mylord Axminster et son épouse, que je me regardois moins comme un étranger, que comme leur propre fils. Mon tems se passoit à recevoir les instructions de mylord, ou à désennuyer mylady par la lecture d' un bon livre, ou à donner moi-même à leur aimable fille quelque teinture des sciences qui peuvent convenir à son sexe. Elle s' appelloit *Fanny* . Cette jeune personne avoit une extrême avidité d' apprendre. Son âge ne passoit point encore dix ans, mais rien n' ouvre tant l' esprit que l' infortune. Elle avoit déjà une pénétration qui la faisoit entrer tout d' un coup dans le sens de mes discours et de ses lectures. Elle ne recevoit rien dans sa mémoire qu' elle ne digérât par une attentive réflexion. Elle auroit refusé d' apprendre ce qu' elle n' auroit point compris parfaitement. De sorte que toutes ses idées étant claires et bien liées, elle tiroit de cette méthode une grande justesse d' esprit, et une facilité surprenante à s' exprimer. J' admirois ses talens naturels,

p148

et je n' épargnois rien pour les cultiver. Elle étoit avec cela d' une douceur admirable, et d' une sensibilité pour les moindres bienfaits, qui lui faisoit attacher le plus haut prix à mes soins. Sa reconnaissance se déclaroit à tous momens par ses caresses innocentes, et par ses

remercimens tendres et flatteurs. Je lui renouvellois mes leçons plusieurs fois le jour, et quoiqu' à dix ans une fille cesse en quelque sorte d' être un enfant, je la caressois moi-même sans précaution. Je la prenois souvent sur mes genoux, je l' embrassois avec cette innocence ingénue qui ne pense pas même à s' allarmer. Je tins assez long-tems la même conduite sans y avoir fait une seule fois réflexion. Cependant il s' allumoit pendant ce tems-là un feu secret dans mes veines, que je sentis avant que d' en connoître la nature. Les premieres lumieres que j' en eus me vinrent d' une espece de frémissement que j' éprouvois à son approche, et qui se changeoit ensuite en un sentiment délicieux lorsque je l' avois sur mes genoux. Je ne pouvois me résoudre à la quitter lorsque je la tenois dans cette tendre posture. Je l' approchois de mon coeur comme naturellement et sans réflexion. Il sembloit qu' il s' ouvrît pour la recevoir ; il se refermoit ensuite

p149

tristement lorsqu' elle s' éloignoit. S' il m' arrivoit de lui faire lire quelque chose auprès de moi, je perdois insensiblement l' attention que je devois à sa lecture. Je tombois dans une distraction profonde, dont je revenois sans pouvoir me rappeler de quoi j' avois eu l' esprit occupé. Je me surprinois les yeux attachés languissamment sur elle, et les baissois tout d' un coup avec une espece de honte. Je me demandois ensuite avec étonnement ce qui pouvoit la causer. Bientôt je ne fis plus un pas ni au dehors, ni au dedans de la caverne, sans avoir son image incessamment présente. Je la voyois en songe, je me trouvois plein de son idée en m' éveillant, et je brûlois d' impatience de retourner auprès d' elle ; là j' écoutois attentivement tout ce qu' elle disoit. J' étois ému du son même de sa voix. Tout ce qu' elle avoit touché me sembloit avoir acquis une qualité nouvelle. Enfin l' amour n' a point de symptôme que je n' eusse éprouvé avant que de m' appercevoir que j' étois effectivement la proie de cette violente maladie. Ce n' est pas que je n' eusse appris par

mes lectures, et par le récit de diverses histoires qu' il y avoit une passion de ce nom, qu' elle étoit dangereuse, et que souvent l' on s' en trouvoit atteint sans

p150

l' avoir prévu, et sans pouvoir s' en garantir ; mais comme les sentimens ne se représentent point par des idées, il me falloit de l' expérience pour les savoir connoître. Je l' acquis ainsi dans un temps où rien n' étoit plus contraire aux intérêts de ma fortune et de mon repos.

Je ne prétens point me faire honneur de mes combats et de ma résistance.

J' avoue naturellement que si l' amour est une tache pour l'

al 1

tache pour la sagesse, c' est injustement qu' on m' a donné le nom de sage, et qu' on m' a attribué quelque vertu. Il s' empara de mon coeur par une espece de surprise, mais je ne m' effrayai point de l' y appercevoir.

J' étois persuadé, suivant les

principes de la philosophie de ma mère, que

les mouvemens simples de la nature,

quand elle n' a point été corrompue par

l' habitude du vice, n' ont jamais rien de

contraire à l' innocence. Ils ne demandent

point d' être réprimés, mais seulement

d' être réglés par la raison. Loin donc de me

reprocher de la foiblesse, ou de sentir

quelque honte de ma défaite, je confesse

que je me crus heureux du changement

que j' éprouvois. Il n' y a qu' à faire

attention de quelle maniere j' avois été élevé :

toute ma vie s' étoit passée tristement

dans la solitude. à peine m' étois-je

p151

apperçu que j' eusse un coeur, tant il m' étoit arrivé rarement de le sentir ému.

L' étude a des douceurs, mais mélancoliques,

et toujours uniformes. Je n' avois même

goûté qu' imparfaitement les tendresses de

la nature, car ma mère étoit philosophe

jusques dans ses caresses et son affection.

Je pouvois me compter au nombre de ces enfans malheureux à qui leurs parens n' ont jamais souri. Rien n' égala donc l' avidité de mon coeur à recevoir les premiers sentimens de l' amour. ô Dieu !

M' écriai-je après quelques réflexions qui me firent découvrir la véritable situation de mon ame, je ne sais à quoi vous me destinez, mais ce que j' éprouve ne sauroit être un effet de votre haine, ni un présage de mauvaise fortune ; c' est la félicité même qui semble se répandre tout d' un coup dans mon coeur. Comment ai-je pû ignorer jusqu' à présent que j' étois capable d' un tel bonheur, et pourquoi les hommes se plaignent-ils donc tant de la nature ? Cependant, ajoutai-je en moi-même, allons bride en main : l' amour est une charmante passion, je le sens bien : c' est une passion innocente, du moins par rapport à moi qui n' ai point cherché à la faire naître, et qui ai vécu jusqu' à présent avec assez de vertu pour n' avoir rien

p152

dans le coeur qui puisse venir d' une mauvaise source. Mais on dit que c' est une passion dangereuse, qui a besoin d' un frein continuel ; que si elle manque d' être ainsi retenue, elle endort la vertu peu à peu, lors même qu' elle est en bonne intelligence avec elle, et qu' elle la trahit et la ruine à la fin. Ne nous livrons donc à elle qu' avec les précautions qu' elle demande. La première sera de conserver toujours ce soin exact de la régler, puisqu' il est si nécessaire. J' y trouverai peu de difficulté, continuai-je, car quel seroit le fruit de mes études et des instructions de ma mere, si je n' en tirois assez de force pour obtenir quelqu' empire sur moi-même ? Je trouverai sans cesse dans mes livres, dans mes réflexions, et dans la droiture de mon coeur, le contrepoids des dangers de l' amour. L' étude servira, s' il se peut, à me rendre sage, et l' amour à me rendre heureux. Une autre précaution que je veux prendre, et qui peut me rassurer seule contre toute sorte de défiances, c' est de découvrir naturellement mes dispositions à Mylord Axminster. Je veux qu' il soit

mon juge. Il aime sa fille, il m' aime, il a l' expérience du monde et de l' amour, ses conseils serviront de règle à ma conduite et à mes sentimens.

p153

Telles furent mes premières résolutions. Je les considérai de nouveau après les avoir formées. Elles me parurent sages et vertueuses. J' étois assuré qu' elles étoient sincères. Je n' eus pas le moindre scrupule après cela sur ma passion, et je retournai avec empressement à la chambre de mylady, pour y goûter la satisfaction d' être auprès de ce que j' aimois. Il me sembloit qu' après cet examen de mes sentimens, j' allois me trouver moins embarrassé avec elle, et la caresser avec plus de liberté que jamais. J' entrai : mais si je commençois à connoître par expérience ce que c' étoit qu' un sentiment d' amour, j' ignorois encore les bizarres effets de cette passion. L' air ouvert et familier avec lequel je me disposois à aborder l' aimable Fanny, m' abandonna lorsque je fus auprès d' elle, et qu' elle eut jetté ses regards sur moi. Je demeurai muet et tremblant, sans pouvoir faire un effort pour vaincre cet accès de timidité. Mon dessein avoit été de l' embrasser selon ma coutume, je sentis que je manquois de hardiesse, et je ne trouvai point mes bras prêts à m' obéir. Elle s' aperçut du trouble qui paroissoit dans mes yeux, et l' attribuant peut-être à quelque chagrin, elle vint elle-même à moi pour me divertir

p154

par ses caresses. Ses mains n' eurent pas plutôt touché les miennes, que mon visage se couvrit d' une rougeur extraordinaire, comme si c' eût été l' effet involontaire de quelque honte. Je me dégageai d' elle avec plus de respect et de réserve qu' elle n' avoit accoutumé d' en remarquer dans mes manières. Elle me demanda la cause de cette apparente froideur, qu' elle

prenoit pour tristesse, et elle fut étonnée de me voir aussi embarrassé dans ma réponse que je l' étois dans mon action. Surpris moi-même au dernier point de ce qui venoit de m' arriver, je pris le parti de sortir presque aussitôt, et d' aller me promener seul à l' entrée de la caverne, pour m' éclaircir sur mes propres dispositions, et chercher la raison d' un si étrange changement. Suis-je déjà guéri de l' amour, disois-je en moi-même ? Est-ce là cette passion que je croyois si tendre et si ardente, et dont je me promettois tant de douceurs ? Loin d' aimer Fanny, ajoutois-je, je la hais assurément, car il n' y a que la haine qui puisse inspirer l' émotion et la contrainte où je viens de me trouver en sa présence. Je suis tout différent des autres hommes, je suis un monstre, comme je l' ai pensé autrefois ; car il n' est pas naturel qu' on puisse passer ainsi tout d' un

p155

coup de l' amour à la haine. Je retombai là-dessus dans toutes les idées que j' avois eu autrefois de mon caractère, et je me plaignis long-tems de la nature beaucoup plus que de la fortune. Après toutes mes plaintes, je ne sentis pas que mon penchant à retourner auprès de Fanny fut diminué ; au contraire mon coeur voloit vers elle. Il murmuroit de ce que je l' avois quittée si brusquement, et de ce que j' avois si mal répondu à l' inquiétude obligeante qu' elle m' avoit marquée pour ma santé. Une vive impatience me prit de retourner à sa chambre, et de me jeter à ses pieds pour les baiser mille fois. J' y allois sans me donner le tems d' examiner ces nouveaux sentimens, et sans me demander pourquoi je pensois à me jeter à ses pieds plutôt qu' à l' embrasser comme j' étois accoutumé ; mais ayant apperçu le vicomte qui revenoit de prendre l' air aux environs de la caverne, et qui étoit prêt à rentrer comme moi, je fus obligé de le joindre.

Sa rencontre ne me causa point de peine, quoiqu' elle m' empêchât de suivre le mouvement de mon coeur. Je résolus en l' appercevant de lui découvrir ma

situation, comme je me l' étois proposé. J' allai vers lui, et le priaï de faire encore un tour

p156

de promenade avec moi ; il y consentit. Mais comme j' étois prêt à ouvrir la bouche pour m' expliquer avec confiance, ma voix s' éteignit tout d' un coup, et je me trouvai presque aussi muet que je l' avois été auprès de Fanny. Mylord qui avoit cru remarquer à mon air que j' avois quelque chose à lui communiquer, me regarda fixement, comme s' il eût été surpris de mon silence. Il me fut impossible de m' empêcher de rougir, et ne me trouvant point assez de hardiesse pour parler, je laissai échapper malgré moi quelques soupirs qui trahissoient l' inquiète disposition de mon ame. Il demanda avec empressement à quoi il devoit les attribuer. à rien, lui dis-je tristement. Ce fut envain qu' il me sollicita de lui en apprendre davantage ; je recueillis mon esprit et mes forces, mais ce ne fut que pour lui faire perdre la pensée que j' eusse eu dessein de l' entretenir d' autre chose que de matieres indifférentes. Il rentra dans la caverne. Je demurai seul dehors pendant quelques momens, pour m' interroger encore sur cette aventure, à laquelle je ne pouvois trouver ni de cause, ni de nom. Y eût-il jamais rien de si étrange, disois-je ? Pourquoi ai-je donc reçu une langue de la nature, si ce n' est pour

p157

m' exprimer : qui m' empêchoit d' ouvrir la bouche ? N' étoit-ce pas pour parler de mon amour à mylord que je l' avois prié de s' arrêter ? Enfin, à force d' examiner tous les replis de mon ame, je crus avoir démêlé que c' étoit la honte qui m' avoit retenu, et cet éclaircissement jetta aussi quelque lumiere sur ce qui m' étoit arrivé auprès de Fanny. Voyons, dis-je aussitôt, ayons recours à ma regle. S' il est vrai que tous mes sentimens naturels sont

encore droits et bien ordonnés, celui-ci doit avoir une cause juste qu' il faut tâcher d' approfondir. Je la cherchai par une infinité de réflexions ; et comme la simplicité de mon esprit n' empêchoit pas que je ne l' eusse, s' il m' est permis de le dire, assez juste et assez pénétrant, je découvris à la fin que la honte que j' avois eu de m' expliquer avec Mylord Axminster avoit été non-seulement juste, mais l' effet, quoique d' une maniere enveloppée et confuse, d' un principe de raison et d' équité que j' eusse dû suivre de même, si j' y eusse fait auparavant une plus claire attention. En un mot, je fus frappé en y réfléchissant, de la disproportion qu' il y avoit entre la fortune du vicomte et la mienne. Sa naissance et son rang l' élevoit infiniment au-dessus de moi. Je ne l' aurois pas valu quand

p158

j' aurois été le fruit du mariage de Cromwell, combien moins n' étant que le fils de sa maitresse. Il est vrai que nous étions compagnons d' infortune, mais le point qui faisoit notre différence étoit attaché à nos personnes. C' étoit ma crédule grossiereté qui m' avoit fait illusion en ne me faisant envisager que sa bonté et son amitié, tandis qu' elle me cachoit l' inégalité de nos conditions. J' attribuai à la même cause la timidité que j' avois eu auprès de sa fille, c' est-à-dire, à un respect secret et naturel qu' une haute naissance s' attire, et dont je n' avois pû me défendre au moment que j' allois y manquer en lui découvrant grossièrement ma passion. Je me trompois peut-être par rapport à elle, ou du moins je n' attribuois mon silence qu' à la moitié de sa cause, lorsque je l' attribuois au seul respect que m' avoit inspiré la grandeur de sa naissance ; ma tendresse sans doute y avoit la meilleure part. Mais si j' étois capable alors de raisonner juste sur les idées de l' ordre, j' étois trop novice encore en fait de sentimens pour savoir qu' un véritable amour inspire plus de respect pour une bergere aimée, que la noblesse du sang pour la premiere princesse du monde. Cette découverte mit beaucoup de

changement dans mes premières idées. Elle me fit balancer d'abord si mon amour lui-même n'étoit pas contraire à l'ordre, et par conséquent au devoir et à la vertu. Attaché comme j'étois à mes principes, j'aurois entrepris infailliblement de faire violence à mon cœur, si j'eusse cru n'y pouvoir souffrir ma passion sans une criminelle indulgence. Mais il me parut, après un sincère examen, que les droits de la nature étant les premiers de tous les droits, rien n'étoit assez fort pour prescrire contre eux ; que l'amour en étoit un des plus sacrés, puisqu'il est comme l'âme de tout ce qui subsiste, et qu'ainsi tout ce que la raison ou l'ordre établi parmi les hommes pouvoient faire contre lui, étoit d'en interdire certains effets, sans pouvoir jamais le condamner dans sa source. Je me résolus sur ces fondemens à ne point combattre mon inclination pour Fanny, et à tirer de ma tendresse tout ce que je pouvois en espérer pour mon bonheur. Mais je ne promis pas moins fortement au ciel de ne laisser jamais rien échapper qui pût blesser l'ordre, et me rendre criminel. Je m'attachai à ces deux résolutions d'une manière inébranlable. J'avois trop peu de connoissance de la nature du cœur pour prévoir ce que me coûteroit

un jour ma constance à les observer, mais c'étoit assez que j'eusse reconnu mon devoir pour ne pas demeurer un moment indéterminé à le suivre. Le premier fruit de mes résolutions fut de me faire mettre plus de réserve et de circonspection dans mes manières, soit à l'égard de mylord, soit avec son aimable fille. Selon mon projet il ne devoit jamais s'apercevoir des sentimens que j'avois pour elle, et je ne devois les laisser connoître à elle-même que par des soins et des services plus ardens peut-être et plus assidus que ceux qui partent d'un cœur indifférent, mais moins déclarés que ceux

d' un amant à qui l' espérance est permise. Je condamnai ma langue à un éternel silence. Ce que j' avois éprouvé me faisoit croire qu' elle n' auroit pas de peine à le garder. Je retournai dans la caverne après m' être affermi dans ces spéculations, et j' en commençai aussi-tôt la rigoureuse pratique. J' abordai Fanny avec moins d' embarras que je n' avois fait une heure auparavant, mais d' un air plus composé et plus sérieux. Je retranchai l' excessive familiarité avec laquelle j' en avois usé jusqu' alors ; il me sembloit que mes caresses avoient changé de nature avec mes sentimens, et que je ne pouvois plus les

p161

regarder comme innocentes. Mon zèle pour son instruction ne fit qu' augmenter, mais les soins que j' y apportois ne pouvoient trahir leur cause, parce qu' il étoit naturel que mylord les expliquât comme un effet de la reconnoissance que j' avois pour les siens. Cependant comme il étoit clairvoyant, et que de mon côté je n' étois pas assez habile pour prendre cet air aisé sans lequel on ne soutient pas long-tems un personnage contrefait, il découvrit par ma contrainte que j' étois agité de quelque mouvement extraordinaire. Il me pressa de lui ouvrir mon coeur. Ses instances furent si tendres, qu' elles penserent plus d' une fois m' arracher mon secret. J' eus la force néanmoins d' y résister. Il se passa presque un an entier, pendant lequel j' observai constamment la même conduite. Je voyois Fanny continuellement, j' admirois ses charmes, je me livrois en secret au plaisir de l' aimer, et la seule marque que je lui donnai de mon amour, fut de retrancher celle que je l' avois accoutumée à recevoir de mon amitié. La mort de mylady vérifia enfin la prédiction de Madame Riding. Le ciel lui fit une faveur en finissant ses langueurs et ses peines. C' en étoit une aussi pour le vicomte, car les continuelles souffrances

p162

d' une épouse si chere, rendoient sa vie si triste et si malheureuse, qu' on auroit eu peine à le trouver un seul moment tranquille. Cependant il sentit aussi vivement sa perte que s' il eût perdu tout son bonheur avec elle. Il en fut long-tems inconsolable. Les bons offices de Madame Riding, et les soins de sa fille et les miens, adoucirent peu à peu les amers sentimens de son ame. Nous le fîmes consentir à souffrir la vie, et pour achever de le guérir, Madame Riding lui proposa de quitter cette sombre demeure, où depuis si long-tems il n' avoit cessé de s' affliger. Il n' étoit pas question de retourner à Londres, ni de penser à demeurer en Angleterre. La haine de Cromwell n' étoit pas éteinte ; le vicomte avoit toujours à craindre les mêmes périls. Mais comme il n' étoit demeuré dans le royaume, après l' affaire de Windsor, que pour ne pas abandonner son épouse qui n' étoit point en état de le suivre, Madame Riding le pressa de quitter un séjour qui convenoit aussi peu désormais à la situation de son esprit qu' à celle de sa fortune. Je perdrai ce que j' ai de plus cher, lui dit cette bonne amie, en vous voyant partir avec votre fille et Cleveland, mais c' est votre intérêt qui le demande. Je vous conseille de suivre le

p163

parti que je proposois à Cleveland il y a un an, c' est-à-dire, de passer en France, où l' on assure que le roi Charles est à présent. Il reverra volontiers de si illustres serviteurs, et vous aurez du moins auprès de lui un asile agréable. Mylord Axminster ne goûtoit point d' abord cette proposition. La haine qu' il conservoit encore pour la vie, lui faisoit souhaiter de l' achever dans les ténèbres de notre solitude, et auprès du tombeau de son épouse. Pour moi qui trouvois dans sa présence et dans celle de sa fille de quoi borner tous mes desirs, il m' étoit indifferent de changer de demeure, dès qu' il m' étoit accordé de suivre ces deux cheres personnes. Je le laissai raisonner sur cette affaire avec Madame Riding. Elle le fit entrer à

la fin dans ses sentimens. Mais par un retour auquel elle ne s' étoit point attendue, il la pressa de quitter elle-même l' Angleterre avec nous. Il lui représenta que dans les dispositions où elle étoit à l' égard de Cromwell et de la tyrannie, rien ne devoit l' attacher plus que nous à notre malheureuse patrie. Venez, lui dit il, attendre en France que le ciel nous accorde un gouvernement plus juste et des jours plus heureux. Quelle qu' y puisse être notre fortune, nous la partagerons avec

p164

vous : vous servirez de mere à ma fille ; j' aurai toujours pour vous l' amitié et la considération que méritent votre bonté et les services inestimables que vous avez rendus à ma triste famille. Je joignis mes prieres à ses sollicitations. Elle se rendit après une délibération de quelques jours. Nous ne fûmes plus occupés que des préparatifs de notre départ. Elle envoya James dans les ports les plus voisins pour y chercher la commodité du premier vaisseau qui partiroit pour la France. Il en trouva un à Topsham, qui n' est qu' à deux milles d' Excester. Nous louâmes sa sagesse d' être allé directement dans ce petit port, parce que nous avions moins à craindre d' y être exposés aux recherches des émissaires de Cromwell. Mylord Axminster et Madame Riding y firent transporter en secret ce qu' ils avoient de plus précieux. Toutes choses se disposerent si heureusement que nous fûmes en état de nous mettre en chemin peu de jours après, et de gagner sans obstacle Topsham et le vaisseau. Ainsi notre résolution fut presque aussi-tôt exécutée que conçue.

LIVRE 2

p165

Nous n' abandonnâmes point sans
regret notre chere caverne ; le séjour, à
vérité, de notre tristesse, mais en même
tems l' asile de nos malheurs, et la source

p166

de notre salut. Nous y laissâmes le vicomte
et moi deux monumens précieux, dont
nous devons conserver le souvenir plus
d' un jour. Il y avoit enseveli le corps de
son épouse, comme j' avois fait celui de
ma mere. Ce ne fut pas sans avoir arrosé
leurs tombeaux de nos larmes que nous
quittâmes ce lieu désert, ni sans
recommander aux génies tutélaires qui nous y
avoient protégé si long-tems, de veiller à
leur défense, et de les garantir de la
profanation des méchans.

Je le répète, malgré la reconnoissance
qui m' attachoit inséparablement à la
fortune du vicomte, et malgré la passion
même que j' avois pour sa fille, et qui me
faisoit trouver tant de douceur à la suivre,
je ne pus me défendre d' un vif sentiment
de tristesse le jour que nous quittâmes
Rumney-Hole. J' aurois pû l' expliquer
naturellement, comme un effet de
l' impression que faisoit déjà sur moi la pensée du
nouveau genre de vie que j' allois
commencer, mais en examinant de plus près
la disposition de mon ame, je crus y
découvrir quelque chose de plus sérieux
qu' un simple jeu de l' imagination. Ce
n' étoit point une tristesse superficielle que le
même moment peut voir naître et se
dissiper. J' étois pénétré de douleur. Je regardois

p167

en soupirant le lieu tranquille d' où
j' étois prêt de m' éloigner, semblable à un
matelot qui est obligé de quitter le port
dans un tems orageux, et qui jette un oeil
tendre vers le rivage avant que de se
tourner vers l' espace immense des mers, où il
est peut-être attendu par un triste
naufage. Ma vie avoit commencé trop
malheureusement pour m' attendre dans la suite

aux faveurs de la fortune. L' exemple de ma mere, et celui du vicomte qui subsistoient devant mes yeux, étoient deux présages sinistres qui m' annonçoient ma destinée. Je voyois en général, et confusément mille raisons de craindre pour une seule d' espérer. Où vais-je ? Dans quelles vues ? Avec quel espoir ? Telles étoient les questions que je me fis cent fois à moi-même le jour de notre départ, sans qu' il s' offrît rien à mon esprit pour y servir de réponse. Je comptois sur l' assistance certaine de Mylord Axminster, mais ses espérances étoient-elles beaucoup mieux établies que les miennes ? Ce n' étoit point l' expérience, comme on l' a pû voir, qui me suggeroit ces difficultés, elles venoient de quelque solidité d' esprit que j' avois reçu de la nature, et qui me faisoit raisonner du moins sur les possibilités dans les choses que je ne connoissois point par

p168

elles-mêmes, faute d' usage du monde et de commerce avec les autres hommes. Si c' est vous, dis-je au ciel après ces réflexions, qui me faites pressentir ainsi les peines dont je suis menacé, joignez du moins le secours à vos avertissemens, et ne m' exposez point à des maux qui surpassent la médiocre portion de force que vous m' avez accordée. Je sais que j' ai reçu de vous de la droiture et de la raison, j' espere de vous en rendre un compte fidele. Si j' ai besoin de quelque chose au-delà, c' est de vous encore qu' il faut que je le tienne, et je vous le demande. Je fis le chemin jusqu' à Topsham, uniquement occupé de ces pensées. On mit à la voile presque aussi-tôt. Nous étions sur un vaisseau nantois qui devoit s' arrêter à Brest, où nous avions dessein de débarquer. Nous voguâmes pendant une partie du jour avec un vent favorable. Il changea tout d' un coup vers le soir, et le tems devint si gros, que nos matelots nous firent craindre une furieuse tempête. Telle devoit être la premiere faveur qui m' étoit préparée par la fortune. Le capitaine nous ayant paru un homme poli, nous n' avons pas fait difficulté de lui

apprendre le nom et le rang de Mylord Axminster.
Il s' étoit servi de cette connoissance

p169

pour faire mille civilités à ce seigneur ;
de sorte que commençant à
appercevoir quelque danger, il vint le prier,
lui et nous qui avions l' honneur de
l' accompagner, de descendre dans l' endroit
le plus sûr du vaisseau, où il nous plaça
lui même. Nous y demeurâmes environ
deux heures. L' horrible mugissement des
vagues, et l' ébranlement du vaisseau,
nous faisoit juger de la grandeur du péril.
L' amour beaucoup plus que la peur étoit
la passion qui regnoit dans mon ame, car
je n' avois point d' autre inquiétude que
celle que je sentoiss pour Fanny. Elle étoit
à demie morte de frayeur. Madame Riding
n' étoit pas moins allarmée qu' elle.
Mylord tâchoit de les rassurer par ses
discours, et moi je m' occupois à raisonner
intérieurement sur le péril, et à chercher
par quel moyen je pourrois me rendre
utile à l' objet de mes tendres affections.
En considérant toutes les parties du
cabinet où nous étions, j' aperçus une
longue corde, qui me fit souvenir aussitôt
d' un exemple de naufrage que j' avois lû
dans mes livres, et de l' adresse avec
laquelle un heureux époux s' étoit servi de
cet instrument pour sauver sa vie et celle
de son épouse. Je m' en saisis sans
affectation, et je la mis dans ma poche. Le

p170

capitaine entra presque au même moment.
Il dit au vicomte d' un air allarmé,
que c' étoit fait de son vaisseau, qu' il ne
pouvoit résister dix minutes à la tempête ;
qu' il falloit ou se préparer à la mort, ou
songer à s' en défendre par quelque
résolution hardie. Madame Riding et Fanny
tomberent sans connoissance à cette triste
déclaration. Je n' ai qu' un mot à vous dire,
ajouta le capitaine ; de deux chaloupes
que j' ai sur le vaisseau, je vous en offre

une pour vous et votre famille : mon lieutenant y entrera avec vous ; elle est déjà en mer : hâtez-vous, et ne perdez pas un moment. Le vicomte ordonna à son valet et à James de prendre Madame Riding, qui étoit une femme pésante, et de la porter à la chaloupe. Il vouloit se charger lui-même de sa fille ; je m' en étois saisi. Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez-moi périr en la sauvant. Il entreprit envain de l' ôter de mes bras ; je volai sur le pont : jamais fardeau ne parut plus léger. L' extrême agitation du vaisseau ne m' empêcha point de descendre heureusement dans la chaloupe. Mylord y fut un moment après moi. Nous y étions onze en comptant le lieutenant, deux rameurs, nos valets, et deux femmes qui servoient Fanny et Madame Riding. La violence de la mer nous

p171

emporta en un moment loin du vaisseau. Nous n' avons point d' autre lumiere que celle d' une mauvaise lanterne. Le vent souffloit avec une fureur inexprimable, et nous étions couverts à chaque moment par les flots, qui s' élançoient cent pieds au-dessus de nos têtes, et qui retomboient sur nous avec violence. Je ne voulus point me dessaisir de Fanny, quelques instances que m' en fit le vicomte. Je la tenois serrée entre mes bras, comme une mere tient le plus cher de ses enfans. Il n' étoit plus question, ni de respect, ni de bienséance, l' amour seul étoit écouté. Elle n' avoit point recouvré la connoissance, ou si elle lui revenoit pour un moment, la frayeur d' un si horrible danger la lui faisoit perdre aussi-tôt. Comme la tempête ne paroissoit pas diminuer, je résolus d' employer la corde que j' avois apportée à l' usage auquel j' avois eu dessein de m' en servir. Ce fut le ciel même qui m' inspira cette pensée, sans laquelle c' étoit fait absolument de moi et de l' aimable Fanny. Je la liai étroitement par le milieu du corps avec le bout de la corde, je me liai de même, et j' attachai l' autre bout à la chaloupe ; de sorte qu' entre le

bout de la corde qui tenoit à la chaloupe,
et la partie qui me lioit, il y avoit la

p172

longueur de cinq ou six pieds, et à peu près autant depuis moi jusqu' à Fanny. On voit qu' elle étoit en cela mon espérance. à peine avois-je fini mes noeuds, et les avois-je serrés avec beaucoup de soin, qu' une vague épouvantable éteignit notre lanterne, en donnant la plus violente secousse à la chaloupe. La femme de chambre de Madame Riding s' élança vers moi dans un transport de frayeur. Le mouvement de la chaloupe redoublant sa précipitation, elle tomba dans la mer, et nous y entraîna la pauvre Fanny et moi. Notre chute fut si prompte, et les ténèbres d' ailleurs étoient si épaisses, qu' on ne s' aperçut point d' abord de notre malheur. Nous eûmes tout le tems de boire l' onde amère. La femme de chambre périt. Pour moi, je fus quelque tems sans connoissance, malgré l' agitation continuelle que je recevois de la chaloupe à laquelle je tenois par ma corde, et les sauts mêmes qu' elle me faisoit faire hors de l' eau lorsqu' un coup de vent redoubla sa vitesse, servirent enfin à rappeler mes esprits. J' ouvris les yeux sans rien appercevoir, et ce qu' on aura peine à croire, je sentis que malgré la secousse de ma chute, malgré le choc des vagues et la perte de mes sens, j' avois toujours conservé dans mes bras

p173

ma chere Fanny. Je dis que je le sentis, parce que j' avois peine d' abord à le croire moi-même, et que je ne m' en convainquis qu' après diverses épreuves. Je recueillis toutes les forces de mon corps et de mon esprit, pour résister aux vagues, dont les coups redoublaient continuellement. Tantôt je me trouvois à fleur d' eau, et comme suspendu par la corde entre la chaloupe et la mer ; j' avois alors quelque liberté de respirer, et je levois

Fanny autant qu' il m' étoit possible pour lui donner la même facilité. Un moment après j' étois comme enseveli sous une montagne d' eau qui rouloit sur moi, et j' avalois malgré mes efforts une abondance d' eau salée. J' essayai de jeter quelques cris pour m' attirer l' attention de la chaloupe, mais le bruit des flots n' auroit pas permis d' entendre celui du tonnerre. Il étoit impossible que ma vigueur ne m' abandonnât pas à la fin, ou que la corde fût assez forte pour nous soutenir, si la tempête eût duré quelques heures de plus avec la même violence. Le vent s' appaisa vers la pointe du jour, et la tranquillité revint peu à peu sur les flots. On nous croyoit perdu sans ressource. Mylord Axminster pleuroit sa fille en pere inconsolable, et loin de se réjouir de la

p174

fin du danger, il prioit le ciel de lui ouvrir comme à elle un tombeau dans le sein de la mer. à mesure que le jour s' éclaircissoit, il jettoit les yeux de côté et d' autre, avec une olle espérance de voir du moins flotter nos cadavres. Le triste état où j' étois ne m' empêcha point de le remarquer distinctement, tandis qu' il se tenoit debout dans la chaloupe, et qu' il sembloit nous chercher en promenant au loin ses regards. Je m' efforçois de crier ; ma voix étoit éteinte. L' eau d' ailleurs étoit si épaisse et si mêlée de sable, que quand il eût pû s' imaginer que nous étions proche de lui et à portée de recevoir un prompt secours, il ne lui auroit pas été facile de nous appercevoir avant que les ténèbres fussent entièrement dissipées. Il me vint à l' esprit de lever plusieurs fois la main. Le lieutenant fut le premier qui me découvrit, et se baissant promptement dans l' espérance de pouvoir atteindre jusqu' à moi avec la sienne, il fut surpris de voir une corde tendue, qui paroissoit aboutir à quelque chose. Il la tira aussi-tôt ; m' ayant amené sans peine jusqu' à lui, il n' en eut pas beaucoup non plus à me mettre moi et mon cher fardeau dans la chaloupe. Cette action se fit si promptement, que Mylord Axminster, qui avoit

le dos tourné, et qui considéroit la mer d' un autre côté, n' eut point le tems de s' en appercevoir. Le lieutenant s' écria : mylord ! Le ciel vous rend votre fille. Sa surprise ne peut être représentée. Il ne savoit s' il en devoit croire ses yeux, ni de quelle maniere il falloit expliquer ce miracle. Cependant comme il étoit incertain qu' elle fut en vie, il n' osa se livrer tout d' un coup à la joie. Il voulut d' abord la prendre entre ses bras. Quoiqu' étendu tout de mon long dans la chaloupe, je la tenois encore entre les miens. Il eut assez de peine à l' en tirer, parce que tous mes esprits ayant coulé dans cette partie de mon corps qui avoit été employé à la retenir, les nerfs s' étoient tellement roidis qu' ils furent pendant quelque tems comme inflexibles. Fanny n' avoit pas la moindre connoissance. Pour moi, j' en conservois encore un peu à mon entrée dans la chaloupe, mais je ne tardai point à la perdre. On nous la rappella néanmoins à l' un et à l' autre en moins de tems qu' il n' étoit naturel de l' espérer. J' ouvris les yeux, et ma premiere curiosité fut de savoir si Fanny étoit morte ou vivante. Mylord étoit auprès de moi lorsque je fis cette question, car son amitié lui fit partager également ses soins entre sa fille

et moi. Il me dit qu' elle avoit donné quelques signes de vie, et qu' il commençoit à bien espérer d' elle. En effet elle revint peu à peu après qu' on lui eut fait rendre l' eau qu' elle avoit avalée. La mer devint bientôt si paisible, qu' il ne nous restoit à craindre nul danger, et le jour étant arrivé tout à fait, nous découvrîmes les côtes de France, dont le lieutenant ne s' étoit point imaginé que nous fussions si proches. Il fit ramer à toute force vers l' endroit de la terre le plus voisin. La connoissance qu' il avoit de cette mer lui fit appercevoir que nous n' étions pas éloignés d' un petit port de Normandie qu' on appelle Fecamp. Il fit prendre cette route à ses matelots.

Nous fûmes en un moment à la vue des clochers de la ville. Mais il se trouva malheureusement que la marée commençoit à se retirer. La riviere étant étroite, et le reflux par conséquent fort rapide, nous courions risque d' être exposés à demeurer encore quatre ou cinq heures en mer, ce qui affligeoit extrêmement le vicomte, moins par la crainte d' un nouveau péril, que par la peine qu' il ressentoit de se voir dépourvu de tous les secours qui étoient nécessaires au rétablissement de Fanny. Tandis qu' il se plaignoit de la rigueur du ciel, et qu' il excitoit nos deux

p177

rameurs à redoubler leurs efforts pour surmonter la rapidité de l' eau, nous découvrîmes un petit vaisseau qui sortoit de la riviere, et qui sembloit se hâter de venir vers nous. Il s' avança si vite que nous eûmes peu de mouvement à faire pour le joindre. En l' abordant nous crûmes reconnoître notre capitaine. C' étoit lui-même en effet, quoiqu' il fut sur un vaisseau différent. Il avoit vu périr le sien par la tempête ; et s' étant sauvé dans sa chaloupe avec huit matelots qui composoient son équipage, il avoit été porté à Fecamp par le même vent que nous. Sa générosité et son attention pour Mylord Axminster l' avoient engagé aussi-tôt à monter sur le premier vaisseau qu' il avoit trouvé prêt, et à venir voir si nous étions encore en état de recevoir du secours. Nous passâmes sur son bord. Il nous remit sur le rivage en un moment. Nous répandîmes des larmes de joie en touchant la terre, que nous avions eu si peu d' espérance de revoir. Fanny et Madame Riding n' étoient revenues qu' à demi de leur frayeur et de leur foiblesse. On fut obligé de les transporter sur des chaises jusqu' à l' hôtellerie. J' eus assez de vigueur pour faire ce chemin à pied, mais m' étant mis au lit à mon arrivée, j' y demeurai

p178

quinze jours sans être un seul moment en état d' en sortir. Les deux dames n' y demeurèrent pas moins. Enfin le ciel ayant rétabli nos forces, nous commençâmes à nous entretenir de la situation de nos affaires, et du train qu' alloit prendre notre fortune. Nous n' en avions pas été quittes pour la peur. Ce naufrage nous avoit été presque aussi funeste qu' au capitaine, qui y avoit perdu la moitié de son bien. De quantité de choses précieuses, le vicomte et Madame Riding n' avoient pû sauver que leur argent et quelques bijoux, dont ils avoient eu la précaution de prendre une partie sur eux au commencement de la tempête, et de donner l' autre à leurs valets. Nous étions sans meubles, sans habits et sans linge. Le vicomte jugea à propos que nous nous rendissions d' abord à Rouen pour s' y mettre en équipage, et pour y être informé certainement du lieu où étoit alors le roi Charles. Nous prîmes le chemin de cette ville ; nous y trouvâmes quantité d' anglois qui avoient quitté leur pays avec le roi, et qui attendoient son rétablissement avec impatience. Ils nous donnerent tous les éclaircissemens que nous demandions sur l' état de sa fortune, et par conséquent sur celle que nous avions à

p179

espérer auprès de lui. Ce malheureux prince n' étoit rien moins que dans l' abondance. On nous dit que sa suite étoit à peine celle d' un gentilhomme du commun ; qu' il l' augmentoit lorsqu' il étoit à Paris, ou dans les cours voisines, mais que dans les voyages qu' il faisoit d' un lieu à l' autre, pour demander du secours à divers princes, et les intéresser dans sa cause, il n' étoit accompagné ordinairement que de deux ou trois serviteurs ; qu' il étoit réduit à cette simplicité d' équipage par un besoin presque continuel d' argent ; que si nous en avions à lui offrir, ou du moins si nous pouvions le suivre à nos frais, il nous verroit peut-être arriver auprès de lui avec joie, mais que si nous le cherchions dans le dessein de tirer

notre subsistance de ses libéralités, on nous conseilloit de renoncer à un voyage aussi long qu' inutile ; qu' on le croyoit parti depuis quelque tems pour se rendre sur les frontieres de France et d' Espagne, où se devoient tenir des conférences pour la paix entre le cardinal Mazarin et dom Louis De Haro ; que la route étoit pour le moins de deux cens lieues, et que c' étoit à nous d' examiner si nous étions en état d' entreprendre un chemin si long, avec si peu d' espérance.

p180

Mylord Axminster ne s' étoit fait connoître à ceux qui lui donnoient cet avis, que sous la qualité d' un anglois expatrié pour la cause du roi. Il les remercia sans s' expliquer davantage : mais loin d' en être plus refroidi dans son dessein, il jugea au contraire que s' il y eût eu pour un homme tel que lui des momens favorables à chercher pour se faire un chemin à l' amitié de son maître, il ne pouvoit souhaiter de plus heureuses circonstances que celles qu' on lui représentoit. Malgré les pertes qu' il avoit essuyées dans notre naufrage, il lui restoit de grosses sommes en argent comptant, et il attendoit dans la suite des remises encore plus considérables par le moyen de Mylord Terwill. Il lui avoit écrit avant notre départ, pour le prier de se charger du soin de ses affaires, comme il avoit fait jusqu' alors. à quoi ses richesses pouvoient elles être employées plus glorieusement qu' au secours de son roi ? Je m' apperçus même que cette pensée lui donnoit un air de satisfaction que je ne lui avois jamais vu. Il pressa les ordres qu' il avoit déjà donnés pour notre habillement et nos voitures. Son projet étoit de traverser toute la France, plutôt que de reprendre la route de la mer, elle eût été plus courte, mais

p181

Fanny et Madame Riding avoient de la

répugnance à s' exposer si tôt à des périls dont elles ne faisoient que de sortir. Je ne fus pas oisif à Rouen pendant que le vicomte faisoit travailler à son équipage. C' étoit quelque chose de si nouveau pour moi de marcher dans une grande ville et de me mêler parmi les hommes, que je laissois passer peu de jours sans me procurer ce divertissement. Il ne servit pas moins à mon instruction qu' à satisfaire ma curiosité. Je parlois assez facilement la langue françoise ; je l' avois apprise dès mon enfance. Le premier usage que j' en fis hors de la présence du vicomte, fut chez quelques marchands, où je me fis conduire pour acheter diverses bagatelles dont j' avois besoin. Je savois en général qu' il y avoit dans les villes un grand nombre de ces personnes officieuses qui font des amas considérables de tout ce qui peut servir à l' utilité des autres hommes, et qui sont toujours prêtes à les distribuer pour quelque somme d' argent, dont il est juste qu' on paye leurs peines et la valeur de leurs marchandises. J' admirai en entrant dans une boutique de bijoutier, l' ordre et la variété des bijoux de toute espece qui y étoient étalés. Comme je rappellois

p182

tout à mes principes de générosité et de justice, je ne pus me défendre d' un mouvement de respect pour le maître de la maison, en considérant de quel zèle il devoit être rempli pour le bien de la société humaine, lui qui s' employoit avec tant de soin à satisfaire aux besoins de tous ceux qui avoient recours à lui. Par quelle reconnoissance, disois-je, peut-on assez payer de tels services ? Mon admiration augmenta encore lorsque je remarquai son empressement à m' offrir tout ce qui étoit contenu dans sa boutique, et la civilité obligeante avec laquelle il me présentoit tout ce qui pouvoit être de mon usage. Il sembloit qu' il devinât mes besoins et mes inclinations. Des étuits, des couteaux, des boîtes de toutes les sortes, mille jolis colifichets, dont la vue seule étoit pour moi un spectacle des plus

agréables. Je les recevois de ses mains à mesure qu' il me les offroit. Je lui en demandois l' usage, qu' il m' expliquoit aussi-tôt avec une grande facilité d' expression, et je les mettois auprès de moi pour en recevoir d' autres qu' il me présentoit de la même maniere. Enfin comme je ne me lassois point de voir et d' entendre, il me demanda si je voulois prendre de lui toutes les marchandises que j' avois auprès de

p183

moi. Je jettai les yeux dessus. Il y en avoit une quantité considérable. Je balançai si j' accepterois tant de choses, dont la plupart étoient plus jolies qu' utiles. Cependant je fis réflexion qu' il y auroit de la grossiereté à refuser ce qui m' étoit offert de si bonne grace. Sa générosité étoit si visible dans ses yeux et sur ses lèvres, que je craignois même qu' il n' en vînt jusqu' à me faire prendre ses bijoux gratis, et uniquement par bonté d' ame. Je me hâtai de lui dire que j' acceptois tout, mais qu' il étoit juste aussi qu' il reçût de moi quelque retour d' estime et de reconnoissance. En conscience, me répondit-il, et au dernier mot, c' est dix pistoles. Je craindrois la punition du ciel si je trompois un jeune gentilhomme, et sur-tout un étranger. J' admirai de nouveau sa droiture, et lui ayant compté les dix pistoles, je le quittai avec mille témoignages d' une sincere estime. James qui m' accompagnoit, se chargea des bijoux. Je ne sais si ce fut par respect ou par un autre motif, qu' il me dissimula ses sentimens, mais lui ayant dit en retournant au logis qu' il y avoit plus de probité qu' on ne pensoit parmi les hommes, et je venois d' en avoir un exemple, il se contenta de me répondre qu' il s' en trouvoit quelquefois, même parmi les marchands.

p184

Mylord Axminster et Madame Riding étoient au logis lorsque j' y arrivai. Je me

hâtai de leur faire voir le fardeau que James apportoit, et de leur apprendre ce que je pensois de l' honnête marchand auquel ma bonne fortune m' avoit adressé. Je leur fis si naturellement l' éloge de sa bonté, qu' ils ne pûrent s' empêcher de se regarder en riant, aussi surpris de mon discours qu' ils l' étoient déjà de cette multitude de bagatelles que je leur montrais. Le vicomte me demanda ce qu' elles m' avoient coûté ? Dix pistoles, répondis-je. Il eut peine à me croire. Je l' assurai qu' elles pouvoient valoir peut-être davantage, mais qu' il étoit certain qu' elles ne valoient pas moins, puisque le marchand avoit attesté sa foi et sa conscience. Cependant il étoit si manifeste qu' elles ne valoient pas le tiers de cette somme, que mylord qui devoit connoître le fond de ma bourse, puisque c' étoit lui-même qui l' avoit remplie, me pria de lui laisser compter ce qui me restoit d' argent. Peut-être ave vous oublié, me dit-il, la valeur des monnoies, quoique je vous l' aie apprise avant votre départ ; vous croyez avoir payé plus que vous n' avez fait. Il examina ce qui me restoit, et il ne trouva mon rapport infidele qu' en un point ; c' est qu' au

p185

lieu de dix pistoles que je croyois avoir données, le marchand en avoit reçu de moi quinze. Il en prit occasion, non de me reprocher cet achat de bagatelles, qu' il étoit bien persuadé que je n' estimois pas plus que lui, mais de m' instruire de mille choses qui ne s' apprennent point par l' étude des livres. J' avois quelque peine à reconnoître que j' eusse été trompé si grossièrement. N' en rougissez pas, me dit-il : votre ignorance à cet égard est moins honteuse pour vous que pour ceux qui peuvent vous tromper, parce que vous ne vous défiez pas d' eux, et que vous n' avez pas encore eu l' occasion de les connoître. C' est le malheur et la honte des hommes, ajouta-t-il avec beaucoup de sagesse, qu' on ait besoin d' une autre étude que celle de la vertu, et d' autres principes que ceux de l' innocence, pour savoir vivre et se conduire avec eux. Ce

n' est pas assez pour un honnête-homme, de plaindre ou de mépriser ceux qui ne lui ressemblent pas, il faut qu' il sache se défendre de leurs artifices. Comme il y a une science qui enseigne à faire du bien aux autres, il y en a une qui apprend à éviter le mal qu' ils peuvent nous faire. Celle-ci vous manque, mais un peu d' usage vous en aura bientôt instruit. Je lui

p186

répondis que mon regret n' étoit pas précisément d' avoir été trompé, mais de l' avoir été par les apparences de la bonté et de la vertu. Vous le serez plus d' une fois, reprit-il, si vous en jugez toujours à la première vue ; cette science dont je vous parle, et qui vous est nécessaire, consiste justement à distinguer les dehors qui sont souvent trompeurs, où à se tenir du moins dans une défiance raisonnable à l' égard de ceux dont on n' a pas eu le tems de démêler les intentions. Avec quelque adresse et quelque soin que le vice se déguise, il ne soutient pas long-tems l' examen d' un oeil droit et attentif. Il y a très-peu de marques qui lui soient communes avec la vertu, la différence ne coûte guères à appercevoir. Le vicomte ajouta que les règles qu' il me donnoit étoient générales, et regardoient tous les hommes, mais qu' à l' égard des marchands en particulier, il y en avoit d' autres qui étoient plus faciles à suivre ; que la fraude et la supercherie étoient comme passées en usage dans cette profession, ce qui les rendoit moins dangereuses ; que trompeur et marchand étant deux mots synonymes, dont le sens étoit entendu de tout le monde, on n' entroit point dans une boutique sans être armé de précaution ; qu' il n' arrivoit

p187

d' être trompé qu' à ceux qui veulent bien l' être, parce qu' il n' y a personne qui ne soit instruit du péril. Cette leçon me fut extrêmement utile, parce qu' il me fut aisé

de l' appliquer à mille occasions qui renaissent tous les jours. Si j' étois assez simple pour être facile à tromper, j' avois reçu du ciel assez de bon sens pour ne l' être qu' une fois, c' est-à-dire, que réfléchissant sur tout ce qui m' arrivoit, j' en tirois des lumières dont je me servois utilement dans les mêmes circonstances. Pour ce qui regardoit les cinq pistoles que j' avois données au-delà du prix dont j' étois convenu, comme ce n' étoit qu' une erreur de compte, Mylord Axminster s' imagina que le marchand ne feroit pas difficulté de me les restituer. Il me conseilla de retourner chez lui sur le champ. J' y allai, mais la seule satisfaction que je pus tirer, fut de recevoir de nouvelles civilités. Il m' assura qu' il n' avoit rien reçu de trop, et que nous étions tous deux trop justes dans nos calculs pour avoir commis une erreur si considérable. Quoique je reconnusse tous les jours qu' il m' étoit utile de fréquenter le monde, et même d' être quelquefois trompé, je sentoient néanmoins une espèce de honte lorsqu' il m' arrivoit de l' être de nouveau

p188

dans quelque occasion que je n' avois pas prévue. Le vicomte qui me regardoit comme son fils, et qui auroit été bien aise de me voir défait de quantité de choses qui étoient encore à réformer dans mes idées et dans mes manières, me pressoit de sortir souvent, et de visiter ce qu' il y avoit de remarquable dans la ville. Il m' exhortoit à m' insinuer dans les compagnies, et il se faisoit un plaisir d' entendre les observations que je ne manquois pas de faire sur tout ce qui s' étoit présenté à mes yeux. Il demeura même à Rouen, dans cette vue, plus long-tems qu' il ne s' étoit proposé. Comme il ignoroit la langue du pays, il ne pouvoit le connoître, me disoit-il, que sur mes relations ; et me priant de lui rapporter jusqu' aux moindres bagatelles que j' avois observées, il feignoit de recevoir de moi comme une faveur ce qu' il ne m' engageoit à faire que pour ma propre utilité. Quoiqu' il n' eût pas le moindre soupçon de la

tendresse que j' avois pour son aimable
fille, il s' étoit apperçu que mon respect pour
elle me rendoit extrêmement soumis à
toutes ses volontés ; il se servit encore de
ce moyen pour hâter le changement qu' il
desiroit dans ma personne. Il lui ordonna
de me railler agréablement lorsqu' il m' échaperoit

p189

quelque simplicité en sa
présence, et elle s' en acquitta d' une maniere
qui réussit au-delà de ses espérances. Je ne
conçus pas d' abord aisément quel étoit
le dessein de Fanny, et surpris de lui voir
prendre avec moi un ton auquel elle
n' étoit pas accoutumée, je cherchai pendant
quelques jours la cause de cette nouvelle
conduite. Je crus l' avoir pénétrée. Je
me flattai même qu' à l' envie de suivre les
ordres de son pere, que je regardois
comme sa premiere vue, elle joignoit une
secrete reconnoissance pour mes soins,
qui lui faisoit souhaiter de me voir
bientôt tel que je pouvois devenir. Ce fut un
éguillon qui me donna plus de zele que
jamais à chercher les occasions de
m' instruire. Je me fis introduire dans les
meilleures maisons de la ville par quelques
anglois qui y avoient des habitudes. J' y
trouvai non-seulement des modeles qui
pouvoient servir à me perfectionner dans
les choses dont j' avois déjà quelque
connoissance, mais encore une infinité
d' objets qui me parurent nouveaux, et qui
servirent autant du moins à mon
divertissement qu' à mon instruction.
Les françois sont polis, il faut leur
accorder cette gloire. Ils le sont sur-tout
à l' égard des étrangers : mais je ne sais de

p190

quelle maniere on pourroit définir
proprement leur politesse. Elle ne consiste
pas seulement dans leurs manieres
extérieures, qui sont gracieuses et
prévenantes, ils affectent de la répandre jusques
dans leurs sentimens, ou du moins dans

une certaine façon de les exprimer qui n' est propre qu' à eux. Si toutes les protestations d' amitié, et les assurances d' estime, de zele et d' attachement qu' on reçoit en France, étoient sinceres, il faudroit regarder cette nation comme une société d' hommes choisis, qui possèdent au plus haut degré toutes les belles qualités de l' ame, et qui n' ont pas un seul des défauts communs aux autres hommes. à peine fus-je entré dans une des principales maisons où mon compatriote m' introduisit, que sur cette récommandation d' être anglois et fils naturel de Cromwell, on s' empressa de me combler de civilités. On me demanda depuis quel tems j' étois arrivé à Rouen, et l' on n' eut pas plutôt appris que j' y étois depuis quinze jours, qu' on me fit mille reproches de m' être tenu caché si long-tems. Je devois m' être fait annoncer dans toutes les maisons de la ville en arrivant, on auroit prévenu ma visite en me la rendant chez moi. Quelle perte d' avoir connu si tard une personne

p191

de mon mérite ! On me fit des offres de services qui m' auroient mis pour toujours à couvert de tous les besoins, si l' on eût été fidele à les exécuter. On admira ma bonne mine, et comme je ne répondois rien dans la premiere surprise que me causoit ce déluge de compliments, trois ou quatre dames, qui paroisoient tenir le premier rang dans la compagnie, formerent une longue conversation sur mes belles qualités, qu' elles n' avoient point eu assurément le tems de connoître. Confus de cette effusion de faveurs que je recevois sans les mériter, j' exprimai enfin en assez peu de mots le vif sentiment que j' en avois. On admira aussi-tôt mon esprit, quoique j' eusse dit les choses les plus communes, et les quatre dames recommencerent mon éloge avec un redoublement d' expressions flatteuses. J' avoue que les entendant continuer d' un air sérieux, et faisant réflexion que c' étoient des personnes d' un rang distingué qui n' avoient nul intérêt à me tromper, je me livrai intérieurement au plaisir

d' être loué par de si belles bouches. Je me persuadai même que j' avois reçu de la nature des qualités que je n' avois pas reconnues jusqu' alors, et je fus ainsi pendant quelques momens la dupe de mon

p192

amour-propre. Mais il arriva heureusement qu' une autre dame de la ville, qui venoit rendre aussi sa visite à la maîtresse du logis, fut introduite dans la salle où nous étions. On se leva pour la recevoir. Pendant le mouvement que cela produisit, j' entendis distinctement une des quatre dames qui disoit secrettement à sa voisine : convenez que voilà un jeune anglois bien sot. Je fus frappé jusqu' à rougir de honte. Elle ne s' en aperçut point, et ce qu' il y a de plus étrange ; c' est qu' adressant aussi-tôt la parole à celle qui arrivoit, elle se remit sur mes louanges avec la même rapidité d' expressions. Je trouvai quelque chose de si offénçant dans ce double personnage, que je vis le moment où j' allois m' en plaindre en rompant toute mesure, mais un instant de réflexion me remit. Je me reprochai seulement ma crédule simplicité, et je reconnus mieux que jamais qu' il y a peu d' occasions où l' on puisse prendre confiance aux discours et aux actions des hommes, puisqu' ils sont si naturellement perfides qu' ils trompent sans intérêt même et sans motif. Je fus vengé néanmoins avant la fin de ma visite. J' étois demeuré muet aussi long-tems que la conversation avoit roulé sur mon mérite, et ensuite sur les modes ou

p193

les histoires du tems. Une réflexion sérieuse qu' un honnête homme de la compagnie fit peut-être à dessein, donna ouverture à un entretien plus sensé. Je fis peu à peu violence à ma timidité, et je m' expliquai d' abord assez heureusement pour m' attirer de l' attention. Je m' animai si bien en continuant de parler, que je pris

enfin le dessus par mille excellentes choses que le souvenir de mes études ou de mes réflexions me fournissoit. Je m'apercevois que j'étais écouté avec plaisir, et jettant les yeux de tems en tems sur celle qui m'avait moins loué que raillé, j'avais la satisfaction de voir qu'elle me regardoit avec une apparence de surprise et d'admiration. Je reçus en quittant la compagnie des marques d'estime qui avaient plus de sincérité que les premières, mais j'y fus peu sensible. Ma droiture ne me permettoit pas de goûter des louanges que je méritois peut-être, mais qu'on m'avait accordé avec aussi peu de réserve lorsqu'on étoit persuadé que je ne les méritois pas.

Mon aventure parut réjouissante à Mylord Axminster. Elle fut infiniment utile pour moi ; l'effort que j'avais fait dans cette compagnie pour ouvrir la bouche avec liberté, commença à me donner une

p194

hardiesse que je n'avais jamais sentie jusqu'alors. Je fus charmé de ce changement. J'avais été affligé depuis mon arrivée en France, c'est-à-dire, depuis que je commençois à converser avec les hommes, de me trouver en leur présence un certain embarras dont je ne pouvois me remettre, même après une longue conversation. Ma timidité paroissoit sur mon visage et dans tous mes mouvemens. Ce n'est pas que j'eusse dans le coeur un sentiment de crainte, au contraire j'étais ferme et résolu, je conservois toute la liberté de mon esprit et de mon jugement. Mais c'étoit-là précisément ce qui causoit ma peine, de penser juste et solidement dans toutes les occasions, et de ne pouvoir accompagner l'expression de mes pensées de cet air libre et assuré qui donne du poids à la sagesse et à la raison. S'il m'arrivoit d'entretenir un sot ou un ignorant, je découvrois tout d'un coup son foible, et la supériorité que j'avais sur lui ; cependant j'étais contraint et presque muet en sa présence. à peine pouvois-je soutenir ses regards. Ses moindres mouvemens me déconcertoient, et je

paroissois comme tremblant devant lui, pendant que je lui faisais justice intérieurement, et que je le rangeois dans la classe méprisable

p195

où il méritoit d' être. Graces aux railleries que j' essayai à Rouen, je me défis presque tout d' un coup de cette foiblesse. Ce n' est pas sans raison que je fais ici cette remarque, et que j' ai rapporté quelques légers circonstances de mon histoire qui y ont donné occasion. Un lecteur éclairé demanderoit sans doute où j' ai pû prendre toute la fermeté qu' on verra dans la suite de ma vie, si je n' avertissois par quels degrés je perdis les foiblesses et les timidités de mon enfance. Fanny contribua beaucoup à me guérir de ces imperfections puérides ; c' eût été assez qu' elle m' eût parû les appercevoir et les condamner, pour m' exciter à les combattre, et pour me faire réussir à les vaincre. Elle y employa tant d' adresse, et son inclination s' accorda si bien là-dessus avec les ordres de son pere, que c' est à elle que je dois attribuer la promptitude de mes progrès. Mon ardeur s' accrut extrêmement par une heureuse rencontre qui donna naissance, à quoi dirai-je ? Disons à la félicité de ma vie, car tous les tourmens et toutes les agitations dont elle fut en même tems l' origine, ne sauroient entrer en comparaison avec les torrens de joie et de bonheur dont elle m' ouvrit la source.

p196

Mon amour pour Fanny s' étoit conservé jusqu' alors dans les bornes que je m' étois prescrites à Rumney-hole. Je ne passois pas un moment sans sentir que je l' aimois. Son idée m' accompagnoit continuellement. Je lui rendois mes soins avec toute l' ardeur d' une parfaite passion. Mais rien n' avoit encore trahi le secret de mon coeur. J' ignorois ce qu' elle avoit pensé du changement de mes manieres dans la

caverne de Rumney-hole. Elle s' étoit contentée de mettre aussi plus de réserve dans les siennes, sans qu' il m' eût paru d' ailleurs que sa bonté pour moi fût diminuée. Elle savoit l' obligation qu' elle m' avoit eue sur la mer, et elle reconnoissoit avec joie qu' elle étoit rédevable de la vie à mes soins. Son pere lui rappelloit souvent ce souvenir ; il lui répétoit qu' elle devoit m' aimer comme un second pere, puisque ce sont deux faveurs à peu près égales de donner la vie à quelqu' un, et de lui faire éviter la mort. Ah ! Disois-je intérieurement lorsqu' il lui tenoit ce discours en ma présence, puisse-t-elle me regarder plutôt comme son tendre amant ! Je ne veux point d' une qualité qui me laisseroit son coeur à partager avec quelqu' un. Je n' osois pourtant former d' espérance, et j' étois encore plus éloigné de

p197

lui faire connoître mes desirs. Je n' avois, il est vrai, ni les rigueurs de l' absence à souffrir, j' étois sans cesse avec elle, ni à craindre les froideurs et ses dédains, car j' étois assuré du moins de son amitié, si je n' osois prétendre à son amour. Ainsi j' étois aussi tranquille qu' on peut l' être avec un coeur qui ne sent rien dont il puisse se plaindre, mais qui n' a point ce qu' il désire.

Tel étoit le fond de mes sentimens, lorsqu' il m' arriva d' être le jouet des quatre dames françoises. Quelque mécontentement que j' en eusse ressenti d' abord, il ne m' empêcha point de retourner le lendemain à la même assemblée. La compagnie étoit composée des mêmes personnes, et je n' y fus pas reçu moins civilement que la première fois. Le succès que ma hardiesse avoit eu la veille, m' en inspira ce jour là une nouvelle : j' eus assez de part à tout ce qui se dit d' agréable dans la conversation, pour m' assurer d' avoir fait prendre aux dames une idée favorable de mon esprit. J' en reçus avant la fin du jour des marques qui n' étoient pas trompeuses. Le caractère des dames françoises, autant que j' ai pu le remarquer dans le peu de séjour que j' ai fait en

France, est un composé de tous les extrêmes.

p198

Elles ne sont indifférentes à l'égard de rien. Il faut qu'elles méprisent ou qu'elles raillent ou qu'elles approuvent ; qu'elles aiment ou qu'elles haïssent. Elles sont impitoyables pour le ridicule, et les plus clair-voyantes du monde à le découvrir dans les personnes pour lesquelles leur cœur n'est pas prévenu. Elles ont besoin de toute la politesse qui est comme naturelle à leur nation, pour vaincre la démangeaison qu'elles ont de rire, de railler, et de se répandre en bons mots, qui n'en sont que plus piquans lorsqu'ils sortent ainsi d'une bouche pleine de charmes. Tout au contraire, leur cœur se déclare-t-il pour quelqu'un, elles portent l'indulgence et la bonté jusqu'à l'aveuglement. Tout se change en perfections et en vertus dans ce qu'elles aiment. Elles sont tendres et passionnées, elles louent, elles approuvent, elles admirent ; enfin leur esprit reçoit toujours la loi de leur cœur, et leur cœur n'est jamais modéré dans ses sentimens. Une des quatre dames qui m'avoient raillé la veille, celle même qui m'avoit traité de sot, entra pour moi tout d'un coup dans cette disposition. J'aurois pû m'en appercevoir avant que de quitter l'assemblée, si j'eusse été capable alors de faire ces sortes d'observations, mais prenant

p199

ses regards continuels, et les assurances même d'estime qu'elle trouva le moyen de me donner en secret, pour des civilités ordinaires, je retournai au logis sans lui laisser lieu de croire que j'eusse compris ce qu'il y avoit d'obligeant pour moi dans ses manières. Il se passa quelque tems, pendant lequel je ne manquai point de me trouver assidûment à l'assemblée. Les honnêtetés de cette dame, ses regards et ses éloges, ne firent que redoubler chaque jour. Le seul effet qu'ils

produisirent sur moi, fut de me faire oublier entièrement le premier sujet que j' avois eu de me plaindre d' elle. Enfin étant un jour à m' entretenir avec mylord, on vint m' avertir qu' un laquais demandoit à me parler. Il m' apportoit une lettre. Je la reçus, et comme il se retira aussi-tôt sans marquer qu' il attendît une réponse, je retournai auprès de mylord, et j' ouvris la lettre en sa présence. Il avoit autant d' empressement que moi de connoître le mystere de ce message. C' étoit un billet de cinq ou six lignes seulement, par lequel on me prioit de me trouver le soir du même jour dans un lieu qu' on m' assignoit, pour y recevoir les témoignages de l' estime d' une personne que je ne trouveroïis peut-être pas indigne de

p200

la mienne. J' expliquai le sens de ces paroles à mylord. Il me félicita sur ma bonne fortune, et ravi de cette aventure qu' il jugeoit propre à me former de plus en plus, il me conseilla de me rendre fidelement à l' assignation. Je lui répondis que mon dessein n' étoit pas d' y manquer. Fanny étoit présente à notre entretien ; elle ne parut point y prendre part. Mais le vicomte étant sorti peu après, et me trouvant seul avec elle, je remarquai qu' elle gardoit un silence qui ne lui étoit pas ordinaire avec moi. Je fus le premier à le rompre pour lui parler, en riant, du bonheur que j' avois de plaire à une dame françoise. Elle me dit d' un air qui me parut timide : vous êtes donc résolu d' aimer cette dame, et d' aller au lieu qu' elle vous marque ? Je fus ému du ton dont elle avoit parlé. Je la regardai ; nos yeux se rencontrerent, et par un mouvement qui se conçoit mieux qu' il ne s' exprime, nous demeurâmes ainsi quelque tems à nous considérer avec une tendre langueur. Elle baissa enfin la vue en rougissant, comme si elle eût eu quelque honte de ce qui venoit de lui arriver. Pour moi qui me sentis pénétré jusqu' au fond du coeur, je me levai sans parler, et prenant la lettre qui étoit ouverte sur la table, je la

déchirai en mille pieces. Notre silence continua jusqu' au retour de mylord qui n' étoit sorti que pour un moment. Il fut surpris de voir la lettre en pieces sur le plancher. Est-ce là, me dit-il, le cas que vous faites des faveurs de l' amour ? Je lui répondis que j' avois changé de sentiment par rapport au rendez-vous, ou plutôt que n' ayant nul goût pour une intrigue amoureuse, je n' avois pas pensé sérieusement à répondre aux avances de cette dame inconnue. Il insista sur son premier conseil, et il m' apporta toutes les raisons qui pouvoient m' engager à le suivre indépendamment de l' amour. Je lui déclarai que ses instances étoient inutiles, et je laissai passer effectivement la journée sans sortir du logis.

J' étois trop attentif à tous les mouvemens de Fanny, pour ne pas reconnoître qu' elle étoit satisfaite de ma conduite, et qu' elle étoit entrée dans le sens de ce sacrifice. Cependant je n' en devins ni plus hardi, ni moins respectueux auprès d' elle. C' étoit assez pour moi que j' eusse pu prendre dans ses yeux un rayon d' espérance, et que j' eusse lieu de croire qu' elle connoissoit une partie de mes sentimens. Elle s' aperçoit de mes soins, disois-je en moi-même, lorsque je lui en rendois de

passionnés ; elle les explique ; peut-être a-t-elle la bonté de les approuver. Qui sait à quoi l' amour me destine ? Ces tendres regards qu' elle laissa échapper l' autre jour, n' étoient-ils pas bien au-dessus de mes prétentions ! Il ne m' arrivera jamais de lui rien demander, mon devoir m' ordonne un éternel silence ; mais si le ciel lui inspire quelque bonté pour moi, pourquoi ne tâcherois-je pas de m' en rendre digne ? Mylord pourroit-il condamner lui-même des sentimens aussi purs et aussi réglés que les miens ? C' est une passion bien parfaite que celle qui ne craindrait point l' examen d' un pere, et qui demeure néanmoins si respectueuse et si timide,

qu' elle n' ose même se découvrir à celle qui l' a fait naître. Je résolus de nouveau de conserver toujours cette innocence dans mes desirs.

Le jour suivant ne se passa point sans que je fusse éclairci sur le billet que j' avois reçu, et sur le caractère de la personne qui me l' avoit envoyé. M' étant trouvé à l' assemblée à l' heure ordinaire, je m' aperçus qu' il y manquoit une des dames que j' y avois toujours vues. On vint m' avertir un moment après mon arrivée, qu' une personne de ma connoissance souhaitoit de me parler à la porte. Je

p203

descendis aussi-tôt, et j' y trouvai en effet le même gentilhomme anglois qui m' avoit introduit dans cette maison. Il me pria de le suivre dans un lieu à l' écart, où il vouloit m' entretenir. J' attendis qu' il s' expliquât. Je suis chargé, me dit-il, d' une étrange commission. Vous souvenez-vous d' une dame que vous avez vue quelquefois à l' assemblée, une grande femme, brune et bien faite, qui vous regarde avec tant d' attention que vous avez pû vous appercevoir qu' elle vous veut du bien ? Elle est de mes amies. C' est de sa part que je suis ici, pour me plaindre en son nom d' une injure qu' elle prétend avoir reçue de vous. En un mot, ajouta-t-il en s' interrompant, je suis persuadé qu' elle vous aime passionnément, et qu' elle veut me faire servir à la mettre en liaison avec vous, car sous prétexte de cette injure prétendue qu' elle ne m' a point expliquée, elle exige de moi que je vous conduise chez elle, et que je vous engage à lui faire quelque satisfaction.

Je n' eus point de peine à juger de quelle injure elle se plaignoit. Cependant je cachai à mon ami, par discrétion, que j' eusse reçu une lettre qui m' étoit sans doute venue d' elle ; et n' ayant point dessein de lier avec elle le moindre commerce,

p204

je le priai de se charger lui-même de mes excuses, s' il étoit vrai que j' eusse eu, sans le vouloir, le malheur d' offenser une dame pour laquelle j' avois beaucoup de respect et de considération. Il ne se paya point de cette défaite. J' ai promis, reprit-il, de vous amener ; il faut dégager ma parole, et ne pas faire passer les anglois pour des gens grossiers et farouches. Je me laissai entraîner par ses instances. Il m' apprit en allant que cette dame étoit veuve d' un conseiller au parlement, et qu' elle jouissoit d' un revenu considérable. Comme il n' ignoroit point ma naissance et l' état de ma fortune, que je n' avois pas les mêmes raisons de cacher que Mylord Axminster, il crut me donner un conseil d' ami, en m' exhortant à profiter de la tendresse qu' elle avoit pour moi. Nous entrâmes dans une maison propre et bien meublée. Mon ami qui y alloit tous les jours familièrement, crut pouvoir m' introduire sans s' être fait annoncer. Un bruit confus que nous entendîmes de l' anti-chambre, nous fit arrêter un moment pour prêter l' oreille. C' étoit la voix de deux personnes qui sembloient parler avec chaleur, et qui répétoient plusieurs fois le nom de mon ami. La curiosité le porta à s' avancer davantage pour recueillir quelque

p205

chose d' une conversation qui sembloit l' intéresser. Après avoir écouté un demi-quart d' heure à la porte, il revint à moi en bénissant le ciel qui l' avoit conduit si à propos pour y apprendre un dessein détestable qui se tramoit contre lui. Sortons promptement, me dit-il, je ne remets plus le pied dans cette maison, et je suis fâché de vous avoir proposé d' y venir.

Il m' apprit en sortant son véritable nom que je ne connoissois point, il s' appelloit Mylord *Omerson* . Il étoit à Rouen depuis trois mois, après avoir été obligé de quitter l' Angleterre, pour éviter le ressentiment de mon pere qu' il avoit mortellement offensé. Personne n' y connoissoit son nom ni sa qualité, excepté cette dame

dont il avoit vu le frere à Londres. Ce frere se nommoit Monsieur *Lallin* . Mylord Omerson avoit pris de lui des lettres de récommandation auprès de sa soeur, et s' étant sauvé à Rouen, il avoit lié une connoissance si intime avec elle, qu' il n' avoit pas fait difficulté de lui confier le secret de ses affaires. Ce n' étoit point d' elle en effet, qu' il auroit eu raison de se défier ; elle étoit généreuse et de bonne foi, mais son frere étoit un perfide, qui fonda l' espérance de sa fortune sur la ruine de Mylord

p206

Omerson. Lorsqu' il fut assuré par les lettres de sa soeur que ce seigneur étoit arrivé à Rouen, il s' insinua tellement à la cour de Londres, qu' il trouva le moyen de pénétrer jusqu' à mon pere. Il lui fit connoître qu' il savoit le lieu où s' étoit retiré son ennemi, et s' engagea à le livrer à sa vengeance pour la somme de quatre mille livres sterling. On n' ignore pas que mon pere étoit implacable dans son ressentiment. Il accepta cette offre ; mais ayant voulu être informé de la retraite de mylord, et des moyens que Lallin se proposoit d' employer, il forma sur le projet de celui ci un dessein d' une plus grande étendue. Lallin méditoit simplement de retourner en France, et d' arrêter secretement Mylord Omerson, après s' être accordé avec le capitaine de quelque vaisseau anglois, tel qu' il s' en trouve toujours un grand nombre dans le port de Rouen. Il ne lui auroit pas été difficile de conduire ce seigneur au vaisseau, et de l' y tenir renfermé sans que personne en eût eu connoissance. Mon pere approuva ce plan, et se rapportant de la facilité de l' exécution aux assurances de Lallin, il s' imagina qu' il lui seroit aussi aisé de faire enlever tout à la fois douze ou quinze de ses mortels

p207

ennemis qui avoient choisi la même ville pour retraite. Il s'ouvrit là-dessus au perfide Lallin, qui applaudit tout d'un coup à cet horrible projet, dans l'espoir sans doute d'une plus grosse récompense. Ainsi ce qui n'avoit été d'abord que le dessein particulier d'un scélérat, devint une entreprise considérable par la part qu'y prenoit le chef d'un des plus puissans états de l'Europe. Lallin pour s'assurer du succès, fit entendre à mon pere qu'il auroit quelque risque à courir en employant un capitaine de vaisseau ordinaire, sans compter la difficulté de renfermer et de garder tant de personnes sur un petit vaisseau marchand, qui n'est conduit communément que par cinq ou six matelots. Il lui proposa de faire partir exprès de Londres deux des plus grands vaisseaux qui puissent remonter la Seine jusqu'à Rouen, et d'y mettre avec les marchandises qui serviroient de prétexte au voyage, un certain nombre de soldats braves et déterminés sous l'habit de matelots, pour servir non-seulement à garder les prisonniers lorsqu'on se seroit saisi d'eux, mais encore à les arrêter l'un après l'autre et les conduire aux vaisseaux. L'ordre de ce dessein ayant paru plausible à mon pere, il fit préparer en secret ce

p208

qui étoit nécessaire à l'exécution. Les deux vaisseaux partirent de Londres, et Lallin prit la route de Dieppe, pour se trouver à Rouen avant leur arrivée. Il étoit entré dans la ville le jour même que Mylord Omerson me conduisit chez sa soeur.

Ce seigneur avoit raison de regarder comme une faveur du ciel le bonheur qu'il avoit eu d'entendre le détail d'une partie de ce complot. Il en avoit appris assez pour s'allarmer justement, et quoiqu'il eût lieu de juger par les objections qu'il avoit entendu faire à la soeur de Lallin qu'elle n'approuvoit point le projet de son frere, il ne me parla plus de l'un et de l'autre qu'avec détestation. Après avoir passé une heure chez lui à nous entretenir, nous étions prêts de nous quitter, lui pour

prendre des mesures contre la perfidie de ses ennemis, et moi pour aller faire part de cette nouvelle à Mylord Axminster, lorsqu' un valet de la soeur de Lallin vint le prier de la part de sa maîtresse de se rendre sur le champ chez elle. Il fut incertain de ce qu' il devoit penser de cette priere, et dans le premier mouvement, il se persuada que c' étoit une leurre dont Lallin se servoit pour l' arrêter. Cependant ayant fait réflexion qu' il n' étoit arrivé

p209

que du même jour, et que les vaisseaux n' étoient point encore à Rouen, il ne crut point qu' il y eût de risque à courir, et il espera qu' il pourroit découvrir quelque nouvelle circonstance qui seroit utile à ses affaires. Il me proposa de l' accompagner. Je ne pouvois le refuser avec honneur, ne fut-ce que pour le secourir s' il se trouvoit dans quelque danger. Nous trouvâmes la soeur de Lallin qui l' attendoit avec impatience. Son frere étant sorti un moment auparavant, elle s' étoit hâtée de faire avertir Mylord Omerson, pour l' informer en bonne amie de tout ce qu' elle venoit d' apprendre. Elle ne s' attendoit point de me voir arriver avec lui, mais malgré la satisfaction qu' elle parut en avoir, elle me pria de lui laisser la liberté d' entretenir un moment mylord en particulier. Il lui dit que n' ayant point de secret qu' il ne fut disposé à me communiquer, elle pouvoit s' expliquer librement en ma présence. Ce fut un embarras pour elle qui savoit que j' étois fils de Cromwell ; mais Mylord Omerson l' ayant assuré en général qu' il n' y avoit rien à craindre de moi, quand il seroit même question de mon pere, elle lui raconta avec la plus généreuse franchise le motif du voyage de son frere, et toutes les particularités

p210

que mylord n' avoit entendues qu' imparfaitement. Je me suis efforcée,

ajouta-t-elle, de lui faire perdre ce noir dessein, et je lui ai fait des reproches dont il s' est irrité jusqu' à me menacer de m' ôter la vie de ses propres mains, s' il m' arrivoit de trahir son secret. Mais dut-il exécuter mille fois ses menaces, elles ne sauroient m' empêcher de m' opposer de toute ma force à une si horrible entreprise, et de faire pour vous dans cette occasion, mylord, ce que je crois vous devoir par honneur et par amitié.

Une conduite si noble et si généreuse fit perdre à Mylord Omerson le ressentiment qu' il avoit conçu d' abord légèrement contre cette dame. Il la remercia vivement ; et faisant semblant de n' avoir obligation qu' à elle de cette découverte, il tira d' elle tous les éclaircissemens qui pouvoient servir à sa sûreté. Comme il n' étoit pas le seul dont on méditoit la ruine, il lui demanda si elle avoit appris de son frere le nom de ceux qui étoient compris dans l' ordre de Cromwell. Elle en nomma quelques-uns dont elle se souvenoit, parmi lesquels étoit Mylord Axminster. Je frémis en l' entendant ; je ne pouvois comprendre comment mon pere pouvoit être informé que ce seigneur

p211

étoit à Rouen, sur-tout après le soin qu' il avoit eu de déguiser son nom et de s' y tenir presque toujours renfermé. Je ne doutai point que ma sentence n' eût été prononcée avec la sienne, et j' ai toujours cru que c' étoit par la crainte de m' allarmer que la soeur de Lallin me déguisa la part que j' avois au péril. Je lui demandai si l' on savoit que Mylord Axminster fût à Rouen. Personne ne l' ignore, me dit-elle. Mylord Omerson m' assura la même chose ; et comme je lui marquois quelque surprise de ce qu' il ne m' en avoit jamais rien témoigné, il me dit qu' il l' avoit fait par civilité et pour ne pas le détromper de l' opinion où il étoit qu' on ne le connoissoit point dans la ville. Nous raisonnâmes long tems sur les mesures que nous devons prendre pour notre sûreté commune. La voie la plus courte étoit de dénoncer Lallin, dont on n' auroit pas

manqué de punir la trahison, mais la considération que nous devons à sa soeur, nous obligeoit de garder quelques ménagemens. Nous remîmes à délibérer en commun sur cette affaire avec ceux de nos compatriotes qui étoient enveloppés dans le même danger.

Avant que de quitter cette dame, j' eus un éclaircissement avec elle sur le

p212

billet qu' elle m' avoit écrit la veille. Mylord Omerson eut la discrétion de nous laisser seuls un moment. Elle se plaignit du peu de cas que je paroissais faire de son estime. Je l' assurai que personne n' en avoit pour elle une plus sincere que moi ; mais sans m' expliquer sur la nature de mes engagemens, je lui déclarai avec ma franchise ordinaire, que j' en avois de si forts, qu' ils ne me permettoient point d' en former de nouveaux avec elle. L' air naturel et respectueux dont je m' exprimai fit impression sur son esprit. Je me rends justice, me dit-elle, je ne mérite point que vous rompiez les chaînes d' une autre pour entrer dans les miennes, mais ce que vous me dites aujourd' hui, vous auriez pû me le venir dire hier. Croyez vous qu' il n' en coûte point quelque chose à une personne de mon sexe lorsqu' elle fait certaines avances, et n' est-ce pas toujours le devoir d' un honnête homme d' y répondre du moins avec civilité ? Je trouvai tant d' honnêteté et de bon sens dans ce reproche, que je lui passai condamnation sur la maniere incivile dont j' avois répondu à sa bonté, et je la priaï de me continuer son estime, que je serois toujours très-satisfait de mériter. Mylord Omerson étant arrivé assez promptement, nous

i 213
la quittâmes, et le malheur qui lui arriva deux jours après ne me permit plus de la revoir. Je vous ai fait tort, me dit-il en sortant, d' interrompre si-tôt la conversation que vous aviez commencée avec cette belle dame ? L' inquiétude que me cause le dessein de son frere, ne m' a pas permis d' attendre plus long-tems. Ce n' est pas mon intérêt seulement qui me presse,

ajouta-t-il, c' est celui de vingt honnêtes gens qui sont exposés au même danger que moi. Il résolut de les faire avertir de se rendre chez Mylord Axminster, pour y prendre une résolution commune. Il passa chez lui pour donner cet ordre à son valet, et il m' accompagna ensuite à notre logement.

Mylord Axminster apprit avec une extrême surprise, non seulement que son nom étoit divulgué dans toute la ville, mais qu' en Angleterre même on étoit déjà instruit de son arrivée en France, et du séjour qu' il faisoit à Rouen depuis quelques mois. Il en eut bien davantage, lorsque Mylord Omerson, qu' il n' avoit point connu à Londres, et qu' il avoit pris pour un homme du commun depuis qu' il le connoissoit à Rouen, lui eut découvert son nom et le motif de sa visite. Il laissa échapper dans la première chaleur

p214

quelques imprécations contre la tyrannie de Cromwell, et cette continuation de mauvaises fortunes lui faisant rappeler les peines cruelles qu' il avoit essuyées il retomba dans une tristesse si profonde, que je ne me souviens point de lui avoir vu depuis ce moment la moindre apparence de joie pendant tout le reste de sa vie. Sept ou huit des anglois que Mylord Omerson avoit fait avertir étant arrivés plus promptement que nous ne les attendions, on les instruisit du malheur qui les menaçoit. Le sentiment de faire arrêter Lallin fut si unanime, que Mylord Omerson eut peine à obtenir qu' on cherchât quelqu' autre voie. Il fit valoir la générosité de sa soeur, à qui nous étions tous redevables de notre salut, et l' on convint que pour l' honneur du nom anglois, il ne falloit rien faire qui blessât les devoirs de la reconnaissance. La honte de son frere eût réjailli sur elle et sur toute sa famille, qui tenoit un rang distingué dans la ville. Mylord Axminster ouvrit un moyen court et simple, c' étoit de quitter Rouen, mais la plupart y auroient consenti difficilement, parce qu' ils y avoient formé leurs habitudes.

Sir William Cromby, qui étoit de l' assemblée, proposa la seule voie qui fut approuvée

p215

de tout le monde ; ce fut de publier par toute la ville le dessein de Cromwell, comme si quelqu' un de nous en eût été informé par des lettres de ses amis de Londres, et de faire semblant d' ignorer que Lallin eût part à l' entreprise. Il étoit clair qu' elle échoueroit nécessairement lorsqu' elle seroit découverte, et que chacun de nous seroit alors autorisé à prendre publiquement les moyens d' assurer son salut. Nous nous arrêtâmes à ce parti qui eut tout le succès que nous espérions pour notre sûreté, mais qui produisit un effet funeste, dont nous sentîmes un mortel déplaisir.

Le gouverneur de Rouen ayant appris par le bruit public, et par la confirmation de nos anglois, le dessein hardi qui se méditoit contre nous, donna des ordres à l' entrée de la riviere et sur le port, pour faire examiner tous les vaisseaux étrangers avec la derniere exactitude. Il fit renouveler en même tems les assurances de son estime et de sa protection à toutes les personnes de notre nation qui se trouvoient alors dans la ville. Les citoyens mêmes n' apprirent qu' avec indignation que nous étions menacés de quelque péril au milieu de leurs murailles, et cette considération redoublant le zele que

p216

les françois ont naturellement pour les étrangers, il n' y en avoit point un seul qui ne fût disposé à nous servir au besoin de défenseur. Il n' y eut que le traître Lallin qui vît d' un oeil mal satisfait le mouvement qui se faisoit en notre faveur. Avec quelque soin que nous eussions caché son nom, il ne put se persuader qu' on eût pû découvrir son projet sans être instruit en même tems qu' il en étoit l' auteur. N' ayant personne à soupçonner que sa

soeur, il l' accusa de l' avoir trahi, et dans un transport de rage, causé apparamment par la crainte du châtement, ou par le chagrin de voir manquer ses espérances, il lui donna un coup d' épée qui faillit à lui ôter la vie. Il se sauva après cette action, et il fut assez heureux pour trouver à Dieppe un vaisseau tout prêt à faire voile, sur lequel il se déroba au supplice en repassant en Angleterre.

Le malheur de cette généreuse dame ayant été connu presque aussi tôt du public, la cause ne tarda gueres à se découvrir. Elle l' apprit elle-même à tous ceux qui voulurent l' entendre. Tous les anglois qui étoient à Rouen se crurent obligés de lui donner des marques éclatantes de leur reconnoissance par leurs civilités et leurs présens. Je ne la revis plus, parce que

p217

nous partîmes peu de jours après sa blessure. Nous reçûmes à Bayonne une lettre de Mylord Omerson, qui nous apprit son rétablissement et la conclusion d' une si fâcheuse aventure. Les deux vaisseaux arriverent au port de Rouen : on étoit trop bien instruit pour ne pas les reconnoître. Le gouverneur fit arrêter les capitaines, mais comme ils s' obstinerent à nier leur commission, que les preuves qu' on avoit à fournir contre eux ne suffisoient pas pour les convaincre, on fut obligé de leur rendre la liberté. Le ministre de France qui fut informé de cette histoire, en fit des plaintes au protecteur d' Angleterre. Elles furent inutiles, parce qu' il désavoua la part que Lallin lui avoit attribué dans son entreprise. Cet événement porta Mylord Axminster à précipiter notre départ. Nous quittâmes Rouen après un séjour de quelques mois. Toutes les nouvelles nous ayant assurés que le roi Charles s' étoit rendu sur la frontiere d' Espagne, nous prîmes directement cette route. Nos chevaux étoient si vigoureux et nos voitures si aisées, que nous fîmes le voyage presque aussi promptement qu' on le fait par mer avec le vent le plus heureux. Nous ne nous arrêtâmes dans les villes qu' autant

que la nécessité nous y contraignit. J' en trouvai peu dans ce long trajet qui me parussent égaler Rouen, soit pour la grandeur, soit pour le nombre des habitans. Je n' y vis rien non plus qui me causât de la surprise ou de l' admiration. Le séjour de Rouen avoit tellement formé mes manieres et ouvert mes idées, que j' étois enfin parvenu à penser et à parler comme le reste des hommes. Si j' étois encore frappé de quelque chose, ce n' étoit plus d' appercevoir tous les jours de nouveaux vices qui répugnoient à mes principes ; j' en connoissois la source dans la corruption qui est commune à tous les hommes, et je comprenois bien que suivant les lieux et les occasions, les effets en peuvent varier à l' infini. Mais je ne pus m' empêcher d' admirer que dans l' espace de deux cens lieues il y eût tant de diversité dans les manieres extérieures, dans l' habillement et dans le langage d' un peuple qui est soumis au même monarque, qui professe la même religion, et qui suit les mêmes loix. Je ne pouvois me faire entendre dans toutes les campagnes de Normandie, du Maine, du Poitou, et des autres provinces que nous eûmes à traverser. J' avois occasion de demander à chaque village si j' étois encore

en France, moi qui parlois exactement la langue, et qui ne la reconnoissois pas dans les jargons bizarres que j' entendois changer à tout moment. Les habits et les manieres n' y sont pas plus uniformes. On peut remarquer quelque chose de cette différence jusques dans les villes mêmes. Si l' on excepte les personnes d' un certain rang dans toutes les villes de ce grand royaume que j' ai parcourues, tout le reste n' est qu' un composé de personnes grossieres, qui ne parlent point un langage fixe, et qui n' ont pas plus de goût

que de ressemblance dans leur façon de se mettre et dans tout leur dehors, de sorte qu' il n' y a proprement de françois en France que le petit nombre de ceux qui sont à la tête des autres, et qui sont distingués de ce qu' on appelle peuple. étant arrivés à Bayonne, nous nous fîmes conduire, selon notre coutume, dans la meilleure hôtellerie de la ville, et la première chose que nous y apprîmes en descendant, fut que le roi d' Angleterre y étoit depuis deux jours. Grand prince ! S' écria Mylord Axminster à cette nouvelle, à quel abaissement te vois-tu réduit, tandis que tes palais et ton trône sont occupés par des rebelles et des scélérats ! Il y étoit incognito.

p220

Sa suite ne surpassoit pas beaucoup celle de Mylord Axminster, qui avoit pris à Rouen quatre laquais et un écuyer. Nous n' employâmes qu' un moment à nous remettre des fatigues de la journée. Mylord avoit un empressement d' embrasser les genoux de son maître, qui ne lui permit pas d' attendre au lendemain. Il ne l' avoit jamais vu, n' étant retourné d' Amérique en Angleterre qu' après la mort du roi son pere. Il fit demander sur le champ la liberté de paroître en sa présence, en lui faisant annoncer son nom. Elle lui fut accordée. Il me dit de l' accompagner. Toute l' expérience que j' avois acquise à Rouen et dans le voyage, ne put me défendre d' un saisissement secret en approchant de la chambre où étoit ce grand roi. C' étoit moins timidité qu' un sentiment confus dans lequel se réunissoit le respect, la tendresse et la compassion. Je me représentois tout à la fois son infortune et sa grandeur. Je trouvois encore au fond de mon coeur un reste de l' impression que la mort sanglante de son pere y avoit faite, lorsqu' elle m' avoit été racontée par ma mere. J' avois d' ailleurs de la majesté royale l' idée qu' un jeune homme s' en forme dans l' éloignement. J' entrai dans la chambre comme on entre dans un

temple. Il étoit debout à s' entretenir avec deux anglois de sa suite. Je fus rassuré tout d' un coup par sa physionomie, qui étoit douce et aimable. Il avoit néanmoins dans les yeux quelque chose de mélancolique et de sombre, qui étoit sans doute l' effet de ses inquiétudes, et du sentiment continuel qu' il avoit des malheurs de son pere et des siens. Mylord Axminster se jetta à ses pieds. Il le releva en l' embrassant. Mylord, lui dit-il avec beaucoup de douceur et de grace, nous ne nous connoissons que de nom, mais si vous avez autant d' attachement pour ma personne que j' ai d' estime pour vous, sur le portrait qu' on m' a fait de votre mérite, nous ne tarderons guères à être amis. Je sais une partie de vos malheurs, ajouta-t-il, et je me suis étonné plusieurs fois qu' ayant quitté Londres il y a plus d' un an, vous n' eussiez point cherché votre retraite auprès de moi. Si vous y êtes aujourd' hui dans ce dessein, vous pouvez compter que je tâcherai de vous la rendre agréable. Mylord Axminster fit une réponse respectueuse à ce discours obligeant. Il rejeta sa lenteur à se rendre à son devoir sur les justes causes qui l' avoient arrêté en Angleterre, et lui exprimant d' un ton passionné le zele et l' impatience

avec laquelle il étoit venu, il lui offrit la disposition absolue de sa fortune et de sa vie, comme à son roi légitime et son souverain maître. Ah ! Mylord, reprit ce prince en soupirant, que j' employerois volontiers la mienne aussi pour délivrer notre pauvre Angleterre des tyrans qui la désolent ! Quand ouvrira-t-elle les yeux pour reconnoître un roi qui donneroit tout son sang pour la rendre heureuse ! Mais je regarde l' arrivée de gens tels que vous comme un heureux présage. Son infortune et la nôtre ne sont point encore sans remede. Il s' informa là-dessus de mille particularités, dont

Mylord Axminster pouvoit l' instruire. Il apprit avec étonnement le péril où nous avions été exposés en Normandie. Lui-même en avoit couru quelques uns de la même nature, et il nous assura que sans le secours visible du ciel, il eût succombé plus d' une fois à diverses entreprises qu' on avoit faites contre sa vie. Après une conversation assez longue, il dit obligeamment à mylord, que ne faisant que d' arriver, il avoit besoin de repos, qu' il lui conseilloit d' en aller prendre en attendant qu' ils pussent s' entretenir d' affaires plus sérieuses et plus importantes. Je ne sortis point de la chambre sans avoir embrassé

p223

ses genoux. C' est un jeune homme, lui dit Mylord Axminster, à qui il ne manque rien, si on lui ôte son pere, pour mériter la qualité d' un de vos plus zélés serviteurs. C' est un fils de Cromwell. Un fils de Cromwell ! S' écria le roi, saisi d' une espece d' horreur. Oui, sire, continua le vicomte avec la même bonté, mais un fils digne d' un meilleur pere, et tel que je souhaiterois d' en avoir un. Il lui fit ensuite un abrégé de l' histoire de ma mere et de la mienne. Ce récit parut intéressant, et fut écouté avec beaucoup d' attention.

à peine fut-il fini, que le roi prit la parole pour demander quel étoit le nom de ma mere. Le vicomte s' étoit abstenu exprès de la nommer, parce qu' ayant été pendant quelque tems la maîtresse du feu roi, il ne crut point que le respect lui permît de rappeler ce souvenir à son fils. Mais étant pressé de parler, il répondit qu' elle se nommoit Madame Cleveland. Bon dieu ! Que me dites-vous ? S' écria le roi. Je m' en suis douté. Vîte, qu' on appelle le bon-homme Cleveland, que cette nouvelle va faire mourir de joie. Il ordonna à l' un des deux gentishommes qui étoient auprès de lui, d' appeller un de ses officiers qui étoit ce M Cleveland

p224

même, c' est-à-dire, le pere de ma chere mere. Pendant qu' on étoit allé l' avertir, il nous apprit que ce bon-homme (c' est ainsi qu' il l' appelloit) s' étoit attaché si inséparablement à lui depuis la mort du roi son pere, qu' il ne croyoit point avoir de serviteur plus dévoué et plus fidele ; qu' il prenoit plaisir à l' entretenir et à lui entendre raconter les histoires du vieux tems, mais qu' il ne lui avoit rien répété si souvent, que les amours de sa fille avec le feu roi ; le malheur qu' elle avoit eu de perdre ses bonnes graces, et de rechercher celles de Cromwell ; les efforts inutiles qu' elle avoit faits pour rentrer dans la maison paternelle, et la douleur qu' il avoit ensuite ressenti lui-même de l' avoir traitée avec tant de dureté, lorsqu' après avoir perdu tous ses autres enfans, il étoit venu à songer qu' il ne lui restoit plus qu' elle ; qu' il avoit depuis employé tous ses soins pour découvrir le lieu de sa retraite ; que n' ayant pû réussir à trouver cette chere fille, il n' avoit jamais cessé de se reprocher sa perte, et qu' il s' en accusoit comme d' une action barbare et dénaturée. Pendant que le roi nous faisoit ce récit, M Cleveland entra dans la chambre où nous étions. On ne lui avoit point annoncé ce qu' il y devoit

p225

trouver. Il est certain que je me sentis vivement ému à la vue de ce bon vieillard. Je le regardois avec avidité, et le seul respect que je devois au roi m' empêchoit de courir à lui pour l' embrasser. Cleveland, lui dit le roi, que me donnerez-vous si je vous fais retrouver votre fille ? Ah ! Sire, répondit-il presque la larme à l' oeil, le ciel n' a point réservé tant de bonheur à ma vieillesse. Pour elle-même, non reprit le roi, mais quelque chose qui lui ressemble beaucoup, et qui la touchoit de bien près. Tournez-vous, ajouta-t-il, et embrassez ce jeune homme, qui est un fils d' elle et de Cromwell. Si le nom de sa fille avoit fait d' abord une tendre impression sur M Cleveland, il sembla que celui de Cromwell la

détruisit tout d' un coup. Au lieu de s' approcher de moi, il recula brusquement de quelque pas ; il se mit attentivement à me considérer. Le roi parut regarder son attitude avec plaisir. Il tenoit une jambe avancée, et tout son corps portoit sur l' autre qui étoit en arriere. Ses yeux étoient ouverts de toute leur grandeur, et fixement attachés sur moi ; il ne paroissoit pas même ému, comme si son coeur se fût endurci en me regardant. Cependant la nature travailloit peu à peu à

p226

l' amollir. Ses larmes commencerent à couler. Mon inquiétude et ma rougeur semblerent achever de le vaincre. Ah ! Sire, s' écria-t-il en tournant un regard vers le roi, et se jettant ensuite à mon cou, souffrez que je l' embrasse mille fois. C' est le fils du bourreau de mon bon maître, mais c' est l' enfant de ma chere fille. S' il a reçu du mauvais sang de son pere, il le répandra pour la cause de son roi. N' est-il pas vrai, continua-t-il en me serrant de toute sa force, parle, mon cher fils, n' aimeras-tu pas celui que le ciel veut que tu reconnoisses pour ton maître, et ne verseras-tu pas jusqu' à la derniere goutte de ton sang pour sa querelle ? Un spectateur indifférent (s' il est possible qu' il y en ait dans une scène où c' est la nature qui agit) auroit eu peine à juger par les expressions et les regards de M Cleveland, lequel de son roi ou de son petit-fils étoit le plus cher à son coeur. Il demeura plus d' un demi quart d' heure dans cet état violent, tantôt jettant les yeux sur le roi, et le conjurant de prendre quelques sentimens d' affection et de bonté pour moi, tantôt les tournant de mon côté pour me recommander de ne m' écarter jamais des plus étroits devoirs du zele et de la fidélité pour mon maître.

p227

Ce prince prenoit tant de satisfaction à

l'écouter, qu'il ne l'obligea de finir que par bonté, dans la crainte qu'une si vive émotion ne produisît quelque effet dangereux dans un homme de son âge. Il lui promit de prendre soin de moi, et de me tenir lieu de père à la place de Cromwell. Nous nous trouvâmes alors à Bayonne comme en pays de connoissance. M Cleveland étoit charmé de se voir revivre dans un petit-fils. Mylord Axminster ne l'étoit pas moins de la présence et de l'entretien continuel de son roi. Il l'accompagnait toujours lorsqu'il alloit ou à l'isle de la conférence, ou rendre quelque visite particulière au cardinal Mazarin, qui étoit comme l'ame de toutes les grandes affaires de l'Europe. Je ne fus pas mieux informé que le public du fond de leurs délibérations, mais comme il échappe toujours au plus habile politique quelques légères indiscretions qui font naître les conjectures des curieux intéressés ; je me souviens d'avoir entendu dire au roi, qui se plaignoit également de la France et de l'Espagne, que quoique la conduite de ces deux couronnes fut entièrement différente à son égard, elle s'accordoit en un point, qui étoit de regarder ses intérêts avec beaucoup de froideur. La

p228

France le traitoit extérieurement avec toute sorte de civilités. Chacun y plaignoit son malheur. On lui faisoit sous-main des présens considérables, et lorsqu'il étoit à Paris, on ne lui épargnoit ni les honneurs ni les plaisirs. Mais la reine et le cardinal vivoient en même-tems dans la meilleure intelligence du monde avec ses ennemis. La guerre contre l'Espagne s'étoit faite de concert avec Cromwell. C'étoit pour lui que l'armée françoise avoit vaincu aux dunes, et qu'elle avoit pris Dunkerque. On le reconnoissoit pour le chef légitime de la république d'Angleterre ; on avoit des ambassadeurs auprès de lui, et l'on recevoit les siens. L'Espagne prenoit tout le contre-pié de cette conduite. Dans le tems qu'elle affectoit une entière indifférence pour les affaires d'Angleterre, et pour la

personne du roi, elle lui faisoit offrir sous-main d' armer pour son rétablissement ; mais c' étoit à des conditions si dures et si désavantageuses pour lui, qu' il paroissoit visiblement qu' elle étoit peu touchée de son infortune, et qu' elle n' avoit en vue que ses propres intérêts. Dom Louis De Haro, qui le négligeoit à l' extérieur jusqu' au point de ne lui avoir pas même député un gentilhomme pour rendre ce qui

p229

étoit dû à la dignité royale, ne laissoit pas d' entretenir avec lui un commerce secret, dans lequel il lui faisoit tous les jours de nouvelles propositions ; mais elles étoient si peu raisonnables, que le roi s' en plaignoit souvent comme d' autant d' insultes. Il ne s' agissoit de rien moins que de céder à l' Espagne tout ce que les anglois ont de plus méridional en Amérique, et non seulement de rendre Dunkerque après le rétablissement de ce prince, mais d' aider les espagnols à reprendre tout ce que l' armée françoise leur avoit enlevé en Flandres. Les ridicules sollicitations de dom Louis cessèrent enfin par la conclusion du traité de paix avec la France, et du mariage de l' infante avec le roi Louis XIV. On s' occupa ensuite beaucoup moins d' affaires que de plaisirs. Cependant les entretiens que Mylord Axminster avoit sans cesse avec le roi, firent naître à ce prince une pensée dont il se flatta de tirer de grands avantages. Il savoit la considération où ce seigneur et son pere avoient été en Amérique. Les grands établissemens que les anglois ont dans cette partie du monde, forment une partie considérable des forces de leur royaume. C' est la source de leur commerce,

p230

et par conséquent celle de leurs richesses. Le roi forma là-dessus le dessein d' y envoyer mylord, pour entreprendre

de ramener à son obéissance tous ceux
qui conservoient encore un reste de
respect pour le nom de leur légitime maître.
Ce projet ne parut point sans
vraisemblance au vicomte d' Axminster. Loin de
se sentir de la répugnance à l' exécution,
il s' y porta autant par inclination que par
la soumission qu' il devoit aux volontés
du roi. Après les cruels malheurs qu' il
avoit essuyés en Europe, rien ne l' y
attachoit que son zele pour le service de son
maître. Il avoit une ample matiere pour
l' exercer en Amérique, et il espéroit que
la vue d' un lieu où il se souvenoit d' avoir
vécu heureux, serviroit à remettre son
coeur dans une situation tranquille, et à
lui faire perdre des idées que la
proximité d' Angleterre entretiendroit toujours.
Je fus informé aussi-tôt de cette
résolution. Elle me jetta dans un extrême
embarras. Je pressentis toutes les difficultés
que j' aurois à essayer, ou de la part de
M Cleveland, à qui j' étois devenu si cher,
qu' il ne consentiroit jamais à me voir
partir avec Mylord Axminster, ou de la part
de mon propre coeur, qui me permettoit
encore moins d' abandonner Fanny ma

p231

souveraine maitresse, et de me détacher
un seul moment de son pere, mon tendre
et bien aimé protecteur.
Les combats que je prévoyois ne
tardèrent pas plus long-tems à commencer,
que M Cleveland à être instruit du
voyage du vicomte. Il n' eut pas plutôt appris
cette nouvelle, qu' il accourut à moi d' un
air allarmé. Je suppose, me dit-il, que
vous ne pensez pas à quitter l' Europe.
Mylord vous a servi de pere jusqu' aujourd' hui,
c' est moi qui vais prendre à
présent sa place, et vous vous souvenez
d' ailleurs de ce que le roi vous a
promis. Il prononça ces paroles d' une
maniere si vive et si affectueuse, que la
crainte de le chagriner m' empêcha de
répondre. Il prit mon silence pour un
acquiescement, et la joie qu' il en eut le porta à
publier que j' allois quitter Mylord Axminster
pour suivre le roi qui se
disposoit à retourner en Flandres. Je passai

quelques heures à rêver à la conduite que je devois tenir, et cette méditation m' ayant causé quelque tristesse, je descendis à la chambre de Fanny pour me consoler auprès d' elle. La froideur avec laquelle elle écouta quelques discours généraux que je lui tins sur le voyage de son pere, me fit appercevoir qu' il se passoit

p232

quelque chose d' extraordinaire dans son esprit. Je lui demandai s' il ne lui étoit rien arrivé qui lui donnât du chagrin. Elle me fit une réponse équivoque qui ne pouvoit m' éclaircir. Madame Riding, qui étoit présente, ne me parut point dans une meilleure disposition. Comme nous étions toujours dans l' hôtellerie de Bayonne, et que la multitude d' étrangers dont elle étoit sans cesse remplie nous y tenoit fort à l' étroit, nous passions ordinairement la journée dans la chambre de nos deux dames. Mylord y entra au moment que l' inquiétude que me causoit leur humeur sombre m' e n alloit faire sortir. Il parla du départ du roi, qui étoit remis au commencement de la semaine suivante, et tournant les yeux vers moi d' une maniere différente, il me demanda si je pensois aux préparatifs qui m' étoient nécessaires pour le suivre. Cette question, faite d' un air qui supposoit notre séparation assurée, et d' un ton qui sembloit la souhaiter, me jetta dans un trouble qui m' ôta la liberté de répondre. Mylord prit mon embarras pour un effet de la confusion que j' avois d' avoir formé divers desseins sans sa participation, faisant tourner pendant quelque tems la conversation sur un autre sujet, il sortit sans nous être expliqués davantage.

p233

Il s' éleva à son départ un si amer sentiment dans mon coeur, que n' y pouvant plus résister, je laissai échapper quelques larmes. Mylord se lasse donc de

moi, dis-je à Fanny ? Il feroit mieux, ajoutai-je dans un transport qui ne me permit point de considérer que Mme Riding étoit présente, il feroit mieux de me donner la mort que de m' obliger à vous abandonner. Ce discours quoique vague étoit assez intelligible. Madame Riding parut surprise, et Fanny si agitée que son visage se couvrit de rougeur. Je me levai pour sortir, et pour aller m' entretenir seul de mon chagrin.

Madame Riding me suivit. Je ne vous reconnois plus, me dit-elle en me conduisant dans une chambre voisine : je vous ai toujours cru de la prudence et de la raison, et je m' imaginois qu' il ne vous manquoit qu' un peu de connoissance du monde pour vous perfectionner. à peine au contraire avez-vous commencé à l' acquérir, que toute votre sagesse vous abandonne. Souffrez du moins, continua-t-elle, que je prenne encore une fois la liberté de vous expliquer ce que je pense de vous. Premièrement vous manquez de reconnoissance et de droiture en formant le dessein de quitter mylord sans l' en

p234

avoir averti. En second lieu, y a-t-il rien de si horrible et de si contraire aux principes dont vous avez fait si long tems profession, que de nous avoir non-seulement caché votre intrigue de Rouen, mais protesté en présence de mylord et de Fanny que vous étiez résolu de ne lier aucun commerce avec cette dame qui vous écrivit, tandis que vous étiez assez bien avec elle pour lui promettre de l' épouser. Quel nom donnerez-vous à une conduite si double et si artificieuse ?

Mylord et Fanny vous vouloient du bien, ajouta-t-elle, mais leurs sentimens sont bien changés. Pour moi qui vous aimois comme une mere, je vous avoue que je ne me trouve plus cette même tendresse que j' aurois voulu conserver pour vous toute ma vie.

Si j' eusse eu moins de respect pour Madame Riding, j' aurois traité d' abord son discours d' extravagance. Je n' y trouvai pas un seul mot que je pusse comprendre.

Je me suis abstenu exprès de prévenir mon lecteur sur cette aventure, pour le laisser dans le même embarras en commençant à la lire, où je fus en commençant à l'entendre ; mais j' en expliquerai maintenant la source en peu de mots, de peur qu' un délai plus long ne rendît mon récit obscur.

p235

La soeur de Lallin que j' avois entièrement oubliée en quittant la Normandie, et avec laquelle d' ailleurs je n' avois eu nul commerce qui pût m' être reproché, n' avois pas perdu en cessant de me voir, les sentimens de bonté qu' elle avoit pour moi. Je l' appellerai désormais du nom de son frere, pour cacher, comme j' ai fait jusqu' à présent, celui de son époux, dont la famille est une des plus distinguées de Rouen. Cette dame avoit donné le sens le plus favorable pour ses desirs à la réponse simple et honnête que j' avois faite à ses reproches. Son malheur qui étoit arrivé deux jours après la visite que je lui avois rendue avec Mylord Omerson, ne lui avoit pas permis de m' expliquer davantage ses sentimens avant mon départ. Elle avoit même ignoré que je fusse parti de Rouen, jusqu' à ce que se trouvant mieux de sa blessure, elle eût reçu la visite de quantité d' anglois qui l' en avoient informée. Quelque ressentiment qu' elle eût de ce que je l' avois quittée sans avoir pris congé d' elle, elle l' attribua à la nécessité où j' étois de suivre le vicomte d' Axminster, et continuant de s' ouvrir à Mylord Omerson, elle lui fit connoître qu' elle m' estimoit assez pour consentir à m' épouser. Mylord Omerson qui me portoit

p236

quelqu' affection, et qui n' ignorant pas le misérable état de ma fortune, trouvoit un solide avantage pour moi dans ce mariage, avoit contribué par tous ses soins à la confirmer dans cette pensée. Il la

flatoit tous les jours de l' espérance de me revoir au retour du roi Charles, et il lui promettoit en mon nom toute l' ardeur avec laquelle elle avoit lieu d' attendre que je reconnoîtrois ses faveurs. En effet il regardoit mon consentement comme une chose si infaillible, qu' ayant écrit à Mylord Axminster, il lui parla de Madame Lallin et de moi, comme de deux personnes destinées l' une pour l' autre, qui n' attendions que le moment de nous unir par les liens du mariage, comme nous l' étions déjà par ceux de l' estime et de l' amour.

Cette lettre étoit arrivée le jour même que M Cleveland s' étoit cru assuré par mon silence que je ne pensois point au voyage d' Amérique. Il trouva en sortant de ma chambre Mylord Axminster qui étoit à lire, et se faisant une espece de gloire de m' enlever, pour parler ainsi, de ses mains, il lui avoit annoncé brusquement que j' étois résolu de suivre le roi en Flandre. Indépendamment des nouvelles vues de bonté et d' amitié que mylord

p237

avoit sur moi, il avoit eu raison d' être choqué d' une conduite qui blessoit toutes les regles de la reconnoissance et de l' honnêteté, car il n' y avoit personne au monde à qui j' eusse tant d' obligation qu' à lui. Le ressentiment qu' il avoit de mon ingratitude étoit donc proportionné à ses faveurs. Il l' avoit communiqué aussi-tôt à Madame Riding et à sa fille, qui m' avoient condamné avec justice. Cependant l' amitié combattant encore en ma faveur, il étoit sorti pour me chercher, et pour me donner lieu d' en venir à quelque explication. Le hazard fit que j' entrai dans la chambre de sa fille sans qu' il m' apperçût ; mais y étant revenu un moment après moi, et voyant que non-seulement je m' obstinois à lui cacher le dessein prétendu de mon mariage de Rouen, mais mon départ même avec le roi, dont il lui sembloit que j' affectois de faire mystere ; il étoit sorti plus mécontent et plus irrité que jamais. On peut juger à présent quel dut être

mon embarras après avoir entendu les reproches obscurs et piquans de Madame Riding. J' étois aussi peu informé de ce qui se passoit à Rouen, que du bruit que M Cleveland avoit répandu de mon départ ; aussi demeurai-je quelque tems à

p238

regarder Madame Riding, sans pouvoir me déterminer à lui répondre. Enfin mon innocence m' ayant rassuré, je lui dis que son éloquence seroit inutile pour me faire sentir mes fautes, aussi-tôt qu' elle l' auroit employée à me les faire connoître. Ce ne fut néanmoins qu' après une multitude de questions et de reparties, plus obscures l' une que l' autre, que je parvins à obtenir une explication nette et suivie. Elle me rapporta tous mes crimes, et sur quels témoignages elle les avoit appris. Quelque satisfaction que j' eusse de me trouver tout d' un coup innocent, je ne laissai pas de ressentir une vive douleur de cette seule pensée que mylord eût pû me croire capable d' ingratitude, et l' aimable Fanny d' aimer quelque chose plus qu' elle. ô ciel ! M' écriai-je, quel est le malheur d' un coeur droit et généreux de n' avoir que des paroles pour s' exprimer, c' est-à-dire, un moyen dont l' ingratitude abuse, et que la perfidie même peut tourner à ses usages ! Pour l' affaire de Rouen, dis-je à Madame Riding, en la regardant tristement, dans l' éloignement où nous sommes de cette ville, je n' ai pour me justifier que l' air et le cri de mon innocence. Si mylord m' a cru capable du déguisement honteux dont il m' accuse, il me le

p239

croira encore sans doute d' employer le mensonge pour me justifier. Ainsi je ne vois rien qui puisse me rétablir dans son esprit. Pour ce qui regarde mon départ avec le roi, c' est une fausse opinion qu' il m' est aisé de détruire, et que je traiterois d' imposture dans tout autre que M Cleveland

qui l' a répandue. Ciel !
Continuai-je en voyant que ma peine attendrissoit
Madame Riding, je t' atteste encore une
fois : pourquoi ne prends-tu pas soin de
faire connoître mon innocence, puisque
c' est toi qui m' as fait tel que je suis, sincere
et incapable d' artifice.
Cette bonne dame, qui me connoissoit
trop bien pour ne pas s' en rapporter tout
d' un coup à mes assurances, reprit de moi
aussi-tôt la bonne opinion qu' elle en avoit
toujours eu. Elle me dit qu' elle alloit
détromper sur le champ mylord et Fanny.
Si Fanny m' a cru coupable, repris-je
par un mouvement plus prompt que
ma réflexion, je suis le plus à plaindre de
tous les hommes. Madame Riding n' avoit
pas oublié ce qu' elle m' avoit entendu dire
à Fanny un quart d' heure auparavant.
Ces dernieres paroles achevant de lui
ouvrir les yeux, elle me demanda assez
malicieusement pourquoi j' étois si troublé
de la crainte d' avoir déplu à Fanny. Je

p240

reconnus moi-même que je m' étois trop
déclaré, mais ce n' étoit point avec une
dame qui m' avoit presque toujours servi
de mere que je devois me repentir de mon
indiscrétion. Au contraire je fus ravi qu' il
se présentât si naturellement une occasion
de lui découvrir l' état de mon coeur. Je
lui fis l' aveu de ma passion, sans lui rien
déguiser de la maniere dont je l' avois
menagée jusqu' alors. Elle sourit après
m' avoir entendu. Voilà donc notre philosophe,
me dit-elle ! Gare le naufrage de la
sagesse parmi les écueils de l' amour. Je la
conjurai de me dire sérieusement ce
qu' elle pensoit de cette ouverture.
C' étoit une femme d' un grand sens. Aimez
toujours la vertu, me répondit-elle, et
ne vous défiez jamais ni de l' amour, ni
de la fortune. Elle refusa absolument de
s' expliquer davantage.
Nous retournâmes ensemble à la
chambre de Fanny. La vue de cette chere
personne réveilla la douleur que je venois de
sentir. Par un effet de ce sentiment, et
peut-être encore plus par une espece de
confiance qui me venoit de l' aveu que

j' avois fait de mon amour à Mme Riding,
je me jettai à ses pieds, et j' y demeurai en
silence, pendant que Madame Riding
entreprit ma justification. Elle parut extrêmement

p241

satisfaite d' un éclaircissement si
peu attendu. Je pris ce moment pour lui
dire mille choses touchantes sur les peines
que la seule crainte de mériter sa froideur
étoit capable de me causer. Je m' attendris
jusqu' à verser quelques larmes, et
perdant peu à peu le souvenir de toutes
mes résolutions, je m' oubliai tellement
que je fis voeu en baisant ses belles mains
de l' adorer religieusement toute ma vie.
Je n' eus pas fini ces paroles, que faisant
réflexion sur ce qui venoit de m' échapper,
je jettai un regard sur elle en tremblant.
Elle me parut embarrassée. J' en ai trop dit,
repris-je en baissant les yeux, mais c' est à
vous qui êtes à présent maitresse de mon
secret, à disposer souverainement de ma
vie. Elle demeura quelque tems sans
parler, et se tournant vers Madame Riding,
elle lui demanda d' un air languissant ce
qu' elle croyoit qu' elle dût me répondre.
Je vois bien, lui dit cette dame qui avoit
ses raisons pour ne pas condamner notre
amour, que vous n' avez pas attendu à me
consulter pour vous résoudre.
Répondez lui ce que votre coeur vous dicte,
c' est-à-dire, que vous êtes bien éloignée
de le haïr. Puissiez-vous, mes chers enfans,
ajouta-t-elle, vous aimer aussi long-tems
que vous mériterez l' affection l' un de l' autre !

p242

Aimez-vous, vous êtes dans l' âge
d' aimer : le ciel l' approuve, et mylord
ne le condamnera pas.
J' étois si surpris, et si charmé en
même tems de ce que j' entendois, que jamais
une vérité ne me parut approcher si fort
d' un songe. Les mouvemens même que
mon coeur ressentoit, me paroissoient
d' une autre espece que ceux qu' on

éprouve en veillant. C' étoit quelque chose de supérieur à la nature, c' étoit... il est impossible que je l' exprime, et le plus délicieux moment de ma vie fut celui auquel je l' éprouvai. Je repris les mains de Fanny, et dans un transport qui ne s' exprimoit que par mes larmes, je les baisai mille fois sans qu' elle pensât de son côté à les retirer. Je me levai avec la même ardeur pour embrasser Madame Riding, et je la priai de me confirmer l' heureuse approbation qu' elle m' accordoit, et de m' expliquer davantage ce que j' avois à espérer de la bonté de mylord. Elle me répondit qu' elle avoit peut-être eu tort de s' ouvrir à nous avec tant de facilité, mais qu' elle ne pouvoit s' en repentir ; qu' il falloit seulement que nous eussions Fanny et moi la prudence de modérer nos sentimens jusqu' à ce qu' elle eût pris le tems de renouer avec mylord une conversation

p243

qu' elle avoit eue la veille avec lui sur mon sujet ; que ce seigneur en lui parlant pour la première fois de son voyage d' Amérique, lui avoit demandé d' abord si son inclination la portoit à le suivre ; que lui ayant répondu qu' elle s' étoit attachée à sa personne pour ne s' en séparer jamais, il lui avoit fait ensuite la même question par rapport à moi ; que ne pouvant répondre absolument de ma disposition, elle lui avoit offert de me sonder, mais qu' il avoit souhaité seulement qu' elle s' attachât à observer de quelle maniere je recevrais la nouvelle de son départ ; qu' il croyoit s' être apperçu que j' avois quelque tendresse pour sa fille, et qu' en ayant lui-même infiniment pour moi, il consentiroit de bon coeur à me donner la qualité de son gendre, et à me prendre pour le compagnon de sa fortune et de ses voyages, mais qu' il vouloit que de ma part il n' y eût rien que de naturel et de volontaire dans ma détermination ; qu' il avoit exigé d' elle que sans me faire connoître les tendres desseins qu' il avoit en ma faveur, elle tâchât de démêler le fond de mon coeur et mes véritables sentimens pour lui et pour sa fille.

LIVRE 3

p1

Gelin me fit des plaintes violentes
de ce que j' avais arrêté le mouvement
de sa colere. Je lui représentai que c' étoit
un bonheur pour nous que j' eusse
conservé plus de sang-froid et de modération
que lui. Croyez vous, lui dis-je,
que je sois moins sensible que vous

p2

aux indignités qu' on nous fait essuyer ?
J' ai frémi comme vous en écoutant le
ministre, et le soin de ma vie ne m' eût
pas empêché de le punir, si je n' eusse eu
qu' elle à ménager, mais n' avons-nous
pas des épouses qui attendent nos soins
et nos secours ? Que deviendront-elles si
nous nous mettons imprudemment hors
d' état de servir à leur défense ? Elles
tremblent sans doute du péril où elles
sont exposées : combien leurs allarmes
vont-elles redoubler lorsqu' elles apprendront
la sentence du consistoire ? Ces
innocentes victimes n' ont point d' autre
ressource que notre amour et nos promesses.
Sans doute qu' elles pensent
maintenant à nous, qu' elles s' entretiennent
de nous, et que si elles se flattent de
quelque espérance, c' est sur notre tendresse
et notre fidélité ; sur notre prudence
et notre courage qu' elles croient
la devoir établir ? Ah ! Cher Gelin, ajouterais-je
en l' embrassant, de quel ressentiment
ne se rend-t-on point le maître
avec de tels motifs ! Et la colère est-elle
une passion qui puisse le disputer un moment
à l' amour ? Quoiqu' il m' eût écouté
d' abord avec peine, je remarquai, que
mon discours avoit calmé peu-à-peu son
émotion. Il convint qu' il avoit manqué

p3

de prudence, et comme il aimoit passionément son épouse, les réflexions qu' il fit sur le danger qui la menaçoit, l' attendrirent jusqu' à lui faire verser des larmes. Il m' assura que sa colere même n' avoit été qu' un effet de son amour. Mais commençant à sentir que l' emportement excessif, avec lequel il avoit parlé au ministre, rendroit infailliblement notre cause plus mauvaise, il me dit qu' il croyoit qu' il étoit tems d' employer le remède qu' il avoit différé jusqu' alors à m' expliquer. Son dessein, comme vous l' allez voir, répondoit à son caractère vif et entreprenant. Il avoit eu la curiosité peu de jours après son arrivée dans l' isle, de se faire conduire dans toutes les parties du magasin, pour observer l' ordre et la disposition de ce vaste bâtiment. Il avoit remarqué que les armes que les habitans avoient apportées d' Europe se conservoient avec soin dans un grenier, quoique ce fût le meuble dont on faisoit le moins d' usage dans l' isle. Elles consistoient en cinquante ou soixante fusils, quantité de pistolets, un assez grand nombre d' épées et quelques tonneaux de poudre. La porte du grenier ne se fermoit jamais. Celle de notre prison n' étoit

p4

pas assez forte pour résister à nos efforts, si nous entreprenions de l' ouvrir avec violence. Gelin, après avoir fait ces observations, s' étoit imaginé que rien ne nous étant plus facile que de nous saisir des armes et de la poudre, nous pouvions, non-seulement, secouer le joug du ministre et du consistoire, et nous défendre contre leurs desseins, mais nous rendre même les maîtres absolus de l' isle par la terreur des armes à feu. Il n' avoit pas manqué de faire attention que nous n' étions que trois, et qu' un si petit nombre suffiroit difficilement au soutien d' une si grande entreprise, mais son génie fertile lui avoit fourni bientôt une ressource. Premièrement il étoit clair que lorsqu' une fois

nous serions déterminés à rompre notre prison, nous n' aurions pas de peine à rejoindre nos trois compagnons qui étoient enfermés comme nous dans une chambre du magasin. Quelque sujet que nous eussions de nous plaindre de leur mollesse et de leur timidité, il n' y avoit nul doute qu' ils ne marquassent plus de courage, lorsqu' ils seroient animés par nos exhortations et par notre exemple. Mais la principale espérance de Gelin portoit sur des vûes bien plus profondes

p5

et plus étendues. J' avoue qu' il leur donna un tour si plausible en me les expliquant, qu' il m' y fit entrer tout d' un coup, et que j' admirai dans son projet une justesse de raisonnement dont je ne l' avois pas cru capable jusqu' alors. De quelque sévérité de moeurs, me dit-il, et de quelque zèle qu' on se pique ici à observer les loix et les décisions des anciens, il faut poser pour principe que nous avons à faire des hommes : or des hommes ne sçauroient renoncer aux sentimens de la nature. Nos épouses ont des parens à qui elles sont chères sans doute, et qui ne les voyent point exposées au péril sans s' intéresser pour elles. Ces parens ont des amis et des domestiques. Si nous supposons que les six familles de nos épouses ayent quatre amis chacune, et chacun de ses amis un domestique, voilà déjà cinquante personnes, sur la bonne volonté desquelles nous pouvons compter, et la moindre chose que nous puissions attendre d' eux, c' est qu' ils ne prendront point parti contre nous. Mais qui nous empêche d' espérer qu' avec un peu d' adresse à les presser et à les émouvoir, nous réussirons à les mettre dans nos intérêts, et peut-être à les faire seconder ce que nous voulons entreprendre pour

p6

notre liberté ? C' est une commission

dont je me charge, ajouta Gelin, et je fais assez de fonds sur ce peu d' éloquence que vous m' attribuez pour ne pas désespérer du succès. Je leur ferai comprendre que loin d' en vouloir aux loix ou à la religion, personne ne sera plus fidèle que nous à les respecter ; que nous n' avons point d' autre dessein que de nous défendre de la tyrannie du ministre, et de garder inviolablement la foi que nous avons donnée à leurs filles ; que notre satisfaction et notre repos n' y sont pas plus intéressés que leur propre honneur ; enfin que nous sommes leurs enfans, les époux de leurs filles ; et qu' après ces chères moitiés de nous-mêmes, ils n' ont rien ici qui les touche de plus près que nous. Je ne connois rien au coeur humain, ajouta-t-il, si ces considérations n' ont pas la force de les ébranler. Je leur exposerai alors mon dessein, et je suis porté à croire que loin de le condamner, ils prendront ouvertement parti pour nous. Nous nous emparerons ensuite de l' isle, du ministre et des anciens, et nous mettrons dans la colonie l' ordre qui nous conviendra le mieux. Tout me parut possible, et même facile dans ce projet. Johnston l' approuva

p7

comme moi, mais nous le regardâmes comme une dernière ressource à laquelle nous ne devons avoir recours qu' à l' extrémité. Gelin s' obstinoit à le vouloir exécuter dès le même soir. Il voulut tenter du moins de sortir de notre prison pendant la nuit pour aller chez les parens de nos épouses, et pour commencer à disposer leurs esprits en notre faveur. Nous y consentîmes. Mais quoique nos portes ne fussent point absolument à l' épreuve des efforts que nous aurions pû faire pour les ouvrir, nous ne pouvions en venir à cette violence sans que le geolier s' en aperçût le lendemain. C' eut été nous exposer à nous faire resserrer davantage, et ruiner par conséquent toutes nos espérances. Gelin fut obligé de convenir que toutes les parties de son entreprise devoient être exécutées

en même-tems, c' est-à-dire, qu' il ne pouvoit penser à sortir que la même nuit que nous choisirions pour briser nos portes et pour nous mettre en possession de la poudre et des armes. Nous lui promîmes qu' elle ne seroit pas long-tems à venir, et nous ne demandâmes à sa vivacité que le retardement qu' il falloit pour être assurés que le consistoire persistoit serieusement à vouloir l' exécution de sa sentence.

p8

Nous reçûmes le lendemain une nouvelle visite du ministre. Je priaï secretement Gelin de se modérer. Nous attendîmes en silence que notre ennemi s' expliquât. Sa harangue fut courte. Il nous dit avec douceur que le jour suivant étant un jour de priere publique, auquel toute la colonie devoit s' assembler à l' église, il croyoit que nous ne refuserions pas de nous y laisser conduire pour nous soumettre à la sentence du consistoire. Loin de lui marquer de la répugnance pour cet ordre, nous fûmes charmés de l' entendre parler d' une assemblée publique de la colonie, et d' apprendre qu' on nous accordoit la liberté d' y paroître. C' étoit le plus ardent de nos desirs. Il sortit content de la promesse que nous lui fîmes de nous y rendre avec joie. Effectivement nous nous félicitâmes de cet événement qui renouvelloit nos anciennes espérances. Gelin avoit préparé un discours fort touchant qu' il se proposoit d' adresser au peuple. Nous ne doutâmes presque point qu' il ne produisît quelque heureux changement en notre faveur. Il nous parut même surprenant que le ministre n' eût point fait cette reflexion, et nous en remerciâmes le ciel, comme d' un présage

p9

favorable qui nous annonçoit une meilleure fortune. Cependant je reçus avant

la fin du jour une nouvelle qui empoisonna ce court moment de satisfaction. Le geolier entra dans notre chambre, et m' ayant pris en particulier, il me dit que par considération pour Madame Eliot, il s' étoit chargé de me rendre une lettre de sa part. La voici, me dit-il en me la donnant, mais promettez-moi que le service que je vous rends n' ira jamais à la connoissance du ministre. Je le lui promis, et je jugeai par sa crainte de l' autorité que ce violent ecclésiastique s' étoit acquise dans la colonie, pendant qu' il sembloit affecter d' y établir la plus parfaite égalité. J' ouvris la lettre de Madame Eliot ; chaque ligne fut un coup mortel qui me perça le coeur. Cette bonne dame m' y parloit d' abord d' elle-même, comme de la plus malheureuse de toutes les meres. Elle passoit ensuite à me reprocher mon infidélité pour sa fille. Le bruit s' en étoit en effet répandu sur le rapport du ministre, qui avoit donné cette explication à l' air honnête et tranquille avec lequel nous lui avions promis de nous rendre le lendemain à l' église. Malgré cette accablante opinion, Madame Eliot me marquoit encore

p10

de la tendresse jusques dans le tour de ses reproches. Cruel Bridge ! Me disoit-elle, vous abusez donc de la bonté de la mère et de la foiblesse de la fille ! Que vous avons-nous fait l' une et l' autre ? Hélas ! Que pouvons-nous nous reprocher que de vous avoir trop aimé ! Enfin elle finissoit d' une manière encore plus triste, en m' apprenant que le consistoire, par une horrible sentence qu' il venoit de porter contre nos épouses, les avoit condamnées à être exposées publiquement à la sortie de l' église avec différentes marques d' ignominie, à essuyer pendant une heure les regards et les injures de tous les habitans de la colonie. ô Gelin ! M' écriai-je tout tremblant après cette funeste lecture : ô Johnston ! C' est à présent qu' il faut mourir ou sauver nos pauvres épouses. Je leur donnai ma lettre à lire, tandis que je

m' abandonnois aux cris et aux plaintes.
Ils se joignirent bientôt à moi dans cette
triste occupation. Gelin étoit transporté
jusqu' à s' arracher les cheveux. Il se précipita
vers la porte pour la rompre, en
se tuant de répéter : courons aux armes,
mes chers amis, ne perdons pas un moment.
Hélas ! Je suis sûr que nous y serons
trop tard. Le bruit qu' il faisoit

p11

ayant servi à me rappeler un peu à moi-même,
je le priai de s' arrêter. Nous
sommes, lui dis-je, au moment décisif
de tout notre bonheur, et peut-être
de notre vie. Au nom de dieu, cher
Gelin, ne nous perdons pas par des
transports imprudens. Mon intérêt est
le même que le vôtre ; il n' y a rien à
quoi je ne sois disposé pour vous seconder,
ou pour vous servir de guide ;
mais tâchons de recueillir nos esprits,
et de prendre, s' il se peut, une résolution
qui nous conduise à quelque chose
d' assuré. Il recommençoit toujours à dire
qu' il n' y avoit rien d' assuré que le
parti de courir aux armes, et de nous
venger par la mort de tous nos ennemis.
Cependant je réussis à lui faire reconnoître
qu' il falloit du moins attendre
la nuit, que le jour pouvoit nous trahir,
et qu' il étoit même surprenant que
le geolier, qui ne faisoit que sortir de
notre chambre, en fût déjà assez éloigné
pour n' avoir pas entendu le bruit que
nous venions de faire. Je l' engageai ainsi
à entrer dans une délibération moins
tumultueuse, et je le fis consentir à prendre
chacun de notre côté quelques momens
pour digérer nos pensées avant que
de nous les communiquer.

p12

Nous nous retirâmes tous trois dans
différentes parties de la chambre : nous
y passâmes environ un quart-d' heure à
méditer. Nos seuls soupirs interrompoient

notre silence. Enfin Gelin fatigué de cette contrainte, s'écria que nous cherchions inutilement une voie plus sûre que celle des armes, et qu'il n'en vouloit point d'autre. Je crois, lui répondis-je, que c'est effectivement la seule qui nous reste, mais comme elle est sans retour, si nous la prenons hautement, et qu'après avoir levé une fois le masque, il n'y ait plus de paix ni de réconciliation à espérer avec le ministre et les anciens, il seroit à souhaiter que nous pussions la prendre en gardant des mesures. Ne pourrions-nous pas nous armer, par exemple, sans laisser voir nos armes ? Nous nous mettrons ainsi en état d'en faire usage si nous sommes contraints d'en venir à cette extrémité, et nous ne serons pas même soupçonnés de les avoir prises, s'il arrive que votre harangue produise sur le peuple l'effet dont nous nous flatrions il y a quelques momens. L'impatient Gelin rejetta d'abord cette proposition. Ne me parlez plus de harangue, me dit-il, ni de mesures ou de ménagemens. Tous vos adoucissemens nous

p13

seront plus funestes que mes vivacités. Aux armes, aux armes ! C'est à coup d'épée et de fusil que je veux demain m'expliquer. Je laissai à ce transport le tems de se dissiper, et connoissant déjà assez bien son caractère pour sçavoir le ménager, je lui représentai, comme je le pensois dans le fonds, qu'il nous seroit infiniment plus glorieux et plus agréable de ne devoir le succès de nos desirs qu'à la force de son éloquence et à la justice de notre cause, qu'à la violence des armes. Le peuple se remue facilement, ajoutai-je. Notre jeunesse, celle de nos épouses, la douceur et l'honnêteté avec laquelle nous nous sommes conduits depuis notre arrivée dans l'isle, tout parle en notre faveur. Je suis persuadé que nous triompherons de tous les efforts du ministre. Or il seroit extrêmement triste qu'ayant tant d'espérance de réussir par une voie tranquille, nous en prissions une qui va mettre infailliblement toute la

colonie en feu, et qui nous empêchera nous-mêmes de vivre jamais en repos dans cette isle. J' ajoutai quelques autres raisonnemens de cette nature, qui firent enfin l' impression que j' espérois sur Gelin.

Je m' étois convaincu moi-même de

p14

leur solidité pendant le quart-d' heure que j' avois employé à réfléchir. S' il étoit certain que le consistoire eût publié sa sentence contre nos épouses, tous nos efforts ne pouvoient point empêcher qu' elle ne l' eût été ; il ne s' agissoit plus que d' en arrêter l' exécution. Je me promettois beaucoup de la harangue de Gelin et de la bonne disposition de l' assemblée, qui étoit composée en partie des parens et des amis de nos épouses. L' autorité souveraine résidant dans le corps de la colonie, toutes les sentences du consistoire pouvoient être abrogées en un moment. Si avec les efforts de Gelin et la justice de nos droits, nous étions assez malheureux pour ne rien obtenir, j' étois résolu d' être le premier à recourir aux armes, et je ne doutois nullement qu' un seul homme, le pistolet à la main, ne fût capable d' écarter une populace désarmée, qui avoit passé vingt ans sans entendre le bruit de la poudre. Mon projet étoit donc de prendre le tems de la nuit pour sortir de notre prison, et pour nous armer chacun de deux pistolets. Je ne craignois plus que le geolier s' aperçut au matin de la violence qu' il nous falloit faire à la porte ; je me croyois le maître de sa discrétion depuis

p15

qu' il m' avait remis la lettre de Madame Eliot, et qu' il m' avoit conjuré si instamment de n' en laisser rien savoir au ministre, sans compter qu' il n' y avoit pas d' apparence qu' il pût former le moindre soupçon du dessein qui nous

auroit fait sortir de notre chambre. Je communiquai ce plan à Gelin et à Johnston. Ils l' approuvèrent. Nous attendîmes impatiemment le tems de l' exécuter. Il arriva. Nous avions de la lumiere pour nous éclairer. La serrure de notre porte ne résista pas long-tems à nos efforts réunis. Elle fut brisée sans que le désordre parut considérable. Nous montâmes au magasin d' armes. Nous y trouvâmes des pistolets en bon état ; nous choisîmes ceux qui pouvoient tenir commodément dans nos poches, et nous en prîmes avec les nôtres trois paires pour nos compagnons. En considérant les fusils et les autres armes à feu que nous laissions après nous, il me tomba dans l' esprit que pour assurer davantage le dessein que nous étions à la veille d' exécuter, il eût fallu trouver quelque moyen de rendre tant d' armes inutiles à ceux qui voudroient les employer contre nous. J' étois d' avis que nous employassions

p16

le reste de la nuit à démonter les batteries, et que nous les cachassions dans quelque endroit où elles ne pussent être trouvées facilement, mais Gelin fit une réflexion qui nous épargna cette peine. Au moment, dit-il, que nous serons forcés d' en venir aux armes, il suffira qu' un seul des nôtres se détache pour retourner promptement au magasin, et en garde l' entrée jusqu' à ce qu' il nous voye paroître. Nous nous y retirerons sans doute, puisque nous n' avons point d' autre lieu où nous puissions conduire plus sûrement nos épouses. Nous y serons les maîtres, non-seulement de la poudre et des armes, mais encore de toutes les provisions de l' isle, et en état par conséquent de donner la loi de toute manière à nos ennemis. Cet avis nous parut d' une si grande utilité, qu' il attira nos louanges et nos remercîmens à Gelin. Nous descendîmes après avoir préparé les armes, et nous être munis d' une provision de poudre. Il ne nous restoit plus qu' à chercher le moyen d' entretenir un moment nos trois compagnons.

Nous avions non-seulement des pistolets
à leur mettre entre les mains, mais des
reproches et des exhortations à leur faire.
Il nous fut aisé de trouver leur prison, et

p17

de leur faire entendre notre voix au travers
de leur porte. Le seul embarras étoit
de leur donner leurs armes. Nous les animâmes
tellement par nos discours, que
ne pouvant se priver plus long-tems du
plaisir de nous embrasser, ils n' attendirent
pas que nous les pressassions de
faire à leur porte ce que nous avions
fait à la nôtre. Elle fut enfoncée en un
instant. Ils répandirent des larmes de
joie en se jettant entre nos bras. J' usai de
l' autorité de chef qu' ils m' avoient accordée,
pour leur reprocher la foiblesse
avec laquelle ils s' étoient laissés surprendre
par les artifices du ministre. Ils apportèrent
pour excuse la crainte qu' ils
avoient eu de s' avancer trop en faisant
des aveux, dont ils appréhendoient les
conséquences. Je leur fis sentir combien
leur malheureuse timidité nous avoit
été pernicieuse. Ils se confesserent coupables,
et ils nous prièrent de pardonner
leur faute à la droiture de leur intention.
Je ne doute point qu' ils ne fussent
en effet droits et sincères, mais ils étoient
d' un caractère si lent et si timide, que j' en
avois toujours eu quelque défiance. L' avenir
n' acheva que trop de la justifier.
Nous les quittâmes après leur avoir exposé
le détail de nos projets, et nous

p18

être assurés de leur constance et de leur
fermeté par le renouvellement de toutes
leurs promesses. Je leur conseillai de
répondre naturellement au geolier,
lorsqu' il trouveroit leur porte brisée,
qu' ils s' étoient servis de ce moyen pour
se procurer la satisfaction de nous voir et
de nous entretenir.
Le jour qui nous sembloit devoir décider

de notre destinée ayant enfin commencé
à luire, nous conjurâmes Gelin
de se souvenir qu' avec ses intérêts il
avoit à défendre ceux de cinq chers amis,
qui remettoient leur bonheur et leur
vie entre ses mains. Il n' avoit pas besoin
de cet avertissement pour s' animer.
L' heure vint d' aller à l' église. Quelques
anciens s' étant assemblés à notre prison
pour nous servir de gardes et de conducteurs,
nous les suivîmes sans balancer,
et nous affectâmes un air tranquille
et satisfait pour prévenir jusqu' aux moindres
soupçons. Je portois néanmoins
dans le coeur un poids de douleur secrète,
qui n' étoit pas tant causée par
l' incertitude de mon sort et de celui de
mon épouse, qui étoit sur le point de se
fixer heureusement, que par le déplaisir
mortel que je ressentois en me représentant
l' inquiétude de Madame Eliot. J' avois

p19

été tenté la veille de faire un mot de
réponse à sa lettre, pour me plaindre de
l' injuste opinion qu' elle avoit de moi,
et pour l' assurer de la constance de mes
sentimens, mais Gelin et Johnston m' en
avoient détourné par une crainte excessive
de quelque trahison du geolier qui
eût pu nuire à notre entreprise. Je la
cherchai des yeux en arrivant à l' église.
Je ne l' apperçus point. J' appris ensuite
qu' elle étoit demeurée en sa maison
et qu' elle y étoit dangereusement malade
d' un excès de tristesse et d' abattement.
Nous fûmes introduits au milieu
de l' église, où la plus grande partie des
habitans étoit déjà assemblée. On y avoit
préparé un banc particulier vis-à-vis
d' un autre, qui étoit pour ces filles odieuses
dont on vouloit faire nos épouses.
Elles y furent amenées un moment après
nous. Nous les saluâmes honnêtement.
Notre civilité fut remarquée de tous les
assistans, et nous eûmes lieu de juger,
par les différentes marques de contentement
ou de chagrin que nous apperçûmes
sur les visages, de quelle manière
chacun étoit disposé par rapport à la cérémonie
qu' on attendoit. Le ministre ne

tarda point à paroître. Nous étions
incertains si nos chères épouses viendroient

p20

faire partie de cet étrange spectacle,
et nous n'osions nous en informer.
Quelque empressement que j'eusse
de revoir la mienne, je ne sçavois si je
devois souhaiter qu'elle parût aux yeux
du public et de son orgueilleuse rivale,
avant que notre sort fût éclairci, mais
le ministre ayant commencé la prière
sans penser à elles, je jugeai qu'il se
proposoit de les laisser en prison jusqu'à
l'heure marquée pour leur ignominie.
Aussitôt que les prières ordinaires furent
achevées, le ministre monta en chaire.
C'étoit le moment décisif. Mes compagnons
se sentirent sans doute aussi émus
que moi, et toute l'assemblée ne paroissoit
pas plus tranquille. Nous étions
convenus que pour ôter à notre action
tout air de légèreté et d'emportement,
Gelin ne commenceroit à parler que
lorsque le ministre auroit fini. Nous appréhendions
peu l'effet de son discours,
nous comptions sur la force de celui de
Gelin pour le détruire. Il nous sembloit
que nos raisons n'avoient besoin que d'être
exposées pour se faire approuver.
Le sermon roula sur les devoirs d'un
mariage chrétien. Le ministre les expliqua
fort éloquemment, mais il n'entra
dans aucune application particulière. Il

p21

n'y eut que sa péroration qui nous fut
adressée directement ; elle étoit composée
pour nous. Il nous rappella d'abord
par des figures pompeuses le jour
auquel il prétendoit que nous avions engagé
notre foi dans le même lieu. Il le
traita de jour à jamais mémorable par
une cérémonie si auguste et si sainte.
Quels fruits toute la colonie n'en avoit-elle
pas attendu ? Mais l'esprit ennemi
du bien, qui exerce particulièrement sa

séduction et sa tyrannie sur les jeunes gens, avoit rompu le cours d' une si douce espérance ; il avoit soufflé dans nos coeurs un amour déréglé qui étoit capable de produire tous les effets de la haine, c' est-à-dire, le trouble, la division et la ruine de cette heureuse paix qui avoit fait jusqu' alors un séjour si aimable de leur isle. Graces à la protection du ciel, le mal se trouvoit arrêté dans sa source, mais le péril avoit été extrême, et c' étoit un miracle de la providence de l' avoir détourné dès sa naissance, en nous ramenant si promptement au devoir, qu' on auroît bientôt peine à se souvenir que nous nous en étions écartés. J' aurois pardonné au ministre de parler de notre mariage comme d' un désordre, et de notre silence comme

p22

d' une marque de repentir, s' il ne fût point sorti de ces bornes modérées ; mais sous apparence de nous traiter avec douceur, et de vouloir nous ménager en diminuant notre faute, sa haine envenimée contre Madame Eliot trouva adroitement le moyen de se satisfaire. Il fit remarquer qu' il étoit aisé de reconnoître à la douceur de notre air et de notre manière, que nous avions reçu de la nature un caractère excellent, et que nous ne serions point entrés dans une voie d' égarement, si nous eussions été sans guide, ou si nous n' en eussions eu que de vertueux et de fidèles. Mais où est l' homme sage, ajoutâ-t-il, qui résistera aux artifices et aux insinuations d' une femme sans vertu, qui se fait une étude de le séduire ? Sexe dangereux et capable de tous les excès, lorsqu' il s' écarte une foi de la pudeur et de la modestie ! S' il ne nomma pas Madame Eliot après cette exclamation zélée, il la désigna si bien en parlant de ces mères foibles qui prennent part aux désordres de leurs filles par une indulgence criminelle et trop souvent par leurs conseils, lorsque l' âge ne leur permet plus de le faire par leurs exemples, que toute l' assemblée témoigna par un murmure

de mécontentement qu' elle entendoit le sens de cette satire, et qu' elle ne l' approuvoit point. Madame Eliot étoit une femme respectable par mille excellentes qualités. Une accusation comme celle du ministre, hasardée sans preuve et sans vraisemblance, produisit un effet tout contraire à ses vues malignes ; elle inspira de la compassion pour cette vertueuse dame qu' on maltraitoit si injustement dans son absence, et elle disposa peut-être le peuple à regarder notre cause d' un oeil plus favorable. Quoique je m' apperçusse fort bien de ce qui se passoit à notre avantage, et que je le prisse pour un heureux augure, ce ne fut point sans effort que je me rendis assez maître de mon ressentiment pour écouter cet injurieux discours jusqu' à la fin. Le premier mouvement de mon indignation me fit porter la main sur un de mes pistolets, et j' aurois peut-être oublié que j' étois dans une église, si je ne me fusse souvenu que l' intérêt de Madame Eliot demandoit que je lui sacrifiasse cette ardeur de la venger. Lorsque le ministre eut cessé de parler, et qu' il parut prêt à descendre pour achever la cérémonie à laquelle il sembloit nous croire disposés, Gelin leva la

voix modestement. Vous trouverez bon, monsieur, lui dit-il, que j' ajoûte quelques mots à votre éloquente harangue, et que je rende compte moi-même à l' assemblée de mes sentimens et de ceux de mes compagnons. Cette nouvelle scène à laquelle personne ne s' attendoit, excita une rumeur confuse, chacun tâchant de s' approcher, et marquant autant de surprise que de curiosité. Gelin, loin de se déconcerter, n' en parut que plus animé à prendre le ton et les graces qui convenoient à son discours. Je lui conseillai de monter sur un banc où nous étions assis, pour être entendu

plus facilement de tout le monde. Son exorde fut simple, mais cette simplicité renfermoit beaucoup d' art. Il fit entendre d' abord que son dessein étoit d' exposer naturellement à la colonie toutes les circonstances de la conduite que nous avions tenue depuis que nous avons été admis dans l' isle, persuadé, ajouta-t-il, que s' il nous étoit échappé quelque désordre ou quelque foiblesse, notre âge et l' innocence de nos vûes nous attireroient de la bonté des habitans beaucoup plus de compassion que de colère et de haine. Cette manière ambiguë de préparer ses auditeurs eut tout l' effet qu' il en avoit

p25

attendu. Elle empêcha le ministre de troubler son discours, parce que ne lui découvrant point notre véritable dessein, elle lui donnait lieu de croire que nous entrions dans ses vûes, et que c' étoit sans doute le repentir qui nous alloit arracher l' aveu de nos fautes. Elle ne réussit pas moins à l' égard des habitans, car en les laissant incertains si nous allions nous opposer ou nous soumettre à la sentence du consistoire, elle les empêchoit de former ces premiers préjugés qui naissent presque toujours pour ou contre un accusé, qu' il se prétend innocent, ou qu' il se reconnoît coupable, et Gelin s' étoit bien promis qu' agissant ensuite sur des coeurs qui seroient comme suspendus, il auroit l' adresse de nous les concilier insensiblement par une exposition adroite et touchante de l' équité de notre cause et de l' injustice de nos ennemis. Il raconta donc sans affectation ce que nous avons pensé de la cérémonie du sort, lorsqu' elle nous avoit été proposée la première fois ; les conférences que nous avons tenues ensemble sur cette importante matière ; quelle répugnance nous nous étions sentie à obéir ; avec quel courage néanmoins

p26

nous avons cru devoir faire violence
à nos inclinations, pour donner à
la colonie une preuve de notre respect
et de notre docilité. Il confessa qu' à ce
motif il s' étoit joint un peu d' espérance
que le ciel récompenseroit notre soumission
en dirigeant le sort favorablement
pour nos desirs ; que cette pensée
nous avoit soutenus jusqu' au moment de
la cérémonie, et qu' on avoit pû juger
de notre sincérité par l' air tranquille
avec lequel nous avons paru d' abord à
l' église, mais que les personnes attentives
avoient pû remarquer au changement
de nos visages, qu' il s' en étoit fait
tout d' un coup un très-considérable dans
nos coeurs ; que les desseins de Dieu ne
se déclarant jamais plus sensiblement
que par ces mouvemens indélibérés,
auxquels la volonté de l' homme ne contribue
de rien, nous les avons expliqués
dans le sens le plus naturel, c' est-à-dire,
comme une marque que le ciel nous
destinoit à épouser les jeunes personnes
pour lesquelles il nous inspiroit tout d' un
coup la plus vive affection ; que nous
nous étions flattés pendant quelques momens
que cette disposition seroit confirmée
par le sort, mais que l' ayant trouvé
contraire à nos desirs, nous n' avons

p27

pas été les maîtres de revenir à l' indifférence,
en effaçant de notre coeur les premières
impressions qu' il avoit reçues ;
que nous n' avons fait que nous prêter
sans goût et sans attention au reste de la
cérémonie ; que loin de penser à contracter
quelque engagement avec les
filles que le sort nous avoit présentées,
nous avons eu besoin de rappeler toute
notre présence d' esprit, et la considération
de ce que nous devons à leur mérite
et à la présence de l' assemblée, pour
leur donner par un embrassement le seul
témoignage qu' elles devoient attendre
désormais de notre estime ; que nos sentimens
s' étoient assez déclarés par le délai
que nous avons demandé avec tant
d' instance, et que nous avons paru si

contens d' obtenir. Gelin ajoûta que le mariage supposant un consentement de volonté, nous avons donc pû nous regarder comme libres en sortant de l' église ; que nous avons toujours raisonné sur ce principe, et que nous étant assemblés immédiatement après la cérémonie pour délibérer en commun sur les intérêts de nos coeurs, il nous étoit si peu tombé dans l' esprit qu' on pût nous croire engagés, que cet article n' avait pas même eu de part à nos délibérations ;

p28

que nous n' avons été arrêtés que par la crainte de déplaire peut-être à la colonie en disposant de nous-mêmes autrement qu' elle n' avoit paru le souhaiter, mais que cette crainte avoit bientôt fait place à l' espérance, lorsque nous étions venus à penser qu' on ne nous avoit point fait venir d' Europe pour nous rendre malheureux, et que la religion, la douceur et l' équité étant les qualités dominantes de tous les habitans de l' isle, ils ne nous contraindroient jamais par la violence à prendre un parti opposé à nos inclinations. Notre orateur assura l' assemblée que c' étoit sur ce fondement que nous avons formé le plan d' un innocent artifice, dont le but avoit moins été de tromper la colonie, que d' épargner à elle et à nous d' inutiles explications, qui eussent fait traîner en longueur l' exécution de nos desirs. Il rapporta la manière dont chacun de nous s' y étoit pris pour arriver au terme que nous nous étions proposé ; les difficultés que nous avons eues à surmonter pour nous faire écouter de nos épouses, et pour ébranler leur modestie ; les raisons par lesquelles nous avons réussi à les convaincre qu' elles pouvoient se donner à nous sans la blesser ; l' ordre et les mesures de

p29

sagesse et de vertu que nous avons gardées

la nuit de notre engagement. Enfin il répéta jusqu' à la formule du serment que nous avons prononcé pour nous unir ; elle étoit conçue, comme j' ai dit, en termes si forts et si expressifs, qu' ils en avoient quelque chose d' effrayant. Je remarquai que l' impression qu' ils produisirent sur l' assemblée nous étoit favorable, et comme Gelin alloit entrer dans la partie la plus touchante de son discours, je ne doutai point qu' il n' achevât de mettre à la fin tous les assistans dans nos intérêts.

En effet, changeant le ton simple et indéterminé qu' il avoit gardé jusqu' alors, il fit bientôt sentir à ses auditeurs que l' éloquence est un don de la nature, qui n' est attaché ni à l' âge, ni à la robe et à la profession. Ses gestes, son attitude, l' air de ses yeux et de son visage, tout devint expressif et animé dans sa personne. Il s' affligea, il s' attendrit, il parut éprouver tour-à-tour toutes les passions qu' il vouloit inspirer. Il ne s' emporta point en invectives contre le ministre, mais il représenta si vivement la malignité de sa conduite, il la mit si bien en contraste avec notre ingénuité et notre innocence, il fit une peinture si touchante

p30

des charmes de nos épouses, de leur modestie, et la tendresse infinie que nous ressentions pour elles ; enfin il donna un tour si révoltant et si odieux à la violence dont on avoit usé à notre égard et sur-tout à l' horrible sentence qui, avoit été portée contre ces chères et malheureuses moitiés de nous-mêmes, que le plus barbare américain n' auroit point entendu son discours sans émotion. à la fin, comme s' il fût revenu à soi après s' être laissé emporter par son ardeur : ah ! Chers concitoyens, ajouta-t-il d' un air tendre et pénétré, vous qui paraissez touchés de notre infortune et de la grandeur de nos peines, nous y laisserez-vous succomber sans compassion ? C' est à vous que notre innocence a recours, c' est à votre tribunal qu' elle appelle. Nous n' avons ici ni pères tendres,

ni freres affectionnés, dont nous
puissions implorer le secours. Nous les
avons abandonnés pour venir habiter
cette isle avec vous ; s' il nous reste quelque
ressource, elle n' est plus que dans
les amis de la justice et de la vertu. Hélas !
Ne nous avoit-on pas dit que vous
faisiez tous profession de l' être ? N' est-ce
pas ici ce séjour tranquille, où l' on
nous a promis tant de satisfaction et de

p31

bonheur ? Quel autre motif avons-nous
eu pour abandonner notre patrie, que
l' espoir de mener parmi vous une vie
paisible et vertueuse, et d' y être sans
cesse animés par vos exemples ? Les douceurs
qu' on nous a fait espérer n' étoient
donc que de l' opprobre, des emprisonnemens,
de la violence et le désespoir
accablant de nous voir ravir ce que nous
avons de plus cher ? Ah ! Croyez-vous
qu' on nous le ravisse sans avoir commencé
par nous ôter la vie ? Nous a-t-on
cru capables de renoncer à nos épouses
avant que d' avoir versé tout notre
sang pour les défendre ? Non, non, ne
vous promettez ni notre séparation, ni
le spectacle de leur honte qu' on vous
prépare ; il n' y a que notre mort qui
puisse assurer l' exécution de cette sentence
barbare. N' ayez point de honte de
nous la donner, si vous n' en avez point
de déshonorer nos chères épouses ; vous
mettrez par-là le comble au triomphe de
nos ennemis. Mais pourquoi souilleriez-vous
vos mains dans notre sang ? Que
vous avons-nous fait ? Quelle offense
avez-vous reçue de nous ? Si notre droiture
et notre invincible attachement
pour nos épouses sont des vertus qui
vous déplaisent, laissez-nous quitter

p32

votre isle, nous fuirons avec les compagnes
de notre sort, nous irons chercher
des climats où l' on ne fasse point un

crime de la constance et de la fidélité.
Accordez-nous seulement une chaloupe,
nous ne vous demandons ni voiles, ni
gouvernail ; la vertu et l' amour nous
rendront tranquilles au milieu des mers ;
nous n' avons point besoin d' autres guides.
ô chers concitoyens ! Ne rejetez
point nos prières, ne vous endurez
point contre nos pleurs. Voyez à quoi
nos tristes prétentions se réduisent ! Nous
vous demandons la mort ou la liberté
de l' aller chercher avec nos épouses
dans ce vaste océan qui environne votre isle.
Il étoit tems que Gelin achevât son
discours. Le bruit qui commençoit à s' élever
dans l' assemblée n' auroit plus permis
de l' entendre ; chacun paroissoit
ému, comme s' il eût eu de l' inquiétude
pour une personne chère dont il eût appréhendé
la perte. On parloit de tous
côtés avec chaleur, et quoique personne
ne se fit entendre distinctement, il étoit
aisé de voir que tout ce mouvement se
faisoit en notre faveur. J' étois toujours
près de Gelin ; je lui dis sans perdre de
tems : votre discours a produit son effet ;

p33

mais si vous n' ajoutez quelques
mots qui puissent déterminer le peuple
à s' expliquer hautement, je crains que
personne n' ose lever la voix et se déclarer
pour nous. Gelin, qui n' avoit pas
besoin de préparation pour s' exprimer
facilement, reprit aussitôt : je vois,
chers concitoyens, que le ciel n' abandonne
point notre innocence, puisqu' il
vous inspire en notre faveur les sentimens
qui se déclarent dans vos yeux et
sur vos visages. Mais songez que ce n' est
point assez de nous plaindre, il faut nous
secourir. Vous savez que c' est dans votre
assemblée que réside l' autorité souveraine ;
n' annulez-vous pas la cruelle
sentence qui a été prononcée contre
nos épouses, et ne leur rendez-vous pas
la liberté ? Il eut à peine fini ce dernier
mot, qu' on entendit retentir de toutes
parts dans l' église, *liberté, liberté, la
sentence est nulle* . La joie inexprimable
que nous ressentîmes tout d' un coup,

nous rendit pendant quelques momens
si incapables de réflexion, qu' elle nous
fit commettre une faute irréparable.
Trop occupés de l' heureuse délivrance
de nos chères épouses, nous ne pensâmes
point à profiter sur le champ de la
bonne volonté du peuple pour en obtenir

p34

de même la confirmation de notre mariage.
Le ministre sentit plutôt que nous
notre imprudence, et sa malignité en
profita habilement. Il avoit joué un personnage
fort embarrassant pendant la
dernière partie de la harangue de Gelin ;
et dans le tems que le peuple nous
accordoit la liberté de nos épouses. Tout
le monde paroissant si déclaré pour nous,
il n' avoit pas osé ouvrir la bouche, ni
donner même la moindre marque de
mécontentement. Mais lorsqu' il se fut
apperçu que nous négligions la partie
de nos intérêts qu' il avoit le plus à coeur
de détruire, je veux dire l' article de notre
mariage, il se hâta de nous ôter le
pouvoir d' y revenir en congédiant aussitôt
le peuple. Il affecta même de le
faire d' une manière obligeante pour
nous : allez, dit-il à l' assemblée, ne laissez
point un moment davantage ces pauvres
filles dans leur prison, puisque vous
avez jugé à propos de leur rendre la liberté.
Tout le monde s' empressa de sortir
pour les aller délivrer, et notre aveuglement
fut tel que nous ne fîmes pas
même alors l' attention que demandoient
les circonstances et la nécessité de
nos affaires.
Il ne demeura dans l' église avec nous

p35

que les anciens du consistoire et le ministre.
Nous ne tardâmes point à nous
appercevoir de la faute que nous avons
commise, et nous la déplorâmes amèrement,
tandis que le ministre s' entretenoit
avec les anciens. Comme il nous

avait empêché de sortir avec la foule,
nous nous attendions bien qu' il avait
quelque nouvel ordre à nous intimer,
mais nous étions fort éloignés de prévoir
que ce serait celui de retourner en
prison, ou plutôt de nous y laisser conduire.
Nous étions sans contredit les plus
forts, indépendamment de nos armes
que nous tenions cachées avec soin, et
l' on conçoit bien que douze ou quinze
vieillards n' auroient point entrepris de
faire violence à six jeunes gens résolus.
Ce fut cette pensée même qui nous empêcha
de nous emporter contre eux en
recevant leur ordre par la bouche du
ministre. Je ne demandai qu' un moment
pour parler à part à mes compagnons.
Notre folie, leur dis-je, est extrême d' avoir
oublié le plus essentiel de nos intérêts,
mais dans l' état où sont les choses,
nous en commettrions encore une plus
grande en refusant de retourner au
magasin. Il faut espérer que l' occasion
que nous avons perdue aujourd' hui renaîtra

p36

un autre jour, et puisque nous
avons obtenu la liberté de nos épouses
et l' abolition de leur sentence, nous devons
regarder notre retour en prison
comme un petit mal. Gelin faisoit quelque
difficulté de me croire. Il demandoit
quelles pouvoient être les vûes du consistoire
dans cette nouvelle injustice ? Les
mêmes, lui répondis-je, qu' ils ont eues
la première fois, c' est-à-dire, de prévenir
le commerce qu' ils appréhendent
que nous avons avec nos épouses. Il est
clair que leur première sentence qui regarde
notre mariage subsiste encore, et
qu' ils continueront de la vouloir exécuter.
Mais venez, ajoutai-je, en le prenant
par la main, et suivez-moi sur la
parole que je vous donne que notre prison
ne sera point nuisible à nos affaires.
Il eut assez de confiance en moi pour me
suivre. Les anciens parurent satisfaits de
notre promptitude à obéir, et quelques-uns
se détachèrent pour nous accompagner.
Nous fûmes renfermés dans les mêmes
chambres. Le géolier s' étoit apperçu dès

le matin que nous avons forcé la porte, et s' étant contenté de l' excuse que nous lui avons apportée, il avoit eu soin de réparer le désordre aussitôt. Quoiqu' il

p37

nous fût aisé de nous procurer la liberté de sortir de la même manière, lorsque la nécessité l' exigeroit, je crus que les anciens ne nous refuseroient pas la permission de voir de tems en tems nos compagnons, si je la leur demandois honnêtement. Ils nous l' accordèrent en effet, et ils commandèrent au geolier de nous donner cette satisfaction une fois le jour, pendant un certain tems dont ils lui marquèrent la durée. Je brûlois d' impatience de les entretenir en liberté pour leur communiquer la raison que j' avois eüe de ne pas regarder notre retour en prison comme un mal. Savez-vous, leur dis-je aussitôt qu' il nous fut permis de nous rejoindre, quel est le nouveau projet que je médite ? J' espère que vous l' approuverez, parce que tout lent qu' il sera dans l' exécution, le succès m' en paroît sûr, tranquille, et à couvert de toute violence. Le ministre affecte de croire que nous n' avons pas usé des droits du mariage avec nos épouses, et c' est apparemment cette persuasion qu' il a communiquée au consistoire, qui lui a fait trouver tant de facilité à en obtenir la malheureuse sentence de notre divorce. Pourquoi nous donner tant de mouvement pour le détromper ?

p38

N' est-ce point une vérité qui se développera bientôt d' elle-même ? Faisons-nous la violence de passer trois ou quatre mois en prison, il est impossible que de six que nous sommes il n' y en ait pas du moins quelques-uns dont l' amour ait produit des fruits qui paroîtront. La grossesse de quelques-unes de nos épouses suffira sans doute au ministre pour le

persuader de la réalité de notre commerce,
et il faudroit le supposer le plus
méchant de tous les hommes, pour le
croire capable après cela de s' obstiner
encore à nous séparer. Tâchons de vivre
tranquilles, ajoûtai-je, en comptant
ainsi sur l' avenir. Il m' en coûtera plus
qu' à personne d' être éloigné si longtems
de ma chere Angélique ; mais quelles
peines ne sont point adoucies par
l' espérance ? Il y a une objection à me
faire, c' est qu' on nous pressera sans doute
d' en venir à l' exécution de la sentence
du consistoire. Mais c' est une affaire
où nous n' avons point à redouter
la violence : on peut nous empêcher malgré
nous d' habiter avec nos chères épouses,
mais on ne s' avisera point d' employer
la contrainte pour nous faire vivre
avec des filles que nous refuserons
constamment d' admettre entre nos bras.

p39

Si l' on nous interroge sur les motifs de
notre conduite, nous nous défendrons
civilement de les expliquer, et nous
nous embarrasserons peu qu' on les pénètre.
Mes compagnons goûterent tellement
ce conseil, qu' ils m' embrasserent
mille fois en témoignage de reconnoissance.
Le vif Gelin y applaudit lui-même,
malgré le tourment qu' il se faisoit
déjà d' une si longue absence de son
épouse. Dans le fond c' étoit un parti raisonnable,
et qui devoit naturellement
réussir ; mais le même ascendant qui s' étoit
opposé jusqu' alors à mon bonheur,
se préparoit à consommer ma ruine. Le
conseil que j' avois donné à mes chers
amis pour notre utilité commune, me
devint si funeste, qu' il me semble que le
ciel l' a puni comme un crime, en faisant
tomber sur moi seul tous les effets
déplorables qu' il a produits.
Cependant le peu d' apparence qu' il
y avoit qu' il pût tourner si malheureusement,
l' ayant fait recevoir avec joie de
mes compagnons, nous commençames
dès le même jour à l' exécuter. Nous parlâmes
de notre prison à quelques anciens
qui nous visitèrent, comme d' un

séjour qui nous déplaisoit si peu, que

p40

nous nous sentions disposés à y passer volontiers quelques mois. Ils nous en demandèrent inutilement la raison ; nous ne répondîmes à leur question qu' en badinant. Nous gardames la même conduite à l' égard du ministre et de toutes les personnes dont on nous permit de recevoir la visite. Il ne se passa point de semaine sans que le consistoire ne nous fit renouveler ses persécutions, pour nous porter à nous soumettre à sa sentence, mais ses envoyés reçurent de nous les mêmes réponses. Nous jouissions, pour parler ainsi, de leur inquiétude et de leur embarras. Ils ne comprenoient rien à nos manières mystérieuses, et la plupart étant des vieillards qui se piquoient de sagesse et d' expérience, ils ne pouvoient cacher le chagrin qu' ils ressentoient de voir le dessein de six jeunes gens à l' épreuve de leurs conjectures et de leur pénétration. Nous n' eûmes point cette réserve avec nos épouses. Un de nos premiers soins fut de les informer du secret de notre conduite, autant pour prévenir la défiance qu' elles auroient pu concevoir de notre fidélité, que pour les prier d' agir de concert avec nous, et de ne pas nous laisser ignorer

p41

les premieres marques qu' elles auroient de l' état où nous souhaitions qu' elles pussent se trouver. Le geolier qui n' étoit pas aussi intraitable que la plupart des gens de son espèce, consentit à nous rendre ce service. J' écrivis tous les jours à Madame Eliot et à ma chere épouse. Mon coeur se satisfaisoit du moins dans mes lettres. Je recevois aussi leurs réponses. L' amour et l' amitié n' ont point d' expressions tendres et passionnées qui n' ayent été employées dans ce doux commerce, qui fit pendant près de cinq mois toute ma consolation. Mes compagnons obtinrent la même faveur du

geolier. Nous nous communiquions les uns aux autres les lettres que nous écrivions, et celles que nous avions reçues. L' amitié qui nous unissoit étoit si sincere, que nous n' apportions pas plus de soin à nous déguiser nos pensées que nos actions. Chacun laissoit lire dans son coeur, et lisoit dans celui de ses compagnons, qu' il regardoit comme ses chers freres et ses fideles amis. On ne nous laissa point manquer de livres, ni de tout ce qui pouvoit servir à nous désennuyer. Les anglois s' occupèrent principalement à apprendre la langue françoise, et les françois à se perfectionner

p42

dans la nôtre. Nous tirâmes ainsi un fruit considerable de notre captivité. Mais hélas ! Il ne m' a jamais été permis d' en faire l' usage pour lequel j' avois taché de l' acquérir. Ma premiere vue en apprenant le françois, étoit de pouvoir entretenir ma chere épouse avec plus de douceur dans sa langue naturelle, et le ciel impitoyable m' avoit condamné à ne la revoir jamais. Trois mois s' étoient à peine écoulés, lorsque je reçus une lettre de Madame Eliot, qui m' apprenoit l' heureuse nouvelle de la grossesse d' Angélique. Elle me l' assuroit comme une chose certaine. Nous en fîmes une fête dans notre prison. Mes compagnons me féliciterent de l' apparence qu' il y avoit que je serois le premier d' entre nous qui porteroit le nom de pere, et ils regarderent cette disposition du ciel comme une confirmation de la petite autorité qu' ils m' avoient accordée sur eux. Nous examinâmes si nous attendrions plus long tems à faire annoncer cette nouvelle au consistoire. Ils furent tous d' avis de ne pas différer : je fus seul d' une opinion différente, et je demandai si instamment qu' elle fût suivie, qu' ils y consentirent par complaisance. Ce fut en effet leur

p43

unique motif, car je n'avois point de raison solide à leur apporter, et je ne trouvois pas non plus que je pusse m'en rendre une bonne à moi-même : j'agissois par un instinct aveugle, ou si l'on veut, par une espèce de pressentiment secret que je ne pouvois éclaircir. Il me sembloit qu'il y avoit du danger pour mon épouse à passer pour mère avant ses compagnes. Mon inquiétude ne tomboit encore que sur elle ; je m'imaginois que ce n'étoit qu'une envie de ménager sa pudeur, en attendant à déclarer sa grossesse jusqu'à ce que mes compagnons eussent leurs épouses dans le même cas. Quelque sujet que nous eussions de présumer avantageusement de la disposition du peuple en notre faveur, je sçavois qu'un regard, une marque de surprise, une raillerie douce même et innocente touche une fille vertueuse, qui se trouve dans un certain état auquel on lui fait connoître qu'on ne s'est point attendu, et mon dessein, autant que je pouvois me l'expliquer à moi-même, étoit d'épargner à ma chère Angélique le moindre sujet de chagrin et de confusion. Il semblera peut-être que ce raisonnement, tout vague et tout indéterminé qu'il étoit, avoit pû suffire pour

p44

me faire prendre le parti auquel je m'arrêtai, mais il est certain qu'il entroit quelque chose de plus fort et de plus pressant dans ma résolution. Je le sentois sans le concevoir ; c'étoit un reste d'influence heureuse de mon étoile qui me présageoit des malheurs prochains, auxquels mes idées ne pouvoient encore s'étendre. Comment les aurois-je prévus, puisqu'il n'y avoit qu'une malignité détestable qui pût les faire naître, et que même en les éprouvant, j'ai eu long-tems peine à les croire ? Je marquai donc à Madame Eliot dans ma réponse, qu'il me paroissoit à propos de cacher soigneusement la grossesse de sa fille, jusqu'à ce que les épouses de mes compagnons nous eussent découvert

quelque chose de semblable. Plusieurs semaines se passèrent dans cette attente. La nouvelle que je desirois si ardemment n'arrivoit point. Cependant le ministre et le consistoire, qui comprenoient moins que jamais le dessein de notre conduite, et qui avoient fait mille efforts inutiles pour nous en arracher le secret, renouvelèrent leurs instances avec de nouvelles persécutions. Ils employoient quelquefois la douceur et l'honnêteté pour nous persuader de nous

p45

rendre à leurs ordres, mais plus souvent c' étoit des reproches et des menaces qu' ils mettoient en usage. Le ministre sur-tout qui nous rendoit de fréquentes visites, ne sortoit jamais sans nous avoir traité d' indociles et de rebelles, et sans nous avoir fait craindre de la part du ciel et de la colonie quelque châtiment sévère, qui nous remettrait malgré nous dans le devoir. Ce fut un jour à la fin d' une de ces apostrophes violentes, que n' ayant plus la patience d' essayer ses brusqueries et ses emportemens, je pris tout d' un coup, et sans y avoir fait assez d' attention, le parti de lui déclarer nettement qu' il perdoit ses paroles et ses peines. Voulez-vous que j' épouse deux femmes, lui dis-je ? J' y consens, si cela est nécessaire pour le bien de la colonie ; mais si vous n' êtes point capable de me proposer des crimes, ne me parlez plus de quitter Angélique Eliot, qui est réellement mon épouse, qu' elle est prête à mettre au monde le fruit de notre mariage. Il fut si frappé de ce discours, que je fus obligé de le répéter deux fois pour lui en faire comprendre le sens. J' y ajoûtai toutes les explications qu' il desira. Et vos compagnons, me dit-il après un moment de

p46

silence, ont-ils commis la même faute

que vous ? Je lui répondis d' un ton badin,
que nous étions en société de vertus
et de crimes, et que nous attendions
les mêmes récompenses ou les mêmes
châtiments. Il se retira sans nous faire
connoître ce qu' il pensoit. Quoique
je lui eusse fait cet aveu sans délibération,
je ne crus pas devoir m' en repentir,
et mes compagnons qui l' avoient
souhaité ardemment, en furent au comble
de la joie. Nous étions déjà au cinquième
mois de notre prison. Il n' y
avoit plus à compter sur la grossesse de
leurs épouses, puisqu' elles avoient été
si long-tems sans en ressentir les marques.
L' espérance que cinq mois d' attente
nous avoient fait concevoir, rouloit désormais
toute entiere sur Angélique et
sur moi. Il nous tarδοit de sçavoir de
quelle maniere le consistoire et la colonie
prendroient une preuve aussi incontestable
de notre mariage que celle
que je venois de donner au ministre.
J' écrivis sur le champ à Madame Eliot
pour la prévenir. Elle reçut ma lettre, et
moi sa réponse, qu' elle m' envoya vers
le soir. J' y trouvai quelques sujets de
confiance et de joie ; elle m' apprenoit
qu' elle avoit eu la visite du ministre ;

p47

qu' il avoit demandé à voir mon épouse ;
qu' il s' étoit informé de la vérité de sa
grossesse, et qu' en ayant été convaincu,
il étoit sorti d' un air tranquille et satisfait.
Cependant nous vîmes le lendemain
avec le dernier étonnement, que nous
étions sous la garde d' un autre geolier,
et qu' on prenoit plus de soin qu' on n' avoit
fait jusqu' alors de fermer la porte
de la prison. Nous en demandâmes inutilement
la raison au nouveau maître
de notre demeure. Il se contenta de nous
répondre que ce changement s' étoit fait
par ordre du consistoire. Nous ne doutâmes
point qu' on n' eût soupçonné l' autre
d' avoir servi au commerce de lettres
que nous entretenions avec nos épouses.
Mais cette premiere rigueur n' étoit
qu' un prélude. L' heure étant venue à
laquelle on nous permettoit de sortir de

notre chambre pour nous entretenir avec nos trois compagnons, le geolier nous déclara que cette satisfaction ne nous seroit plus accordée, et il refusa avec obstination de nous apprendre la cause de cette rigoureuse conduite. Elle ne pouvoit manquer de nous allarmer beaucoup. Nous tînmes conseil. Toute la pénétration de Gelin ne put nous faire

p48

voir clair dans une telle obscurité. On ne nous traitoit pas avec cette rigueur par un ménagement d' indulgence et de bonté, cela étoit clair ; mais que prétendoit-on par cette nouvelle violence ?

Et supposant même que la grossesse de mon épouse en fût le prétexte, comment étions-nous plus coupables depuis que le ministre s' en étoit assuré par ses yeux, que lorsque je lui avois fait cinq mois auparavant des aveux qui avoient dû la lui faire prévoir ? Il est vrai qu' il avoit toujours fait difficulté de les croire sincères, mais c' étoit cette pensée même qui éloignoit tous les soupçons que je devois former de ses cruels desseins ; elle avoit même servi jusqu' alors à me faire trouver ses injustices excusables. Il est peut-être persuadé, disois-je, que nous voulons le tromper, il ne lui manque que d' être assuré de la consommation de notre mariage, car plus il a d' affection pour sa nièce, moins il est vraisemblable qu' il voulût lui donner un époux qu' elle ne pourroit accepter avec honneur, en supposant que je pusse prouver les faveurs que j' ai reçues d' Angelique. Elles sont à présent prouvées sans réplique ; il ne voudroit plus de moi pour l' époux de sa nièce,

p49

et il n' a plus d' intérêt par conséquent à rompre les liens qui m' attachent à mon épouse. Ce raisonnement eût été juste si le ministre n' eût agi qu' en oncle tendre,

et en pasteur vertueux et charitable ;
mais toutes ses vûes étoient celles d' un
ennemi cruel et artificieux qui cherchoit
à satisfaire son ressentiment contre Madame Eliot,
contre sa fille et contre moi ;
il n' avoit point eu d' autre but dans les
violences qu' il nous avoit déjà fait essuyer.
Mes compagnons ne les avoient
partagées que parce qu' il ne pouvoit me
perdre sans les associer à ma ruine. La
vengeance étoit sa seule passion, ou du
moins toutes les autres s' y rapportoient.
Madame Eliot le connoissoit bien, lorsqu' elle
m' avoit représenté son caractere,
et elle avoit eu raison sans doute de me
dire qu' il avoit sollicité la mort de sa
belle-soeur dans la seule vûe de se venger
de Guiton, qu' il ne pouvoit perdre
qu' en la faisant périr avec lui. Ce trait
étoit digne de ce qu' il a fait depuis contre
moi, car je ne vous rapporte rien de
cet odieux ministre, qui ne soit trop
confiné par ce qui me reste à vous raconter.
La difficulté que nous trouvâmes à
pénétrer dans ses desseins, nous obligea

p50

de recourir à la consolation ordinaire
des malheureux, c' est-à-dire, à la patience
et à l' invocation du secours du
ciel. Tout éloigné que j' étois de me
défier du malheur qui me menaçoit, je
ne pouvois me défendre d' une mortelle
inquiétude pour Angélique. Cette chere
épouse m' étoit sans cesse présente. Quels
tristes fruits d' une affection si tendre et
si innocente ! Elle s' allarme pour moi,
disois-je, au moment que je tremble
pour elle ! Qui de nous deux est le plus
à plaindre ? Hélas ! Je sçais bien que mes
peines les plus sensibles ne sont pas mes
propres peines, mais je meurs mille fois
de celle de ma chere Angélique. Nous
demeurâmes encore un mois dans la plus
étroite captivité. Nous reçûmes trois ou
quatre fois la visite d' un ancien, qui
nous exhorta en général à bien espérer,
mais nous ne pûmes tirer de lui la raison
du cruel traitement qu' on nous faisoit
essuyer. Il refusa même de satisfaire aux
questions qui regardoient nos épouses.

Gelin, que cette dureté piquoit jusqu' à l' indignation et au transport, me proposa plus d' une fois de recourir aux armes, comme au seul moyen de finir tant d' indignités. Nous avions non seulement nos trois pistolets, mais encore

p51

ceux de nos compagnons que nous avions jugé à propos de reprendre d' eux, parce que notre chambre étant la plus grande et la plus commode, il nous étoit plus facile de les y tenir cachés. Je répondois chaque fois à Gelin, que c' étoit sans doute une ressource à laquelle il ne falloit pas absolument renoncer, mais que je n' en voyois point encore la nécessité ; que nous devions attendre du moins quelques lumieres sur notre sort, et ne pas prendre le parti du désespoir avant que d' avoir perdu toute espérance.

Nous étions à la fin du sixième mois de notre prison. Un jour au matin nous vîmes entrer dans notre chambre le ministre avec quelques anciens. Leur visage me parut embarrassé. Sortez, dit le ministre à Gelin et à Johnston, et laissez-moi seul avec M Bridge. Mes chers compagnons sortirent, conduits par les anciens, et je demurai effectivement seul avec mon ennemi. Il m' ordonna impérieusement de m' asseoir, et s' étant assis lui-même, il me fit tout à la fois deux questions. Qui êtes-vous, me dit-il, et dans quel dessein êtes-vous entré dans cette isle ? Surpris du ton brusque dont il me parloit, je le regardai pendant

p52

quelque tems sans répondre. Il réitéra son interrogation. Je me déterminai à le satisfaire honnêtement, mais en lui faisant sentir néanmoins que j' étois capable de quelque fermeté. Quoique j' ignore, lui dis-je, dans quelle vue et par l' ordre de qui vous m' interrogez

avec tant de hauteur, si vous ne sçavez
point encore qui je suis, je ne refuse
point de vous l' apprendre. Mon nom est
Bridge. Je suis fils du protecteur d' Angleterre.
Pour le motif qui m' a conduit
dans cette isle, c' est l' espoir d' y trouver
des hommes justes et amis de la vertu ;
plaise au ciel que mon attente ne soit
point trompée ! Il n' y avoit assurément
rien d' insultant dans ma réponse ; cependant
il plût au ministre de me la reprocher
comme un manque de respect.
Sa haine se satisfit d' abord par quelques
mots injurieux, et prenant ensuite un
ton plus modéré en apparence, il me
dit qu' il étoit difficile de croire qu' un
jeune homme capable des infâmies dans
lesquelles j' étois tombé, fût né d' un pere
tel que je me l' attribuois ; qu' il n' étoit
pas plus vraisemblable que j' eusse jamais
eu le moindre sentiment d' honneur et
de vertu, puisque j' en avois violé toutes
les loix, mais que s' il étoit vrai que

p53

j' eusse crû trouver dans l' isle de l' amour
pour l' ordre et pour la justice, il venoit
me confirmer dans cette idée, en m' apprenant
que le vice y étoit puni avec rigueur,
et en m' annonçant que j' en serois
moi-même un exemple. Nous ne
souffrons ici, continua-t-il, ni l' adultère
ni la séduction. Un mari qui manque
de foi à son épouse est digne de mort.
Votre condamnation est déjà prononcée
par nos loix. Cependant comme c' est à la
colonie qu' appartient le droit de porter
une sentence de mort, je vous laisse avec
l' espérance qu' elle pourra vous être favorable.
Ne vous y fiez pas néanmoins,
ajouta-t-il d' un air railleur, et pensez à
vous réconcilier avec le ciel ; car elle n' a
point épargné dans le même cas des personnes
qui valoient mieux que vous. Je
voulus ouvrir la bouche pour me justifier,
ou plutôt j' étois si troublé, qu' en
l' ouvrant pour m' expliquer, je sçavois
à peine ce que j' allois dire, mais il me
prévit, en me priant de remettre à parler
pour ma défense devant ceux qui seroient
nommés pour l' entendre. Il ajouta

en se levant qu' il n' avoit été envoyé
en ma prison que pour remplir le devoir
de son ministere, c' est-à-dire, pour
m' avertir de penser à la pénitence, et

p54

de faire un usage chrétien de mon châtiment.
Il sortit aussitôt. Mes compagnons
ne reparurent point. Je demurai
seul un instant, et le geolier étant entré
avec deux valets qui se saisirent de
moi, je me vis en un instant chargé de
chaînes pesantes, et traité comme le
plus criminel de tous les hommes.
J' avoue que le courage et la fermeté,
dont je me croyois rempli, ne purent
me soutenir contre les premières impressions
d' un événement si terrible et si
imprévu. Je conçus tout le système de la
vengeance du ministre. L' exemple tragique
de Guiton se présenta d' abord à
mon esprit. Je crus ma mort inévitable,
et je passai plus d' une heure à me plaindre
du ciel et à gémir de la rigueur de
mon sort. Mais lorsqu' après ces premiers
mouvemens de douleur qui n' avoient
point d' autres objets que ma propre infortune,
je vins à penser qu' Angélique
seroit sans doute enveloppée dans ma
ruine, et qu' elle subiroit le même supplice,
j' achevai de perdre le peu de constance
qui me restoit, et je tombai dans
un état qui faillit à dérober à mes ennemis
par ma mort le cruel plaisir de me
faire souffrir plus long-tems. à peine
avois je la force de pousser en dehors

p55

quelques paroles qui se trouvoient comme
étouffées par l' agitation tumultueuse
de mes esprits. Mon désespoir néanmoins
ne pouvoit se contenir au-dedans
de mon coeur : j' aurois voulu parler,
crier à haute voix, et faire entendre mes
plaintes à tout ce qui pouvoit y être
sensible. Il m' en échappoit quelques-unes
entrecoupées de mille soupirs ; je

les adressois à Angélique, à Madame Eliot,
à mes compagnons, et je prenois
le ciel et la terre à temoins de mes
malheurs et de mes peines.
Mon aimable épouse, dont toute ma
douleur ne pouvoit me faire prononcer
le nom sans tendresse, étoit pendant ce
tems-là dans un état peu différent du
mien. Je n' en appris les circonstances
que plusieurs mois après. Quelque insupportable
que fût pour moi l' incertitude
où l' on me laissa de son sort, elle
l' étoit beaucoup moins sans doute que
ne l' eût été la connoissance de ce qu' elle
avoit à souffrir. Ce fut du généreux Gelin
que j' en eus les premieres nouvelles,
en même-tems que celles de la conduite
qu' on avoit tenue à l' egard de mes compagnons,
et de tout ce qui étoit arrivé
à lui et à eux jusqu' au moment où il me
fut permis de les revoir. Pour en régler

p56

le récit par le tems de mes connoissances,
je devois le remettre après celui de ma
propre aventure, mais ma narration vous
paroîtra plus claire en suivant l' ordre
des évènements.
Après la maniere dont je me suis expliqué
sur le caractere du ministre et
sur sa malignité, lorsqu' il étoit question
de vengeance, vous pouvez concevoir
d' où venoient mes chaînes et cette extrémité
de misere où je fus précipité tout
d' un coup. écoutez l' horrible plan de sa
haine. Il n' eut pas plutôt appris de moi
la grossesse d' Angélique, qu' il se rendit
chez Madame Eliot, comme je vous
l' ai rapporté, pour se faire confirmer ce
fait important par le propre témoignage
de mon épouse. Il alla de même chez
les épouses de mes compagnons, et par
la maniere adroite dont il leur parla de
la mienne, il réussit à tirer d' elles assez
d' éclaircissemens pour s' assurer qu' elles
n' étoient point dans le même cas. Il se
crut alors au comble de ses desirs, et le
maître absolu de sa vengeance. Ses victimes
s' étoient livrées à lui d' elles-mêmes.
Il résolut de laisser désormais mes
compagnons en repos, et de faire tomber

tous ses traits sur Angélique et sur moi. Par la sentence du consistoire la

p57

cérémonie du sort devoit être regardée comme un mariage saint et solennel : or j' avois eu depuis un commerce averé avec une autre femme que celle que le sort m' avoit donnée ; j' étois donc dans le cas de Guiton, c' est-à-dire coupable d' adultere, et par conséquent digne de mort. Tel fut son raisonnement. Il prévit bien que mes compagnons, et surtout Gélin, pourroient lui causer quelque obstacle en se reconnoissans atteints du même crime ; mais comme il avoit déjà sçu persuader aux anciens que cette confession étoit un artifice, il s' imagina bien qu' il lui seroit facile de les confirmer dans la même opinion, en leur faisant remarquer qu' il n' étoit pas vraisemblable que de six jeunes gens qui eussent le même commerce avec de jeunes filles de leur âge, il n' y en eût qu' un qui fût devenu pere. Effectivement il y avoit quelque chose de si extraordinaire dans cet événement, que j' étois embarrassé moi-même à l' expliquer. Je le regarde encore comme une preuve sans réplique de la réalité de quelque puissance maligne qui s' est comme emparée de mon sort, et qui change le court même de la nature pour assurer ma perte.

p58

Quelque infallible que ce projet parût au ministre, il le tint caché dans son coeur jusqu' au sixième mois de notre prison. Le but de ce délai étoit de vérifier de plus en plus que nous étions Angélique et moi les seuls coupables. Il eut seulement la précaution de nous faire resserrer plus étroitement dans nos chambres, pour empêcher sans doute qu' il ne me revînt quelque chose qui pût me faire soupçonner son dessein, et

me porter à prendre, de concert avec mes compagnons, des mesures pour le prévenir. Pendant près d'un mois qu'il nous tint dans cette contrainte, il affectoit en public de ne pas croire la grossesse d'Angélique réelle. à dieu ne plaise, disoit-il, que ces horreurs se renouvellent dans la colonie ! L'exemple de Guiton et de ma belle-soeur est un frein qui retiendra éternellement nos filles dans les bornes de la modestie et de la vertu. Ces affectations hypocrites durèrent pendant quelques semaines. Enfin la grossesse de mon épouse étant si visible qu'elle n'étoit pas ignorée de personne, il leva le masque tout d'un coup. Il fit assembler le consistoire. Là, par une harangue artificieuse, il anima tellement les anciens contre moi, qu'il

p59

n'y en eut presque pas un qui fût prêt dans le premier moment à souscrire à ma mort. Son éloquence empoisonnée s'exerça principalement sur deux articles : premièrement, à bien établir la solidité de notre prétendu mariage du sort, et la justice du consistoire à le confirmer par sa sentence : en second lieu, à détruire le penchant que quelques anciens pourroient avoir à croire mes compagnons aussi criminels que moi, supposé que je le fusse, et à leur persuader que j'étois seul dans le cas de l'adultère. Mon crime et la nécessité de ma punition suivoient nécessairement le premier de ces deux articles. L'autre m'ôtoit tout espoir de pardon, car le grand nombre des coupables excite quelquefois l'indulgence, au lieu que c'est ordinairement du crime d'un particulier qu'on prend l'occasion de donner un exemple de sévérité pour le maintien des loix, et naturellement il sembloit qu'après ce qui étoit arrivé à Guiton, un jeune homme tel que moi, sans crédit et sans protection, avoit peu de droit de prétendre à des grâces. Le ministre fit donc remarquer qu'outre la preuve claire et évidente qu'on pouvoit tirer en faveur de mes compagnons de

ce qu' Angélique se trouvoit seule enceinte,
il y avoit d' autres témoignages
qui ne déclaroient pas moins leur sagesse
et leur innocence ; que ceux qui
étoient dans une prison différente de la
mienne avoient nié d' abord avec fermeté
d' avoir commis la moindre indécence
avec les filles qu' ils avoient prétendu
épouser dans la prairie ; qu' ils
avoient fait cette premiere déposition
volontairement et sans contrainte ;
qu' ayant changé ensuite de langage
après m' avoir parlé à l' église, il étoit
visible que c' étoit à ma sollicitation,
qu' il paroissoit aussi certain que ceux
qui étoient renfermés avec moi ne s' étoient
conduits que par mes conseils ;
que prévoyant les suites du commerce
criminel que j' avois eu avec Angélique,
j' avois fort bien senti que je ne pouvois
me sauver, qu' en tâchant de grossir le
nombre des coupables, et que j' avois
eu l' adresse de persuader à mes compagnons
que leur intérêt demandoit d' eux
ce que je ne les engageois à faire que
pour le mien ; que les filles avoient aussi
varié dans leurs dépositions ; qu' étant
captives, elles avoient protesté que jamais
elles ne s' étoient écartées de leur
devoir ; qu' au moment qu' elles avoient

été libres, c' est-à-dire, aussitôt que j' avois
pû former leur langage par les
conseils que je leur avois donnés dans
mes lettres, elles en avoient tenu un
tout opposé ; qu' il avoit intercepté quelques-unes
de ces lettres, soit de ma
main, soit de celle de mes compagnons,
et qu' il les avoit trouvé si malignes et
si dangereuses, que c' étoit sur cette raison
qu' il avoit sollicité le consistoire
de nous donner un geolier dont la fidélité
fût à l' épreuve de mes séductions.
En un mot, tout ce qu' un ennemi violent
et artificieux peut mettre en usage
pour verser son poison dans le coeur des
autres et y allumer la haine, le ministre

l' employa dans cette occasion, et son discours eut en effet tout le succès qu' il s' étoit proposé. Les anciens me regardèrent dès ce moment, non-seulement comme atteint et convaincu d' adultere, mais encore comme l' unique auteur de ce que j' avois fait de concert avec mes compagnons, et rejettant sur moi la résistance qu' ils apportoient à leurs ordres, ils me jugerent le seul coupable. Il n' y avoit pas loin de ce jugement à la résolution de me faire mourir. Elle fut prise par un accord unanime, et quoiqu' il se trouvât plusieurs personnes dans

p62

l' assemblée, à qui la considération qu' ils avoient pour Madame Eliot faisoit souhaiter qu' on eut quelque indulgence pour sa fille, sa cause étoit liée trop nécessairement à la mienne pour la séparer de mon sort. On n' eût osé d' ailleurs solliciter pour elle en présence du ministre, qui avoit été autrefois le plus ardent à demander la punition de sa soeur dans les mêmes circonstances. Sa perte et la mienne furent donc conclues. Cependant comme il n' appartenoit point au consistoire de prononcer définitivement des arrêts de mort, on se contenta, suivant la forme établie, de rédiger en article tous les chefs d' accusation du ministre pour les exposer à la colonie. L' usage étoit dans ces occasions d' attacher à la porte de l' église une espèce de manifeste qui contenoit les crimes des personnes accusées. Chaque particulier les examinoit pour se mettre en état de porter son jugement avec connoissance. Tous les habitans de l' isle s' assembloient ensuite après une proclamation publique, et l' on procédoit régulièrement à la sentence. Nous fûmes donc regardés, mon épouse et moi dès ce jour, sinon comme des criminels déjà condamnés, du moins comme des accusés,

p63

dont le crime étoit si notoire et
si certain, que notre condamnation paroissoit
infaillible. Nous fûmes traités
aussitôt comme nous devons l' être dans
cette supposition. Angélique fut arrachée
des bras de sa mere et renfermée
dans une obscure prison. Je fus chargé
de chaînes, et averti par le ministre de
penser de bonne-heure à me préparer
à la mort. Pour mes compagnons, qui
étoient en quelque sorte justifiés par mes
crimes, ils furent mis en liberté. Le ministre
prit sur soi le soin de leur conduite,
et raisonnant toujours sur les
principes de sa haine, il assura le consistoire
que n' étant plus corrompus désormais
par mes conseils, on pouvoit se
répondre de leur sagesse et de leur docilité.
Tels furent les préludes de la
scène funeste qui se préparoit.
Gelin et Johnston se voyant libres,
eurent peine à concevoir pourquoi l' on
me retenoit captif après eux. Ces deux
chers amis, qui étoient accoûtumés par
une longue société de miseres à m' aimer
et à me souhaiter du bien, ne purent
cacher la douleur qu' ils ressentoient
de me voir excepté de la grace
qu' on paroissoit leur accorder. Ils la
témoignerent hautement dès le même

p64

jour. Mais leur colere égala leur étonnement,
lorsqu' ils apprirent par le bruit
qui ne tarda point à se répandre, que
mon épouse avoit été arrêtée, et qu' elle
et moi ayant déjà été déclarés digne de
mort par le consistoire, on ne parloit
plus que d' assembler les habitans de la
colonie pour la confirmation de cette
sentence. Gelin se rendit chez le ministre
sans perdre un moment. Il lui parla
de ce qu' il venoit d' entendre avec
une vigueur qui le déconcerta, et lui
ayant fait connoître que quelque respect
qu' il eût pour le consistoire et la
colonie, il n' y auroit jamais de considérations
qui pussent le détacher de mes
intérêts ; il lui déclara nettement qu' avant
que de rien entreprendre contre

ma vie, il falloit le mettre en état de
ne pouvoir sacrifier la sienne pour me
défendre. Mon ennemi, qui s' étoit attendu
que le plaisir de se revoir en liberté
rendroit mes compagnons moins
sensibles à mon malheur, eut besoin de
toute son adresse pour calmer l' emportement
de Gelin. Le parti auquel il s' arrêta
fut de confesser que le consistoire
avoit pris des résolutions qui ne m' étoient
point favorables, mais il ajoûta
que c' étoit une affaire qui ne pouvoit

p65

manquer de traîner en longueur, et que
de quelque façon qu' elle tournât on ne
devoit point appréhender qu' on en vint
aux extrêmités avant qu' Angélique fût
délivrée de ses couches ; qu' il pouvoit arriver
pendant cet intervalle mille changemens
dans les dispositions du consistoire
et de la colonie, et que ma cause
enfin n' étoit point encore désespérée.
Cette réponse étoit sincère en partie, car
on ne pouvoit penser à la condamnation
d' Angélique, ni par conséquent à
la mienne, avant le tems de ses couches,
mais le but du ministre, en faisant faire
cette réflexion à Gelin, étoit de l' appaiser
sur l' heure, dans la pensée qu' il
lui seroit facile de le gagner par ses caresses,
lui et ses compagnons, ou de
les tromper par ses artifices. S' étant même
apperçu que son discours avoit produit
quelque effet sur Gelin, il en prit
occasion de lui faire entendre que sa
bonne conduite et celle de nos compagnons,
pourroit contribuer plus que
tout le reste à mon salut et à ma liberté.
Gelin avoit le défaut de tous les
coeurs droits et généreux, il ne se portoit
point aisément à la défiance. On venoit
de lui accorder la liberté, et le ministre
n' avoit pas manqué de lui faire connoître

p66

que c' étoit à ses sollicitations qu' il

en étoit redevable. Cette pensée, jointe à une apparence de bonté et de modération qu' il croyoit lui trouver en s' expliquant sur mon sujet, lui persuadèrent non-seulement qu' il n' étoit point notre ennemi, mais que le conseil qu' il venoit de lui donner étoit le plus avantageux pour moi, et qu' il ne pouvoit me servir mieux qu' en s' attachant à le suivre. Il fit entrer Johnston et nos autres compagnons dans ce sentiment. Tous s' accordèrent à se faire violence en ma faveur, jusqu' au point de souffrir sans murmurer qu' on continuât à leur interdire la vûe de leurs épouses, et qu' on en revint à les presser de prendre celles qu' on vouloit leur faire recevoir. Ils se contentoient de marquer avec douleur que leurs dispositions n' étoient point changées, et ils s' employoient incessamment à visiter le ministre et les anciens pour obtenir d' eux ma liberté. Je ne sçais s' il eût été à souhaiter pour mon intérêt qu' ils eussent tenu une autre conduite, mais il est certain que leur douceur et leur honnêteté n' étoient point des vertus qui pussent faire impression sur le ministre, elles ne servirent qu' à lui donner occasion d' abuser

p67

de leur foiblesse, en lui procurant le moyen de les gagner peu-à-peu comme il se l' étoit proposé, et de les rendre enfin parjures à leurs épouses et infideles à leur ami. Je parle de trois d' entr' eux seulement, car Gelin et Johnston pouvoient bien être trompés, mais ils étoient aussi peu capables que moi de parjure et d' infidélité. Ce fut avec les trois que je ne vous ai point encore nommés, que cet adroit ennemi trouva bientôt de quelle maniere il falloit s' y prendre pour entrer en composition. L' un étoit françois ; il s' appelloit *Roussel* . Les deux autres étoient anglais ; l' un se nommoit *Green* et l' autre *Blackmore* . Je n' ai point sçu précisément par quelles espérances ils s' étoient laissés séduire ; l' inconstance y eut sans doute plus de part que l' intérêt. On les obligeoit

à voir sans cesse les filles dont on
vouloit qu' ils fussent les époux, tandis
qu' on leur interdisoit la vue de celles
dont ils l' étoient véritablement ; on ne
se lassoit point de leur remettre la crainte
du ciel devant les yeux, et de leur
faire valoir la solidité de leur premier
engagement. Un nouvel amour, un scrupule
d' esprit foible, les insinuations continuelles
du ministre, eurent enfin la force

p68

de leur faire oublier ce qu' ils devoient
à leurs sermens et à leur honneur. Ils
consentirent à ce qu' on avoit en vain
exigé d' eux depuis si long-tems ; et s' attachant
à leurs nouvelles épouses, ils perdirent
toute l' affection qu' ils avoient eue
jusqu' alors pour leurs compagnons. C' étoit
ce que le ministre se proposoit principalement.
Il fut facile d' en juger par
les mesures qu' il garda dans la conclusion
de leur mariage. Comme il appréhendoit
Gelin et Johnston, qu' il avoit
toujours trouvé inflexibles, il voulut que
cette cérémonie se fit secretement, de
peur qu' ils ne s' y opposassent par leurs
plaintes du moins, et par les reproches
qu' ils auroient pû faire à leurs foibles
amis. Ils ne l' apprirent donc que quelques
jours après qu' elle fut achevée, ou
plutôt ils la devinèrent à l' air et aux manieres
embarrassées de nos trois infidèles
Gelin, toujours vif et impatient, ne
put s' empêcher de leur donner des marques
éclatantes de mépris et d' indignation,
mais elles ne servirent qu' à les aigrir
contre nous, et à les mettre entièrement
dans le parti de nos ennemis.
Quel triomphe pour le ministre ! Il
ne fut pas long-tems sans en recueillir
le fruit. Ayant assez reconnu que rien

p69

n' étoit capable d' ébranler la constance
de Gelin et de Johnston, il crut qu' après
avoir réussi à les mettre mal avec leurs

compagnons, ils étoient trop foibles par le nombre, pour mériter désormais d' être ménagés. Il changea les manieres douces et obligeantes qu' il avoit affecté de prendre à leur égard. On lui rapporta quelques emportemens qui étoient échappés à Gelin en apprenant le mariage infâme de nos compagnons : il en prit droit de le traiter avec une hauteur qui lui fit comprendre aisément à quoi il devoit s' attendre dans la suite, et qu' on n' avoit plus dessein de garder des mesures avec lui. Cependant l' affection qu' il me portoit eut le pouvoir de lui faire souffrir cette insulte avec modération. Il m' a dit dans la suite qu' il avoit peine lui-même à concevoir comment il s' étoit trouvé capable de tant de patience : jamais le ministre ne fut si proche de recevoir le traitement qu' il méritoit. Mais l' amitié de ce généreux françois eut bientôt une matiere plus juste, et en même-tems plus triste à s' exercer. Elle lui fit exposer sa vie en désespéré pour sauver la mienne. Plus touché de la générosité que du bienfait, je confesse qu' elle lui a acquis sur moi des

p70

obligations, auxquelles tout le sang qu' il m' a conservé ne sera jamais capable de satisfaire. Le tems de la grossesse d' Angélique étant arrivé, elle mit au monde le fruit de notre amour. Malheureux pere ! Hélas ! J' étois alors languissant dans ma prison, et accablé sous le poids de mes chaînes ; j' ignorais jusqu' à la captivité de mon épouse. à peine fut-elle hors de ses premieres douleurs, que le ministre, qui croyoit n' avoir plus rien à ménager, fit assembler le consistoire pour presser l' execution de leurs premieres délibérations. J' ai déjà dit que la grossesse de mon épouse avoit servi de prétexte pour la retarder. Les sentimens des anciens se trouverent les mêmes, malgré tous les efforts que Gelin et Johnston avoient faits pour les fléchir. On résolut de faire attacher dès le lendemain à la porte de l' église la liste de mes crimes, avec le jugement

du consistoire. Gelin n' apprit
cette nouvelle qu' avec le public, c' est-à-dire,
par la lecture de l' écrit fatal.
Il ne tarda à l' arracher et à le mettre en
pièces, qu' aussi long-tems qu' il en eut
besoin pour le lire, et pour s' assurer
qu' il y étoit question de moi et de mon
épouse. Cette action hardie fut rapportée

p71

au ministre, et elle donna lieu à
une nouvelle assemblée du consistoire ;
mais on jugea à propos, pour éviter de
nouveaux troubles, de la laisser impunie,
en faisant semblant de l' ignorer. On
n' en convoqua pas moins l' assemblée
générale de la colonie. Elle se tint dans
l' église peu de jours après. Le ministre
qui redoutoit l' éloquence de Gelin, et
qui s' attendoit bien qu' il ne manqueroit
pas de tenter dans cette occasion ce
qui lui avoit déjà si heureusement réussi,
obtint sans affectation un ordre du consistoire,
qui portoit défense à mes cinq compagnons
de paroître à l' église le
jour marqué pour ma sentence, et il
commanda particulièrement aux portiers
de ne les pas recevoir. Gelin et
Johnston employèrent toutes leurs forces
et tout leur tems jusqu' à ce jour
pour tourner l' esprit du peuple en ma
faveur, et pour animer les parens et les
amis de leurs épouses et de la mienne
à entreprendre quelque chose pour ma
défense. Leur zele fut inutile, on leur
répondit que la loi étoit claire et précise,
que le crime étoit notoire et avéré,
et que l' exemple de Guiton et de sa
maitresse ne permettoit ni interprétation
ni adoucissement. à l' objection

p72

qu' on pouvoit leur faire naturellement
en ma faveur, que je me croyois réellement
marié avec Angélique, et qu' en
supposant même la validité de mon mariage
du sort, je n' étois coupable que

d' une erreur, puisque je n' en avois jamais eu cette opinion, on répliquoit que c' étoit une excuse sans vraisemblance, puisque trois de mes compagnons venoient de faire connoître en se réunissant à leurs épouses, qu' ils n' avoient point ignoré leurs véritables engagements, et qu' il n' y avoit point d' apparence que je les eusse ignoré plus qu' eux. Ce fut ainsi que la lâcheté de ces trois perfides contribua plus que toute autre chose à ma perte. Gelin m' a dit néanmoins qu' il leur avoit été facile de reconnoître à la maniere dont le peuple se défendoit contre ses instances, que cette prévention étoit l' ouvrage du ministre, qui s' étoit sans doute efforcé sourdement pendant trois mois de détruire tout le penchant que les habitans de l' isle eussent pû avoir à la pitié. Enfin le jour de l' assemblée générale étant venu, mon procès fut instruit régulièrement. On produisit mes aveux et ceux de mon épouse, on entendit la

p73

déposition des témoins ; toute ma cause fut expliquée par un ancien, et lorsque le peuple eut témoigné qu' il étoit suffisamment informé, on en vint aux voix, qui se donnerent suivant la méthode établie. Plus des deux tiers me furent contraires. Je dis à moi et à ma malheureuse épouse, car on ne mit point de différence entre nos causes. Nous fûmes déclarés coupables du même crime que Guiton, et condamnés au même supplice. Le jour de l' exécution fut marqué au lendemain, et pour finir cette affreuse cérémonie d' une maniere digne de toute la procédure, le ministre fit un discours touchant, dans lequel il marqua une vive compassion pour mon sort, et il exhorta toute la colonie à profiter de l' exemple de ma mauvaise conduite et de ma condamnation. à quoi pensez-vous que je m' occupois dans ma prison pendant qu' on decernoit si cruellement contre ma vie et contre celle de ma chere épouse ? Hélas,

je commençois à me flatter d' un
meilleur sort. Ma crédule espérance se
fondoit sur la longueur de ma captivité,
et sur la bonté des habitans de l' isle que
je ne prenois point encore pour des
hommes barbares et sans pitié. Je n' avois

p74

presque vû personne depuis trois mois
que je portois mes chaînes. Le ministre
seul m' avoit visité quelquefois. Ses premières
visites avoient toujours eu quelque
chose de rude et d' insultant, mais
j' avois remarqué depuis peu que ses manieres
s' étoient adoucies. Sa joie cruelle
venoit apparemment de la proximité de
ma condamnation et de mon supplice,
et moi dans ma folle simplicité je l' expliquois
comme un retour de bonté qui
m' annonçoit ma délivrance. Cette opinion
s' étoit si bien imprimée dans mon
esprit, que j' avois cessé depuis quelques
jours de me livrer aux plaintes et
aux gémissemens, qui avoient fait jusqu' alors
ma seule occupation. L' image
même de mon épouse, dont la présence
continuelle m' avoit fait verser tant de
larmes, commençoit à se présenter à
mon esprit sous une forme moins lugubre.
Je la reverrai, disois-je, il me sera
permis de la revoir et de l' aimer. Chere
Angélique ! On ne s' opposera plus à l' amour
le plus tendre et le plus innocent
qui fût jamais. Je te posséderai tranquillement,
et je passerai le reste de ma
vie dans tes bras. Oui, dans le tems même
qu' on portoit contre moi l' arrêt
d' une mort injuste et cruelle, je me faisais

p75

ainsi des idées chimériques de bonheur,
j' étois le jouet de cette même
puissance maligne qui m' a rendu malheureux
dès ma naissance, et qui n' a
pris soin de conserver ma vie que pour
en faire un exemple de misere et d' infortune.
L' ombre de satisfaction qu' elle m' accordoit

fut payée bien cher avant la fin
du jour. L' obscurité ne faisoit que commencer,
lorsque j' entendis un bruit terrible
à ma porte. Je m' avançai pour
prêter l' oreille. Je crus démêler la voix
de Gelin, qui crioit d' un ton furieux et
menaçant : ouvre ou je t' étrangle de
mes propres mains. Le tumulte qui
continuoit me fit croire qu' il étoit accompagné
de plusieurs personnes, et
je ne pouvois comprendre à quoi
devoit aboutir cette étrange scène. Ma
porte s' ouvrit : je vis entrer Gelin,
Johnston, mes fideles compagnons,
mes chers amis, et j' avois à peine eu le
tems de les reconnoître, qu' ils me tenoient
dans leurs bras, en me serrant
de la manière la plus tendre et la
plus empressée. Ils étoient suivis de
quinze hommes, qui remplirent ma
chambre en un instant. Leur présence
et les marques qu' ils me donnoient de

p76

leur amitié, s' accordoient si bien avec
les agréables idées dont je m' étois entretenu
tout le jour, que je fus persuadé
pendant un moment qu' ils m' apportoient
la nouvelle de ma liberté. Dites-moi,
chers amis, m' écriai-je en leur rendant
leurs embrassemens, suis-je libre ?
L' êtes-vous ? Comment se porte ma
chere épouse ? Quelques soupirs qui
échapperent à Gelin avant que de me
répondre, me firent trop connoître
qu' il n' avoit rien que de triste à m' apprendre.
Ah ! Bridge, me dit-il d' un ton
funeste, je viens te percer le coeur. Je te
connois, je t' apporte le coup de la mort.
Et sans me donner le tems de repliquer,
il ajoûta que dans l' état où étoient les
choses, il n' y avoit point de ménagemens
à garder en m' apprenant mon
malheur. Vous êtes condamné à mourir
demain, continua-t-il en versant quelques
larmes, vous et votre chere Angélique.
Tout ce que je puis faire, mon
cher ami, c' est de vous défendre jusqu' à
la derniere goutte de mon sang, avec
Johnston, et ces quinze braves gens
qui m' ont promis leur secours. Il n' y

a point un moment à perdre. Il faut du moins périr en gens d'honneur et de courage.

p77

Ce discours ne peut vous paroître aussi étrange, qu'il fut terrible et accablant pour moi. Gelin vouloit délier ma chaîne, et me faire sortir sur le champ avec lui. Non, non, lui dis-je en le repoussant d'une main tremblante, mon cher Gelin, je veux être informé promptement de tous mes malheurs. Au nom de dieu, ne me cachez rien. Si Angélique doit mourir, ah ! ... mais ne me cachez rien, repris-je en m'interrompant ; si elle est déjà morte, il n'est pas besoin que j'aille plus loin pour mourir. Il m'apprit alors en peu de mots une partie de ma misérable aventure, et le peu d'espérance qui me restoit si je n'entrais promptement dans les vues qu'il avoit pour ma défense. Je sçus de lui que mon épouse s'étoit délivrée heureusement d'un fils, et que mes barbares ennemis avoient à peine attendu pour la condamner à mourir avec moi, qu'elle fût remise de la douleur de ses couches. Cette nouvelle idée, jointe à l'horreur de sa condamnation et de la mienne, me mirent dans un état dont il est impossible qu'il y ait jamais eu d'exemple avant moi. Mon coeur étoit en proie tout-à-la-fois à la tendresse et à la fureur, déchiré par l'une et touché par l'autre jusqu'à

p78

verser un ruisseau de larmes, en recommençant mille fois d'embrasser mes chers amis. Je ne trouvois point de paroles qui pussent suffire à ces deux transports, la fureur empêchoit ma tendresse de s'exprimer, et ma tendresse sembloit arrêter toutes les expressions de ma fureur. Johnston et Gelin étoient pénétrés de pitié en voyant l'excès de ma douleur et de mon désespoir. Ils me dégagerent de

mes chaînes, et ils m'expliquèrent leur dessein. C' étoit de nous armer avant que de sortir du magasin pour aller d'abord à la prison d' Angélique, et la tirer des mains de nos ennemis, et de-là à la maison de leurs épouses, qu' ils vouloient avoir aussi avec nous. Ensuite nous devions retourner au magasin, nous y renfermer comme dans une forteresse, et ne mettre bas les armes qu' après avoir fait avec la colonie des conditions qui pussent établir notre bonheur et notre tranquillité. Mon premier projet, me dit Gelin à l' oreille, n' étoit pas de traiter nos ennemis avec tant de modération, mais je n' aurois point obtenu sans cette promesse le secours des gens que je vous amene. Allons, chers amis, leur dis-je en commençant un peu à respirer,

p79

allons nous mettre en possession de nos trésors. Pour ce qui regarde nos ennemis, ajoutai-je en parlant bas à Gelin, nous ne laisserons pas au ciel tout le soin de nous venger. Je formois effectivement un dessein qui eût servi à punir le ministre par l' endroit le plus sensible, en humiliant son humeur fiere et orgueilleuse, car toute mon indignation n' étoit point capable de me faire penser à tirer une autre vengeance d' un homme d' église. Je voulois le prendre dans sa maison, l' amener avec nous au magasin, et le contraindre pendant quelques jours à fléchir devant nous, et à être le témoin des caresses que nous ferions à nos épouses. Connoissant comme je faisois son caractere, j' étois sûr qu' il eût préféré la mort à cette espèce de châtiment.

Nous ne perdîmes point de tems à nous armer, et nous ne nous contentâmes point de prendre des pistolets comme la première fois, nous prîmes chacun une épée et un fusil. Nous sortîmes du magasin en bon ordre, en y laissant trois hommes pour nous en assurer l' entrée à notre retour. à peine eûmes-nous fait quatre pas que nous entendîmes le bruit confus d' une foule de peuple qui

paroissoit assemblée au long des maisons.
 Il n' y avoit point à douter que ce
 ne fût à notre occasion. Mes compagnons
 se souvinrent qu' il leur étoit
 échappé une précaution, dont le défaut
 nous pouvoit exposer à de grands
 embarras, ils avoient oubliés de s' assurer
 du geolier après être entrés au magasin.
 Nous jugeâmes que ce misérable en étoit
 sorti pour avertir le ministre et les anciens
 de la violence avec laquelle Gelin
 et sa troupe s' y étoient faits introduire,
 et que le bruit qui s' en étoit aussitôt répandu
 causoit de la crainte et de l' émotion
 parmi les habitans. Cependant comme
 ce n' étoit point une raison qui pût
 nous empêcher d' avancer, nous continuâmes
 notre marche. Cinquante pas
 plus loin nous reconnûmes le ministre
 qui venoit vers nous un flambeau à la
 main, à la tête d' un gros d' environ
 cent hommes, et ce qui nous surprit le
 plus, fut de les voir armés la plûpart de
 bâtons ou d' instrumens domestiques. J' avoue
 que dans le premier mouvement
 que me causa la vûe de mon cruel ennemi,
 je me senti porté à le mettre
 d' un coup de fusil hors d' état de renouveler
 jamais ses trahisons et ses injustices.
 Je doute que le ciel m' eût puni d' un

crime qui eût empêché ce méchant
 homme d' en commettre peut-être une
 infinité d' autres. Je me fis néanmoins
 violence pour le laisser vivre, et pour redevenir
 bientôt l' objet de sa perfidie.
 Malgré la hardiesse avec laquelle il s' avançoit,
 il parut s' effrayer tout d' un
 coup lorsqu' il se vit abordé par quinze
 hommes armées d' épées et de fusils. Ses
 gens parurent aussi déconcertés que lui.
 Gelin prévint quelques paroles mortifiantes
 que j' avois dessein de lui dire,
 mais ce ne fut pas pour le traiter avec
 plus de douceur. Arrête, malheureux,
 s' écria-t-il en lui présentant le bout du

fusil, et rends grace au ciel qui nous a
fait plus honnêtes gens que toi. Tu mériterois
la mort que tu te préparois à
donner à mon ami. Nous voulons te
laisser vivre pour ta propre punition,
car la vie doit être un fardeau pour un
méchant qui a tant de crimes à se reprocher.
Cependant si tu l'aimes, il faut
commencer dès ce moment à réparer tes
injustices. Ce discours, qui sembloit devoir
ou achever d'effrayer notre ennemi
ou l'irriter d'avantage, ne produisit ni
l'un ni l'autre de ces deux effets. Il eut le
tems de se remettre en l'écoutant, et se
croyant certain par la maniere dont

p82

Gelin s'étoit exprimé, que nous n'en
voulions point à sa vie, il eut assez d'adresse
et de présence d'esprit pour ne
marquer ni crainte ni colere. Il répondit
tranquillement à Gelin qu'il ne concevoit
pas pourquoi il le traitoit si mal. J'ai
sollicité votre liberté, lui dit-il, et je
l'ai obtenu. Si je n'ai pas rendu le même
service à votre ami, c'est que nos loix,
la justice et le jugement du consistoire
et de la colonie ne l'ont point permis.
Mais il y a bien loin de la sentence au
supplice, et quoiqu'on en ait marqué
le jour à demain, c'est une formalité
qui n'entraîne point nécessairement
l'exécution. En un mot, si l'on n'a pu
s'empêcher de condamner votre ami,
on peut lui faire grace après la condamnation.
Je vous avoue même, continua-t-il, que je
m'étonnois de ce que vous ne pensiez
point à la demander, et loin
de vous sçavoir mauvais gré de
ce que vous entreprenez pour sa délivrance,
je vous promets de me joindre
à vous pour l'obtenir. Votre action est
hardie, mais elle marque un naturel excellent,
et j'aurai soin de la représenter
du côté le plus favorable. Pour vos compagnons,
ajouta-t-il, (je parle de nos
habitans que je vois armés avec vous)

p83

je confesse qu' il sera difficile de les excuser.
C' est un attentat inoui qu' on ne leur pardonnera jamais, et pour moi je leur déclare dès ce moment que je les sépare de notre communion par le droit de mon ministere, à moins qu' ils ne mettent bas les armes à l' heure même. Je prévois ce qui arrivera, reprit-il en s' adressant à eux, nous allons faire grace à Bridge, et vous êtes en danger d' être punis à sa place. Quand vous pourriez éviter le supplice, vous voyez bien que vous allez vous rendre odieux et vous déshonorer à jamais dans la colonie. Le repentir est encore de saison ; croyez-moi, reportez vos armes au magasin. Ce discours adroit et trompeur causa notre ruine. Il est vrai qu' il attira au ministre le châtement qu' il méritoit, mais de quelle utilité peut-être à des malheureux la punition d' un perfide ? Nos foibles compagnons d' armes s' étant consultés un moment, reprirent le chemin du magasin malgré nos instances et nos reproches. Gelin se désespéroit. Il n' est pas question, me dit-il, de nous laisser tromper par de nouveaux artifices. Il faut périr ou sortir avec succès de notre entreprise. J' approuvai son avis. Nous nous serrâmes, lui, Johnston

p84

et moi, et faisant connoître à notre air que nous ne nous laisserions approcher de personne, nous continuâmes notre route vers la prison de mon épouse. Le ministre nous pressa en vain de nous arrêter en renouvelant ses perfides promesses. Nous lui répondîmes en nous éloignant, qu' il n' y avoit que la mort qui pût interrompre notre dessein, et qu' avant qu' on put nous la donner il y auroit d' autre sang répandu que le nôtre. C' étoit notre résolution, et nous ne faisons que nous y confirmer en avançant. Il y avoit environ cent pas jusqu' au lieu où mon épouse étoit renfermée. Nous rencontrâmes en chemin quantité d' habitans qui couroient avec toutes les marques de la surprise et de

l' effroi, comme il arrive dans une allarme
publique ; mais ne s' en trouvant aucun
qui s' opposât à notre passage, nos
espérances alloient toujours en augmentant.
Nous avons fait les trois
quarts du chemin, lorsque nous entendîmes
le bruit de plusieurs personnes qui
accouroient derriere nous. Arrêtons,
dis-je à Gelin, on nous poursuit. Quoiqu' il
n' y eut point d' autre lumiere que
celle de quelques chandelles que des
femmes effrayées tenoient à la porte de

p85

leurs maisons, nous découvrîmes quinze
ou vingt hommes armés qui nous joignirent
en un moment. Il nous fut aisé
de juger que leurs armes étoient celles
de nos déserteurs que le ministre leur
avoit fait prendre. Ils nous dirent d' arrêter
et de mettre armes bas. Plutôt
périr mille fois, répondit vivement Gelin.
Avance le plus hardi, il est mort
sans quartier. Nous tenions en effet nos
fusils prêts à tirer. Ils n' oserent s' approcher
davantage, ils se contenterent de
nous exhorter à nous rendre, et à considérer
que nous n' étions pas les plus
forts. Leurs conseils nous touchoient
aussi peu que leurs menaces. Nous demeurâmes
dans la posture où nous étions
jusqu' à l' arrivée du ministre, qui parut
bientôt escorté de ses cent hommes. Il
avoit toujours son flambeau à la main,
et la plupart des personnes qui l' accompagnoient
en ayant pris en chemin, nous
nous trouvâmes tout d' un coup environnés
d' une grande lumiere. Fier du nombre
et irrité de nous trouver en défense,
le ministre traita ses gens armés de lâches,
qui redoutoient trois jeunes gens
de notre âge. Ce reproche les fit avancer
brusquement. à toi donc, traître,
puisque tu le veux, s' écria Gelin en ajustant

p86

le ministre, et il lui lâcha son coup

qui le fit tomber mortellement blessé.
Nous déchargeâmes aussi nos fusils,
Johnston et moi. Nos deux coups blessèrent
quelques personnes. Notre diligence
à tirer nos épées ne peut égaler
celle du peuple à fondre sur nous. Nous
fûmes saisis et désarmés malgré notre furieuse
résistance. Quelques anciens qui
se trouvoient dans la foule nous firent
conduire sur le champ au magasin. On
nous enferma chacun dans une prison
différente. Je ne pus faire entendre que
deux mots à mes chers amis en me séparant
d' eux. Adieu brave Gelin, m' écriai-je,
adieu chers Johnston : puissent
votre générosité et votre amitié
n' être funestes qu' à moi ! Ce me sera du
moins une douce consolation en mourant
d' avoir eu deux amis si généreux
et si fideles.

En effet, je ne pouvois m' attendre
qu' un un prompt supplice, il ne me restoit
pas la moindre espérance de le pouvoir
éviter. Je me préparai à la mort en
rappelant tout ce que de si cruels malheurs
pouvoient me laisser de force et
de constance. Que j' eus de peine à ramener
mon esprit à la soumission aux
ordres du ciel ! Jamais on ne ressentit

p87

de mouvemens si semblables au dernier
désespoir. Mais le mien n' étoit-il pas
excusable ? L' infortune a-t-elle des traits
terribles que je n' eusse point essayés ?
Où prendre des motifs de patience contre
les plus cruels de tous les maux, lorsqu' on
a sujet d' en accuser également la
rigueur du ciel et la barbarie des hommes ?
Telle étoit ma situation. Tout ce
qu' on appelle biens naturels, avantage
de naissance, tendresse de parens, douceurs
de fortune, ce que le ciel accorde
presque à tous les hommes, je considérois
qu' il me l' avoit refusé ; et la vie,
telle que je l' avois reçue, étoit moins
une faveur de sa main qu' un don funeste
et empoisonné. Les hommes m' avoient-ils
traité avec moins de rigueur ? Hélas !
Repasser toutes les circonstances de ma
triste histoire. Arraché des bras de ma

mere presqu' en naissant, privé d' elle
par un accident que je ne puis rappeler
sans honte, sans horreur, élevé ensuite
dans l' obscurité d' une affreuse caverne,
mes premiers regards ont été lugubres,
et mes premieres idées funestes. J' ai
desiré de voir mon pere, mon coeur s' en
étoit fait une joie, je n' ai trouvé en lui
qu' un ennemi cruel, qui s' est fait violence
pour épargner mon sang et qui

p88

s' étoit proposé en m' accordant la vie
comme une grace, de la rendre si misérable,
qu' il me fût impossible de jouir
long-tems du bienfait. J' échappe enfin
à sa cruauté, il se présente quelque ouverture
à mes espérances, mais à quoi
aboutissent les promesses qu' on me fait
d' une vie plus heureuse ? à mettre le
comble à mes miseres, en multipliant
les causes de mes douleurs, et en me
faisant trouver les plus cruelles peines
dans ce qui fait ordinairement la félicité
des autres. L' amour, l' amitié, tout se
change pour moi en poison et en tourment.
Un peuple entier qui faisoit profession
de vertu devient barbare lorsqu' il
est question de me rendre malheureux
et de me perdre. Un amour tendre
et innocent est regardé comme un crime,
un saint mariage passe pour adultère,
on me condamne au dernier supplice,
et s' il me reste à l' extrémité deux
amis fideles qui s' intéressent à mon sort,
mon infortune se répand sur eux, et je
les entraîne dans ma ruine.
Quelle constance n' eût point succombé
sous de si affligeantes considérations ?
Mais jusques-là mes plaintes ne supposoient
que des maux de fortune. Foibles
douleurs, quand je les comparois à celle

p89

de l' amour ! Il falloit perdre Angélique.
La perdre par ma mort eût déjà été un
tourment plus cruel que tous ceux que

mes ennemis me préparoient, mais penser en mourant qu' elle étoit destinée au même supplice, la voir peut-être expirer à mes yeux ! Angélique, ma chere épouse, tout ce que mon coeur aimoit ! Ah ! Peines inexprimables, que nul autre que moi n' a jamais éprouvées ! Je me représentois cette chere personne, seule et languissante dans sa prison, chargée peut-être de chaînes aussi pesantes que les miennes, attendant la mort qu' elle croyoit inévitable, et connoissant comme je faisois, le fond de son coeur tendre, je n' avois que trop de raisons de m' imaginer que son infortune n' étoit pas la plus forte cause de ses larmes. Elle s' afflige donc pour moi, disois-je ; elle pleure ma mort, elle la craint peut-être plus que la sienne, et je ne pourrai pas même lui dire que je sens toutes ses douleurs, lui dire seulement que je l' adore, et que puisqu' elle est condamnée à mourir, je mépriserois la plus glorieuse fortune qui m' empêcheroit de mourir avec elle. Je me la représentois foible encore, et à peine relevée de la douleur de ses couches : c' étoient-là

p90

de ces idées contre lesquelles, ni force d' esprit, ni religion, ni approche de la mort, ne pouvoient soutenir un moment ma constance. Cruel ministre ! Barbares habitans ! Quoi ! M' écrivois-je, une femme de seize ans, une tendre et innocente créature, qui n' a point d' autre crime que de m' aimer et d' être aimable, ne vous inspire point de compassion dans cet état ? êtes-vous hommes ! êtes-vous des loups féroces, ou des tigres altérés de sang ? Protestans cruels ! Est-ce là cet esprit de douceur et d' humanité que votre religion vous inspire ? Ah ! Retournez dans vos patries, que le zèle de la vérité, dites-vous, vous a fait quitter. Soyez-y turcs, idolâtres et ne violez pas les saintes loix de la nature, qui est la plus sacrée et la plus inviolable de toutes les religions. Je passai la nuit dans ces agitations violentes. La triste Madame Eliot avoit

part aussi à mes plus tendres sentimens.
Elle avoit eu pour moi ceux d' une mere
avant que j' eusse droit au nom de son
fils. J' étois sûr que la mort de sa fille ne
la toucheroit gueres plus que la mienne.
Si j' eusse pû du moins la remercier de tant
de bontés ! S' il m' eût été permis de la
voir encore une fois, et de lui demander

p91

pardon des mortels désordres que je
causois malheureusement dans sa famille !
Hélas ! Bonne et sensible comme
elle étoit, elle n' aura pas résisté long-tems
à une suite continuelle de douleurs !
L' amertume et les larmes auront
accompagné sa malheureuse vieillesse
jusqu' au tombeau. Tout a péri sans
doute, et la mere et la fille, et le triste
fruit de mon mariage. Je ne me flatte
plus de revoir jamais rien de ce qui m' a
été cher, il faudroit pour cela des miracles
du ciel et de la fortune, et ce
n' est point à un misérable comme moi
qu' il est permis de les espérer.
Le jour qui succéda à cette accablante
nuit devoit donc être, suivant mon attente,
le dernier jour de ma vie et de
celle d' Angélique. Quelque inquiétude
que j' eusse pour Gelin et Johnston, je
ne pouvois me figurer qu' ils fussent condamnés
à mort pour avoir entrepris de
me mettre en liberté. Il y avoit apparence
du moins qu' on ne se porteroit à
cette extrémité qu' en cas que le ministre
mourût de sa blessure. J' avois cru remarquer
que le coup n' étoit pas mortel
à la maniere dont il s' étoit soutenu lorsqu' on
l' avoit relevé de sa chute. C' étoit
un tourment de moins pour moi, que de

p92

pouvoir me flatter que la vie de mes
chers amis n' étoient point aussi désespérée
que la mienne. Je n' attendois que
le moment de mon exécution. Le geolier
m' ayant apporté quelque nourriture,

je refusai de la prendre, comme
un secours inutile dans le peu d' instant
qui me restoit à vivre. J' invoquois le
ciel autant que mon trouble me le pouvoit
permettre, et les plus ardens de mes
voeux regardoient ma chere épouse. Je
tâchois de familiariser mon imagination
avec son supplice, pour diminuer, s' il
étoit possible, quelque chose de l' horreur
que j' allois ressentir à cette vûe ;
supposant toujours que nous serions exécutés
ensemble comme Guiton et sa maitresse,
je me mettois par avance dans
toutes les situations où je croyois pouvoir
me trouver lorsque je serois précipité
dans la mer. J' examinois s' il n' y
avoit point d' espérance que je pusse y
être de quelque secours à mon épouse,
la soutenir entre mes bras dans les flots,
me dérober avec ce cher fardeau aux
yeux de nos exécuteurs, regagner le rivage
avec elle, et sauver sa précieuse
vie, ou du moins contribuer à lui rendre
la mort plus douce, employer mes
forces jusqu' au dernier soupir, et à lui

p93

en déguiser les horreurs par les plus tendres
témoignages de l' amour. Le jour se
passa tout entier sans qu' il se présentât
personne à ma prison. Admirez un des
plus étranges effets de l' amour : je sentois
une espece d' impatience de voir arriver
mes gardes et mes exécuteurs,
non que la mort commençât à me paroître
moins terrible, mais l' ardeur
pressante que j' avois de revoir Angélique,
me faisoit oublier que ce plaisir ne
me seroit accordé que pour m' être aussitôt
ravi cruellement. Toute mon attention
se réunissant sur elle et sur la
douceur que j' allois trouver à lui parler
et à l' entendre, je perdois de vue notre
supplice, pour me livrer aux desirs d' une
malheureuse et inutile tendresse.
Enfin l' obscurité ayant succédé au
jour, je m' imaginai que notre exécution
étoit différée au lendemain, et j' attribuai
ce changement au trouble que nous
avons causé la veille dans l' habitation.
J' étois dans cette pensée, lorsque j' entendis

ouvrir brusquement ma porte.
C' étoient quatre gardes, qui s' approchèrent
de moi sans parler. Ils m' ôtèrent
mes chaînes, mais ils avoient apporté
une corde, dont ils se servirent
aussitôt pour me lier étroitement les

p94

mains. Je leur fis diverses questions,
auxquelles ils refuserent constamment
de répondre. Apprenez-moi du moins,
leur dis-je, si c' est au supplice que vous
me conduisez. Verrai-je mon épouse ? Ne
me sera-t-il pas permis de lui dire le dernier
adieu ? Ils me marquèrent quelque
regret de s' être obligés par serment à
garder le silence. Consolez-vous, me dit
l' un d' entre eux, vous ne serez pas seul.
Hé bien, lui répondis-je, je vous pardonne
ma mort s' il m' est accordé d' expirer
en présence d' Angélique. Ils me
firent sortir du magasin, et sans s' écarter
de moi d' un seul pas, ils me firent
prendre avec eux la route qui conduisoit
à la mer. Je suis donc dans le chemin
de la mort, leur disois-je en allant ?
Ma vie et mes malheurs touchent à leur
fin ? J' en loue le ciel. Mais où dois-je
donc rencontrer mon épouse ? Ils s' obstinèrent
à ne me pas répondre. J' admirois
que la curiosité ou la compassion
n' eussent amené personne sur mon passage
pour être témoin de ma dernière
scène. Cependant après nous être avancés
environ l' espace d' un mille, je crus
entendre le bruit de quelques personnes
qui marchaient, les unes devant nous,
les autres derrière. Je ne doutai point

p95

qu' Angélique ne fût dans l' une ou dans
l' autre bande. Mon coeur s' émut jusqu' à
m' ôter presque entièrement le pouvoir
de marcher davantage. Malheureuse
épouse, m' écriai-je avec le plus amer
sentiment que la douleur ait jamais produit ;
voilà donc quel étoit le triste sens

de nos promesses ! C' est en périssant ensemble
que nous exécuterons le serment
que nous avons fait de ne nous jamais
séparer. Oh ! Si la pitié, dis-je à mes
gardes, vous faisoit du moins consentir
à me laisser les mains libres ! Si vous
me permettiez de donner le dernier embrassement
à ma chere épouse ! Que
craignez-vous ? N' oseriez-vous être un
peu moins barbares que vos maîtres ?
N' osez-vous cesser d' être cruels pour un
moment ? Ils ne me répondirent rien.
Nous arrivâmes à l' entrée du chemin
tortueux qui donnoit passage au travers
du rocher. Nous le passâmes dans l' obscurité.
Mais en sortant du côté qui touchoit
à la mer, j' aperçus à la lumiere
de quelques flambeaux dix ou douze
hommes au long du rivage, et je reconnus
aussitôt Gelin parmi eux.
Il avoit les mains liées comme moi.
C' étoit lui que j' avois entendu marcher
devant nous avec ses gardes, et Johnston

p96

qui suivoit par derriere, ne tarda
aussi qu' un moment à paroître. Je crus
leur perte aussi infaillible que la mienne.
Deux ruisseaux de larmes qui coulerent
tout d' un coup de mes yeux, et
le surcroit d' horreur imprévue dont je
me sentis saisi, me firent connoître que
je n' avois pas encore été si malheureux
que je l' étois dans ce moment. Je m' approchai
avec transport de ces chers amis,
que mes liens ne me permirent pas même
d' embrasser. Les mouvemens passionnés
qui servirent d' abord d' expression
à ma douleur, les persuaderent
assez que ce n' étoit point l' approche du
supplice qui me mettoit ainsi hors de
moi-même ; l' amitié agissoit sur mon
coeur aussi impétueusement qu' avoit fait
l' amour. J' avois peine à trouver des paroles
qui répondissent à mes sentimens.
Gelin me prévint. Sa voix me parut
ferme, quoique ses yeux n' eussent point
leur vivacité ordinaire. Voilà une scène
bien tragique, me dit il, mais il faut la
soutenir en braves gens. Nous étions déterminés
hier à mourir, il n' y aura que

le genre de mort et l'heure de changés.
J'ouvrais la bouche pour lui répondre,
et j'eusse été bien éloigné sans doute
d'affecter autant de fermeté que lui.

p97

Mes premières paroles furent interrompues
par un ancien, qui étoit à donner
quelques ordres sur la chaloupe à mon
arrivée, et qui s'approcha de nous lorsqu'il
nous vit tous trois réunis.
écoutez, nous dit-il, les ordres que
j'ai commission de vous déclarer. Il est
évident que vous méritez la mort. Bridge
y avoit été condamné justement pour
un crime qu'on n'a jamais pardonné
dans cette colonie, et Gelin et Johnston
se rendirent hier si coupables, que
le seul fait porte sa condamnation. Nous
vivions paisiblement dans cette île
avant que de vous y avoir reçus. Vous y
avez mis le trouble en séduisant nos filles,
en massacrant notre ministre, et en
voulant nous imposer des loix à force
armée. Enfin, vous nous avez apporté
toute la corruption de l'Europe, dont
nous nous étions crus à couvert ici pour
toujours. Voilà vos crimes, ils sont notoires,
et nous n'avons point un habitant
dans la colonie qui n'ait opiné ce
matin à votre supplice. Rien ne sembloit
pouvoir vous sauver. Cependant le ministre
se voyant prêt d'expirer, a fait
prier le consistoire de s'assembler chez
lui. Il a reconnu avec humilité qu'il
avoit pû contribuer à vos fautes par une

p98

rigueur dont il se reprochoit les motifs,
et le desir de faire sa paix avec le ciel l'a
fait intercéder si vivement pour votre
vie, qu'on n'a pû rien refuser à cet
homme respectable, qui a servi pendant
plus de vingt ans de père à la colonie.
Il est mort, et vous êtes assurés de vivre.
Cependant on a jugé qu'en vous faisant
grace, il n'étoit point à propos de vous

conserver plus long-tems parmi nous.
Il n' arrive que trop souvent que les ressentimens
se raniment. Tout coupables
que vous êtes, on doute que vous vous
rendiez justice, et qui sçait ce qu' on peut
craindre de trois jeunes gens aussi hardis
et aussi entreprenans que vous ? D' ailleurs
les difficultés de vos mariages sont
d' une nature à ne se terminer jamais.
Vous ne vous soumettez point à la sentence
du consistoire, il n' est point disposé
à la révoquer, ainsi le parti le plus
avantageux, est pour nous et pour vous-mêmes,
et de vous exiler pour jamais
de cette isle, et de vous mettre en état
de retourner dans vos patries. Tel est
l' arrêt du consistoire, que je vous annonce
ici par commission. Il a ordonné
que vous fussiez conduits sans bruit à la
mer, pour vous dérober aux regards du
peuple, que la curiosité auroit sans

p99

doute amené en foule sur vos pas. Et
pour vous ôter toute raison de vous
plaindre et de nous accuser peut-être
de dureté, il m' a chargé de vous remettre
une somme de dix mille écus que
vous diviserez en trois parts égales. Elle
est dans la chaloupe qui va vous porter
à Sainte-Hélène. Partez, ajouta-t-il,
vous ne tarderez point à trouver dans le
port un vaisseau qui fera voile en Europe.
Qui s' imaginera qu' après tant de transports
et de douleurs dont j' ai fait le récit
jusqu' à présent, il pût y avoir quelque
chose de plus terrible pour moi que
tout ce que j' avois éprouvé ? Non, la
sentence de ma mort et de celle d' Angélique,
n' avoit pas fait sur moi l' impression
que fit le fatal arrêt de mon
exil. Mes compagnons sentirent le coup
aussi vivement que moi. La vie qu' on
nous accorderoit ne nous parut point une
grace, c' étoit un châtement plus cruel
que la mort même. La mort eût terminé
nos peines, et la vie qu' on nous condamnoit
à passer loin de nos épouses,
alloit être pour nous un supplice éternel.
Non, non, m' écriai-je le premier,
on ne me forcera ni à partir, ni à vivre.

Je veux mourir, si je l' ai mérité :
il n' y a que la mort qui puisse m' arracher

p100

de cette isle, où tout le bonheur
de ma vie est attaché. Pitoyable vieillard,
continuai-je en voyant l' ancien
qui s' éloignoit, et qui nous laissoit entre
les mains de nos gardes, ah ! Laissez-vous
toucher à la pitié. Voyez trois infortunés
qui vous demandent la mort. ô
Dieu ! Refuse-t-on le supplice à des criminels
qui le demandent comme une
faveur ? Arrêtez, écoutez-nous, ne nous
forcez pas au dernier désespoir ! Il tourna
la tête, pour nous dire qu' il étoit
affligé de notre douleur, et la nécessité où
il étoit d' obéir au consistoire. Nous prîmes
ce moment pour nous jeter tous
trois à genoux, et nos prieres furent si
touchantes, qu' il est impossible qu' il les
ait entendues sans compassion, mais
étant bientôt entré dans l' ouverture du
rocher, nous comprîmes en le perdant
de vue qu' il ne nous restoit plus d' espérance.
Gelin et Johnston, qui n' étoient
pas moins troublés que moi, me
demanderent quel parti nous avions à
prendre. Vous êtes éloquent, dis-je à
Gelin, faites un effort sur l' esprit de nos
gardes. Il employa tout ce que peut la
nature aidée de la douleur, mais on
avoit choisi exprès pour nous conduire
des inflexibles, ou plutôt des barbares,

p101

que rien ne fut capable d' amollir.
Cependant ils nous pressoient de nous
mettre en mer, et si nous eussions refusé
plus long tems de nous laisser mener à la
chaloupe, ils paroisoient se disposer à
nous y traîner violemment. Nos mains
étoient toujours liées, ce qui nous rendoient
incapables de la moindre résistance.
Je dis secretement à Gelin : notre
malheur est maintenant sans remede,
ne nous exposons point à des violences

que nous sommes hors d' état de repousser.
Mais si l' on nous conduit à Sainte-Helene,
qui nous empêchera de retourner
ici, et d' y rentrer en état de nous faire
craindre ? Avec dix mille écus nous leverions
une armée. Quoiqu' on ait pu nous
dire de la situation inconnue de cette
isle, nous la découvrirons, fût-elle au
sein de la mer. Je fis entendre la même
chose à Johnston, ils applaudirent tous
deux à ce projet. Nous nous embarquâmes.
La chaloupe étoit grande. Il y entra
six de nos gardes et deux rameurs.
La nuit étoit si obscure qu' il falloit être
aussi assuré qu' ils l' étoient de la route,
pour oser se commettre à cette heure
sur une mer parsemée de rochers. Nous
voguâmes heureusement pendant quelques
heures. Quoique nos gardes n' eussent

p102

plus les mêmes raisons de garder le
silence, ils s' obstinerent encore à refuser
de répondre à toutes nos questions.
Les miennes ne regardoient qu' Angélique.
L' ardeur de mon transport m' avoit
empêché, après le discours de l' ancien,
de lui demander du moins quelque
éclaircissement sur le sort de cette chere
épouse. Quelque apparence qu' il y eût
qu' on ne l' avoit point exceptée du pardon,
une simple vraisemblance ne suffisoit
pas pour rassurer ma tendresse. Mes
allarmes augmentèrent extrêmement,
lorsque je vis mes gardes sourds à mes
interrogations. Ces insensibles eurent la
dureté d' y fermer l' oreille jusqu' à la fin.
Hélas ! C' est cette funeste incertitude,
dont rien n' a pu me faire sortir jusqu' aujourd' hui,
qui cause encore mon plus
cruel tourment.
Nous abordâmes au rivage de Sainte-Helene.
L' obscurité de la nuit duroit encore.
Nos gardes nous mirent brusquement
à terre, et tirant de la chaloupe le
sac qui contenoit les dix mille écus en
or, ils en firent trois parts, dont le
poids plutôt que la valeur, étoit à peu
près égal. Vous êtes liés d' intérêt et d' amitié,
nous dirent-ils, vous ferez ensemble
un partage fort exact de cette somme.

Nous ne vous la divisons que pour vous la rendre plus facile à porter. Ils en mirent notre part à chacun dans nos poches, et nous laissant sur le rivage, ils se hâterent de rentrer dans la chaloupe sans avoir délié nos mains. Quoi ! Leur dit Gelin, vous ne nous ôterez pas ces liens qui vont nous faire passer ici pour des criminels et des infâmes ? Ils s'excusèrent sur les ordres qu'ils avoient reçus du consistoire, et ils ne nous en cachèrent point la raison ; c' étoit la crainte que nous n'entreprissions de les retenir ou de retourner malgré eux dans la chaloupe pour regagner l' isle avec eux. Nous leur promîmes en vain de ne pas mal user de notre liberté, s' ils vouloient nous l' accorder, il nous fut impossible de rien obtenir. Je pris la parole, en les voyant prêts à s' éloigner du rivage : vous avez été sourds à nos questions, leur dis-je, et insensibles à nos prieres, nous n' avons rien obtenu jusqu' à présent de votre bonté et de votre compassion ; mais si vous n' avez pas perdu tout sentiment d' humanité, accordez-nous du moins en nous quittant la seule grace qui nous reste à vous demander. Ainsi le ciel puisse-t-il écouter tous vos desirs ! Quand vous serez retournés dans votre isle, ah !

Cette isle heureuse ! Quand vous y serez retournés, allez voir nos cheres épouses, et dites-leur que c' est de notre part que vous y venez. Apprenez leur, sinon tout l' excès de notre désespoir, qu' il vous est impossible de leur exprimer, du moins cette partie de nos douleurs dont avez été témoins. Représentez-leur ce que vous nous avez vû faire, racontez-leur ce que vous avez entendu. Dites à ma chère Angélique qu' il n' y a point de sentence barbare, ni de séparation cruelle qui puisse m' empêcher d' être à elle, et de porter le nom de son époux ; qu' elle me doit sa foi et sa constance,

qu' elle peut se reposer sur la
mienne ; que je puis encore être trahi
par des perfides et outragé par des
cruels, manquer de succès dans mes
desseins, périr dans mes entreprises,
mais que tout le pouvoir de la fortune
et la malignité des hommes ne l' effaceront
jamais de mon coeur. Dites à sa
malheureuse mere que je me reproche
toutes ses peines, quoique je n' en sois,
hélas ! Que la cause innocente ; que je les
ressens plus vivement qu' elle ; que j' en
suis puni par un mortel désespoir. Dites-leur
à toutes deux... ah ! Dites-leur...
mais nos barbares conducteurs étoient

p105

déjà si loin, qu' il leur étoit impossible de
m' entendre. Peut-être même n' avoient-ils
pas prêté l' oreille à mes supplications
lorsqu' ils étoient plus proches, et je
n' ose me flatter que l' infortunée Angélique
ait eu la consolation d' apprendre
ces derniers soins de mon amour. J' avois
lâché exprès les termes d' entreprises et
de dessein. Elle et sa mere n' auront pas
manqué d' en comprendre le sens, si on
leur en fait un rapport fidele, et sans
doute qu' elles accusent tous les jours la
rigueur du ciel qui en differe si long-tems
l' exécution.

Je vous laisse à imaginer dans quelle
étrange situation nous nous trouvâmes
après le départ de la chaloupe. Le jour
ne commençoit point encore à luire,
et nos gardes ne nous avoient pas même
accordé un flambeau pour nous
éclairer. à peine la blancheur du sable
pouvoit-elle servir à nous le faire appercevoir.
Nous jugeâmes par le bruit des
flots qui augmentoit incessamment
que la marée remontoit, et nous fûmes
obligés de marcher quelque tems
dans l' obscurité pour éviter les vagues
qui commençoient à mouiller nos pieds.
Nous nous assimes lorsque nous crûmes
le pouvoir avec sûreté, résolus d' attendre

p106

la fin de la nuit dans cette situation. Les efforts que nous fîmes pour rompre nos liens furent inutiles, il fallut en perdre l' espérance, et nous résoudre à demander le lendemain ce service au premier inconnu qui se présenteroit. Je ne vous fatiguerai point du récit de nos gémissemens et de nos plaintes. Le jour commença enfin à paroître. Nous découvrîmes l' habitation à cent pas de nous. Ce ne fut pas sans honte que nous en prîmes le chemin, ne prévoyant que trop à quoi nous allions nous trouver exposés. Quelques matelots qui étoient au long du rivage, furent les premiers qui nous apperçurent, et la nouveauté du spectacle les ayant attirés, ils nous considérèrent avec étonnement sans avoir la hardiesse de s' approcher. Il faut remarquer que l' isle de Sainte-Helene n' étant habitée que sur les bords par un petit nombre de portugais, parmi lesquels il se trouve quelques françois et quelques anglois mêlés, tous les habitans se connoissent parfaitement de nom et de visage, de sorte que la vue de trois hommes dans l' état où nous paroissions, devoit causer beaucoup de surprise. Nous prévinmes les matelots, en les priant instamment de nous délier les mains.

p107

Après s' être consultés un moment, ils nous répondirent en mauvais anglois, que ceux qui nous les avoient liées ne l' avoient pas fait sans quelques raisons, et qu' il ne leur appartenoit point de les approfondir, mais qu' ils alloient nous conduire à leur gouverneur, avec lequel nous pourrions nous expliquer. Nos instances redoublées ne les firent point changer de sentiment. Ils nous forcèrent de les suivre. étant obligés de traverser l' habitation, nous nous vîmes en un moment environnés de la plus grande partie du peuple. Notre douleur et notre confusion étoient extrêmes. Cependant le gouverneur s' étant rencontré sur notre chemin, la premiere chose que nous lui demandâmes, fut d' écarter la populace,

et de nous faire entrer dans quelque maison pour nous écouter. Il nous accorda cette faveur. Quoique portugais, il parloit facilement les langues françoise et angloise. Nous lui racontâmes le fond de notre aventure. Il l' entendit avec admiration, et trouvant sans doute dans notre jeunesse et dans les expressions naturelles de notre douleur, de quoi s' exciter à la bonté et à la pitié, il nous donna tous les témoignages que nous pouvions souhaiter de l' une et de

p108

l' autre. Son nom est *dom Pedro Columella* . Ce ne fut pas le premier jour que nous lui découvrîmes nos véritables desseins. Nous le laissâmes long-tems dans la pensée que nous n' attendions que le passage de quelque vaisseau qui voulût nous porter en Europe. Gelin, qui est insinuant, s' employoit pendant ce tems-là à nous concilier son estime et son amitié, pour le rendre peu-à-peu favorable à nos entreprises. Il y réussit. Dom Pedro conçut à la fin tant d' inclination pour nous, que nous ne fîmes plus difficulté de lui demander son secours et celui de ses gens pour nous faire retrouver nos épouses. Nous nous étions souvent entretenus avec lui de cette isle inconnue, que nous avions quittée avec tant de regret, et à laquelle notre coeur étoit si attaché. Il avoit pris plaisir à nous faire raconter les circonstances de notre aventure, et à se faire expliquer l' origine et l' état de la colonie, mais il ne nous avoit jamais marqué que la curiosité le portât à tenter de la découvrir. Ce sont des gens, nous disoit-il, qui veulent être cachés, je n' ai pas d' intérêt à les connoître. Je les vois venir ici, mais plus rarement aujourd' hui

p109

qu' autrefois, pour acheter de nous certains secours dont ils paroissent manquer.

Ils ont besoin de fer et d' outils
pour le travail. Ils nous laissent le choix
d' être payés en argent comptant ou en
bestiaux et en fruits de leurs terres. Je
sçais qu' il y a dans cette mer quantité de
petites isles, il faut qu' ils en habitent
une. Dom Pedro ajoutoit que son prédécesseur
avoit fait quelques tentatives
inutiles pour parvenir à la connoissance
de leur retraite ; qu' il les avoit fait observer,
et qu' en ayant retenu un jour
quelques-uns prisonniers, il avoit employé
les prieres et les menaces pour leur
arracher leur secret, mais que n' ayant
pu ébranler leur fidélité et leur discrétion,
il avoit pris le parti de les laisser
tranquilles ; que depuis dix ans qu' il
commandoit à Sainte-Helene, il tenoit
aussi la même conduite ; que leurs visites
étoient fort rares depuis un certain tems ;
qu' il y avoit environ un an qu' une de
leurs femmes avoit fait le voyage d' Europe ;
qu' elle étoit venu s' embarquer à
Sainte-Helene sur un vaisseau de passage,
et qu' elle y étoit retournée après
quelques mois d' absence, mais qu' il n' avoit
pas eu la satisfaction de la voir et
de lui parler, parce que ses gens, qui

p110

sçavoient à peu près le tems de son
retour, ayant passé quelques semaines à
l' attendre, avoient disparu avec elle au
moment de son arrivée.
Quoique les relations du gouverneur
ne nous eussent rien appris dont nous ne
fussions informés, elles avoient bien soutenu
notre espoir. Nous ne fûmes pas
plutôt assurés qu' il nous vouloit assez de
bien pour se prêter à nos desseins, que
nous lui proposâmes de nous accorder
une de ses plus grandes barques, avec
quelques soldats armés et quelques matelots
expérimentés pour nous conduire.
Il y consentit. Nous quittâmes Sainte-Hélene.
Nous passâmes plus de six semaines
à parcourir toutes les parties occidentales
de la mer d' éthiopie, au hazard
de périr mille fois dans un si petit
bâtiment, qui étoit presque sans défense
contre les vents et les flots. Nous visitâmes

quantité d' isles connues, mais
inhabitées, telles que Martin Vaz, Agosta,
Los Picos, et nous en découvrîmes
plusieurs qu' on n' avoit point encore apperçues.
Le danger qui augmentoit tous
les jours par le dépérissement de notre
barque, n' auroit pas ralenti l' ardeur de
nos recherches, si nous n' eussions eu,
mes deux compagnons et moi, que notre
misérable vie à ménager ; nos soldats

p111

et nos matelots, qui sentoient le péril
et qui en frémissaient continuellement,
nous déclarerent qu' ils étoient résolus de
gagner Sainte-Helene. Ils nous représenterent
qu' il y avoit peu d' apparence
que l' isle que nous cherchions fût si éloignée ;
qu' elle devoit être aux environs de
Sainte-Helene, puisque nous confessions
nous-mêmes que nous n' avions
été que trois heures en mer lorsque nous
en étions sortis ; que c' étoit dans cette
supposition que le gouverneur nous
avoit prêté sa barque, et qu' il leur avoit
donné ordre de nous accompagner. Il
nous fut impossible de leur communiquer
une étincelle de notre hardiesse et
de notre résolution. Cependant comme
nous les avions payés si libéralement
qu' ils avoient quelque affection à notre
service, ils s' engagerent à seconder jusqu' à
la fin notre entreprise, si nous pouvions
nous procurer un bâtiment sur lequel
il y eût plus de sûreté pour eux et
pour nous-mêmes. Nous revinmes ainsi
de notre première course, avec le chagrin
de voir nos espérances plus reculées
que jamais.
Dom Pedro fut affligé de l' inutilité de
notre voyage. La longueur de notre absence
lui en avoit fait prendre une meilleure

p112

opinion. Il étoit disposé à nous accorder
tout ce qui dépendoit de lui pour
nous en faire entreprendre un plus heureux,

mais il n' y avoit point un seul vaisseau dans le port, et toutes les autres barques ne surpassoient point la nôtre en grandeur. L' isle de Sainte-Helene n' est point un lieu de commerce. Elle est située favorablement pour les vaisseaux qui ont fait le tour de l' Afrique en revenant des Indes orientales, et pour ceux qui retournoient en Europe des parties les plus méridionales de l' Amérique ; elle se trouve sur leur passage, et elle peut leur fournir toutes sortes de rafraîchissemens. C' est ce qui lui a fait donner le nom d' hôtellerie de la mer. Mais à la réserve des bâtimens qui y passent quelquefois de cette maniere, il n' y a dans son port qu' un petit nombre de chaloupes et de mauvaises barques. Le gouverneur nous donna un conseil que nous eussions pu goûter, si nous eussions eu moins d' impatience, c' étoit d' attendre en repos que le besoin amenât quelques habitans de la colonie à Sainte-Helene. J' ordonnerai, nous dit-il, qu' on leur cache avec soin que vous êtes encore parmi nous. Ils ne se défieront de rien ; j' ai le secret d' un phosphore merveilleux, que je ferai

p113

attacher sans qu' ils s' en apperçoivent à la queue de leur chaloupe. Vous vous tiendrez prêt dans ma barque pour le moment de leur départ, et j' espere que malgré l' obscurité qu' ils choisissent toujours pour partir, vous pourrez les suivre à quelque distance sans les perdre de vue. Cette espérance, toute puérile et toute incertaine qu' elle étoit, fut le seul fondement de notre patience pendant plus de six mois. Mais loin de pouvoir recueillir le fruit d' une si longue attente, nous eûmes le chagrin de ne voir même arriver personne de la colonie dans tout cet espace, comme si nos ennemis se fussent défiés que nous étions encore à Sainte-Helene, et que leur haine eut cherché à nous éloigner d' eux, autant que l' amour nous portoit à nous en approcher. Nous étions presque incessamment sur le rivage à tourner nos regards inquiets

vers toutes les parties de la mer où ils pouvoient s' étendre. Quelque éloigné que pût être l' objet de nos desirs, nous n' eussions gueres tardé à le découvrir si la vivacité de nos yeux eût égalé celle de nos sentimens. Un jour que nous étions dans cette occupation, nous apperçûmes un vaisseau qui s' avançoit pesamment

p114

vers le port. Il nous fut aisé de remarquer qu' il avoit été battu de la tempête, et qu' il étoit menacé du naufrage. En effet, le capitaine qui le commandoit ayant fait descendre quelques-uns de ses gens dans sa chaloupe, les envoya promptement à la ville pour supplier le gouverneur de lui faire donner du secours. Son bâtiment faisoit eau de toute part, à peine espéroit-il qu' il pût résister jusqu' au port. On fit partir sur le champ toutes les barques pour recevoir l' équipage et une partie des marchandises. Cette diminution de poids ayant soulagé considérablement le vaisseau, il vint heureusement surgir au rivage. C' étoit un vaisseau hollandois. Cependant comme il n' étoit point en état de se remettre en mer pour achever un aussi long voyage que celui de Hollande, sur tout avec une charge de deux cens mille écus, le capitaine qui ne vouloit rien risquer, prit le parti d' en faire construire un autre à Sainte-Helene. Il ne manquoit point d' ouvriers, et l' isle fournit du bois excellent. Son dessein n' eut pas plutôt été publié, que je remerciai le ciel de lui avoir inspiré. Rien ne pouvoit être plus favorable au succès du nôtre. Je formai celui d' acheter son

p115

vaisseau brisé, et d' employer une partie de notre argent à le faire réparer. Quelque délabré qu' il fut, je crus qu' il pourroit servir à des voyages moins longs et moins dangereux que celui du capitaine

hollandois, sans compter la différence du fardeau, qui le rendoit encore de meilleur usage. Je proposai cette idée à mes compagnons. Ils l' approuverent. Je ne perdis pas un moment à conclure le marché avec le capitaine, et par l' entremise du gouverneur nous composâmes fort raisonnablement. J' employai aussitôt les ouvriers au travail. On fut presque aussi long-tems à réparer le vieux navire qu' à construire le nouveau, mais enfin notre ardeur surmonta toutes les difficultés. Le capitaine fit transporter sa cargaison et son canon, et il nous mit en possession de tout le reste. J' aurois peine à vous exprimer avec quelle joie nous nous mîmes en mer. Ce précieux vaisseau faisoit non-seulement une partie de nos richesses, mais le fond de nos plus solides espérances. Nous obtînmes du gouverneur quinze soldats bien armés, avec huit matelots, et nous étant fournis de vivres pour long-tems, nous nous promîmes que si l' isle de la colonie n' étoit point un fantôme, et

p116

toute notre aventure une illusion, nous viendrions à bout de découvrir l' objet de tant de desirs et de recherches. Cependant le ciel ne nous a point encore permis d' en approcher. Il y a près de trois mois que nous parcourons les mers. Nous avons fait cent fois le tour de Sainte-Hélène, à cinq ou six lieues de distance, rien ne s' est présenté à nos yeux. ô ciel ! Est ce vous qui nous aveuglés par des rigoureux desseins que nous ne saurions comprendre, ou si vous laissez à la fortune la disposition de notre misérable destinée, qui nous tourmente sans relâche et sans pitié ? Il y a donc trois mois que nous voguons au gré de quelque puissance ennemie qui nous pousse sans cesse du côté opposé à ce que nous cherchons ; aujourd' hui proche de Sainte-Hélène, demain éloignés de cent lieues, selon qu' il plaît aux vents, aux flots, aux tempêtes et à la fortune. C' est par un orage extraordinaire que nous avons été poussés cette nuit sur votre route. Nous

avons éprouvé pendant huit ou dix heures
ce que l' élément où nous sommes a
de plus affreux et de plus terrible. Précieuse
faveur néanmoins, et la plus
douce que j' aye reçue dans toute ma
vie, puisque je dois à cet accident la satisfaction

p117

de trouver un cher frere, et
le bonheur de l' avoir sauvé des mains de
son ennemi.
Bridge m' embrassa de nouveau en
finissant ce récit, et son coeur aussi attendri
par ma présence que par le souvenir
de son infortune, se soulagea par
une abondance de larmes qui furent
accompagnées des miennes. Il me raconta
ensuite dans quel embarras il s' étoit
trouvé en recevant la visite du capitaine
Wille. Il a commencé, me dit-il,
par me demander si je retournois en
Angleterre. Je me suis servi de cette
question comme d' une ouverture pour
lui répondre. Je lui ai dit que c' étoit
mon dessein, si la fortune et le vent ne
s' y opposoient pas. Il m' a proposé, sans
rien approfondir davantage, de me
charger d' un ennemi du protecteur,
qu' il avoit découvert dans son vaisseau,
et il m' a révélé en peu de mots une partie
des secrets que vous lui avez confiés.
Sa perfidie m' a fait horreur. Mais plus
j' étois porté à vous secourir, plus j' ai
jugé qu' il étoit besoin de dissimulation.
C' est ce qui m' a porté à vous traiter jusqu' à
son départ avec quelque apparence
de dureté. Mon coeur saignoit de votre
inquiétude, car quoique je n' eusse été

p118

instruit qu' à demi par ce traître, la nature
m' avertissoit que c' étoit à mon cher
frere que j' allois être utile. Hélas ! Je
n' apperçois que trop qu' il n' est pas plus
heureux que moi. Nous sommes nés du
même pere, nous portons le châtement
de ses crimes. Mais mon récit, ajouta

Bridge, a duré trop long-tems. Il me tarde de vous faire connoître Gelin et Johnston, qui sont surpris sans doute de me voir renfermé depuis deux heures avec vous. Je vous prie de commencer à les aimer un peu pour l' amour de moi, ces chers et fideles amis ! Vous allez convenir qu' ils méritent bien aussi votre affection pour l' amour d' eux-mêmes. Il les fit prier aussitôt de nous venir joindre. J' ai donné à cette narration une étendue qu' elle n' auroit point si je l' eusse rapportée sur le seul secours de ma mémoire. J' avertis mes lecteurs qu' elle n' est point de moi. Elle est de mon frere, qui a eu dans la suite assez de complaisance pour la mettre par écrit, à ma priere ; et je n' ai fait que l' insérer dans mon histoire. Ainsi c' est lui-même effectivement qui a raconté ici sa propre aventure.

LIVRE 4

p119

Quoique la présence continuelle de mes peines ne me laissât guères de goût pour la joie, le bonheur d' avoir rencontré un frere si aimable, son récit, ses caresses et l' attente de voir Gelin et Johnston, que je me représentois sous une idée avantageuse, suspendirent ma

p120

tristesse pour quelques momens. Ils entrèrent ; et moi, pour marquer à Bridge que j' avois déjà pour eux les sentimens qu' il desiroit, j' allai au devant d' eux, et je les embrassai avec un air d' ouverture et de tendresse qui les surprit. Ils regarderent Bridge, pour lui faire connoître leur embarras : rassurez-vous, leur dit-il, en s' attendrissant de nouveau ; ce captif est mon frere. Je l' ai déjà instruit de nos infortunes ; il m' aidera à reconnoître les obligations que je vous ai. Il fallut

leur expliquer en peu de mots mon aventure, et j' eus peine après cela à suffire à l' ardeur de leurs caresses et de leurs embrassemens. Gelin portoit dans ses yeux et dans ses mouvemens tout ce que mon frere m' avoit dit de sa vivacité. Il n' étoit pas besoin de me le nommer, pour le faire connoître. En un moment il fut aussi familier avec moi, que s' il n' eût point eu d' autre compagnon toute sa vie. Ses manieres étoient aisées et sa figure prévenante. Johnston paroissoit plus timide et plus retenu. Il parloit peu, mais dans cette réserve il étoit aisé de remarquer un esprit judicieux, avec toutes les apparences d' un excellent naturel. Si vous êtes malheureux en amour, dis-je à mon frere, vous êtes partagé

p121

bienheureusement du côté de l' amitié. Vos peines sont grandes et vos consolations le sont aussi. Pour moi tout est extrême dans mon infortune, et je n' y vois ni adoucissement, ni remede. Il me répondit qu' il ne connoissoit point encore assez mes peines, pour me proposer des remedes ; mais que si je croyois l' amitié propre à les adoucir, c' étoit une consolation que j' allois avoir désormais comme lui. Ses compagnons me dirent aussi mille choses obligeantes, sur le fonds que je devois faire sur leurs services et sur leur affection. Je voyois bien qu' ils pouvoient m' être utiles ; mais les services que je pouvois attendre d' eux étoient d' une nature à n' oser presque les demander. Il eut fallu premierement, que, sans écouter trop la prudence, et sans considérer le mauvais état de leur vaisseau et l' inégalité du nombre, ils m' eussent prêté leur secours pour délivrer Madame Lallin des mains du perfide Will. Le sort de cette bonne dame me touchoit jusqu' au fond du coeur, et j' aurois cru une partie de mon sang bien employée pour lui procurer la liberté. Au défaut de cette premiere faveur, que je ne pouvois les presser raisonnablement de m' accorder, j' aurois souhaité

qu' ils m' eussent conduit sur ses traces jusqu' à la Jamaïque, pour me plaindre au gouverneur anglois de la violence du capitaine Will, et lui demander justice. Enfin, cette seconde démarche n' étant point encore sans danger, parce que le capitaine Will, qui sçavoit tous mes desseins, ne manqueroit point de prévenir contre moi le gouverneur ; j' aurois voulu du moins qu' ils m' eussent conduit à la Martinique, où j' espérois de pouvoir trouver encore Mylord Axminster, et qu' ils se fussent joints à ce seigneur et à moi, pour sauver d' abord Madame Lallin, et pour favoriser ensuite l' exécution des ordres du roi. Voilà les seuls services qui convenoient à mes peines, et qui pouvoient les adoucir. Mais quelle apparence de les obtenir, ou de pouvoir même les proposer ? Mon frere et ses amis avoient leurs propres infortunes, qu' ils croyoient aussi pressantes que les miennes. Ils avoient besoin, comme moi, d' assistance et de consolation, et ils attendoient peut-être de moi les secours que je pensois à leur demander. Cependant je pris le parti de les sonder dès le premier jour, et de leur laisser entrevoir quelque chose de mes desirs, ne fût-ce que pour leur ôter

l' espérance que je pusse consentir à les accompagner long-tems. Je leur appris les motifs de mon départ de France ; les raisons d' honneur et d' amour qui m' appelloient à la suite du vicomte d' Axminster ; les obligations que j' avois à Madame Lallin, qui ne permettoient pas de tarder à la secourir : enfin, la résolution déterminée où j' étois de profiter des premieres occasions de continuer ma route vers l' Amérique. Il est bien triste pour moi, leur dis-je, que la satisfaction de vous voir me soit ravie presque aussitôt qu' elle m' est accordée ; mais je me dois aux plus indispensables et aux plus saints de tous les engagements. Comparez

ma situation à la vôtre. Vous brûlez
d'ardeur de revoir des épouses, dont
vous êtes sûrs d'être aimés, pour lesquelles
vous n'appréhendez rien, et dont
l'absence est la seule raison qui vous afflige.
Il ne vous manque qu'un heureux
coup de vent qui vous pousse sur les
bords de leur isle. Vous êtes sûrs, dites-vous,
ou de les enlever la nuit, ou de les
obtenir de jour à force ouverte ; vous
n'êtes point allarmés des obstacles, vous
n'avez besoin que d'un peu de patience
pour découvrir ce qui ne sauroit échapper
tôt ou tard à vos recherches. Heureux

p124

amans ! De quoi accusez-vous donc
la fortune et l'amour ? C'est à moi que
les plaintes conviennent. Je cherche
mon épouse : hélas ! Je lui donne un
nom qu'elle n'a point encore. Si j'étois
assuré du moins qu'elle dût le porter
quelque jour ! Je la cherche, et je suis
sûr de la trouver irritée. J'ignore si mes
justifications auront le pouvoir de l'appaiser.
Son père me hait et me méprise ;
la mort me seroit moins insupportable
que son mépris et sa haine. Quelle voie
prendrai-je pour le retrouver, et pour
me remettre dans son estime. Le ciel
m'en avoit offert une, dans cette dame
généreuse qui étoit la compagne de mon
voyage : j'ai perdu son secours, par une
perfidie sans exemple. J'ai peut-être à
me reprocher son malheur, auquel elle
s'est exposée en partie par tendresse et
par estime pour moi. Je suis un ingrat
et un misérable, si je perds un moment
pour la secourir, et si je préfère quelque
chose à un devoir si juste. Ainsi
voyez quel doit être le désordre de
mon cœur et la division de mes sentimens ;
appellé des deux côtés par l'amour,
l'honneur et la reconnaissance,
et retenu ici par la présence et l'amitié
d'un frère, que je ne quitterai qu'avec
un mortel regret.

p125

Bridge me répondit, qu' il concevoit aisément que mes peines ne devoient point être inférieures aux siennes, et qu' il étoit vivement affligé de ne se trouver capable de rien pour ma consolation. Je fus fâché qu' il eût compris si mal le but de mon discours. Peut-être n' aurois-je osé m' expliquer plus clairement, si Gelin ne m' en eût donné l' occasion, en me proposant de les accompagner à la recherche de leur isle. Je ne sçaurois me persuader, me dit-il, que nos efforts soient toujours inutiles. J' explique même votre rencontre comme un heureux présage. Nous touchons peut-être au moment de voir ce que nous cherchons. Or si ce bonheur arrive aussitôt que je l' espere, je consens de bon coeur à remonter en mer avec vous, et à vous seconder dans toutes vos entreprises. Bridge et Johnston me firent la même promesse. Ils ajouterent que leurs épouses seroient du voyage, et que nous pourrions nous établir tous ensemble dans quelqu' une de nos colonies ou retourner de compagnie en Europe. Je baissai les yeux en silence, en méditant sur ce projet. Bridge s' aperçut bien que je ne le goûtois point, et il m' en

p126

demanda la raison. Je lui dis naturellement qu' il m' étoit impossible d' y consentir. Mais, reprit-il, où espérez-vous trouver un vaisseau qui vous porte en Amérique ? Je lui répondis : cher Bridge, je ne vous cacherai pas mes espérances ; je les fonde sur votre généreuse amitié et sur celle de vos compagnons. Un délai de quelques mois ne sçauroit mettre de changement dans votre sort et dans celui de vos épouses. Elles vous aiment ; l' amour vous les conserve, elles vous seront fidelles. Je vous conjure d' interrompre vos recherches pendant quelques jours, pour me conduire à la Martinique. Attendez, continuai-je, en levant la voix, pour prévenir le premier mouvement qui les eût pu porter à rejeter ma demande, mes chers amis, attendez,

et ne refusez pas d' entendre
mes raisons. Bridge et Johnston, vous
êtes anglois, vous êtes dans le parti du
roi Charles, notre légitime souverain ;
songez quel honneur vous pouvez vous
acquérir, et à quelles récompenses vous
devez vous attendre en vous employant
avec Mylord Axminster à l' avancement
de ses intérêts. Ce seigneur a besoin d' être
soutenu par des personnes de résolution.
Le courage fera plus que le nombre.

p127

En Amérique vingt braves soldats
font une armée. Vous pouvez ainsi rendre
au roi et à toute l' Angleterre un
service de la dernière importance, et
cela sans vous exposer beaucoup : car
Mylord Axminster est aimé dans nos
colonies ; il lui suffira de se présenter
pour être obéi, et à vous de le conduire
et de l' accompagner. Il ne sera pas plutôt
reconnu dans sa commission, qu' il
vous accordera la liberté de retourner
à votre entreprise, avec tous les secours
qui pourront vous en assurer le succès ;
et je m' engage à retourner moi-même
alors avec vous. Considérez, que ce que
je vous propose est aussi avantageux que
facile. Gelin n' est pas anglois, mais il
est généreux ; et en travaillant pour sa
gloire, il voit bien qu' il travaillera aussi
pour sa fortune, et par conséquent pour
celle de son épouse. Si le souvenir de
Madame Riding, continuai-je, en m' adressant
à Bridge, pouvoit ajouter quelque
chose à de si grands motifs, je vous
parleroï de la tendresse infinie qu' elle a
pour vous, et de la reconnaissance que
vous lui devez. Quelle joie ne lui causeroit
point votre présence, et quelle occasion
plus favorable aurez-vous jamais de
satisfaire à une partie de vos obligations,

p128

pour le soin généreux qu' elle a
pris de votre enfance.

Je ne sçais si ce fut la force de ces raisons
ou le ton de mes paroles qui firent
impression sur Bridge ; mais je remarquai
qu' il réfléchissoit profondément sur ce
qu' il avoit entendu. Gelin fut le premier
à répondre, qu' il trouvoit de la solidité
dans ma proposition, et que sans compter
l' honneur de rendre un service considérable
au roi d' Angleterre, et la satisfaction
de m' obliger, il croyoit, comme
je l' avois dit, que je leur ouvris
une voie de fortune et d' établissement.
Ils s' accorderent enfin tous trois à penser
la même chose ; et la seule difficulté
qui parut les arrêter, fut la longueur du
tems qu' une telle entreprise sembloit
demander. Ils en revinrent à me presser
de tourner avec eux vers leur isle, et
d' employer encore à leurs recherches un
certain nombre de jours que nous limiterions ;
au bout desquels, si le ciel ne
les favorisoit pas plus qu' il n' avoit fait
jusqu' alors, ils me donnoient leur parole
de me conduire à la Martinique, et
de seconder Milord Axminster dans
tous ses desseins. Cette spécieuse promesse
ne m' ébranla point. Je renouvelai
mes instances, et je leur représentai

p129

si vivement la différence de nos situations,
c' est-à-dire, le peu de risque
qu' il y avoit pour eux à différer leur recherche,
et l' importance dont il étoit
pour mylord d' être promptement secouru,
qu' ils se rendirent à mes desirs
et à mes sollicitations. Charmé de cette
victoire, je les enflammai par de nouveaux
motifs, et pour ne pas laisser à
leur ardeur le tems de se refroidir, je les
engageai à tourner leurs voiles sur le
champ vers l' Amérique. Leurs matelots
et leurs soldats marquerent d' abord
quelque mécontentement de notre résolution ;
mais il nous fut aisé de les apaiser,
en leur promettant des récompenses
proportionnées à leurs services.
Bridge et ses compagnons me firent
valoir infiniment le sacrifice qu' ils m' avoient
fait. Je confessai volontiers qu' il
surpassoit toutes les marques qu' ils pourroient

recevoir de la reconnaissance de Mylord Axminster et de la mienne. Cependant il étoit vrai dans le fond qu' ils ne pouvoient prendre de parti plus avantageux, à ne consulter même que leurs seuls intérêts. Ils eurent lieu de le reconnoître encore mieux dans la suite, et de se reprocher l' inconstance qui les fit changer de résolution. Nous voguâmes

p130

avec un vent si favorable, que nous n' employâmes point un mois à gagner la Martinique. Notre pilote n' avoit malheureusement qu' une connoissance incertaine de ces mers et des isles dont elles sont remplies. Il savoit la situation de la Martinique ; mais n' en ayant jamais fait le voyage, il n' en connoissoit point les côtes ni les ports : de sorte qu' au lieu de prendre sa route vers la partie occidentale de cette isle, qui étoit alors la seule habitée par les françois, il tourna tout-à-fait vers l' orient, qui étoit encore un côté désert, ou peuplé seulement de sauvages. On les nomme communément *caraïbes* . Après un circuit de cinq ou six heures autour de la côte, nous arrivâmes à l' embouchure d' une belle riviere, au long de laquelle les yeux pouvoient s' étendre fort loin dans les terres. Nous y entrâmes sans balancer, et la campagne nous offrant des deux côtés des perspectives fort riantes, nous ne doutâmes point que ce quartier de l' isle ne fût un des plus habités. Il l' étoit en effet, mais par les caraïbes. Ces peuples sont cruels. Il n' y eut qu' un bonheur extrême qui pût nous faire échapper de leurs mains. Comme la riviere se rétrécissoit à mesure que

p131

nous avancions, le pilote qui craignoit que nous n' y trouvassions point par-tout assez d' eau, nous conseilla de prendre terre sur l' une ou l' autre rive, et

de chercher à pied des traces d' hommes,
et des marques d' habitation. Son conseil
fut suivi. Johnston demeura seul
sur le vaisseau avec les matelots, et
six soldats ; et nous en sortîmes bien
armés, au nombre de douze. Nous suivîmes
le bord de la riviere environ l' espace
d' une lieue, toujours persuadés
qu' un pays agréable ne pouvoit être
sans quelque colonie de l' Europe. Une
multitude de cabanes que nous découvrîmes
dans un vallon, nous confirma
agréablement dans cette pensée. Notre
ardeur à marcher redoubla, et nous
fûmes en un moment à portée de distinguer
ce que nous n' avions apperçu
qu' avec confusion dans l' éloignement.
Je suis trompé, nous dit un de nos soldats,
si ces cabanes ne sont point habitées
par des sauvages. Il nous assura
qu' ayant fait plusieurs fois le voyage
d' Amérique, il connoissoit la structure
de leurs logemens. Cet avis nous engagea
à nous tenir sur nos gardes. Nous
continuâmes néanmoins d' avancer, jusqu' à
ce que nous apperçumes plusieurs

p132

hommes nuds, que nous reconnûmes
alors clairement pour les habitans naturels
de l' isle.
Ils prirent la fuite à notre vue. Nous
étions si biens armés, que nous n' appréhendions
point des gens qui nous
paroissoient sans défense. Ainsi nous résolûmes
d' entrer dans l' habitation, et de
nous informer par des signes, si nous ne
pouvions nous faire entendre autrement,
de quel côté il falloit chercher
l' établissement des françois. à cinquante
pas des premieres cabanes nous passâmes
une haie qui bouchoit l' entrée
d' une grande prairie, au milieu de laquelle
l' habitation étoit placée. Nous
étions sans défiance, lorsqu' en tournant
la tête au long de la haie, du côté intérieur
de la prairie, nous découvrîmes
plus de deux cens sauvages qui étoient
assis tranquillement, et qui se leverent
en poussant un grand cri, lorsqu' ils nous
eurent apperçus. Toute notre résolution

ne nous empêcha pas d' être effrayés.
Quoique nuds, la plupart avoient des
armes. C' étoient des arcs et de grands
bâtons pointus, à-peu-près semblables
à nos piques. Ils furent quelque tems
à nous considérer, sans faire le moindre
mouvement. Leur embarras étoit

p133

peut-être égal au nôtre, car nous
demeurâmes de notre côté aussi immobiles
qu' eux. Cependant comme il falloit
prendre une résolution et que ce
soin paroissoit me regarder, puisque
c' étoit pour me rendre service que mes
compagnons se trouvoient exposés au
danger, je leur dis : je crois qu' il y a un
milieu à prendre ici entre l' abatement
et la témérité. Il faut voir s' il y a quelque
chose à espérer de l' humanité de
ces sauvages. Je me charge volontiers
d' aller à eux. Tenez vos armes en état,
et ne quittez point la place où vous êtes.
Ils ne s' allarmeront point sans doute,
lorsqu' ils me verront venir seul avec des
apparences tranquilles. Je n' attendis pas
la réponse de mes compagnons, parce
que j' appréhendois à tout moment qu' il
ne prit envie aux sauvages de fondre
sur nous. Nous n' étions éloignés d' eux
que de vingt pas ; je m' avançai. Peut-être
aurois-je eu moins d' assurance, si
j' eusse eu le tems de faire plus d' attention
au péril. Je conservai néanmoins
assez de présence d' esprit pour observer
en marchant la contenance des sauvages,
qui ne me parut point menaçante,
et je découvris parmi eux un homme
couvert d' une longue robe noire, que

p134

je crus reconnoître pour un européen.
Les ayant abordé, je les saluai par une
profonde inclination. Ils s' assemblèrent
en un instant autour de moi, et ils tâterent
mes mains et mes habits, comme
pour s' assurer que je n' avois point de

mauvaises intentions. Je tâchai de me faire entendre par divers signes : ils me répondoient sans doute dans leur langage ; mais je ne pouvois rien démêler à des sons qui ne me paroissoient pas même articulés. L' homme vêtu de noir, qui avoit passé quelque tems à me considérer, s' approcha de moi, et je fus surpris de l' entendre me demander en françois, de quelle nation j' étois, et si je sçavois la langue ? Je la sçais, lui dis-je, et je regarde votre rencontre comme un bonheur extrême. Apprenez-moi ce que nous avons ici à craindre ou à espérer. Il me répondit qu' il y avoit peu de fonds à faire sur le caractere farouche et capricieux des peuples de l' isle, et qu' il admiroit notre hardiesse de nous être hasardés à venir parmi eux en si petit nombre. La vôtre est bien plus grande, repris-je, puisque vous y êtes seul, et que vous paroissez vivre sans crainte avec eux. Il m' apprit qu' il étoit missionnaire françois, et que

p135

le desir de donner quelques idées du christianisme à ces peuples barbares, lui faisoient compter pour rien les périls auxquels sa vie étoit exposée à tout moment. J' admire votre zele, lui dis-je, si vous n' avez point d' autre intérêt en vue que celui de la religion. Mais étendez votre charité jusqu' à nous, et tâchez de nous concilier l' esprit de vos sauvages. Dites-leur que nous ne leur demandons rien, et que nous n' avons point d' autre dessein que de savoir d' eux où sont les habitations des françois. Il se mit à discourir avec eux pendant quelques momens, et revenant à moi, il me rendit un fort bon compte de sa négociation. Il avoit obtenu d' eux qu' ils me laisseroient retourner avec lui vers mes compagnons, pour nous informer lui-même de ce que nous desirions d' apprendre, et qu' ils nous permettroient de regagner notre vaisseau, sans nous faire la moindre insulte. Je les quittai avec le missionnaire, qui voulut m' accompagner. Gelin, charmé de rencontrer

un homme de sa nation, vouloit
l'interroger sur quantité de choses qui
eussent allongé beaucoup notre entretien ;
mais cet honnête homme, qui
connoissoit le naturel des sauvages, et

p136

qui ne nous croyoit pas encore
échappés tout-à-fait du péril, nous
conseilla de profiter promptement de
l'heureuse disposition où il les avoit
mis, en nous faisant entendre qu'elle
pouvoit changer. Nous nous contentâmes
alors de lui demander quelques
lumières sur la situation de la
colonie françoise ; et par un bonheur
que nous n'espérions point, ses
réponses servirent à nous éclaircir sur le
principal objet de notre voyage. Après
nous avoir dit que le fort-royal, qui
étoit alors la plus considérable habitation
des françois, ne pouvoit nous
échapper, si nous continuions de côtoyer
l'isle, il nous apprit que n'en étant
parti lui-même que quinze jours auparavant,
il y avoit vu arriver un vaisseau
de France, sur lequel étoit un seigneur
anglois avec sa famille. Il étoit clair que
ce ne pouvoit être un autre que Mylord
Axminster. Cette pensée me causa toute
la joie qu'on peut s'imaginer. Je me hatai
de faire une infinité de questions au
missionnaire. Quoiqu'il ne fût point informé
des desseins du vicomte, ni du
terme de son voyage, il nous rendit un
service inestimable, en nous apprenant
que ce seigneur avoit trouvé, peu de

p137

jours après son arrivée au fort-royal,
un vaisseau espagnol sur lequel il s'étoit
embarqué pour l'isle de Cube. La
Martinique n'avoit rien après cela qui
put nous arrêter. Je remerciai cent fois
le missionnaire, et je pressai mes compagnons
de retourner au vaisseau. Nous
n'eûmes point de peine à le retrouver,

Gelin eût souhaité que son compatriote nous eût accordé son entretien jusqu' au bord de la riviere ; mais il nous refusa cette faveur pour nous rendre un service plus important. La connoissance qu' il avoit des sauvages lui fit craindre qu' ils ne nous laissassent point retirer aussi tranquillement qu' ils l' avoient promis ; et il crut devoir retourner à eux, pour les entretenir dans les sentimens où il avoit tâché de les mettre. Nous remontâmes en mer, avec l' espérance presque certaine de joindre Mylord Axminster à La Havana, qui est la capitale de l' isle de Cube. L' éloignement n' étoit point extrême, et suivant le rapport du missionnaire, il n' avoit pas sur nous plus de quinze jours d' avance. Je conçus aussitôt par quel motif il avoit pris le parti de se rendre à La Havana. Il espéroit y trouver encore l' ancien gouverneur, pere de son épouse,

p138

et tirer peut-être de lui quelques secours pour l' exécution de ses entreprises. Mes voeux ardens nous obtinrent du ciel un tems favorable. Nous gagnâmes La Havana, et nous fûmes reçus sans difficulté dans le port. Mais ce n' étoit que la moindre partie de mes desirs, et le succès m' en devint fort indifférent, lorsque je ne vis point l' autre accomplie. Mylord étoit déjà parti. Nous apprîmes cette triste nouvelle en touchant la terre. Mon sang se glaça tout d' un coup, et je tirai un mauvais augure de ce premier renversement de mes espérances. Nous entrâmes néanmoins dans la ville. Don Francisco D' Arpez en étoit encore gouverneur. Nous demandâmes l' honneur de lui être présentés, et il nous reçut humainement. Je lui dis que je cherchois son gendre. Je suis aussi fâché qu' il soit parti d' ici, me répondit-il, que vous l' êtes de ne l' y pas trouver. J' ai fait mille efforts inutiles pour le retenir. Don Francisco ne s' expliqua ainsi d' abord que d' une maniere vague ; mais m' étant ouvert à lui davantage, lorsque j' eus reconnu qu' il étoit bien disposé

pour mylord, il ne fit pas difficulté de
m' apprendre ce qui s' étoit passé entre ce

p139

seigneur et lui, dans le peu de séjour
qu' il avoit fait à La Havana. Je l' ai vu
arriver avec joie, me dit-il ; et quoique
je dusse peut-être conserver encore quelque
ressentiment de l' ancien outrage
qu' il m' a fait en enlevant ma fille, sa
présence, et les caresses de la petite Fanny
m' ont fait tout oublier. Il m' a raconté
ses malheurs, et le dérangement
de sa fortune ; je lui ai offert ici un
asyle, avec la moitié de mon bien : mes
instances et mes offres n' ont point été
capables de le retenir. Il m' a parlé de
je ne sçais quelle commission dont il s' est
chargé pour le service du roi son maître,
et il m' a proposé de lui donner
quelques secours d' armes et de soldats.
Mais, outre que je n' ai point ici présentement
de vaisseaux de guerre dont
je puisse disposer, je n' ai pas cru que
sans un ordre particulier de mon roi, il
me fût permis de rien entreprendre au
préjudice de la république d' Angleterre,
qui est alliée maintenant à l' Espagne.
Mon refus l' a chagriné. Il a pris
l' occasion d' un vaisseau françois, qui
faisoit voile vers le nord pour se remettre
en mer, après avoir tiré promesse
du capitaine qu' il relâcheroit
dans quelqu' une des colonies angloises,

p140

dont son pere étoit autrefois gouverneur.
Je n' ai pû lui faire changer cette
résolution, ajouta Don Francisco,
quoique je lui en aye représenté tous
les dangers ; et je n' ai pas réussi mieux à
lui persuader de me laisser du moins sa
fille, qui n' est gueres propre à l' accompagner
dans une entreprise si périlleuse.
Quoi ! Dis-je au gouverneur, vous
ne sçavez point à quel port il avoit dessein
d' aborder, ni quelle route nous devons

prendre pour suivre ses traces ? Il m'assura qu'il l'ignoroit entièrement ; mais que suivant ses conjectures il s'arrêteroit dans quelque partie de la Floride angloise, et qu'il s'imaginoit que ce seroit à la Caroline ou dans la Virginie, à moins qu'il ne prit le parti d'aller droit jusqu'à la nouvelle Angleterre. Des lumieres si peu certaines ne pouvoient servir qu'à augmenter notre embarras. Ce fut néanmoins l'unique éclaircissement que nous tirâmes dans l'isle de Cube. En redoublant mon inquiétude, elles enflammerent mon ardeur ; et sans penser à faire un plus long séjour à La Havana, je pressai mes compagnons de remettre promptement à la voile. Nous gagnerons le continent,

p141

leur dis-je, et nous mouillerons à chaque port pour y prendre langue. Il ne me parut point le premier jour qu'ils fussent éloignés de ce sentiment. Nous nous retirâmes le soir, dans le dessein de remonter dès le lendemain en mer. Si je passai une nuit inquiet et agité, ce ne fut point la crainte de leur infidélité qui causa mon insomnie ; je n'en avois jamais eu la moindre défiance : au contraire, le fonds que je faisois sur leur amitié étoit ma seule consolation, et je ne me croyois point encore haï du ciel, puisqu'il me laissoit trois amis généreux et fideles. Cependant soit qu'ils eussent déjà commencé à se repentir du voyage qu'ils avoient entrepris, soit qu'ils fussent effrayés de la longueur et de l'incertitude de la nouvelle route que je leur proposois, ils prirent cette nuit même la plus cruelle de toutes les résolutions. Ce fut Gelin qu'ils députerent au matin pour me l'annoncer. Il entre seul dans la chambre où j'avois couché. Après un prélude de civilités françoises, il me déclara qu'il étoit chargé par ses compagnons de me marquer le regret qu'ils avoient de ne pouvoir m'accompagner plus long-tems. C'étoit pour eux, me dit-il, un si mortel

chagrin, qu' ils avoient passé toute la nuit à délibérer de quelle maniere ils devoient m' apprendre cette fâcheuse nouvelle, et qu' ils avoient senti tous la même répugnance à en accepter la commission. Mais l' état de leur propre fortune et l' importance extrême dont il étoit pour eux de ne pas différer trop long-tems à retourner à la recherche de leurs épouses, ne leur permettoit pas de s' engager dans une entreprise aussi douteuse et d' une aussi longue durée que la mienne. Ils m' offroient leur bourse et tous les secours qu' ils étoient capables de m' accorder dans l' indigence où ils se trouvoient eux-mêmes. S' ils étoient assez favorisés du ciel pour voir exaucer leurs desirs, ils me promettoient de reprendre la route d' Amérique avec leurs épouses, et de se rendre au lieu qu' il me plairoit de leur assigner, pour me servir de tout leur pouvoir, et aux dépens même de leur vie. Enfin, dans la nécessité où ils étoient de me quitter, ils seroient au désespoir si je ne leur faisais point la justice de reconnoître, que c' étoit la raison et l' honneur qui leur imosoient cette loi, et si je ne conservois pas pour eux autant d' estime et d' affection qu' ils m' en promettoient pour tout le reste de leur vie.

J' écoutai l' éloquent Gelin avec un serrement de coeur, dont tous mes efforts ne purent lui cacher qu' une partie. Je demandai si sa résolution étoit bien certaine, et si ses compagnons pensoient comme lui ? Elle est inébranlable, me répondit-il vivement, et nous pensons tous de la même maniere. Le ton seul dont il fit cette réponse, me persuada qu' il étoit l' auteur du dessein, comme il en avoit été l' interprête ; j' avoue que je conçus dès ce moment contre lui une aversion qu' il m' a été ensuite impossible de surmonter. On verra combien j' ai eu depuis de nouvelles raisons de l' augmenter,

et de quels accidens funestes
elle a été l' occasion. Je n' ajoutai ni plaintes,
ni prieres à la question que je lui
avois faite ; mais continuant toujours de
compter beaucoup sur Bridge, dont le
caractere s' accorderoit mieux avec le
mien, je me rendis à sa chambre, où
je le trouvai avec Johnston. Il vint au
devant de moi d' un air triste et attendri.
Accusez-en votre mauvais sort et le
mien, me dit-il en m' embrassant, et
croyez qu' après ma chere épouse, vous
êtes ce que j' aime le mieux. Je vais périr
pour elle, s' il est nécessaire ; mais tout ce
qui me restera de sang et de force après

p144

l' avoir délivrée, comptez que je l' employerai
à votre service. Que dites-vous ?
Interrompis-je : hélas ! Je ne vous demande
pas tant. Mes intérêts n' ont pas
besoin d' un secours qui puisse vous coûter
du sang. Qu' ai-je à souhaiter de
vous pour moi-même ? Que vous me
conduisiez seulement dans quelque lieu
d' où je puisse espérer de me rendre auprès
de Mylord Axminster. Si je vous ai
proposé quelque chose de plus dangereux,
c' est pour l' intérêt de votre roi,
c' est pour votre propre honneur et pour
votre avantage. Cette glorieuse entreprise
a-t-elle des difficultés qui vous
épouvantent ? Renoncez-y, à la bonne
heure. Mais pourquoi refuseriez-vous
d' achever ce que vous avez commencé
en ma faveur ? Il ne vous reste presque
rien à faire. Aidez moi du moins à gagner
le continent. Mettez-moi dans le
premier port de la Caroline. Je vous
rends alors votre foi et vos promesses.
Vous m' abandonnerez sans infidélité.
Mais l' honneur et l' amitié vous permettent-ils
de me laisser dans cette isle ?
Cher Bridge ! Ajoutai-je en l' embrassant
tendrement, êtes-vous encore mon frere ?
Est-ce là ce que j' attendois de votre générosité
et de votre affection ?

p145

Gelin, qui avoit été peut-être un peu piqué de ce que je l'avois quitté si brusquement dans ma chambre, prit la parole avec feu, sans laisser à mon frere le tems de me répondre. Il me demanda quel sujet j'avois de me plaindre, et si je ne devois pas être satisfait de ce qu'ils avoient fait jusqu' alors pour mon service ? N'avoient ils pas fait violence à leur plus chere inclination, en interrompant la recherche de leurs épouses ? N'avoient-ils point oublié leurs propres intérêts pour s'attacher aux miens, qui n'étoient ni plus pressans, ni d'une autre nature que les leurs ? Nous devons trouver Mylord Axminster à la Martinique, je ne leur avois pas proposé d'abord d'aller plus loin ; ils avoient eu néanmoins la complaisance de pousser jusqu'à La Havana : de quoi pouvois-je les accuser ? S'étoient-ils engagés à parcourir toutes les côtes de l'Amérique, et à m'accompagner jusqu' au fond de la nouvelle Angleterre, où je ne manquerois pas de vouloir être conduit si nous ne rencontrions point mylord sur la route ? Quand ils eussent pu négliger jusqu'à ce point leurs cheres épouses, le mauvais état de leur vaisseau leur permettoit-il raisonnablement de recommencer

p146

un voyage de six ou sept cens lieues, sur-tout vers les mers du nord, où la navigation est plus difficile ? Non, non, mon cher M Cleveland, ajouta le disert Gelin en branlant la tête, vous n'avez point de reproches à nous faire, et peut-être avez-vous quelques actions de graces à nous rendre. Considérez que nous sommes amans, comme vous, et que nous avons les mêmes empressemens et les mêmes desirs. Nos devoirs ont même quelque chose de plus indispensable que les vôtres : il est question de nos épouses, et votre inquiétude n'est que pour une amante. Pour ce qui regarde le roi d'Angleterre, nous aurions souhaité de pouvoir être utile à ses intérêts ; mais il nous est encore moins possible de rendre

service à lui qu' à vous. Il nous tiendra compte de notre bonne volonté, s' il peut savoir quelque jour combien elle étoit sincere.

Après une explication si nette et si positive, je sentis bien qu' il me restoit peu de chose à espérer. Bridge entreprit néanmoins d' adoucir ce que la réponse de Gelin avoit eu de trop dur. Il me fit excuses, il m' embrassa plusieurs fois, il répandit même des larmes, et il m' offrit pour conclusion de passer encore la mer

p147

de Bahama, et de me conduire jusqu' à la pointe de la presqu' isle de Tegesta, d' où je pouvois pénétrer par terre jusqu' au fond du continent. Ma douleur, et un juste sentiment de fierté me firent prendre le parti de refuser cette offre, d' autant plus que la presqu' isle étant habitée par les espagnols, et sa distance de l' isle de Cube n' étant que d' environ trente lieues, je comptois de trouver facilement à La Havana l' occasion d' un vaisseau pour le passage. Partez, leur dis-je, je ne puis vous retenir malgré vous : mais si je juge bien de la situation de votre fortune et de vos véritables avantages, le parti que vous prenez ne vous paroîtra pas toujours le meilleur, et vous regretterez peut-être quelque jour de m' avoir manqué de parole. Ils vouloient entrer de nouveau en justification, et me prouver qu' ils avoient rempli toute l' étendue de leur promesse ; mais je me retirai aussitôt en refusant de les entendre. Ils me laisserent seul dans ma chambre pendant quelques momens. J' étois résolu de les laisser passer sans les voir davantage. Cependant Bridge se présenta à ma porte un moment après. Il me renouvela, d' un air triste, les assurances du regret qu' il

p148

avoit de me quitter, et il me pria de

lui accorder deux choses, sans lesquelles il se croiroit, me dit-il, le plus coupable et le plus malheureux de tous les hommes. L' une étoit de recevoir cent pistoles qu' il m' offroit pour faciliter mon voyage ; et l' autre de lui marquer exactement dans quel lieu du monde il pouvoit se flatter de me rejoindre, aussitôt qu' il auroit réussi dans la nouvelle recherche qu' il alloit entreprendre. Je n' acceptai son argent qu' après de longues instances. Pour sa seconde priere je le fis convenir qu' il m' étoit impossible d' y satisfaire. Je vois moins clair que vous, lui dis-je, dans la destinée qui m' attend. C' est le hasard qui va régler ma course ; et je n' ai rien de certain à attendre, que beaucoup d' inquiétudes et de nouvelles douleurs. Adieu donc, reprit-il avec un air de tristesse dont je fus touché : je souffre mortellement de la nécessité de vous quitter ; mais mon coeur se doit tout entier à l' amour. Si le ciel me prépare quelque bonheur, je ne lui demande que celui de vous revoir après avoir retrouvé mon épouse. Ils partirent le même jour. Dans le fond je crus leurs regrets sinceres. L' engagement qui les appelloit étoit plus fort que toutes les loix

p149

et toutes les promesses. Je jugeai d' eux par moi-même, quelle raison assez forte, quel pouvoir eût été capable de me faire perdre de vûe un seul moment Mylord Axminster et sa fille ?

Je demeurai donc seul à La Havana, avec ce motif pour me consoler, que j' étois libre du moins, et que je pouvois prendre les mesures qui conviendroient le mieux à mes desseins. Je faisois beaucoup de fond sur la bonté du gouverneur. Ce fut à lui que je m' adressai, non-seulement pour sçavoir dans quel tems je pouvois compter qu' il s' offriroit une occasion de quitter son isle, mais pour prendre aussi son conseil sur la route que je devois choisir, et pour l' intéresser à me prêter quelque assistance. Je n' espérois pas qu' il fît pour moi ce qu' il avoit refusé de faire pour Mylord Axminster et

pour sa fille ; mais je ne lui demandois pas tant. Aussi ne fit-il pas difficulté de m' accorder tout ce qui dépendoit de lui. Il me fit présent d' un negre, qui étoit depuis long-tems son esclave, et dont il connoissoit la fidélité. Ce n' étoit point tant un valet qu' il avoit dessein de me donner, qu' un guide et un interprête, parce que cet esclave avoit parcouru une grande partie du continent

p150

de l' Amérique, et qu' il sçavoit les principales langues qui y sont en usage. Le gouverneur ajouta à ce présent une somme d' argent considérable et quelques passeports en maniere de recommandation, pour me procurer une réception favorable de tous les espagnols entre les mains desquels il pourroit m' arriver de tomber. Pour ce qui regardoit ma route et le tems de mon départ, il me marqua beaucoup de regret de ne pouvoir me donner d' éclaircissement ni de secours. Je fus obligé d' attendre à La Havana le passage de quelque vaisseau qui fit voile vers les colonies angloises, et de remettre toute la conduite de mon voyage au hasard. Deux mois se passerent dans cette attente : je les employai à l' étude de la sagesse, comme au seul moyen d' adoucir le chagrin d' un si long retardement, et de modérer l' impatiente ardeur que j' avois de rejoindre tout ce que mon coeur aimoit. Enfin le ciel exauça une partie de mes desirs. Il amena un vaisseau de Saint-Domingo, qui portoit diverses marchandises dont il devoit faire le débit au long de la côte même où je souhaitois d' aborder. Je n' eus point d' autre grace à demander au capitaine, que de me recevoir sur

p151

son bord. Je partis avec mon esclave et les libéralités du gouverneur d' Arpez, qui me fit promettre, en me conduisant

au vaisseau, d' employer tout mon
crédit auprès de Mylord Axminster pour
le porter quelque jour à retourner dans
l' isle que je quittois.

Nous traversâmes heureusement le
canal de *Bahama* , et lorsque nous eûmes
passé la pointe de la presqu' isle de
Tegeste , nous ne fîmes plus que cotoyer
le rivage, en prenant terre dans tous les
ports et dans toutes les habitations où le
capitaine pouvoit se défaire de ses marchandises.

Nous mouillâmes d' abord
dans quelques petits ports espagnols qui
se rencontrent les premiers sur la côte ;
mais ce fut en vain que j' y demandai
des nouvelles de ce que je cherchois. Je
ne fus pas plus heureux dans une habitation
de presbitériens françois, que nous
trouvâmes plus loin. Ils ne connoissoient
pas même le nom de Mylord. Cependant
ils m' apprirent que quelques
mois auparavant un vaisseau de leur nation
qui venoit de *Cuba* s' étoit arrêté
pendant deux jours dans leur rade, et
qu' ils y avoient remarqué quelques anglois
qui ne paroisoient point des personnes
du commun : je suivis le penchant

p152

que tous les malheureux ont à se
flatter, et j' osai croire que c' étoit mylord
même et sa suite, dont on me parloit.
Ces foibles raisons ne laissèrent
point de relever extrêmement mon espérance.
Nous gagnâmes de-là quelques
petits ports de la *Caroline* : *mais quoique*
nous eussions affaire à des anglois,
de qui je devois attendre naturellement
plus de lumieres, je n' en reçus aucune
pendant l' espace de plus de cent lieues
de côtes. Mes inquiétudes commencerent
à devenir plus fortes : j' avois peine
à concevoir que mylord qui ne cherchoit
qu' à prendre terre dans un port
anglois, en eût passé un si grand nombre
sans s' arrêter. Ce qui redoubloit ma
crainte, étoit la résolution du capitaine
espagnol, qui m' avoit déclaré plusieurs
fois que son dessein n' étoit pas d' aller
plus loin que la baye de Chesapeak . Mylord
ne s' étant point arrêté à la Caroline,

*il y avoit apparence qu' il avoit
poussé jusqu' à la Virginie , ou peut-être
même jusqu' à l' extrémité de nos colonies
dans la nouvelle Angleterre : et quel
espoir pouvoit-il me rester de le rejoindre,
si j' étois obligé de retourner sur mes
pas avec le vaisseau espagnol, ou d' attendre
dans quelque port désert et sans*

p153

*nom la commodité d' un autre vaisseau
qui ne pouvoit s' y rencontrer que par
hasard ? Il fallut avancer pendant quelque
tems avec ces allarmes. Nous avions
déjà gagné les côtes de la Virginie, et
nous approchions de la baye de Chesapeak,
lorsqu' à l' entrée même de cette
grande baye, dans un petit port nommé
Riswey , où notre capitaine se proposoit
de finir son voyage, j' appris enfin
ce que je desirois si impatientement d' entendre,
c' est-à-dire que Mylord Axminster,
fils de l' ancien gouverneur de
tous ces pays, y avoit abordé peu de
mois auparavant ; que le vaisseau qui l' y
avoit apporté ayant continué sa route
vers le nord, mylord s' étoit pourvu
d' une grande barque, avec laquelle il
étoit entré dans la baye pour se rendre
à Jamestown, qui est une des principales
villes de la Virginie ; qu' il y étoit
arrivé heureusement avec sa suite, et
que je pouvois compter absolument sur
ce rapport, puisque je l' entendois faire
par les personnes mêmes qui avoient
conduit sa barque, et qui étoient revenues
à Risvey peu de jours après lui
avoir rendu ce service.
Je bénis le ciel à la fin de ce récit ;
et le transport de ma joie fut si visible,*

p154

*que tous ceux qui en furent témoins
marquerent de l' admiration. J' observai
que quelques-uns des principaux habitans
du bourg paroissoient après cela
me regarder avec plus d' affection, et*

qu' ils s' entretenoient en jettant les yeux sur moi, comme s' ils eussent pris quelque intérêt à ma personne. Je ne doutai point qu' ils ne fussent occupés à former leurs conjectures sur le sujet de mon voyage et sur celui de ma joie ; je m' imaginai même, que la part qu' ils y paroisoient prendre venoit de quelque cause secrette que j' expliquai à l' avantage de Mylord Axminster. Je ne me trompois point. Ce seigneur, qui avoit trouvé la mémoire de son pere et la sienne vivantes dans le coeur de ce petit nombre de bons anglois, n' avoit pas balancé à se faire connoître d' eux, et à leur annoncer sa commission. Ils s' étoient soumis jusqu' alors au nouveau gouvernement établi en Angleterre ; mais c' étoit moins par choix et par inclination, que par un mouvement aveugle qui entraîne ordinairement le peuple sans examen et sans liberté : de sorte que n' ayant point d' intérêt particulier qui les attachât à la personne du protecteur, ils ne firent point difficulté de reconnoître l' autorité

p155

du roi, et de rentrer promptement dans leur devoir, lorsqu' ils y furent rappelés par le fils de leur ancien gouverneur, dont ils avoient autrefois suivi si volontiers les ordres. Cette petite habitation fut donc la premiere conquête que Mylord Awminster fit pour son maître, et elle ne lui coûta que la peine de se nommer et de déclarer ses intentions. Il en obtint ensuite fort facilement tout ce qui lui étoit nécessaire pour gagner Jamestown ; les habitans n' eussent pas même refusé de le suivre en corps, et de former une compagnie pour sa défense, s' il eut cru avoir besoin de ce secours. Je fus informé de ce détail par toutes les personnes du bourg, auxquelles j' eus occasion de parler ; et je n' en trouvai point une seule qui ne fût disposée favorablement pour mylord et pour moi-même. Ils m' offrirent de me faire conduire aussi à Jamestown. J' acceptai leurs offres, et quittant le capitaine espagnol qui retournoit vers Saint-Domingo, je

me remis entièrement à la bonne-foi de mes compatriotes. Ils m' accordèrent une barque et quatre matelots. Nous entrâmes dans la baye, où le vent s' accorda mal, pendant quelque tems, avec

p156

l' impatience de mes desirs. Cependant comme je n' appréhendois plus d' autre obstacle, je comptois pour rien un si léger retardement. Lorsqu' étant à l' embouchure de la riviere de *Powhatam* , qui se décharge dans la baye, et par laquelle il falloit remonter pour gagner Jamestown, qui est situé sur ses bords, j' aperçus un vaisseau de guerre prêt à sortir de cette riviere, et qui paroissoit faire voile vers la grande mer. Je ne doutai point que ce ne fut un vaisseau anglois ; mais la joie que cette rencontre auroit pu me causer, se changea dans une crainte et une tristesse mortelles, aussitôt que je crus le connoître pour le vaisseau du capitaine John Will. Ma conjecture ne se trouva que trop certaine ; c' étoit le vaisseau de ce perfide. Hélas ! C' étoit lui-même ; et le frémissement que j' éprouvai tout d' un coup, m' annonça aussitôt que sa vue, le précipice où j' allois tomber. Mais pourquoi parler de mes propres périls ? Quelque inévitable que ma perte dût me paroître, le ciel sçait que ce ne fut point la premiere pensée qui m' occupa. J' avois à m' allarmer pour quelque chose de plus cher et de plus précieux que ma vie et ma liberté. Le capitaine Will venoit

p157

de Jamestown ; il y avoit sans doute rencontré mylord : un perfide ne l' est jamais à demi, je ne crus pas devoir douter un moment qu' il n' eût mis le comble à l' horrible traitement qu' il m' avoit fait, en achevant de me perdre dans la personne de ce seigneur. Je ne voyois rien qui put l' en avoir empêché : son

vaisseau étoit si bien armé, qu' il n' y avoit point d' apparence que Jamestown eut été capable de lui résister, de sorte qu' en supposant que le vicomte eut été reçu dans cette ville aussi favorablement qu' à Riswey, il n' étoit pas vraisemblable qu' il eut pu se mettre assez tôt en état de défense pour repousser notre ennemi par la force. Je conclusois donc qu' il avoit été opprimé, et peut-être saisi par ce traître, qui le tenoit apparemment prisonnier sur son vaisseau, et qui le conduisoit en triomphe à Londres pour le livrer au protecteur. J' eus le tems de faire ces réflexions, à cause de l' éloignement du vaisseau. Elles me causerent toute la douleur qu' on peut s' imaginer. Cependant elles ne m' ôterent point la force et la liberté d' esprit dont j' avois besoin dans une si dangereuse conjoncture. C' est en quoi je puis dire que j' ai toujours été différent

p158

des autres hommes, et ce que je puis nommer véritablement le fond de mon caractere. Je ne sçais si l' on trouvera qu' il y ait de l' ostentation à le publier ; mais quand j' aurois quelque gloire à espérer de ces sortes d' aveux, elle m' auroit coûté trop cher pour me faire naître un sentiment aussi frivole que celui qu' on appelle vanité. Il est donc vrai que j' ai toujours sçu prendre assez d' empire sur mes peines pour conserver l' usage libre de ma raison ; mais il ne l' est pas moins, que cette fermeté d' esprit qui a pu contribuer à la sagesse de ma conduite, n' a jamais servi de rien à la tranquillité de mon ame. Les malheureux peuvent être distingués communément en deux classes. L' une, de ceux qui succombent en quelque sorte sous le poids de leurs miseres, et qui y deviennent quelquefois moins sensibles, par cette raison même qu' ils n' y résistent point ; à peu près comme un arbre est moins blessé par le vent, lorsqu' il cede à l' impétuosité de son souffle. L' autre classe est de ceux qui se roidissent contre le malheur, et qui parviennent aussi

de cette maniere à en diminuer le sentiment ;
ne fut-ce que par cette raison
que l' effort qu' ils font pour résister, occupant

p159

une partie de l' attention et de la
force de leur ame, il lui en reste moins
pour sentir ce qui doit l' affliger. Pour
moi, je puis me placer dans une troisième
classe, et je suis peut-être le seul individu
de ma malheureuse espece. J' ai
combattu toute ma vie contre la douleur,
sans que mes combats ayent jamais
pu servir à la diminuer, mon ame ayant
toujours eu assez d' étendue pour être
capable tout à la fois, et de l' effort
qu' il faut pour résister à l' infortune, et
de l' attention qui la fait sentir. Je souffris
donc mortellement de toutes les pensées
qui m' agitoient ; mais je n' en fus
point abattu jusqu' à ne pouvoir prendre
une résolution. La premiere à laquelle je
m' arrêtai sans balancer, fut de me livrer
volontairement au capitaine Will,
si je pouvois découvrir que mylord et sa
fille fussent sur son vaisseau. Il n' y avoit
point de prison, ni de sort cruel qui ne
parussent doux si je les partageois avec
eux. Mais comme je n' étois point absolument
certain de leur malheur, je crus
qu' il falloit employer l' adresse pour
m' en éclaircir. J' avois heureusement
changé d' habits dans l' isle de Cuba. Il
me parut facile d' achever de me déguiser,
en défigurant mon visage. Je fis

p160

l' ouverture de mon dessein aux matelots
qui me servoient de guides. Ils consentirent
volontiers à me rendre service.
Je pris de l' un d' eux une mauvaise perruque,
dont je me couvris la tête ; et
m' étant sali le visage et les mains avec
la vase qui étoit au fond de la barque,
je me mis dans un état qui n' auroit pas
permis à mes meilleurs amis de me reconnoître.
Ensuite, n' appréhendant plus

de paroître aux yeux du capitaine Will,
je priai mes matelots de me conduire
droit au vaisseau. Nous nous en approchâmes
à la portée de la voix. J' aperçus
le capitaine qui étoit sur le pont.
Il nous fit signe de la main de nous approcher
davantage ; et le tems étant devenu
fort doux, nous n' eûmes pas de peine
à gagner le pied des échelles. Mon
dessein étoit de monter sur le vaisseau
moi-même. Cependant je fis réflexion,
que ce seroit une imprudence, supposé
que mylord n' y fut point ; et j' aimai
mieux m' en éclaircir d' abord par le rapport
de mes compagnons, étant toujours
libres, à leur retour, de suivre la résolution
que j' avois prise, si ce cher seigneur
étoit dans les prisons du capitaine.
J' instruisis en peu de paroles le
plus sensé de mes matelots, et j' attendis

p161

l' éclaircissement de mon sort dans la
barque, pendant qu' il alloit subir les
interrogations du capitaine. Il revint
en moins de quatre minutes. Consolez-vous,
me dit-il, mylord est sans doute
en sûreté, car le capitaine ignore ce
qu' il est devenu. Je suis trompé s' il ne
le cherche, ajouta le matelot. Il m' a demandé
d' un air chagrin si je n' avois pas
entendu parler de lui. Il a voulu sçavoir
où nous allons et d' où nous sommes
partis. Je l' ai satisfait, et il m' a ordonné
de me retirer.
Ce récit fit renaître l' espérance et la
joie dans mon coeur. Nous ne perdîmes
point un moment pour nous éloigner.
Le seul chagrin qui me resta jusqu' à Jamestown,
me vint du souvenir de Madame Lallin,
que je croyois toujours entre
les mains de son ravisseur. Je la recommandai
de nouveau à la protection
du ciel, et quoique je destinasse ma vie
au service de mylord et de sa fille, je
sentis que la reconnoissance me l' auroit
fait exposer volontiers pour secourir
cette dame. Nous arrivâmes enfin à Jamestown.
En arrivant, il nous apparut
qu' il y avoit quelque confusion sur le
port, et que les habitans y étoient dans

l'attente de quelque événement extraordinaire.

p162

Une grande partie d'entr'eux vint avec empressement jusqu'au bord du rivage pour y recevoir notre barque ; et je remarquai qu'ils témoignèrent de la surprise, de n'y appercevoir qu'un inconnu, avec un negre et quatre matelots de Riswey. Ils nous demanderent si nous n'avions point rencontré le vaisseau du capitaine Will ; et ils n'ajouterent rien à cette question. J'entrai dans la ville, sans pouvoir m'assurer encore si je pouvois les regarder comme nos amis, sans avoir osé les interroger sur ce qu'il m'importoit le plus de sçavoir. La crainte de nuire aux intérêts de mylord par quelque indiscretion, me fit prendre un nom différent du mien. Je feignis d'être amené à Jamestown, par des raisons de commerce, et je me logeai dans une maison fort simple, en prenant la précaution de me faire accompagner par mes quatre matelots que je voulois ne pas perdre de vue, jusqu'à ce que je visse plus clair parmi tant d'obscurités. L'anglois chez lequel je me trouvai logé, étoit heureusement un zélé royaliste, qui gémissoit de ce qui s'étoit passé tout récemment à Jamestown. à peine fus-je entré chez lui, que m'épargnant

p163

l'embarras de l'interroger, il me demanda lui-même si j'étois informé de ce qui venoit d'arriver, et ce que je pensois du nouveau gouverneur d'Angleterre. Il me fit cette question d'un air à me faire pénétrer dans ses desirs. Je lui fis une réponse dont il fut satisfait ; de sorte que ne gardant plus de mesures dans le reste de notre entretien, il s'emporta avec violence contre le protecteur et le parlement, et sur-tout contre le capitaine Will. Je pris occasion de ses invectives contre le dernier, pour me faire

instruire de ce qu' il avoit fait à Jamestown.
Voici ce que je pus recueillir de
son récit.

Mylord Axminster étoit arrivé heureusement
dans cette ville deux mois auparavant.
Il n' y avoit pas trouvé moins de
penchant à la soumission, qu' à Riswey.
Le gouverneur et le plus grand nombre
des habitans l' avoient reçu avec le même
zèle qu' ils eussent pû marquer pour la
personne du roi. Il avoit passé quinze
jours dans cette ville, occupé à prendre
des mesures pour ramener le reste du
pays à l' obéissance, et se croyant sûr en
particulier de la fidélité de ceux de Jamestown,
il en étoit sorti pour se rendre
à *Powhacam* , qui est une ville considérable

p164

située comme Jamestown sur
la riviere qui porte son nom, mais beaucoup
plus enfoncée dans les terres. Il
y trouva la même facilité à se faire reconnoître
en qualité de gouverneur
pour le roi Charles : de sorte que son
entreprise eut réussi par-tout paisiblement,
s' il n' eut point eu d' autre obstacle
que de la part des habitans du pays.
Les choses étoient en cet état, lorsque
le vaisseau du capitaine Will étoit arrivé
à l' impourvu au port de Jamestown.
J' ai déjà dit qu' il étoit trop bien armé
pour trouver beaucoup de résistance
dans une ville qui ne s' attendoit point
d' être attaquée, quoiqu' elle soit d' ailleurs
une des plus fortes places du pays.
Le gouverneur avoit été contraint d' ouvrir
ses portes au capitaine, ce qu' il
avoit fait avec d' autant moins de regret,
que ne s' attendant point d' avoir
long-tems un si mauvais hôte, il espéroit
de se retrouver après son départ
dans la liberté de retourner à son devoir
et de suivre ses inclinations. Mais s' il
étoit sincèrement attaché aux intérêts du
roi, avec le plus grand nombre de ses
habitans, il s' en trouvoit néanmoins
quelques-uns qui étoient dans d' autres
sentimens. Ceux-ci ne tarderent point

à découvrir à John Will l' arrivée de mylord et le progrès des affaires du roi. C' étoit tout ce que ce perfide desiroit d' apprendre, et ce qui l' avoit porté à venir de la Jamaïque à la Virginie, pour se faire un mérite en Angleterre de son zele pour le protecteur. Il fit donc au gouverneur et aux habitans de Jamestown des reproches fort vifs de leur changement, et il se hâta de prendre des mesures pour opprimer l' ennemi de la république d' Angleterre. Pendant ce tems mylord étoit tranquille à Powhatan ; et cette ville étant beaucoup moins capable de défense que Jamestown, rien n' étoit plus facile que de l' y surprendre. Le capitaine Will fit prendre terre à deux cens hommes, de trois cens qu' il avoit sur son vaisseau ; il se mit à leur tête, sans perdre un moment, et il se fit conduire par terre à Powhatan. C' étoit fait sans doute de mylord, qui ne pouvoit échapper de ses mains, s' il eût été pris au dépourvû. Mais le gouverneur de Jamestown eut la générosité de lui dépêcher secrettement un de ses domestiques, pour l' avertir du péril qui le menaçoit. Quelque diligence que put faire ce messenger, il eut beaucoup de peine à prévenir

John Will, de sorte que ce ne fut point sans un secours particulier du ciel, que le vicomte trouva le tems et le moyen de s' éloigner de la ville avec sa suite. Il n' avoit point d' autre voie de salut à choisir, étant destitué d' armes, et hors d' état de résister à deux cens hommes de troupes réglées. Will eut ainsi le regret d' avoir fait une démarche inutile. Cependant il n' épargna rien pour découvrir les traces de mylord, et il employa plus de quinze jours à le faire chercher, soit à Powhatan, soit aux environs. Voyant qu' il n' en pouvoit avoir de nouvelles, il revint à Jamestown, où il demeura encore plus d' un

mois à continuer ses recherches, et à envoyer une partie de ses soldats de différens côtés. Enfin s' imaginant que mylord auroit peut-être regagné la mer pour prendre la route d' une autre colonie, il prit le parti de quitter Jamestown, et de le chercher dans tous les établissemens des anglois. J' avois rencontré son vaisseau le jour même de son départ. Pour la confusion que j' avois remarqué sur le port en arrivant, elle venoit de deux causes, du départ de John Will, dont il y avoit peu d' habitans qui ne ressentissent beaucoup de joie, et de

p167

l' espérance qu' ils avoient en voyant venir ma barque au long de la riviere, que ce pourroit être mylord qui avoit évité heureusement son ennemi, et qui prenoit assez de confiance en eux pour retourner dans leur ville. Si je trouvai quelque chose de consolant dans ce récit, parce qu' il m' assuroit du moins que le vicomte étoit hors du péril, il y avoit aussi de quoi me causer beaucoup d' inquiétude et de chagrin. Après une course si longue et tant de recherches, je n' étois gueres plus avancé qu' en quittant l' isle de Cuba ; car je n' étois pas moins incertain de la route que je devois prendre, et du succès que je pouvois espérer. Je m' informai si mylord avoit eu quelque relation de confiance et d' amitié avec quelque habitant de Jamestown. On me nomma plusieurs personnes qu' il avoit vûes particulièrement ; mais on m' en nomma un trop grand nombre pour me pouvoir persuader qu' il les eut mis tous dans sa confiance ; et la crainte de commettre une indiscretion, en m' ouvrant trop légèrement, me fit prendre la résolution de quitter cette ville sans m' être ouvert à personne. Je pris le chemin de Powhatan avec mon esclave,

p168

me flattant que si j' avois quelques lumières à attendre sur le lieu de la retraite que mylord avoit choisi, c' étoit dans la dernière ville d' où il étoit parti avec sa famille. Je fis cette route bien tristement. Mes espérances, dont j' avois cru le terme si proche à Riswey, sembloient s' être reculées à l' infini. Ce qui m' en restoit étoit même si foible et si confus, qu' il se changeoit tous les jours en crainte, et dans certains momens en désespoir. L' amour occupoit toujours le premier rang dans mon coeur ; mais ce n' étoit point ses douceurs qu' il me faisoit sentir. L' impatience de rejoindre mylord y tenoit une place à peu près égale. Madame Riding venoit ensuite. Il s' y mêloit aussi de l' inquiétude pour la malheureuse Madame Lallin ; et tous ces sentimens étoient accompagnés de mes desirs et de mes vœux ordinaires pour le repos d' une vie tranquille et propre à l' étude de la sagesse. De sorte que voyant s' éloigner de plus en plus les seules choses qui pouvoient me satisfaire, je sentoient souvent mon courage prêt à m' abandonner, sans rien trouver hors de moi qui fût capable de le soutenir.

Iglou , c' étoit le nom de mon esclave,

p169

avoit vécu assez long-tems avec moi pour connoître la situation de mon ame, et il m' étoit assez affectionné pour entrer dans mes peines. La grande connoissance qu' il avoit de toute cette partie de l' Amérique, et son adresse que j' avois mise plus d' une fois à l' épreuve, étoient mes seules ressources. Je l' en avertissois souvent pour l' exciter à me servir avec zèle, et je lui faisois espérer des récompenses proportionnées à ses services. Nous arrivâmes à Powhatan. La retraite de mylord et les recherches du capitaine y faisoient encore l' entretien de tout le monde. Je gardai en arrivant les mêmes mesures qu' à Jamestown, m' informant sans éclat de la manière dont les choses s' étoient passées, et

cherchant à recueillir des discours publics
quelque motif d' espérance et quelque
règle de conduite. Chacun plaignoit
mylord, et parloit diversement du chemin
qu' il avoit pris ; mais il n' y avoit
rien de favorable à conclure de cette diversité.
Il me vint à l' esprit que si mylord
avoit fait confiance de sa route à
quelqu' un, ce devoit être à un gentilhomme
anglois, chez lequel il étoit logé
avec sa famille à Powhatan. Je ne perdis
pas un moment pour former une liaison

p170

étroite avec ce gentilhomme, et voyant
qu' il faisoit quelque difficulté de s' ouvrir
à moi par un excès de discrétion,
je l' excitai à la confiance, en lui apprenant
ce que j' étois à mylord, et les
raisons qui me faisoient prendre tant
d' intérêt à son sort. Enfin cette voie me
réussit, et c' étoit la seule de laquelle
je pusse attendre un heureux éclaircissement.
J' appris de cet honnête-homme ce
qui n' étoit connu que de lui, et ce qu' il
eut continué de cacher à tout autre qu' à
moi. Non-seulement il avoit rendu à
mylord tous les services du zèle et de
l' amitié pendant son séjour à Powhatan ;
mais à la première nouvelle de l' arrivée
du capitaine Will, il s' étoit chargé
du soin de son évasion et de celui de
sa sûreté. Il lui avoit conseillé de prendre
par terre le chemin de la Caroline,
et l' ayant d' abord conduit lui-même
à un bien de campagne qu' il avoit à
quelque distance de Powhatan, il lui
avoit fait trouver sur le champ des voitures
et des provisions pour cette route,
avec deux guides fideles, qui connoissoient
parfaitement le pays. Il avoit eu
deux raisons de donner ce conseil à
mylord ; l' une étoit pour l' approcher des

p171

espagnols, chez lesquels il seroit plus
à portée de chercher un asyle, s' il y

étoit contraint par la fureur de ses ennemis ;
l' autre avoit été l' espérance de
faire prendre le change au capitaine
Will, qui ne s' imaginoit point que le
vicomte fût retourné sur ses pas, et qui
continuerait sans doute à le chercher
vers le nord, lorsqu' il auroit perdu
l' espoir de le trouver dans la Virginie.
Mylord étoit parti avec sa fille et Madame Riding,
accompagné de six gentilhommes
anglois, de huit domestiques
et de ses deux guides, ce qui lui composoit
une suite de seize personnes. Vous
le trouverez infailliblement, me dit
son libérateur, ou à Warwick, qui est
de ce côté-ci la première habitation de
la Caroline ou du moins à... s' il a
jugé à propos de pénétrer davantage
dans le pays.
Après ces heureuses nouvelles, je ne
demeurai à Powhatan qu' aussi long-tems
qu' il falloir pour acheter deux chevaux,
et comptant sur les promesses
d' Iglou, qui s' engagea à me conduire
sûrement à Warwick, je refusai d' accepter
un autre guide qui me fut offert
par le gentilhomme anglois. Je lui demandai
en partant ce qu' il pensoit de

p172

la disposition des habitans du pays, et
s' il croyoit que mylord pût y retourner
avec sûreté. Il me répondit qu' il ne connoissoit
personne dans la ville qui ne fût
disposé à rentrer dans l' obéissance du
roi, et qu' il portoit le même jugement
du reste de la province, mais qu' il craignoit
qu' on n' osât se livrer à ses véritables
sentimens, tant que le vaisseau
du capitaine Will tiendroit tout le
pays dans le respect et dans la contrainte :
que le dessein de mylord étoit de
former s' il pouvoit un corps de troupes
dans la Caroline, et de chercher ensuite
l' occasion de rejoindre le capitaine, et
de lui faire payer la frayeur qu' il lui
avoit causée à Powhatan. Je partis, suivi
du seul Iglou. Nos chevaux étoient
vigoureux. Ayant à traverser un pays
désert et d' une assez longue étendue,
nous prîmes des provisions pour la plus

grande partie du chemin.

Je jugeai par mes incommodités qu' il me fallut essayer sur la route, de celles que mylord et sa chere famille avoient dû souffrir avant moi. Il est vrai qu' ayant deux chariots couverts, ils avoient pû passer moins durement les nuits, et se mettre du moins à l' abri des injures de l' air. Pour moi, qui étoit privé de cette

p173

douceur, je me trouvai obligé de m' arrêter aussitôt que l' obscurité commençoit, et de choisir pour lit le gazon le plus commode que je pouvois appercevoir. Je me croyois trop heureux lorsque je découvris quelque arbre dont le feuillage étoit propre à me servir de couverture. Iglou m' offroit tous ses habits pour me garantir du moins de l' excessive fraîcheur de la nuit ; mais je m' obstinai à les refuser par un sentiment d' humanité. Je ne voyois point que ma qualité de maître lui fit perdre celle d' homme, ni qu' elle pût lui ôter par conséquent le droit naturel qu' il avoit à des secours qui lui étoient aussi nécessaires qu' à moi. Nous avançâmes ainsi pendant quelque tems au travers de mille difficultés, et nous gagnâmes les montagnes *Apalaches* . Quoique j' ignorasse absolument la disposition des lieux, je ne laissai point de m' appercevoir qu' Iglou me faisoit tourner beaucoup vers le couchant, et que nous laissions la Caroline un peu trop sur la gauche. Je lui en demandai la raison. Il m' expliqua la nécessité qu' il y avoit de prendre au long des montagnes, pour éviter des marais impraticables que nous aurions trouvé devant nous. Cette chaîne

p174

de monts et de rochers, qu' on appelle Apalaches, regne au long des colonies anglaises pendant une espace immense, et les sépare de quantité de peuples barbares

qui habitent le milieu du continent.
Mais quoiqu' elle soit assez haute
pour fermer presque continuellement le
passage, elle s' abaisse en quelques endroits,
jusqu' à se diviser par des vallées
profondes et étroites, dont les divers
détours forment des gorges et des voies
de communication. Nous en traversâmes
un grand nombre. Je remarquai
qu' Iglou n' approchoit jamais de ces ouvertures
sans jeter les yeux de côté et
d' autre, avec une attention inquiète.
Il évita plus d' une fois de répondre aux
questions que je lui fis sur son inquiétude,
et son silence fit naître enfin la
mienne. J' exigeai absolument qu' il s' expliquât.
Vous le voulez, me dit-il d' un
air sérieux, vous en serez peut-être
moins tranquille. Ces embouchures
nous exposent toujours à quelque péril.
Quoique les sauvages qui habitent de
l' autre côté des montagnes ne soient pas
cruels et sanguinaires, ils sont adonnés
presque tous au vol et à la rapine.
Vous ne seriez point en sûreté s' ils nous
apercevoient. Cet avis fit un effet terrible

p175

sur moi ; je sentis frémir tous mes
membres. Croyez-vous, répondis-je
aussitôt, que mylord soit venu par cette
route ? Il me dit qu' il n' en doutoit point,
si ses guides lui avoient fait prendre la
plus courte et la plus commode. ô ciel !
M' écriai-je, vous sçavez pourquoi j' implore
votre secours. En effet, j' étois bien
éloigné de faire tomber mes craintes et
mes vœux sur moi-même. Je ne fus plus
occupé que du danger de ce que j' aimois,
et je n' avançai qu' en tremblant,
et en faisant mille questions à Iglou sur
le naturel des sauvages, et sur la manière
dont ils en usoient avec leurs prisonniers.
Il connoissoit parfaitement leurs usages,
étant né lui-même parmi ces peuples,
mais dans un quartier plus éloigné.
Il s' efforça de me rassurer. Cependant,
après quelques jours de marche nous
découvriâmes tout d' un coup un corps
d' environ cent sauvages, qui venoient
du fond d' une vallée, et qui ne pouvoient

continuer leur chemin sans croiser
le nôtre. Iglou, tout ému, me conjura
d'arrêter. Je me charge de votre sûreté,
me dit-il, mais il faut que vous tâchiez
d'y contribuer, en vous cachant
soigneusement. Il me fit mettre pied à

p176

terre, et m'ayant fait avancer vers quelques
buissons qui étoient à notre droite,
il me recommanda de m'y tenir avec
nos chevaux jusqu'à son retour. Ne
quittez point ce poste, reprit-il, parce
que tant que je serai assuré que vous y
êtes, j'aurai l'adresse d'en éloigner les
sauvages. Ne vous allarmez pas non plus
de mon retardement, quand vous devriez
passer ici deux ou trois jours à
m'attendre. En parlant il se dépouilloit
de ses habits ; et je fus surpris en un
moment de le voir nud, avec l'air et la
forme d'un sauvage. Il me pria encore
d'être sans inquiétude, et de compter
sur sa fidélité. Je le laissai faire, sans lui
demander même quel étoit son dessein.
Il me quitta, en baisant mes mains,
pour me donner un témoignage d'affection.
Je demurai seul, assis derrière
les buissons qui me couvroient entièrement,
et tenant moi-même les rênes de
nos deux chevaux. Je ne veux point déguiser
mes craintes, elles étoient extrêmes ;
mais je prends le ciel à témoin,
que ce n'étoit point mon propre danger
qui m'occupoit. Je n'avois devant
les yeux que mylord et Fanny. Quel
devoit être leur sort, s'ils avoient eu le
malheur de tomber sans précaution dans

p177

le précipice qu'on m'alloit faire éviter !
Tout mon sang se glaçoit à cette pensée.
Loin de vouloir fuir des mains des
sauvages, je me serois livrée mille fois
à eux, si j'eusse pû m'assurer que mylord
ne se fût point échappé du même
danger.

Je perdis Iglou de vue, et je passai le
reste du jour dans la situation où il m'avoit
laissé. J' étois accablé d' un mortel
ennui, lorsque je l' entendis revenir dans
l' obscurité. Il eut soin de me faire entendre
sa voix, pour prévenir la frayeur
que son approche m' auroit pû causer.
Eh bien, Iglou, lui dis-je, que vas-tu
m' annoncer ? Mylord et Fanny sont-ils
la proie de quelque sauvage, et faut-il
avoir le même sort ? Il voulut en vain
me dissimuler ses propres soupçons ;
j' entrevis son embarras, et je lui ordonnai
d' être sincere. Il me répondit que
le péril étoit passé pour moi ; que les
sauvages avoient pris une autre route,
sur de faux avis qu' il leur avoit donnés,
et que si nous en avions encore quelques-uns
à craindre, ce ne seroit plus
assurément les mêmes : mais puisque je
voulois être informé de la vérité, il y
avoit lieu de croire que mylord avoit
été moins heureux que moi. Je me suis

p178

mêlé, continua-t-il, avec les sauvages,
et n' ayant point eu de peine à reconnoître
leur nation, je ne leur ai pas
non plus caché la mienne. J' ai fait semblant
de m' être égaré depuis quelque
tems dans ces lieux, et d' avoir besoin
qu' ils m' apprissent par où je devois retourner
à mon habitation. Ils m' ont
rendu le service que je leur demandois,
mais ils ont voulu sçavoir avant que de
me quitter, si je n' ai pas rencontré quelques
prisonniers qui se sont échappés de
leurs mains depuis plusieurs jours. Ils ne
m' ont point dit ce que c' est que ces prisonniers,
et je n' ai osé les presser de me
l' apprendre, de peur de me rendre suspect :
j' ai profité seulement de cette ouverture
pour éloigner de vous le péril,
en leur faisant entendre que j' ai rencontré
effectivement ce qu' ils cherchent,
du côté opposé à celui où nous allons.
Ils ont pris aussitôt le chemin que je leur
ai montré. Mais pour m' exprimer sincerement,
ajouta Iglou, je tremble que
les prisonniers dont ils ont parlé ne
soient mylord et sa suite, car je juge par

quelques-unes de leurs réponses, qu' ils
n' ont point de guerre avec leurs voisins.
Ce bon esclave m' exhorta là-dessus
à ne pas perdre de tems pour nous éloigner,

p179

et à profiter même de la nuit, qui
n' étoit point si obscure qu' elle pût nous
empêcher d' avancer.
Ce récit me jetta dans une consternation
inexprimable. Ah ! Iglou, lui dis-je,
il n' est pas question d' aller plus loin, ni
de quitter ce lieu sans être assuré de ce
que je dois craindre ou espérer pour
mylord. Il faut le chercher, dussai-je
y perdre la vie et la liberté. Aide-moi,
comme tu as déjà fait, et dis-moi quelle
consolation tu peux me donner ? Il me
confessa que son embarras égaloit le
mien, et qu' il lui étoit impossible de deviner
de quel côté nous devions commencer
nos recherches. Si mylord est
encore accompagné de ses guides, me
dit-il, il y a de l' apparence qu' il aura
repris son chemin vers la Caroline ; mais
s' il n' a personne avec lui pour le conduire,
je ne vois rien qui puisse régler
nos conjectures sur sa route. Tout étoit
en effet si obscur et si désespérant dans
la conduite que je devois tenir, que je
n' y voyois pas le moindre jour. La situation
où je devois m' imaginer qu' étoit
mylord, étoit un autre abîme qui mettoit
toutes mes idées en confusion : car
s' il étoit vrai qu' il se fût échappé des
mains des sauvages, après avoir eu le

p180

malheur d' y tomber, dans quel état
avoit-il pu se trouver en fuyant ? Devois-je
penser qu' il eut conservé ses
voitures, sa suite, ses provisions ? étoit-il
même vraisemblable qu' il eut pu sauver
Fanny et Madame Riding ? Cette
dernière réflexion me pénétrait jusqu' au
fond de l' ame. ô Dieu ! Répétois-je à tout
instant, votre protection auroit-elle

manqué à Fanny ? L' auriez-vous abandonnée dans le plus horrible de tous les dangers.

Je me persuadai, après y avoir pensé long-tems que si mylord s' étoit sauvé avec sa suite, il ne devoit pas être fort éloigné du lieu où je me trouvois. Les sauvages ne l' eussent pas cherché de ce côté, s' ils n' eussent eu quelque raison de croire que c' étoit par-là qu' il avoit choisi sa route. Et raisonnant sur les mesures qu' il pouvoit avoir pris, pour éviter leurs poursuites, il me paroissoit qu' il avoit dû penser d' abord à se cacher plutôt qu' à s' écarter, parce que l' un lui auroit été plus difficile que l' autre dans un pays qu' il ne connoissoit point. Ce fut le ciel, sans doute, qui m' inspira ce raisonnement. Ah ! Ce fut le ciel, je lui en rends graces encore aujourd' hui, car c' étoit fait sans cela de tout

p181

ce qu' il y avoit d' aimable et de vertueux sur la terre. Dieu dans quelle description suis-je obligé d' entrer ici ? Et comment mes lecteurs croiront-ils, après l' avoir lue, qu' il puisse me rester quelque chose de plus triste et de plus attendrissant à leur raconter dans ces mémoires.

Je fis entrer Iglou dans ma pensée, et nous étant déterminés à ne pas quitter le lieu où nous étions, sans en avoir parcouru toutes les parties, nous attendîmes impatiemment la fin de la nuit pour commencer notre recherche. Nous montâmes à cheval à la pointe du jour, et, nous visitâmes exactement tout ce qui avoit la moindre apparence d' être propre à servir de retraite. Vallées, bois, haies épaisses, nous ne laissâmes rien à parcourir et à examiner dans un circuit de plus de quatre ou cinq lieues. Nous ménagâmes si peu nos chevaux, que malgré l' ardeur du soleil qui se faisoit vivement sentir, nous les tîmes en action pendant la plus grande partie du jour, et ce ne fut qu' à la fin de l' après midi, que les croyant épuisés de fatigue, et ne pouvant plus résister nous-mêmes à la nôtre, nous prîmes le parti

de nous arrêter dans des bruyeres assez
hautes pour y prendre quelque rafraîchissement.

p182

Je me couchai sur l' herbe,
qui étoit fort épaisse, moins abattu par
l' exercice violent que je venois de faire,
que par la méditation continuelle de
mon infortune. Iglou s' occupoit à quelques
pas de moi du soin de nos chevaux,
ou à me préparer quelque nourriture.
Je fus étonné de le voir se courber tout
d' un coup et venir vers moi en rempant
sur ses mains. Bon dieu, lui dis-je, avec
un abattement de coeur, qu' y-a-t-il de
nouveau, Iglou ? Qu' as-tu découvert ?
Il me répondit qu' il venoit d' appercevoir
quelques sauvages dans l' endroit
le plus épais de la bruyere ; mais qu' en
tenant la même conduite que nous
avons observée la veille, il espéroit
que nous pourrions non-seulement éviter
leur rencontre, mais tirer peut-être
d' eux quelque utile éclaircissement.
Il me recommanda de demeurer dans
la situation où j' étois. Nos chevaux
étoient derriere quelques arbres, où il
les avoit placés à la fraîcheur pour les
remettre de la chaleur qu' ils avoient essuyé,
de sorte que ne voyant point de
changement à faire pour eux ni pour
moi, il se hâta de se dépouiller de ses
habits pour joindre promptement les
sauvages. Il ne fut point absent plus

p183

d' un quart-d' heure, au bout duquel je
le vis revenir, accompagné d' un homme
nud comme lui, mais qui avoit la
peau du corps beaucoup plus blanche.
J' osai me flatter pendant un moment
qu' il m' apportoit d' heureuses nouvelles,
et qu' un sauvage qui le suivoit si tranquillement
ne pouvoit être notre ennemi.
Hélas ! Dois-je donner le nom d' heureuses
aux nouvelles qu' il m' apportoit ?
Qu' on lise et qu' on en juge.

Cet homme nud, que je prenois pour
un sauvage, s' approcha de moi avec
lui. Il me regarda fixement, sans que
ni l' un ni l' autre prononça une parole.
Enfin il se jetta à mon col, et me serra
de toute sa force. C' est M Cleveland !
Je me dégageai de ses bras, et ne sachant
quel jugement je devois porter de son
action, je lui demandai d' un ton ému,
qui il étoit ; et puisque je le reconnoissois
pour anglois à son langage, par
quelle aventure il se trouvoit nud dans
cette région déserte. Vous ne me reconnoissez
pas, reprit-il, en versant des
larmes ? Ah ! Suivez-moi donc, et venez
reconnoître l' infortuné vicomte
d' Axminster qui vous attend à cent pas
d' ici : venez reconnoître sa fille, Madame Riding,
et une partie des officiers

p184

qui les ont suivis depuis Rouen,
et parmi lesquels vous devez aussi vous
souvenir de m' avoir vu. Le cher nom de
Mylord D' Axminster, celui de sa fille et
de Madame Riding ; l' assurance de n' être
qu' à cent pas d' eux, et d' en être
déjà attendu ; l' amour, l' amitié, la reconnoissance,
que sçais-je ? Tout ce qu' il
y eut jamais de tendre et de touchant se
fit sentir si vivement à mon coeur, que
ne pouvant soutenir tant d' émotion,
je tombai sans mouvement et sans connoissance.
Cependant mes esprits ne tarderent
point à revenir. J' ouvris les yeux,
et considérant un moment celui qui m' avoit
parlé, je le reconnus pour M Youngster,
l' écuyer de mylord. à peine
eus-je la force d' ouvrir la bouche,
et de lui tendre les bras, couché encore
comme j' étois. Je vous reconnois, lui
dis-je, d' une voix foible, vous êtes
Youngster, l' écuyer de mon cher seigneur
et de mon cher pere. Ah ! Que
m' avez-vous dit ? Où le retrouverai-je ?
Hâtez-vous de m' y conduire. Et Fanny,
ajoutai-je, en pouvant à peine prononcer
ce nom ? Ne me flattez-vous
pas ? Reverrai-je Fanny ? Mon trouble
étoit si grand, que joint à l' épuisement
où je me trouvois de l' exercice du jour,

de n' avoir point encore pris de nourriture, je fus obligé de me faire soutenir par Iglou, tandis que M Younster me fit sa réponse.

Il me dit que loin de me flatter, il me déclaroit qu' il n' avoit qu' un récit horrible à me faire, et d' affreuses nouvelles à m' annoncer : que j' en apprendrois mieux toutes les circonstances de la bouche même de mylord, mais qu' en attendant il croyoit devoir me prévenir sur l' état où je l' allois trouver avec le reste de sa suite, qui se réduisoit à un fort petit nombre de personnes : qu' ayant été trahi par ses guides, attaqué par une troupe de sauvages, et fait prisonnier malgré la résistance de ses gens, dont la plûpart avoit péri en le défendant, il avoit passé environ quinze jours dans l' habitation de ses farouches vainqueurs : qu' on l' avoit dépouillé non-seulement de son équipage, mais de tous ses habits, lui, Fanny, Madame Riding, et tout le monde qui lui restoit : qu' ils avoient été obligés de se faire eux-mêmes des ceintures d' herbes et de roseaux ; et de composer pour les dames et pour les deux femmes qui étoient auprès d' elles de misérables tuniques de la même matiere, qui suffisoient à

peine pour mettre leur pudeur en sûreté : que les sauvages ne les ayant pas traités d' ailleurs avec dureté, et ne les ayant pas même gardés avec contrainte, ils avoient jugé à propos, suivant l' avis de mylord, de prendre le tems de la nuit pour se mettre en liberté : qu' ils avoient pris des mesures si justes, que leur évasion n' avoit point été apperçue : qu' il y avoit quatre jours entiers qu' ils étoient partis de l' habitation, mais qu' ils ne s' en croyoient pas fort éloignés, parce qu' ils n' avoient osé jusqu' alors marcher que la nuit, et que dans l' état où ils étoient, leur marche n' avoit pû être que fort lente : que mylord affectoit

de supporter son malheur avec courage,
et consoler ceux qui l'accompagnoient,
mais qu' il n' étoit que trop aisé de voir
qu' il étoit pénétré jusqu' au fond du
coeur : qu' il avoit pris la peine jusqu' alors
de porter lui-même Fanny dans ses
bras, pour lui épargner la fatigue de la
marche, et qu' il avoit refusé constamment
de laisser ce soin à ses domestiques
qui ne pouvoient retenir leurs larmes en
le voyant ainsi marcher à leur tête : qu' ils
avoient été assez heureux pour se munir
de quelques provisions en quittant les
sauvages ; mais que n' ayant pu être fort

p187

abondantes, il falloit s' attendre à les
voir bientôt manquer. Enfin que si j' étois
assez revenu de ma foiblesse pour
être en état de marcher : il alloit me
conduire vers mylord, qui me verroit
sans doute avec plaisir : que c' étoit par
son ordre qu' il étoit venu, pour s' assurer
si c' étoit en effet moi-même qui le
cherchois, comme l' esclave le lui avoit
fait entendre : qu' il en doutoit encore,
non-seulement parce qu' Iglou ne prononçoit
point exactement mon nom,
mais beaucoup plus à cause du peu d' apparence
qu' il y avoit que je pusse me
trouver en Amérique, moi qu' on
croyoit marié à Rouen avec Madame Lallin.
J' écoutois ce discours avec une consternation
qui me rendoit immobile.
Aussitôt que M Youngster eût cessé de
parler, je lui pris la main, que je serrai
sans rien répondre ; et quoique je me
sentisse si foible, que j' avois toujours
besoin d' être soutenu, je me mis en chemin
vers l' endroit où étoit mylord,
en continuant de m' appuyer sur Iglou.
M Youngster marchoit devant moi.
Nous arrivâmes en un moment à la
bruyere. Elle étoit mêlée de quelques
arbrisseaux, ce qui lui donnoit l' apparence

p188

d' un petit bois. Je n' aperçus
d' abord personne, quoique mes regards
se répandissent de tous côtés avec une
avidité extrême. Enfin M Youngster
m' ayant fait tourner autour d' un buisson
qui faisoit le coin de l' endroit le
plus touffu de la bruyere, je découvris
un spectacle qui m' eût fait mourir mille
fois de pitié et de douleur, si je n' eusse
été prévenu. J' aperçus mylord nud,
étendu sur l' herbe, et la tête appuyée
languissamment sur sa main. Il avoit
trois de ses domestiques assis auprès de
lui, qui se leverent en me voyant. Il
voulut faire la même chose ; mais le
prévenant avec un mouvement tout
passionné, je me jettai à genoux auprès
des siens, et je les embrassai avec une
ardeur que nul autre que moi n' a jamais
sentie. Ciel ! Vous en fûtes témoin. Oh !
Qu' il se passa en un instant d' étranges
choses dans mon ame.
Mylord ne s' opposa point à cette vive
effusion de ma douleur et de ma tendresse,
mais il ne me dit rien. Je levai
la tête, après l' avoir tenue ainsi penchée
pendant quelques momens, et je tournai
mes yeux sur les siens. Je remarquai
quelques larmes qui couloient le long
de ses joues. Son visage me parut pâle

p189

et défait. Il me regardoit aussi sans rompre
le silence, comme s' il eut été incertain
de la maniere dont il devoit en user
avec moi. Cet embarras, dont il ne m' étoit
que trop aisé de connoître la raison,
me causa un mortel redoublement
de tristesse. Je ne pûs retenir mes plaintes.
Ah ! Mylord, lui dis-je, m' avez-vous
fermé votre coeur, et me refuserez-vous
une légère marque de bonté et de tendresse
lorsque je viens la chercher au
bout du monde, avec le dessein d' y
mourir à vos pieds ? Hélas ! Que vous ai-je
fait ? Et comment tant de respect et
d' attachement ne sert-il qu' à m' attirer
votre haine ? Je m' efforce en vain d' en
dire davantage : des sentimens tels que
les miens ne pouvoient s' exprimer par
des paroles. Mylord connut aisément

que ma douleur n' étoit point contrefaite.
Il me tendit la main. Je ne vous
hais pas, me dit-il, et je suis persuadé
que mon malheur vous cause une sincere
compassion. Apprenez-moi par
quel hasard vous vous trouvez dans cette
solitude. Je lui fis connoître, autant
que je le pûs, dans le désordre où j' étois,
que ce qu' il appelloit un effet du hasard,
en étoit un de ma tendresse immortelle

p190

pour lui et pour sa fille ; que c' en étoit
un du désespoir où son départ de France
m' avoit jetté, et de la résolution inébranlable
où j' étois d' employer mon
sang et ma vie à son service. Je lui appris
que je n' étois demeuré en France
après lui qu' aussi long-tems qu' on m' y
avoit arrêté dans une prison ; que depuis
plus de six mois je parcourois les
mers et les déserts de l' Amérique, en
cherchant ses traces, et en m' affligeant
de la difficulté de les trouver, résolu de
passer toute ma vie dans cette recherche,
et de compter pour rien tous les
périls et toutes les peines. Enfin je m' expliquai
assez pour le persuader de mon
innocence, et de l' injustice qu' il m' avoit
faite de la soupçonner.
Ce fut alors que je reconnus mieux
que jamais la bonté et la générosité de
cet aimable seigneur. Ne pouvant douter
que je ne fusse tel qu' il souhaitoit,
il ne ménagea plus ni ses sentimens, ni
ses expressions. Il m' embrassa d' un air
qui marquoit du transport, et il me
tint long-tems entre ses bras, sans prononcer
une parole. Ô ciel ! S' écria-t-il
enfin, vous déployez sur moi toute
votre puissance. Vous me faites sentir toutes
les extrémités de la douleur et de la

p191

joie. Je suis le plus infortuné de tous les
hommes ; mais Cleveland ne m' a point
trahi : il m' aime encore, et vous m' accordez

la satisfaction de le revoir. Il recommença alors à me serrer contre sa poitrine, en me donnant mille noms tendres, et en m'arrosant de ses larmes. J'en versois aussi, et ses caresses passaient jusqu'au fond de mon cœur. J'avois été partagé jusqu'à ce moment entre le soin de ma justification et la pitié de son malheur ; mais commençant à n'être plus occupé que de ce dernier sentiment, toute mon attention se réunit sur l'état où je le voyois. Il s'en aperçut, à l'air triste et pénétré dont mes regards s'attachoient sur lui. Je lis dans vos yeux, me dit-il, à quel point mon infortune vous touche. Il est vrai qu'elle est extrême, et je cherche en vain ce qui m'attire du ciel un traitement si rigoureux. Je reprends quelque espérance, ajouta-t-il ; vous me consolerez, mon cher fils, et votre présence m'empêchera de mourir de douleur. Il me parla de Fanny et de Madame Riding. Elles vous verront, sans doute, avec joie, me dit-il, mais j'appréhende extrêmement que la pauvre Fanny n'ait plus long-tems la force de résister à ses peines et aux miennes. Elle

p192

est déjà d'une foiblesse qui me fait tout craindre pour sa vie. Je ne répondis à ce discours de mylord qu'en baisant ses mains, avec une ardeur qui lui fit assez entendre mes pensées et mes sentimens. Je comprends que vous souhaitez de la voir, reprit-il, et je puis vous répondre d'avance qu'elle sera charmée de vous retrouver de l'affection pour elle. Mais dans l'état où elle est avec Madame Riding et ses femmes, je vous conseille, pour ménager leur modestie, d'attendre que la nuit nous amène l'obscurité. Elles ne sont qu'à vingt pas d'ici, et je vois que le soleil est prêt à se coucher. Il fallut me faire violence. Je jettois néanmoins les yeux de tous côtés, dans l'espérance de l'apercevoir. Je crus même avoir remarqué sa tête qui s'élevait au-dessus de l'herbe, et mes regards demeurèrent comme fixes vers cet endroit. Ses traits, son air, le

son de sa voix, tout se renouvelloit déjà dans mon coeur ; et transporté du plaisir que j'allois sentir à la revoir, il y avoit des momens où j'oublois son infortune et celle de son pere, pour ne s'occuper que de mon bonheur et de ma joie.

Je proposai néanmoins à mylord

p193

dans cet intervalle de prendre une partie de mes habits pour se couvrir, et d'envoyer aux deux dames mon linge et tout ce que nous pourrions rendre propre à leur usage. Je n'avois avec moi que le seul habit dont j'étois vêtu, avec un large manteau, ayant été obligé de laisser mes hardes à Powhatan, pour charger nos deux chevaux de vivre et de provisions : mais j'étois pourvu suffisamment de linge. Iglou étoit d'ailleurs fort bien vêtu, et il avoit un manteau comme moi ; de sorte que nous pouvions trouver dans notre superflu de quoi couvrir mylord, et fournir du moins quelques commodités aux deux dames. Mon juste-au-corps étant trop étroit pour lui, il ne refusa point d'accepter mon manteau, après avoir pris une chemise : il envoya à sa fille ma veste, le manteau d'Iglou, du linge et tout ce qui pouvoit être propre à son usage, et à celui de Madame Riding. Je ne fais pas difficulté, me dit-il, d'accepter les secours que vous m'offrez. C'est à votre pere et à votre épouse que vous rendez ce service. Quoique Fanny et Madame Riding dussent être en état de paroître modestement avec les habits que nous leur

p194

avons envoyés, mylord souhaita encore que j'attendisse à leur parler dans l'obscurité, pour leur épargner un reste de confusion qu'elles ne manqueroient pas d'avoir à la premiere vûe. Je me fis une

violence extrême. Il employa le tems qui restoit jusqu' à la nuit à me raconter toutes les circonstances de son départ de France, et de son arrivée en Amérique. Il ne me cacha point le chagrin que l' opinion de mon infidélité avoit causé à sa fille, à Madame Riding et à lui-même. Il me confessa même qu' il s' étoit repenti plus d' une fois d' avoir quitté si brusquement l' Europe, et de ne s' être pas convaincu du moins de mon changement par mon propre aveu, autant par un reste d' amitié qui avoit toujours combattu fortement pour moi dans son coeur, que par tendresse pour Fanny, qui n' avoit pas eu un moment de joie et de tranquillité depuis qu' elle étoit sortie de Rouen. Enfin il me demanda quel fonds je faisois sur mon esclave, et si nous étions lui ou moi assez bien instruits de la route pour gagner sûrement quelque habitation angloise ou espagnole. Je répondis aux premières parties de son discours, par de nouvelles marques d' attendrissement et de reconnaissance.

p195

Pour ce qui regardoit Iglou, je priai mylord de se reposer sur sa fidélité et sur la connoissance qu' il avoit de tous ces lieux. Il voulut l' interroger lui-même. Iglou répondit de fort bon sens à toutes ses questions : mais mylord, qui se croyoit déjà fort avancé vers la Caroline, fut étonné d' apprendre qu' il nous restoit à faire environ cent lieues. Cette nouvelle lui causa un violent chagrin. Il demanda avec empressement à mon esclave si nous avions encore à craindre la rencontre de quelques sauvages. Iglou lui dit que cela dépendroit de notre bonne fortune, parce que ces barbares changeoient souvent d' habitation, et qu' il s' en trouvoit toujours quelques-unes au long des montagnes. Je remarquai que l' inquiétude de mylord n' étoit que pour sa fille ; et comme cet intérêt m' étoit aussi cher qu' à lui-même, je pressai Iglou de chercher tous les moyens qui pouvoient nous rassurer contre le péril. Ce bon esclave, après

avoir réfléchi quelques momens, nous fit cette proposition : je suis américain, nous dit-il, de la nation des abaquis. C' est une nation douce, et beaucoup plus humaine que la plûpart des autres sauvages. Elle habite une fort belle

p196

vallée, dont elle est en possession depuis long-tems, et qui n' est gueres plus loin qu' à trente lieues d' ici. Je m' y rendrai promptement, si vous le souhaitez, et je vous amenerai de-là une escorte suffisante pour vous conduire en sûreté. Il ajoûta, pour inspirer de la confiance à mylord, que sa famille tenoit un des premiers rangs dans les colonies de l' Europe ; qu' ayant été pris par les espagnols et vendu au gouverneur de l' isle de Cuba, il avoit vêcu fort doucement dans son esclavage ; qu' il se souvenoit d' avoir vu mylord à La Havana au palais du gouverneur : enfin qu' il avoit beaucoup d' affection pour les européens, et tant d' attachement pour moi, qu' il étoit prêt à exposer même sa vie pour notre service. Mylord l' entendant parler avec tant de zele et de raison, me demanda encore une fois si l' on pouvoit se fier à ses offres jusqu' à un certain point. Je crois, lui dis-je, pouvoir vous en répondre presque autant que de moi-même. Je l' ai reçu de Don D' Arpez, qui m' a garanti sa fidélité, et je l' ai mise depuis à quantité d' épreuves. Mylord voulut sçavoir là dessus si les trente lieues qu' il y avoit jusqu' à son habitation étoient tout-à-fait

p197

hors de notre route, si son peuple étoit aussi humain qu' il le prétendoit, s' il étoit assuré d' en obtenir du secours, et si l' on y étoit aussi nud que parmi les autres sauvages. Les réponses d' Iglou satisfirent extrêmement le vicomte. Il lui dit qu' à le prendre de certains

endroits par lesquels nous devons passer pour gagner la Caroline, il n' y avoit point à se détourner de plus de dix lieues pour aller à la vallée des abaquis ; qu' il étoit sûr d' obtenir d' eux tout ce qu' il leur demanderoit, non-seulement par le crédit de sa famille, mais encore plus par la joie que toute la nation auroit de le revoir apres une absence de six ans ; qu' il n' y avoit rien de plus doux que le naturel et les usages de ce peuple, et pour leur façon de se vêtir, qu' ils étoient nuds à la vérité pendant sept ou huit mois de l' année, à cause de l' excessive chaleur, mais qu' ils se couvroient pendant l' hyver de la peau des bêtes qu' ils tuoient à la chasse.

Le vicomte me prit en particulier. Après tant de malheurs, me dit-il, je ne sçais si je dois prendre la moindre confiance à la fortune. Mais si je croyois votre esclave, sincère et son rapport

p198

fidèle, je regarderois ce qu' il vient de m' apprendre comme un bonheur dans la triste situation où nous sommes. Outre les périls que nous avons à courir jusqu' à la Caroline, et la longueur du chemin qui m' épouvante, je me sens une extrême répugnance à me présenter dans une habitation angloise, avec ce misérable équipage. Si j' osois compter sur les abaquis, nous tâcherions de gagner tous ensemble leur vallée, nous nous y fournirions de vêtemens et de vivres ; et nous faisant accompagner des plus résolus, nous serions à couvert des insultes, non-seulement des autres sauvages, mais peut-être de celles mêmes du capitaine Will. Il me demanda ce que je pensois de ce projet. Je lui renouvelai les assurances que je lui avois données du bon caractere d' Iglou, et je lui dis que je remettois tout le reste à sa prudence. Il me fit approcher encore une fois cet esclave, et lui ayant fait répéter tout ce qu' il avoit déjà entendu avec de nouvelles circonstances, il conclut qu' en six jours, ou plutôt en six

nuits (car c' étoit une sûreté qu' il vouloit toujours prendre,) nous pourrions nous rendre à la vallée des abaquis. Ce qui nous restoit de vivres pouvoit nous

p199

suffire jusques-là, de sorte que le dessein de ce voyage fut regardé comme une résolution prise.

Pendant que nous étions dans cet entretien, et que l' ardeur impatiente que j' avois de revoir Fanny, interrompoit à tous momens mon attention, la nuit prit enfin la place du jour. Je le fis remarquer à mylord ; il entendit ce que cela signifioit. Nous prîmes notre chemin vers l' endroit où nous étions attendu par les deux dames. L' obscurité n' étoit pas si profonde qu' on ne put distinguer fort bien les objets ; j' aperçus Fanny. Hélas ! Dans quel état l' aperçus-je ? Quel nom donnerai-je aux sentimens de tendresse qu' une vue si chere et si souhaitée me fit naître ? Et comment exprimerai-je en même-tems la douleur et la compassion dont je me sentis pénétré ? Ses femmes avoient employé assez adroitement le linge et les habits que j' avois envoyés pour la couvrir. Mais elle avoit encore la tête et les pieds nuds. Ses cheveux étoient épars sur ses épaules. Elle étoit assise proche de Madame Riding, et elle avoit la tête appuyée sur ses genoux. Comme elle tenoit les yeux fermés, et qu' il ne paroissoit

p200

pas qu' elle nous aperçut ? Regardez-nous, ma fille, lui dit mylord ; c' est Cleveland que je vous amene. Elle jetta les yeux sur moi, et elle les baissa aussitôt, avec un profond soupir. Je sçavois bien qu' elle n' étoit point encore informée de mon innocence ; de sorte qu' avec les plus violens transports dont on ait jamais été agité, je ne laissois pas de demeurer froid et immobile à l' extérieur,

sans avoir même la hardiesse
de me jeter à ses genoux. Son père,
qui jugea aisément d' où venoient mon
silence et ma timidité, la fit lever, en la
prenant par la main. Faites donc, lui
dit-il, quelques honnêtetés à Cleveland.
Nous l' avons accusé injustement ; il nous
a toujours aimés. Elle se leva, et je me
jettai alors à ses genoux devant elle avec
une action si passionnée, qu' elle n' eut
pas besoin d' autre interprétation de mes
sentimens. Je voulois baiser ses pieds ;
elle m' arrêta, et me priant d' une voix
basse de me lever, je vis qu' elle versoit
une abondance de larmes, et qu' elle se
faisoit effort pour retenir ses gémissemens.
Mylord aussi attendri que moi de
l' état où il la voyoit, me dit de l' embrasser.
Ah ! Mylord, m' écriai-je, je ne demande
que d' être souffert à ses genoux ;

p201

et m' y jettant pour la seconde fois, j' ajoutai
que je ne quitterois cette situation
qu' avec la vie, si elle ne reprenoit pas
les sentimens de bonté qu' elle avoit eue
pour moi. Soyez sans inquiétude, me
répondit le vicomte ; je vous répons
que ma fille vous aime, et que nous
sommes tous fort satisfaits de vous revoir.
Madame Riding m' assura la même
chose, en m' embrassant tendrement. Je
leur adressai à tous trois, l' un après l' autre,
mille choses tendres et touchantes ;
et mylord s' étant assis, et nous faisant
signe de l' imiter, je pris ma place aux
pieds de ma souveraine avec plus de
joie que j' en aurois eu sur le premier
trône de l' univers.
Je ne sçais comment le coeur peut
passer si subitement d' une certaine situation,
à celle qui lui est opposée : un instant
produit quelquefois cette étrange
vicissitude. Est-ce donc qu' il y a si peu
de différence entre les mouvemens interieurs
qui font la douleur et la joie ?
Ou plutôt, n' est-ce pas en effet le même
mouvement, qui prend différens
noms selon qu' il change d' objet et de
cause ? Qu' on y fasse attention : une véritable
joie a les mêmes symptômes

p202

qu' une excessive douleur. Elle excite des larmes, elle ôte l' usage de la voix, elle cause une délicieuse langueur, elle attache l' ame à considérer la cause de ses émotions, et de deux hommes transportés l' un de joie et l' autre de douleur, je ne sçais lequel souffriroit le plus volontiers qu' on lui arrachât le sentiment dont il jouit. Pour moi qui n' avois pû retenir mes pleurs à la vue du triste état où j' avois trouvé mylord et sa fille, je m' apperçus que j' en versois encore lorsque je commençois à n' être plus occupé que du bonheur de les revoir et d' être rentré dans leur estime. J' avois les yeux attachés sur Fanny : l' obscurité ne pouvoit me faire perdre un seul de ses regards. Je lui reprochai tendrement, à elle et à son pere, les peines mortelles que leurs injustes soupçons m' avoient causées ; je demandai d' en être dédommagé par le redoublement de leur affection : ils me le promirent de la maniere la plus tendre, et Fanny elle-même, autorisée par son pere, et touchée des témoignages de ma passion, ne se refusa point à mes innocentes caresses. Nous passâmes dans cet état une partie de la nuit, et nous confirmant dans la résolution de nous remettre à la conduite

p203

d' Iglou, nous partîmes quelques heures avant le jour pour prendre le chemin de la vallée des abaquis. Les deux dames se servirent de nos chevaux. Nous étions continuellement autour d' elles, et si attentifs à leur rendre toutes sortes de services, qu' elles ne souffrirent point d' autre incommodité pendant sept nuits de marche que celle du mouvement du cheval. Nous nous arrêtions au point du jour dans quelque lieu couvert, et nous passions le tems jusqu' au soir à nous entretenir de nos

aventures, ou à prendre du repos et quelques rafraîchissemens. Il me vint à l'esprit plus d'une fois de proposer à mylord l'accomplissement de ses promesses, c'est-à-dire, l'exécution de son mariage avec sa fille. J'en parlai à Fanny. Qui savait lui dis-je, à quoi le ciel nous réserve ? Un mal-entendu m'a exposé au malheur de vous perdre dans un tems où nous n'appréhendions rien de la fortune. Aujourd'hui nous sommes peut être à la veille de quelque nouvelle disgrâce, qui peut nous séparer plus long-tems que jamais. Ah ! S'il falloit vous quitter sans être à vous ! ... hélas ! Repris-je après un moment de réflexion, soit après, soit avant le bonheur de vous

p204

être uni, il ne faut plus espérer que je puisse vivre sans vous. Mais quelle plus douce consolation pourrois-je souhaiter, même en mourant, que de vous appartenir par les liens du mariage ? Chère Fanny, n'y consentez-vous pas ? Ai-je quelque chose à combattre dans votre coeur ?

Elle me répondit que j'en étois le maître absolu ; qu'elle me laissoit le soin de notre bonheur commun, et qu'elle le souhaitoit autant que moi. Nous ne tarderons donc gueres à l'obtenir, repris-je, et je m'adressai sur le champ à Madame Riding, que je priai de faire cette proposition à mylord. Elle ne refusa point de s'en charger : mais elle me fit craindre d'y trouver quelque difficulté, parce qu'il n'y avoit point d'apparence, me dit-elle, qu'il consentit à me donner sa fille sans les cérémonies de l'église. Cependant elle fit naître l'occasion de lui en parler, et elle fut surprise de lui entendre dire, non-seulement qu'il y avoit déjà pensé, mais que son dessein étoit de prévenir ma demande si nous pouvions jouir d'un moment de tranquillité chez les abaquis. Notre route s'acheva fort heureusement. Lorsque nous fûmes à une certaine

distance de la principale habitation, Iglou nous fit entendre qu' il étoit à propos qu' il y entrât seul, pour disposer son peuple en notre faveur, et le préparer à nous voir sans crainte et sans étonnement. Je le pris à l' écart. Iglou, lui dis-je, tu vois avec quelle confiance nous t' abandonnons notre vie et notre liberté. J' ai répondu de toi à mylord. Ne trahis point ton maître, et souviens-toi de la bonté avec laquelle je t' ai toujours traité. Il se jeta à mes pieds avec un transport de joie, et il me protesta que loin de mériter que j' eusse la moindre défiance de sa fidélité, il alloit me faire voir non-seulement qu' il nous étoit dévoué entièrement, mais encore que les européens ne rendent point justice aux américains, en les prenant tous pour des hommes brutaux et farouches. Il nous quitta en nous promettant de ne pas nous causer d' impatience par sa lenteur. Quoique mylord eut été l' auteur de ce voyage, je remarquai que se voyant si proche d' être livré à la discrétion d' un peuple barbare et inconnu, il n' étoit pas exempt d' inquiétude. Pour moi qui connoissois parfaitement mon esclave, je n' avois point d' autre crainte que celle qui est inséparable de l' amour,

même dans l' éloignement du danger. Iglou revint vers le milieu du jour. Mais il se présenta d' abord seul, ce ne fut que par une précaution semblable à celle qu' il avoit voulu garder avec ses compatriotes, c' est-à-dire par la crainte de nous causer quelque allarme si nous l' eussions vû trop bien accompagné. Nous entendîmes son rapport avec empressement. Il nous dit d' un air satisfait que nous connoîtrions bientôt s' il étoit considéré par les siens. Il nous prévint seulement sur quelques-unes de leurs coutumes, qui pourroient nous paroître bizarres et incommodes, et il

nous pria particulièrement de ne pas nous offenser de la curiosité avec laquelle on s'approcheroit de nous pour observer nos manières et notre figure. Il n'avoit point fini son discours que nous vîmes sortir de l'habitation un gros de sauvages, qui n'étoit pas composé de moins de cinq ou six cens personnes. Iglou nous pria encore de ne pas nous allarmer. Il nous apprit que c'étoit par l'ordre des chefs, et pour nous faire honneur, qu'une partie des habitans s'étoient assemblés pour venir au-devant de nous. Ils s'avancèrent en

p207

effet vers le lieu où nous étions. S'étant arrêtés à cinquante pas de distance, ils parurent attendre qu'Iglou retournât à eux pour leur marquer la conduite qu'ils devoient tenir. Je lui dis qu'il nous feroit plaisir d'empêcher toute cette troupe de s'approcher, et qu'il suffisoit qu'il nous amenât les principaux. Pendant qu'il alloit à eux, mylord donna ordre au petit nombre de personnes qui composoient sa suite, de garder beaucoup de mesures avec les sauvages et de les traiter toujours avec douceur. Il n'y en eut que douze ou treize qui se détachèrent du corps, et qui suivirent Iglou. Nous nous fîmes debout pour les recevoir. Iglou leur ayant montré mylord, comme celui à qui ils devoient rendre leurs premiers respects, ils le saluerent en courbant le corps et en croisant les bras de mille façons différentes. Ils me firent ensuite les mêmes civilités, et ils n'en adresserent pas moins aux deux dames. Cette première cérémonie se passa en silence. Iglou prit enfin la parole pour eux, et il nous assura en leur nom qu'ils étoient charmés de nous voir, et qu'il n'y avoit point de services qu'ils ne fussent disposés à nous rendre. Mylord lui ordonna de leur répondre

p208

que nous étions persuadés de
leur générosité et de leur bonne foi, et
que c' étoit sur ce fondement que nous
n' avions point appréhendé de venir parmi
eux pour leur demander leur assistance
et leur amitié.

Aussitôt que ces compliments furent
finis et qu' ils parurent prendre confiance
à l' air ouvert et sincere que nous tâchions
de répandre dans nos manieres
et sur nos visages, ils nous firent des caresses
beaucoup plus familiares. Ils nous
baiserent plusieurs fois au front et à la
poitrine. Ils nous regardoient avec une
apparence d' étonnement, et je crus appercevoir
du bon sens et de la réflexion
dans la maniere dont ils se communiquoient
leurs remarques. Leur figure
n' avoit rien d' effrayant. Tous les sauvages
de cette partie de l' Amérique ont
communément la taille haute et droite.
Ils sont basanés, mais sans être noirs ni
olivâtres. La couleur de leur peau est
une espèce de brun foncé qu' ils apportent
presque en naissant, et qui se soutient
dans le même état pendant toute
leur vie. Ils sont nuds, excepté au milieu
du corps. On voit briller un certain feu
dans leurs yeux, qui fait bien juger du
fond de leur ame ; et quoiqu' il y ait en

p209

général quelque chose de farouche dans
leur air et dans leurs regards, on ne
sçauroit dire que ce soit férocité, ni
que leur extérieur soit capable de causer
de l' épouvante. La plûpart étoient
armés d' arcs et de flêches, et quelques-uns
avoient la tête ornée de plumes,
qui traversoient bisarrement leurs cheveux.
Quelque attention qu' ils eussent tous
à nous observer, j' en remarquai deux
qui s' attachèrent à moi plus particulièrement,
et qui me renouvelloient à tous
momens leurs caresses. Iglou me fit connoître
que l' un étoit son pere et l' autre
son frere. Il leur avoit déjà dit que j' étois
son maître, et que je l' avois toujours
traité avec une indulgence qu' on
n' a point ordinairement pour un esclave,

de sorte qu' ils s' efforçoient à l' envi
de me marquer leur reconnaissance.
Ils conserverent cette disposition si constamment,
qu' ils ne se lasserent point
dans la suite de m' en donner sans cesse
de nouvelles preuves.
Iglou nous proposa de nous rendre
dans l' habitation. Nous y consentîmes.
à peine l' eût-il dit aux autres sauvages,
que sur un signe qu' ils firent à ceux qui
ne s' étoient point encore approchés,

p210

nous les vîmes accourir vers nous avec
précipitation. Il fallut essayer pendant
long-tems leurs salutations et leurs caresses.
Il y avoit parmi eux quelques
femmes qu' Iglou présenta à Fanny et
à Madame Riding. L' une étoit sa soeur.
Il me pria d' engager Fanny à recevoir
ses services, et à souffrir qu' elle fût
continuellement auprès d' elle. Ces femmes
étoient de la même couleur que leurs
époux, mais elles avoient quelque chose
de plus doux dans le visage et dans les
yeux. Fanny traita avec bonté la soeur
d' Iglou, qui s' appelloit Rem. Nous entendions
pendant ce tems-là un bruit
confus de paroles dont nous ne pouvions
distinguer l' articulation ; et comme
les marques d' amitié se renouvelloient
si souvent, qu' elles commençoient
à nous devenir incommodes, je
témoignai à Iglou que nous souhaitions
d' être conduits dans quelque lieu
où nous puissions être plus tranquiles.
Il me dit qu' on nous avoit préparé des
logemens où nous serions les maîtres,
et dont on n' accorderoit l' entrée qu' à
ceux que nous y voudrions recevoir,
mais qu' il falloit donner quelque chose
à l' ardeur de son peuple, dont la conduite
se régloit ordinairement par les

p211

premieres impressions. Nous fûmes obligés,
pour suivre ce conseil de souffrir

qu' on nous portât à l' habitation d' une maniere extrêmement bizarre. Chacun de nous fut pris par deux sauvages qui nous firent asseoir sur leurs mains, qu' ils tenoient liées l' une à l' autre par les doigts, pour composer une espece de banc, et nous faisant passer les bras à droite et à gauche sur leurs épaules et autour de leur col, ils nous transporterent dans cette posture avec une légèreté surprenante l' espace de plus cinq cens pas qu' il y avoit jusqu' à l' habitation. Nous trouvâmes fort peu d' ordre et de netteté dans leurs rues et dans leurs maisons. Leurs rues ne sont nullement pavées, mais le fond en est de sable, ce qui les rend très-incommodes en été, à cause de la poussiere que le moindre vent agite continuellement. Les maisons sont composées d' un mélange de bois, de terre et de cailloux. Elles n' ont point de double étage, mais en récompense elles sont si longues et si larges, qu' une seule suffit communément pour loger deux ou trois familles. Il n' y a que les principaux chefs qui en ayent de particulieres. On en tenoit prête pour nous une des plus commodes.

p212

Nous y entrâmes avec joie pour nous délivrer de la foule du peuple, et quoique les chefs y fussent entrés avec nous, ils eurent la complaisance de se retirer, lorsqu' Iglou les eut averti de notre part que nous avions besoin de repos. En effet, la fatigue et les inquiétudes d' un si long et si dangereux voyage nous avoient rendu le repos absolument nécessaire. Iglou nous fit apporter par quelques sauvages qui avoient reçu ordre de nous servir, un grand nombre de peaux, dont il nous fit composer des lits, aussi conformes qu' il lui fut possible aux usages de l' Europe. Il triomphoit de joie en nous faisant rendre ces services, qui nous marquoient non-seulement son affection, mais encore l' autorité de sa famille, et la considération où il étoit parmi les abaquis. Il ne nous

avertissoit pas même d' une autre galanterie
qu' il nous avoit fait préparer,
et par laquelle il vouloit agréablement
nous surprendre. Tandis qu' il étoit à
nous entretenir de quelques coutumes
de sa nation, nous vîmes notre porte
s' ouvrir, et une douzaine de jeunes
filles entrer avec des corbeilles chargées
de viandes rôties, et des meilleurs

p213

fruits du pays. Elles nous les servirent,
sinon avec magnificence, du moins avec
assez de propreté pour ne nous laisser
rien appercevoir de dégoûtant. Nous
ne pûmes refuser d' en manger quelque
chose, quoique la faim ne fut pas notre
besoin le plus pressant. Les filles sauvages
danserent pendant notre repas.
Iglou les animoit, croyant ce spectacle
fort propre à nous divertir. Enfin je lui
fis connoître que nous souhaitions de
demeurer libres.
Avant que de nous livrer au sommeil,
nous nous entretînmes long-tems de l' état
de notre fortune. Mylord nous témoigna
qu' il étoit fort satisfait d' avoir
pris le parti de venir chez les abaquis.
Tout ce que nous avons vu jusqu' alors
de cette nation répondoit parfaitement
aux promesses d' Iglou. Nous étions du
moins assurés de pouvoir nous y délasser
tranquillement pendant quelques
jours. Pour l' escorte que nous eussions
souhaité d' obtenir jusqu' à la Caroline,
nous ne crûmes point que ce fut une
proposition à faire des les premiers momens
de notre arrivée. C' étoit Iglou qui
devoit nous ménager cette faveur, et
nous commencions à voir fort bien qu' il
ne lui seroit pas difficile de nous la faire

p214

accorder. Tout s' achemine heureusement,
reprit mylord, après ces réflexions,
et je ne sçais comment nous
pourrons assez reconnoître les obligations

que nous avons à Cleveland. Un discours si obligeant fut une ouverture extrêmement favorable pour mes desirs. J' y répondis aussitôt de la manière la plus propre à faire connoître leur ardeur, et mylord qui comprit le sens de ma réponse, me dit ouvertement que Fanny seroit mon épouse quand je voudrois la recevoir. Quand je le voudrai ! ô dieu ! M' écriai-je, peut-il y avoir à présent le moindre délai, et remettrons-nous à un autre jour ce qui peut-être exécuté dès ce moment ? Vous allez trop vite, repartit mylord ; attendons du moins que le jour vienne nous éclairer. J' ai fait réflexion, ajouta-t-il, que nous sommes sans ministre : mais cette difficulté n' empêchera point que je ne vous donne ici ma fille. L' autorité sacerdotale n' ajoute rien d' essentiel à celle d' un pere. Mon consentement et ma bénédiction suppléeront au défaut des cérémonies de l' église, et nous le réparerons dans la suite par une célébration plus canonique. Cette assurance formelle me mit dans

p215

la plus douce situation où je me sois trouvé de ma vie. J' oubliai tous mes malheurs. Je me flattai même qu' il ne pouvoit plus m' en arriver, et que j' allois être élevé pour toujours au-dessus de la fortune et de tous les revers. Il est vrai que ma joie étoit mêlée de quelque tristesse, lorsque je pensois à l' état auquel Fanny étoit réduite, et aux misérables circonstances qui alloient accompagner le plus heureux de tous les évènements. Quelle fête ! Quelle pompe nuptiale ! Dans le fond de l' Amérique, au milieu d' un peuple barbare, dépourvû des commodités les plus nécessaires à la vie. Je craignois même que Fanny, touchée comme elle étoit de l' excès de notre misere, n' en fut moins sensible à notre bonheur commun, et que cela ne me dérobat quelque chose de sa tendresse et des marques que j' osois en attendre. Je lui communiquai mes craintes. Sa réponse les confirma. Hélas ! Me

dit-elle, quelle bizarre destinée ! Quels auspices pour les suites de notre amour et de notre mariage ! Elle prononça ces quatre mots, en me serrant la main, et en laissant tomber quelques larmes. Je frémis moi-même d' un si triste présage : mais rejetant ce mouvement

p216

comme une foiblesse, je ne pensai qu' à rassurer Fanny. Notre tendresse, lui dis-je, et notre constance l' emporteront sur la malignité de notre sort. Je ne m' allarme de rien, si vous m' aimez. Ah ! Si je vous aime ! Reprit-elle tendrement. N' est-ce pas encore un présage terrible pour moi, que vous en puissiez douter ? Non, ajouta-t-elle, en redoublant ses larmes, je ne serai pas plus heureuse que ma mere. J' eus beaucoup de peine à dissiper ses frayeurs et son agitation, et j' y employai une partie de la nuit pendant que mylord et Madame Riding la passaient à dormir. J' étois d' autant plus pénétré de l' inquiétude et des pressentimens de Fanny, que je la connoissois d' un caractere d' esprit solide, et fort supérieur aux petites craintes du vulgaire. Cependant, comme je ne prévoyois rien, du moins par rapport à elle et à moi, qui dût me causer de véritables allarmes, je ne laissai pas de passer tranquillement une nuit qui devoit être suivie du plus heureux jour de ma vie. Tous les desirs de mon coeur seront demain satisfaits, disois-je en m' endormant, j' obtiendrai ce que j' aime ; j' en serai plus fort contre les coups de la fortune.

p217

L' étude de la sagesse sera désormais ma seule occupation ; j' y trouverai toujours assez de ressource pour me défendre contre des maux d' une certaine nature. L' indigence, par exemple, n' aura jamais le pouvoir de me causer un moment

de chagrin. Si je suis foible par quelque endroit, c' est par le coeur, et c' est heureusement de ce côté-là que je serai le moins exposé, puisque j' épouse demain Fanny, et que rien dorénavant ne sera capable de me séparer d' elle, non plus que de mylord et de Madame Riding. Le sommeil me prit dans ces pensées, et je ne me réveillai le lendemain que pour les reprendre avec un renouvellement de joie et de contentement. Iglou, qui fut informé de la conclusion si prochaine de notre mariage, se donna beaucoup de mouvement sans m' en avertir, pour engager ses compatriotes à le célébrer d' une manière éclatante. Je passe sur cette fête ridicule, que nous fûmes obligés de souffrir par des vûes d' intérêt. Nous n' y considérâmes que l' utilité dont notre complaisance nous pouvoit être pour nous concilier de plus en plus les sauvages. Il fallut accepter un festin, qui nous fut

p218

offert par les principaux, et consentir à prendre place à table avec eux : mylord se fit même un plaisir de nous faire observer leurs cérémonies. Il en laissa la direction au pere d' Iglou, qui tenoit un des premiers rangs dans l' assemblée. Aussitôt que le souper fut fini, ce sauvage vint me prendre à la table où j' étois assis, pendant que sa fille prenoit aussi Fanny par la main. Ils nous firent avancer tous deux au milieu de la maison, et tous les assistans formerent un cercle autour de nous. Rem, soeur d' Iglou, me présenta une espèce de corde, composée d' écorce d' arbre, et elle me fit entendre qu' il falloit que je la reçusse pour lier Fanny à la ceinture. Elle me fit serrer fortement les noeuds. Ensuite offrant à Fanny le bout de la même corde, qui étoit fort longue, elle l' aida à me la passer aussi autour du corps, et me lier comme elle l' étoit elle-même. Nous tenions ainsi l' un à l' autre, à la distance de deux ou trois pas. Tous les sauvages s' approcherent alors successivement, et feignirent l' un après

l' autre d' employer toute leur adresse pour desserrer nos noeuds. à mesure que chacun d' eux se retiroit, il témoignoit, par un branlement de tête et par quelques

p219

paroles, que son entreprise n' avoit pu réussir. Lorsqu' ils eurent tâché de nous délier par adresse, ils revinrent dans le même ordre, et ils parurent faire de grands efforts pour rompre la corde. Cette tentative n' ayant pas eu plus de succès que la première, le pere d' Iglou et sa fille nous conduisirent auprès de mylord, et ils lui dirent, comme nous l' apprîmes ensuite par l' explication d' Iglou, qu' ils avoient trouvé sa fille liée comme il la voyoit, qu' ils s' étoient efforcés inutilement de la mettre en liberté, et que c' étoit à lui à tenter s' il réussiroit plus heureusement. On lui avoit mis entre les mains une corde qu' on lui fit jeter pour toute réponse autour de sa fille et de moi ; il nous lia ainsi étroitement l' un avec l' autre, et outre les noeuds qu' il fit à sa propre corde, il en ajouta quelques-uns à ceux que nous avions faits à la nôtre. Les sauvages témoignèrent leur applaudissement par de grands cris. L' un d' entre eux dit alors en levant la voix, que les efforts qu' on avoit faits pour nous délier s' étant trouvés inutiles, et le pere lui-même ayant contribué à serrer nos liens, il n' y avoit plus rien au monde qui dût être capable de les rompre,

p220

que nous n' avions à nous plaindre de personne, puisque nous nous en étions chargés volontairement ; qu' il étoit bien clair que c' étoit le soleil même qui nous avoit inspiré cet envie ; qu' il béniroit notre union, et que nous devions lui promettre, par reconnaissance, de ne nous repentir jamais de l' avoir formée. Les abaquis adorent le soleil, et ne

reconnoissent point d' autre divinité.
Il eut fallu, pour achever notre mariage,
selon leurs coutumes, prendre
cet astre à témoin de la constance de
notre engagement. Mais ayant d' autres
principes de religion, je choisis ce moment
pour jurer une foi éternelle à
Fanny en présence du ciel et de son
pere, et elle fit en même-tems la même
chose à mon égard, par l' ordre de mylord,
qui lui dicta lui-même ses expressions.
Il nous fit ajouter à ce serment la
promesse de nous présenter aux pieds
des autels aussitôt que nous en aurions
la commodité, pour y recevoir la bénédiction
d' un ministre, et il nous
donna ensuite la sienne avec les plus
vives marques de tendresse et de satisfaction.
Je me jettai à ses genoux, dans
un transport de joie et de reconnoissance.
Je demeurai quelque tems sans

p221

pouvoir m' exprimer. Tant de bonheur
et de contentement me paroissoient un
songe. Je me demandai mille fois si j' étois
encore ce malheureux Cleveland,
accoutumé à souffrir et à se plaindre ;
et je me crus réconcilié pour toujours
avec la fortune.

Après avoir souffert pendant quelques
momens les caresses et les félicitations
bisarres des sauvages, nous retournâmes
à notre cabane. Mylord, qui
avoit été fort content du zèle de ces
barbares, changea la résolution qu' il
avoit prise de ne pas leur proposer
sitôt de nous accorder une escorte. Il
crut au contraire que ce seroit dans
la premiere ardeur de leur amitié que
nous en obtiendrions plus facilement
ce secours, et il s' occupa avec Iglou à
concerter de quelle maniere il leur feroit
cette proposition. Je leur laissai ce
soin tandis que j' étois occupé avec ma
chere épouse à satisfaire mon amour et
le sien.

J' étois tendre et passionné, et Fanny
l' étoit autant que moi. Cependant
croira-t-on que dans une nuit toute
consacrée à la joie et aux douceurs de

l' amour, la tristesse et la douleur me firent encore sentir leur amertume ?

p222

étrange caprice du sort, qui ne m' a jamais laissé goûter de plaisir sans mélange ! Je tenois Fanny dans mes bras ; je n' aurois pû me former même l' idée d' une condition plus douce : mais dans le tems que je recevois ses plus tendres caresses, je m' apperçus qu' elle pousoit des soupirs qui ne pouvoient partir d' un coeur heureux et tranquille. Je lui en fis des reproches, auxquelles elle ne put répondre si bien, qu' elle ne me laissât beaucoup d' inquiétude. J' en aurois accusé son indifférence, si j' eusse pû douter de son amour ; mais j' en avois des preuves, que rien n' étoit capable de me rendre suspectes. Je remarquai même qu' elle s' affligeoit de m' avoir laissé découvrir quelque chose de son trouble, et qu' elle s' efforçoit de me faire prendre une autre opinion de ses soupirs. Je la pressai en vain de s' expliquer, à moi qui l' adorois, à moi qui ne voulois vivre que pour lui plaire. Elle se plaignit à son tour de l' injure que je faisois à sa tendresse, et elle me força de renfermer mes agitations dans mon coeur. Mais elles n' en subsisterent pas moins, et je sentis trop bien qu' il manquoit quelque chose à sa félicité, et par conséquent à la mienne.

p223

N' anticipons point sur cette nouvelle source de peine. Quoique je n' en aye guères essuyé de plus sensibles, elles ont été précédées par un si grand nombre d' autres infortunes, qu' en suivant simplement l' ordre des événemens de ma vie, j' aurai toujours de quoi soutenir l' attention de mes lecteurs. Les nouvelles assurances que je reçus de l' affection de Fanny, furent si persuasives, que les joignant aux preuves

passées, je ne crus pas pouvoir en douter un moment sans lui faire injustice. Ainsi je conclus à n'attribuer les marques de sa tristesse qu'à la mauvaise situation de notre fortune, et à mille incommodités que tout notre zèle ne pouvoit l'empêcher de ressentir. Je sçavois d'ailleurs que le fond de son humeur étoit une mélancolie douce qui l'abandonnoit rarement, même dans la condition la plus heureuse ; et loin d'avoir de l'éloignement pour ce caractère, je le goûtois extrêmement, parce qu'il dispose toujours un coeur à la tendresse et à la fidélité. Je me contentai donc de la faire souvenir que ce n'étoit point à moi qu'elle devoit faire un mystère de ses peines, puisqu'elle étoit bien assuré que ma vie même ne seroit jamais

p224

épargnée pour les dissiper ou pour les prévenir. Elle eut la prudence de ne laisser rien appercevoir à mylord de ce petit démêlé. Nous apprîmes le matin qu'Iglou avoit choisi ce jour-là pour proposer notre départ aux sauvages, et pour leur demander la faveur que nous attendions d'eux. Il n'y avoit point de raisons qui pussent nous empêcher de l'espérer, de sorte que nous comptions sur d'heureuses nouvelles à son retour. Il revint néanmoins d'un air à nous faire craindre que sa commission n'eût point réussi. Je me suis hâté de venir seul, dit-il tristement à mylord, pour vous prévenir sur le sujet qui va amener ici nos principaux chefs. Je leur ai expliqué vos desirs, et l'intention où vous êtes de vous rendre incessamment à la Caroline. Ils ont paru affligés de votre résolution, qui les privera sitôt du plaisir de vous voir. Cependant lorsque je leur ai fait entendre que vos affaires le demandent nécessairement, et que vous regarderez comme une preuve de leur amitié qu'ils y consentent, ils se sont accordés tous d'une voix à vous laisser la liberté que vous desirez. Pour l'escorte elle vous sera accordée aussi nombreuse que vous la demanderez, et

le desir d' en être est déjà si répandu,
 que chacun sollicite avec empressement
 pour obtenir cet honneur. Je croyois
 l' affaire heureusement finie, continua
 Iglou, et je me disposois à revenir pour
 vous en rendre compte, lorsqu' un des
 plus anciens de la troupe a fait une proposition
 qui va vous causer beaucoup
 de chagrin. C' est de vous laisser partir,
 à la vérité ; mais de retenir ici mon maître
 et ma maîtresse. Iglou parloit de Fanny
 et de moi. Ce dessein, ajouta-t-il,
 a été reçu de tout le monde avec des
 cris de joie et d' applaudissement. Je
 me suis efforcé en vain de le faire changer,
 en leur représentant que vous feriez
 difficulté d' y consentir. Ils ne m' ont
 point écouté, et vous allez les voir ici
 en foule pour vous le déclarer à vous-même.
 Ce récit nous causa tout l' étonnement
 qu' on peut s' imaginer. Je ne pus
 m' empêcher de faire des reproches à
 Iglou de nous avoir engagés dans cet
 embarras, et de lui demander où étoit
 sa bonne-foi et celle de ses compatriotes ?
 Ce pauvre garçon ne me répondit
 que par des larmes, qui marquoient sa
 sincérité et son désespoir. Les sauvages
 ne tarderent point à paroître. Ils firent

expliquer leur demande à mylord par
 Iglou, et sans attendre sa réponse, ils
 nous environnerent, Fanny et moi,
 pour nous donner des témoignages de
 la joie qu' ils avoient de nous conserver
 parmi eux. Je me dégageai de leurs
 mains, et m' approchant de mylord, je
 l' embrassai et je le serrai de mes bras, en
 tâchant de leur faire entendre par mes
 signes que je ne voulois point me séparer
 de lui. Nous dictâmes à Iglou tout
 ce que nous crûmes de plus propre à les
 attendrir ou à les persuader. Il ne me parut
 point qu' ils fissent même attention à
 la force de nos raisons. Ce n' étoit plus
 qu' un bruit tumultueux de gens qui dansoient
 autour de nous, et qui nous baisoient

affectueusement au front et à la poitrine. Mylord voyant bien qu' il seroit difficile de les faire changer de pensée, prit le parti de leur faire dire qu' il demandoit quelque tems pour délibérer sur leur priere. Ils se retirent, sur quelques instances que nous leur fîmes de nous laisser seuls.

Il seroit difficile de se représenter notre incertitude et notre affliction. Nous tînmes conseil sur cet étrange évènement. Il ne sembloit pas qu' il y eut deux partis à prendre : car abandonner mylord

p227

pour demeurer parmi les abaquis, n' étoit pas même une chose à mettre en délibération. Mais la difficulté étoit de trouver les moyens de s' en défendre. Iglou nous confessoit avec larmes que les sauvages ne revenoient gueres d' une résolution qu' ils avoient une fois prise avec tant de joie et d' unanimité, et que ce n' étoit ni par raisonnemens, ni par prieres qu' il falloit espérer de les fléchir. Ils avoient conçu, me disoit-il, de l' affection pour Fanny et pour moi. Ils prétendoient nous en donner une forte marque en nous retenant, même malgré nous. Vous obtiendrez d' eux, ajoutoit Iglou, tout ce que vous exigerez de leur zele et de leur amitié ; ils vous accorderont une autorité absolue dans la nation : vous les gouvernerez. Cette maniere de s' expliquer nous fit douter pendant quelques momens s' il ne nous trompoit pas, et s' il n' agissoit point de concert avec ses compatriotes. Mais nous rendîmes plus de justice à sa bonne foi, lorsque nous le vîmes prêt à suivre la résolution à laquelle mylord s' arrêta. Ce fut de nous dérober secrettement, et de prendre pendant la nuit le chemin de la Caroline,

p228

au risque de retomber dans tous

les dangers que nous avions cru pouvoir éviter en venant chez les abaquis. Nos deux chevaux étoient encore dans ma disposition. Il n' y avoit d' embarras que pour les vivres, dont nous appréhendions de ne pouvoir nous fournir aisément. Iglou promit d' y employer toute son adresse. Ce projet nous rendit plus tranquilles ; mais il nous fut aisé de remarquer dès le même jour, que les sauvages avoient quelque défiance de notre dessein, et qu' ils nous observoient. Nous apprîmes d' Iglou quelque tems après qu' on en avoit nommé vingt pour veiller nuit et jour sur nos démarches, et que sous prétexte de nous rendre service, ils demeureroient sans cesse dans la cabane qui touchoit à la nôtre. Cette nouvelle causa tant de chagrin et d' impatience à mylord, que si le petit nombre de domestiques qui lui restoit n' eut point été nud et sans armes, il eut pensé à nous ouvrir un passage par la force. Mais j' étois le seul qui eut une épée et deux pistolets, et je n' étois pas trop bien pourvu de poudre. Notre malheur nous parut presque sans remede, ou du moins nous crûmes n' en pouvoir attendre que du hasard et de la longueur du tems.

p229

Mylord étoit inconsolable. Outre l' ennui du séjour et les incommodités de notre situation, il faisoit réflexion à tous momens que cette espece de captivité le rendoit inutile aux affaires du roi. Rien ne l' affligeoit tant que cette pensée. Il employa un mois tout entier à méditer sur notre fuite ou à solliciter les sauvages par tous les moyens qu' il crut les plus propres à les ébranler. Iglou le seconda de tout son zèle. Enfin ne voyant nulle apparence de réussir, et prévoyant bien que les difficultés ne feroient qu' augmenter à l' avenir, parce que l' habitude de nous voir seroit encore un lien plus fort pour les abaquis, il prit un parti qui nous étonna extrêmement. Je suis résolu, nous dit-il un jour, de vous quitter pendant quelque

tems, et d'accepter l'escorte des sauvages sous la conduite d'Iglou. Je vous laisserai tous mes domestiques. Mon absence ne sera point de longue durée. Si je réussis à la Caroline, je me mettrai facilement en état de revenir assez fort pour vous tirer de cette prison : si mes entreprises ne tournent point heureusement, vous me reverrez bientôt ici pour la partager avec vous. Après tout, continua-t-il, je ne vois nul danger

p230

pour vous pendant mon éloignement. C'est par affection que ces barbares vous retiennent. Ils sont d'un caractère fort humain. Je vais vous les attacher encore plus, en leur offrant volontairement ce qu'ils ont demandé, et en leur faisant valoir cette preuve de mon estime et de ma confiance. Conduisez-vous doucement avec eux ; entrez dans leurs manières et dans leurs usages : ils continueront de vous respecter comme ils ont fait jusqu'aujourd'hui. Et plus j'y pense, ajouta-t-il, plus je trouve de quoi me consoler de la nécessité où je suis de vous laisser ici sans moi : vous y serez plus en sûreté que si vous me suiviez dans la nouvelle expédition que je vais entreprendre. Je n'avois rien à opposer au raisonnement de mylord pour ce qui concernoit Fanny, car j'étois persuadé par la connoissance que j'acquerois de plus en plus de l'humeur des sauvages, qu'il n'y avoit rien à appréhender parmi eux, et je concevois bien qu'à la réserve de certaines incommodités, elle auroit moins à souffrir chez les abaquis, que dans un voyage difficile et plein de dangers. Mais je me trouvois partagé entre mylord, que j'aurois voulu suivre,

p231

et mon épouse que je ne pouvois abandonner. Vous verrai-je partir, dis-je à

ce cher seigneur, sans sçavoir ce que j' ai à espérer pour le succès de vos desseins, ni même pour la sûreté de votre vie ? Vous allez vous exposer à mille dangers que je ne partagerai pas. Nous ne serons pas même informés des lieux où la fortune va vous conduire. Quelle vie allons-nous mener, dans les allarmes où nous serons continuellement ? Et sans parler de mes propres peines, comment voulez-vous que Fanny se console de votre absence ? Il me répondit que nous l' aurions présent sans cesse, elle dans moi et moi dans elle ; que nous faisons tous deux la meilleure partie de lui-même, et que nous ne devons point douter par conséquent qu' il ne nous ramenât l' autre aussi promptement qu' il lui seroit possible, pour la rejoindre à celle qu' il laissoit après lui. Les pleurs de Fanny n' eurent pas plus de force que mes objections pour l' arrêter. Il nous ordonna même absolument de ne rien opposer davantage à sa résolution, et il chargea Iglou presqu' aussitôt de demander l' escorte aux sauvages. Sa demande et la promesse de nous

p232

laisser dans l' habitation, furent reçues de ces barbares avec une joie incroyable. Ils laisserent à mylord le choix des sujets et du nombre. Cent hommes lui parurent suffire. Il se reposa sur Iglou du soin de les choisir, et ne voulant plus d' autre délai que celui qui étoit nécessaire à ses gens pour préparer leurs armes et leurs provisions, il ne tarda point à partir aussitôt que cela fut exécuté. Ce ne fut qu' avec les plus pressantes instances que nous l' engageâmes à prendre avec lui la moitié du moins de ses domestiques. Il nous laissa Youngster, en qui il avoit beaucoup de confiance, avec deux autres anglois qui l' avoient suivi depuis Rouen. Ses adieux, et la maniere touchante dont il pria ces braves gens de veiller à notre sûreté, nous pénétrèrent jusqu' au fond du coeur. Je ne recommandai pas avec moins d' ardeur

à Iglou la vie et les intérêts de mon cher pere et de mon cher seigneur. Nous le vîmes partir. Hélas ! Que ne me fût-il permis de le suivre ! J' aurois répandu tout mon sang pour le défendre. J' aurois attiré sur moi seul tous les malheurs qui le menaçoient. Il ne m' en eût coûté que la vie, et ç' eut été la plus légère de toutes les pertes que j' étois destiné à souffrir.

p233

Cependant je demeurois chargé d' un précieux dépôt, qui devoit me la rendre chere. Fanny, dis-je à mon épouse, lorsque je me trouvai seul avec elle et Madame Riding, c' est donc à présent que nous allons éprouver si l' amour suffit pour rendre deux coeurs tranquilles et heureux. Nous n' avons plus d' autre ressource. Madame Riding aura les consolations de l' amitié, et nous, celles de l' amour. Elle me répondit par un mouvement comme involontaire. Ah ! Si j' étois du moins bien assurée que vous m' aimez ! Elle n' ajoûta rien, et je remarquai que Madame Riding lui avoit fait signe des yeux de ne pas s' expliquer davantage. Je me contentai sur le champ de repartir avec ma tendresse ordinaire qu' elle ne devoit pas se plaindre de son sort, si elle pouvoit être heureuse par la possession d' un bien dont elle avoit une si parfaite assurance. Mais, quelqu' éloigné que je fusse de soupçonner le moindre mystere dans son expression, je ne laissai point d' interroger en particulier Madame Riding, et de lui demander si elle comprenoit quelque chose aux doutes de Fanny. Cette dame s' efforça d' écarter mon inquiétude par une réponse flatteuse ;

p234

ce qui ne m' empêcha point de trouver dans son air et dans le tour de ses paroles une apparence de contrainte qui

eût été capable de m' allarmer, si j' eusse eu l' esprit tourné naturellement aux soupçons. Mais n' en pouvant former de raisonnables vis-à-vis de Fanny, je ne témoignai point d' empressement pour être mieux éclairci.

Je remarque ainsi à chaque occasion les seules lumieres que j' aye jamais eues sur un des plus terribles évenemens de ma vie. Fanny étoit tendre et fidele : mais avec ces qualités qui la rendoit capable d' une grande passion, il lui en manquoit une essentielle pour être heureuse du côté de l' amour. Mon bonheur étoit attaché au sien. Ainsi nous étions destinés tous deux, elle à me rendre malheureux sans le vouloir, et moi à l' être sans le mériter.

L' affection des sauvages devint si vive lorsqu' ils se crurent assurés que c' étoit volontairement que nous consentions à demeurer avec eux, qu' ils ne s' occuperent qu' à nous en donner des preuves continuelles. Leur premier soin fut d' apporter à l' envi dans notre cabane tout ce qui pouvoit servir à l' embellir. Nos murs et le pavé même

p235

de nos chambres furent couverts de peaux. Comme l' ardeur du soleil paroissoit nous incommoder, ils transplantèrent quelques arbres d' une grosseur considérable, dont ils environnerent notre maison pour nous fournir de l' ombrage, et voyant que nous n' étions point disposés à suivre leur façon de se vêtir, ou plutôt à nous tenir presque nus comme eux, ils nous firent présent d' un grand nombre de peaux, les plus belles du monde, dont nous nous composâmes des habits fort commodes. Rem, soeur d' Iglou, étoit sans cesse auprès de mon épouse. Son frere lui avoit recommandé à son départ de ne pas s' en écarter un moment. Elle avoit la pénétration vive et la mémoire facile, de sorte qu' elle apprit en peu de tems assez d' anglois pour nous entendre. Je me fis aussi une occupation d' apprendre la langue des abaquis, et j' y réussis

plus promptement que je ne l' avois
espéré. Cette connoissance fut un nouveau
lien qui nous attacha encore plus
les sauvages. Je n' eus pas plutôt commencé
à m' expliquer avec un peu de facilité
dans leur langue, que j' eus peine
dans la suite à me procurer un moment
de solitude et de liberté. Ils s' empressoient

p236

à toutes les heures du jour de me
venir voir, et de m' entretenir. Leur
étonnement paraissoit extrême lorsqu' ils
entendoient sortir de ma bouche quelque
chose qui s' accordoit avec leurs
idées, ou qui leur en faisoit naître de
nouvelles. Ils se regardoient les uns les
autres avec admiration. Je leur donnai
quelques conseils, dont ils se trouverent
si bien qu' ils s' accoutumerent peu-à-peu
à ne rien entreprendre sans me
consulter. J' étois de toutes leurs assemblées,
et quelque peu de goût que
j' eusse pour leurs divertissemens, il
falloit en être aussi : on m' y faisoit toujours
prendre la premiere place. Enfin je
reconnus aisément que mon crédit ne
feroit qu' augmenter sans cesse, avec ma
facilité à m' exprimer, et qu' il ne me
seroit pas même difficile de parvenir,
comme Iglou me l' avoit prédit, à les
régler et à les gouverner.
C' étoit un avantage qui ne piquoit
point assurément mon ambition. Cependant
deux mois s' étant déjà écoulés
depuis le départ de mylord, et l' inquiétude
que j' avois de ne point recevoir
de ses nouvelles, ne me permettant
point de vivre tranquille, je résolus
de mettre la disposition des abaquis

p237

à l' épreuve. Je communiquai à
Fanny cette résolution et mes motifs.
Elle en approuva un, qui étoit l' envie
d' acquérir assez d' empire sur les sauvages
pour leur faire entreprendre tout

ce qui me paroîtroit convenir aux intérêts de mylord, ou dumoins ce qui étoit nécessaire pour nous éclaircir du sort de son voyage. Pour le second, qui venoit de ma tendresse pour cette chere épouse, et qui n' étoit que le dessein de m' assurer de plus en plus contre l' inconstance des sauvages, elle eut souhaité, me dit-elle, que j' eusse pris une voie propre seulement à les soutenir dans les sentimens qu' ils avoient eus pour nous jusqu' alors, mais qui n' eût point été capable de nous les attacher davantage. Sa réflexion étoit fort juste ; car à juger de l' avenir par ce qui nous étoit arrivé, nous devons nous attendre qu' il ne nous seroit jamais facile de sortir de leurs mains, et les difficultés ne pouvoient manquer de croître à mesure que leur attachement augmenteroit. Je répondis néanmoins à Fanny que des craintes éloignées ne devoient point l' emporter sur l' utilité présente dont mon autorité seroit infailliblement pour mylord ; qu' en devenant,

p238

s' il étoit possible, le principal chef des abaquis, j' allois me mettre en état de rendre service, non-seulement à son pere, mais peut-être même au roi Charles ; que cette nation étoit nombreuse et résolue ; que si je réussissois à la rendre capable de discipline, je ne doutois point que je n' en pusse former un corps considérable, et me faire craindre peut-être en Amérique en me mettant à leur tête ; qu' il étoit sûr du moins que nous n' avions point à choisir d' autre voie pour découvrir ce que mylord étoit devenu, et pour nous employer utilement à son secours. Outre l' amour et la confiance qui ne me permettoient point de rien déguiser à Fanny, j' avois une forte raison de lui faire sçavoir mes desseins. Je m' étois apperçu qu' un sauvage des plus accrédités de la nation, et dont le suffrage emportoit ordinairement la balance dans toutes les délibérations publiques, s' apprivoisoit extrêmement autour

d' elle. On croira sans peine que ce n' étoit
point la jalousie qui m' avoit rendu
si clairvoyant ; mais j' étois persuadé que
si ce bon abaquui, qui se nommoit
moou , entreprenoit d' inspirer aux autres
de me choisir pour leur chef, il

p239

obtiendrait leur consentement sans oppositions.
J' avois déjà sondé le vieil
Iglou, qui étoit aussi fort considéré dans
la nation, et je lui avois trouvé un dévouement
sans réserve à mes intérêts.
Je priai donc Fanny de faire entendre
adroitement à Moou de quelle importance
il étoit pour le bien des abaquis
de profiter de toutes les lumières
que j' avois apportées de l' Europe. Elle
exécuta si bien cette commission, que
Moou entra tout d' un coup dans toutes
nos vûes, et ne se donna point un moment
de repos jusqu' à ce qu' il eut inspiré
les mêmes sentimens à ses compagnons.
Il rendit compte du succès de
ses soins à mon épouse ; et pour se faire
apparemment un mérite de son zèle,
il parut deux jours après à notre porte,
sans nous avoir averti de son dessein,
accompagné de la plus grande partie
des habitans, qui prononçoient mon
nom avec de grands cris, et qui me
prierent par sa bouche de me charger
du gouvernement de la nation. J' affectai
de marquer quelque incertitude
à cette proposition. Elle servit à redoubler
l' ardeur des sauvages. Ils la porterent
si loin qu' ils eussent employé infailliblement
la contrainte, si je n' eusse

p240

élevé la voix pour leur faire connoître
que j' acceptois leurs offres. J' ajoutai
néanmoins que j' y mettois une condition.
Comme je m' engagerai, leur dis-je,
à ne rien épargner pour le bien
public et pour rendre la nation heureuse
et florissante, il me paroît juste

qu' on s' engage aussi par un serment solennel à me respecter et à m' obéir. On ne me répondit que par des acclamations, qui marquoient le consentement. Je promis alors sans réserve d' employer toutes mes lumières et tous mes soins à l' établissement d' un gouvernement sage qui distingueroit bientôt les abaquis de tous les autres peuples de l' Amérique. J' indiquai l' assemblée générale au lendemain, et congédiant la multitude, je priai les principaux chefs d' entrer dans ma cabane pour conférer sur quelques articles qui concernoient nos intérêts communs. En acceptant, leur dis-je, l' autorité que vous m' offrez, j' entends qu' elle soit absolue. Je n' exigerai jamais rien, ajoutai-je, dont je ne vous fasse connoître la justice : mais il faut que mes réglemens soient suivis avec exactitude. Je leur demandai là-dessus quelle étoit la forme de leurs sermens, et par quels

p241

liens je pourrois compter de les retenir dans l' obéissance. Ils me dirent que le soleil étant leur toute-puissante et redoutable divinité, je ne devois pas craindre qu' ils fussent jamais tentés de se parjurer après l' avoir attesté ; qu' ils appréhenderoient trop le sort de quelques-uns de leurs peres, que le soleil avoit puni avec une extrême rigueur pour avoir violé leurs sermens. Ils me racontèrent ensuite diverses histoires pleines d' absurdités et de contradictions telles que l' imposture les invente, et que la superstition fait croire dans toutes les fausses religions. Il n' étoit pas question de les détromper. Au contraire, je crus pouvoir tirer d' abord des avantages considérables de leur simplicité et de leur erreur, remettant à leur faire prendre dans la suite des idées plus justes de ce qu' ils devoient craindre et adorer. Une précaution que je pris encore, fut de leur demander s' ils avoient parmi leurs voisins quelque peuple aussi docile et aussi humain qu' eux, qu' on eut pu

inviter à s' unir sous mon gouvernement
à la nation des abaquis, pour
composer ainsi un état plus nombreux
et plus propre par conséquent à recevoir

p242

une forme solide et durable. J' étois déjà
informé que le nombre des abaquis
ne passoit pas six mille, en y comptant
même plusieurs petites habitations qui
étoient liées d' amitié avec eux, et qui
n' étoient pas situées à une longue distance
du bourg principal où nous étions.
Ils me répondirent qu' ils n' avoient point
d' autres voisins que les *rouintons* ; que
loin de pouvoir s' unir ou lier quelque
commerce avec eux, c' étoit un peuple si
féroce et si cruel qu' il ne falloit en attendre
que des hostilités et des insultes ; qu' ils
étoient de tout tems ennemis déclarés
des abaquis, par cette seule raison, que
l' humanité et la barbarie ne peuvent
s' accorder ; qu' il se passoit peu d' années
sans quelque combat sanglant, qui affoiblissoit
l' une ou l' autre nation ; que
les derniers avantages ayant été remportés
par les abaquis, leurs cruels ennemis
avoient essuyé des pertes si considérables,
qu' il n' y avoit pas d' apparence
qu' ils pussent se remettre de long-tems,
mais que ceux qui étoient échappés
au carnage, ne respirant que la
vengeance, attendoient sans doute impatiemment
que leurs forces fussent rétablies
pour recommencer la guerre.
Cette réponse me donna occasion de

p243

demander à mes abaquis comment il
se pouvoit faire que leur nation fut si
peu nombreuse, aussi-bien que la plupart
de celles qui habitent cette vaste
partie du continent de l' Amérique. C' étoit
une remarque que j' avois déjà faite
plusieurs fois avec étonnement, car j' avois
peine à concevoir qu' un peuple
sain et vigoureux qui habitoit depuis

très-long-tems une vallée dont l' air et les fruits étoient excellens, se fut si peu multipliée, qu' on y put compter à peine cinq ou six mille personnes. Ils me satisfirent par deux raisons. L' une étoit la guerre presque continuelle qu' ils entretenoient avec leurs voisins, et qui ne finissoit ordinairement que par l' extinction presque entiere de l' une des deux nations. Il falloit quelquefois plus d' un demi siècle aux vaincus, pour réparer leurs pertes. J' ai appris dans la suite qu' il en est de même à-peu-près de tous les autres peuples de l' Amérique. Les abaquis me répondirent en second lieu que c' étoit une espèce de loi parmi eux de ne pas s' étendre au-delà des bornes de leur vallée, parce que tous les environs étoient sablonneux et stériles ; de sorte que s' il arrivoit que leur jeunesse devint trop nombreuse et que

p244

la nation se multipliât excessivement, ils se déchargeoient de tous ceux qui leur étoient incommodés, en les envoyant chercher au loin quelque nouvelle contrée propre à former une autre habitation.

J' employai ainsi une partie du jour à tirer de ces bons sauvages tous les éclaircissemens qui pouvoient être utiles à l' emploi que j' avois accepté. Je les intéressai même particulièrement au soutien de mes entreprises, en leur promettant de les consulter souvent comme j' avois fait ce jour-là, et de leur marquer dans toutes les occasions mon estime et ma confiance. Je distinguai surtout Moou et le vieux Iglou. Ce fut à eux que je donnai le soin de régler la cérémonie du lendemain. Iglou avoit le sens fort droit, et j' avois remarqué plusieurs fois qu' il étoit capable de réflexion, ce qui n' est pas ordinaire parmi les sauvages. D' ailleurs l' attachement que son fils avoit pour moi, et la priere qu' il lui avoit faite en partant de veiller à mes intérêts, le rendoit extrêmement zelé pour mon service. Je résolus de le tenir sans cesse auprès de

moi, et de lui laisser, comme à une espèce de premier ministre, le soin de

p245

quantité de choses que je ne pourrois point exécuter moi-même. Pour Moou, qui étoit d' un caractere moins paisible et moins judicieux, je me proposai de l' employer d' une autre maniere, qui seroit conforme à ses inclinations. Je lui devois quelque distinction, non-seulement pour le bon office qu' il m' avoit rendu, mais encore parce qu' il étoit assez considéré et assez entreprenant pour se faire craindre si je l' eusse négligé, et pour me rendre des services considérables si je pouvois lui faire prendre un certain attachement pour ma personne.

Ayant passé le reste du tems à méditer seul sur l' ordre que je voulois établir dans la nation ; je me rendis le lendemain au lieu de l' assemblée, qui étoit une vaste prairie à quelque distance de l' habitation. J' étois accompagné des principaux sauvages. J' admirai en allant l' inclination qu' ont tous les hommes à flatter ce qu' ils regardent comme supérieur à eux. Ce n' étoit point à des vues d' intérêts ou d' ambition que je devois attribuer l' empressement des sauvages de s' approcher de moi, et les efforts qu' ils faisoient pour me plaire. Ne connoissant pas les honneurs et les richesses,

p246

ils n' en avoient ni l' espérance ni le desir. C' étoit donc dans ces barbares un mouvement naturel, causé par cette seule idée, qu' ils alloient me voir élevé au dessus d' eux, et dans un degré de grandeur qu' ils commençoient à craindre et à respecter, quoiqu' il fut leur ouvrage. Je m' attache avec complaisance à cette réflexion, parce que je trouve dans ce penchant des hommes à la soumission et à la dépendance, un

caractere marqué de la puissance d' un être souverain qui les a fait tels qu' ils sont, et qui les avertit par-là, non-seulement qu' ils ont un auteur et un maître, mais encore que c' est vers lui qu' ils doivent diriger leurs premiers respects et leurs principales adorations. L' assemblée des sauvages qui m' attendoit avec impatience, éleva des cris jusqu' au ciel en me voyant paroître. Moou et le vieux Iglou avoient mis de l' ordre dans les rangs. Ils m' avoient préparé une place où je pouvois être apperçu de tout le monde. J' avois consenti en partant de chez moi à me laisser couvrir la tête de plumes. Je portois l' arc sur l' épaule et le carquois au côté, et comme je devois être vu pour la premiere fois d' un grand nombre d' abaquis,

p247

et d' autres petits peuples qui ne faisoient, comme j' ai dit, qu' un même corps avec eux, et qui étoient venus aussi de leurs habitations pour la cérémonie du serment ; je m' efforçai de prendre un air propre à leur inspirer l' opinion que je voulois qu' ils eussent de moi. Les cris cessèrent aussitôt que j' eu fait entendre par quelques signes que j' avois dessein de parler. Ma harangue étoit méditée, et dans le goût qu' il falloit pour leur plaire. J' exposai la proposition qu' on m' avoit faite de me charger du soin de les gouverner. Je fis valoir la difficulté que j' avois eue à y consentir, et les instances pressantes par lesquelles on m' y avoit déterminé. Ce n' étoit point la répugnance, leur dis-je, qui m' avoit rendu si difficile à vaincre ; je souhaitois sincerement leur bien ; je voulois les rendre heureux, paisibles, les faire craindre et respecter des rouintons leurs ennemis ; mais j' appréhendois qu' étant accoutumés à ne dépendre de personne, ils ne se portassent point volontiers à l' obéissance : je ne pouvois me résoudre à accepter l' autorité qu' ils m' offroient, s' ils ne juroient par le soleil d' exécuter mes volontés, et je craignois de les exposer à des punitions

p248

cruelles s' ils devenoient parjures. Je rapportai là-dessus tous les exemples fabuleux qu' on m' avoit appris des terribles effets de la colere du soleil. J' en ajoutai d' autres avec des circonstances capables de les effrayer ; et je donnai toute la force qu' il me fut possible au ton de ma voix, à mes gestes et à mes regards. Mon principal dessein étoit de leur faire regarder le serment qu' ils alloient faire comme une cérémonie redoutable. Je n' avois point d' autre lien pour m' assurer d' eux, et j' étois persuadé par ce qu' on m' avoit dit la veille, que c' étoit le seul moyen de les rendre capables de discipline. Je conclus donc en leur demandant s' ils étoient disposés à jurer de m' obéir, c' est-à-dire, à s' exposer aux plus affreux châtimens s' il leur arrivoit de manquer de respect pour mes ordres.

Je m' étois exprimé avec tant de force sur l' article des punitions qu' ils avoient à craindre, que j' appréhendai en finissant mon discours que l' impression n' en fut trop vive, et qu' elle ne refroidit un peu leur ardeur. Toute l' assemblée demeura quelque tems en silence, comme si elle eut été suspendue entre le desir et la frayeur. Cependant ayant

p249

renouvelé ma demande d' un ton beaucoup plus doux, ils reprirent courage, et ils me témoignèrent par leurs cris qu' ils brûloient d' envie de me voir leur chef et leur gouverneur. Je fis signe alors à Iglou et aux principaux de commencer la cérémonie. Je m' attendois de leur voir dresser quelque autel, et accompagner leur serment de quelques pratiques idolâtres et superstitieuses ; mais je remarquai avec joie que rien n' étoit plus simple que le culte qu' ils rendoient au soleil. Ils n' avoient

ni prêtres, ni appareil de religion.
Tout consistoit à le reconnoître
pour leur divinité, et chacun étoit libre
de l' honorer à sa maniere, sans s' assujettir
à aucune méthode, et sans s' assembler
même jamais pour cela. Je
compris qu' ils n' auroient par conséquent
nulle formule particuliere de serment ;
et pour mettre quelque uniformité dans
ce qu' ils alloient faire, je dictai en peu
de mots à Iglou ce que je souhaitois de
leur entendre prononcer l' un après l' autre.
Les principaux s' approcherent de
moi, et répétoient docilement les mêmes
paroles après Iglou. Tous les autres
vinrent tour-à-tour sans bruit et sans
confusion. J' admirai leur modestie, et

p250

je ne pus l' expliquer que comme une
marque de leur respect et de leur vénération
pour le soleil. La cérémonie
dura pendant la plus grande partie du
jour, avec le même ordre et le même
silence. Je jugeai plus avantageusement
que jamais du caractere d' un peuple si
religieux, et je ne doutai pas que je
ne pusse réussir à le civiliser et à le
gouverner heureusement.
Ce qui me persuada encore plus, que
leur retenue pendant la cérémonie, venoit
d' un fond réel de religion, fut le
bruit qui succéda à leur silence, aussitôt
qu' elle fut achevée. Il me seroit difficile
d' exprimer leurs transports et les marques
de leur joie. Je ne pus trouver un
moment pour recommencer à leur parler,
comme je me l' étois proposé. Je fus
reconduit à l' habitation avec tant de tumulte
et des témoignages si extraordinaires
d' affection, que le premier usage
que je fus obligé de faire de mon autorité
fut pour les faire finir. Je me renfermai
dans ma cabane avec ma famille, à
qui la longueur de mon absence avoit
causé de l' inquiétude, et j' exigeai de
mes nouveaux sujets qu' ils me laissassent
prendre un peu de repos.
Youngster me conseilla, pour achever

d' établir mon pouvoir, de choisir avec la direction d' Iglou un certain nombre de sauvages sûrs et fidèles, qui me servissent comme de gardes et qui fussent employés à faire exécuter mes volontés. Je n' approuvai point ce conseil. Je n' ai eu que deux buts, lui dis-je, en acceptant le gouvernement. Le premier est de me rendre utile à mylord, et, s' il est possible, aux affaires du roi. Je ne vois point que des gardes pussent me rendre ce premier but plus facile. L' autre est de m' employer, autant que le premier me le permettra, à civiliser ces pauvres sauvages, à les tirer des ténèbres de l' idolâtrie, et à leur faire goûter quelques idées de morale et de discipline ; je n' apperçois point encore comment des gardes pourroient servir à ce projet. En un mot, dis-je à Youngster, je ne prétends point ici à l' empire, et encore bien moins à la tyrannie. Si le ciel me condamne à demeurer plus long-tems que je ne le souhaite avec les abaquis, ce ne sera point par ma fierté et ma rigueur que je leur ferai sentir mon autorité. Je m' efforcerai au contraire de contribuer à leur bonheur et à leur repos. Mais si j' ai besoin de votre conseil sur quelque chose, ajoutai-je, c' est sur

les moyens de rendre incessamment service à mylord, et de nous assurer en premier lieu de ce qu' il est devenu. Prenons là-dessus de justes mesures, avant que de rien exiger des sauvages. Nous raisonnâmes long-tems sur cette importante matiere. Madame Riding et mon épouse, qui étoient de notre entretien, me communiquerent aussi leurs pensées. Youngster s' offroit à entreprendre le voyage de la Caroline. Mais il ignoroit absolument le chemin. Il n' y avoit point d' apparence qu' il le pût trouver sans guide. Je m' étois déjà informé avec soin s' il y avoit quelqu' un dans l' habitation qui en fut mieux instruit.

Les abaquis ne s' éloignoient gueres de leur vallée, et les longs voyages de mon esclave Iglou étoient regardés comme une chose sans exemple parmi eux. Il sembloit donc qu' il n' y eut qu' un miracle du ciel qui put nous faire sortir d' embarras. J' avois quelque connoissance dans l' astronomie, et j' en pouvois tirer quelque secours pour reconnoître notre situation à l' égard de la Caroline ; mais la pratique de ces regles est toujours difficile et incertaine. Les proportions d' éloignement entre les corps célestes et les lignes qui y répondent

p253

sur la terre, ne peuvent être connues que d' une maniere fort générale : et dans des lieux aussi vastes et aussi déserts que les campagnes de l' Amérique, la moindre erreur ne pouvoit manquer de causer un égarement considérable. Cependant ne voyant point de voie plus sûre, je résolus enfin de prendre cinq ou six sauvages des plus hardis, de les flatter par toutes les espérances qui pouvoient les animer, et de les envoyer vers la mer au risque de tout ce qui pouvoit leur arriver. Voici quel étoit mon raisonnement. Quoiqu' il ne fut point naturel d' espérer qu' ils allassent directement à la Caroline, il pouvoit arriver qu' un heureux hasard les y conduisît. Mais en supposant qu' ils s' écartassent autant que je le pouvois craindre, je ne concevois pas qu' en avançant toujours vers la mer, suivant les directions que je voulois leur donner, ils pussent manquer du moins d' arriver, ou dans la Virginie s' ils s' écartoient trop à gauche, ou dans la presque île de Tegeste s' ils prenoient trop sur la droite. Or dans l' une ou l' autre de ces deux contrées ils devoient trouver infailliblement quelque colonie de l' Europe. J' avois dessein de leur confier une

p254

lettre écrite en trois langues différentes, c' est-à-dire, en anglois, en françois et en espagnol, ces trois nations étant les seules qui aient des établissemens sur cette côte d' immense étendue. Ma lettre devoit contenir une priere honnête, par laquelle j' intéresserois ceux à qui elle seroit présentée, à traiter favorablement mes envoyés, et à m' instruire par un mot de réponse de ce qu' ils pourroient avoir appris touchant la personne de mylord, et le succes de son entreprise. Ce plan me parut d' autant plus possible, qu' il ne me sembloit pas que depuis la vallée des abaquis jusqu' à la mer il dût y avoir beaucoup plus de cent lieues. J' en jugeois par l' espace que j' avois traversé depuis Riswey jusqu' à Powhatan, et depuis cette dernière ville jusqu' au lieu où nous étions.

Youngster, qui avoit un extrême attachement pour mylord, insistoit à vouloir accompagner les six sauvages. Mais ne voyant point qu' il pût servir à faire réussir plus heureusement leur commission, et pressentant qu' il naîtroit des occasions où son secours seroit nécessaire à Fanny, j' exigeai absolument qu' il demeurât auprès d' elle. Aussi-tôt que je fus fixé à cette résolution, je fis appeller

p255

Iglou, à qui j' ordonnai de me choisir six de ses plus braves et de ses plus intelligens abaquis. Il ne tarda point à me les amener. J' employai toute mon adresse pour échauffer leur zèle et leur courage. Ils s' estimerent si honorés de ma confiance, qu' ils me parurent disposés à tout entreprendre. Je commençai dès ce jour-là à leur donner les instructions nécessaires pour leur route ; et comme je me défiois de leur pénétration, je les retins encore deux ou trois jours pour leur renouveler plusieurs fois mes leçons. Ils partirent enfin avec ma lettre, et tout ce qu' ils purent porter de provisions. Leur départ soulagea notre inquiétude, et nous tâchâmes, par nos ardentés prieres, d' intéresser le ciel à bénir leur

voyage.

La vie que nous menâmes ensuite chez les abaquis, n' auroit pas été sans agréments, si nous eussions été en état de les goûter. Mais mon épouse, toujours livrée à une tristesse secrète, ne paroissoit sensible à rien de tout ce qui pouvoit servir à la diminuer. Je ne pouvois être tranquille, en la voyant si abattue. Je l' ai déjà dit, je ne me défiois point de son amour. Son coeur étoit plein de moi. Il n' y a point d' artifice qui puisse tromper

p256

un époux tendre et passionné. J' étois sans cesse auprès d' elle, et la moindre froideur auroit-elle pû échapper à un amour aussi vigilant que le mien ? Non, elle m' adoroit ; et c' étoit le sujet de mon désespoir, qu' avec tant de tendresse elle parut encore desirer quelque chose dont la privation l' affligeoit mortellement. L' inutilité de tant d' efforts que j' avois faits pour tirer d' elle l' aveu de ses peines, me portoit bien à croire, qu' il y entroit un peu de tempérament, ou peut-être un peu trop de sensibilité pour notre malheureuse fortune : mais je ne pouvois néanmoins m' empêcher d' appercevoir fort souvent des marques qui me faisoient entendre autre chose. Si je lui faisois un reproche tendre de sa mélancolie, si je m' efforçois de la dissiper par des protestations d' amour et par un redoublement de caresses, j' avois presque toujours le chagrin de lui voir répandre quelques larmes. Elle paroissoit d' abord s' attendrir en me regardant, et ses yeux demeuroient ensuite attachés sur moi avec un air de curiosité et d' inquiétude, comme si elle eût cherché à découvrir dans les miens quelque chose qu' elle souhaitoit et qu' elle n' appercevoit point. La crainte de lui déplaire m' empêchoit

p257

de l' interroger d' une maniere trop pressante :

mais sa peine n' en passoit pas
moins jusqu' au fond de mon coeur ; et
j' étois d' autant plus à plaindre, que n' en
connoissant point la cause ni même la
nature, je ne pouvois donner d' explication
ni de bornes à la mienne.

J' espérai que les soins que j' allois
prendre pour le gouvernement des sauvages,
et auxquels je la priaï de joindre
les siens, pourroient contribuer à la mettre
dans une situation plus tranquille.

Je me charge, lui dis-je, de régler tout
ce qui a rapport aux hommes, et votre
occupation avec Madame Riding, sera
de mettre l' ordre qui vous paroîtra le
plus convenable parmi leurs femmes.

Elle consentit à s' occuper de cet emploi.
Je lui en laissai effectivement la disposition
absolue, et je fis avertir toute la
nation par un cri public, que c' étoit à
elle que toutes les femmes devoient
obéir, comme à leur maîtresse et à leur
gouvernante.

Pour moi je crus devoir commencer
l' exécution du plan que j' avois formé,
par l' établissement de la sûreté publique.
Cet article n' étoit pas moins important
pour nous que pour les abaquis. J' avois
une terrible idée des rouintons,

p258

sur le récit qu' on me faisoit tous les jours
de leur cruauté. Ces sauvages inhumains
n' étoient éloignés de nous que de
dix lieues. L' envie de nous attaquer pouvoit
les prendre à tous momens. Je pensai
d' abord à nous mettre du moins en
état de ne pas appréhender leurs surprises.
Je fis creuser autour de l' habitation
un fossé de quinze pieds de profondeur.
J' obligeai tous les sauvages d' y travailler,
sans en excepter les femmes, et
je mis la main moi-même au travail pour
les exciter. Cet ouvrage, auquel environ
six mille personnes s' employoient
continuellement, fut achevé en moins
de quinze jours. Nous nous trouvâmes
ainsi environnés d' eau de toutes parts.
Je ne laissai pas même de chemin de
communication ; mais je fis placer d' espace
en espace des ponts mobiles, et

je chargeai quelques sauvages du soin de les retirer tous les jours à l'entrée de la nuit. Toute la nation parut extrêmement satisfaite de cette invention. Rien ne marque mieux la stupidité des sauvages de l'Amérique, que de voir qu'ils manquent d'industrie, même pour leur conservation, quoique la nature seule dût suffire pour leur en inspirer. Ils ne l'emportent gueres en cela sur les bêtes,

p259

c'est-à-dire, que toute leur méthode dans la guerre consiste à se jeter impétueusement les uns sur les autres, et à se battre avec furie jusqu'à ce que le plus maltraité ou le plus fatigué soit contraint de céder et de prendre la fuite.

Avant que de rien entreprendre pour le bien des abaquis, j'avois médité long-tems sur les changemens extérieurs qu'il me sembloit d'abord à propos de mettre dans leur forme de vie, et dans leur maniere de se vêtir. C'est quelque chose de si choquant pour un européen que de les voir nus, hommes et femmes, presque sans aucun égard pour la pudeur, que j'avois résolu sans délibérer de les obliger à se couvrir le corps ; et j'y voyois peu de difficulté, non-seulement parce qu'ils étoient pourvus d'une multitude incroyable de peaux de tigres, de léopards et d'autres animaux qu'ils tuoient à la chasse, mais parce qu'ils étoient accoutumés à s'en revêtir pendant l'hyver, et qu'il n'étoit question que de leur faire conserver cet usage pendant l'été. Cependant lorsque je vins à réfléchir plus particulièrement sur ce dessein, je fus porté par d'autres raisons à changer de sentiment. Le motif de la pudeur, qui étoit le seul que j'eusse de

p260

souhaiter qu'ils fussent couverts, ne me parut pas aussi fort que les inconvéniens inévitables qui suivroient bientôt de

l' établissement des habits. à le bien prendre
la honte d' être nud n' est point un
sentiment naturel. C' est un préjugé de
l' éducation et un simple effet de l' habitude.
J' en avois une preuve certaine et
présente dans mes sauvages mêmes,
qui ne rougissoient point de leur nudité,
et qui regardoient cet usage comme une
chose indifférente. Pourquoi leur faire
perdre cette innocente simplicité, dans
laquelle ils étoient accoûtumés de vivre ?
Au contraire, il me parut qu' ils suivoient
bien plutôt en cela l' inspiration droite
de la nature. Elle les avertissoit par la
rigueur du froid qu' il étoit nécessaire
qu' ils se couvrissent en hyver ; et la
chaleur leur faisoit regarder leurs vêtemens
en été comme des choses superflues
et incommodes. Si je les oblige,
disois-je, à se vêtir dans toutes les saisons,
ils sentiront bientôt que c' est par
une autre vue que celle de satisfaire aux
besoins naturels ; ils regarderont leurs
habits comme des ornemens ; ils se piqueront
peu-à-peu de propreté et de
goût dans leur parure ; ils en viendront
aux recherches curieuses, aux affectations,

p261

aux modes et à tous les effets ridicules
de la vanité et de l' amour propre,
dont on voit tant de misérables
exemples en Europe. Je veux qu' ils ne
reçoivent de moi que ce qui peut leur
être utile, et je croirois leur rendre un
fort mauvais office en les faisant sortir
d' une grossiereté innocente, pour leur
ouvrir le chemin qui conduit au luxe et
à la mollesse.
Je fis à-peu-près le même raisonnement
sur ce qui concernoit leur façon de se
loger et de se nourrir. Leurs viandes
étoient grossieres et mal apprêtées. C' étoit
la chair insipide de tous les animaux
qu' ils tuoient dans leurs forêts. Ils n' y
mettoient nulle distinction. Leurs campagnes
ne manquoient point pourtant
d' oiseaux de toute espèce, ni leur riviere
et leurs étangs de poissons délicats ;
mais il leur étoit bien plus facile de tuer
avec leurs flêches un bufle ou une chèvre

sauvage, qu' une perdrix ou un faisan,
et la nature leur apprenoit à prendre
toujours les voies les plus simples et les
plus faciles. Ils étoient d' ailleurs d' une
constitution robuste, et rien n' étoit si
rare parmi eux, que les maladies de
foiblesse et de langueur. Ainsi je crus encore
que ce seroit les traiter en ennemis

p262

que d' introduire parmi eux le pernicieux
usage de nos sauces et de nos
ragoûts. Si c' est un malheur pour les
hommes que leurs organes s' alterent et
qu' ils ayent besoin du secours continuel
des alimens pour les réparer ; les plus
heureux sans doute sont ceux qui se le
procurent à moins de frais et d' embarras.
Pour leurs maisons elles étoient commodes
sans être belles ni régulières. On
y étoit à l' abri des injures de l' air, et
le corps trouvoit à s' y reposer librement
dans toutes les postures que demandent
ses besoins. Que faut-il de plus à des
hommes qui ne s' attendent point à faire
un séjour éternel sur la terre ? Quelle
nécessité de construire des maisons qui
durent plus long-tems que nous ; n' est-ce
pas un mal que notre infirmité nous
oblige à vivre cachés presque continuellement
sous un toit, et qu' elle nous
prive ainsi de la vue du ciel, qui est le
plus beau spectacle de la nature ? Cependant
nous ne sçaurions nous dispenser
de nous faire à nous mêmes ces espèces
de prisons. Mais la raison ne demande
point que nous y mettions des
ornemens capables de nous y attacher.
Le seul changement que je résolus

p263

donc de faire parmi les sauvages, regardoit
la religion et le fond des moeurs.
Le premier de ces deux articles n' étoit
point une entreprise à tenter tout d' un
coup. On sçait avec quelle force les
hommes sont entraînés par les préjugés

de la religion qu' ils ont reçue en naissant.
Je voulois ménager les occasions,
et faire naître quelques évènements qui
pussent rendre les abaquis capables de
recevoir des impressions fortes et durables.
Ma pensée se développera mieux
dans la suite par les effets. En attendant
ces heureuses conjectures, je m' appliquai
tout à la fois à régler la police
extérieure, et à établir dans l' intérieur
des familles ces principes d' ordre et de
subordination qui font le plus ferme lien
de la société.

Quoique les abaquis ne fussent point
dans le même degré de grossiereté et
d' ignorance que plusieurs autres peuples
de l' Amérique, et qu' il leur restât du
moins quelques sentimens d' humanité
et quelque connoissance de la loi naturelle,
j' avois remarqué dans un grand
nombre de leurs usages des singularités
si barbares, qu' elles m' avoient inspiré
autant d' horreur que de compassion. Ils
avoient coutume, par exemple, lorsqu' il

p264

leur naissoit un enfant, d' examiner
avec soin s' il apportoit quelque signe
d' une mauvaise constitution, ou s' il
avoit quelque membre contrefait et mal
disposé. Ceux qui avoient ainsi quelque
défaut naturel, étoient sacrifiés sans miséricorde.
Outre cette abominable pratique,
qui faisoit périr un nombre infini
d' innocens, ils avoient encore celle d' observer
cinq ou six jours après la naissance
s' il ne paroissoit pas sur le visage de ceux
mêmes qui étoient assez sains pour avoir
échappé à la rigueur de la première loi,
quelques marques qui fussent d' un mauvais
présage pour l' avenir. Ils en distinguoient
d' heureuses et de malheureuses,
et ils ôtoient encore la vie impitoyablement
à ceux qui ne les avoient point
telles qu' ils souhaitoient. Il n' étoit point
étonnant qu' avec cette coutume et les
deux raisons que j' ai déjà rapportées, la
nation fut si peu nombreuse. Je n' épargnai
rien pour leur faire concevoir l' inhumanité
de cette conduite, et lorsque
je crus avoir fait quelque impression

sur eux par mes discours, j' ordonnai par un cri public que tous les enfans fussent élevés désormais sans distinction. Les familles étoient séparées, et à la réserve d' un fort petit nombre qui se

p265

joignoient quelquefois ensemble par des raisons particulieres, chacune avoit son logement à part, et se procuroit par son propre travail les choses nécessaires à la vie. Mais malgré cette union, ils connoissoient peu les relations de sang et les devoirs mutuels de la parenté. Le fils n' étoit obligé à aucun respect pour son pere, et le pere n' en exigeoit point de ses enfans. à peine un jeune abaqui avoit-il atteint l' âge où l' on commence à pouvoir se passer du secours d' autrui, qu' il ne dépendoit plus de personne, et qu' il se trouvoit en égalité, non-seulement avec les vieillards, mais avec ceux mêmes de qui il tenoit la naissance. Ils n' avoient même aucuns noms particuliers pour exprimer la qualité de pere. La plûpart suivoient cet usage dans toute son étendue, et ne marquoient pas plus d' attention pour leurs parens que pour les autres. Il s' en trouvoit néanmoins quelques-uns, dans lesquels la nature étoit assez forte pour conserver ses droits. Tel étoit Iglou et toute sa famille. Je n' ai jamais vû d' exemple de tant d' amitié et d' une si parfaite union entre des proches. Il ne me fut pas difficile de reconnoître peu-à-peu ceux qui leur ressembloient, et je me fis une

p266

étude de me les attacher particulièrement ; étant persuadé qu' il n' y en avoit point dont j' eusse plus de zele et de fidélité à espérer, que de ceux qui étoient capables de ces sentimens naturels. Mais ce qui me parut surprenant, fut de voir regner dans les familles une concorde admirable, malgré l' indépendance où

ils étoient les uns à l'égard des autres.
Les querelles et les divisions étoient
presqu' inconnues parmi eux. J' attribuai
cette tranquillité à deux causes, au caractere
naturel de la nation, qui étoit
doux et ennemi de la violence, et à la
crainte commune qu' ils avoient des
rouintons, qui les tenoit sans cesse en
allarme, et auxquels il leur eût été difficile
de résister, s' ils se fussent divisés.
Cependant pour établir leur paix et
leur union sur des fondemens plus solides,
je leur expliquai les devoirs de
la nature, qui assujettit jusqu' à un certain
point les enfans à l' autorité paternelle.
Je leur fis comprendre que s' ils
étoient obligés de s' aimer les uns les
autres, parce qu' ils étoient citoyens
d' un même lieu, et unis par les mêmes
intérêts ; ils devoient quelque chose de
plus particulier à ceux qui les touchoient
encore de plus près par le bienfait

p267

de la naissance et de l' éducation :
qu' en changeant de demeure, ils pouvoient
perdre les relations de la société,
mais que rien n' étoit capable de rompre
les liens du sang : qu' en croissant
même et en avançant en âge, ils n' acquéroient
point de droits qui pussent
diminuer ceux de leurs peres, puisque
la force et la santé portoient toujours sur
la vie qu' ils avoient reçue d' eux, comme
sur leur principe : qu' ils ne devoient
rien trouver de gênant dans un devoir
dont l' exécution ne s' exigeoit jamais
avec dureté et avec rigueur : que le tems
viendroit d' ailleurs où les enfans auroient
leur tour, et qu' après avoir respecté
leurs peres, et leur avoir rendu leur
obéissance, ils auroient aussi des enfans
dont ils se feroient obéir et respecter.
D' un autre côté, j' instruisis les peres
des bornes raisonnables que doit
avoir leur autorité, et de la maniere
tendre et compatissante dont ils devoient
l' exercer ; que quelque droit que
la nature et les reglemens que j' allois
établir leur accordassent sur leurs enfans,
ce n' étoit point pour leur propre

satisfaction qu' ils devoient en user ; que
c' étoit pour le bien de ces mêmes enfans
et pour l' avantage général de la

p268

nation ; que leur qualité de peres leur
imposoit à eux-mêmes des obligations,
que je tiendrois la main à leur faire observer ;
qu' une attention continuelle,
des soins sans ménagement, de la sagesse,
de la bonté et de la patience, du
respect, de l' attachement et de la soumission,
étoient ceux des enfans. Je ne
me contentai point de leur expliquer
ces maximes en public ; je visitai chaque
famille pour les leur répéter en particulier
dans leurs maisons, et je ne commençai
à les faire exécuter qu' après leur
avoir fait confesser que leur vie en seroit
plus douce, leur union plus assurée,
et la forme extérieure de leur société
plus riante et plus agréable.

Lorsqu' ils furent ainsi disposés à ce
grand changement que je regardois
comme la partie la plus essentielle de
mon dessein, j' établis l' ordre qui me
parut le plus facile à observer et le plus
propre à subsister long-tems. Dans chaque
famille je réglai que le plus âgé seroit
considéré comme le chef, à moins
qu' il ne fût incapable de tenir ce rang
pour quelque raison considérable, dont
le jugement appartiendroit à un tribunal
supérieur. L' ordre de la naissance devoit
régler de même tous les autres

p269

rangs. Je ne jugeai point à propos d' exclure
les femmes des droits que j' accordois
aux hommes. La nature leur y
donne les mêmes prétentions qu' à nous ;
et si le principal fondement de l' autorité
des peres sur leurs enfans, est le
bienfait de la naissance et de l' éducation,
il semble qu' une mere y devoit
avoir la meilleure part, elle à qui ces
deux faveurs coûtent si cher. J' ordonnai

donc, par une loi irrévocable, que le pouvoir et l' autorité suivroient l' âge, sans distinction de sexe. Mais cet ordre ne regardant que l' intérieur des familles, je formai aussitôt un corps ou un conseil dont je bornai les membres au nombre de vingt, et je le composai de ceux qui m' avoient paru les plus raisonnables et les plus modérés dans toute la nation. Quoique je n' en exclusse point les femmes, j' y mis néanmoins certaines exceptions qui me semblerent nécessaires. Comme le but de cet établissement étoit d' en faire un souverain tribunal auquel je voulois laisser toute mon autorité lorsque je quitterois la nation, je m' attachai extrêmement à prendre toutes les mesures qui pouvoient le rendre respectable. La premiere regle que j' établis pour le choix

p270

des membres, fut celle de l' âge. Les hommes n' y devoient point être admis s' ils n' avoient atteint quarante ans, et les femmes si elles n' étoient au-dessus de cinquante. Cette inégalité que je mettois entre les femmes et les hommes, n' étoit point injurieuse pour leur sexe. Elle étoit fondée sur la même raison qui a porté la plûpart des législateurs à réserver au nôtre la connoissance et le maniemment des affaires publiques ; c' est-à-dire, sur les incommodités de la grossesse auxquelles la nature assujettit les femmes jusqu' à un certain âge, et sur les soins qu' elles sont obligées de prendre pour la nourriture et l' éducation des enfans. Mais comme elles sont délivrées de ces embarras à cinquante ans, et que je ne voyois point d' autre raison qui les rendît moins capables que nous à cet âge des soins du gouvernement, je voulus qu' elles y prissent autant de part que les hommes. Je sçais que les mauvais plaisans et les ennemis de cet aimable sexe rejettent sur d' autres causes l' usage presque généralement établi d' éloigner les femmes des affaires ; ils l' attribuent à leur foiblesse et à leur ignorance. Mais j' avois un exemple

chez les abaquis qui détruit cette injuste

p271

accusation. Les femmes y vivant sans contrainte, et n' y recevant point une autre éducation que celle des hommes, y étoient aussi vigoureuses et aussi prudentes que leurs maris ; preuves assez fortes, que si elles le sont moins dans la plûpart des autres pays du monde, c' est par un effet de l' injustice et de la tyrannie des hommes qui les attachent contre l' ordre de la nature à des occupations qui les amollissent, et qui usurpent ainsi sur elles une autorité qu' elles devroient partager avec eux.

Outre l' âge, il falloit pour être admis dans le conseil avoir mené une vie sage et exempte de reproche. Quoique les abaquis eussent été jusqu' alors sans loix, et à parler proprement, sans religion, ils sçavoient fort bien faire un juste discernement entre les vertus et les vices. La douceur, la fidélité dans les promesses, la tempérance même étoient en estime parmi eux ; et ne le cédoient qu' à la hardiesse et à la valeur, qui étoit le souverain degré de distinction. C' étoit par les premières de ces qualités que le vieil Iglou s' étoit fait considérer, et Moou par les secondes. Je réglai qu' un membre du conseil devoit posséder du moins les premières. Lorsqu' une place

p272

viendroit à vaquer dans le conseil, chaque famille devoit choisir dans son sein une personne de l' un ou de l' autre sexe qu' elle jugeoit propre à la remplir, et c' étoit au conseil même que je laissois à décider ensuite qui mériteroit la préférence. Au reste, cet établissement avoit deux objets. Le premier étoit la connoissance et le gouvernement général des affaires et des intérêts de la nation. Les conseillers devoient s' assembler à des jours réglés, et traiter ensemble de tout ce qui

concernoit le bien public. C' étoit une peine que j' étois disposé sans doute à leur épargner pendant tout le tems que j' avois à vivre avec eux ; mais je voulois les mettre peu-à-peu dans une habitude d' ordre et de police, qui put se soutenir lorsqu' ils m' auroient perdu. Il falloit à ce peuple bon, mais grossier, quelque chose de simple, et en même-tems de si visiblement utile, qu' il sentit lui-même la différence avantageuse de l' état où je le voulois mettre, d' avec celui où je l' avois trouvé.

Le second emploi des conseillers devoit être l' inspection particuliere des familles. Je divisai toute la nation en vingt parties, qui répondoient au nombre

p273

des membres du conseil. Chaque conseiller devoit avoir sa demeure dans le quartier qui lui seroit assigné, s' informer exactement de tout ce qui pouvoit arriver de contraire à qui il appartiendroit d' en juger après une délibération commune. On s' imaginera peut-être que c' étoit donner trop d' occupation à un seul tribunal, composé seulement de vingt personnes, que de lui attribuer ainsi l' administration de toutes les affaires publiques et particulieres ; mais on doit faire attention que des sauvages, nuds, sans ambition et sans avarice, n' avoient pas des intérêts bien difficiles à démêler, et qu' à la réserve de quelques querelles que le hasard pouvoit faire naître, il ne devoit gueres arriver d' occasion où la sagesse et la pénétration du conseil eussent beaucoup à s' exercer. Pour ce qui regardoit les loix, je ne crus pas devoir en établir un grand nombre. Celles de la nature suffisoient, et leur plus importante partie se trouvoit déjà comprise dans l' ordre que je mettois dans les familles. Vivez dans l' union ; ayez les uns pour les autres les mêmes égards de douceur et de patience, que chacun souhaite qu' on ait pour lui-même : telle fut la seule loi

politique que je tâchai de faire goûter aux abaquis, et dont je m'efforçai de leur faire comprendre la nécessité. Je ne laissai pas d'établir des punitions pour certains crimes, des récompenses et des distinctions pour les actions extraordinaires de vertu, d'abolir quelques coutumes superstitieuses de leurs assemblées et sur-tout de faire quelques réglemens utiles touchant la proie qu'ils rapportoient de leurs chasses, et qui étoit presque la seule chose qui donnât quelquefois lieu parmi eux aux querelles et aux divisions.

Trois jours m'ayant suffi pour ces divers établissemens, et la docilité des sauvages semblant me répondre désormais du succès de toutes mes entreprises, je formai un autre dessein, dont l'exécution auroit peut-être été d'abord plus difficile. Je compris que si la subordination que j'avois établie dans les familles me coutoit quelque peine à soutenir et à confirmer, l'obstacle viendrait bien moins des anciens, qui trouveroient leur compte dans l'obéissance de leurs enfans, que de la jeunesse, qui est naturellement ennemie de la dépendance, sur-tout dans une nation barbare et accoutumée à une excessive liberté.

Je résolus donc d'employer les jeunes abaquis à quelque exercice qui pût servir tout-à-la-fois à les tenir occupés et à leur faire prendre insensiblement l'habitude du joug. J'avois un prétexte fort naturel, dans la crainte qu'ils avoient des rouintons, leurs ennemis. Je leur fis entendre que ces terribles voisins m'épouvantoient peu, et qu'il me seroit facile d'arrêter leur furie, et de les détruire même entièrement, mais qu'il falloit qu'ils apprissent de moi auparavant l'art d'attaquer et de se défendre : qu'avec les instructions que je leur donnerois sur cette matière, ils alloient devenir invincibles : que c'étoit le plus

important secret que j' eusse apporté de l' Europe : enfin qu' il étoit nécessaire que leur jeunesse renonçât pour quelque tems à la chasse, et qu' elle s' occupât entierement de la pratique de mes leçons. J' avois besoin de toutes ces précautions pour retenir douze ou quinze cens jeunes et fiers abaquis dans l' habitation, et pour les préparer à la contrainte des exercices militaires. Ils acceptèrent néanmoins ma proposition de bonne grace. Je les divisai aussitot en plusieurs bandes, à l' imitation de nos compagnies et de nos régimens.

p276

Je nommai des chefs généraux et subalternes, dont Moou fut le principal. C' étoit la récompense que je lui destinois pour le service important qu' il m' avoit rendu. Ce sauvage étoit brave et résolu, mais vif et turbulent. J' eus regret dans la suite de me trouver forcé par sa mauvaise conduite, à le traiter autrement que mon inclination ne me l' eût fait desirer. L' entreprise de former les abaquis à la guerre surpassoit sans doute mes forces, car je n' avois jamais fait mon étude du métier des armes. Mais outre qu' il n' y a point de science dont un homme de bon sens ne puisse trouver les principes en soi-même avec un peu de réflexion, je comptois sur Youngster, qui avoit servi en Angleterre avec honneur, et sur lequel j' avois dessein de me reposer de cette partie de mon gouvernement. Il s' y prit d' une maniere admirable, et qui réussit au-delà de mon attente. Son air étoit imposant et son humeur sévere. En peu de mois il établit une discipline si exacte parmi les jeunes abaquis, que je fus surpris de leur trouver tout à la fois tant d' adresse et d' obéissance. Je ne remarquai qu' une chose à condamner dans sa méthode ; il maltraitoit

p277

quelquefois trop sévèrement
ceux qui manquoient au devoir. Je lui
en fis des reproches, et je le fis convenir
que c' est une pratique absolument mauvaise
dans un officier que de traiter ses
soldats avec une hauteur qui éteint leur
fierté et leur courage. Il faut les former
à l' obéissance sans les accoutumer à l' esclavage.
Au reste, il y a peu d' exercices
dans la guerre dont il ne les eut rendu
capables. Il avoit même inventé diverses
sortes d' armes, dont les coups étoient
bien plus redoutables que ceux de leurs
flèches et de leurs massues. Au défaut de
fer, il avoit trouvé le moyen de leur
composer des sabres d' un bois pesant,
qu' il faisoit durcir au feu, et qu' il rendit
si afilés par le moyen de quelques pierres
tranchantes, qu' il n' y avoit point d' acier
plus propre à faire de larges et profondes
blessures, sur-tout parmi des
sauvages qui ont le corps nud et sans
défense. Il leur avoit formé des piques
armées d' os, des poignards qu' ils
portoient à côté de leurs carquois, et
d' autres instrumens meurtriers, qui
étoient peut-être autant de présens pernicieux
qu' il faisoit aux sauvages, mais
dont l' invention étoit justifiée par une
fin aussi juste que celle de se défendre

p278

de la cruauté des rouintons. Avec cela
la garde se faisoit exactement auprès de
ma demeure, et dans plusieurs autres
endroits de l' habitation. Youngster se
donnoit lui-même chaque nuit la peine
de visiter tous les postes pour accoutumer
ses élèves à la vigilance ; il ne laissoit
point de petite faute sans punition ; de
sorte que non-seulement nous étions en
assurance contre les surprises de nos ennemis,
mais en état même de les braver,
si je n' eusse crû qu' il étoit de la justice
de les laisser en paix tant qu' ils voudroient
eux-mêmes y demeurer.
Il s' étoit passé deux mois entiers depuis
le départ de mes six envoyés. Je ne
sçavois qu' augurer de leur lenteur ; et
nos inquiétudes pour mylord croissoient

au point de ne pas nous laisser un moment de repos. Un jour que nous étions à nous entretenir tristement, le vieil Iglou vint m'annoncer avec un transport de joie, qui lui venoit de l'espérance de m'en causer beaucoup, que les six abaquis arrivoient à l'heure même dans l'habitation, et qu'ils avoient avec eux un étranger, vêtu à l'européenne. Mon impatience ne me permit point de les attendre. J'allai au-devant d'eux. Effectivement, ils étoient accompagnés

p279

d'un anglois ; mais son visage m'étant inconnu, je craignis de m'être trop flatté en me promettant d'heureuses nouvelles. Il fallut écouter d'abord les abaquis, qui me raconterent tumultueusement les embarras et les fatigues qu'ils avoient essuyés dans leur voyage, et avec combien de peines ils étoient enfin arrivés dans la Virginie. Ils avoient erré long-tems sans être assurés de leur route ; et tirant sur la gauche au lieu d'aller droit à la Caroline, ils avoient suivi le pied des monts Apalaches, par cette seule raison que le chemin leur avoit paru commode ; de sorte qu'en s'éclaircissant peu-à-peu par la rencontre de quelques autres sauvages, ils avoient découvert heureusement les environs de Powhatan, qui sont fort cultivés, d'où il leur avoit été facile de gagner cette ville. Ils n'avoient rien de plus intéressant à me dire, n'ayant pu rien comprendre au langage qu'ils y avoient entendu, mais ils ajoutèrent que l'étranger qu'ils avoient avec eux pourroit m'instruire davantage. Cet anglois me fit comprendre en effet, qu'il avoit des choses d'importance à me communiquer, et qu'il étoit venu exprès de Powhatan dans ce dessein.

p280

Je me hâtai de le conduire chez

moi ; et là, en présence de mon épouse et de Madame Riding qui attendoient aussi impatiemment que moi qu' il ouvrit la bouche, il tira d' abord une lettre qu' il me pria de lire avant que de s' expliquer davantage. J' en reconnus aussitôt le caractere. Elle étoit de Madame Lallin. La rougeur me monta sur le champ au visage. J' aurois souhaité de pouvoir cacher cette lettre aux yeux de mon épouse, et je demurai un moment incertain si je l' ouvrerois en sa présence. Pour développer ce mystere, je dois avertir ici que j' avois gardé le silence jusqu' alors sur le voyage et sur le malheur de Madame Lallin. Avec quelque innocence que je me fusse conduit à l' égard de cette dame, j' avois cru que puisque son mauvais sort nous avoit séparés, et qu' il y avoit peu d' apparence que nous puissions jamais nous rejoindre, il étoit inutile que je fisse connoître à mylord et à sa fille la résolution qu' elle avoit prise de m' accompagner. On peut se souvenir qu' avant notre départ même de Rouen j' avois eu quelque inquiétude sur l' effet que sa présence pourroit produire dans l' esprit de Fanny. La reconnoissance et la pitié m' avoient fait

p281

passer néanmoins sur cette considération, mais la suite des choses ayant tourné si malheureusement pour elle, je ne m' étois pas cru obligé de faire à mon épouse un récit dont je n' avois rien d' avantageux à attendre, quoique je fusse assez assuré de son coeur pour ne me pas défier qu' elle put jamais s' imaginer quelque chose de plus que la vérité. Cependant je concevois bien que venant non-seulement à découvrir indirectement, et en quelque sorte malgré moi le voyage de cette dame, et les relations que j' avois eues avec elle, mais à trouver peut-être dans sa lettre quelques expressions tendres qui marqueroient la douleur que lui avoit causé notre séparation, elle auroit un juste sujet, sinon de s' allarmer jusqu' à me soupçonner d' une perfidie, du moins de trouver

étrange que j' eusse manqué de confiance pour elle, et que je lui eusse déguisé une aventure si extraordinaire avec tant de soin. Cette pensée, qui se présenta à mon esprit dans toute sa force, me jetta dans le dernier embarras. Il m' étoit impossible néanmoins de prendre un autre parti que celui d' ouvrir ma lettre. Il fallut m' y déterminer ; et le seul secours que je tirai d' un moment de réflexion,

p282

fut de réunir toutes mes forces pour conserver du moins un air libre et une contenance tranquille. Mais toute mon adresse et mes efforts étoient bien inutiles. Le coup de ma ruine étoit porté. Pourquoi tenir plus long tems mon lecteur suspendu ? Ma triste épouse étoit déjà trop malheureusement instruite de l' arrivée de Madame Lallin en Amérique, et cette mélancolie profonde dont elle s' obstinoit à me cacher la cause n' en avoit point d' autre que les soupçons de la jalousie. Fatale passion ! Mon esclave Iglou l' avoit fait naître par un zèle inconsidéré à raconter tout ce qu' il avoit appris de mes aventures, soit de moi-même qui m' étois quelquefois trop ouvert dans les plaintes qui m' étoient échappées en sa présence, soit par d' autres informations qui ne sont jamais venues à ma connoissance. La curiosité avoit porté mon épouse à l' interroger. Moins elle avoit trouvé de clarté dans ses réponses, plus elle croyoit avoir de justes sujets de s' allarmer. Mon silence sur tout ce qui concernoit Madame Lallin, avoit achevé de confirmer ses doutes ; c' est-à-dire, de lui percer le coeur. Elle se croyoit trahie, ou du moins si elle pouvoit se persuader

p283

que les marques présentes de mon amour étoient sinceres, elle ne les regardoit que comme le retour d' un homme

qui l'avoit abandonnée pendant quelque tems, et qui revenoit à elle parce qu'il n'avoit pû conserver ce qu'il lui avoit préféré. Cependant sa douceur, son respect pour la volonté de son pere et son inclination même, plus forte que son ressentiment, l'avoient fait consentir à recevoir ma main ; mais elle portoit le trait au fond du coeur, et mes plus tendres caresses ne pouvoient l'en arracher. Madame Riding, à qui elle s'étoit ouverte en confiance, tâchoit en vain de la guérir par ses consolations, et de lui rendre le repos. C'étoit par son conseil qu'elle me déguisoit le sujet de ses peines, car Fanny n'étoit pas capable d'elle-même de soutenir long-tems une si violente dissimulation ; son coeur ne forma jamais de sentiment qui ne fut droit et sincere. D'ailleurs, l'intention de Madame Riding ne sauroit être condamnée. Elle craignoit que des explications de cette nature ne missent du refroidissement entre nous, et que le remede par conséquent ne fût beaucoup plus dangereux que le mal. Voilà le triste noeud

p284

des infortunes de ma malheureuse épouse et des miennes. On la verra obstinée à se taire pendant une longue suite d'années, m'aimer avec une passion sans bornes, et dévorer continuellement ses plus mortelles peines ; et moi, toujours sûr de mon innocence et de ma fidélité, agir inconsidérément dans cette supposition, et me rendre coupable, non-seulement de mes propres malheurs, mais encore du crime des autres, en donnant lieu, sans le vouloir, aux évènements les plus tragiques et les plus sanglans. Justice éternelle ! Qui entreprendra d'expliquer tes desseins ? Tu m'as accoutumé à en ressentir les plus tristes effets, sans oser les approfondir et sans en murmurer. J'ai peut-être satisfait trop tôt la curiosité de mes lecteurs. Pour rendre mon histoire plus intéressante, et lui donner les graces d'un roman, j'aurois dû remettre à la fin de mon ouvrage, l'éclaircissement

que je me suis hâté de
donner en cet endroit. Mais suis-je capable
de chercher à plaire, et ai-je promis
autre chose dans ces mémoires que
de la sincérité et de la douleur ? Il m' en
eût trop coûté de laisser l' innocence de
ma chere épouse et ma propre constance

p285

exposées un moment au doute et aux
soupçons. Qu' on se souvienne seulement
que dans les évènements que j' ai à raconter,
mon sort m' étoit plus obscur
qu' il ne l' est maintenant à mes lecteurs,
et que la source principale de mes peines
est de n' avoir pas eu plutôt les mêmes
lumières.

J' affectai donc toute la liberté d' esprit
dont j' étois capable, en ouvrant la
lettre de Madame Lallin ; et pour prévenir
plus parfaitement les soupçons de
mon épouse, je lui dis avant que de
commencer à la lire, que j' en connoissois
l' écriture, et que pour en faciliter
l' intelligence je voulois lui apprendre
que cette dame étoit partie de Rouen
avec moi pour faire le voyage de l' Amérique.
Nous avons été jusqu' à présent,
ajoutai-je, si occupés de nos propres peines
et de nos aventures, que ce n' étoit
point le tems de vous amuser par le récit
des infortunes d' autrui. Mais c' est
une relation que je vous promets quand
vous jugerez à propos de l' entendre. Je
lus alors d' un ton ordinaire la lettre de
Madame Lallin. Elle me marquoit une
joie extrême d' avoir appris si heureusement
que j' étois en Amérique, et que
j' avois échappé à la malignité du capitaine

p286

Will. Elle s' étoit sauvée elle-même
de ses mains par adresse, et dans l' espérance
de trouver mylord à Powhatan ou
dans quelqu' autre endroit de la Virginie,
elle s' y étoit rendue de la Jamaïque,
où elle avoit abandonné son ravisseur.

Le hasard ayant conduit mes six sauvages à Powhatan, ils y avoient présenté ma lettre au premier anglois qu' ils avoient rencontré. Le nom de mylord avoit excité la curiosité de tous les habitans, de sorte que ma lettre ayant couru par toute la ville, elle étoit tombée à la fin dans ses mains. C' étoit elle qui avoit engagé par une grosse récompense un anglois de Powhatan à suivre mes sauvages à leur retour. Elle m' assuroit que si elle n' eût consulté que ses desirs, elle les eut accompagné elle-même ; mais que cette entreprise lui étant impossible, elle me conjuroit de lui faire sçavoir promptement de mes nouvelles, et par quel moyen nous pourrions nous rejoindre. Pour ce qui regardoit mylord, elle me marquoit le désespoir que lui causoit comme à moi l' incertitude de son sort. On n' en avoit rien appris à Powhatan depuis sa fuite. Mais elle croyoit pouvoir m' assurer, disoit-elle, qu' il n' avoit rien à craindre désormais

p287

du capitaine Will, qui s' étoit rebuté de ses inutiles recherches, et qui se disposoit à faire voile vers l' Europe. Enfin elle me demandoit des nouvelles de Fanny et de Madame Riding, et elle paroissoit s' intéresser fort sincèrement à leur fortune. Tel étoit le sens de cette lettre, dont la vue m' avoit causé tant de frayeur. Toutes les expressions y étant sages et mesurées, je me remis mieux que jamais de mon inquiétude, et je ne fis pas difficulté de raconter en peu de mots aux deux dames le motif et les principales circonstances du voyage de Madame Lallin. Elles m' écoutèrent assez tranquillement. Madame Riding rompit cet entretien pour le faire tomber sur les affaires de mylord. Je n' insistai point davantage, et n' appercevant nulle émotion sur le visage et dans les yeux de Fanny, je demurai fort tranquile sur ce qui venoit d' arriver. Je fus très-satisfait aussi de l' article de la lettre qui concernoit mylord. Le départ de John Will

diminua beaucoup ma crainte. Je crus pouvoir me flatter avec raison que ce seigneur étoit à la Caroline, qu' il y avoit été reçu sans opposition, et qu' il attendoit, pour nous donner de ses

p288

nouvelles, qu' il eût mis de l' ordre et de la tranquillité dans cette grande province. Il est vrai qu' il s' étoit écoulé déjà bien du tems depuis son départ ; mais quelque ingénieuse que la tendresse soit à se tourmenter, je ne voyois rien qui put m' allarmer avec fondement. L' escorte nombreuse dont il étoit accompagné me rassuroit contre la crainte des autres nations sauvages qu' il pouvoit avoir rencontrées ; et en supposant même que ce malheur lui fut arrivé en chemin, j' avois lieu de me persuader qu' il s' en étoit délivré heureusement, parce qu' il ne me sembloit pas possible que tous ses compagnons eussent péri, et qu' il n' en fut pas revenu quelqu' un pour nous annoncer cette nouvelle. J' obtins sur moi par ces faux raisonnemens de ne pas me livrer trop à l' incertitude, et je me fis ainsi une cruelle illusion sur les deux coups les plus funestes qui m' ayent jamais été portés par la fortune. Il falloit répondre à Madame Lallin. Je le fis sans mystere et sans difficulté. Mon épouse me vit écrire ma lettre. Je marquai simplement à cette dame que j' étois ravi du bonheur qu' elle avoit eu de se mettre en liberté. Je lui conseillois de demeurer à Powhatan, jusqu' à ce que

p289

l' occasion se présentât de nous rejoindre. Je lui appris mon mariage, et je la priai pour notre intérêt commun, de ne rien épargner pour découvrir ce que mylord étoit devenu. Les six sauvages ayant consenti à retourner à la Virginie avec l' anglois qu' ils avoient amené, je leur fis promettre de revenir par la Caroline,

et je demandai en grace à Madame Lallin
de leur donner des guides
et toutes les commodités nécessaires
pour le succès de leur voyage.
Je goûtai plus de repos après leur départ,
que je n' avois fait depuis long-tems.
Je ne pouvois manquer d' être
bientôt informé avec certitude de ce
qui étoit arrivé à mylord ; et Fanny faisant
plus d' effort que jamais sur elle-même,
parvint à me déguiser entierement
le trouble continuel de sa jalousie.
Elle suivoit apparemment le conseil
de Madame Riding. Il y avoit déjà
quelque tems que sa grossesse s' étoit déclarée.
Les abaquis en témoignèrent
une joie extrême. Ils avoient dans ces
occasions certaines cérémonies superstitieuses
qu' ils pratiquoient à l' égard de
leurs femmes, et qu' ils me proposerent
par rapport à la mienne. Je rejettai leurs
offres, et je profitai de cette circonstance

p290

comme j' avois déjà fait de plusieurs autres,
pour dissiper peu-à-peu leur aveuglement.
Ils m' écoutoient avec admiration,
lorsque je leur parlois d' une autre
divinité que le soleil, plus ancienne et
plus puissante que lui, dont il étoit lui-même
l' ouvrage, et dont il recevoit continuellement
sa chaleur et sa lumiere.
Mais comme ils n' étoient point capables
d' être convaincus par la force d' un raisonnement,
je ne m' étois jamais apperçu
que mes discours eussent fait sur eux
l' impression que je desirois ; et j' attendois
toujours pour entreprendre de
changer leur religion, qu' il survint
quelque événement extraordinaire que
je pusse faire tourner adroitement au
succès de ce dessein. Il s' en présenta un
dont je tirai tout le fruit que j' espérois.
Peut-être trouvera-t-on quelque chose
d' irrégulier, ou du moins de trop humain
dans les moyens que j' employai ;
mais je crois ma conduite justifiée par
mes intentions, sur-tout à l' égard d' un
peuple grossier qui ne pouvoit être
ébranlé d' une autre maniere.
Moou avoit, comme j' ai dit, d' excellentes

qualités. Il avoit le corps bien fait et vigoureux : il étoit sobre, adroit, entreprenant, généreux et d' une intrépidité

p291

qui le faisoit regarder avec raison comme le plus brave de tous les abaquis. Mais son humeur vive et brusque le rendoit difficile à ménager, et je m' étois étonné plusieurs fois qu' Youngster qui étoit un autre caractere impérieux et violent, eut vécu si long-tems en bonne intelligence avec lui. Ils eurent enfin un gros différend sur quelque point de la discipline militaire, et étant tous deux trop emportés pour s' arrêter à certaines bornes, ils se ménagerent si peu qu' ils devinrent ennemis irréconciliables. Je fus instruit aussitôt de ce démêlé. Youngster m' en expliqua naturellement la cause, et quoiqu' il eut peut-être manqué d' un peu de prudence, il étoit clair par son récit que Moou étoit le seul coupable. Il le sentit sans doute lui-même ; car lui ayant fait donner ordre de me venir rendre compte de sa conduite, il refusa de se rendre chez moi, et il demeura renfermé pendant quelques jours dans sa cabane, sans se laisser voir même de ses meilleurs amis. Son obstination me causa de l' embarras. Je ne pouvois fermer les yeux sans danger sur un refus qui blessait mon autorité, et j' appréhendois d' un autre côté, en le prenant sur un ton trop absolu, de

p292

révolter contre moi la plus grande partie de la jeunesse, qui lui étoit entièrement dévouée. Je me servis d' abord d' Iglou et de quelques autres sauvages des plus modérés, pour le porter doucement à rentrer dans le devoir. Leurs efforts furent inutiles. Cet esprit violent et vindicatif ne pouvoit digérer l' insulte qu' Youngster lui avoit faite en le maltraitant de plusieurs coups. Il s' emportoit

ouvertement en menaces et en projets de vengeance, non-seulement contre lui mais contre moi-même et contre toute ma famille. Le mal commença à me paroître si sérieux, que je me crus obligé d' y apporter un prompt remede. Je m' y déterminai bien plus encore, lorsque j' appris du vieil Iglou que toutes les nuits Moou recevoit la visite de quantité de jeunes gens qui étoient dans ses intérêts, et que suivant les apparences, ils concertoient ensemble les moyens de satisfaire leur ressentiment. Le soir du même jour qu' il m' annonça cette nouvelle, un jeune abaqi s' introduisit chez moi dans l' obscurité, et m' ayant pris en particulier, il me fit un récit qui m' effraya. Il avoit sçu d' un autre les desseins de Moou. C' étoit de s' attrouper la nuit avec ceux

p293

qu' il avoit engagés dans sa querelle, de fondre sur ma maison, de se défaire de moi et de tous mes gens en épargnant seulement Fanny, dont il vouloit faire son épouse, et de prendre ensuite sur la nation l' autorité qui ne m' avoit été accordée, disoit-il, qu' à sa sollicitation. Je remerciai vivement le jeune sauvage. Un danger si pressant demandant toute ma diligence et tous mes soins, je fis avertir secrettement tout ce qu' il y avoit d' abaquis sur lesquels je pouvois faire un fonds assuré ; je leur recommandai de passer la nuit autour de ma demeure, et de ne laisser approcher personne sans mes ordres. Ensuite réfléchissant sur les moyens de prévenir Moou, et ne voyant point de sûreté à le faire arrêter dans sa maison, je résolus de me délivrer de lui par la voie la plus sûre, qui étoit de le faire tuer en secret. Mon emploi me donnoit ce droit sur la vie d' un sujet rebelle et parjure. Ce fut cette dernière réflexion qui m' en fit naître une plus étendue, et propre à faciliter le dessein que j' avois d' amener les abaquis à la connoissance du vrai dieu. Je m' applaudis aussitôt de cette pensée, et pris pour l' exécuter des mesures

qui me réussirent parfaitement. J' assemblai tous les sauvages qui se trouverent autour de ma maison, et n' étant pas fâché d' en avoir un plus grand nombre encore pour témoins, je fis appeller tous ceux qui habitoient les cabanes voisines. Les voyant disposés à m' écouter, je les fis souvenir du serment par lequel ils s' étoient engagés à m' obéir, et de la punition à laquelle devoient s' attendre ceux qui auroient la témérité de la violer. Moou, leur dis-je, s' est rendu coupable du plus criminel parjure : si le soleil que vous adorez étoit un dieu aussi puissant que vous vous l' êtes figuré jusqu' aujourd' hui, il n' auroit pas tardé si long-tems à lui faire sentir sa vengeance. J' ai laissé passer exprès quelques jours pour vous faire appercevoir que vous vous trompez malheureusement dans l' objet de votre culte, et que c' est le dieu que j' adore qui est le seul capable de se venger et de punir. Je vous annonce donc de sa part que ceux d' entre vous qui manqueront à l' obéissance, recevront de lui un horrible châtiment, et que Moou en sera le premier exemple. Allez lui faire à lui-même cette déclaration, ajoutai-je, en

me tournant vers Iglou, et exhortez-le à se faire reconnoître s' il veut éviter le supplice terrible qui le menace. Je ne congédiai les sauvages qu' après les avoir prié pour leur propre intérêt de profiter du malheur de Moou, et d' ouvrir les yeux sur ce qui arriveroit bientôt. étant rentré ensuite chez moi avec Youngster, je lui communiquai mon dessein, et je le chargeai lui-même de l' exécution. Mais comme j' aurois souhaité d' accompagner la mort de Moou de quelque circonstance extraordinaire, capable de causer le plus grand effroi aux abaquis, nous cherchâmes par quel stratagême nous pourrions en imposer à ce peuple crédule et grossier.

Si j' eusse eu de la poudre en abondance
j' aurois trouvé mille moyens de les
épouvanter, soit par le bruit, soit par
d' autres effets qui leur étoient inconnus ;
mais j' en avois apporté si peu de Powhatan,
qu' en ayant donné une partie
à mylord avec les deux pistolets de mon
esclave Iglou, il ne m' en restoit gueres
plus d' une demi-livre. Cependant
Youngster crut que cela pourroit suffire
pour le projet qu' il forma, et tout puérole
qu' il étoit il lui réussit heureusement.
Il prit la boëte même où je tenois ma

p296

poudre renfermée, qui étoit une corne
épaisse et fortifiée par trois ou quatre
cercles de cuivre. Il la ferma avec beaucoup
de soin, en pressant la poudre
pour lui donner plus de force, et il y
laissa seulement une petite ouverture, à
laquelle il fit tenir une fusée. Il attacha
ensuite à la boëte une petite corde, qui
devoit servir à la soutenir. Ayant pris
avec cela mes deux pistolets qu' il avoit
chargés, il se fit suivre de nos deux autres
anglois, dont le secours lui étoit
nécessaire. Son dessein étoit de monter
sur le toît de la cabane de Moou avec
l' aide des deux anglois. L' obscurité de
la nuit l' empêchoit de craindre d' être
apperçu. Il devoit s' approcher de la cheminée,
qui n' étoit qu' un large trou pratiqué
dans le toît, suivant l' usage de la
plûpart des nations de l' Amérique,
mettre le feu à la fusée, laisser pendre la
boëte dans la cabane à une certaine
hauteur ; et comptant que l' étonnement
de voir les étincelles de la fusée attireroit
aussitôt Moou et ses compagnons
au dessous du trou qui servoit de cheminée,
il espéroit de pouvoir l' ajuster et
le tuer d' un coup de pistolet. Le bruit du
coup, la mort du rebelle, le fracas que
feroit aussitôt la boëte, qui ne pouvoit

p297

manquer de se briser en mille pieces, étoient des circonstances qui devoient sans doute effrayer les sauvages, mais j' appréhendois qu' il ne prit envie à quelqu' un d' entre eux de sortir trop promptement de la cabane, et que Youngster ne fut apperçu sur le toit, qui n' étoit pas fort élevé. Il s' obstina à vouloir en courir tous les risques. Ses deux compagnons devoient se retirer aussitôt qu' il y seroit monté, et il comptoit que dans l' épaisseur de la nuit il ne lui seroit pas difficile de se dérober lui-même avec adresse. Si je l' en eusse voulu croire, il eut mis le feu à la cabane en se retirant pour achever de rendre la scène terrible. Mais je m' y opposai absolument, par la crainte d' un incendie général, qui nous auroit peut-être été impossible d' arrêter.

Au moment qu' il alloit partir, le vieil Iglou vint me faire le rapport de sa commission. Sa présence me fit naître une nouvelle idée qui servit encore au succès de mes vues. Lorsqu' il m' eût raconté que Moou avoit ri de mes menaces, et qu' il paroissoit craindre aussi peu le châtement du ciel que les miens, je lui ordonnai de retourner sur le champ pour renouveler ses exhortations

p298

au rebelle, et je lui dis de se faire accompagner de quelques membres des plus âgés et des plus considérés du conseil. C' étoit dans le dessein qu' ils fussent présents à la mort de Moou, et qu' ils pussent eux-mêmes en recueillir le fruit. Je les fis partir sans perdre de tems, et Youngster n' en perdit pas non plus pour se rendre au même lieu par un chemin différent. Je ne pus résister à la curiosité qui me porta à le suivre moi-même à quelque distance ; et l' obscurité m' étant favorable, je demeurai à cinquante pas de la cabane de Moou. Je n' y fus pas long-tems sans voir paroître quelques étincelles de la fusée, qui sortoit par le trou du toit. La boîte creva presque aussitôt, avec un fracas plus grand que je ne m' y étois attendu. Ce n' étoit pas l' intention

d' Youngster, qui s' étoit proposé de tuer auparavant Moou, et je fus quelques momens à craindre qu' il ne lui fut impossible d' ajuster son coup par la cheminée, ce qui auroit ruiné entierement notre entreprise. Mais le bruit du coup de pistolet qui se fit bientôt entendre, me fit juger que tout s' étoit exécuté heureusement. Les deux anglois passerent près de moi dans le même instant, sans m' appercevoir, et Youngster

p299

n' ayant point tardé à les suivre, j' appris de lui qu' il avoit réussi avec tant d' adresse et de bonheur, que le ciel sembloit avoir conduit sa main. à peine avoit-il laissé descendre la boëte, que les sauvages, frappés de l' éclat des étincelles, s' en étoient approchés avec admiration. Ils étoient au nombre de vingt cinq ou trente. La fusée s' étant consumée un peu trop promptement, il n' avoit pu reconnoître assez-tôt Moou pour tirer d' abord sur lui. La boëte avoit crevé avec beaucoup de violence. Ce contre-tems n' avoit servi qu' à le favoriser, en répandant l' effroi dans la troupe. Quelques-uns avoient été blessés dangereusement par les éclats de la boëte, et tous s' étoient jettés à terre en poussant un horrible cri, excepté Moou que rien n' étoit capable d' épouvanter. Ce fier sauvage avoit levé les yeux vers l' ouverture du trou pour chercher la cause d' un si étrange événement ; de sorte que rien n' avoit été plus facile à Youngster que de lui casser la tête d' un coup de pistolet. Nous nous retirâmes aussitôt à ma maison, pour attendre l' effet de cette scene. Nous entendîmes un bruit épouvantable qui paroissoit venir de tous les

p300

quartiers de l' habitation. Ceux d' entre les partisans de Moou qui avoient pu

fuir, s' étoient rendus chacun dans leurs cabanes, où leur effroi et leur consternation avoient rendu témoignage, autant que leurs discours, du prodige qui venoit d' arriver. Tout le monde s' empressoit de courir pour voir le cadavre de Moou, et cinq ou six jeunes abaquis qui étoient encore à terre auprès de lui, retenus par leur frayeur autant que par leurs blessures. On ne manqua point d' être bientôt informé des avertissemens que j' avois fait donner aux rebelles une heure auparavant. Il étoit si clair que leur punition ne pouvoit être qu' un effet de mes menaces, qu' il ne se trouva personne qui en eut le moindre doute. Cette opinion étant devenue générale, et se trouvant confirmée par le rapport de ceux qui avoient entendu ma harangue et mes prédictions, on commença à ne craindre que le dieu, dont j' avois annoncé les marques ; et l' effet de cette crainte fut si étonnant, que tous les abaquis de l' habitation vinrent en un moment environner ma cabane en jettant des hurlemens affreux, et en me conjurant de paroître et de leur accorder mon secours.

p301

Je sortis pour les rassurer par ma présence. Quoique la nuit ne fut point fort avancée, je me trouvai presque aussi éclairé qu' en plein jour. Ils avoient allumé un nombre infini de flambeaux, tels qu' ils en ont l' usage ; ce sont de longs bâtons de bois sec, enduits d' une espece de raisine. Leurs cris cessèrent à ma vue, et les voyant disposés à m' écouter, je fis apporter un banc sur lequel je montai pour me faire entendre plus facilement. Je leur parlai avec force du crime de Moou, et de la justice de son châtement. Quelque sévère qu' il eut été, je les assurai que mon dieu étoit un bon maître, qui n' exerçoit la vengeance qu' à regret, et qui eut pardonné même au parjure Moou, s' il ne se fut point obstiné à mériter d' être puni ; mais que le voyant endurci dans sa révolte, et le soleil qu' ils avoient cru jusqu' alors redoutable,

n' ayant point assez de puissance
pour le ramener au devoir, j' avois
sollicité moi-même la punition terrible
dont plusieurs d' entre eux venoient d' être
témoins ; que ceux qui suivroient
l' exemple de Moou, devoient s' attendre
au même malheur. J' ajoutai que j' avois
ordre de ce même dieu qui savoit si
bien punir, de leur offrir des faveurs et

p302

des bienfaits s' ils vouloient l' adorer ;
qu' ils connoissoient maintenant sa puissance ;
qu' elle s' emploieroit pour leur
bonheur et pour la destruction des
rouintons, leurs ennemis ; qu' aimant sincerement
leur nation, comme ils en
devoient juger par le zèle que j' avois
marqué jusqu' alors pour leurs intérêts,
je n' étois point capable de leur rien proposer
qui ne fut pour eux d' un solide
avantage ; que je devois néanmoins les
avertir qu' après l' offre que je leur avois
faite de la protection et de l' amitié de
ce grand dieu, ils devoient s' attendre
à sa haine s' ils ne la recevoient point
avec reconnoissance ; et qu' en refusant
de le préférer au soleil, ils s' attireroient
infailliblement le même sort que Moou.
J' avois parlé d' une voix si haute et si
distincte, qu' il ne leur étoit rien échappé
du sens de mon discours. Ils me
firent connoître par leurs cris et leurs
applaudissemens, qu' ils étoient prêts à
suivre toutes mes volontés. Je leur ordonnai
de se rendre après midi dans la
prairie des assemblées, où je leur expliquerois
ce que le tems de la nuit ne me
permettroit pas d' achever.
Ils marquerent beaucoup de joie en
se retirant. La mienne étoit aussi très-vive

p303

de me voir si heureusement délivré
de toutes mes craintes, et à la veille de
réussir dans un projet que j' avois toujours
eu extrêmement à coeur. Je méditois

sur la forme que je devois faire prendre à leur religion. Mon incertitude ne dura pas long-tems. Ils n'avoient que les lumieres les plus simples de la nature, et je ne les croyois pas capables d'en recevoir d'autres. J'examinai sur ce principe ce que l'être infiniment juste pouvoit exiger d'eux. Il me parut que le point essentiel de leurs obligations étoit de reconnoître un dieu tout-puissant leur créateur et leur maître absolu ; l'adorer sans partage, et d'espérer ses récompenses. Telles furent les bornes que je crus devoir donner à leur foi. Pour le culte, je résolus de bannir les cérémonies mystérieuses, parce qu'elles dégénerent tôt ou tard en superstition, et que n'ayant pas à vivre toujours avec eux, je voulois éviter tout ce qui pouvoit les faire retourner à l'idolâtrie. Je ne jugeai pas même à propos de leur donner des temples. Quel usage en eussent-ils fait ? Ils les eussent orné. Leurs idées se fussent bientôt renfermées dans l'étendue de leurs murs, et ne se fussent point élevées plus haut que

p304

la voûte. Insensiblement ils y eussent placé des idoles, avec un redoublement d'ignorance et de ténèbres. Au lieu qu'en leur faisant envisager tout l'univers comme un temple magnifique que Dieu s'est fabriqué de ses propres mains, et Dieu lui-même assis au-dessus des nues comme sur un trône, où il est prêt sans cesse à écouter nos vœux et à recevoir nos adorations, il me sembla qu'une noble et si respectable idée seroit capable de fixer leur attention et de s'imprimer dans leurs cerveaux grossiers d'une manière ineffaçable. Je m'arrêtai absolument à cette dernière méthode, et j'y ajoutai seulement deux choses, que je regardai comme deux secours nécessaires à la foiblesse d'esprit des abaquis ; l'une fut d'établir que deux fois chaque semaine, c'est-à-dire, tous les trois jours, il se feroit dans la prairie une assemblée de religion, à laquelle toute la nation seroit obligée d'assister ;

l' autre de composer une priere courte,
mais d' un sens clair et expressif, que
tout le monde apprendroit, sans exception.
Et de peur qu' il n' arrivât à quelqu' un
de l' oublier ou de manquer à la
réciter, mon dessein étoit d' ordonner
que chaque chef de famille la prononçât

p305

tour-à-tour à haute voix dans les assemblées
générales de la prairie, c' est dire,
deux fois la semaine, et que les mêmes
chefs la fissent répéter tous les jours, chacun
dans sa famille, à toutes les personnes
de l' un et l' autre sexe que j' avois soumises
à leur autorité. Quelque simple que
cet ordre de religion puisse paroître à
mes lecteurs, la connoissance que j' avois
du caractere des abaquis me rendit
presque sûr qu' il étoit le seul propre à
subsister long-tems, sur-tout lorsque
j' eus résolu d' engager les membres du
conseil, par un serment solennel qu' ils
feroient à leur réception, à y tenir la
main dans leurs quartiers respectifs, et
à ne laisser jamais interrompre ni affoiblir
l' usage de la priere.

Le matin du grand jour où se devoit
faire cet heureux changement, j' appris
qu' un grand nombre des principaux
abaquis s' étoient assemblés dans une
maison particuliere, et qu' ils y étoient
depuis quelque tems à conférer ensemble
avec un air de secret qui sembloit
renfermer du mystere. Comme il pouvoit
rester encore quelques semences
de la révolte de Moou, j' en fus allarmé.
J' allai m' y transporter moi même, lorsqu' on

p306

m' avertit qu' ils s' étoient séparés,
et que quelques-uns d' entre-eux
venoient droit à mon logis. Je pris la
précaution de me tenir sur mes gardes.
C' étoient trois des principaux vieillards,
tous trois membres du conseil, qui m' étoient
député de la part des autres. étant

entrés chez moi, l' un d' eux m' apprit
fort respectueusement le sujet de sa visite.
Tous les abaquis sentoient fort
bien, me dit-il, que le dieu que je
voulois leur faire adorer étoit plus
puissant que le soleil ; mais ils souhaitoient
beaucoup de sçavoir où étoit ce
dieu, qui ne s' étoit jamais fait voir à
eux comme le soleil, et dans quel endroit
du monde il faisoit sa demeure.
C' étoit sur quoi ils me prioient de les
instruire avant de les obliger d' abandonner
leur ancienne divinité. Cette question
et les réflexions qui devoient sans
doute l' avoir fait naître, me parurent
extrêmement profondes pour les abaquis.
Je leur répondis avec douceur que
j' étois charmé de leur sagesse, et que
je satisferois si pleinement à leurs difficultés,
qu' il ne leur resteroit pas le
moindre scrupule. Et comme je les connoissois
effectivement pour les plus raisonnables
de toute la nation, je leur

p307

expliquai le systême de religion que je
voulois leur faire embrasser. Ils approuverent
tout ce qu' ils avoient entendu ;
mais je fus étonné de leur voir renouveler
à la fin leur premiere objection.
Ce dieu, me dirent-ils, ne se montre
donc jamais ? J' avoue que cette nouvelle
interrogation m' embarrassa, non
par la difficulté d' y répondre, mais par
celle que je craignois à leur persuader
que ce qu' ils ne voyoient pas put exister
réellement. Le ciel m' inspira néanmoins
le tour qu' il falloit pour faire sur
eux une forte impression. Non, leur répondis-je,
il ne se montre pas ; mais il
se fait connoître par d' autres marques.
N' entendez-vous pas souvent le tonnerre ?
Ils me dirent qu' ils l' entendoient,
et qu' ils le craignoient beaucoup.
Hé bien, repris-je, c' est le grand
dieu qui remue ainsi le ciel, et qui
fait trembler la terre. Vous avez vu la
pluie, la grêle, la neige : vous avez
senti l' ardeur du feu, la rigueur du
froid ; vous voyez croître vos arbres,
vos fruits, tout ce qui sert à votre nourriture,

c' est lui qui produit ainsi ce qui
se passe continuellement à vos yeux ;
et vous vous plaignez, ingrats abaquis,

p308

de ce qu' il ne s' est jamais fait connoître
à vous ! La vérité de ma réponse, le ton
peut-être dont je la prononçai, ou plutôt
la bonté infinie de Dieu qui vouloit
tirer ces pauvres sauvages de leur aveuglement,
leur désilla si entierement les
yeux, qu' ils me parurent transportés de
joie de se trouver tout d' un coup au
milieu de la lumiere. Ils me protesterent
qu' ils n' adoreroient jamais d' autre
dieu que le mien, et m' ayant quitté
dans ces sentimens, ils les répandirent
plus que jamais dans l' habitation, en
apprenant à tous ceux qui se trouvoient
à leur rencontre, que rien n' étoit égal
au dieu que je leur avois annoncé,
puisque c' étoit lui qui produisoit les
arbres, les fruits, le feu, le tonnerre,
et ce qu' il y avoit de plus aimable dans
la nature.

Ils étoient tous dans cette religieuse
disposition, lorsqu' ils se rendirent l' après-midi
à l' assemblée. J' y fus charmé
de leur zele, jusqu' à verser des larmes
de joie. Fanny et Madame Riding, qui
voulurent être témoins de ce pieux spectacle,
en furent aussi attendries que
moi. Ils écouterent mes discours avec
une respectueuse attention. Je leur

p309

proposai le plan que j' avois formé, je
réglai le tems et l' ordre des assemblées ;
je leur découvris avec les plus vives
expressions, et sous les plus fortes images,
la grandeur du maître qu' ils alloient
servir, ce qu' ils devoient attendre
de sa bonté s' ils le servoient fidelement,
et de sa colere s' ils oubloient jamais
les engagemens qu' ils alloient
prendre. Malgré leur grossièreté, je leur
fis comprendre qu' indépendamment des

plaisirs et des récompenses que je promettois
après la vie à leur fidélité, la
religion qu' ils embrassoient seroit d' un
extrême avantage pour le bien de la
nation et pour le soutien des loix que
j' y avois établies ; qu' après l' obligation
d' honorer le dieu tout puissant, elle
ne leur en imposoit point d' autres que
celles que je leur avois déjà prescrites,
c' est-à-dire, de s' aimer les uns les autres,
et de contribuer de tout leur pouvoir
au bien public et particulier. Je
les exhortai sur-tout à la reconnoissance
pour les faveurs continuelles qu' ils recevoient
du souverain être. C' est lui,
leur dis-je, qui vous a donné la naissance,
qui vous conserve, qui vous
fournit libéralement tout ce qui vous

p310

plaît et qui vous est utile. Ne sentez-vous
pas qu' il faut aimer celui qui vous
comble ainsi de ses bienfaits ? ô bons
abaquis ! La nature vous a donné un
coeur ; apprenez à en faire usage ; et si
vous êtes sensibles à quelque chose,
soyez-le à ses faveurs que vous éprouvez
continuellement.
Ce bon peuple étoit dans un silence
qui exprimoit son contentement et son
admiration. Je remarquai que la plupart
tournoient les yeux vers le ciel
lorsqu' ils m' entendoient prononcer le
nom de Dieu, comme s' ils eussent
cherché à le voir dans le lieu où je
leur avois dit qu' il faisoit son séjour,
et qu' il étoit sur son trône à les observer
et à juger de la sincérité de leur
hommage. Enfin je renouvelai leur attention
en leur parlant de la priere que
j' avois composée pour eux ; et les ayant
exhorté à me suivre de coeur, je la prononçai
à haute voix, les yeux et les
bras levés. Ils imiterent tous ma posture.
Je dois le confesser : un sentiment
de joie délicieuse se répandit dans mon
ame en finissant le dernier l' acte de cette
auguste cérémonie. Peut-être le ciel ne
reçut-il jamais d' hommage plus sincere et

p311

plus naturel que celui qui lui étoit rendu dans ce moment par des coeurs simples où régnoit la droiture et l'innocence, et j' ai toujours regardé comme une des plus glorieuses et des plus fortunées circonstances de ma vie, la part que je puis m' attribuer à ce grand changement. Je m' occupai pendant quelques jours du soin de faire apprendre ma priere à tous les chefs de famille, afin qu' ils pussent l' apprendre eux-mêmes à leurs enfans. Fanny et Madame Riding ne s' épargnerent pas non plus pour rendre le même service aux femmes sauvages. Elles s' étoient déjà employées heureusement à leur inspirer des sentimens de pudeur et de modestie, de l' attachement et de la fidélité pour leurs époux, de la tendresse et de l' attention pour leurs enfans, et à leur faire perdre quelque chose de leur rudesse et de leur barbarie, sans y rien substituer néanmoins qui put les conduire un jour à la corruption des moeurs et à la mollesse. Nous prenions toutes nos mesures de concert et avec délibération, et le but commun de nos soins étoit de délivrer les abaquis de tout ce qui les avoit

p312

ravalé jusqu' alors au-dessous de la qualité d' hommes. Cette réflexion étoit de Fanny. à le bien prendre, me disoit-elle, tout ce qui est opposé à la raison, ou qui s' en écarte par quelques excès, n' appartient point à l' humanité ; et dans ce sens l' on trouveroit peut-être autant de sauvages et de barbares en Europe, qu' en Amérique. La plûpart des nations de l' Europe s' écartent des bornes de la raison par leur excès de mollesse, de luxe, d' ambition, d' avarice ; celles de l' Amérique par leur grossiereté et leur abrutissement. Mais dans les unes et dans les autres je ne reconnois point des hommes. Les unes sont en quelque sorte au-delà de leur condition naturelle, les autres sont au-dessous, et les

européens et les américains sont ainsi de vrais barbares, par rapport au point dans lequel ils devraient se rassembler pour être véritablement hommes. C' est à ce point, ajoutoit-elle, qu' il faut élever, s' il est possible, nos pauvres abaquis, et notre étude doit être de le faire par des moyens qui puissent les y fixer.
Pendant que nous rendions ces importans services à nos sauvages, et

p313

que l' emploi que j' avois accepté me les faisoit regarder comme un devoir, nous ne perdions point de vue nos propres intérêts. Nos voeux les plus ardens étoient toujours pour la conservation de Mylord Axminster, pour le succès de ses entreprises et pour le bonheur de le rejoindre. Notre inquiétude sur son sort ramenoit-là tous nos entretiens. La grossesse de mon épouse étoit si avancée, que de quelque maniere que les évènements pussent tourner, il ne falloit pas penser à quitter les abaquis avant qu' elle fut délivrée. Quelques semaines se passerent encore. Enfin le moment des couches de Fanny arriva. Elle mit au monde une fille qui ressembloit, me dit-on, à son malheureux pere. Triste objet de la plus cruelle sentence du sort ! Hélas ! Sous quels affreux auspices étois-tu née ! Je la pris dans mes bras, et le coeur plein de tous les sentimens paternels, le premier souhait que je fis pour elle fut d' être plus heureuse que son pere et que sa mere. Mes voeux ne furent point écoutés.
Mon épouse se rétablit promptement de ses douleurs. Tous ses soins se retournerent

p314

sur sa fille. On sçait ce que c' est que la tendresse d' une jeune mere. Je remarquai qu' il en rejaillissoit quelque chose jusques sur son humeur. Elle

en devint moins mélancolique. Ses yeux me parurent moins rêveurs, et soit que ce cher gage de notre amour eut redoublé son affection pour moi et dissipé ses soupçons, soit que la seule joie d'être mère produisit ce changement, je m'aperçus que ses caresses étoient plus vives et plus ouvertes qu'elles n'avoient jamais été. Les miennes ne pouvoient gueres redoubler, car je n'étois point capable d'inégalité dans mes attentions pour Fanny ; cependant sa tranquillité mit dans mon coeur quelque chose que je n'y avois point encore senti. J'en marquai secrettement ma joie à Madame Riding, qui y prit part, sans s'expliquer davantage. Je continuai pendant quelque tems à gouverner paisiblement les abaquis. Quelques-uns de leurs chasseurs ayant rencontré un jour un gros des rouintons au milieu d'une forêt, l'antipathie des deux nations ne leur permit point de se séparer sans en venir aux mains. Les abaquis furent maltraités. Ils ne s'échapperent

p315

qu'avec perte d'une partie de leurs gens ; et parmi le reste il y en eut peu qui revinrent sans blessures. Ce malheur ranima toute la haine de la nation contre ces cruels voisins. La jeunesse sur-tout, que les leçons continuelles d'Youngster entretenoient dans une humeur guerrière, et qui souhaitoit passionnément de faire l'essai de ses nouvelles armes, me sollicita vivement de lui laisser tirer vengeance de l'insulte que les abaquis venoient de recevoir. Je balançai si je devois leur accorder cette permission. La guerre m'a toujours fait horreur. C'est la honte de la raison et de l'humanité. Excepté le cas d'une juste défense, qui doit faire gémir, même après la victoire, une bataille est le dernier attentat où l'extravagance et la fureur puissent se porter ; et dans les principes de ma morale, un héros guerrier n'est qu'un monstre infâme. Avec ces sentimens je ne devois pas me rendre facilement aux instances de mes

sauvages. Cependant la même raison qui m'avoit porté à leur faire prendre une teinture de discipline militaire sous la direction d' Youngster, me fit penser que ce seroit un extrême avantage

p316

pour eux, d' humilier les rouintons avant mon départ, et d' ôter une fois pour toujours à cette barbare nation l' envie et le pouvoir même de les inquiéter. Je résolus de prendre moi-même la conduite de cette guerre, pour contenir les abaquis dans la modération. Je me flattai aussi que si les rouintons n' étoient pas absolument intraitables, il ne me seroit pas impossible de les gagner peu-à-peu, et de les engager peut-être à se reconcilier si bien avec les abaquis, qu' ils renonçassent de part et d' autre à leur haine, et qu' ils s' unissent pour ne composer qu' une même nation.

M' étant donc expliqué avec Youngster sur les mesures qui convenoient à ce dessein, je déclarai publiquement que je croyois la guerre juste et nécessaire ; et que pour donner aux abaquis un nouveau témoignage de mon affection, je leur promettois de me mettre à leur tête. Les cris de joie retentirent jusqu' au ciel. On ne pensa plus qu' aux préparatifs. J' en laissai le soin à Youngster, et je m' occupai pendant quelques jours à rassurer Fanny et Madame Riding, à qui cette résolution causoit de mortelles

p317

allarmes. Leur crainte eut été juste, s' il y eut eu pour moi beaucoup de risques à courir. Il est certain que je n' eusse pû, sans la plus grande folie, les exposer à tout ce qu' elles pouvoient appréhender de fâcheux si ma mort, ou quelque autre accident, les eût privé de ma présence et de mon secours. Mais j' étois sûr que les rouintons ne tiendroient

pas un moment devant moi.
Leur petit nombre, qui ne pouvoit
s' être réparé depuis les pertes récentes
qu' ils avoient essuyées, et l' opinion
qu' ils avoient de moi sur les bruits avantageux
qui s' en étoient répandus jusqu' à
eux, me faisoient regarder cette
expédition comme une partie de
chasse de quatre jours. D' ailleurs, je me
proposois bien moins de les réduire par
les armes que de les gagner par la douceur
et par l' offre de mes bienfaits. Je
fis donc comprendre aux deux dames
qu' elles ne devoient point s' allarmer le
moins du monde, et qu' il n' y avoit rien
à craindre pour moi, non plus que pour
elles, qui étoient aussi sûrement dans
l' habitation que dans la meilleure ville
de l' Europe.
En effet, étant parti deux jours après à

p318

la tête d' un corps d' abaquis composé de
leur plus belle jeunesse, je me rendis
en moins de douze heures auprès de
la principale habitation des rouintons.
Quoiqu' ils s' attendissent bien que leurs
voisins marqueroient quelque ressentiment
de leur dernière perte, je ne m' aperçus
point qu' ils fussent sur leurs gardes
avec cette vigilance que la crainte
inspire. Mais tel est, comme je l' ai
déjà fait observer, le génie de la plupart
de ces misérables peuples. Ils ne
connoissent ni règles de défense, ni
précautions de sagesse. Ils en viennent
aux mains et s' égorgent brutalement sur
les moindres démêlés ; le plus foible fuit,
et le vainqueur se retire jusqu' à ce que
l' occasion se présente de renouveler
le combat. Il m' eut été facile de fondre
sur l' habitation et d' exterminer les
rouintons jusqu' au dernier. Mon dessein
étoit tout différent. Ayant fait arrêter
mes compagnons, je députai
Youngster, qui s' offrit hardiment pour
ce dangereux message, avec trois
abaquis qui connoissoient les lieux ;
et je leur donnai ordre de proposer
la paix à nos ennemis à trois conditions :

la première, qu' ils se hâtassent de ramasser leurs armes et de les apporter hors de l' habitation pour les brûler en notre présence.

La seconde, qu' ils abandonnassent aussitôt leur canton pour venir former un nouvel établissement dans la vallée des abaquis, où je leur promettois qu' on leur fourniroit toutes sortes de secours et de commodités.

La troisième, qu' ils y fussent soumis à mon gouvernement.

S' ils refusoient d' accepter mon amitié à ces trois conditions, je ne leur laissois que le choix, de fuir du canton pour n' y revenir jamais, ou d' être tous massacrés sans exception et sans quartier.

Je chargeai Youngster de leur faire cette déclaration d' un air fier, mais de prendre ensuite des manières douces et humaines pour les exciter à la confiance, et d' exhorter même quelques-uns des principaux d' entre eux à me venir trouver sans armes, pour recevoir des marques de la bonté que je leur promettois.

On voit que pour agir avec cette confiance et cet air d' empire, je devois

être tout-à-fait sûr du succès de ma conduite. J' avois du moins cette espèce de sûreté, qui porte sur la parfaite connoissance du caractère de ceux avec lesquels on doit traiter. J' avois avec moi quinze cens hommes bien armés ; j' étois certain, par des informations assurées, que le nombre des rouintons réunis ne passoit pas huit cens, en y comprenant leurs enfans et leurs femmes, et je sçavois que la coutume générale des sauvages est de fuir sans combat lorsqu' ils se sentent inférieurs en nombre. Je n' appréhendois qu' une chose, c' étoit que les rouintons ne conçussent trop de frayeur lorsqu' ils me sçauoient si proches d' eux, et que se défiant de mes propositions, ils ne prissent aussitôt le parti de se sauver, avec la

facilité que des sauvages nuds ont toujours à le faire. Mes députés se présentèrent hardiment à l'entrée de l'habitation ; et pour prévenir toute insulte, leur premier soin fut de faire connoître qu'ils étoient soutenus par un corps de quinze cens hommes. Cette nouvelle et la déclaration qu'ils firent aussitôt du sujet de leur arrivée, se répandirent en un instant parmi les barbares, et produisirent

p321

une partie de l'effet que j'avois prévu, c'est-à-dire, que la plupart ne consultant que leur crainte, se sauverent promptement dans les forêts voisines. Cependant plusieurs de ceux qui s'étoient amassés d'abord autour d'Youngster, et auxquels il s'étoit adressé, ne voyant rien qui dût les effrayer, demeurèrent tranquilles à l'écouter. Il les flatta par ses discours et ses promesses, et il n'épargna rien pour leur faire sentir l'avantage de ses offres. Il crut les avoir ébranlés, mais comme ils étoient en petit nombre, et qu'il étoit à souhaiter que les fuyards pussent être engagés à revenir dans l'habitation, il s'imagina que le seul moyen étoit de quitter ceux qui l'avoient écouté, en les priant de faire comprendre aux autres qu'ils devoient être sans crainte, et que rien n'étoit plus avantageux pour leur nation que de s'unir par une bonne paix avec les abaquis. Il leur laissa le reste du jour et la nuit suivante pour délibérer, et il leur promit de retourner à eux le lendemain avec la même douceur et les mêmes intentions. Ce fut inutilement qu'il s'efforça de m'en amener quelques-uns, personne n'eut la hardiesse de le suivre.

p322

Je fus ravi de voir Youngster qui venoit tranquillement, et j'en augurai bien de sa négociation. Son rapport

augmenta mes espérances. Je louai sa conduite et je pris le parti d' attendre jusqu' au lendemain. Nous n' étions point éloignés de l' habitation, mais une petite colline, au pied de laquelle j' avois assis mon camp nous en cachait la vue. J' avois choisi cette situation pour ne pas effrayer trop nos ennemis par une approche brusque et précipitée. Youngster mit un ordre admirable dans notre petite armée avec toutes les précautions qui pouvoient nous empêcher de craindre la surprise. Le reste du jour s' écoula sans le moindre mouvement de la part des rouintons.

La nuit étant devenue fort sombre, on vint m' avertir lorsque je commençois à prendre un peu de repos, qu' on voyoit des tourbillons de fumée épaisse s' élever au sommet de la colline avec un éclat de lumière qui ne pouvoit signifier qu' un grand incendie. J' allai m' éclaircir par mes propres yeux. Il me fut aisé de juger que c' étoit l' habitation des rouintons qui étoit en feu, et je ne doutai pas un moment que cette cruelle

p323

nation ne l' y eut mis volontairement. Je donnai ordre que personne ne s' écartât jusqu' au jour, appréhendant quelque autre effet du désespoir de ces misérables. J' envoyai le matin Youngster à la découverte avec une partie de mes gens. Son rapport fut tel, à peu près, que je me l' étois imaginé. Les rouintons, soit par défiance de mes promesses, soit par un pur effet d' humanité et de barbarie, avoient mieux aimé abandonner le pays que de se soumettre. Ils avoient mis le feu en partant, non-seulement à leur grande habitation, mais à plusieurs petits hameaux répandus aux environs. Leurs cabanes, qui étoient de bois sec, étoient déjà entièrement consumées ; et ce qui marquoit mieux leur caractère féroce et cruel, ils avoient égorgé leurs vieillards et leurs malades. Youngster trouva encore leurs cadavres qui avoient échappé aux flâmes. Je m' affligeai de cette nouvelle par

un sentiment d'humanité. Mais un trait de cette barbarie me faisant assez connoître que je m' étois flatté vainement de pouvoir civiliser un peuple si brutal, je regardai comme un bonheur pour les abaquis d' être entierement délivrés de ces dangereux voisins. Tel

p324

fut le succès de cette expédition, qui ne devoit pas allarmer beaucoup, comme on le voit, Madame Riding et mon épouse, puisque mes sauvages n' eurent pas même l' occasion d' y tirer un coup de flêche. Je ne me serois pas tant étendu sur un événement si léger, s' il n' eut produit peu de tems après des effets si terribles, que mon sang se glace encore de l' engagement où je me suis mis de les raconter.

LIVRE 5

p325

La tranquillité et le bon ordre me parurent si bien établis parmi les abaquis, que sans penser à multiplier leurs loix et leurs obligations, je me bornai à les contenir dans l' observation exacte de celles qu' ils avoient déjà. C' étoit le seul moyen d' assurer le fruit de mes travaux,

p326

qui eut été fort incertain après mon départ si je n' eusse pris soin de lier ainsi ces bons sauvages par les chaînes de l' habitude. Quelques mois se passerent donc à répéter nos exercices ordinaires, et à attendre le retour des sauvages que j' avois fait partir pour la Virginie avec l' envoyé de Madame Lallin. Je remettois après leur retour à prendre une résolution

qui put nous conduire à quelque chose de raisonnable et d' assuré, espérant toujours de tirer de leur rapport quelques lumières capables de me déterminer. Je ne pouvois juger exactement de la longueur de leur voyage, ni du tems qu' ils avoient besoin d' y employer. C' étoit le principal sujet de mon embarras. Il m' étoit venu plus d' une fois à l' esprit, sur-tout depuis les couches de mon épouse, de partir avec elle et le reste de ma famille, pour tenter moi-même de trouver le chemin de la Caroline. Ce n' est pas que je ne m' attendisse à de grandes difficultés de la part des abaquis, qui nous étoient trop affectionnés pour consentir volontiers à notre départ : mais j' eusse réussi peut-être à les tromper, en leur faisant entendre que nous ne les abandonnions point sans retour. Nous eussions pris

p327

une escorte, ce qui eut encore aidé à leur persuader que notre dessein n' étoit pas tout-à-fait de les quitter absolument ; et nous n' eussions point eu de peine à nous en défaire, si le ciel eut beni notre route, et nous eut fait tomber dans quelque habitation angloise ou espagnole. Quelque dangereux que fut ce plan, il n' y en avoit point d' autre à choisir, en supposant que nous n' reçussions point de nouvelles de mylord. Je m' y arrêtai à la fin, comme un malade fait à un remède amer et douloureux qu' il craint presque autant que ses maux. Je le communiquai même à mon épouse et à Madame Riding, qui ne balancèrent point à l' approuver, et qui se disposerent hardiment à en courir les risques. Nous n' étions plus retenus que par la foible espérance que nos sauvages pourroient arriver au moment que nous y penserions le moins. Elle ne fut pas trompée. On nous les annonça un jour. Mon émotion fut si grande à cette nouvelle, que j' eus peine à me soutenir. Ce fut bien pis, lorsque je vis mon épouse tomber évanouie de surprise et de saisissement.

Si l' on se figure en effet quelle devoit

p328

être notre inquiétude et notre ennui
après quinze mois de séjour dans une habitation
de sauvages, et plus d' un an
qui s' étoit écoulé sans que nous eussions
entendu parler de mylord, on concevra
que le plus léger espoir ne pouvoit
manquer de nous causer une agitation
extraordinaire. Mais si ce n' étoit pas la
joie, c' étoit du moins une incertitude
de sentimens, qui nous avoit mis d' abord
dans cette violente situation. Il
fallut bientôt éprouver d' autres mouvemens,
dont la nature étoit moins
équivoque ; ce fut ceux de la plus mortelle
crainte, et par conséquent de la
tristesse la plus profonde et la plus accablante.
Les sauvages s' étoient rendus d' abord
à Powhatan. Ils y avoient vu Madame Lallin,
qui leur avoit facilité autant
qu' elle avoit pu les moyens de gagner
la Caroline. Avec le secours d' un virginien
qui sçavoit la langue angloise,
ils avoient suivi les côtes de la mer, en
s' informant dans tous les lieux habités,
si l' on avoit vu Mylord Axminster, ou
si l' on avoit quelque connoissance de
son sort. Ils n' avoient rien appris de ce
qu' ils cherchoient. Désespérant de réussir
mieux par de plus longues recherches,

p329

ils avoient repris leur route vers notre
vallée au travers de mille périls, et dans
une incertitude continuelle du chemin.
Enfin le hasard, ou plutôt la providence
qui ne vouloit plus nous laisser ignorer
nos malheurs, et qui nous en préparoit
encore de plus terribles, avoit permis
qu' ils eussent rencontré dans de vastes
deserts un de leurs compatriotes, un de
ces braves abaquis qui avoient servi
d' escorte à mylord. Ils le ramenoient
avec eux, et ce fut par lui-même que
nous nous fîmes raconter aussitôt la funeste

aventure de mylord et de ses compagnons. Ce malheureux seigneur n'avoit pas été éloigné de cinq ou six journées de la vallée des abaquis, qu'il avoit été attaqué par un nombre de sauvages à peu près égal au sien. Il les avoit mis en fuite avec un peu de perte. Ces barbares, qui étoient des habitans vagabonds du grand désert de *Drexara*, et qui passent pour les plus cruels de l'Amérique, n'avoient pas été découragés par leur défaite. La vue de mylord, qui étoit à cheval et vêtu aussi bien que les anglois de sa suite, les avoit animés à retourner à la charge, dans l'espoir du butin. Ils s'étoient attroupés seulement en beaucoup

p330

plus grand nombre, et coupant le chemin aux abaquis à quelque distance du lieu du premier combat, ils avoient fondu sur eux avec tant d'impétuosité, et une grêle si terrible de flèches, qu'ils en avoient couché par terre une grande partie. Le reste, effrayé de se voir enveloppé de toutes parts en un moment, et se trouvant même hors d'état de recourir à la fuite, avoit rendu les armes pour se conserver la vie. Ils étoient demeurés prisonniers avec mylord et ses anglois. Les vainqueurs avoient partagé cette riche proie, et s'étoient divisés eux-mêmes pour prendre différentes routes. La plupart des sauvages du désert de *Drexara* sont antropophages, du moins à l'égard de leurs prisonniers. Ils n'habitent proprement aucun lieu. Ils sont sans cesse errans, à la chasse des bêtes, et des hommes qu'ils regardent comme leur plus friand gibier. La seule raison qui leur fait donner le nom de sauvages de *Drexara*, est que cherchant les montagnes et les bois comme les lieux les plus propres à la chasse, ils aiment ce grand désert, qui est rempli de bêtes féroces, parce qu'il est couvert de forêts d'une immense étendue.

p331

J' étois tremblant et consterné en écoutant cette première partie de la relation du sauvage, et je n' osois le presser de m' apprendre ce que j' avois le plus d' envie de savoir. Un début si terrible me faisoit attendre le sort le plus affreux pour l' infortuné vicomte. Fanny étoit de son côté dans une agitation capable d' inspirer de la pitié. Nous continuâmes de prêter notre attention, sans oser ouvrir la bouche pour proférer un seul mot. Heureusement, nous dit le sauvage, je suis tombé en partage avec mylord et vingt de nos compagnons, à une bande des moins cruels et des moins avides de chair humaine. Ce n' est pas qu' ils n' ayent mangé d' abord six d' entre nous, pour rassasier leur première ardeur ; mais ils sont accoutumés d' aller chaque année sur le bord d' une grande rivière, où ils trouvent des hommes blancs et vêtus d' habits, auxquels ils donnent leurs prisonniers, pour recevoir d' eux quelque chose qu' ils aiment beaucoup. Nous avons été conservés pour cela au nombre de seize, et l' on nous a fait faire un long voyage pour arriver à la rivière ; mais les hommes blancs n' y sont pas venus cette année. Nous avons été reconduits vers le désert

p332

de Drexara, pour attendre l' année prochaine. Cependant, ajouta le sauvage, je suis sûr que tous mes compagnons ne verront point ce tems-là ; car de seize que nous étions, il y en a déjà quatre qui ont été mangés depuis mon retour de la rivière. Il nous raconta ensuite de quelle manière il s' étoit sauvé, et par quel bonheur il avoit rencontré ses trois compatriotes, après avoir erré deux mois dans des pays qui lui étoient inconnus. J' ai sçu depuis que ces hommes blancs avec lesquels les sauvages faisoient une espèce de commerce de leurs prisonniers, étoient les espagnols de *Pensacola* , qui remontent en certains tems la grande rivière du saint-esprit, et qui achètent

des esclaves pour quelques verres
d' eau-de-vie, ou pour quelques denrées
de nulle valeur.

J' ordonnai à l' abaqui de se retirer après
son récit, et l' état où j' étois ne m' empêchant
point de faire réflexion sur celui
où je voyois mon épouse, je fis en un
instant ce que non seulement je n' avois
jamais fait, mais dont je ne m' étois point
encore cru capable. Je renfermai dans
mon coeur la plus vive et la plus pressante
de toutes les douleurs ; et moi,

p333

qui me sentois prêt à succomber sous
ma peine, et à tomber sans force. J' en
trouvai assez pour affecter de la constance,
pour prendre une contenance
tranquille, et pour entreprendre en un
mot de consoler ma chere épouse. C' est
ici que j' appréhende de n' être plaint désormais
de personne. Un personnage
tel que j' ai été capable de le soutenir,
et que je vais le représenter, paroîtra si
étrange, et peut-être si contraire aux
idées communes, que si l' on me fait la
grace de le croire possible, on s' imaginera
sans doute qu' il mérite moins de
pitié que d' admiration. Il faut avoir
éprouvé les douleurs qu' un autre sent,
ou sentir du moins qu' on peut les éprouver,
pour être capable de s' y intéresser
par la compassion ; non-seulement il ne
se trouvera personne qui ait senti des
maux tels que les miens, mais à peine
se trouvera-t-il quelqu' un qui les puisse
comprendre.

La résolution que je pris donc en ce
moment de me rendre maître de tous
les témoignages extérieurs de ma peine,
devint une regle que j' ai suivie depuis
avec une incroyable constance. Je ne
prévoyois point à quoi je m' engageois.
La considération de mon épouse, dont

p334

je voulois soutenir le courage par mon

exemple, m'engagea à former intérieurement cette espèce de vœu, qui renfermoit peut-être trop de témérité. J'ai eu néanmoins la force de l'exécuter : mais qu'il m'en a coûté ! Et que le souvenir même que j'en conserve est encore rempli d'amertume ! Chère Fanny, dis-je à mon épouse, il faut bénir le ciel de ce qu'il permet du moins que nous soyons informés du malheur de mylord. Le secours de la providence ne sauroit manquer à l'innocence et à la vertu. Vous voyez qu'il l'a déjà éprouvé, en tombant heureusement dans la bande la plus humaine de sauvages. Il recevra la même protection jusqu'à la fin. Peut-être a-t-il déjà été livré aux blancs dont l'abaqui nous a parlé. Ce ne peut être que des anglois, ou des françois, ou des espagnols ; et quelque nation que ce soit de l'Europe, il est sans danger s'il est hors des mains des sauvages. Oui, me répondit-elle, en ne raisonnant que trop juste sur le sujet de nos craintes ; oui, s'il est hors des mains des sauvages : mais quelle apparence qu'il soit délivré de ces bêtes cruelles ? Il n'y a que deux mois, suivant le rapport de l'abaqui, qu'ils sont revenus de leur grande rivière ;

p335

qu'ils n'y doivent retourner que l'année prochaine : et qui sait s'ils épargneront si long-tems la vie de mon cher père ? Elle fonda en larmes en parlant ainsi, et sa tendresse lui représentant vivement tout ce qu'elle avoit à craindre, elle paroissoit aussi effrayée que si elle eut vu mylord prêt d'être dévoré par les sauvages. Je lui dis pour la rassurer que ces barbares étant accoutumés à faire commerce de leurs prisonniers, il n'y avoit nulle raison de craindre qu'ils ne suivissent point leur usage ordinaire ; que je préviendrois d'ailleurs tous les effets de leur cruauté, mon dessein étant de me mettre incessamment à la tête de deux mille abaquis, et de me servir des lumières que je pourrois tirer de celui qui avoit été compagnon de mylord, pour prendre

le chemin du désert de Drexara ; que le ciel seroit mon guide dans une entreprise où sa bonté et sa justice étoient intéressées ; enfin, que j' espérois de trouver mylord, ce qui étoit le seul point difficile, et que rien ne me seroit si aisé que de le délivrer. Fanny avoit trop de solidité d' esprit pour se laisser flatter par de fausses espérances. Elle sentit aussi parfaitement que

p336

moi toutes les difficultés de mon dessein, et voici le parti qu' elle prit sur le champ. Je suis persuadée, me dit-elle, que vous n' abandonnerez point mon pere, et que vous exécuterez ce que vous venez de me promettre ; mais je vois les périls et l' incertitude d' une telle entreprise. Vous ne pouvez point me laisser ici derriere vous, au risque de tout ce qui peut m' arriver pendant votre absence, et presque certaine en vous quittant de ne vous revoir jamais. Il n' y a donc pour moi nul autre parti à prendre, que celui de partir avec vous. Nous retrouverons mon pere, ou nous périrons tous ensemble en le cherchant. Quelque étrange que fut cette proposition, je ne pouvois raisonnablement la combattre. Cependant je lui fis appercevoir plusieurs raisons qui la rendoient presque impossible. Nous n' avons point de voitures pour elle, sa fille et Madame Riding, et pour leurs deux femmes. Cette seule difficulté étoit insurmontable. Elle me répondit qu' elle la sentoit, et qu' elle n' en étoit point effrayée ; qu' elles iroient à pied comme moi, aussi souvent que leur foiblesse le pourroit permettre ; que si elles se trouvoient trop fatiguées, il seroit

p337

aisé de leur composer des brancards que je ferois porter par nos abaquis ; que si j' en prenois deux mille avec

nous, ils pourroient se succéder tour à tour, et nous rendre ce service sans beaucoup de peines et d' embarras. Pour les provisions de vivres qui formoient une autre difficulté, elle ne put être arrêtée par la crainte d' en manquer, et elle se résolut à faire comme moi son principal fonds sur la prodigieuse quantité des bêtes fauves qu' on trouve de tous côtés en Amérique, et que nos sauvages ne manqueroient pas de tuer continuellement.

Nous partirons, lui dis-je en l' embrassant, chere Fanny, nous partirons.

J' admire votre courage, et je veux me persuader que c' est pour lui donner un heureux succès que le ciel vous l' inspire.

Je ne tardai point à communiquer notre résolution aux abaquis. Je ne leur en parlai que comme d' une expédition que je voulois entreprendre pour venger leurs compagnons, et pour délivrer mylord. Toute la nation s' offrit avec ardeur ; mais faisant beaucoup moins de cas du nombre que du courage et du bon ordre, je déclarai que je ne voulois être accompagné que de ceux qui avoient été disciplinés par Youngster.

p338

C' étoit un corps d' environ deux mille hommes qui paroissoient tous résolus et vigoureux. Ceux que nous laissâmes dans l' habitation, marquerent du chagrin de voir partir avec moi mon épouse et toute ma famille ; mais ils n' eurent pas néanmoins le moindre soupçon qu' ils alloient nous perdre pour toujours. Dans toute autre circonstance nous n' eussions peut-être pas quitté sans quelque regret ce bon peuple, dans lequel nous n' avons trouvé pendant un si long séjour que de la docilité, de la soumission et tous les témoignages d' un sincère attachement. Le souvenir de leurs bienfaits n' est jamais sorti de ma mémoire ; et j' ai prié le ciel pendant toute ma vie d' affermir parmi eux la connoissance et l' amour du bien, que je me suis efforcé de leur inspirer. Quoique j' eusse borné le nombre de

ceux qui devoient être de notre expédition,
je ne pus refuser la satisfaction
de me suivre à quelques particuliers qui
m'avoient été les plus affectionnés. J'eus
regret de ne pouvoir l'accorder au vieil
Iglou, qui, consultant moins son âge
et ses forces, que son zèle, auroit entrepris
de me suivre au bout du monde.
Mais je consentis que Rem, sa fille, accompagnât

p339

mon épouse ; sans parler de
son attachement qui méritoit cette récompense,
je crus qu'il y auroit mille
occasions où ses services pourroient être
utiles à Fanny et à ma fille. Enfin nous
partimes après nous être mis sous la protection
du ciel, et l'avoir sollicité mille
fois par les plus ardentes effusions de
notre coeur.

Ciel ! Quel départ et quelle entreprise !
Je sçavois à peine de quel côté tourner
nos premiers pas. Je concevois seulement
qu'étant dans la Floride au-delà
des monts Apalaches, j'avois au midi le
golfe du Mexique, et à l'orient les
côtes de la mer du nord. Il me paroissoit
assez vraisemblable que les hommes
blancs, dont les sauvages m'avoient
parlé, n'étoient autres que les espagnols
qui devoient remonter quelque grande
riviere depuis le golfe du Mexique, car
je n'en connoissois point vers la mer du
nord jusqu'à la pointe de Tegeste, qui
fut de la grandeur de celle que le sauvage
m'avoit représentée. Pour le *désert*
de Drexara, que j'appelle de ce nom
en traduisant littéralement celui que le
prisonnier abaqi lui donnoit, je n'en
avois jamais entendu parler : l'unique
connoissance que je pusse en avoir, je la

p340

tirois de la comparaison que je faisais
de son récit avec l'opinion où j'étois
que les hommes blancs étoient des espagnols ;
et j'en conclus que ce désert

devoit être par rapport à nous, au midi, ou un peu plus sur la droite en tirant à l'occident. à la vérité, cela s'accordait mal avec la route des trois sauvages que j'avois envoyés à la Caroline, et avec la rencontre qu'ils avoient faite du prisonnier, mais je sçavois de leur propre aveu qu'ils n'avoient point tenu de route certaine, et je jugeois par la longueur de leur marche, qu'ils s'étoient prodigieusement égarés. Telles étoient les lumières ou plutôt les profondes obscurités qui servoient de guides à notre malheureux voyage. Il faut néanmoins que je le confesse, pour ne pas donner une idée trop affreuse de mon embarras, j'avois un autre espoir sans lequel il y auroit eu une extrême folie à me précipiter ainsi dans un labyrinthe inexplicable. Je comptois sur les éclaircissemens que je pourrois tirer des diverses nations qui se trouveroient sur notre route, et je n'appréhendois point leur rencontre, parce que j'étois assez bien escorté pour ne rien craindre de leur barbarie.

p341

Nous marchâmes les huit premiers jours avec beaucoup de facilité. Quoique la chaleur fut assez grande, le zèle de mes abaquis se soutenoit merveilleusement. Ils portoient sans répugnance les quatre brancards des femmes, et comme ils se succédoient au moindre signe de lassitude, il ne me parut point qu'ils fussent fatigués de cet exercice. Je les animois d'ailleurs en marchant à leur tête ; et sentant le besoin que j'avois de leur secours, je prenois un air de confiance et de résolution capable de leur en inspirer. Cependant, soit qu'ils ne fussent point aussi endurcis à la fatigue que les sauvages vagabonds qui sont accoutumés à marcher continuellement, soit que la chaleur et le changement d'air pussent contribuer à les affoiblir, il y en eut un grand nombre qui se trouverent attaqués tout d'un coup d'une maladie dangereuse. Ce fâcheux accident nous contraignit d'arrêter.

Je choisis pour prendre quelques jours de repos une prairie agréable, au long d' une riviere, dont les bords étoient couverts d' arbres assez touffus pour nous défendre de l' ardeur du soleil. Cette précaution n' empêcha point qu' il ne me mourût en deux jours trente

p342

de mes plus braves sauvages. Je ne tardai point à m' appercevoir par les progrès du mal, qu' il étoit contagieux. Je perdis quinze hommes le jour d' après, et l' on venoit m' avertir à tous momens qu' il y en avoit quantité d' autres qui étoient menacés du même sort. En moins de sept jours il s' en trouva huit cens de malades, et environ deux cens emportés par la force du mal. Plein d' une mortelle inquiétude pour le danger de mon épouse, je la fis séparer avec ses femmes du gros de la troupe, et je défendis sous peine de mort aux sauvages de s' approcher du lieu où elle étoit. Je chargeai Youngster du soin de veiller auprès d' elle, tandis que je m' occuperois à chercher quelque remede au mal de mes pauvres abaquis. Mais le brave et fidele Youngster fut atteint lui-même de cette funeste maladie, et je le vis expirer tristement deux jours après. Le courroux du ciel me poursuivoit. De tant de malheureux qui expiroient à mes yeux, j' étois sans doute le plus à plaindre, quoique la bonté de mon tempérament me soutînt contre l' air infecté que je respirois à tous momens. J' étois sans cesse au milieu de mes abaquis,

p343

à les exhorter, à les consoler, à les interroger sur la nature et les symptômes de leur mal. Je séparois les malades d' avec ceux qui ne l' étoient point encore ; je faisois transporter les morts, de peur que le danger n' augmentât par

l' infection des cadavres ; j' étois partout,
je prêtois la main moi-même à
l' ouvrage le plus pénible, je me ménageois
moins que le plus misérable de
mes sauvages. Cependant il me venoit
souvent à l' esprit, qu' un zele si inconsideré
pouvoit devenir pernicieux à
mon épouse. Je craignois, en retournant
le soir auprès d' elle, de lui communiquer
quelque chose de l' air contagieux
que j' avois respiré. Je pris le
parti de me laver chaque jour dans
la riviere, avant que de la revoir,
et de me couvrir de peaux différentes
de celles que je portois en visitant
les malades. Qu' auroit-ce été si
le mal m' eût attaqué moi-même ! Affreuse
crainte ! J' en détournois mon
attention, comme un criminel tâche
d' éviter la pensée de son supplice. Je
composois mon visage en m' approchant
de Fanny, et loin de lui apprendre les
progrès continuels de la maladie qui
m' enlevait tous les jours douze, quinze,

p344

et quelquefois vingt abaquis, je la
flattois par l' espoir d' un heureux changement.
Elle feignoit de me croire, et
dans le tems que je lui déguisois ainsi
nos maux pour lui épargner le chagrin
de les connoître, elle dissimuloit de
même en affectant de les ignorer, de
peur que ce n' en fût un nouveau pour
moi que de l' y croire trop sensible.
Dans ce terrible désastre ce fut un
bonheur extrême, qu' elle, sa fille et ses
femmes se conservassent dans une santé
parfaite. Nous passâmes trois semaines
entieres dans le même lieu, sans la
moindre apparence que nos miseres
pussent diminuer. Il m' étoit mort environ
quatre cens sauvages, et le mal
continuant à se répandre, j' étois menacé
de les perdre tous avec le même
malheur. Je résolus de changer d' air, en
plaçant mon camp sur une éminence
qui ne paroissoit éloignée que d' une
journée des vastes prairies où nous
étions. Je donnai ordre aux sauvages
de se préparer au départ. Mais je crus

m' appercevoir qu' ils ne recevoient pas volontiers cette nouvelle. Quoique le lieu où je voulois les conduire fût assez proche, il s' avançoit sur notre route, et quelques-uns d' entr' eux me firent connoître

p345

qu' ils s' attendoient moins à la continuer, qu' à retourner promptement vers leur habitation. Nouveau sujet d' une extrême inquiétude. Je cessai de les presser, pour me donner le tems d' approfondir leurs dispositions. Je reconnus bientôt que leur refus n' étoit point un mouvement qui fût né tout d' un coup. Ils s' étoient assemblés plusieurs fois pendant la nuit, pour délibérer sur le parti qu' ils devoient prendre, et la discipline s' étant beaucoup relâchée parmi eux depuis la mort d' Youngster, ils avoient murmuré contre moi, comme s' ils eussent dû m' accuser du malheur qui leur étoit arrivé. Je les trouvai donc si aigris et si mal disposés à l' obéissance, que j' appréhendai de ne pouvoir les contenir long-tems dans le respect qu' ils avoient eu pour moi jusqu' alors. Les conséquences n' en pouvoient être que très-funestes. La moindre, et celle à laquelle je devois m' attendre naturellement, étoit de me voir abandonner tout d' un coup, et de demeurer avec ma famille à la merci des bêtes, ou d' autres sauvages aussi cruels qu' elles. J' employai pendant quelques jours les sollicitations et les instances, auprès de ceux dont la fidélité

p346

m' étoit moins suspecte, et je les engageai à faire eux mêmes leurs efforts pour ramener l' esprit de leurs compagnons. Ils y travaillèrent inutilement. La vûe même de cinq ou six cens de leurs semblables qui étoient encore atteints de la maladie, et qu' ils devoient par conséquent se résoudre à laisser

après eux, ne fit nulle impression sur les rebelles, et n' eut pas le pouvoir de les faire consentir du moins à attendre leur rétablissement. Il sembloit qu' après avoir déclaré le desir qu' ils avoient de retourner sur leurs pas, ils eussent quelque chose à craindre s' ils différoient à partir. Ils étoient sourds à toutes mes raisons, ils refusoient de les entendre ; semblables à un troupeau de bêtes qui se porte impétueusement toutes ensemble vers le même milieu, lorsqu' elles y sont déterminées par quelque mouvement dont elles ne voyent pas même la cause. Enfin je ne reconnus plus dans mes bons abaquis qu' une troupe de sauvages capricieux et inflexibles.

Le mal me parut sans remede. Le seul qui me restoit et que je me déterminai à tenter, acheva de me perdre, en donnant occasion à ces misérables

p347

d' exécuter tout-à-fait leur résolution. Je les fis assembler autour de moi, et leur ayant reproché d' un air fier leur inconstance et leur perfidie, j' ajoutois que j' étois assez bien instruit néanmoins que le nombre des perfides étoit petit, et qu' il y en avoit beaucoup parmi eux qui étoient disposés à me demeurer fideles : que je voulois les connoître, et faire d' eux la distinction qu' ils méritoient, prêt à consentir que les autres s' éloignassent pour jamais de ma présence, et qu' ils retournassent sur le champ à l' habitation. Mon espérance étoit que la honte de passer publiquement pour perfides, les retiendroit peut-être malgré eux dans le devoir. J' ordonnai en même-tems que ceux qui vouloient m' abandonner passassent à ma gauche, et que les autres se tinsent à ma droite. J' observois leur contenance. Il se passa quelques momens, sans que personne osât quitter sa place. Ils se regardoient les uns les autres avec un air d' étonnement et d' incertitude. Enfin, quelques-uns des plus mutins s' étant placés brusquement à ma gauche,

ils furent suivis aussitôt du plus grand nombre. à peine eurent-ils pris un moment pour se reconnoître et s' assurer

p348

les uns des autres, qu' ils me tournerent le dos avec un grand cri, et qu' ils prirent la fuite tous ensemble en tirant vers l' habitation. Il en restoit à ma droite plus de trois cens, dont j' avois lieu du moins de croire la fidélité assurée ; mais ceux-ci même voyant fuir leurs compagnons, et ayant demeuré quelque tems comme incertains à les regarder, me quitterent tout d' un coup pour les suivre, sans que mes prieres ni mes reproches fussent capables de les arrêter. Quelle idée pourrois-je donner ici de ma douleur et de ma consternation ! Ce sont-là de ces excès qui ne peuvent se représenter. Je demurai absolument seul au milieu de la prairie. Les deux anglois qui me restoient ne quittant point mon épouse, et le quartier des malades étant à cinq cens pas dans un endroit couvert d' arbres, je ne me trouvai pas même accompagné d' un seul sauvage de qui je pusse espérer le foible soulagement qu' on trouve à avoir quelqu' un pour témoin de ses peines. Ce n' étoit pas à mon épouse que je voulois les confier : elle les eût partagées, et les siennes n' étoient propres qu' à augmenter mon désespoir. Il fallut les dévorer dans

p349

le fond de mon coeur. Je m' assis sur l' herbe dans le lieu même où j' étois. Avec quelque rigueur que le ciel parut s' obstiner à ma perte, j' y levai les yeux pour intéresser sa bonté et pour attester sa justice. Je lui demandai, sinon les consolations qui pouvoient diminuer mes douleurs, du moins un secours de lumieres qui pût diriger ma conduite, et me faire voir quelque jour à l' espérance dans un état où je ne pouvois

me persuader qu' il eut réduit personne
avant moi. ô Dieu, m' ecrai-je
mille fois, est-ce le désespoir qui vous
honore ! Si c' est par bonté que vous formez
vos ouvrages, comment prenez-vous
plaisir à les détruire ? Que voulez-vous
que je devienne ? Que ferez-vous
de mylord, de ma malheureuse épouse
et de ma fille ? Qu' ai-je donc gagné à
vous invoquer, si vous n' écoutez jamais
mes prières ? ô Dieu ! écoutez-moi, et
prenez pitié de vos malheureuses créatures.
Cependant après avoir passé quelque
tems dans ces agitations, je recueillis
tous mes esprits, pour tirer des circonstances
de notre misere les foibles ressources
que je pourrois y appercevoir.
Il me parut d' abord qu' il n' y avoit point

p350

à délibérer sur le lieu vers lequel nous
devions penser à prendre notre chemin.
Toute apparence d' espoir eut été vaine,
excepté du côté des abaquis. Lorsque
j' eus reconnu entierement la nécessité
de prendre ce parti, je me repentis amerement
de n' avoir pas cédé à l' impatience
des fugitifs. Mais ce regret étant
inutile, j' examinai s' il y auroit désormais
de la sûreté pour nous, même
parmi ces sauvages, après le tour de
perfidie dont leur jeunesse avoit été capable.
Je m' imaginai qu' ils pourroient
craindre que je ne les punisse ; et la
honte du crime ou la crainte du châtement
acheve quelquefois de faire violer
tous les devoirs à ceux qui ne sont
encore coupables qu' à demi. Cependant
je me flattai que ma douceur pourroit
me les réconcilier, et faire renaître en
eux la confiance. Il y avoit deux difficultés
qui me causerent beaucoup plus
de crainte et d' embarras. L' une regardoit
les périls de la route. Nous allions
nous trouver exposés à la rencontre et
aux insultes de tous ceux qu' il plairoit
au ciel d' amener sur notre chemin ;
mais le danger étoit égal, de quelque
côté que nous pussions tourner, et nous
n' eussions pas été plus sûrs de l' éviter

en nous déterminant même à ne pas changer de lieu. Il falloit donc s' en remettre à la providence et continuer d' implorer son secours. Le second obstacle étoit la fatigue d' une marche de dix jours que les deux dames et leurs femmes ne pouvoient avoir la force de supporter. Je n' avois que Rem et mes deux anglois ; du grand nombre de sauvages qui étoient malades, il n' y en avoit pas un de qui je pusse espérer la moindre assistance. C' étoit une nécessité que les deux femmes-de-chambre marchassent à pied, quelque peine qui leur en put coûter, et je me résolus à me charger moi même de l' emploi de porter mon épouse avec Rem, tandis que les deux anglois rendroient le même service à Madame Riding.

Je pensai ensuite à ce qu' alloient devenir les misérables sauvages que nous serions obligés de laisser derriere nous. La fâcheuse espèce de maladie dont ils étoient atteints, les rendoit si foibles et si languissans, qu' ils n' avoient pas la force de se soutenir sur leurs pieds. Il en périssoit tous les jours à-peu-près le même nombre, et ma présence ne leur étoit assurément d' aucun secours. Cependant en mettant mon coeur à l' épreuve, je ne

me sentis point capable d' abandonner tant de malheureux à l' horreur d' un tel sort. Je ne leur étois d' aucune utilité pour la guérison de leurs maux : mais je remarquois qu' ils recevoient de la consolation de mes visites, et qu' ils en avoient de la reconnoissance en expirant. C' en fut assez pour me faire prendre la résolution d' attendre à partir jusqu' à ce que la maladie les eut emporté tous, et de continuer à leur rendre tous les bons offices qui étoient en mon pouvoir. Je considérois d' ailleurs qu' ils n' avoient entrepris le voyage que par zèle pour mon service et par obéissance à mes ordres. Je crus leur

devoir par reconnaissance ce que je me sentois porté à leur accorder par tendresse de coeur et par humanité. La faim n' étoit pas un mal que nous dussions appréhender. Nos perfides déserteurs, qui n' avoient point eu d' autre occupation que la chasse pendant plus de trois semaines, nous avoient laissé une quantité immense de gibier qu' ils avoient fait sécher au soleil, suivant leur usage ; et nous trouvions à chaque pas dans la prairie des oeufs de diverses sortes d' oiseaux, dont nous faisons notre mets le plus délicat.

p353

Ce plan étoit le plus raisonnable que la prudence pût m' inspirer dans une conjoncture si difficile. C' étoit même le seul auquel je pusse m' arrêter. Mais l' ascendant de ma mauvaise fortune devoit l' emporter sur tous mes projets, pour les détruire ou pour les faire tourner à ma perte.

Je ne me hâtai point de retourner auprès de mon épouse plus promptement qu' à l' ordinaire : un air de trouble et d' empressement l' auroit trop allarmée. Je ne la vis que le soir, après avoir visité mes malades et les avoir informé de la perfidie de leurs compagnons, qu' ils apprirent avec une indignation furieuse. Ils furent si vivement touchés de la promesse que je leur fis de demeurer avec eux, que leur reconnaissance éclata par mille témoignages. Je me crus payé dès ce moment de tout ce que j' avois fait pour eux. La nuit étant venue, je me rendis auprès de Fanny, qui ignoroit encore le départ de nos infidèles, parce que le lieu de sa demeure étoit extrêmement à l' écart. Il étoit couvert d' une petite colline qui le séparoit de la prairie, et qui étant ombragée d' arbres épais, arrêtoit jusqu' à une certaine hauteur la communication

p354

du mauvais air. Je lui avois construit
une cabane de branches et de feuillages
où elle pouvoit être commodément
avec ses femmes, de sorte que sans
être fort à son aise elle n' avoit du moins
rien à souffrir des injures de l' air, ni
rien à craindre de la contagion. J' observois
exactement la coutume que j' avois
prise de me mettre nud dans la riviere
à quelque distance de sa cabane, et de
changer d' habits avant que de m' en approcher.
Quoique je me fusse replongé
dans mes tristes méditations en quittant
le quartier des malades, et que je
n' eusse point cessé de m' affliger jusqu' au
moment que je la vis, je pris une contenance
paisible en entrant dans sa cabane.
Elle me demanda de mes nouvelles,
et celle de mes compagnons. Ils sont
partis, lui répondis-je tranquillement.
Il n' en seroit point échappé un s' ils
étoient demeurés ici plus long-tems.
Nous serons obligés nous-mêmes de
retourner à l' habitation aussitôt que nos
malades seront morts ou guéris.
L' air calme de mon récit n' empêcha
point que sa surprise ne fut extrême.
Elle me regarda fixement pour démêler
ma disposition dans mes yeux, comme
si elle se fût doutée qu' un évènement si

p355

subit et si peu attendu avoit une cause
extraordinaire. Madame Riding ne marqua
pas moins d' étonnement, et elles
s' efforcèrent toutes deux de me faire
expliquer davantage. Je demurai ferme
à leur cacher la vérité : je convins même
qu' il y avoit de la justice dans le reproche
qu' elles me firent, d' avoir manqué
de prudence en ne retenant pas du
moins un certain nombre d' abaquis
pour nous servir d' escorte. Ce fut ainsi
que tout le poids de cette terrible aventure
tomba sur moi seul, et que je m' accoutumai
plus que jamais à prendre un
front de philosophe au milieu de mes
plus cruelles douleurs.
Avant que la maladie des sauvages
parut se relâcher, il se passa cinq semaines,

qui furent pour moi cinq années
d' un cruel martyre. Les réflexions
continuelles que je faisais sur mon sort,
mes allarmes qui ne pouvoient diminuer
tant que je ne verrois point de ressource
assurée contre les périls de notre retour,
la violence que je me faisais pour les
cacher, me firent sentir dans ce court
espace plus de tourmens réunis que je
n' en avois éprouvé dans toute ma vie.
Enfin la contagion cessa tout-à-fait, et
de plus de cinq cens abaquis qui étoient

p356

demeurés malades au départ de leurs
compagnons, à peine nous en resta-t-il
soixante. Je pensai néanmoins à partir
avec ces tristes restes qui étoient échappés
au courroux du ciel. J' en fis la proposition
à mon épouse. Elle versa des
larmes en la recevant. Je crus comme
elle que sa douleur ne venoit que de
la nécessité où nous nous trouvions d' abandonner
l' entreprise que nous avions
formée pour le salut de mylord. Cette
raison sans doute justifioit assez bien sa
tristesse et la mienne. Mais elle m' a confessé
depuis qu' il se passoit alors dans
son coeur des mouvemens plus vifs encore
que ceux qui devoient y être excités
par nos malheurs présens, soit que
ce fut l' obscurité de notre sort qui lui
causât des agitations qu' elle ne pouvoit
démêler, soit que ce fut en effet un
pressentiment de l' horrible catastrophe
où le ciel vouloit nous conduire avant
que de nous faire quitter l' Amérique.
C' est un récit simple que je promets
ici. L' événement tragique que je suis au
moment de raconter, n' a besoin ni de
préparations, ni d' ornemens pour émouvoir
un lecteur qui n' est pas né barbare,
et qui n' a point honte d' être homme ;
c' est-à-dire, sensible aux mouvemens

p357

d' une juste compassion. Qu' on ne s' attende

pas même qu' en rapportant ce
qui m' est arrivé, j' entreprenne d' exprimer
ce que j' ai senti. L' expression de la
parole n' est qu' une invention de l' art ;
image infidelle, qui répondroit trop mal
aux sentimens les plus vifs et les plus
intimes de la nature.

Nous partîmes. Mon épouse trembloit
en se mettant sur le brancard. Elle
portoit sa fille dans ses bras. J' embrassai
tendrement ces deux chers objets de
mon affection, et je les recommandai
intérieurement aux puissances supérieures
qui sont chargées du soin de l' innocence.
Quelque foible que fut encore
la santé de mes abaquis, ils ne souffrirent
point que je misse la main au brancard.
Ils partagerent entre-eux cette fatigue
et se releverent successivement.
Madame Riding fut portée de même.
Je marchois près de mon épouse, occupé
de tout ce que j' avois à espérer et
à craindre ; mais sur-tout de la réception
à laquelle je devois m' attendre dans
l' habitation des abaquis. Notre marche
duroit depuis deux jours, et nous suivions
sans difficulté la route par où nous
étions venus. Quelques-uns de mes sauvages,
à qui j' avois fait prendre les devans

p358

par précaution, avec ordre d' avoir
sans cesse les yeux ouverts pour
observer les environs, s' arrêterent au
sommet d' une colline. Après quelques
momens d' une considération fort attentive,
ils retournerent brusquement vers
nous en courant avec une vitesse extraordinaire.
Comme ils étoient à plus
de mille pas de distance, je m' arrêtai
pour les attendre, dans l' espérance que
s' ils nous apportoit quelque nouvelle
fâcheuse, j' aurois le tems de m' écarter
à droite ou à gauche avec toute
ma suite. J' avois les yeux tournés continuellement
vers eux. à peine furent-ils
au bas de la colline, que je vis paroître
au sommet qu' ils venoient de
quitter, vingt ou trente personnes qui
sembloient les poursuivre, et qui cessèrent
néanmoins tout d' un coup d' avancer,

lorsqu' ils eurent apperçus sans
doute le gros de mes gens qui s' étoient
réunis autour de moi. Vingt ou trente
ennemis n' étant point un nombre que
je pusse craindre, je ne crus pas devoir
donner le moindre signe de frayeur,
d' autant plus qu' ils nous avoient découvert,
et que notre fuite ne pouvoit
être assez prompte pour leur ôter le
moyen de nous joindre, si c' étoit leur

p359

dessein. Je résolus même, après un moment
de délibération, de faire marcher
une partie de mes sauvages au-devant
d' eux, sous la conduite des deux anglois,
pour prévenir leur attaque s' ils
venoient avec de mauvaises intentions,
et de demeurer auprès de mon épouse
avec quinze abaquis, que je retins
comme un corps de réserve. Pendant
que je faisais cette distribution, je découvrais
de nouveaux venus qui arrivoient
comme à la file. Le nombre s' en
accrut tellement que je ne doutai point
qu' ils ne fussent déjà plus de cinq ou six
cens. Je sentis aussitôt que j' avois besoin
du secours du ciel, et que ni la
valeur, ni la prudence ne pouvoit me
tirer heureusement d' un pas si dangereux.
ô Dieu ! Vous sçavez avec quelle ardeur
je vous invoquai. Autant de soupirs
qui sortirent du fond de mon coeur,
autant de prieres enflammées qui sollicitèrent
votre puissante assistance. Je
conjurai mon épouse de demeurer sur
son brancard, et je lui confessai en deux
mots que nous étions à l' extrêmité du
péril. Cependant, lui dis-je, rendez-vous
maitresse de votre crainte, ne
faisons rien avec imprudence : c' est

p360

quelquefois dans le dernier danger que
le ciel fait éclater son secours, et peut-être
est-ce à ce moment qu' il nous le
réserve. J' avois le coeur si serré en lui

tenant ce discours, qu' il n' étoit point capable de s' ouvrir à l' espérance. Je l' embrassai. Elle me pria de ménager ma vie et de penser que je me devois à elle et à ma fille. Je ne lui répondis point, de peur d' augmenter son trouble en lui laissant voir le mien ; et me contentant de lui serrer la main, je la quittai, résolu d' aller en personne au-devant de nos ennemis.

J' avois deux raisons qui me portoient à prendre ce parti ; l' une étoit la crainte que le combat se livrant trop près des femmes, elles ne fussent exposées à l' atteinte des flèches ; l' autre, une envie pressante de tenter le caractère des sauvages, avant que d' en venir aux mains et que de leur laisser le tems de s' approcher davantage. Mes avant-coureurs n' avoient point d' autre éclaircissement à me donner, que celui que je pouvois prendre par mes propres yeux. Ils s' étoient mis à fuir, comme j' ai dit aussitôt qu' ils s' étoient vû poursuivis. N' ayant donc plus un moment à perdre, je laissai les deux anglois avec mon épouse,

p361

et me faisant suivre de mes soixante abaquis, je marchai assez fièrement vers nos ennemis, qui s' avançoient avec plus d' ordre que je n' en eusse attendu d' une troupe de sauvages. Surpris peut-être de nous voir une contenance si résolue malgré notre petit nombre, ils s' arrêterent à cent pas de nous. Je continuois d' aller vers eux, et mon dessein étoit de me détacher seul pour les aborder avec des signes de paix et de soumission. Mais lorsque nous eûmes fait quelques pas davantage, un abaqi me dit que nous étions perdus, et qu' il reconnoissoit les rouintons. Ce nom me pénétra d' horreur jusqu' au fond de l' ame. ô dieu ! Les rouintons ! Je demeurai comme immobile, sans savoir à quoi me déterminer. Eux qui reconnurent presque aussitôt mes compagnons pour des abaquis, ne tarderent pas un moment à décocher sur nous une grêle de flèches. Les abaquis avoient été soutenus

jusqu' alors par la confiance qu' ils
avoient en moi ; mais ils me tournerent
le dos, lorsqu' ils virent quels ennemis
ils avoient à combattre. Si leur petit
nombre rendoit leur fuite excusable,
elle ne leur fut pas moins inutile, car
leurs cruels ennemis les poursuivirent

p362

avec tant d' ardeur, qu' il n' y eut point
un seul de ces misérables assez heureux
pour leur échapper.
Au moment qu' ils commencèrent à
fuir j' étois encore à trente pas au moins
des rouintons. Peut-être aurois-je pris
aussi le parti de la fuite, si je n' eusse
eu que ma vie à conserver ; mais j' étois
résolu au contraire de la sacrifier
mille fois, pour un intérêt qui m' étoit
bien plus cher qu' elle, et si je ne pouvois
la rendre utile à mon épouse et à
ma fille, le seul bonheur que j' eusse à
souhaiter étoit de la perdre. Un instant
de réflexion me fit comprendre que je
ne devois rien espérer de la résistance.
Je jettai mes armes à terre, pour ôter
aux rouintons la pensée que j' eusse dessein
de m' en servir. Quelques-uns se
saisirent de moi, pendant que leurs
compagnons étoient à la poursuite des
abaquis. Ils reconnurent aisément que
je n' étois point de la nation qu' ils
haïssoient, et ils demeurèrent quelque
tems à examiner la maniere dont j' étois
vêtu, sans faire paroître qu' ils eussent
dessein de me maltraiter.
Quoique leur langage ne fut pas
tout-à-fait le même que celui des abaquis,
j' y trouvai assez de ressemblance

p363

pour espérer qu' ils pourroient m' entendre.
Braves américains, leur dis-je
d' un ton humble et suppliant, je ne suis
pas votre ennemi. Je suis un malheureux
étranger que le hasard a conduit dans
ce désert, et qui ne venoit à vous avec

les abaquis que pour vous demander de la protection et de l' amitié. J' implore votre pitié pour ma vie et pour celle de ma famille qui va tomber aussi entre vos mains. Laissez-vous toucher par la misere d' un homme qui ne vous a jamais offensé. Ces impitoyables sauvages se regarderent les uns les autres en riant, ou plutôt en grinçant les dents d' une maniere effroyable. Leurs regards étoient vifs et brillans, mais de cet air cruel et malin qu' on représente ordinairement dans les yeux d' un tigre.

Leur taille étoit courte et ramassée, et presque tous avoient la bouche d' une grandeur démesurée. Je jugeai qu' ils n' avoient point encore apperçu mon épouse, car ayant tourné les yeux de son côté lorsque je leur eus parlé d' elle, ils prirent leur course vers le lieu où elle étoit. Les plus prompts la joignirent en un instant, tandis qu' un petit nombre me conduisoit après eux en me tenant les deux bras. Je me sentois défaillir

p364

de crainte, et je me croyois au mortel moment d' éprouver tout ce qu' un pere et un époux ont à redouter de plus funeste.

J' arrivai néanmoins auprès du brancard. J' y trouvai Fanny sans connoissance, et ma fille dans ses bras, en danger de se tuer en tombant. Peut-être les sauvages crurent-ils mon épouse morte, car ils la laissoient seule sans le moindre secours, et ils s' occupoient à considérer Madame Riding et les deux femmes qui sans être tombées évanouies, avoient perdu la parole de frayeur et de saisissement. N' ayant rien à ménager dans une si terrible circonstance, je me dégageai assez violemment des mains de ceux qui me retenoient, et je me jettai sur le visage de mon épouse avec des mouvemens trop confus pour être représentés. Je soutins ma fille d' une main ; tandis que je m' efforçois de ranimer sa malheureuse mere, en serrant mes levres contre les siennes, pour lui communiquer une partie du peu de

forces qui me restoient. Elle ouvrit à la fin les yeux. Où est ma fille, dit-elle dans son premier mouvement ? Et voyant que je la tenois entre mes bras, oh ! Cleveland, s'écria-t-elle, avec un soupir

p365

qu' elle avoit à peine la force de pousser, donnez-moi mon enfant ; ne me quittez pas ; je sens que je n' en puis plus ; nous sommes perdus, n' est-ce pas, et il n' y a plus rien à espérer ? Je n' eus le tems de lui dire que deux mots de consolation. Je la conjurai de prendre un peu de courage. Le ciel, lui dis-je, ne peut nous abandonner sans cruauté. Soutenez-vous un moment : ils ne m' ont point encore maltraité, et peut-être ces barbares se laisseront-ils fléchir.

Pendant ce tems-là, ceux qui avoient poursuivi les abaquis n' ayant point tardé à leur couper le chemin et à les arrêter, revenoient triomphans avec leur proie, et s' approchoient de nous en poussant des cris qui me glaçoient d' horreur. Ils furent à nous en un instant. La foule de ceux qui eurent la curiosité de voir mon épouse m' écarta d' elle en me pressant de tous côtés. Ils ne lui firent point d' insulte, mais elle eut à essayer les regards d' une multitude d' hommes affreux, qui augmentoient sa frayeur en prenant ses mains pour les considérer, ou en fixant leurs yeux féroces sur les siens. Je continuois de tenir ma fille dans mes bras. Il n' y avoit point moyen

p366

d' employer les prieres, ni même de les faire entendre, dans l' agitation où je voyois cette troupe furieuse, et parmi le bruit confus des cris continuels de leur joie. à qui d' entre-eux me serois-je adressé ? Il sembloit qu' ils me méprisassent et qu' ils me comptassent pour rien, en me voyant porter ma fille d' un

air abattu. Ils ne faisoient plus d' attention à moi. Je vins à bout de me rapprocher de mon épouse, et la foule diminuant autour d' elle, je m' assis à terre près de son brancard. Je ne sçais point encore, lui dis-je, à quoi nous devons nous attendre. Espérons que le ciel fera quelque chose en notre faveur. C' est déjà beaucoup qu' ils nous ayent épargné dans le mouvement de leur premiere furie. La malheureuse Fanny étoit dans un abattement qui ne lui permettoit gueres de répondre. Elle me demanda sa fille. Ses larmes, que la frayeur avoit comme étouffées jusqu' alors, commencerent à couler lorsqu' elle eut son enfant entre ses bras. Elle l' embrassa mille fois. ô Dieu ! S' écria-t-elle, je serois trop heureuse d' être morte ; mais sauvez mon époux et ma pauvre fille. Elle eut quelque consolation en voyant auprès d' elle Madame Riding et ses femmes,

p367

à qui l' on n' ôta point la liberté de s' approcher.
J' étois tremblant d' inquiétude, en attendant à quoi tous les mouvemens des sauvages pourroient aboutir. Ils s' étoient assemblés en cercle à quinze pas de nous avec les abaquis au milieu, et ils paroissoient délibérer sur le sort de ces misérables prisonniers. Enfin la foule s' ouvrit et se partagea en six bandes. Les soixante abaquis furent divisés dans le même nombre, et chaque bande en eut ainsi une part égale. Aussitôt l' on ramassa du bois de toutes parts, et l' on fit d' autres préparatifs qui devoient être vraisemblablement les préludes d' un funeste sacrifice. Je ne doutai point que les rouintons n' eussent pris le dessein de faire périr leurs ennemis par le feu. Je plaignis amèrement ces malheureuses victimes, et je m' affligeai de la nécessité où j' étois d' être témoin de leur supplice.
Mais ce qui me surprit au dernier point, fut de les voir non-seulement fermes et tranquilles, mais gais même jusqu' à chanter et à donner des témoignages

de joie, eux qui m'avoient paru
consternés de crainte un moment auparavant,
et qui ne pouvoient ignorer le

p368

sort cruel auquel ils étoient destinés. Il sembloit qu'ils voulussent insulter à leurs ennemis, et qu'ayant perdu toute espérance de se sauver de leurs mains, ils eussent pris, comme de concert, la résolution de braver leur cruauté, et de ne pas marquer la moindre foiblesse. Je les entendis qui se vantoient hautement d'avoir fait à plusieurs rouintons le même traitement qu'ils alloient essayer, et d'en avoir massacré ou brûlé un grand nombre dans leurs dernières guerres. Enfin les feux étant allumés, les rouintons de chaque bande prirent trois seulement de leurs captifs ; et au lieu de les jeter au milieu des flâmes, comme je me l'étois imaginé, ils les lièrent à des pieux qui en étoient extrêmement proches, de sorte que ces pauvres abaquis sentoient les plus vives ardeurs du feu, qui fit changer en un instant leur peau de forme et de couleur. Ils furent ainsi rôtis peu-à-peu, sans rien perdre de leur constance. Leurs compagnons, qui s'attendoient au même sort, ne laissoient pas de les exhorter à la patience et au courage, tandis que leurs cruels ennemis pousoient des cris de joie et sautoient autour d'eux, en leur faisant toutes sortes d'insultes.

p369

Ce n'étoit que le commencement d'une scène, dont la fin devoit être infiniment plus affreuse. Lorsque les trois abaquis dans chaque bande eurent enfin perdu la connoissance et ensuite la vie, les rouintons les détachèrent de leurs pieux, et ayant achevé de les rôtir, ils s'assirent en rond pour faire la distribution de cette horrible viande. Les cadavres furent coupés en morceaux.

Chacun en reçut sa part, et ils commencèrent avec mille marques de joie le plus effroyable de tous les festins. Nous avons eu jusqu' alors la force de les regarder, et nous nous étions livrés à la compassion en voyant brûler les malheureux abaquis ; mais l' horreur de ce dernier spectacle nous fit baisser la tête et fermer les yeux. Nous demeurâmes dans cette situation pendant tout le reste de cet abominable repas, sans pouvoir même ouvrir la bouche pour exprimer notre consternation.

Je ne sçais quelles étoient les pensées de mon épouse. Les miennes étoient si confuses qu' il me seroit difficile d' en rendre compte. Un lecteur pénétrant s' imagine bien que mon trouble ne venoit pas uniquement de la vue d' une scene si barbare, et que pendant le

p370

tems que le simple mouvement de l' humanité me faisoit prendre tant d' intérêt au sort des abaquis, j' étois en proie à des allarmes d' une autre sorte. Quoique la manière dont les rouintons avoient commencé à nous traiter ne nous menaçât de rien de funeste, et que je sçusse certainement que n' étant point antropophages d' habitude, mais seulement dans les occasions où la plûpart des sauvages d' Amérique le sont comme eux ; c' est-à-dire, à l' égard des prisonniers ennemis qu' ils font à la guerre, je ne devois rien conclure d' effrayant pour nous de la barbarie avec laquelle ils traitoient les abaquis ; cependant je ne me sentois point aussi rassuré par ce raisonnement, que j' étois tourmenté par mes craintes. L' esprit a beau s' armer de force, ce n' est pas toujours sur la grandeur du péril que se mesure l' épouvante, c' est sur l' importance des choses qu' on peut perdre. Ne devois-je pas trembler pour tout ce que j' aimois ? N' étions-nous pas au pouvoir d' une troupe cruelle de sauvages ? Pouvions-nous nous défendre contre eux, si l' envie leur prenoit de nous insulter ? Elle ne leur prendra point : ah ! Raison trop

foible pour calmer une si terrible et si

p371

juste inquiétude. En supposant d' ailleurs avec l' assurance même la plus parfaite, que l' exemple des abaquis ne nous annonçât rien de trop affreux, voyois-je clair de moment en moment dans celui où j' étois prêt d' entrer ? Entre mille choses que je pouvois craindre, s' en offroit-il une qui pût m' inspirer un favorable sentiment d' espérance ? Le plus heureux tour de notre fortune pouvoit-il être autre chose qu' une extrême misere ? Je considérois ainsi mes maux sous toutes leurs formes. Loin de chercher à me flatter, je me représentois successivement tout ce qui pouvoit m' arriver de plus redoutable ; et après m' être si peu ménagé dans ce triste examen, il se trouva que le coup dont j' étois menacé fut plus affreux que tous mes pressentimens, et plus horrible que toutes mes craintes.

Les six bandes des rouintons s' étoient postées de telle sorte, que nous en étions comme environnés. La plupart se livrèrent au sommeil, après leur exécution inhumaine. Il me parut néanmoins qu' ils n' étoient pas si dépourvus de raison et de bon sens, qu' ils ne sçussent se conduire avec quelque ordre, et prendre certaines précautions.

p372

Je remarquai qu' ils avoient nommé des gardes pour veiller sur les prisonniers. Quelques-uns s' approcherent de moi. Je pris ce moment pour les prier avec douceur de s' expliquer sur la maniere dont ils se proposoient d' en user avec nous. Mais, soit qu' ils n' entendissent pas assez bien mon langage, soit que notre tranquillité leur inspirât du mépris pour notre petite troupe ; ils ne daignerent point me répondre autrement que par des grimaces et des éclats

de rire. Je tentai inutilement de les
toucher par mes prieres et mes instances.
La nuit étant venue, nous fûmes
gardés avec autant de soin que les prisonniers
abaquis. Le lendemain nous
vîmes avec le même effroi recommencer
la fête cruelle qui devoit durer autant
qu' il y auroit d' abaquis à dévorer.
Elle fut terminée le quatrième jour.
Nous avons heureusement les provisions
dont nous nous étions munis pour
notre route. On nous les laissa. J' eus
beaucoup de peine à persuader à mon
épouse de prendre quelque nourriture
pour se soutenir.
Enfin, nos ennemis n' ayant plus rien
qui dût les retenir dans le lieu où nous
étions, j' attendois avec une frayeur

p373

inexprimable quel parti ils prendroient
par rapport à nous. J' observois tous
leurs mouvemens. Ils se disposerent à
partir, et vingt-cinq ou trente d' entre-eux
s' étant approchés de moi, me
firent entendre qu' il falloit nous lever
pour les suivre. Nous obéîmes sans difficulté.
Mon dessein étoit de faire porter
le brancard de Madame Riding par
mes deux anglois, et de me charger
avec Rem de celui de mon épouse :
mais les barbares voyant que nous nous
y disposions, nous ôterent les brancards,
les mirent en pièces, et nous
contraignirent de marcher. Je pris ma
fille sur un de mes bras, et je prêtai
l' autre à mon épouse pour lui servir
d' appui. J' ordonnai aux anglois de
rendre le même service à Madame Riding,
qui étoit d' un âge et d' une grosseur
à ne pouvoir faire cent pas sans secours.
Nous marchâmes environ une demie
heure dans ce triste état. Il fut impossible
à Madame Riding d' avancer davantage.
Elle se laissa tomber en poussant
un profond soupir, et elle me dit
que ne pouvant aller plus loin, elle
étoit résolue de mourir dans ce lieu.
Un mouvement secret sembla m' annoncer
tout d' un coup ce qu' elle avoit

à craindre. Je l' exhortai en vain à prendre courage, et à rappeler toutes ses forces. Rien ne pouvant l' engager à se lever, ou plutôt ses forces ne suffisant plus pour cela, les sauvages s' approchèrent d' elle. Ils s' arrêterent quelque tems à la considérer. Ensuite s' étant mis à délibérer ensemble, ils pousserent un grand cri lorsqu' ils eurent pris leur résolution, et la plupart s' assirent autour de nous. Je m' étois senti, malheureusement, le bras si fatigué d' avoir porté ma fille, que ne pouvant plus la soutenir, j' avois pris ce moment pour me soulager en la remettant à une des femmes de mon épouse. Les rouintons s' en apperçurent, et ce fut apparemment ce qui leur fit envelopper cette malheureuse petite créature dans la sentence portée contre Madame Riding. L' envie qu' ils avoient de marcher promptement, leur fit naître celle de se délivrer de tout ce qui pouvoit retarder notre route.

Je cherche des raisons pour justifier leur barbarie. Hélas ! J' en cherche ; car qui croiroit sans cela que sous une figure semblable à la nôtre, il y ait des monstres capables de se porter volontairement au dernier excès d' inhumanité ?

Madame Riding fut d' abord saisie brutalement par une douzaine de ces cruels. Elle jetta des cris, que le bruit de ceux qui l' environnoient ne me permit pas d' entendre long-tems. Je la perdus même de vue dans la foule. Un instant après quelques sauvages arrachèrent ma fille des bras de la suivante. Ah ! Trop certains de leurs intentions, je me précipitai sur eux avec transport ; j' en abattis plusieurs qui s' opposoient à mon passage, j' allai, je parvins jusqu' à ma fille. Mais quel fruit pouvois-je attendre de mes efforts ? Elle fut enlevée à mes yeux. Je fus retenu et terrassé. On arrêta de même mon épouse, qui s' étoit

élancée sur nos barbares ennemis avec
autant de furie que moi. On arrêta mes
anglois, les deux femmes, et ma résistance
ne diminuant point contre ceux
qui me tenoient à terre, ils prirent le
parti de me lier les pieds et les mains,
et de faire ensuite la même chose à tous
ceux qui m' appartenoient.
Je demurai hors d' état de faire le
moindre mouvement. Ma raison, comme
obscurcie par l' émotion de tous mes
sens, m' abandonna jusqu' à un tel point,
que je mordis la terre dans ce premier
transport, et que ne songeant pas plus

p376

à ce que je devois à mon épouse, qu' à
ce que je me devois à moi-même, je ne
fus capable pendant quelques momens
ni de penser ni de réfléchir. Une violente
palpitation de coeur m' ôta même
le pouvoir de pousser des cris et des
plaintes. Il m' échappoit à peine quelques
mots, foibles et entrecoupés : ô !
Ma fille ! ô ! Mon enfant ! ô ! Barbares
qui me la ravissez ! Mon visage, que je
serrois contre la poussiere étoit couvert
de pleurs ; et je sentois dans le fond de
mes entrailles des déchiremens plus cruels
mille fois qu' on ne se représente les
douleurs de la mort.
Cependant mon épouse étoit à quatre pas
de moi, dans une posture à-peu-près
pareille à la mienne. Plus heureuse
que moi dans ce premier moment
de saisissement et d' horreur, elle
avoit perdu toute connoissance, et la
mort ne l' auroit pas rendu plus immobile.
Je ne tardai point à tourner ma
triste attention sur elle, et à penser au
besoin qu' elle pouvoit avoir de mon
secours. J' ouvris les yeux ; je la vis dans
l' état que je viens de décrire. Qu' on s' imagine,
s' il se peut, quel fut le mien,
partagé comme j' étois presque également
entre les mouvemens de la tendresse

p377

paternelle et de l' amour conjugal.
Je rampai jusqu' à elle. Je retrouvai
la voix, pour lui adresser mille choses
tendres et touchantes. Elle étoit pâle et
sans chaleur. Son évanouissement fut
très-long à finir. Les rouintons qui
étoient autour de nous regardoient sans
paroître émus, et sans nous offrir le
moindre secours. Ne lui voyant nulle
apparence de sentiment et de vie, je la
crus morte en effet, et je formai aussitôt
la résolution de ne pas lui survivre.
Je m' étendis auprès d' elle le plus
déceimment qu' il me fut possible, je
conjurai le ciel d' abréger mes peines
par une prompte mort ; et je fermai les
yeux, avec le dessein obstiné de ne les
r' ouvrir jamais.

En priant le ciel de m' ôter la vie,
c' étoit une faveur que je lui demandois,
et il n' avoit pas dessein de m' en accorder.
Il eut été trop heureux pour Fanny
et pour moi que la terre se fut ouverte
pour nous recevoir ensemble et
nous cacher éternellement dans un même
tombeau. Nous étions condamnés à
vivre long-tems, et à souffrir toujours.
Je demurai plus d' un quart-d' heure
dans la situation où je m' étois mis à son

p378

côté. à force de souhaiter la mort, je
m' étois persuadé vivement qu' elle ne
pouvoit être éloignée, et la pensée que
mes tourmens alloient finir, contribua
peut-être un peu à les diminuer. Cependant
un léger mouvement de mon
épouse m' ayant fait connoître qu' elle
respiroit encore, je sortis de cette douloureuse
léthargie, pour lui être de
quelque secours. Je l' appellai par son
nom ; elle me répondit par le mien, et
un instant après elle me demanda tristement
ce que je croyois que sa fille
fut devenue. L' amour, plus fort que
tous les maux, me fit comprendre
aussitôt qu' elle ne se figuroit point
notre malheur aussi terrible qu' il l' étoit.
Je résolus d' aider à son erreur, en
détournant sa crainte du côté sur lequel

elle devoit tomber : et m' applaudissant
de ce dessein qui pouvoit
lui épargner un renouvellement de mortelles
douleurs, j' en tirai assez de force
pour affermir le ton de ma voix, et
pour imaginer une réponse conforme à
sa pensée. Vous le sçavez, lui dis-je, le
ciel a permis que les barbares rouintons
nous l' ayent enlevée. Quelque
part qu' ils la conduisent, espérons
qu' il ne lui refusera point son secours.

p379

C' est un malheur qui est maintenant
sans remede. Ils ont emmené avec elle
Madame Riding. Apparemment que
voulant nous conduire plus loin ils ont
jugé à propos de les envoyer toutes deux
dans quelque habitation voisine, parce
qu' ils appréhendent qu' elles ne nous
causent de l' incommodité sur la route.
Ah ! S' écria-t-elle, qu' ont-ils fait de ma
fille ? Je ne veux point vivre un moment,
s' ils ne me la rendent. Je l' interrompis
pour la confirmer de plus en
plus dans l' opinion où je continuois
d' appercevoir qu' elle étoit. Je lui fis un
reproche tendre, de ce qu' elle parloit
de mourir si on ne lui rendoit sa fille.
Vous la préférez donc à moi, lui dis-je,
et vous ne voulez pas regarder mon
amour et ma présence comme deux
fortes raisons qui vous obligent de vivre ?
Nous retrouverons notre enfant :
un heureux hasard, tel que nous en
avons éprouvé mille fois, peut nous la
rendre au moment que nous y penserons
le moins. Mais que deviendrois-je,
si vous alliez vous obstiner à haïr la
vie ? Et que dois-je penser de votre
amour, s' il ne vous fait pas préférer à la
mort le plaisir de vivre avec moi ? J' ajoutai
quantité de raisons aussi pressantes,

p380

sans lui laisser le tems de répondre ;
et je lui fis confesser enfin que de quelque

maniere qu' il plût au ciel de disposer
de notre fille et de tout ce qui
nous appartenait, nous devions chercher
notre consolation dans l' assurance
d' être aimés l' un de l' autre, et dans la
faveur que les barbares nous faisoient
de ne pas nous séparer.
Il n' y avoit qu' un secours extraordinaire
du ciel qui pût m' inspirer la
fermeté dont j' avois besoin pour arrêter
ainsi le désespoir de mon épouse ;
car ayant tourné la tête dans le tems
même que je lui parlois, j' apperçus à
cinquante pas de nous la flâme qui s' élevoit
au-dessus du cercle des sauvages,
et je ne pus douter que ma fille et Madame Riding
ne servissent alors de
proies aux flâmes, pour servir ensuite de
pâturage à nos cruels ennemis. Qu' un pere,
s' il en est d' aussi tendre que moi, se transporte
un moment dans ma situation :
qu' il pèse mes tourmens, qu' il en juge ;
et s' il sent que la seule compassion l' émeut
assez vivement pour l' intéresser à
cette funeste aventure, qu' il conçoive ce
que j' ai dû ressentir en l' éprouvant, et
qu' il m' accorde le triste avantage auquel
je prétens d' avoir été pendant toute

p381

ma vie le plus malheureux de tous les
hommes.
Je me fis donc assez de violence,
non-seulement pour déguiser à Fanny
l' excès de ma douleur, mais pour prendre
soin encore de ne pas lui laisser
appercevoir ces terribles flâmes, qui
lui eussent peut-être fait naître quelque
soupçon. Je m' assis de maniere,
que couché à terre, comme elle étoit,
il lui fut impossible de les découvrir. Je
lui fis même entendre que les sauvages
ne s' étoient assemblés à quelque distance
de nous, que pour choisir entr' eux
ceux qu' ils destinoient à conduire Madame Riding
et ma fille jusqu' à l' habitation
la plus voisine. Ces liens, dont elle
voyoit ses mains chargées, aussi-bien
que les miennes, et qu' on lui avoit
mis dans son évanouissement, je lui
confessai que c' étoit une précaution que

les sauvages avoient prise pour nous
ôter la pensée de suivre notre enfant,
et pour m'empêcher de rien entreprendre
pour sa délivrance. Enfin, je donnai
un tour si aisé à mes discours et à
toutes les réponses que je fis à ses objections,
que si je ne diminuai point sa
douleur, je prévins du moins les transports
où notre infortune l' auroit jettée,

p382

si elle en eut connu toute la tragique
étendue.

Nos gens étoient auprès de nous. Ils
voyoient comme moi le feu du bucher,
et ce spectacle parloit si clairement
qu' ils ne pouvoient en ignorer le sens
funeste : mais ils eurent assez de pénétration
pour entrer dans le dessein de la
tromperie innocente que je faisois à
mon épouse. Ce ne fut que deux mois
après qu' elle fut informée ouvertement
de la mort de Madame Riding et de sa
fille ; encore eus-je le soin de lui en cacher
les horribles circonstances.

Je fis durer l' entretien que j' avois
avec elle, et la situation dans laquelle
nous étions elle et moi, jusqu' à ce que
le retour des sauvages me fit connoître
que leur barbarie s' étoit entièrement satisfaite.

Je leur tendis alors les bras pour
obtenir que nos liens nous fussent ôtés.
Ils nous accorderent cette grace. Je fis
prendre aussitôt à mon épouse quelques
rafraîchissemens, qu' elle consentit
à peine à accepter. Je craignois que la
foiblesse, qui ne pouvoit manquer de
lui demeurer après tant d' émotion, ne
l' empêchât de marcher ; et cette crainte
n' étoit que trop capable de m' en inspirer
une bien plus forte ; mais il arriva

p383

heureusement que les sauvages prirent
la résolution de passer la nuit dans le
même lieu. J' en employai une partie
à lui remettre le coeur, et je ne l' exhortai

à prendre un peu de sommeil qu' après
qu' elle m' eut promis de faire elle-même
ses efforts pour contribuer à sa
consolation. Il paroîtra incroyable qu' avec
une santé foible et un corps des
plus délicats, elle ait pu résister à tant
de douleurs et de fatigues, sur tout pendant
plus de six semaines que nous passâmes
ainsi avec les rouintons ; obligés
de faire presque tous les jours une marche
pénible, et exposés pendant la nuit
aux injures de l' air. Mais de quoi n' est-on
pas capable avec les deux motifs qui
l' animoient, son affection pour son
pere et son amour pour son époux ?
Fanny m' aimoit. Hélas ! Cette chere
épouse avoit pour moi toute la tendresse
de mille coeurs réunis. Un seul mot, une
légere expression de la mienne, eût suffi
pour la rassurer et la rendre intrépide
dans l' extrémité du danger. Elle n' aimoit
gueres moins mylord, son cher
pere. L' incertitude de son sort, les périls
où elle trembloit qu' il ne fut exposé
continuellement ; l' espérance quoique
foible et éloignée de le rejoindre

p384

par quelque heureux coup de la fortune,
la soutenoit tous les jours au milieu
de ses fatigues et de ses peines.
C' étoit notre unique entretien, jusqu' au
malheureux jour où elle perdit sa fille,
et la douleur même qu' elle ressentit de
cette perte, ne put affoiblir ces deux
premiers sentimens. D' ailleurs, tout
barbares qu' étoient les rouintons, ils
ne m' empêcherent pas d' employer tous
mes soins, sur-tout pendant la nuit, à
lui procurer les douceurs et les commodités
que notre misérable condition
nous permettoit. Nous avons apporté
quelques peaux de l' habitation des
abaquis : elles nous servoient à lui composer
un lit, et le secours de ses femmes
et des deux anglois qui étoient à
veiller sans cesse auprès d' elle, la garantissoit
du moins de ce qui pouvoit
blesser extraordinairement sa santé. Si
je le puis dire sans diminuer le prix de
ce qu' une si chere épouse a souffert et

entrepris pour moi, j' étois incomparablement
le plus à plaindre dans cette
continuité de malheurs qui nous étoient
communs. Je ne parle point des peines
et des fatigues qui touchent le corps, le
mien sembloit s' y être endurci. Mais
quelle idée n' aura-t-on pas des tourmens

p385

de mon ame, si l' on pense que
j' étois dévoré par mes peines, que je
portois celle d' autrui, et que j' étois contraint
non-seulement de les cacher toutes,
mais de trouver encore assez de
ressources dans ma raison pour soutenir
et consoler les autres, moi qui avois
besoin à tous momens de faire les
derniers efforts pour ma propre consolation ?
Les sauvages ne s' expliquant point
sur les motifs de leurs courses, nous
marchâmes long-tems au gré de leurs
caprices, sans sçavoir quels étoient leurs
desseins sur nous, et sans la moindre
apparence d' un meilleur sort qui pût
nous conduire à la fin de nos miseres.
Je passe sur mille difficultés que notre
courage nous fit surmonter. La providence,
qui m' avoit traité jusqu' alors
avec tant de rigueurs, me ménagea du
moins par l' endroit le plus sensible, en
conservant la santé de ma chere épouse.
Elle me préparoit aussi quelques momens
de repos, comme une espece de
délassement au bout de cette voie douloureuse
où j' avois marché sans cesse
depuis mon départ de France. Il fallut
néanmoins le payer encore bien chèrement,
et subir ainsi pendant toute ma

p386

vie l' arrêt par lequel elle m' avoit condamné
à ne jamais goûter de plaisir qui
ne fut empoisonné presqu' aussitôt par la
douleur.
Après six semaines de marche, pendant
lesquelles il me fut aisé d' appercevoir
que les rouintons ne tenoient

point de route fixe, et qu' ils erroient
de côté et d' autre en cherchant à faire
des prisonniers, ils commencèrent à
suivre plus directement la même ligne.
Les voyant ainsi pendant plusieurs jours,
je ne doutai point qu' ils ne se proposassent
de se rendre. J' observai qu' ils avançoient
vers le midi. Je le fis remarquer
à Fanny, qui en eut de la joie, parce
que nous étions persuadés l' un et l' autre
que s' il y avoit quelque espérance de
revoir jamais mylord, c' étoit de ce côté-là
qu' il le falloit chercher. Les captifs
que les rouintons avoient faits
étoient en assez grand nombre, et leur
dessein étoit effectivement de hâter leur
retraite, pour l' usage auquel ils les destinoient.
Ils presserent donc notre marche
avec tant de diligence, que nous
arrivâmes bientôt dans leur nouvelle
habitation. Ils furent reçus avec joie de
leurs femmes et de leurs enfans. Notre
troupe fut gardée avec soin pendant

p387

quelques jours qu' ils employèrent à se
délaisser de leur voyage. Aussitôt qu' ils
furent en état d' en entreprendre un
autre, ils nous obligerent de le recommencer
avec eux, sans qu' aucun de
nos misérables compagnons fut instruit
de leur dessein. Cette nouvelle expédition
dura peu. Nous gagnâmes en
moins de deux jours une vaste forêt,
dans laquelle ils nous firent pénétrer
fort avant, et nous fûmes surpris de
nous y trouver tout d' un coup au milieu
d' une infinité d' autres sauvages,
qui nous reçurent avec de grandes acclamations.
J' ai toujours ignoré quel
étoit le nom de leur nation, et quelle
espece de commerce les rouintons entretenoient
avec eux : mais en réfléchissant
sur la maniere dont nous fûmes
reçus, je jugeai alors que ceux-ci après
avoir quitté le voisinage des abaquis,
avoient choisi leur retraite dans la contrée
où nous étions ; et que leur petit
nombre les obligeant à ménager leurs
nouveaux voisins, ils s' étoient engagés,
ou par quelque traité, ou par un mouvement

volontaire, à leur fournir des
esclaves. Ils demeurèrent peu de tems
avec nous, après nous avoir livré.
Quel que pût être notre sort dans ce changement

p388

de condition, je remerciai le
ciel de nous avoir sauvé des mains de
ces cruels maîtres. En rappelant les
frayeurs horribles qu' ils m' avoient causé,
je fis pour la première fois une réflexion
qui les eut augmenté si je l' eusse
fait plutôt. à quel funeste traitement
aurois-je dû m' attendre de la part de
cette affreuse nation, si quelqu' un
d' entr' eux m' eut soupçonné d' avoir été
l' instrument de leur ruine et le chef qui
leur avoit fait proposer des conditions
de paix si dures par Youngster et les
abaquis ? Le ciel, qui ne vouloit point
ma perte absolue, leur ôta sans doute
cette pensée. Ils m' avoient trouvé d' ailleurs
avec un trop petit nombre d' abaquis
et trop éloigné de l' habitation,
pour me croire ce gouverneur terrible
dont la réputation les avoit fait trembler ;
sans compter que ne voyant point
Youngster, leur grossiereté leur avoit
peut-être fait perdre des idées que sa
présence auroit pu leur rappeler.
Quoiqu' il en soit, cet heureux changement
fut une grace signalée du ciel.
Nous trouvâmes de la douceur dans nos
nouveaux maîtres. Ils nous enfermerent
avec cinquante-trois autres prisonniers
dans un lieu environné de

p389

pieux, hauts et épais, et couverts de
branches qui nous mettoient du moins
à l' abri des injures de l' air. La nourriture
nous fut fournie avec abondance. Il
est vrai qu' un traitement si doux me fut
suspect pendant les premiers jours, et
qu' il me vint à l' esprit que c' étoit peut-être
dans quelque vue funeste qu' on
vouloit nous faire prendre des forces

et de l' embonpoint. Mais la figure des sauvages qui n' avoit rien d' absolument féroce, et la tranquillité avec laquelle ils paroissoient devant nous, me rassurerent entierement. Je commençai même à me flatter dès-lors d' une espérance qui fut à la fin remplie heureusement. Je me souvins du rapport qu' on m' avoit fait parmi les abaquis de certains sauvages qui entretenoient un commerce d' esclaves avec les colonies de l' Europe, et ne pouvant point donner d' autre explication aux soins avec lesquels on nous traitoit, je m' imaginai que notre sort seroit d' être vendus avec tous ceux qui étoient captifs comme nous. Je fis part de cette pensée à mon épouse. Elle n' eut point de peine à se le persuader ; mais je ne sçais si je dois donner le nom de joie aux mouvemens que mon discours parut lui causer. Le souvenir

p390

de son pere et celui de sa fille, l' occupant toute entiere, elle me témoigna qu' elle ne pouvoit regarder comme un bonheur, ni souhaiter par conséquent ce qui ne pouvoit manquer de l' éloigner de plus en plus de sa fille, et de lui faire perdre, peut-être sans ressource, l' espoir de retrouver son cher pere et son cher enfant. Je n' avois rien à opposer à des sentimens si justes. J' étois obligé de me réduire à des motifs généraux de consolation que je tirois de la volonté du ciel et de la nécessité où nous étions de suivre le malheureux cours d' une fortune qui n' étoit point en notre pouvoir de changer. Enfin le repos que nous prîmes pendant quelques semaines ayant paru suffisant aux sauvages pour nous rétablir, ils ouvrirent notre prison, et ils nous firent connoître qu' il falloit nous disposer à les suivre. Notre route ne dura que quatre jours. Nous arrivâmes au commencement du cinquième sur le bord d' une riviere médiocre, où nos conducteurs nous firent arrêter. Quantité de branches et de troncs d' arbres qui étoient répandus de côté et d' autre,

nous apprirent que ce lieu étoit
visité quelquefois par des hommes.

p391

Nous y passâmes encore quelques jours,
sans y recevoir de lumière sur notre
sort. Je me confirmois seulement dans
l'opinion que, soit à des barbares, soit
à des européens, nous devions être
vendus à d'autres maîtres. Environ
huit jours après notre arrivée, j'entendis
les sauvages qui nous conduisoient jeter
des cris de joie ; et tournant la tête
pour en chercher la cause, je vis cinq
ou six grandes barques qui s'avançoient
vers nous sur la rivière. Je ne tardai
point à distinguer les matelots, et à découvrir
à leurs habits qu'ils étoient européens.
Je l'avoue, un mouvement de
véritable joie se fit sentir à mon cœur ;
je levai les mains au ciel, j'embrassai
mon épouse, et je crus du moins une
partie de mes vœux exaucés. Les barques
furent à nous en un instant. Je
reconnus les matelots pour des espagnols.
De quelque nation qu'ils pussent
être, c'étoit des hommes ; ce n'étoit plus
de stupides et impitoyables sauvages ;
et dans le moment où nous étions, notre
plus grande satisfaction devoit être,
sans doute, de nous revoir avec des
créatures capables comme nous de raisonner
et d'entendre notre langage.
Cependant mon épouse prit ces apparences

p392

du changement de notre fortune,
dans un sens tout différent. étant
fille d'une mère espagnole, elle sçavoit
la langue de ce pays, de sorte que ne
pouvant plus douter, après quelques
discours qu'elle entendit tenir aux matelots,
que nous ne fussions au moment
de quitter les sauvages et de nous
éloigner par conséquent plus que jamais
des rouintons, elle versa un ruisseau de
larmes, sans que rien parut capable de

la consoler. Nous étions assis à terre, et elle avoit la tête appuyée sur mes genoux. Je n'ignorois point ce qui l'affligeoit si vivement. D'ailleurs, le nom de sa fille qui lui échappoit mille fois, me faisoit entendre ce qu'elle craignoit de perdre sans retour en s'éloignant des sauvages. Ce fut alors que je crus à propos de lui apprendre que cette chère fille ne vivoit plus, persuadé, non-seulement qu'elle se réjouiroit après cela de quitter les sauvages, mais qu'elle regarderoit la mort de son enfant comme un malheur beaucoup plus supportable, que celui de la laisser après nous parmi les rouintons. Je lui dis donc sans prendre même la chose de trop loin, qu'elle étoit moins à plaindre qu'elle ne pensoit, qu'elle

p393

n'avoit plus rien à appréhender pour sa fille ; que cette petite créature étoit dans le sein de Dieu ; que si je ne lui avois pas annoncé plutôt cette nouvelle, j'avois été retenu par la crainte de lui causer trop d'affliction ; mais que la voyant dans un état où elle devoit sans doute m'entendre volontiers, je ne faisois plus difficulté de lui apprendre que notre fille étoit plus heureuse que nous, puisqu'elle jouissoit du bonheur qui ne se perd jamais. Mon discours fit une impression étonnante sur l'esprit de Fanny. Elle me regarda fixement, et je vis que sa surprise avoit séché ses larmes tout d'un coup. Mais, cher Cleveland, me dit-elle, ne me mentez-vous pas ? Est-il vrai que ma pauvre enfant soit morte ? Je l'en assurai avec toutes les protestations qui pouvoient guérir ses doutes. Pour les circonstances je les lui déguisai avec soin, et j'en inventai quelques-unes, autant par rapport à Madame Riding qu'à sa fille, que je crus propres encore à adoucir sa peine. Elle m'écoutoit avec une attention extrême. Lorsque j'eus cessé de parler, j'apperçus ses pleurs qui recommencerent à couler. Elle joignit les mains, et les serrant

l' une contre l' autre : ô Dieu ! S' écria-t-elle tendrement, gardez mon enfant dans vos bras. Tenez-lui lieu de mere. Ne la laissez manquer de rien pour être heureuse. Vis, ma chere fille, vis dans le sein de Dieu, tu seras là plus tranquile que ta malheureuse mere. Et puis se tournant vers moi, d' un visage à demi consolé : ah ! Voilà une mort, me dit-elle, qui me donne la vie. En quelque lieu du monde que ce puisse être, je ne m' affligerai jamais de voir ce que j' aime aller au ciel avant moi. Je ne suis plus inquiette à présent pour ma fille. C' est-là que je suis bien assurée de la retrouver un jour. Je la confirmai autant que je pus dans ces sentimens, quoiqu' il me fut aisé de juger qu' une consolation si prompte venoit moins de l' état heureux où elle croyoit sa fille, que de l' état misérable, si je puis m' exprimer ainsi, où elle commençoit à s' assurer qu' elle n' étoit plus. L' image de cette enfant, qui ne pouvoit se présenter à elle sans être accompagnée de l' horrible idée des rouintons, et du souvenir de leurs cruautés, étoit un martyre continuel dont je venois de la délivrer ; et en tournant, comme j' avois fait, ses pensées vers le ciel, où son

imagination ne lui représentoit rien que d' heureux et d' agréable, je l' avois mis dans une situation délicate, du moins en comparaison de celle d' où elle étoit sortie. Je n' avois rien de si consolant à lui proposer par rapport à son pere ; mais je n' eus pas de peine néanmoins à lui faire comprendre que de quelque maniere que les espagnols pussent en user avec nous, nous aurions toujours plus de liberté parmi eux que parmi les sauvages, et qu' il nous seroit plus facile par conséquent d' y prendre des mesures pour le salut de mylord. Pendant que j' étois avec elle dans cet entretien, les marchands espagnols

traoient avec les sauvages du prix de leurs esclaves. Ce marché se faisoit entr' eux par signes. La marchandise de part et d' autre étant présente, ils pouvoient s' entendre et s' accorder sans beaucoup d' explication. Tous les esclaves étoient prêts à être comptés et examinés, et les richesses des espagnols, qui consistoient dans un grand nombre de petits barrils d' eau-de-vie, en miroirs, en sifflets et en petits couteaux, étoient étendues sur l' herbe, comme pour exciter les desirs des sauvages par une si belle montre. Lorsqu' ils furent

p396

convenus du prix, et que les marchandises furent livrées, les sauvages se retirèrent avec de grands cris. Les espagnols nous firent alors avancer vers le rivage, pour nous faire entrer dans leurs barques. Quoique je fusse couvert de peaux avec toute ma famille, ils étoient bien éloignés de s' imaginer qu' il y eut six européens parmi leurs esclaves. S' ils nous eussent connu, peut-être leur avarice leur eut-elle fait refuser de nous acheter, parce qu' il n' y avoit nul profit à attendre de nous. Cette pensée, qui m' étoit venue d' abord, m' avoit fait ordonner à tous mes gens de se contenir dans un silence exact, jusqu' à ce que le marché fut entièrement conclu. Il y a des sauvages de toute sorte de stature et de couleur en Amérique, et la fatigue d' ailleurs nous avoit tellement changés, qu' à la réserve d' un peu plus de blancheur, nous n' étions gueres différens de nos compagnons d' esclavage.

Ce fut donc au moment qu' on alloit nous faire entrer dans la barque, que j' adressai honnêtement quelques mots aux marchands espagnols. Je parlois assez leur langue pour me faire entendre. Mon épouse, que je pris par la

p397

main, ses deux femmes, Rem et mes deux anglois, composant un petit cercle autour de moi, attirèrent d'abord leur attention. Mais ce fut tout autre chose lorsqu'ils m'eurent entendu. Leur surprise se déclara par leurs regards curieux, qu'ils jetterent long-tems sur nous sans rompre le silence. Mon épouse craignant qu'ils n'eussent point compris mon discours, parce que je ne m'exprimois pas exactement, reprit la parole et leur expliqua en peu de mots que nous étions anglois, et que nous avions une reconnoissance infinie du service qu'ils venoient de nous rendre. Enfin, ils ouvrirent la bouche pour nous demander par quel hasard nous nous étions trouvés dans une si misérable condition parmi des sauvages. Je leur répondis que nous leur donnerions la satisfaction d'en être instruits, lorsqu'ils auroient eu la générosité de nous procurer un lieu de sûreté et de repos. Quoiqu'il ne parut nulle trace de contentement sur leur visage, ils ne purent se dispenser de nous faire quelques civilités, et de nous séparer de la troupe des esclaves. La première chose dont je les priai de nous informer, fut en quel lieu, et dans quelle partie de

p398

l'Amérique nous nous trouvions avec eux. Ils m'apprirent que nous étions sur la rivière des conchaques, qui va se jeter dans la grande rivière de la Mobile, et qui se décharge avec elle dans la partie la plus septentrionale du golphe du Mexique ; qu'ils étoient habitans d'une bourgade nommée Saint-Joseph, qui est située sur la côte du golphe, à l'orient de l'embouchure de cette rivière, qu'ils avoient accoutumé de remonter ainsi dans les terres plusieurs fois chaque année, pour entretenir différente sorte de commerce avec les sauvages ; avec les uns commerce d'esclaves, commerce de pelleterie avec d'autres, et qu'ils en tiroient un avantage considérable. Je me contentai de

cette explication, qui convenoit assez à nos intérêts et à nos desseins. Ces marchands ne paroissant ni riches ni polis, je comptai aussi peu sur leur honnêteté que sur leur secours, et je résolus de ne m' ouvrir à eux qu' autant que j' y serois déterminé par les occasions. Ils ne furent pas long-tems néanmoins sans s' appercevoir que notre condition naturelle ne répondoit point à l' état où ils nous avoient trouvés. Cette découverte piqua extrêmement leur

p399

curiosité ; mais je ne jugeai point à propos de la satisfaire.

Nous fûmes douze jours à gagner l' habitation de Saint-Joseph. Il y avoit peu d' espagnols dans ce bourg qui valussent mieux que ceux qui nous y avoient amenés. On ne put nous y refuser la liberté ; mais on ne l' accompagna de nulle offre de service, et de nulles marques de générosité qui pussent nous faire estimer ceux de qui nous la recevions. à peine obtînmes-nous parmi eux de quoi satisfaire aux nécessités les plus communes de la vie. Nous fûmes contraints néanmoins d' y passer plus de six semaines, en attendant pour les quitter une occasion qui ne devoit pas se présenter plutôt. Ce tems ne pouvoit nous sembler que bien long, dans l' ardente impatience où nous étions d' entreprendre quelque chose pour l' éclaircissement de la destinée de mylord.

Après mille réflexions sur tout ce qui pouvoit servir de fondement à mes conjectures, et de motifs à mes résolutions, je m' étois déterminé à prendre un parti qui m' avoit paru le plus solide auquel je pusse m' arrêter. J' étois destitué de toutes sortes de secours, il m' en falloit néanmoins de plus d' une espèce

p400

pour me rendre capable de servir mylord.

J' avois résolu de gagner l' isle de Cuba, qui n' est point à une distance extrême de Saint Joseph, et d' aller implorer l' assistance du gouverneur, qui étoit mon grand-pere depuis que j' étois l' époux de Fanny. Quoiqu' il eût refusé autrefois son secours à mylord pour faire la guerre à l' Angleterre, j' étois sûr qu' il se hâteroit de me l' accorder dans une circonstance si différente. Je comptois avec cela de laisser mon épouse auprès de lui, tandis que je retournerois au continent avec tout ce qui me seroit nécessaire pour servir efficacement mylord. Mais cette résolution, qui étoit approuvée aussi de mon épouse, je ne pouvois l' exécuter, faute de commodités pour la route, avant un certain tems auquel les barques de Saint-Joseph se rendoient à Carlos pour le commerce des esclaves. Cette derniere ville étant située vers la pointe de la presqu' isle de Tegeste, je ne doutois point qu' il ne s' offrit là tous les jours des occasions pour passer à La Havane. Nous attendions donc ce tems avec une impatience et un ennui qui croissoient tous les jours. Le tendre coeur de Fanny,

p401

qui avoit été soulagé d' une partie de ses peines lorsque son inquiétude avoit cessé pour sa fille, n' en étoit pas devenu pourtant plus tranquille et plus heureux ; les mortelles allarmes où elle étoit continuellement pour mylord, ne lui permettoient pas de s' occuper un moment d' autre chose. De mon côté je n' avois point d' autre occupation que de m' affliger de mes propres douleurs, et de la consoler dans les siennes. Nous passions ainsi des jours et des nuits, dont la longueur nous paroissoit éternelle. Un jour quelques-uns des espagnols qui avoient marqué le moins de dureté pour nos peines, vinrent nous avertir qu' il étoit entré dans la rade une barque de Pensacola, et que celui qui paroissoit y commander ayant déclaré qu' il alloit à La Havane, il y avoit apparence qu' il ne nous refuseroit

pas le passage si nous étions toujours
dans le même dessein de suivre
la même route. Je me hâtai de l' aller
trouver. La pauvreté de mes habits
n' empêcha point qu' il ne me reçut
honnêtement, lorsqu' il eût reconnu que
j' étois étranger. Il parloit notre langue.
Je lui dis naturellement qu' étant
appellé à La Havane pour des affaires

p402

d' importance, et cherchant depuis long-tems
l' occasion d' y passer, je lui demandai
pour moi et pour six personnes
qui m' accompagnoient la faveur de
nous recevoir dans sa barque. Il me fit
voir aussitôt, mais avec beaucoup de
civilité, que si nous étions sept, sa
barque étoit trop foible pour supporter
un si grand nombre. Je suis porté
en général, me dit-il, à rendre service
à toutes les personnes malheureuses,
mais particulièrement à des étrangers.
Le voyage même que j' ai entrepris,
n' est qu' un effet de ce sentiment. Mais
quoique j' aye dessein de suivre les côtes,
comme j' ai fait depuis Pensacola,
et que vous pussiez m' accompagner
peut-être sans péril jusqu' à la pointe de
Tegeste, je n' oserois risquer de passer
avec vous la mer de Bahama. Je le
quittai sans le presser davantage. J' aurois
pû accepter du moins l' offre qu' il
sembloit me faire de nous prendre avec
lui pendant une partie de la route ;
mais les barques de Saint-Joseph devant
partir peu de jours après pour Carlos,
je ne voulus point lui causer la moindre
incommodité.
étant retourné dans la petite cabane
qu' on nous avoit donnée pour demeure,

p403

je racontai à Fanny ce qui venoit de
m' arriver, et j' ajoutai que la physionomie
du commandant espagnol m' ayant
plu beaucoup, j' étois fâché qu' il n' eut

pu nous recevoir dans sa barque. Comme nous continuions à nous entretenir, je le vis à quelques pas de notre cabane qui se la faisoit montrer par quelques habitans de nos voisins. Il fut à la porte en un instant, il entra d' un air honnête. Après avoir jetté les yeux pendant quelques momens sur notre logement et sur nous, il me reconnut pour le même qui lui avoit parlé un quart-d' heure auparavant. Vous êtes surpris de me voir ici, me dit-il, mais je vous avoue que dans le chagrin que j' ai eu de ne pouvoir vous accorder le passage, je me suis informé un peu plus particulièrement de ce qui vous regarde, et ce que j' ai appris de votre misere m' inspire une compassion dont je souhaiterois pouvoir vous donner des marques. Je vais à La Havane. Avez-vous là quelqu' un qui s' intéresse pour vous ? Puis-je vous en apporter des nouvelles, ou leur en apprendre de vous ? Puis-je d' ailleurs vous être utile en quelque chose ? Il me fit ce compliment et toutes ces questions avec tant

p404

de naturel et un air si prévenant de générosité et de bonté d' ame, que ne pouvant m' exprimer assez facilement en espagnol pour le remercier d' une maniere qui répondit à la faveur qu' il nous faisoit, je priai mon épouse de prendre ce soin pour moi. Elle le fit avec grace, et comme elle parloit parfaitement espagnol, il eut peine à la prendre pour une angloise. Ce doute lui ayant fait naître l' occasion de la considérer de plus près, il apperçut bientôt malgré la difformité de ses habits et l' altération que la tristesse et la fatigue avoient causées sur son visage, qu' il ne parloit point à une femme ordinaire. C' étoit un jeune homme de fort bonne famille, qui ayant reçu de la nature un caractere tendre et généreux, et s' étant rempli la tête d' aventures extraordinaires, comme font la plûpart des espagnols en lisant les romans, rappelloit à ses idées, et ne respiroit

que les occasions d' exercer en
héros son courage, sa tendresse et sa
générosité. Charmé donc de ce qu' il
crut avoir découvert, il fit connoître à
Fanny que ses yeux ne pouvoient être
trompés en la voyant, et que la fortune
n' avoit pu la maltraiter si fort,

p405

qu' il ne fût aisé de découvrir qu' elle
n' étoit point dans sa situation naturelle.
Il ajouta à ce discours de nouvelles
offres de service. Mon épouse
lui répondit que le seul qu' elle eut à desirer
étoit d' être transporté promptement
dans l' isle de Cuba.

Ce jeune espagnol nous ayant marqué
qu' il sentoit redoubler son chagrin
de ne pouvoir nous donner ce
témoignage d' estime et de bonne volonté,
en prit occasion de nous raconter
la cause de son voyage. Je suis,
nous dit-il, le fils du corregidor de
Pensacola. Quelques-uns de nos habitans
qui sont en commerce d' esclaves
avec les sauvages, nous en amenerent
plusieurs il y a quinze jours, et parmi
eux un européen dont je suis encore à
sçavoir le pays particulier. Il sçait plusieurs
langues, et les parle toutes en
perfection. J' étois à le voir arriver avec
les compagnons de sa misere : je fus
frappé de son air ; et la curiosité me
l' ayant fait aborder, je démêlai aisément
qu' il méritoit une meilleure fortune.
Je lui offris une retraite chez mon
pere. Il n' y eut point été deux jours,
que ce passage subit de la misere dont
il sortoit, à la vie douce que je pris

p406

soin de lui faire mener, lui causa une
maladie dangereuse. Elle dure encore ;
mais n' en ayant pas eu moins d' assiduité
à le voir et à l' entretenir, je lui ai trouvé
tant de politesse, d' esprit et d' élévation
d' ame, que je me suis accoutumé à le

regarder comme un des premiers hommes
du monde. Je l' ai sondé plusieurs
fois sur sa naissance et sur les aventures
de sa vie : il est impénétrable là-dessus.
Seulement, il souhaiteroit une
occasion pour l' isle de Cuba. Je me
suis imaginé qu' il vouloit y passer lui-même,
et je me suis offert pour l' y conduire :
mais il m' a témoigné qu' il n' avoit
qu' une lettre à faire tenir au gouverneur,
qui est de ses amis. Le zele
que j' ai pour son service m' a fait prendre
cette commission moi-même. Sur
quelques mots, ajouta l' espagnol, qui
lui sont échappés dans nos entretiens,
je crois qu' il a été séparé par la fortune
de quelques personnes qui lui sont
fort cheres ; et que c' est la raison qui
l' empêche de penser à quitter le continent,
où il craint de les laisser après lui.
Nous ne pûmes entendre la fin de
ce discours, sans être saisis d' une émotion
extraordinaire. Il fut impossible
sur-tout à mon épouse d' arrêter l' impétuosité

p407

des mouvemens de son coeur.
Ses larmes, ses sanglots se firent un
passage malgré elle. Ah ! C' est mon pere,
répondit-elle vingt-fois, quoiqu' elle
eut à peine la force de le prononcer.
C' est mon pere, c' est lui, je n' en puis
douter ! Elle vouloit partir sur le champ
pour se rendre à Pensacola ; et lorsque
je la retins pour l' empêcher de sortir,
elle s' assit en me tenant par le bras,
et en continuant de me dire avec un
renouvellement de pleurs : c' est mon
pere, n' est-il pas vrai Cleveland, que
c' est mon pere ! Ah ! Courons, et ne
perdons pas un moment. J' étois persuadé,
comme elle, que ce ne pouvoit
être un autre que mylord. Tout s' accordoit
à me confirmer heureusement
dans cette opinion. Je m' expliquai
néanmoins avec l' espagnol, et lui ayant
appris en deux mots ce que nous cherchions,
et ce peu de lumiere que nous
avons reçues en divers tems sur le sort
de notre cher pere. Il ne douta pas plus
que nous que ce ne fut lui-même qu' il

avait dans sa maison.

Un évènement si heureux parut le pénétrer de joie et d'admiration. Il leva les mains au ciel, il protesta qu'il se croyait le plus fortuné de tous les

p408

hommes, de pouvoir contribuer au changement de notre fortune ; il nous pria de disposer de son bien, de ses forces et de sa vie. Jamais la générosité espagnole ne s'exprima avec un tour plus noble et plus éloquent. Je le remerciai avec un vif sentiment de reconnaissance. Il est clair, lui dis-je, que c'est le père de mon épouse que vous nous faites retrouver. C'est un présent plus cher que la vie que vous allez faire à tous trois. Votre cœur généreux a la plus belle occasion qui fut jamais de se satisfaire. Mais, s'il est possible, hâtez-vous de nous conduire à Pensacola. Comptez que la commission dont vous vous êtes chargé est inutile à présent, et que vous n'avez point de plus précieux service à rendre à notre hôte, que de nous mettre promptement entre ses bras. Il vouloit se donner le temps du moins de nous faire faire des habits ; nous le priâmes de remettre ce soin à Pensacola, où nous accepterions volontiers de lui toutes sortes de bons offices, assez sûrs désormais de pouvoir lui en marquer par mille moyens notre juste gratitude. Pensacola est une assez bonne habitation des espagnols, située à l'occident

p409

de Saint-Joseph, sur la côte de la même mer. Sans sçavoir au juste l'éloignement de ces deux places, je juge qu'il n'est pas considérable, puisque nous fîmes le trajet par mer en moins de deux jours. En arrivant dans le port, l'espagnol, qui aperçut quelques habitans de sa connoissance, leur demanda

s' il n' étoit rien arrivé de nouveau depuis son départ. Rien, lui répondit-on, excepté que l' étranger que vous avez retiré chez vous est à l' extrémité de sa vie. Mon épouse et moi n' entendîmes que trop cette fatale réponse. Elle changea notre joie dans la plus mortelle frayeur. Nous nous hâtâmes, en tremblant, de gagner la maison du corréridor. Son fils entra d' abord seul dans la chambre de mylord. Cette précaution étoit nécessaire pour le prévenir par degrés sur notre arrivée. Nous attendions à sa porte, et dans la confusion des mouvemens de joie, de crainte et de tristesse qui nous agiterent, nous nous tenions embrassés, en versant un torrent de larmes que nous ne sentions pas couler. Mylord fut instruit en un moment que nous étions proches de lui. Dieu ! Que les sentimens de la nature sont tendres ! Sa foiblesse ne l' empêcha

p410

pas de faire tous ses efforts pour se jeter hors de son lit. Nous entendîmes le bruit de ses mouvemens et le nom de Fanny qu' il prononçoit d' une voix comme étouffée par ses pleurs et ses soupirs. Nous entrâmes dans le moment que l' espagnol l' arrêtoit. Il se retint lui-même en nous voyant paroître, et demeurant assis sur son lit, il ouvrit les bras, qu' il tendit vers nous d' une maniere toute passionnée. Ah ! Ma fille ! Ah ! Cléveland ! Il étoit si ému, qu' il ne trouva point de voix pour s' exprimer davantage.

Nous nous jettâmes à genoux auprès de lui. Je lui baisois une main ; Fanny tenoit ses levres serrées sur l' autre, et l' arrosoit de ses larmes. Nous faisons entendre quelque chose : mais c' étoit moins des mots articulés qu' un murmure tendre et plaintif qui marquoit à quel point nous étions touchés et attendris. Nous demeurâmes quelques tems dans cette situation, et mylord tenoit la tête panchée sur nous, sans être capable, non plus que nous, de prononcer une parole. Enfin je fus le

premier qui rompit ce tendre et passionné
silence. Nous nous revoyons
donc, lui dis-je : ah ! Mylord, nous

p411

avons le bonheur de vous revoir ! Votre
absence et l'incertitude de votre
sort ont toujours été le plus insupportable
de mes malheurs. Je les oublie
tous. Je les pardonne à la fortune. Elle
vous rend donc à nous ! Qu' avions-nous
de plus cher à lui demander ? Mais nous
vous retrouvons malade, et dans le
dernier danger ! Quoi ! Le ciel n' achevera-t-il
pas le miracle qu' il a commencé
en notre faveur ? Ne nous aura-t-il
amenés si heureusement auprès de vous
que pour nous ravir peut-être aussitôt
la satisfaction qu' il nous accorde ? Qu' il
prenne du moins notre vie avec la
vôtre ; qu' il ne nous sépare plus, si
c' est par bonté et par compassion qu' il
nous a réunis. J' ajoutai mille autre
choses, tandis que ce cher seigneur et
mon épouse se remettoient un peu de
leur agitation. Il prit la parole à son
tour, et quoiqu' il fut en effet dans un
état très-dangereux, il tira assez de
forces de sa tendresse pour nous exprimer
sa joie dans les termes les plus
touchans. Mais ce qu' il ajouta à la fin,
étoit trop capable de nous empêcher
d' en sentir. Je vois, nous dit-il, qu' il
me reste peu de tems à vivre. La mort
me sembloit affreuse, il y a un quart-d' heure,

p412

je ne pouvois l' envisager sans
horreur ; mais je ne vois plus rien à
présent qui doive me la faire craindre.
Vous êtes ici tous deux en sûreté. Il
vous sera facile de gagner l' isle de
Cuba, où vous trouverez votre grand-pere
qui vous verra arriver avec plaisir.
Vous y ferez transporter mon corps
si vous le pouvez commodément, et
vous prendrez soin de ma sépulture.

ô ciel ! Reprit-il avec une nouvelle ardeur,
vous m' avez donc rendu mes
chers enfans, ma chere Fanny, mon
cher Cleveland ! Ils fermeront mes
yeux, ils recevront mes derniers soupirs,
je mourrai dans leurs bras ! Il recommença
ensuite à nous embrasser
avec de nouveaux transports de joie et
de tendresse.

Je ne pus répondre que par mes
pleurs, à un discours dont chaque mot
me pénétroit l' ame. Mon épouse continuoit
aussi de pleurer sans pouvoir
s' exprimer autrement que par quelques
mots entrecoupés. Le jeune espagnol
qui paroissoit attendri jusqu' au
fond du coeur d' une scene si touchante,
et qui sçavoit mieux que nous l' extrémité
du péril où étoit mylord, nous
exhortoit à nous retirer pendant quelques

p413

momens pour lui laisser rappeler
un peu de tranquillité. C' étoit mon
dessein ; je fis même un effort pour lui
dire que nous espérions pour sa vie
plus que lui-même, et que nous
allions le quitter un instant, de peur
qu' une émotion si excessive n' augmentât
son mal. Mais il s' y opposa absolument.
Ne m' ôtez pas, nous dit-il, la
seule douceur qui me reste à prétendre
dans la vie. Ne voyez-vous pas que
votre présence m' a ranimé ? J' étois dans
les langueurs du trépas, il n' y a qu' un
moment ; c' est vous qui retenez mon
ame dans ce corps foible et épuisé ; et
si je ne sentois que ma guérison est impossible,
je l' attendrois de votre vue,
bien plus sûrement que des remedes. Il
fallut demeurer auprès de lui. Il nous raconta,
autant que sa foiblesse put le permettre,
les malheurs qui lui étoient arrivés
depuis notre séparation. Il y avoit
peu de circonstances qui ne s' accordassent
avec le récit que nous avoit fait le
prisonnier abaquai. Iglou et les anglois
qui l' avoient accompagné, avoient
péri en le défendant. Il avoit été long-tems
captif, obligé de suivre les sauvages
dans toutes leurs courses, et exposé

continuellement à une misere et à

p414

des fatigues si excessives qu' elles avoient achevé de ruiner son tempérament, qui étoit déjà affoibli depuis long-tems par les chagrins qu' il avoit essayés pendant une grande partie de sa vie. C' étoit depuis quinze jours seulement, qu' il avoit été amené par les sauvages sur la même riviere où l' on nous avoit conduits, et qu' il y avoit été vendu avec un grand nombre d' autres esclaves aux espagnols de Pensacola.

Après nous avoir fait ce récit, il voulut entendre à son tour celui de nos aventures. Je le fis en peu de mots, et j' omis à dessein tout ce qui eut été capable de lui causer une nouvelle émotion.

Il ne sçut point que le ciel nous avoit accordé une chere fille. Mon épouse me regardoit tendrement, lorsque je fus à cet endroit de ma narration. Je lisois dans ses yeux, qu' elle eut souhaité de pouvoir lui apprendre cette intéressante circonstance, qui eut eu sans doute quelque douceur pour lui, s' il eut été possible de la détacher de ses funestes suites. J' affectai aussi de ne pas prononcer le nom de Madame Riding. Mais quoique le trouble où il avoit été jusqu' alors l' eût peut-être empêché d' y penser, il ne fut pas long-tems à me

p415

demander où nous l' avions laissée, et pour quelle raison il ne la voyoit point avec nous. Le déguisement m' auroit trop coûté dans ce tendre moment de communication et d' ouverture de coeur. Je lui déclarai naturellement qu' il avoit plu au ciel de la retirer à lui, et qu' elle étoit morte en chemin. Nous donnâmes tous ensemble des larmes à sa mémoire. Mylord arrêta néanmoins les siennes. Pourquoi la pleurer ? Nous dit-il, je ne tarderai pas deux jours à la

rejoindre. Hélas ! Ajoutait-il, vous serez plus à plaindre qu' elle et moi. Je vous laisse peut-être pour héritage la haine du ciel qui ne s' est point lassé de me poursuivre, et qui va sans doute s' attacher désormais sur vous. ô Dieu ! Comment puis-je espérer d' être tranquille après ma mort, s' il faut que j' emporte cette triste pensée en expirant ? Mais, reprit-il en s' interrompant lui-même, pourquoi me tourmenter ainsi volontairement ? N' est il pas naturel au contraire que j' explique favorablement notre rencontre inespérée, et la satisfaction de vous embrasser qui m' est accordée aux derniers momens de ma vie ? Le ciel n' est point trompeur. Il commence à me traiter en ami. J' en

p416

veux tirer un augure favorable pour vous, mes chers enfans, et pour moi même.

Je m' efforçai pendant le peu de tems qui lui restoit à vivre, de le confirmer dans cette idée consolante, et je remarquai qu' elle contribua beaucoup à lui procurer une mort paisible. Il ne se trompoit pas, en espérant pour lui-même les plus libérales faveurs du ciel. Sa vertu, si long-tems éprouvée, touchoit au moment de la récompense ; et cet heureux pressentiment, qui rendit ses derniers soupirs tranquilles, en étoient déjà une. Mais ses malheureux enfans n' étoient point compris dans la sentence qui finissoit ses peines, et qui l' appelloit au bonheur.

Nous le perdîmes le troisième jour après notre arrivée. Il avoit employé une partie du jour précédent, non-seulement à nous donner des conseils sur notre retour en Europe et sur la conduite que nous devions tenir en y arrivant, mais encore à nous expliquer toutes les ressources que nous pouvions y trouver pour l' établissement de notre fortune, soit dans la faveur du roi, soit dans les biens considérables qu' il avoit laissés entre les mains de Mylord

p417

Terwill, et qu' il comptoit que ce généreux
ami nous remettrait fidèlement.
Il s' affoiblit beaucoup vers la nuit. Cependant
comme il conservoit toute sa
raison, il ne laissoit pas de trouver de
tems en tems assez de force pour nous
adresser quelques mots tendres et touchans.
Il baisoit les mains de sa fille, il
serroit les miennes, il nous prioit instamment
de retenir nos larmes, et de
conserver l' un pour l' autre une immortelle
affection ; enfin il nous avertit lui-même
qu' il se sentoit prêt d' expirer, et
il expira en effet un moment après,
comme il l' avoit désiré, c' est-à-dire,
entre les bras de sa fille et les miens.
Dans l' excès inexprimable de tristesse
et d' abattement que je ressentis à cette
vûe, j' aurois souhaité de pouvoir me
dérober aux yeux des hommes, et renoncer
à tout autre sentiment que celui
de la douleur. J' aurois souhaité d' être
seul, dans la plus déserte contrée de
l' Amérique, occupé en silence à méditer
sur mes malheurs, à me contempler
moi-même dans ce triste état, à
demander raison au ciel de sa rigueur,
à solliciter sa justice ou sa bonté par mes
gémissemens, supposé qu' il m' eût donné
assez de patience pour ne pas l' irriter

p418

encore plus par mes murmures et
par mes plaintes. Je me mis pendant
quelques momens dans cet état par la
force de mon imagination, et je trouvai
de la douceur à m' entretenir d' une
si funeste image. Mais les soupirs et
les pleurs de mon épouse m' ayant ramené
de cette espece d' égarement,
j' éprouvai en la voyant qu' on peut être
remué tout à la fois par diverses passions,
dans un degré presque égal de
violence. Elle embrassoit le corps pâle
et froid de son pere. Sa douleur s' exprimoit
d' une maniere si touchante,
que le corrégidor, son fils et toute sa
maison qui étoient présens, fondoient

en larmes auprès d' elle. Je ne pus la voir si émue, sans l' être moi-même jusqu' au fond de l' ame. Cette bonté de naturel qui me répondit si bien de sa sincère affection pour moi ; son air de douceur qui ne l' abandonnoit pas, même dans un désordre qui tenoit quelque chose du désespoir ; ce torrent de pleurs aimables qui couloient avec tant de grace le long de ses joues ; et plus que tout cela le sentiment de ma tendresse, toujours vive et dominante, m' emportèrent à un tel point que je me livrai sans réflexion au mouvement de mon coeur.

p419

Je la pris brusquement entre mes bras. Je m' assis en la tenant ainsi embrassée. Viens, lui dis-je d' un ton tout de feu et d' amour, viens, mon aimable Fanny, mêle tes larmes aux miennes, n' en verse pas une qui ne tombe dans mon sein ; fais passer toutes tes peines dans mon coeur. Je veux être seul à les supporter toutes, et mourir mille fois pour t' en épargner une. Quelque remplie qu' elle fût du sujet de sa douleur, elle fut sensible à ce transport de tendresse. Je n' ai plus que vous, me répondit-elle languissamment : pere, mere, fille, j' ai vû mourir tout ce que je devois aimer. Hélas ! Si je ne vous avois, que ferois-je de la vie, et voudrois-je la conserver un moment ? Nous continuâmes ainsi un entretien tel que pouvoit nous l' inspirer l' amour et la tristesse. Le corrégidor et son fils prirent ce tems avec beaucoup d' adresse, pour transporter le corps de mylord dans une chambre voisine, et nous le redemandâmes en vain, lorsque nous nous fûmes apperçus de ce qu' ils l' avoient pris. Ce n' est pas sans raison que je mêle au récit d' une de mes plus grandes infortunes, celui d' un mouvement d' amour, et de quelques expressions de

p420

la tendresse de Fanny et de la mienne.
Cette observation ne paroîtra pas indifférente
à ceux d' entre mes lecteurs
qui auront assez de lumieres pour juger
de la nature d' une passion que deux
ans de mariage et une chaîne continuelle
de malheurs avoient été si peu
capables d' affoiblir, qu' elle avoit la
force de se faire écouter avec cet empire
parmi les transports mêmes de la
plus vive de toutes les douleurs. Sera-t-on
surpris de lui voir produire après
cela les effets terribles qu' on doit s' attendre
à lire, et que je me suis engagé
à raconter. Fanny m' aimoit plus qu' elle
même. Je lui devins encore plus cher
après la perte de son cher pere. Hélas !
Moi qui rends ce témoignage à son
amour, de quels termes me servirai-je
pour exprimer le mien ? Aurai-je jamais
dit assez, si je confesse naturellement
qu' elle étoit mon idole ? Je l' adorois
donc. J' en étois tendrement aimé. Par
quel charme s' est-il pu faire que la défiance
et les noirs soupçons ayent succédé
à une si douce certitude ? C' est le
seul point sur lequel on doit se préparer
à l' étonnement ; car on sçait assez
que la confiance une fois éteinte, l' amour
le plus ardent est le plus prompt

p421

à se changer en fureur, et à causer tous
les effets de la haine.
Je ne sçais quel triste plaisir je trouve,
à mesure que j' avance dans cette
histoire, à m' interrompre ainsi moi-même,
et à prévenir, comme je fais,
mes lecteurs sur ce qui me reste à leur
raconter. Chaque événement de ma vie
n' a-t-il pas de quoi les attacher par des
singularités touchantes, et l' un a-t-il besoin
du secours de l' autre pour se faire
lire avec quelque attention ? Non ;
mais c' est le goût de ma tristesse que
je consulte, bien plus que les regles de
la narration et que les devoirs de l' historien.
En quelque nombre que soient
mes infortunes, et quelle que soit leur
diversité, elles agissent aujourd' hui tout-à-la

fois sur mon coeur ; le sentiment
qui m' en reste n' a point la variété
de sa cause ; ce n' est plus, si, j' ose parler
ainsi, qu' une masse uniforme de douleur,
dont le poids me presse et m' accable
incessamment. Je voudrais donc,
si cela étoit possible à ma plume, réunir
dans un seul trait toutes mes tristes
aventures, comme leur effet se réunit
dans le fond de mon ame. On jugeroit
bien mieux de ce qui s' y passe. L' ordre
me gêne ; et ne pouvant représenter

p422

tous mes malheurs à la fois, les plus
grands sont ceux qui s' offrent le plus
vivement à ma mémoire, et que je souhaiterois
du moins de pouvoir exposer
les premiers.
Je continuerai néanmoins de suivre
le cours des évènements. Après quelques
jours passés dans l' excès de la douleur,
et employés pourtant à la déguiser pour
rendre mon épouse plus capable de consolation
par mon exemple, je pensai à
quitter Pensacola, et à faire mettre le
corps de mylord en état d' être transporté
avec nous. Le corrégidor et son
fils ne relâchoient rien de leurs civilités
et de leurs attentions. J' avois cru pouvoir
leur découvrir quelque chose de la
naissance et du rang de mylord, pour
animer leur zele pendant les derniers
jours de sa maladie. Quoiqu' ils fussent
généreux par inclination, cette connoissance
ne fut pas inutile pour les disposer
encore mieux en notre faveur. Le
pere et le fils n' épargnerent plus ni soin
ni dépenses. Nous consentîmes à accepter
d' eux des habits pour nous et pour
nos domestiques, qui étoient toujours
au nombre de cinq ; et lorsque le jour
que nous avions marqué pour notre départ
fut arrivé, non-seulement nous

p423

trouvâmes une barque bien ornée et

prête à nous recevoir ; mais nous fûmes surpris de voir nos bienfaiteurs disposés à nous accompagner pour nous servir eux-mêmes de conducteurs. Je ne m' y opposai point, étant bien-aise au contraire de les voir avec nous à La Havane, où je me promettois que Dom Pedro D' Arpez ne nous refuseroit pas les moyens de leur marquer notre reconnaissance. L' unique chose qui me causa de l' inquiétude en partant, fut la petitesse de notre barque, qui pouvoit à peine nous contenir au nombre de neuf, avec quelques matelots. Il n' y en avoit pas de plus grandes, ni de plus commode dans la rade de Pensacola. Rien n' auroit pu me faire consentir à exposer mon épouse au moindre péril ; ainsi je pris la résolution de nous rendre à Carlos en cotoyant la terre, et de faire partir de-là un de mes anglois pour aller donner avis de notre approche au gouverneur de Cuba, qui ne manqueroit point de nous envoyer prendre dans un bon vaisseau. Nous arrivâmes heureusement à Carlos. Je fis partir *Drinck* , un de mes anglois ; il fut de retour en moins de huit jours avec un vaisseau du gouverneur, sur lequel

p424

nous montâmes aussitôt. Le vent nous mit en vingt heures dans le port de La Havane. Dom Pedro D' Arpez nous reçut avec toute la tendresse d' un grand-pere qui n' avoit point d' autres enfans que Fanny, sa petite fille. Il ne se lassoit point de nous embrasser, et de nous dire que nous allions être la consolation de sa vieillesse. Le corps de mylord, que nous apportions dans un cercueil, étoit un triste présent à lui offrir. Il versa des larmes, en se souvenant des efforts qu' il avoit faits pour arrêter cet infortuné seigneur lorsqu' il avoit passé à Cuba. Il vivoit encore, nous dit-il ; il auroit été le maitre ici plus que moi, et rien ne lui auroit manqué pour rendre sa vie douce et agréable. Ses regrets furent bien plus vifs lorsqu' il eut appris dans

quelle extrêmité de misere nous avons
vêcu depuis deux ans, et par combien
d' infortunes le ciel avoit conduit mylord
à sa derniere heure. Ce bon vieillard
ne pouvoit revenir de son étonnement.
Tantôt il se reprochoit nos malheurs,
comme s' il en eût été la cause ;
tantôt il prenoit le ciel à témoin, que
loin d' y avoir contribué, il n' avoit
rien épargné pour les prévenir. N' ai-je

p425

pas fait, nous répétoit-il à tous
momens, tout ce qui a dépendu de
moi pour le retenir ? Ne lui ai-je pas
prédit même une partie des funestes
accidens qui lui sont arrivés ? Pouvois-je
lui accorder le secours d' armes et de
troupes qu' il me demandoit, lorsque
la paix venoit de se conclure entre l' Espagne
et l' Angleterre ? N' étoit-ce pas
ses vrais intérêts que je lui remettois devant
les yeux ? Pourquoi ne me laissoit-il
pas du moins sa fille ? Ne devoit-il
pas avoir plus de confiance en moi,
qui étoit son pere, que dans tout le
reste du monde ? Que ne revenoit-il
du moins à Cuba, lorsqu' il eut manqué
son entreprise dans la Virginie ? Quelques
inutiles que fussent ses plaintes,
elles servirent à me faire connoître que
nous pouvions tout attendre de la bonté
et de l' affection de notre grand-pere.
Il nous en donna peu de jours après des
marques éclatantes, par la magnificence
avec laquelle il rendit les derniers devoirs
à mylord. Cette triste cérémonie
renouvella toutes nos peines. Le seul
motif qui eut quelque force pour me
consoler, fut qu' étant désormais sans
périls et sans crainte à La Havane, j' aurois
la liberté de me rendre à l' étude de

p426

la sagesse, que je n' avois pu cultiver
depuis plusieurs années que par mes
réflexions. J' ai Fanny, disois-je ; et je

retrouve des livres. Voilà deux puissans remedes qui pourront rendre peu-à-peu mon esprit tranquile et fermer toutes les plaies de mon coeur. Dom Pedro commença dès le jour de notre arrivée à nous traiter comme ses chers enfans, et jamais il ne se relâcha de cette disposition dans la suite. Sa reconnoissance se signala d'abord pour les services que nous avons reçus du corrégidor de Pensacola. Il fit au pere un présent des plus considérables, et il retint le fils auprès de lui dans un des premiers emplois de l'isle. Comme je n'avois point encore avec mon épouse d'autre lien que celui de la bonne foi et du consentement paternel, Dom Pedro me pressa beaucoup d'y ajouter les cérémonies de l'église. Cela fit naître un embarras. Nous n'étions pas catholiques romains : ce n'étoit point parmi des espagnols qu'il falloit chercher un ministre protestant ; de sorte que le desir de Don Pedro aussi bien que le nôtre, n'eut point été satisfait de long-tems, si nous eussions absolument refusé de recevoir la bénédiction nuptiale

p427

d'un prêtre de l'église romaine. Mais quoiqu'à parler proprement, je ne fusse attaché à aucune religion particuliere, je ne crus point qu'il y en eût une seule de toutes celles qui font profession de reconnoître et de servir un seul dieu, dont les ministres ne fussent respectables, par l'honneur qu'ils ont de le représenter. Ainsi j'exhortai Fanny à ne pas se faire un scrupule de prononcer ses promesses en présence de l'aumonier de Dom Pedro. C'eut été un sujet de joie extrême, non seulement pour lui, mais pour tous les habitans, même de La Havane, de nous voir entrer dans la communion de leur église ; mais le culte est si bizarre et si superstitieux parmi les espagnols, qu'un homme de bon sens qui n'y est point attaché par les préjugés de l'éducation, n'y sçauroit prendre une idée favorable de l'église romaine. Je priai donc le gouverneur

de me laisser libre sur cet article. Je lui promis seulement d' accorder de ma part la même liberté à Fanny, quelque parti qu' elle jugeât à propos d' embrasser. Cette chere épouse, malgré toutes les fatigues de nos voyages et les douleurs de nos pertes, ne laissoit pas d' être

p428

dans une grossesse très-avancée. J' avois tremblé mille fois parmi tant d' agitation pour ce qu' elle portoit dans son sein. Mais le repos de La Havane ayant bientôt rétabli sa santé, elle fit trois mois après notre arrivée une double couche des plus heureuses. Elle mit d' abord au monde un garçon. Cette premiere délivrance ne l' ayant pas entierement soulagée, j' avois quelque inquiétude sur les fâcheuses suites qui naissent quelquefois de ces accidens. Elle dura six semaines entieres, au bout desquelles Fanny me fit pere d' un second fils, qui naquit aussi heureusement que l' autre. Je remerciai le ciel de ce présent, mais sans pouvoir néanmoins me livrer à la joie, trop pénétré encore du terrible souvenir de la mort de ma fille. ô Dieu ! M' écriai-je dans l' amertume de cette pensée, vous me donnez plus que vous ne m' avez ôté ; mais quelque satisfaction que je reçoive jamais de la naissance de mes deux fils égalera-t-elle les excès de douleur que le sort cruel de ma fille m' a fait sentir ? Dom Pedro et mon épouse ne virent dans l' augmentation de notre famille qu' un sujet de joie et de consolation.

p429

Mes occupations à La Havane furent pendant quelque tems fort simples et fort unies. Je me répandois peu au dehors. Tout le tems que je ne passois pas auprès de mon épouse ou avec Dom Pedro, je l' employois à l' étude. Quoique je n' eusse guères que des livres espagnols,

et que je ne goûtasse point le plus souvent la maniere de penser, ni le style des écrivains de cette nation, je ne laissois pas de trouver quelquefois dans leurs ouvrages d' excellens traits, qui me servoient comme d' ouvertures pour entrer dans des méditations plus profondes et plus utiles. Lectures et réflexions, je rapportois tout au réglément de mes moeurs et à l' établissement du repos et de la fermeté de mon ame. Mes anciens principes, ce précieux héritage que j' avois reçu de ma mere, n' étoient pas tellement sortis de ma mémoire, qu' il ne me fut encore aisé d' y en découvrir les traces. Si mon esprit s' en étoit moins occupé depuis quelques années, parce qu' il avoit été rempli presque continuellement d' une infinité d' autres objets qui avoient partagé mon attention, j' en avois conservé la racine dans le coeur, et l' on a vû jusqu' à présent qu' il s' en étoit toujours répandu

p430

quelque chose sur ma conduite. Je me les rappellai tous, dans le même ordre que je les avois appris. Je me remis en même-tems dans toutes les situations où je m' étois trouvé depuis que j' avois abandonné la caverne de Rumney-hole et le tombeau de ma mere. Je comparai toutes mes actions, mes vertus et mes foiblesses, mes peines et mes plaisirs, mes bonnes et mauvaises fortunes, l' usage que j' en avois fait, avec ces regles de morale dont j' avois autrefois reconnu si clairement la sagesse. J' examinai dans quelles occasions et par quel motif il m' étoit arrivé de m' en écarter. étoit-ce ma faute ou la leur ? Foiblesse d' ame, emportement de passion de ma part ou de leur côté, défaut de vérité pour me conduire, et de force pour me soutenir ? Je démêlai mieux que jamais la source de tous mes mouvemens et les ressorts les plus secrets de mes passions. Enfin je ne me contentai point d' avoir porté le flambeau au fond de mon coeur pour le connoître ; je n' y découvris rien que je ne m' efforçasse

d' en bannir si c' étoit un mal, ou d' y établir
d' une maniere encore plus ferme,
si je trouvois que ce fut quelque chose
qui appartînt à la vertu. Tâchant même

p431

d' étendre mes soins jusques dans l' avenir,
je me fis comme un magasin
d' armes morales et philosophiques,
propres à me servir dans des occasions
inconnues, et dans mille circonstances
que le tems pouvoit faire naître, et que
je ne prévoyois point. Il faut que je le
reconnoisse à la gloire de la philosophie
et de la raison : ces deux guides de ma
conduite se trouverent encore plus puissans
que tous mes maux. Après tant de
troubles et de douleurs, ils eurent le
pouvoir de rétablir un certain calme
dans mon ame, et de la mettre dans
une situation d' où je recommençai du
moins à envisager le bonheur comme
un état auquel il m' étoit encore permis
d' aspirer. Il me resta bien un fond de
mélancolie que je n' espérai pas que le
tems ni mes efforts fussent jamais capables
de surmonter ; mais je m' accoutumai
à le regarder moins comme une
maladie de mon ame, que comme un
de ces changemens climatériques qui
viennent quelquefois de la différence
des âges, et dont il y a peu de personnes
qui n' éprouvent quelque chose à
mesure que les années se multiplient.
Ajoûtez que la seule fatigue de mes
voyages, jointe aux agitations continuelles

p432

de l' inquiétude et de la douleur,
avoit pu produire cette altération
dans mes humeurs. Je parvins donc,
sinon à oublier mes infortunes, du
moins à les supporter avec ce degré de
patience et de résignation qui fait
qu' on s' afflige sans trouble et qu' on se
plaint, si j' ose parler ainsi, sans douleur
et sans murmure. Tels furent assez

long-tems mes dispositions et mes sentimens
à La Havane.

Pendant ce tems-là j' avois été informé
de toutes les révolutions qui étoient
arrivées dans ma patrie, depuis mon
départ de France. J' avois appris le
renversement de la république ; celui de
la famille du protecteur, le rétablissement
de la maison royale, toutes les
circonstances du rappel de Charles li et
le bonheur qui l' avoit accompagné dans
ses premieres entreprises. Ces heureuses
nouvelles nous eussent fait naître l' envie
de retourner en Europe si nous eussions
pu quitter l' isle de Cuba avec
bienséance ; mais nous devions de la
reconnoissance et de l' attachement à
Dom Pedro D' Arpez, qui ne cessoit
point de nous combler de bienfaits.
Mon épouse étoit portée à demeurer
auprès de lui jusqu' à ce qu' il plût au

p433

ciel de l' appeller à une meilleure vie
pour lui donner la consolation d' avoir
quelque personne chere qui lui fermât
les yeux. Je ne me fis pas presser pour
y consentir. Pour lui il comptoit tellement
que nous étions avec lui pour toujours,
qu' il ne lui vint pas même là-dessus
le moindre doute. Il étoit en effet ce
que mon épouse avoit de plus proche,
et il la regardoit, elle et ses enfans,
comme le seul rejetton direct qui restât de
son sang. Cependant malgré la tendre
affection que nous portions à ce bon
vieillard, la différence des nations faisoit
toujours que nous nous regardions
chez lui comme des étrangers ; de sorte
que nous étions bien éloignés de nous
attendre qu' il dût nous instituer, comme
il fit dans la suite, ses seuls et universels
héritiers.

Il m' arriva avant la fin de cette année
de prendre part à une aventure si
extraordinaire, qu' elle mérite bien que
j' interrompe un moment le récit des
miennes pour la faire servir d' ornement
à mon histoire. C' est un délassement qui
sera agréable à mes lecteurs.

Le capitaine d' un vaisseau espagnol

arrivé de Porto Rico, étant venu rendre ses devoirs à Dom Pedro D' Arpez, lui

p434

raconta en ma présence qu' il avoit essuyé une tempête des plus violens entre la Jamaïque et la côte de Nicaragua, et qu' il avoit été jetté par le vent sur le rivage d' une petite isle déserte qu' on nomme *Serrane* . Il y avoit passé deux jours, nous dit-il, pour attendre la fin de l' orage, pendant lesquels ses gens étoient descendus à terre et s' étoient répandus dans l' isle, qui n' a gueres plus de trois lieues de circuit. Quoiqu' elle leur parut inhabitée, ils avoient apperçu dans plusieurs endroits les traces du pied d' un homme, et ne doutant point qu' avec plus de recherches ils ne découvrirent celui qui les avoient formées, ils n' avoient pas laissé un seul coin de l' isle à parcourir et à visiter. Enfin, continua le capitaine, ils virent sortir d' un trou dans l' enfoncement d' une petite vallée, un homme d' une haute taille, couvert d' habits assez riches, mais sales et déchirés, qui prit promptement la fuite vers un petit bois aussitôt qu' il les eut apperçu. Ils n' eurent point de peine à le joindre, et s' en étant saisis, ils me l' amenerent. Je lui demandai en espagnol qui il étoit. Il me répondit dans sa langue naturelle qu' il étoit anglois, et qu' il étoit surpris que n' ayant offensé personne

p435

de mon équipage, on l' eut arrêté avec violence. Je lui fis des excuses honnêtes, et des offres de service. Il parut rêver un moment, et reprenant la parole, il me dit qu' il avoit besoin de deux choses, et qu' il m' auroit obligation s' il pouvoit les obtenir de moi. La premiere étoit une petite provision de tout ce qui est nécessaire pour écrire, c' est-à-dire, d' encre, de plumes et de papier ; la seconde, quelques livres, si j' en

avois sur mon vaisseau, pour lui servir
quelquefois d' amusement dans sa solitude.
Je lui promis sans difficulté deux
faveurs si légères ; mais étant bien-aise
de le connoître davantage, je lui demandai
ce qui pouvoit l' attacher à cette
demeure déserte, et pourquoi il ne vouloit
pas profiter de l' occasion qu' il avoit
d' en sortir avec nous. Si je croyois, me
répondit-il brusquement, qu' il y eut
un honnête homme au monde, je ne
tarderois pas un moment à y retourner.
Mais après les trahisons que j' y ai essayées,
je me cacherois volontiers dans
le sein de la terre, pour être plus éloigné
de ceux qui en habitent la surface.
Il refusa absolument de s' expliquer davantage,
et m' ayant pressé de lui donner
ce qu' il m' avoit demandé, il me quitta

p436

en me suppliant de ne pas permettre que
mes gens le troublassent par leurs visites.
Je le plaignis, ajoûta le capitaine espagnol,
parce que sa physionomie et ses
manieres me parurent celles d' un honnête
homme et d' une personne de distinction.
Mais ne pouvant l' arracher de-là malgré lui,
je profitai le lendemain du vent
favorable, qui ne m' a point abandonné
jusqu' ici.
Ce récit, qui n' avoit rien dont je
dusse être touché plus particulièrement
que tous ceux qui l' avoient entendu
avec moi, ne me laissa pas de me
frapper assez pour me faire remarquer
que j' y prenois un extrême intérêt. Il ne
sortit point de ma mémoire pendant
plusieurs jours. Je méditois sans cesse
sur cette force de raison et de courage,
dont je supposois qu' un homme devoit
être rempli, pour avoir pu prendre
volontairement un parti aussi extraordinaire
que celui de vivre seul dans une
isle déserte. J' y joignois la cause qui
pouvoit l' avoir déterminé ; c' étoit une
haine de l' injustice et de la trahison. Je
me formai de ces deux réflexions une
idée admirable du caractere de l' inconnu.
Voilà, disois je, un homme que
j' aimerois infailliblement, si j' étois assez

heureux pour le connoître. Il m' aimeroit
 aussi, car il me trouveroit cette
 droiture qu' il croit absolument bannie
 d' entre les hommes. Je n' ai plus d' ami.
 Qui m' empêche de chercher à m' en faire
 un, d' une personne dont l' humeur et les
 principes me paroissent s' accorder entierement
 avec les miens ? C' est d' ailleurs
 un office de charité naturelle et de générosité
 que je rendrai à un malheureux
 qui semble ne pas mériter de l' être, que
 de contribuer à le consoler de ses peines,
 et à lui faire goûter peut-être plus
 de douceurs qu' il ne s' en promet à présent
 dans la vie. Je me sentis ainsi fort
 porté à entreprendre exprès dans ce dessein
 le voyage de Serrane. Je m' informai
 de sa situation et de son éloignement.
 Tout ce que j' appris étoit plutôt
 un nouvel engagement qu' un obstacle.
 Cette isle est au sud de la Jamaïque ;
 de sorte qu' ayant dessein depuis quelque
 tems d' aller à Port-Royal pour y
 être éclairci certainement de l' état de
 l' Angleterre, je pouvois sans détour
 passer en chemin par cette ville. C' étoit
 un voyage à finir en fort peu de tems ;
 et toutes les nations qui ont des établissemens
 dans cette partie de l' Amérique,
 étant dans une profonde paix,

il n' y avoit pas à craindre le moindre
 danger. Mon épouse ne laissa point de
 s' allarmer de mon départ ; mais je vins
 à bout de lui faire goûter mon entreprise.
 Vous ne vous opposeriez pas, lui
 dis-je, à un voyage que j' entreprendrois
 pour m' aller mettre en possession
 de quelque trésor ; et vous en condamnez
 un qui m' est inspiré par la compassion
 et par la vertu. Laissez-moi chercher
 les richesses que j' estime. Si vous
 m' aimez assez pour souhaiter de me
 voir heureux, que vous importe par
 quels biens je le devienne, pourvu que
 je le sois effectivement ? Et puis, bonne
 et généreuse comme vous êtes, pouvez-vous

penser autrement que moi sur ce qui est capable de faire la félicité d' un bon coeur ? Quand je vous dis qu' il me manque un ami, et que c' est l' espérance d' en acquérir un qui me fait mettre en chemin, ne sentez-vous pas que ce que je desire vaut bien la peine d' être cherché. Elle ne fit à cela qu' une objection. Ne suis-je donc que votre épouse, me dit-elle ? Ne suis-je pas encore votre tendre et fidelle amie ? Espérez-vous trouver dans un autre quelque chose que vous n' appercevez point dans moi ? Je lui répondis que ce que j' appellois le

p439

bonheur de l' amitié devoit être pris dans un autre sens. Par rapport à moi, lui dis-je, il suppose si peu que je ne trouve point dans vous tout ce qui m' est nécessaire pour être heureux, que c' est au contraire parce que je le suis infiniment, que j' ai besoin aujourd' hui de cette autre félicité que je cherche dans l' amitié. écoute-moi, cher Fanny, ajoutai-je, et comprends si tu peux cette énigme-là : tu me rends heureux, ma chere amie ; mais pour sentir tout le bonheur que je goûte avec toi, il faut que j' aye quelqu' un qui ne soit pas toi, non-seulement à qui je puisse le dire, mais en qui j' aye assez de confiance pour le dire avec goût, et qui m' aime assez pour trouver du plaisir à l' entendre.

LIVRE 5

p1

Je partis de La Havane, dans un bon vaisseau, et bien accompagné. Le vent me fut si favorable, que je fus le jour d' après à La Jamaïque. J' y trouvai un vaisseau anglois, nouvellement arrivé de Londres, dont le capitaine me

confirma tout ce que j' avois appris de Dom Pedro D' Arpez, concernant l' heureux rétablissement de la maison royale. Ce n' étoit point un évènement nouveau, puisqu' il y avoit déjà plus de deux ans que le roi Charles étoit remonté sur le trône ; mais j' en ignorois un grand nombre de circonstance, que je me fis raconter avec plaisir. Je m' informai ensuite si l' on avoit quelque connoissance à Port-Royal, d' un anglois retiré dans l' isle De Serrane, et obstiné à y vivre seul, par haine contre les hommes. Personne n' en avoit entendu parler ; mais on m' apprit quelques particularités de cette isle, qui augmentèrent l' empressement que j' avois d' y arriver. On m' assura qu' elle tiroit son nom d' un gentilhomme espagnol nommé *Serrano* , qui y avoit passé un grand nombre d' années, dans la même solitude que l' anglois dont j' avois parlé : que l' approche en étoit non-seulement difficile, à cause des rochers dont elle est environnée ; mais terrible même, sur-tout pendant la nuit, parce que, du côté de Nicaragua, elle paroît vomir des tourbillons de flammes : que cela n' avoit point empêché que la curiosité n' eût porté plusieurs personnes à la visiter, et qu' il y étoit arrivé quelques

aventures qui marquoient assez que ces flammes apparentes avoient une cause fort extraordinaire. Là-dessus on me raconta, que Sire *George Aiskew* , après s' être rendu maître, au nom du parlement, de l' isle Des Barbades, dont Mylord *Willoughby* étoit gouverneur pour le roi, avoit entrepris, sur le rapport qu' on lui avoit fait de l' isle De Serrane, d' en faire le voyage, pour satisfaire sa curiosité. Il y arriva heureusement à l' entrée de la nuit, quoiqu' un peu effrayé par les flammes qui paroisoient s' élever de tous les endroits de l' isle. L' étonnement succéda à sa frayeur, lorsqu' en approchant du rivage, il crut

remarquer que les flammes se tiroient devant lui, à mesure que son vaisseau s'avançoit. Il mit pied à terre avec sa suite, qui étoit composée de gens aussi entreprenans que lui ; et, ne voulant point remettre au lendemain à approfondir la cause de ce phénomène, il pénétra sur le champ dans l'isle, en remarquant toujours que les flammes continuoient à fuir en quelque sorte devant lui. Enfin, lorsqu'il commençoit à croire que ce n'étoit qu'un jeu de son imagination, elles s'arrêterent si bien, qu'il lui fut impossible d'avancer. Surpris au

p4

dernier point, il tourna long-tems autour de l'endroit enflammé. Le feu sembloit sortir de la terre même, et n'avoit point d'autre aliment. Il en approcha ses mains, qui ne purent en soutenir la chaleur. La nuit s'étant passée sans autre accident, il vit la flamme disparoître avec l'obscurité. Mais comme il appercevoit toujours une épaisse vapeur qui s'élevoit du même endroit, il ordonna à quelques-uns de ses gens, de retourner au vaisseau, et d'en apporter des instrumens propres à creuser. Il y en eut quatre qui entreprirent d'ouvrir la terre. à peine eurent-ils levé une couche de pierres chaudes et presque brûlantes, qui couvroient la superficie, que le fonds s'ouvrant sous leurs pieds, ils furent engloutis tout vivans, sans que leurs compagnons osassent s'approcher pour leur donner du secours. Sire George, consterné de ce malheur, et peut-être fort effrayé, voulut reprendre aussi-tôt le chemin de son vaisseau ; mais et lui-même, et ses gens, se trouverent comme étourdis et enivrés, soit que ce fût un effet de la vapeur, ou de quelque autre cause : de sorte qu'ils eurent beaucoup de peine à gagner le rivage. Ils souffrirent même des douleurs très aiguës dans tous leurs membres,

p5

en s' éloignant de l' isle ; et ce ne fut qu' après quelques jours de repos, qu' ils furent entierement rétablis. Sans chercher à approfondir la vérité de cette aventure, qu' il me sembloit d' ailleurs qu' on pouvoit expliquer d' une maniere fort naturelle, je ne pensai qu' à partir promptement pour Serrane. Le vent continuant à me favoriser, j' y arrivai en peu de tems, et je n' apperçus point de flammes en m' approchant du rivage. Il est vrai que nous étions au milieu du jour, et que nous venions du côté du nord. Je trouvai une isle des plus nues, sabloneuse et stérile sur ses bords. Il y avoit un si grand nombre de tortues sur le sable, que je jugeai avec raison, que ceux qui y avoient vécu dans la solitude, n' avoient jamais eu d' embarras pour leur nourriture. L' isle n' avoit gueres plus de trois lieues de circuit : je comptai qu' il ne me seroit pas difficile de la parcourir avant la fin du jour, et de rencontrer quelque part le principal objet de mon voyage. Cependant, lorsque je me fus un peu écarté du rivage, je remarquai tant de petits bois, et un terrain si inégal, que je craignis d' y trouver plus de peine que je ne m' étois imaginé. Je marchai de côté et d' autres

p6

avec quelques uns de mes gens, pendant une partie de l' après-midi. Le soir s' approchant, je pris le parti de monter sur le sommet d' une colline, d' où je découvris, non-seulement la mer qui environnoit l' isle, mais plusieurs petites vallées que je n' avois point encore apperçues. Je n' y avois pas été dix minutes, que je vis, environ à un demi-mille de distance, un homme qui marchoit d' un pas lent, vers le fonds d' une vallée. Il n' y avoit point à douter que ce ne fût celui que je cherchois. J' ordonnai à mes gens de m' attendre, et n' en prenant qu' un pour m' accompagner, je me hâtai d' avancer, pour joindre l' inconnu avant la nuit. J' arrivai auprès de lui, sans qu' il se

fût aperçu de mon approche. Il n' étoit plus qu' à deux pas de son logement. Je m' arrêtai pour lui laisser le tems d' y entrer. C' étoit moins un trou, comme nous l' avoit représenté le capitaine espagnol, qu' une cabanne assez commode, quoiqu' elle ne fût composée que de bâtons de bois et de gazons. Je me présentai aussi-tôt à l' entrée. Sa surprise me parut grande. Cependant, sans donner la moindre marque de crainte, il me demanda en anglois ce qui m' amenoit

p7

là, et si je desirois quelque chose de lui. Comme mon dessein étoit de le connoître avant que de lui parler avec ouverture, je me contentai de lui faire une réponse assez honnête, pour l' empêcher de s' allarmer. Il reprit aussi-tôt la parole, et il me fit tout à la fois plusieurs questions : si j' étois anglois ? Où j' allois ? D' où j' étois parti ? L' ayant satisfait, il parut apprendre avec plaisir que je devois repasser à La Jamaïque ; et il me proposa de l' y transporter avec moi dans mon vaisseau. Cette demande m' étonna beaucoup. Apparemment, lui dis-je, que vous vous lassez de la solitude, et que vous voulez quitter tout-à-fait cette isle. Oui, me répondit-il, d' un air chagrin. J' y étois venu dans le dessein d' y passer le reste de ma vie ; mais les justes sujets que j' ai de haïr les hommes, ne peuvent l' emporter sur le fond de tristesse et d' ennui qui ne m' abandonne point ici nuit et jour. Je veux quitter l' isle, et retourner en Europe. Le monde n' est plein que de perfidies ; mais puisque c' est un mal nécessaire, il faut prendre patience, et vivre comme on peut parmi eux. Je le considérois avec attention, pendant qu' il tenoit ce discours. Sa physionomie étoit assez heureuse ; mais je lui

p8

trouvois quelque chose de rude dans le

regard, et je ne sentois point cette douce satisfaction que je m' étois promise à le voir. Il étoit pâle, et son habillement paroissoit en fort mauvais ordre. J' ai peine à concevoir, lui dis-je, comment des raisons qui ne sont point assez fortes pour vous retenir ici, ont pû l' être assez pour vous y conduire. Sont-elles si secrettes, ajoutai-je, que vous ne puissiez m' en rien apprendre ? Il me pria de m' asseoir auprès de lui, et ayant paru rêver un moment, il me dit qu' il n' avoit point d' intérêt à me cacher qui il étoit ; que je lui paroissois d' ailleurs honnête-homme ; et que le service que j' allois lui rendre, en lui donnant le moyen de retourner en Europe, méritoit bien qu' il s' ouvrît à moi avec quelque confiance. Mon nom est célèbre, me dit-il. Je suis le général *Lambert* . Cromwel, qui me devoit toute sa fortune, et pour qui j' avois tout sacrifié, m' abandonna si perfidement, qu' il n' eut point de honte à la fin, de m' ôter jusqu' à mes emplois, le prix de mon sang et de mes services. *Fleetwoord* et *Desborougs* , qui n' ont jamais été capables de rien entreprendre sans mes conseils, et qui ne se seroient pas soutenus un moment sans mon appui,

p9

m' ont trahi encore plus cruellement, et cela dans le tems-même que j' exposois pour eux ma vie et ma fortune. *Ingoldsby*, le plus perfide de tous les scélérats, et celui néanmoins de tous les hommes qui me devoit le plus de reconnaissance et d' attachement, a porté l' ingratitude et la perfidie, non-seulement jusqu' à abandonner mes intérêts, mais jusqu' à m' attaquer armes en main, se saisir de ma personne, vendre ma tête à *Monk* , pour une somme d' argent, et me charger de fers dans un des plus noirs cachots de Londres. Vous raconterai-je toutes les trahisons particulieres que j' ai essuyées, de la part de mes amis, de mes créatures, de mes domestiques ? J' occuperois aujourd' hui la place de Cromwel, si j' eusse pû mettre dans ceux que j' ai comblés de bienfaits, je ne dis pas un vif

sentiment de gratitude, mais ces premiers traits d'humanité, qui doivent du moins empêcher de trahir et de perdre ceux à qui l'on doit tout. Misérable que je suis ! Je n'ai trouvé de fidélité dans personne ni pour la vertu, ni pour le crime. J'ai été abandonné, trahi, livré, condamné à mort par une sentence cruelle ; pardonné ensuite, mais avec des marques si insupportables de mépris

p10

et de dédain, que je n'ai pu regarder la vie comme une faveur. Le roi m'a relégué pour le reste de mes jours, dans l'isle de Guernesey. J'ai balancé si je ne ferois pas mieux de les finir tout d'un coup par la mort, que d'aller m'ensevelir dans cette triste retraite. J'étois dans cette incertitude, lorsque j'ai été replongé dans de nouveaux malheurs, par une rencontre qui me cause à présent autant de honte, qu'elle m'a causé successivement de plaisir et de douleur. étant prisonnier à la tour, continua Lambert, j'avois lié une intime connoissance avec *Venables*, qui y avoit été renfermé à son retour de La Jamaïque. Quoique cette expédition eût réussi heureusement, et qu'il eût soumis cette isle à l'Angleterre, le protecteur eut moins de joie de cet avantage, que de ressentiment de ce que *Venables* avoit manqué une entreprise plus considérable sur l'isle d'Hispaniola. Les mesures que Cromwell avoit prises lui-même à Londres, pour la conquête de cette isle, lui avoient paru si infaillibles, que ne pouvant en attribuer le mauvais succès qu'à l'imprudence de *Venables*, qu'il avoit choisi pour les exécuter, il le fit mettre à son retour dans une étroite prison, où il demeura

p11

jusqu'au rétablissement du roi. Ayant eu le même sort quelque tems après, et la liberté de nous voir ne nous

étant point refusée, j' appris de lui-même
les causes secretes qui avoient fait
échouer son dessein. Il étoit parti d' Angleterre
avec cinq mille hommes ; et,
quoiqu' il eût reçu les ordres du protecteur,
il les ignoroit encore, parce qu' ils
étoient renfermés dans un papier cacheté,
qu' il ne devoit ouvrir qu' à une certaine
hauteur. La flotte angloise rencontra,
peu de jours après son départ,
un vaisseau espagnol qui faisoit la même
route, et s' en étant emparée, Venables
y trouva une jeune espagnole toute
charmante, qui retournoit à S Domingue,
où elle étoit née. Il la vit, il l' aima.
Sa passion devoit être vive en naissant,
puisqu' ayant ouvert, à peu près dans le
même tems, le papier cacheté du protecteur,
et y ayant trouvé l' ordre de se
rendre maître d' Hispaniola, en commençant
par S Domingue, qui est
la capitale, il n' eût point la force de
cacher à sa maitresse, le dessein de cette
expédition. Cette fille étoit adroite. Elle
sçut profiter de la foiblesse de Venables,
pour lui faire trahir son devoir. Il est vrai
qu' elle en fut le prix ; et que, soit par

p12

reconnoissance pour un tel sacrifice, soit
par zele pour sa patrie, dont elle se crut
obligée d' empêcher la ruine, même aux
dépens de son honneur, elle se livra
entierement à son amant, lorsqu' il eût
exécuté sa promesse. Venables négligea
donc, sous divers prétextes, de suivre
le plan tracé dans le papier de Cromwel.
Il fit sa descente si loin de S Domingue,
qu' avant qu' il put se mettre en état de
l' attaquer, les espagnols eurent le tems
de se fortifier assez pour rendre tous ses
efforts inutiles. Il n' en fit même que de
très-foibles, et seulement pour déguiser
le motif de sa conduite. La conquête de
La Jamaïque lui coûta d' autant moins,
qu' il y porta toute son ardeur, comme
s' il eût espéré de justifier par-là ce qui
venoit de lui arriver à S Domingue.
Mais il avoit affaire à un maître dont le
foible n' étoit pas de se laisser tromper
facilement, et qui, sans connoître le

fond du mystere, lui fit payer sa faute par la perte de sa liberté. Cependant son espagnole, qu' il avoit amené en Angleterre, le consolait de cette disgrâce. Il la mit, pendant sa captivité, entre les mains de quelques personnes de confiance, qui la lui restituerent fidellement. étant sorti de prison, il se retira avec elle dans une

p13

maison de campagne, où elle n' étoit vue que de lui. Je ne sais si cette dangereuse créature se lassa de la contrainte, ou si elle pensoit dès-lors à se procurer les moyens de retourner dans sa patrie, mais je n' eus pas de peine à reconnoître, lorsque je la vis pour la premiere fois, que son attachement pour Venables étoit fort refroidi. Ce fut après que j' eus obtenu grace du roi, qui changea ma sentence de mort en un bannissement perpétuel. J' étois encore sous la garde d' un messenger d' état, mais j' avois la liberté de visiter mes connoissances. J' allai voir Venables à sa campagne. Je fus charmé de sa maitresse. Elle s' apperçut de mes sentimens, et me jugeant propre, apparemment sur la connoissance qu' elle avoit de l' état de ma fortune, à la servir dans le dessein de quitter l' Angleterre, elle ménagea si adroitement la disposition où je ne lui cachai point que j' étois pour elle, qu' elle fit de moi une dupe des plus aveugles et des plus crédules. Je dois confesser à ma honte, que j' y allois de la meilleure foi du monde. Elle m' avoit paru infiniment aimable. Moins accoutumé aux plaisirs de l' amour, qu' aux intrigues de l' ambition, et aux exercices de la guerre, je

p14

fus flatté de la trouver si facile à m' écouter. Je devins amoureux jusqu' au transport, et je remerciai la fortune, qui me préparoit une consolation si douce, après m' avoir si cruellement maltraitée.

Mon premier dessein fut de lui proposer de me suivre à Guernesey ; mais elle eut l' adresse de me persuader que nous serions plus agréablement et avec plus de sûreté à S Domingue. Je ne m' opposai que foiblement à ce projet. J' étois enivré d' amour. Elle me donna la commission de chercher un vaisseau pour l' Espagne. J' en trouvai un qui étoit prêt de faire voile pour Cadix. Nous nous dérobâmes tous deux si heureusement, que nous étions en mer avant qu' on pût avoir le moindre soupçon de notre départ et du côté vers lequel nous devions tourner. Mon artificieuse compagne fut complaisante pour tous mes desirs. Nous trouvâmes aisément à Cadix une occasion favorable pour Hispaniola. Nous y arrivâmes ; et dans l' espace d' enchantement où j' étois, il ne me vint pas même une fois à l' esprit que j' eusse la moindre défiance à concevoir. Ses parens la reçurent avec beaucoup de joie. Elle leur apprit publiquement, et en ma présence, qu' ayant été prise par les anglois et menée

p15

prisonniere en Angleterre, elle m' avoit l' obligation de sa liberté. Elle n' ajouta rien, quoique nous fussions convenus qu' elle me feroit passer pour son époux, et que je continuerois de vivre avec elle sous ce titre. Il est vrai que son silence sur cet article me causa quelque chagrin, et que j' attendois le moment de me trouver seul avec elle pour lui en faire un reproche ; mais étant encore sans défiance, je m' imaginai qu' elle vouloit s' expliquer en particulier avec sa famille, et je m' écartai exprès pour lui en donner l' occasion. Elle en profita effectivement ; mais ce fut pour me tromper avec la derniere perfidie. Elle confessa toute son histoire à son pere et à ses freres. Ils prirent ensemble la résolution de se défaire de moi, de quelque maniere que ce fût, pour enterrer avec moi les aventures de leur soeur et le déshonneur de leur famille. Je ne parle point de leur dessein par conjecture, c' est d' eux-mêmes que je l' ai appris, et je dois regarder

comme un miracle, le bonheur que j' ai eu d' échapper de leurs mains. Le coup se seroit sans doute exécuté la nuit suivante : mais l' un d' entr' eux ayant su, heureusement, qu' il devoit partir le lendemain un vaisseau pour Carthagène, cette nouvelle leur fit changer de

p16

résolution. Ils prirent le parti de m' y faire embarquer, et de m' accompagner eux-mêmes jusqu' à ce port, où il se trouve continuellement des vaisseaux pour l' Europe. Leur dessein, en m' accompagnant, étoit d' être sans cesse auprès de moi, pour me forcer au silence jusqu' à ce que j' eusse quitté les côtes de l' Amérique. Ils étoient trois, qui devoient ainsi me servir de gardes. N' ayant pû me ménager jusqu' au soir un moment pour entretenir, ni même pour voir ma maitresse, je commençai à former quelque soupçon sur cette absence affectée. La cause m' en fut expliquée à l' entrée de la nuit par les trois freres ; et de peur, apparemment, qu' il ne me prit envie de leur donner quelque embarras par ma résistance, ils me déclarerent que la grace qu' ils me faisoient de m' accorder la vie, étoit contraire à leur premiere résolution, et qu' il falloit m' en rendre digne par ma promptitude à me rendre au vaisseau, et ma facilité à me laisser conduire. Je compris aussi-tôt que j' avois été la dupe de la soeur, et que j' allois être le jouet des freres. Cependant je fus gardé de si proche, que je ne pus rien entreprendre pour ma liberté. On me fit sortir de la ville et gagner le port

p17

avant le jour, et l' on mit à la voile presqu' aussi-tôt. Vous pouvez concevoir quelle étoit ma rage. Je priai mille fois le ciel de nous abîmer en sortant du port. Les trois freres m' observoient avec tant de soin, qu' il me fut impossible de

prendre un moment pour me précipiter
dans la mer. Ce n' étoit plus l' amour
qui me tourmentoit avec cette violence,
c' étoit la honte et le désespoir d' avoir
été trompé si indignement. Pour comble
de malheur, j' entendois à peine
quelques mots d' espagnol. Mes guides,
à la vérité, savoient parfaitement l' anglois,
mais j' eusse souhaité de pouvoir
m' exprimer dans toutes les langues,
pour me donner la consolation, lorsqu' ils
jugeroient à propos de me laisser
libre, de publier la vérité de mon aventure,
et de déshonorer à jamais l' infame
créature qui s' étoit jouée de moi avec
tant de perfidie. Pendant que j' étois dans
ces agitations, un vent d' est assez violent
écarta notre vaisseau de la route.
Les trois freres, qui affectoient de me
traiter avec une grande apparence d' honnêteté,
me firent remarquer quantité
de petites isles dont cette mer est parsemée.
En me montrant celle-ci, ils me
raconterent l' histoire d' un certain Serrano

p18

qui y a vécu long-tems dans la solitude,
et ils ajouterent à leur récit des
particularités si intéressantes de la bonté
de l' air et du terroir, qu' ils me firent
naître tout d' un coup l' envie de m' y
retirer comme dans un asyle. Je ne balançai
point à leur en faire la proposition.
Ils n' avoient pas d' intérêt qui dût les
empêcher d' y consentir. J' obtins du capitaine,
par leur moyen, la permission
d' y passer dans la chaloupe. Jamais résolution
ne fut prise avec tant d' ardeur, et
exécutée avec tant de courage. à peine
consentis-je à recevoir quelques provisions,
qui m' étoient néanmoins nécessaires jusqu' à
ce que je pusse acquérir un
peu de connoissance des lieux, et de me
mettre en état de ne devoir plus mes alimens
qu' à la nature. Je vis partir ceux
qui m' avoient amené dans la chaloupe,
sans daigner les regarder et leur dire
adieu. Péririsse toute la race perfide des
hommes, m' écriai-je vingt fois, dans
le transport de haine dont j' étois animé
contre le genre humain ; périssent toutes

les parties habitées de la terre, puisqu' elles
ne contiennent que des traîtres
et des ingrats ! Je vivrai seul ici. Je n' y
serai trahi de personne. Dans quel autre
lieu irai-je chercher plus de repos et de

p19

consolation ? L' entrée de ma patrie m' est
fermée pour toujours ; l' isle de Guernesey,
dont on me permet le séjour, vaut-elle
le chemin qu' il faudroit faire pour
m' y rendre ? Je pourrais peut-être me
faire valoir dans quelque cour étrangere,
et m' y procurer honorablement
de l' emploi dans les armes ; mais que de
contraintes et de grimaces, pour m' y
concilier des amis et des protecteurs ! Et
puis, ne trouverai-je point de tous côtés
des hommes, c' est-à-dire, des perfides et
des scélérats, dont le commerce m' est
odieux, et avec lesquels je n' ai jamais
goûté de satisfaction sincere, même en
marchant sur leurs traces, et en m' efforçant
de leur ressembler ?
Ces réflexions, ajouta Lambert, ont
été assez fortes pour me soutenir ici pendant
quelques mois, contre l' ennui de
la solitude, et les miseres de l' état où
vous me voyez. Mais je confesse que ma
patience n' est plus égale dans tous les
momens du jour. Je ne trouve point assez
de ressources dans moi-même pour remplir
continuellement le vuide de mon
imagination, et pour fixer cette activité
inquiète qui me fait sentir sans cesse que
mon coeur a quelque chose à desirer. Un
heureux hazard m' a procuré des livres ;

p20

mais si vous songez que la guerre et les
affaires politiques ont toujours fait ma
principale occupation, vous ne serez pas
surpris que j' aie peu de goût pour les
sciences, et que je lise peut-être les
meilleures choses du monde sans les
connoître, ou du moins sans les sentir de
cette maniere qui attache l' esprit et qui

satisfait le coeur. Ainsi vous me ferez
une extrême faveur, si vous consentez
à me recevoir avec vous pour passer à La
Jamaïque. J' ai dessein de me rendre delà
au lieu de mon exil. Je sais que j' y
trouverai des hommes. Ils me persécuteront.
Ils me trahiront encore. Mais après
les effets que j' ai ressenti de leur fureur,
il semble que je dois moins les appréhender.
Je les connois ; leur malignité ne
surpassera point mon attente.
Quoique Lambert ne m' eût point fait
ce récit sans émotion, il s' en falloit beaucoup
qu' elle approcha de celle que je
sençois en l' écoutant. Son nom seul m' avoit
d' abord glacé le sang. Je ne savois
que trop qu' il avoit été un des principaux
ministres des injustices de mon pere,
et s' il n' étoit pas du nombre de ces
parricides qui prononcèrent la sentence
de notre malheureux roi, personne
n' ignore qu' il avoit eû beaucoup de part

p21

à ce crime, par ses insinuations et ses conseils.
Loin donc de sentir croître le premier
penchant qui m' avoit fait prendre
intérêt à sa mauvaise fortune, j' eus besoin
de plus d' un effort pour modérer
d' abord mon indignation, et retenir les
mouvemens de ma haine. Cependant le
récit de ses malheurs et de ses peines
causa ensuite dans mon coeur un combat
de quelques momens. Ce que je ne me
sençois pas porté à faire par inclination,
la pitié l' auroit peut-être produit, si j' eusse
pû m' assurer que son horreur pour l' ingratitude
et la perfidie lui fût venu d' un
sentiment de vertu, et de quelque goût
pour le bien. Il est homme, disois-je, il
est dans l' infortune ; deux titres qui lui
donnent droit à ma compassion et à mon
secours. S' il s' est écarté long-tems de son
devoir, il peut arriver qu' un heureux
repentir l' y ramene, et c' est un effet que
les disgraces qu' il a essuyées doivent produire
naturellement. étant occupé en
partie par ces réflexions, dans le tems
même que j' étois attentif à son discours,
je ne pouvois avoir qu' un air extrêmement
rêveur et appliqué. Il s' en aperçut

en finissant, et il me demanda avec inquiétude ce que je pensois de son sort et de son récit.

p22

Je le regardai fixement, et je ne pris la parole qu' après avoir cherché mes expressions pendant quelques momens de silence. Lambert, lui dis je d' un ton ferme, vous avez manqué de prudence. Votre intérêt demande que vous cachiez soigneusement votre nom, qui n' est propre qu' à inspirer de l' horreur à tous ceux qui vous connoîtront. Croyez-moi, il est de mauvaise grace de se plaindre des hommes et de les traiter de perfides lorsqu' on a des crimes à se reprocher. écoutez, ajoutai-je, vous ne savez pas à qui vous vous êtes ouvert. Tout autre que moi, avec autant de détestation que j' en ai pour vos attentats et ceux de vos semblables, ne balanceroit peut-être pas à se servir de l' occasion et du pouvoir que j' ai ici, de délivrer la terre d' un homme aussi méchant que vous. Mais le roi vous a pardonné, c' est au ciel maintenant à vous punir. Je souhaite qu' un prompt repentir vous fasse éviter ses châtimens. Retournez en Europe, et vivez-y, s' il se peut, en honnête-homme. Je vous accorde volontiers le passage jusqu' à La Jamaïque. Il étoit d' un caractere brusque et violent. Cette réponse le mit presque en fureur ; ses yeux étinceloient. Qui que

p23

tu sois, me dit-il avec une fierté extrême, tu es un lâche, de m' insulter dans l' état où je suis ; je suis seul, et sans armes ; tu es armé, et bien accompagné. Prie le ciel de ne me rencontrer jamais dans un autre lieu. Il me pressa ensuite de sortir de sa cabanne, en ajoutant qu' il periroit plutôt que de m' avoir obligation, et que je pouvois quitter l' isle sans le troubler davantage. Lambert, repris-je

d' un ton paisible, je n' ai pas eu dessein de vous faire insulte. Je vous ai dit naturellement ce que je pense de votre conduite passée, et je ne m' exprimerois pas avec moins de liberté quand vous seriez encore en Angleterre, avec la même puissance et à la tête d' une armée. Vous devriez regarder ma sincérité comme une faveur, puisqu' après le reproche que je vous ai fait de vos crimes, elle m' a porté à faire aussi des voeux pour votre changement. Ne vous emportez point mal à propos ; et si vous vous ennuyez du séjour de cette isle, profitez de l' occasion d' en sortir, comme vous l' avez souhaité. Son orgueil se trouva si blessé de me voir continuer à lui parler sur ce ton, qu' il paroissoit prêt à crêver de rage. Il sortit brusquement de la cabanne, en jurant qu' il sauroit quelque jour me

p24

rencontrer dans un autre état, et me faire payer cher mes injures. Je ne fis point d' efforts pour le rappeler. Je quittai moi-même sa demeure, et je rejoignis mes compagnons. Il me sembla que j' avois fait assez pour un homme de cette sorte, en consentant à le prendre dans mon vaisseau, et à le conduire à La Jamaïque. Cependant, pour remporter du moins quelque fruit de mon voyage, je continuai de visiter l' isle, sur-tout du côté du midi, où j' étois bien aise de vérifier par mes propres yeux une partie de ce qu' on m' avoit rapporté à l' occasion de Sir George Aiskew. La nuit n' étoit point assez obscure pour m' empêcher d' appercevoir tout ce qui pouvoit s' offrir d' extraordinaire. Je côtoyai long-tems le rivage qui répond à la côte de Nicaragua. Je n' y apperçus point de flammes, ni rien qui ressemblât à l' effrayante description qu' on m' avoit faite de cette partie de l' isle. Seulement je vis sur le revers d' une colline, un mélange de blancheur et d' obscurité, qui a peut-être une apparence de flammes et de fumée, pour ceux qui passent pendant la nuit dans ces mers, sans s' approcher de l' isle.

Quoique ce spectacle n' eût rien de fort

p25

extraordinaire, nous marchâmes droit à la colline, pour en découvrir la cause. La blancheur nous paroissoit augmenter à mesure que nous avançons. Il se trouva à la fin, que ce n' étoit qu' un fonds de terroir gras et bitumineux, qui n' étoit couvert d' herbe en aucun endroit, et qui étoit comme divisé d' espace en espace par des fosses fort profondes. Quelque claire que fut la nuit, nous ne pûmes connoître parfaitement ce que c' étoit que ces fosses, et nous résolûmes d' attendre le jour pour nous en éclaircir. Nous passâmes le reste du tems à nous reposer dans une prairie. Le jour étant arrivé, nous remarquâmes distinctement qu' il sortoit de la fumée de plusieurs de ces ouvertures, et que le fond en étoit noir et sec, comme l' est un lieu où le feu a passé. Elles avoient trop de profondeur pour être examinées davantage ; mais je conjecturai que soit que le feu du ciel fût tombé sur cette terre grasse et l' eût enflammé, soit que la chaleur fut venue de quelque cause intestine, il y avoit eu dans cet endroit une violente inflammation ; ce qui servoit à expliquer, du moins en partie, l' aventure de Sir George Aiskew. étant retourné au vaisseau, la premiere

p26

chose que j' appris de mes gens, fut qu' il venoit de leur arriver un étranger, qui avoit demandé d' abord où j' étois, et qui ne me trouvant point de retour, les avoit priés de le recevoir à bord pour passer à La Jamaïque. C' étoit le général Lambert. On me dit qu' il s' étoit retiré dans un coin du vaisseau, où il étoit à rêver seul d' un air chagrin ; et qu' il n' y avoit parlé à personne, excepté pour s' informer en peu de mots qui j' étois, et quel dessein m' avoit amené à Serrane.

Mais les espagnols auxquels il s' étoit adressé n' étant point dans le secret de mes affaires, n' avoient pû l' éclaircir qu' en général sur ma patrie et sur mes liaisons avec le gouverneur de l' isle de Cube. Je jugeai que malgré tout son ressentiment, il avoit fait des réflexions qui avoient refroidi son humeur bouillante, et qu' il aimoit mieux m' avoir l' obligation de son passage, que de manquer cette occasion de quitter sa solitude. Je résolus non-seulement de ne pas m' y opposer, et de le faire traiter avec honnêteté ; mais de lui épargner même la confusion de reparoître devant moi, en évitant de le voir jusqu' à Port-Royal. Je donnai ordre à quelques-uns de mes gens de prendre soin de lui, et de lui offrir toutes sortes

p27

de secours et de rafraîchissemens. Il n' accepta que le nécessaire, et il continua de garder un profond silence. Après avoir employé une partie du jour à visiter toutes les parties de l' isle, nous nous remîmes en mer. Le vent nous reconduisit heureusement à La Jamaïque. Comme nous touchions à terre, et que l' équipage commençoit à débarquer, Lambert me fit demander un moment d' entretien particulier dans ma chambre. J' y consentis volontiers. Il se présenta d' un air honnête. Le service, me dit-il, que vous venez de me rendre en m' accordant le passage, me fait oublier la maniere dure et offensante dont vous m' avez traité. Je ne sais quelle raison vous avez eu de le prendre sur ce ton avec moi qui ne vous connois point, et qui ne vous découvrois mon nom et mes malheurs que pour m' attirer votre secours et votre compassion. Cependant je vous quitte sans ressentiment, et je serois même ravi de pouvoir vous marquer de la reconnaissance. Ce discours, qu' il me fit avec beaucoup de douceur, me rendit incertain pendant quelques momens de la maniere dont je devois lui répondre : mais enfin je conclus après un peu de réflexion, qu' il y avoit trop

peu de fonds à faire sur un homme de son caractère pour en attendre des sentimens constans de vertu, et par conséquent, pour prendre un intérêt particulier à ce qui le touchoit. Ainsi sans entrer dans la moindre explication, je me contentai de l'assurer que je ne lui souhaitois point de mal, et que j'étois même disposé à lui continuer mes services. Le seul que je vous demande, reprit-il, est de ne révéler ici mon nom à personne, et d'ordonner la même chose à ceux de vos gens qui peuvent le connoître. Je le lui promis, et nous nous séparâmes. Je ne l'ai pas vû depuis ; mais j'apprens dans le tems même que j'écris ces mémoires, qu'il est à Guernesey depuis long-tems, et qu'il y mène une vie douce et tranquille. Quoique je n'eusse point de motif particulier qui m'obligeât de repasser par La Jamaïque, je revis avec plaisir Port-Royal, par cette seule inclination qui fait trouver de la douceur à se voir avec ses compatriotes, et à s'entretenir du pays où l'on est né. Je n'y avois aucune habitude, mais plusieurs personnes auxquelles j'avois eu l'occasion de parler en y passant la première fois, me reçurent encore avec honnêteté. Je ne leur avois appris

ni mes desseins, ni ma fortune ; ils me connoissoient seulement sur le rapport de mes gens, pour un anglois qui avoit épousé la fille du gouverneur de Cube. En s'entretenant avec moi ils me demanderent si je n'avois pas entendu parler de Mylord Axminster. L'émotion que je sentis à ce cher nom, faillit d'abord à me faire répondre avec une franchise que je m'étois proposé de ne point avoir. Cependant m'étant remis avec un peu d'effort, je jugeai à propos, avant que de m'expliquer, de savoir de celui qui m'interrogeoit dans quelle vue il me faisoit cette question. Il me répondit naturellement qu'il n'avoit point d'autre

vue que d' apprendre des nouvelles de ce seigneur, qui avoit fait du bruit en Amérique quelques années auparavant et qui avoit disparu ensuite, sans qu' on eût pû savoir ce qu' il étoit devenu ; qu' on s' étoit imaginé qu' il avoit péri malheureusement par les mains des sauvages ; que le roi depuis son rétablissement avoit donné ordre plusieurs fois qu' on le cherchât avec soin, qu' on s' y étoit employé inutilement ; que depuis fort peu de tems, c' est-à-dire, depuis que j' étois venu à La Jamaïque en allant à l' isle de Serrane, il avoit passé à Port-Royal

p30

un vaisseau dont le capitaine qui étoit anglois, quoique son équipage fut composé de diverses nations, s' étoit informé extraordinairement de tout ce qui regardoit ce malheureux seigneur et quelques anglois de sa suite ; et que n' en ayant pû rien apprendre de certain, il avoit remis à la voile aussi-tôt, sans s' expliquer autrement sur le dessein de son voyage.

Je ne crus pas pouvoir douter après avoir entendu ce récit, que ce ne fût Madame Lallin qui faisoit chercher mylord, moi, et toute notre malheureuse famille. Je m' imaginai même qu' elle étoit dans le vaisseau dont on me parloit, et que ne nous trouvant point à La Jamaïque, elle auroit tourné apparemment vers l' isle de Cube pour tirer quelqu' information du gouverneur, dont elle n' ignoroit pas que Mylord Axminster avoit épousé la fille. Je me hâtai dans cette pensée de quitter Port-Royal pour regagner promptement La Havane. Ce devoit être pour moi un sujet de joie infinie de revoir une dame que j' avois de véritables raisons d' estimer. Le tems me parut long dans cette espérance. Enfin nous arrivâmes, et je trouvai que j' étois attendu sur le rivage. Mais par

p31

qui ? Le devinera-t-on ? Par mon frere
Bridge et son ami Gelin. Leur vue me
causa une vive satisfaction. Je ne me
souvins nullement de nos démêlés passés,
et je fus encore plus éloigné de prévoir
les maux qu' ils devoient me causer à
l' avenir. Je me livrai au plaisir de les voir
et de les embrasser.

Ils étoient arrivés huit jours avant
moi, et s' étant fait connoître à mon
épouse et au gouverneur, ils en avoient
été traités avec beaucoup d' amitié. Ils
eurent le tems, en marchant vers la ville,
de me raconter la conclusion de leurs
aventures. C' étoit un mélange de peines
et de plaisirs, comme il arrive dans tous
les événemens qui dépendent de la
fortune. Ils avoient découvert leur isle,
cet objet de tant de recherches et de desirs ;
mais ils n' avoient dû ce bonheur
qu' à un accident des plus funestes. Après
avoir continué leurs courses pendant
plusieurs mois depuis notre séparation,
ils étoient retournés à Sainte-Helene,
tant par le désespoir de voir toutes leurs
peines inutiles, que par la nécessité
de renouveler leurs provisions qu' ils
avoient eu le tems de consumer. Ils y
avoient passé l' hiver dans le dessein de
se remettre en mer au printems. Lorsqu' ils

p32

commençoient à s' y préparer, ils
virent un jour arriver dans le port une
barque de la colonie avec un petit nombre
d' habitans qui la conduisoient. Leur
joie étant égale à leur surprise, ils s' empresserent
de leur parler et de leur faire
toutes sortes de caresses, bien résolus en
même tems de les observer avec tant de
soin qu' il leur seroit impossible de se dérober,
et de cacher leur départ et leur
route. Mais ils n' eurent besoin pour cela
ni d' adresse, ni de précautions. Ces malheureux
habitans venoient volontairement
découvrir leur demeure, leurs infortunes,
et le besoin qu' ils avoient de
la charité et du secours du gouverneur.
Une maladie contagieuse qui s' étoit répandue
l' été d' auparavant dans la colonie,

en avoit emporté la plus grande
partie. à peine étoit-il échappé cent personnes.
Ce triste reste n' avoit pas laissé
de se roidir contre la crainte et le danger ;
ils avoient rendu les derniers devoirs
à leurs compagnons, et la force du mal
s' étant rallentie au commencement de
l' hiver, ils avoient espéré de pouvoir
se rétablir peu-à-peu et reparer leurs pertes.
Cependant le mauvais état de leurs
terres, qui étoient demeurées sans culture,
l' air de tristesse et de solitude qui

p33

regnoit continuellement parmi eux,
mille difficultés présentes et des craintes
encore plus fâcheuses pour l' avenir, les
avoient enfin portés unanimement à
chercher du secours au dehors, et à souhaiter
même d' abandonner tout-à-fait
l' habitation. Ce desir s' étoit fort augmenté
par la connoissance qu' ils avoient
acquise de la situation de leur isle. Ceux
qui étoient les dépositaires de ce secret,
avoient été obligés de le communiquer
en mourant, et dans le trouble continuel
que la présence de la mort ne pouvoit
manquer de causer à tout le monde, on
n' avoit point gardé les mesures ordinaires
pour l' empêcher de se répandre. Tout
ce qui restoit d' habitans en fut donc
bientôt informé, et l' on vit arriver à la
fin, ce que la prudence des anciens leur
avoit fait appréhender dès l' origine de
l' établissement, c' est-à-dire, que la connoissance
du lieu fit naître l' envie de le
quitter.
Pour éclaircir tout ce qu' on a pu trouver
d' extraordinaire dans la description
que j' ai faite de cette mystérieuse colonie,
je dois rapporter ici ce que j' en ai
vu moi-même en retournant en Europe.
La partie méridionale de l' isle de Sainte-Helene
est environnée de rochers, dont

p34

les uns sont d' une hauteur extraordinaire

et bordent ce côté de l' isle, comme autant de remparts ; les autres ne paroissant qu' à fleur d' eau, en défendent l' approche aux grands vaisseaux, et ne la permettent pas même aux plus petites barques, si ceux qui les conduisent ne connoissent parfaitement les détours et les passages. C' est ce qui a fait que cette côte, qui d' ailleurs n' a rien d' agréable en apparence, a été négligée long-tems par les habitans de l' isle. C' étoit d' abord des portugais. Ils étoient en petit nombre, et ils n' avoient qu' un très-médiocre établissement dans la partie qui regarde le nord. Mais ce qui est singulier, c' est que ces roches escarpées, qui bordent l' isle au midi, renferment dans leur sein une plaine qui n' a pas moins de cinq ou six lieues de longueur ; et qui l' environnant aussi bien du côté de la terre que de la mer, la dérobent aux regards non-seulement de ceux qui s' approchent par mer en venant du midi, mais de ceux même qui habitent le corps de l' isle, et auxquels il peut prendre envie d' en faire le tour. Ceux-ci, qui apperçoivent les rochers qui sont entr' eux et la plaine, s' imaginent qu' ils sont au bout de l' isle, et que c' est la mer qui se trouve de l' autre côté.

p35

Les autres, au contraire, croient que les rochers qu' ils apperçoivent du côté de la mer, bornent la partie de l' isle qui est connue et habitée. Ainsi de l' un et de l' autre côté, ce sont des rochers différens qu' on apperçoit, au milieu desquels est située la plaine dont je parle, et que leur hauteur escarpée fait prendre pour une même masse, quoique le terrain qu' ils contiennent intérieurement ait plus de trois lieues de largeur. Cet espace de terre, si bien caché et défendu si heureusement par la nature, est le lieu même où la providence avoit conduit les rochellois, et auquel Bridge donne dans sa relation le nom de l' isle de la colonie. On conçoit à présent comment les habitans de cette retraite paisible y avoient pu passer tant d' années sans être connus de leurs voisins, et sans

savoir eux-mêmes que leur demeure faisoit partie de l' isle de Sainte-Helene. Ce secret, après avoir été découvert par Drington, s' étoit conservé parmi un petit nombre d' anciens qui l' avoient gardé religieusement, jusqu' à ce que le désordre causé par le mal contagieux avoit servi insensiblement à le faire révéler. Les habitans que la peste avoit épargnés, ne purent savoir long-tems qu' ils

p36

avoient d' autres hommes auprès d' eux, sans souhaiter de lier avec eux quelque commerce ; et dans l' embarras où ils se trouvoient par la mort de leurs compagnons, l' ennui ayant bien-tôt succédé à la satisfaction qu' ils avoient goûtée pendant tant d' années dans leur solitude, ils prirent enfin le parti de faire avertir le gouverneur de Sainte-Helene par leurs députés, du besoin qu' ils avoient de son secours.

Si le premier mouvement de mon frere et de ses deux amis les avoit portés à se réjouir à la vue de ces députés, l' étrange nouvelle de la ruine de la colonie leur inspira d' autres sentimens. à peine oserent-ils s' informer si leurs épouses étoient du malheureux nombre de ceux qui avoient péri. Le tendre Bridge craignoit cet éclaircissement comme l' arrêt de sa mort. Il se trouva néanmoins, par une favorable disposition du ciel, que la plus grande perte tomba sur celui qui étoit le plus capable de la supporter. Je veux dire que Gelin fut le seul qui eût perdu son épouse. Mon frere se fit répéter cent fois que sa chere Angélique étoit vivante, qu' il la reverroit, qu' il la posséderoit librement, Jonhston se livra au même plaisir. Leur joie ne fut

p37

troublée qu' en apprenant la mort de Madame Eliot, de l' ainée de ses filles, et de quantité d' autres personnes qui leur

étoient cheres. Les trois jeunes infideles
qui avoient trahi leurs épouses et
leurs compagnons, étoient morts aussi.
Gelin fut d'abord affligé jusqu' au transport :
mais graces à son caractere, qui
le rendoit aussi peu capable d' une longue
douleur que d' une douleur modérée, il
se consola assez tôt pour empêcher ses
amis d' appréhender les suites de son désespoir.
L' impatience de Bridge lui permit
à peine d' attendre que les députés
eussent fait leurs propositions au gouverneur.
Il contribua beaucoup à les faire
écouter favorablement. Tout ce qu' ils
demandoient leur fut accordé. Une partie
des habitans de Sainte-Helene se mit
dans des barques pour les accompagner
à leur retour, et la curiosité porta le
gouverneur même à les suivre. Ils trouverent
encore dans les misérables restes
de la colonie, assez d' ordre et de traces
de l' ancienne discipline, pour ne les
voir qu' avec admiration. L' arrivée imprévue
de mon frere et de Johnston
combla de joie leurs épouses. Il n' y
avoit plus de ministre, ni de farouches
anciens, qui pussent s' opposer à leur

p38

bonheur. L' amour, la vertu et même
la fortune s' unirent pour les récompenser
et leur faire oublier leurs peines.
Heureux époux ! Qui virent enfin leur
tranquillité solidement établie, pour durer
sans interruption jusqu' à la mort.
Le gouverneur ayant offert à tous
les habitans de la colonie de la faire
transporter avec tous leurs biens dans
l' autre partie de l' isle, pour ne composer
qu' un même corps avec ceux qui étoient
sous son gouvernement, ils y consentirent,
et l' on travailla aussi-tôt à ce changement.
Ils partagerent avec égalité l' argent
qui étoit en dépôt dans le magasin.
Ce trésor étoit si considérable, que chacun
eut de quoi mener une vie douce et
commode. Cependant ils firent réflexion,
qu' étant protestans, il leur seroit peut-être
difficile de vivre long-tems en paix
avec les portugais, qui sont, comme on
sait, le peuple le plus intolérant de la

communion romaine. Une sage prévoyance de ce qu' ils avoient à craindre pour l' avenir, les porta à prier le gouverneur de leur accorder à quelque distance de son habitation, un endroit commode pour en former eux-mêmes une nouvelle. Ils s' engagerent à le reconnoître pour leur chef, à condition qu' il

p39

les laissât libres dans l' exercice de leur religion, et qu' il leur accordât tous les privilèges des autres habitans de l' isle. Cet accord fut conclu de part et d' autre avec un serment solennel. Quelques anglois qui étoient mêlés avec les portugais, s' unirent à leurs compatriotes pour jetter les fondemens d' une nouvelle ville. Elle prit en peu de tems une forme réguliere, et elle s' est depuis augmentée considérablement par la jonction d' un grand nombre d' anglois et de françois réfugiés. Mon frere y fixa sa demeure avec ses deux amis. Ils y passerent plus d' un an, pour se remettre de leurs fatigues, et s' accoutumer tranquillement à leur bonne fortune. Mais l' excellent naturel de mon cher frere ne lui permit pas d' oublier tout-à-fait que j' étois moins heureux que lui. L' état où il m' avoit laissé à La Havane revenoit sans cesse à sa mémoire, et troubloit son repos. Si l' intérêt de son épouse et celui de son propre bonheur lui avoit fait négliger le mien, dans un tems où il étoit en effet aussi à plaindre que moi, il revint naturellement à sentir que j' étois son frere, et que j' avois quelque droit à son secours. Ayant communiqué à Gelin la résolution où il étoit de me chercher, ou du

p40

moins d' aller jusqu' à l' isle de Cube pour s' informer de ce que j' étois devenu, il l' engagea à se faire le compagnon de son voyage. Il pria Jonhston de se charger pendant son absence du soin de son

épouse et de sa fille, et montant sur le même vaisseau dont il s' étoit servi si long-tems dans ses courses, il se rendit droit à La Jamaïque, et de-là à La Havane. Si sa présence m' avoit pénétré de joie, son récit excita ma plus vive reconnaissance. Non-seulement je retrouvais une personne de mon sang ; moi qui étois accoutumé à me regarder comme une branche détachée et sans racine, qui ne tenoit à rien sur la terre, du moins par les liens de la nature ; mais j' acquerois, sans m' y être attendu, ce que je desirois avec tant d' ardeur, et ce que je venois de chercher inutilement à Serane, un ami, un compagnon de fortune, un témoin de ma conduite et de mes sentimens, un confident de mes plaisirs et de mes peines. Je lui marquai toute la satisfaction que ces deux pensées devoient m' inspirer. Vous ne me quitterez plus, lui dis-je en le serrant tendrement, ou si quelque nécessité vous appelle ailleurs, vous souffrirez que je vous y accompagne. Vous êtes mon frere, mais je sens que

p41

vous m' allez être encore quelque chose de plus précieux et de plus tendre, vous serez mon cher et fidele ami. La fortune me traitera comme il lui plaira, mais elle n' a rien que j' appréhende, si elle me laisse à présent tout ce que je possède. En effet, mon coeur étoit si content et mon imagination si agréablement remplie, que je dois compter ce moment pour un des plus tranquilles et des plus heureux de ma vie. En un instant d' attention, je réunis dans le même point de vue toutes les circonstances de mon bonheur, et je m' attachai avec complaisance à les considérer. J' avois mon aimable frere dans mes bras, j' allois me retrouver dans ceux de mon épouse ; les souvenirs les plus affligeans du passé ne pouvoient revenir contre l' émotion d' un plaisir si vif et si présent. Il n' y manquoit que d' avoir ma belle-soeur à La Havane ; non-seulement pour la satisfaction que j' attendois de sa présence ; mais parce que je prévoyois que mon frere s' ennuyeroit bientôt de vivre sans elle, et qu' il se hâteroit de nous

quitter pour retourner à Sainte-Helene.
Cette réflexion me porta à lui proposer
de faire partir sur le champ quelque personne
de confiance sur le vaisseau qui
m'avoit apporté. Il n'eut pas de peine à

p42

se laisser persuader de changer de demeure,
et de s'établir avec nous à La
Havane, mais je ne pus l'engager à se
reposer sur un autre du soin d'y amener
son épouse. Il me témoigna qu'il étoit
absolument résolu de se remettre en mer
quelques jours après, et d'aller chercher
lui-même sa famille à Sainte-Helene.
Fanny avoit été charmée de le voir.
Elle le fut encore plus de l'espérance
d'avoir bien-tôt ma belle-soeur auprès
d'elle. Cependant je formai un dessein
qui l'affligea. Ce fut d'accompagner
Bridge dans son voyage. L'habitude où
j'étois de voyager et de traverser les mers,
me faisoit compter la distance des lieux
pour rien. Mon épouse étoit en sûreté à
La Havane. Quelques mois d'absence ne
pouvoient servir qu'à nous faire trouver
de nouvelles douceurs à nous revoir.
Faits comme nous sommes, nous avons
besoin quelquefois de ce préservatif contre
le refroidissement de l'amour. J'avois
fait cette réflexion plusieurs fois. Le fond
des sentimens ne s'éteint jamais dans un
coeur naturellement tendre et constant ;
mais la familiarité avec ce qu'on aime,
et l'habitude continuelle de se voir, fait
perdre tôt ou tard à l'amour quelque

p43

chose de sa vivacité. Un peu d'art l'empêche
de s'endormir ; et ce secours, qu'un
homme qui pense peut tirer de son esprit
pour nourrir ses sentimens, le rend
plus capable que le commun des hommes
d'un peu d'expérience dans ce raisonnement,
elle ne m'étoit pas venue de la
moindre diminution de ma tendresse
pour Fanny : mais j'avois remarqué que

ces petits ménagemens, que j' appelle
art dans un amant qui raisonne, avoient
servi plus d' une fois à redoubler son ardeur
et la mienne ; et je conclusois que
ce qui pouvoit causer quelque augmentation
dans une passion telle que la nôtre,
devoit être capable à plus forte raison
de l' empêcher de s' affoiblir.
Il m' arrivoit souvent, par exemple,
de passer la plus grande partie du jour au
milieu de mes livres, et de n' admettre
personne dans cette solitude. L' image de
Fanny me revenoit alors cent fois. J' aurois
souhaité d' être auprès d' elle. Il me
manquoit quelque chose pour être dans
une situation tranquile. J' obtenois sur
moi néanmoins de me faire cette violence.
Mais lorsque j' avois rempli le tems
que je m' étois proposé de passer à l' étude,
je retournois à elle avec tous les empressemens
de l' amour, et je trouvois un

p44

goût plus délicieux que jamais à la caresser
et à l' entretenir. Elle ne me cachoit
point qu' elle éprouvoit la même chose :
j' appercevois moi-même ce renouvellement.
Elle se plaignoit avec une grace
charmante, de la dureté que j' avois de
m' éloigner d' elle, pour m' ensevelir dans
mon cabinet. L' ennui qu' elle sentoit
hors de ma présence, lui fit desirer d' être
avec moi dans les tems même que j' étois
résolu d' employer toujours aux occupations
de l' esprit. Je serai dans votre chambre,
me dit-elle, je ne vous causerai
pas le moindre trouble ; j' y serai tranquile,
occupée à lire un bon livre, ou à
faire quelque petit ouvrage de main.
J' y consentis : mais je m' apperçus bien-tôt
que sa présence n' étoit point compatible
avec l' application que demande
l' étude. Au moindre mouvement qu' elle
faisoit, mes yeux se tournoient comme
naturellement vers elle. Elle demeuroit
sans parler ; mais un regard, un sourire,
me causoit plus de dérangement et de
distraction, que n' auroit fait le bruit
d' une compagnie nombreuse. Quelquefois
je n' étois pas le maître de demeurer
assis sur ma chaise, et d' arrêter

le mouvement qui me portoit à m' aller
placer auprès de la sienne. Elle en paroissoit

p45

pénétrée de joie, et elle me reprochoit
en riant cet excès de foiblesse, qui
deshonorait, disoit-elle, la philosophie.
Le reste du tems se passoit ensuite en
tendresses et en badinage.
Dans le fond, je ne puis réfléchir sérieusement
sur ce mélange bizarre d' occupations graves
et badines, sans en ressentir
quelque honte. L' objet de mes
études étoit si sérieux, qu' il méritoit d' être
respecté, même par l' amour. Je priai
instamment Fanny de demeurer désormais
dans son appartement, et de me
laisser suivre mon premier ordre de conduite.
Elle ne me l' accorda qu' avec peine.
Son dédommagement fut de venir de
tems en tems dans mon cabinet, où elle
me promettoit en entrant de ne demeurer
qu' un instant. Mais elle s' y oubloit
des heures entieres, soit à s' amuser autour
de moi avec mes papiers et mes
livres. Enfin j' eus assez de force pour lui
dire un jour, que je voulois absolument
être tranquile, et qu' elle me chagrinoit
de me troubler si souvent. Je ne sais si
mon air fut assez sérieux pour lui faire
croire que j' étois effectivement mal satisfait,
mais ayant continué ma lecture
sans lui parler davantage, elle sortit de
ma chambre en silence, pour se retirer

p46

dans la sienne. Je ne fis attention qu' un
moment après, à la maniere dont elle
étoit sortie. J' en eus de l' inquiétude ; et
la connoissant extrêmement sensible, je
me hâtai d' aller chez elle pour adoucir
ce qu' il y avoit eu de trop dur dans mon
expression. Je la trouvai assise, la tête
appuyée sur sa main, et les yeux tout en
pleurs. Elle s' efforça de prendre une autre
contenance en m' appercevant ; mais
lorsque je lui eus expliqué que c' étoit la

crainte de l' avoir offensée qui m' amenoit,
elle ne pût arrêter ses larmes qui
recommencerent à couler avec abondance.
Je la pressai de m' apprendre ce
qui pouvoit l' émouvoir jusqu' à ce point.
Ce ne fut qu' après de longues instances
qu' elle ouvrit la bouche en baissant les
yeux, pour se plaindre de ce que j' étois
tout-à-fait changé pour elle, et de ce
que je l' aimois si peu, que je trouvois
plus de plaisir dans un livre que dans sa
présence et son entretien. Elle ajouta,
qu' elle ne reconnoissoit que trop qu' en
perdant son pere elle avoit perdu le principal
lien qui m' attachoit à elle, et que
si je la traitois avec cette dureté, je la
rendrois la plus malheureuse de toutes
les femmes.
Quoique je ne me sentisse point assez

p47

coupable pour mériter des reproches si
amers, je n' examinai point s' ils étoient
justes, et je m' efforçai de la consoler par
les plus tendres assurances d' amour et de
fidélité. Nous fîmes la paix. Loin de lui
savoir mauvais gré de cette querelle,
et d' en prendre sujet d' estimer moins son
caractere, je l' expliquai comme l' effet
d' une extrême délicatesse de sentimens,
qui ne devoit servir qu' à me la rendre
plus chere, et à me la faire trouver plus
aimable. Je m' accusai même d' avoir mal
conçu jusqu' alors un des principaux devoirs
de la vertu et de la sagesse. Le but
de mes études devoit être, non-seulement
de travailler à mon bonheur et à
ma perfection, mais de me rendre utile,
autant qu' il m' étoit possible, au bonheur
des autres ; car ces deux obligations touchent
presque également un homme raisonnable
et vertueux, qui sent qu' il est
fait pour la société, et qui se doit par
conséquent aux autres presque autant
qu' à lui-même. Or, quelle étrange fruit
me proposois-je dans mes études, si l' application
même que j' y apportois, produisoit
un effet tout opposé à celui que
la raison devoit me faire desirer ? J' étudie,
disois-je, pour me former à l' humanité,
à la douceur, à la complaisance ;

et le travail par lequel je crois tendre à ce but, m' en écarte lui-même, et me fait commettre ce qu' il doit servir à me faire éviter. Il choque mon épouse ; il me rend distrait, farouche, dur et même grossier, puisque j' ai été capable de la traiter si brusquement qu' elle en est touchée jusqu' aux larmes. Je ne suis donc point dans la voie qui conduit à la sagesse et à la vertu ; ou plutôt, j' y suis, mais j' y marche mal. Je ressemble à un homme qui chercheroit à plaire, et qui faute d' art et de ménagement dans ses soins et ses services, ne réussiroit qu' à les rendre importuns : il parviendrait ainsi à se faire haïr par les moyens qui servent à faire aimer.

Mais, indépendamment de ce motif, qui n' étoit tiré que des idées de l' ordre, et qui n' agissoit, si j' ose ainsi parler, que sur ma raison, je n' avois qu' à suivre le mouvement de mon coeur, pour me porter à tout ce qui pouvoit plaire à ma chere épouse. Je réglai mes études, et la durée de ma solitude, de concert avec elle : j' y mis les bornes qu' elle desira ; et une des principales conditions auxquelles il fallut consentir, fut qu' elle auroit la liberté d' entrer à toutes les heures dans mon cabinet et de me faire mêler

un peu d' amour dans mes occupations les plus sérieuses. Elle en abusa ; car telle étoit encore la force de sa passion, qu' elle ne pouvoit être contente un moment loin de moi. Je ne cacherai point que ma foiblesse étoit égale pour elle. Je ne l' avois jamais vue si charmante. On a dû comprendre que les premières années de notre mariage elle étoit dans l' âge le plus proche de l' enfance ; ses charmes étoient encore naissans. Mais elle entroit alors dans cette fleur de jeunesse, où il ne manque rien à la perfection

de la beauté. Ajoutez, que les fatigues
qu' elle avoit essayées en Amérique
l' avoient extrêmement changée,
et que le repos où elle vivoit à La Havane
lui rendoit un air d' embonpoint qui relevoit
toutes ses graces. Je l' aimois donc
avec plus d' ardeur que jamais. Chere
Fanny ! Hélas ! Je l' aimois plus que moi-même.
Pourquoi rougirois-je d' une
passion si juste, et autorisée de toutes
façons par le devoir ? Et comment réussirois-je
d' ailleurs à exprimer l' excès de
mon infortune, si je ne confessois ici
celui de mon amour.
Cependant, comme je veillois toujours
assez sur moi-même pour conserver
de la modération dans mes desirs,

p50

je ne me livrois pas aux sentimens de ma
tendresse présente avec si peu de mesures,
que je ne portasse souvent mes réflexions
sur l' avenir. Le coeur de Fanny
étoit tel que je le desirois ; il falloit,
pour le bonheur du mien, qu' il le fut
toujours. C' étoit dans cette vue que je
méditois souvent sur la nature de nos
inclinations et de nos attachemens, et
que mettant mon propre coeur à toutes
les épreuves, je tâchois de démêler ce
qui étoit capable d' affoiblir ou d' augmenter
ses sentimens. Je ne faisais point
de découverte, que je ne vérifiasse aussi-tôt
par l' expérience. Sans avertir Fanny
de mon dessein, j' essayois sur elle, en
quelque sorte, l' efficacité de mes remedes ;
semblable à un médecin qui feroit
son étude continuelle de la santé d' une
personne qu' il aime, et qui sans attendre
le tems de la maladie, s' attacheroit à
pénétrer le fond de son tempérament,
à découvrir de quel côté il peut s' altérer,
à lui préparer les potions les plus salutaires,
et à lui en présenter quelquefois
un léger essai, soit pour s' assurer seulement
de l' effet qu' elles peuvent produire
au besoin, soit dans l' espérance qu' elles
préviendroient la naissance du mal, ce qui
est encore mieux que de les réserver

pour le guérir. J' employois ainsi toute mon attention et mon adresse à chercher ce qui pouvoit fixer l' amour dans le coeur de Fanny. De petites absences ménagées avec art, m' avoient déjà paru d' un secours admirable. J' en avois éprouvé plus d' une fois l' effet, même avant mon voyage de Serrane et l' arrivée de mon frere. Quoiqu' il ne m' en coûtât gueres moins qu' à mon épouse pour me résoudre à ces séparations volontaires, j' étois déterminé par la raison, et soutenu par l' espoir d' un redoublement d' amour et de plaisir, sur lequel je comptois à mon retour.

Je persistai donc dans la résolution de partir avec Bridge et Gelin pour Sainte-Helene. Ils passerent environ six semaines à La Havane, au bout desquelles nous montâmes sur le vaisseau qui leur appartenoit. J' avois eu soin de le faire mettre en si bon état, qu' il n' y en avoit point qui valût mieux dans le port. Sur la route nous relâchâmes à La Jamaïque, uniquement pour apprendre quelque nouvelle de l' Europe. Il y étoit arrivé tout récemment un vaisseau parti de Londres. Je parlai au capitaine. S' il ne m' apprit rien de fort intéressant touchant l' Angleterre, il m' entretint du sujet

de son voyage, et en m' apprenant qu' il devoit faire voile au premier jour à la Virginie, il me fit naître un dessein que je dois regarder comme l' époque du plus horrible de tous mes malheurs. Je ne manquai point de m' informer d' abord s' il iroit jusqu' à Powathan. Il me dit que c' étoit le terme de sa route. Je le priai instamment de demander des nouvelles d' une dame françoise, nommée Madame Lallin ; et s' il la trouvoit dans cette ville, de lui dire que je faisais ma demeure dans l' isle de Cube, chez le gouverneur de La Havane, et que je l' invitois à profiter de la premiere occasion qui s' offriroit pour m' y venir joindre.

Non-seulement il se chargea volontiers de cette commission ; mais il ajouta, qu' il pourroit lui-même rendre service à cette dame, en la transportant où je souhaitois de la voir. Son vaisseau étoit marchand. Il s' étoit défait à La Jamaïque d' une partie de sa cargaison, et les marchandises qu' il apportoit d' Europe n' étant que pour l' usage de notre nation, il se proposoit de vendre le reste dans nos colonies du nord. De-là son dessein étoit de revenir, chargé de denrées du país, dans le golphe du Mexique, pour les débiter aux espagnols ; et de prendre

p53

d' eux de nouvelles marchandises qu' il devoit porter en Europe. Cet arrangement étoit si favorable pour Madame Lallin, que je ne doutai point qu' elle ne pût être à La Havane, même avant mon retour de Sainte-Helene. En réfléchissant sur les facilités de son voyage, il me vint à l' esprit d' accompagner moi-même le capitaine jusqu' à Powhatan. Je devois assez de reconnaissance à Madame Lallin, pour lui faire cette civilité. Bridge et Gelin ne pouvoient s' offenser que je les abandonnasse pour remplir un devoir si juste. Ma compagnie ne leur étoit d' aucun secours, et notre séparation ne changeoit rien à la promesse qu' ils m' avoient faite de revenir à La Havane. Je leur proposai mon dessein. Ils le trouverent juste, et ils ne marquerent point d' autre peine en me quittant, que celle qu' ils alloient sentir de mon absence. Enfin que dirai-je pour justifier ce funeste voyage ? Si tous les événemens sont conduits par la providence, de sorte qu' il n' arrive rien que par sa direction et par son ordre, dois-je donner à mon entreprise une autre cause que sa volonté ; et ne dois-je point reconnoître qu' il n' y avoit ni réflexion, ni prudence qui pussent me faire éviter ce qu' elle avoit résolu ?

p54

Je quittai mes amis, après être convenus avec eux du tems auquel ils tâcheroient de me rejoindre. Je comptois que mon retour seroit infailliblement plus prompt que le leur. Je me mis en mer avec joie, me faisant un plaisir extrême de la surprise agréable que j' allois causer à Madame Lallin. Mes aveugles desirs tendoient ainsi à ma perte, car je ne faisais plus un pas qui ne m' approchât du précipice. J' allois moi-même allumer le feu qui devoit me consumer, et causer avec ma ruine, celle de mon épouse, de mes amis, et de tout ce qui m' étoit cher. Que je devois haïr Madame Lallin ! Horrible furie, dont je devois détester jusqu' au souvenir ! C' est-elle qui m' a perdu. Sans elle, ne serois-je pas heureux ? Ma fortune n' avoit-elle pas repris une face riante et tranquille ? Avois-je quelqu' autre raison de craindre qu' elle pût changer ? Hélas ! J' étois si satisfait de ma condition, que je commençois à perdre le souvenir de mes infortunes passées ; je ne les voyois déjà plus que dans l' éloignement, lorsqu' un tison fatal de haine et de discorde vint rallumer des flammes presque éteintes, rouvrir dans mon ame les sources de la douleur, et joindre à mes anciennes

p55

blessures des coups si terribles et si imprévus, qu' ils ont mis dans le même danger, mon honneur, ma vie et ma raison. Cependant, en accusant cette dame de tous mes maux, je dois confesser qu' elle n' en fut qu' innocemment la cause. En quelque endroit du monde que son désespoir et son mauvais sort l' aient conduite, je lui dois cette justice. Elle étoit bonne, douce, obligeante, attachée à ma famille, amie de la paix, et incapable de contribuer volontairement aux malheurs qu' elle m' a causés. Elle m' a perdu sans le vouloir. Mais son innocence ne met point de changement dans ma misere !
Le vent n' ayant pas cessé de nous être favorable jusqu' à l' entrée de la riviere

de Powhatan, nous arrivâmes heureusement dans cette ville. J' appris du premier venu que Madame Lallin y étoit toujours, et qu' elle y avoit vécû jusqu' alors fort honorablement. Je me fis conduire sur le champ à sa maison. Mon arrivée lui causa une des plus grandes joies qu' elle eût jamais ressenties. Je ne lui en marquai pas moins de la revoir, et j' augmentai beaucoup sa satisfaction, en l' assurant que c' étoit uniquement pour l' amour d' elle que j' avois entrepris

p56

le voyage. Elle accepta avec empressement l' asile que je lui offris dans l' isle de Cube auprès de mon épouse ; et elle me pria de la regarder, après Fanny, comme la personne du monde qui auroit toujours le plus d' affection pour moi, et qui tâcheroit le plus sincèrement de se conserver la mienne. Elle me fit un long récit de ses aventures, qui étoient assez touchantes pour intéresser beaucoup ma compassion. Le capitaine Will avoit mis le comble à sa perfidie, en l' obligeant à l' épouser ; ou plutôt en lui faisant recevoir malgré elle, du ministre de son vaisseau, une bénédiction vaine et sans effet, puisqu' elle étoit forcée, et que ni caresses, ni menaces n' avoient pû engager cette malheureuse dame à y consentir. Lui-même n' avoit jamais eu dessein de regarder cet engagement comme un mariage légitime. Il avoit voulu ménager sa réputation, en donnant un voile honnête à son infamie, et prévenir non-seulement la honte, mais le châtement même qu' il pouvoit craindre pour une action de cette violence, lorsqu' il seroit de retour en Angleterre. étant le maître absolu dans son vaisseau, il avoit fait subir ensuite à Madame Lallin toutes les loix que sa passion l' avoit porté à lui imposer.

p57

Il l' avoit conduite à La Jamaïque,

et dans la Virginie ; et s' il l' avoit toujours traitée honnêtement, ç' avoit été moins sur le pied d' une épouse, que d' une maitresse dont il croyoit s' être acquis le pouvoir de disposer. Pour elle, qui gémissoit sans cesse de l' esclavage où elle étoit détenue, il ne s' étoit pas présenté d' occasion de fuir, dont elle n' eut tâché de profiter ; mais ses efforts avoient été inutiles, tant que le capitaine avoit eu assez d' amour pour veiller sur elle avec une continuelle attention. Enfin lorsqu' il commença à se refroidir, et que pensant à retourner en Europe, il souhaita peut-être d' être défait d' elle et de la laisser en Amérique, elle s' aperçut qu' elle étoit moins observée. Will étoit alors revenu à La Jamaïque, où il devoit laisser une partie de ses troupes. Il lui avoit accordé la liberté de sortir du vaisseau, pour prendre quelques jours de repos à Port-Royal. Elle fit la confidence de ses peines à un honnête homme, qui lui promit de faciliter sa suite, et qui trouva en effet le moyen de la faire embarquer secrettement dans un vaisseau qui partoît pour *Lucayoneque* . Ce ne fut qu' après diverses aventures, et un nombre infini de peines qu' elle gagna la Virginie,

p58

où elle eseroit de trouver Mylord Axminster, et moi peut-être avec lui. Ayant conservé les sommes d' argent qu' elle avoit apportées de France, il ne lui manqua rien pour mener une vie douce à Powhatan, et elle s' y mit en si bonne réputation par son honnêteté et sa sagesse, qu' elle inspira assez d' estime pour elle à quelques anglois des plus considérables de cette ville, pour leur faire naître l' envie de l' épouser. Elle fut si satisfaite de ce que j' avois entrepris pour elle, et de l' espérance que je lui donnois de vivre tranquillement dans ma famille, où elle se promettoit beaucoup de douceur dans la compagnie de mon épouse, qu' elle marqua une impatience extrême de quitter Powhatan. Les affaires du capitaine ne nous arrêterent pas plus de quinze jours.

Nous partîmes avec un bon vent. J' eus le plaisir, en quittant cette ville, de voir tout ce qu' il y avoit d' honnêtes gens marquer à ma compagne le regret qu' ils avoient de son départ, et la combler des témoignages de leur estime. Sur la route, je trouvai dans les entretiens continuels que j' eus avec elle, que son esprit et son coeur n' avoient rien perdu par l' infortune. Il me parut au

p59

contraire que ses chagrins avoient fortifié sa raison, et je l' en estimai davantage, d' avoir sçu tirer un si excellent fruit de l' adversité. Elle pensoit juste, elle s' exprimoit avec grace, et tout ce qu' elle disoit avoit quelque chose de réfléchi, qui flattoit extrêmement le penchant que j' avois moi-même à méditer. Je ne lui cachai point la satisfaction que j' avois de la trouver dans un si bon goût. Je gagne bien plus que vous, lui dis-je, à vous avoir rencontrée. Vous allez servir au bonheur de ma vie. Ce que j' ai cru vous devoir par reconnoissance, je vais le faire à présent par un motif d' intérêt et de propre utilité. Votre conversation sera pour moi une espece charmante d' étude, dont je suis sûr de recueillir plus de fruit que de mes livres. Je lui appris là-dessus que j' attendois à La Havane mon frere Bridge, dont le caractere avoit beaucoup de ressemblance avec le nôtre. Quelle douceur, continuai-je, ne trouverons-nous pas dans la maniere dont nous allons vivre ? Notre vie sera toute composée de raison. Nous en passerons une partie à lire, une autre à nous communiquer nos réflexions. Mon épouse elle-même n' est point incapable d' entrer dans ce projet. Il ne nous manquera

p60

rien pour être heureux ; car, ajoutai-je, il n' y a plus d' apparence que nous ayons rien à démêler désormais avec la fortune.

Notre condition est fixée. Je ne vois plus par quel endroit nous pourrions appréhender ses coups. Tel étoit mon aveuglement sur le plus grand péril dont j' eusse jamais été menacé. J' y touchois, sans le moindre pressentiment qui pût m' en avertir ; et tout servit à me confirmer long-tems dans la plus malheureuse de toutes les erreurs.

Nous arrivâmes à La Havane ; quelques ordres que j' eus à donner pour le service du capitaine qui nous avoit amenés, m' ayant retenu long-tems dans le port, le bruit de mon retour fut si prompt à se répandre, que mon épouse en fut assez tôt informée pour venir au-devant de moi avec Dom Pedro D' Arpez.

Je fus surpris de voir paroître le carrosse du gouverneur, et me doutant qu' il y étoit avec Fanny, j' offris la main à Madame Lallin pour nous avancer ensemble. Fanny la prit d' abord pour ma belle-soeur, avec laquelle elle s' imaginoit que j' arrivois de Sainte-Helene.

Mais je m' expliquai aussi-tôt, et je lui appris que c' étoit cette même dame qui m' avoit écrit chez les Abaquis, qui étoit

p61

partie de France avec moi, qui m' avoit donné dans mille occasions des marques d' amitié et de générosité ; enfin que c' étoit Madame Lallin, et que je la lui offrois comme une amie et une compagne, dont elle goûteroit bientôt l' esprit et le mérite. Je continuai à lui raconter en peu de mots par quel hazard j' avois eu l' occasion d' aller moi-même à Powhatan, pour offrir à cette dame une retraite auprès de nous, suivant le projet qui l' avoit amené en Amérique. C' est une autre Madame Riding, ajoutai-je, que je vous présente, et que je vous prie de recevoir avec amitié. Si l' on se rappelle tout ce que j' ai rapporté dans plus d' une occasion, du caractère de Fanny et de cette délicatesse inquiète qui la portoit naturellement à la jalousie, on entrera sans peine dans le sens de tout ce qui me reste à raconter. Qu' on se souvienne de cette profonde

tristesse dans laquelle elle s' étoit comme
obstinée chez les Abaquis ; de ces allarmes
qu' elle n' avoit pu cacher, même
dans les premiers jours de notre engagement ;
de ses distractions, de ses pleurs
mêmes et de ses soupirs : et quiconque
lira cette funeste partie de mon histoire,
sera bien mieux instruit de la cause

p62

de mon malheur, que je ne l' étois moi-même
au tems qu' il m' est arrivé. Qui le
comprendroit, sans cette clef ? Mais
après le soin que j' ai pris de préparer de
si loin mes lecteurs à ce récit, ils ne trouveront
rien d' obscur dans les ténèbres
où ils me verront marcher. Ils jouiront
clairement du spectacle de mes peines.
Hélas ! Que n' avois-je alors pour les éviter,
les lumieres que je donne ici pour
les faire entendre !
éloigné comme j' étois de toute ombre
de défiance, je n' observai pas même
de quel air mon épouse écoutoit mon
discours ; je n' étois occupé que du plaisir
de la revoir, et de lui procurer une
amie. Cependant, si j' y eusse fait réflexion
dès ce premier moment, j' aurois
pû découvrir, comme je l' ai sçu trop
certainement dans la suite, quelque altération
sur son visage, et beaucoup de
contrainte dans ses manieres. L' opinion
qu' elle avoit prise de mes sentimens pour
Madame Lallin, depuis qu' elle avoit sçu
que cette dame avoit quitté son pays
pour m' accompagner jusqu' en Amérique,
et la confirmation qu' elle croyoit
en avoir eue, dans le soin avec lequel je
lui avois caché long-tems cette circonstance
de mon voyage, ces deux raisons,

p63

dis-je, eussent suffi seules pour lui rendre
Madame Lallin odieuse, et sa présence
désagréable. Lorsqu' elle vit que non-seulement
que c' étoit moi-même qui
souhaitois de l' avoir avec nous, mais

que je m' étois donné la fatigue de faire
exprès le voyage de la Virginie, pour
l' amener à La Havane, et pour lui offrir
une retraite auprès de moi, elle se crut
trop assurée qu' il entroit de la passion
dans une civilité si excessive, et que je
l' avois par conséquent trompée elle-même,
dès le commencement de notre
mariage, ou abandonnée dans le coeur,
depuis que j' avois retrouvé sa rivale.
Quels progrès cette pensée ne fit-elle
pas tout d' un coup dans un caractère tel
que celui de mon épouse ? Tendre au-delà
de mes expressions, timide et facile à
s' allarmer, toujours pleine de la crainte
de n' être pas assez aimée, possédée avec
cela d' une mélancolie douce, qui lui
faisoit chercher la solitude, pour s' y livrer
à la rêverie, dans tous les momens
qu' elle ne passoit pas avec moi. Hélas !
L' instant de mon arrivée fut le dernier
de son repos. Cette chere épouse n' eut
plus que des joies feintes, qu' elle eut la
constance d' affecter pour sauver les apparences ;
et sa disposition habituelle fut

p64

la douleur, avec tous les tristes effets
qui l' accompagnent.
Je m' aperçus si peu de ce changement,
que je me crus au contraire dans
une des plus agréables circonstances de
ma vie. Il ne me manquoit que mon
frere et son Angélique, pour me persuader
absolument que je n' avois plus
rien à desirer. Je témoignai ces sentimens
à mon épouse. Elle y répondit avec
sa tendresse ordinaire. Je l' excitai à marquer
de l' amitié à Madame Lallin, et
cette dame m' ayant paru tout-à-fait
revenue de la foiblesse qu' elle avoit eue
long-tems pour moi, je ne fis pas difficulté,
dans toutes les occasions, de lui
prodiguer mille caresses innocentes,
qu' elle recevoit comme autant de marques
de la sincere affection que j' avois
pour elle. Fanny se faisoit assez de violence
pour lui donner de tems en tems
quelques démonstrations extérieures de
son estime. Mais il est facile de juger
qu' elles n' étoient pas sinceres. Elle souffroit

mortellement, lorsqu' il lui arrivoit
d' être témoin des miennes. C' étoit un
supplice pour elle, que de me voir entretenir
quelquefois son ennemie en
particulier, ou faire avec elle un tour

p65

de promenade dans le jardin du gouverneur.
Elle venoit souvent nous interrompre,
et quoiqu' elle tâchât de
prendre alors un visage riant, j' ai fait
réflexion dans la suite qu' il m' eût été
aisé d' y remarquer de l' agitation, si je
n' eusse été accoutumé à regarder ses
petites inégalités comme un effet ordinaire
de sa mélancolie.

Deux mois se passerent, sans qu' il
lui fut encore rien échappé qui pût me
faire connoître son trouble, et me causer
de l' inquiétude. L' arrivée de mon
frere avec son épouse et Gelin, devint
bientôt pour elle et pour moi, une nouvelle
source de maux irréparables. Dom
Pedro, qui étoit attentif à prévenir tous
nos desirs, jugea, par la satisfaction que
nous eûmes de les voir arriver, qu' il
ne pouvoit nous obliger davantage,
qu' en leur offrant sa maison pour demeure.
Je les fis consentir par mes instances
à l' accepter. Bridge aimoit inséparablement
Gelin ; ainsi c' étoit les retenir
tous deux, que d' en engager un.
Il y avoit d' autant moins de difficulté,
que la maison, ou plutôt le palais du
gouverneur, étoit d' une si vaste étendue,
que nous pouvions y occuper chacun

p66

notre appartement, sans y causer le
moindre trouble. Nous nous trouvâmes
donc tous logés sous le même toit.
Lorsque nous fûmes un peu revenus
du premier mouvement qu' inspire la
joie de revoir des personnes qu' on aime,
chacun pensa à se faire des occupations
de son goût, pour remplir les momens
que nous ne pouvions pas toujours passer

ensemble. Mon choix étoit fait ;
c' étoit l' étude. Bridge, qui n' y étoit pas
moins porté que moi par inclination,
prit le même parti. Madame Lallin se
détermina aussi à demeurer une partie
du jour occupée de quelque lecture ; et
comme j' avois formé dans mon cabinet
une bibliothèque de tout ce que j' avois
pu découvrir de bons livres à La Havane,
elle s' accoutuma à venir souvent m' y
trouver, soit pour choisir ceux qu' elle
jugeoit les plus agréables, soit pour se
procurer avec moi quelques momens
de conversation. J' avois compté que
mon épouse choisiroit aussi ce genre
sérieux d' amusement, pour lequel elle
avoit toujours eu du goût. Cependant
elle déclara ouvertement que son dessein
étoit de tenir sans cesse compagnie à ma
belle-soeur, pour s' occuper avec elle de
quelque ouvrage de main. Ce fut son

p67

désespoir secret, et son aversion pour
Madame Lallin, qui lui fit prendre cette
résolution ; sur-tout lorsqu' elle eut remarqué
que cette dame venoit souvent
dans mon cabinet. Pour elle, il ne lui
arriva plus d' y mettre le pied. Cette ancienne
ardeur qu' elle marquoit pour me
voir et pour m' entretenir, parut s' éteindre
tout-à-fait. Si elle quittoit quelquefois
ma belle-soeur, c' étoit pour se retirer
seule dans une allée écartée du jardin,
et pour s' y livrer à toutes les agitations
de son ame. Je ne pus manquer de
faire quelques réflexions sur le changement
de sa conduite ; mais quelle raison
aurois-je eu de l' attribuer à une si cruelle
cause, et comment l' aurois-je soupçonnée
de se défier de mon coeur, lorsque
je n' y sentois pour elle que les mouvemens
les plus tendres de l' amour, et le
témoignage assuré d' une constance immortelle ?
Gelin, qui n' avoit pas autrement d' inclination
pour l' étude, s' attacha à la
compagnie de ma belle-soeur et de Fanny.
Dans les idées de politesse et de galanterie,
qui sont communes à tous les
françois, il auroit cru blesser l' honneur
de sa nation, s' il eût abandonné ces

deux dames, lorsqu' il pouvoit les amuser

p68

par son entretien. Sa vivacité, soutenue de beaucoup de facilité à s' exprimer, ne laissoit gueres de vuide dans la plus longue conversation ; et je suis obligé, malgré le mal qu' il m' a fait, de confesser qu' il étoit d' un commerce agréable. Il passoit donc une partie du jour auprès de mon épouse et d' Angélique. Je veux croire qu' il n' eut point d' abord d' autre vue que de satisfaire sa politesse, ou tout au plus de se procurer un plaisir plein d' innocence dans la compagnie de deux dames infiniment aimables. Si je ne me trompe point dans cette opinion, je dois le plaindre : je connois la tyrannie des passions, et je ne puis me persuader encore, même en détestant sa mémoire, qu' il fut peut-être plus malheureux que coupable. Mais si c' est volontairement qu' il se jetta dans le crime, c' est de dessein formé qu' il conjura ma perte, et sur ces principes trop ordinaires aux françois, qui leur font regarder une intrigue d' amour comme un badinage, se trouvera-t-il quelqu' un qui ne le haïsse point avec moi, comme un monstre qui viola les droits les plus saints, et qui se rendit coupable des plus noirs de tous les crimes ? Il devint amoureux de mon épouse.

p69

Dans un caractere comme le sien, il n' y avoit point de passion qui pût être foible et modérée. On a vû dans la relation de son aventure de Sainte-Helene, qu' il étoit adroit et fertile en inventions. Toute son étude s' attacha d' abord à connoître le fond du naturel de Fanny, pour attaquer sa vertu par l' endroit le plus foible. Il n' eut pas de peine à remarquer qu' elle étoit mélancolique. Mais ses yeux perçans pénétrèrent beaucoup plus loin. Il ne put la voir et l' observer continuellement,

sans découvrir qu' elle
étoit agitée de quelque passion violente.
Il la suivit de si près, et il examina toutes
ses démarches avec tant d' adresse et
de persévérance, qu' il saisit enfin le secret
de son coeur. Ce fut sur cette connoissance
qu' il établit tout l' espoir de ses
amoureux succès. J' entre ici dans un détail,
dont on s' étonnera de me voir si
parfaitement informé. Mais demanderai-je
trop à mes lecteurs, si je les prie
de suspendre leur jugement et leur attention ?
Le cruel Gelin ne tarda gueres, après
cette découverte, à mettre en usage tous
les secours qu' il pût tirer de son esprit
artificieux. Le premier dessein qu' il forma,
fut de se servir de ses lumieres, pour

p70

s' insinuer dans la confiance de mon
épouse. Il prit l' occasion d' une promenade
qu' elle faisoit seule au jardin, pour
avoir avec elle un entretien particulier.
Là, après mille protestations de respect
et de sincere estime, il lui fit entendre,
non pas qu' il se fût apperçu de sa tristesse,
mais qu' il avoit découvert quelque
chose qui pourroit lui en causer
beaucoup. Il lui fit même des excuses
d' avoir différé peut-être trop longtems à
lui faire cette ouverture ; et pressé qu' il en
eût été, lui dit-il, par la reconnoissance
dont il se croyoit redevable à notre famille,
il avoit été retenu par la crainte
d' y causer du trouble, ou du moins quelque
refroidissement d' amitié. Mais le mal
paroissant croître de jour en jour, et les
conséquences n' en pouvant être que très-fâcheuses,
il se croyoit obligé de lui
dire que Madame Lallin étoit passionnée
pour moi, et qu' elle gardoit si peu de
mesures, qu' elle en donnoit des marques
scandaleuses ; qu' elle étoit seule avec
moi dans mon cabinet, à toutes les heures
du jour ; qu' il avoit entendu des
choses qu' il ne jugeoit point à propos de
répéter ; qu' à la vérité il ignoroit absolument
si je répondois à cette passion ;
mais que c' étoit cette raison même qui

l'obligeoit à rompre le silence, afin que mon épouse pût remédier au mal, s' il étoit encore tems de l' arrêter. Un discours si adroit eut tout l' effet que Gelin s' en étoit promis. La bonne et crédule Fanny n' y apperçut que l' avis d' un ami fidele et désintéressé, qui s' accorderoit parfaitement avec ses propres idées, et qui confirmoit toutes les préventions de sa jalousie. Elle n' y répondit d' abord que par un ruisseau de larmes, et par des plaintes de sa mauvaise fortune. Gelin affecta de la vouloir consoler ; mais ce fut d' une maniere qui l' engagea à s' ouvrir davantage. Elle lui confia toutes ses peines : elle lui confessa qu' elle n' avoit rien entendu de lui dont elle ne fut bien instruite depuis long-tems. Elle eut même l' imprudence de lui avouer qu' elle se croyoit trahie de moi, et qu' elle étoit trop certaine que j' aimois Madame Lallin autant que j' en étois aimé. Rien ne pouvoit être plus favorable pour Gelin. Son but étoit de se rendre en quelque sorte nécessaire à mon épouse, sous le prétexte de la servir ou de la consoler. Il avoit remarqué qu' elle m' aimoit encore avec trop d' ardeur, pour qu' il osât se flatter que son

coeur fût une conquête aisée ; mais il espéra que dans une relation étroite qu' il se promettoit d' avoir avec elle, il trouveroit par degrés le moyen de l' attendrir. Les ouvertures de coeur, les communications de sentimens, l' air mystérieux de confiance, sont autant de symptômes qui appartiennent à l' amour, et qui ne manquent gueres d' en être la cause, quand ils n' en sont pas l' effet. Gelin parvint effectivement à une partie de ce qu' il prétendoit auprès de Fanny ; et s' il n' obtint pas sa tendresse, il eut du moins le premier rang dans son estime et dans son amitié. Ce ne fut plus entre elle et lui que rendez-vous secrets, rapports, mysteres,

signes particuliers d' intelligence. Il n' échappoit plus à Madame Lallin de me dire un mot, ni de me jeter un regard qui ne fut interprété dans le sens le plus malin. Gelin avoit l' oeil sur nos moindres mouvemens. Il en tenoit un compte exact, qu' il ne manquoit point de rendre tous les jours à mon épouse. S' il n' appercevoit rien qui fut susceptible d' un mauvais sens, sa malignité suppléoit au défaut de la matiere. Il portoit l' impudence jusqu' à se glisser dans mon appartement, et prêter l' oreille à

p73

la porte de mon cabinet pour recueillir quelque chose de mes entretiens avec Madame Lallin. Les expressions les plus innocentes de l' amitié et de la confiance prenoient dans sa bouche un tour corrompu et empoisonné. Cet indigne confident achevoit ainsi de perdre de plus en plus ma malheureuse épouse. Il est vrai que les fruits qu' il en tiroit n' étoient gueres favorables à sa passion. Il vouloit lui inspirer de l' amour, et il ne faisoit entrer dans son coeur que du trouble et de la tristesse. Trop certaine de son malheur, et comme accablée par les nouvelles confirmations qu' elle en recevoit de jour en jour, elle vivoit moins qu' elle ne languissoit dans un continuel désespoir. Elle n' avoit plus que deux occupations, mais toutes deux funestes et violentes ; l' une de se livrer à la douleur, lorsqu' elle étoit seule, et qu' elle pouvoit éviter d' être observée, l' autre de faire des efforts infinis pour la cacher, lorsqu' elle étoit obligée de paroître en compagnie. Aussi sa santé ne put-elle résister long-tems contre des agitations de cette nature. Elle s' affoiblissoit à vue d' oeil. Sa couleur et son embonpoint diminuoient tous les jours. Le poison qu' elle avoit eu la force de tenir si long-tems

p74

renfermé, gaignoit peu-à-peu les dehors, et commençoit à corrompre son sang et ses forces, après avoir infecté toutes les facultés de son ame. Je vivois pendant ce tems-là dans une confiance et une sécurité, qui rendoient mon malheur infiniment plus déplorable. Loin de former le moindre soupçon contraire à mon repos, s' il m' arrivoit de faire quelque réflexion sur le changement que j' appercevois dans la conduite de Fanny, c' étoit pour m' en réjouir, comme d' une chose que j' avois souhaitée, et que je croyois d' un extrême avantage pour elle. Je m' imaginois qu' elle trouvoit dans la compagnie de ma belle-soeur et de Gelin un amusement si agréable, qu' il triomphoit de sa mélancolie. Si ma tendresse y perdoit quelque chose, parce que je passois une partie du jour sans la voir, je trouvois de la douceur à penser qu' elle étoit tranquille et satisfaite. Je lui marquois même souvent la joie que j' en avois, et je remerciai plus d' une fois Gelin et Angélique d' avoir eu le secret de changer ainsi son humeur. C' étoit souffler sur les flammes, et attiser le feu qui la dévorait ; car elle ne manquoit point d' expliquer ces marques de satisfaction comme une

p75

preuve manifeste de mon infidélité. J' étois charmé qu' elle me laissât libre avec Madame Lallin. Sa présence m' étoit devenue odieuse et importune. Tels étoient les tristes raisonnemens de son coeur malade, et de son esprit troublé. Nous ne laissions pas de nous voir plusieurs fois le jour, mais c' étoit en public. Le soir il arrivoit toujours que la nuit étoit fort avancée lorsqu' on se retiroit. J' attribuois sa pesanteur et son abattement au sommeil. Elle ne se refusoit point à mes caresses ; mais j' avois peine à tirer d' elle quelques paroles. Elle faisoit semblant de s' assoupir presque aussi-tôt. Je passois néanmoins la nuit délicieusement auprès d' elle ; heureux de cette seule pensée, que je regnois dans son coeur, et qu' il étoit aussi tranquille que le mien.

Cependant sa santé continuant à s'altérer tous les jours, il parut visiblement sur son visage qu'elle souffroit quelque douleur dont elle ne se plaignoit point. Je lui marquai de l'inquiétude. Elle confessa qu'elle se trouvoit mal, et elle en prit occasion de se faire préparer un lit différent du mien. Allarmé de ses moindres maux, j'interrompis l'ordre de mes études, pour demeurer plus régulièrement auprès d'elle. Je remarquai, en

p76

l'observant, qu'elle étoit agitée. Elle parloit peu. Ses yeux s'attachoient quelquefois languissamment sur moi, et malgré l'effort qu'elle faisoit pour se vaincre, il lui échappoit souvent des soupirs. Ma belle-soeur me dit en confidence qu'elle croyoit s'être apperçue que la source du mal étoit moins dans le corps, que dans le coeur et l'esprit, et qu'elle ne doutoit pas que Fanny n'eût quelque sujet considérable de chagrin. Je me ménageai un moment de solitude avec elle. Je la conjurai de s'expliquer, et de m'ouvrir son coeur, à moi qui étois son cher époux, qui l'adorois, qui ne pouvois vivre un instant tranquille, s'il manquoit quelque chose à son repos et à son bonheur. Elle me parut incertaine pendant quelques momens, comme si l'ardeur de mes expressions l'eût émue, et qu'elle eût été prête à me communiquer le secret de ses peines. Hélas ! J'en suis sûr, ce fatal secret vint jusqu'au bord de ses lèvres, et nous pouvions encore être heureux s'il en fût sorti tout-à-fait. Mais quelque réflexion funeste, qui étoit l'effet des malignes inspirations de Gelin, le fit rentrer dans des ténèbres que mes yeux ne purent pénétrer. Elle me répondit, en soupirant, qu'elle n'étoit

p77

point toujours la maîtresse de son imagination ; que malgré elle les tragiques

aventures de son pere et de sa mere
lui revenoient souvent à l' esprit ; qu' elle
ne pouvoit penser sans frémir aux cruels
désastres qui avoient détruit sa famille,
que n' ayant nulle raison d' espérer que
le courroux du ciel la ménageât davantage,
elle s' attendoit à quelque fin funeste
qui répondroit aux malheureux
commencemens de sa vie. Elle ne put
retenir ses larmes en finissant ces paroles ;
et son coeur qui étoit serré de tristesse,
se soulagea en poussant une infinité
de soupirs.

Je me sentis si attendri de la voir dans
cet état, que pour peu qu' elle eût conservé
de liberté d' esprit et de raison, il
eût été impossible que des marques si sinceres
de ma tendresse et de ma douleur
ne lui eussent point fait ouvrir les yeux
sur son injustice et sur mon innocence.
Je pris une de ses mains, que je serrai
contre mon visage. ô chere Fanny ! Lui
dis je avec un sentiment de coeur inexprimable ;
ô charme tout-puissant de
ma vie et de mes peines ! Comment
pouvez vous vous affliger par des craintes
si injustes, et par des souvenirs que
vous devriez avoir effacés ? Le passé

p78

n' est point en notre pouvoir, mais où
voyez-vous de quoi trembler pour l' avenir ?
Ne sommes-nous pas l' un à l' autre ?
Tout le pouvoir de la nature empêchera-t-il
que je ne vous adore, que vous
ne m' aimiez, que vous ne soyez à moi
pour toujours ? Et si cela est aussi sûr
qu' il doit vous le paroître, qu' y a-t-il à
présent dans la vie qui puisse être un
malheur pour vous et pour moi ? Non,
non, ajoutai-je en l' embrassant, ce n' est
point sentir le prix du bonheur dont on
jouit, que d' être troublé continuellement
par la crainte de le perdre. Votre
coeur est trop inquiet. Je veux vous donner
un moyen de le rassurer, c' est que la
place de la crainte y soit toujours occupée
par l' amour.

Comme je n' avois nul sujet de me
défier de sa sincérité, je pris la réponse
qu' elle m' avoit faite pour l' aveu de ses

véritables peines, et je ne pensai qu' à lui procurer des amusemens qui pussent écarter les pensées qui l' affligeoient. Je fis prier les dames de La Havane de se rendre chez nous les jours après dîner, et de former dans sa chambre des parties de jeu et de plaisir. J' y assistois moi-même constamment. Soit par un effet de cette dissipation, soit que ma présence

p79

continuelle servît à la tranquiliser, elle se rétablit en peu de tems, et nous reprîmes nos exercices ordinaires. Je remarquai le zèle de Gelin à la servir pendant sa maladie ; mais il ne me vint pas même à l' esprit qu' il pût y entrer autre chose que de la générosité et de l' amitié. Je fus obligé, quelques mois après, pour faire plaisir au gouverneur, de me charger de quelques affaires qu' il avoit à régler à la Vera-Crux. Ce voyage fut plus long et plus ennuyeux que pénible. Je trouvai, à mon retour, ma famille et mes amis dans une santé parfaite. Gelin étoit mieux que jamais avec Fanny, c' est-à-dire, qu' il continuoit à l' empoisonner, par ses insinuations et ses conseils. Il ne manqua point de lui faire appercevoir, qu' une absence de plusieurs mois n' avoit rien diminué de ma passion prétendue pour Madame Lallin. Si je n' avois à donner dans la suite des preuves claires et sans réplique de la vertu inébranlable de mon épouse, il paroîtroit incroyable qu' avec la confiance et l' affection qu' elle avoit pour Gelin, elle eût pû se défendre si long-tems contre ses séductions. Ce malheureux s' étoit rendu tellement maître de son esprit,

p80

qu' elle ne faisoit plus rien sans l' avoir consulté. Il n' étoit plus à lui faire l' aveu de sa passion ; mais il s' y étoit pris avec tant d' adresse, qu' elle n' avoit pu s' en

offenser. Cependant la maniere dont elle avoit reçu sa déclaration, lui ayant ôté la hardiesse de la renouveler, et ce qu' il appercevoit tous les jours de son caractere, ayant presque achevé de lui faire perdre l' esperance, il s' étoit réduit à son premier dessein, qui étoit d' allumer de plus en plus sa jalousie ; sûr que sa tendresse pour moi s' éteindroit tôt ou tard avec son estime, et qu' il lui deviendroit plus facile de s' insinuer dans son coeur, après m' en avoir chassé. Il affectoit donc d' éviter ce qui sentoit l' amour, et de lui marquer en tout une envie désintéressée de la servir. Elle, qui étoit la douceur même, et qui n' avoit jamais eu cette sorte d' expérience, qui apprend à son sexe à se défier du nôtre, ne croyoit rien risquer en accordant son estime et sa confiance à une personne qui lui témoignoit tant d' attachement. Elle avoit d' ailleurs entendu mon frere se louer mille fois de la générosité de son ami Gelin. Elle me voyoit moi-même le traiter avec amitié ; et, pour lui rendre justice, il ne lui manquoit aucune des qualités qui

p81

forment dans l' opinion commune l' homme de mérite et l' homme aimable. Ciel ! Comment puis-je parler avec cette modération, d' un cruel qui m' a précipité dans le dernier excès du désespoir et de la misere ?

Le tems de ma ruine approchoit. Dom Pedro D' Arpez, cassé de vieillesse, et se sentant proche de sa fin, fit un testament, par lequel il me laissoit tout son bien. Il ne survécut pas long-tems à cette dernière disposition. Une maladie précipitée le mit au tombeau. Aussi-tôt que notre reconnoissance se fut acquitée, en lui rendant magnifiquement les derniers devoirs, je ne pensai plus qu' à recueillir son héritage, et à retourner en Europe. Mon dessein étoit d' équiper exprès un vaisseau, pour être absolument le maître de ma route. Les biens que Dom Pedro m' avoit laissés étoient si considérables, que cette dépense me paroissoit légère, et dans la résolution où j' étois

de me rendre droit en Angleterre avec mes richesses, ma famille et mes amis, je n' étois point d' avis de m' exposer à la discrétion d' un capitaine espagnol. Mon frere avoit renvoyé à Sainte-Hélene le vaisseau qui l' avoit apporté avec son épouse et Gelin : je pris donc le parti

p82

d' en acheter un qui avoit été construit peu de tems avant la mort du gouverneur, et je donnai des ordres si pressans, qu' il fut préparé avec beaucoup de diligence. Mais comme nous nous disposions à nous mettre en mer, j' entendis un jour Bridge qui se plaignoit avec Gelin de la nécessité où ils étoient, en retournant en Angleterre, de laisser après eux leur ami Johnston à Sainte-Hélene. J' aimois Bridge comme moi-même. Je lui fis un reproche de ne m' avoir pas fait connoître plutôt qu' il prît assez d' intérêt à Johnston, pour souhaiter de l' avoir avec lui. Vous deviez l' amener, lui dis-je, lorsque vous vîntes ici pour vous y établir avec moi. Tout ce qui vous est cher, ne sauroit manquer de me l' être beaucoup. Mais j' y sçais un remede, ajoutai-je ; c' est de prendre notre route par Sainte-Hélene. Le détour n' est pas infini ; et avec le plaisir de rejoindre Johnston et son épouse, qui sera votre principal objet, vous aurez celui de nous faire voir cette belle campagne où votre Angélique est née, et dont vous nous avez raconté tant de merveilles. Cette proposition causa une joie extrême à mon frere. Nous ne tardâmes point à partir, et ce fut pour Sainte-Hélene que nous mîmes à la voile.

p83

Notre route fut heureuse, mais nous ne l' achevâmes pas sans crainte. La guerre étoit alors déclarée entre l' Angleterre et la Hollande. *Holms*, à la tête d' une escadre angloise, s' étoit emparé

des isles du Cap-Verd, et de quelques forts que les hollandois ont sur les côtes de Guinée. J'avois été informé, avant mon départ de La Havane, que les états de Hollande avoient envoyé tout récemment dans ces mers, leur amiral *Ruiter*, avec une flotte considérable ; et dans l'ardeur qui lui faisoit chercher à tirer vengeance des anglois, il ne pouvoit être que très-dangereux pour moi de tomber entre ses mains. Ce n'est pas que nous dussions appréhender naturellement sa rencontre ; mais on sait que sur mer un coup de vent rapproche quelquefois tout d'un coup des vaisseaux bien éloignés. Cette crainte m'ayant porté à prendre pavillon espagnol, et à prier tous les anglois qui étoient dans mon vaisseau, de ne pas s'exprimer dans leur langue, s'il nous arrivoit malheureusement de tomber dans la flotte de *Ruiter*. Avec cette précaution, j'évitai un danger dont rien ne m'eût pu sauver autrement ; car nous rencontrâmes en effet *Ruiter* dans la mer d'éthiopie, et

p84

nous ne dûmes notre salut qu'aux apparences et au nom d'espagnols. Après m'être échappé si heureusement d'un tel péril, ce n'étoit point dans le sein de la paix et de la confiance, ni par la main d'un ami, que je m'attendois de périr. J'avois essuyé dans toute ma vie, des infortunes et des pertes, et je n'avois déjà que trop bien acquis la qualité de malheureux : mais j'avois toujours eu du moins quelque raison de m'attendre à mes peines ; j'avois eu quelque pressentiment qui les avoit précédées. D'ailleurs, en perdant quelque chose de cher et de précieux, il m'étoit toujours resté quelque chose de plus cher encore, qui pouvoit servir à me consoler par cette seule pensée, que le ciel, en m'ôtant le bien que je regrettois, m'en avoit du moins laissé d'autres dont la perte m'eût rendu infiniment plus misérable. Ici, sans pressentiment, sans réflexion, et presque sans le moindre intervalle, la fortune en deux tours de roue me précipite au fond

de l' abîme. Elle m' y fixe sans retour.
Elle m' ôte l' espoir, le remede, les consolations ;
enfin, elle me rend tel qu' on
va voir, et qu' on aura peine à le croire.
Nous arrivons à Sainte-Helene. Un
vaisseau françois qui venoit des Indes,

p85

y entroit dans le port au moment de
notre arrivée. Nous abordons ensemble.
Les premieres nouvelles dont mon frere
est informé, sont la mort de Johnston
et celle de son épouse. Cette perte lui
causant beaucoup de chagrin, je m' employai
pendant quelques jours à le consoler.
Rien ne pouvoit nous arrêter à
Sainte Hélene, après que nous eûmes vû
la campagne de la colonie ; et il nous
fut aisé de nous procurer cette satisfaction,
parce que les portugais ayant fait
sauter à force de poudre quelque partie
des rochers qui la séparoient du reste
de l' isle, la communication par terre
étoit devenue libre et facile. Nous pensions
donc à nous remettre en mer et
n' ayant plus d' autres ports à gagner que
ceux d' Angleterre, je fais un compliment
honnête à Madame Lallin et à Gelin
qui étoit françois, sur la satisfaction
que je ressentois de pouvoir leur assurer
une retraite tranquille dans ma patrie.
Signal funeste de ma ruine ! Fanny avoit
juré de ne pas mettre le pied en Angleterre,
si j' y menois avec moi Madame
Lallin. Les artifices de Gelin l' avoient
engagée à prendre cette téméraire résolution ;
et voyant qu' elle ne pouvoit
l' exécuter qu' en fuyant avec lui, elle y

p86

consentit lorsqu' elle se vit assurée que je
ne pensois point à me séparer de sa rivale.
La nuit suivante fut prise pour le
départ, et, ce qui est horrible à raconter,
Fanny se leva pendant mon sommeil,
du lit où elle étoit avec moi, elle
quitta mon côté, pour suivre un infâme,

qui rioit peut-être de sa foiblesse
au moment qu' il l' enlevait comme sa
proie, et qu' il se croyait prêt à triompher
de son honneur et de sa vertu.
On ne sut cette nouvelle que le lendemain,
et il étoit même fort tard avant
qu' on en fût assuré parfaitement. Le
vaisseau françois étoit parti, Fanny et
Gelin ne paroissent pas. On les chercha
d' abord, on s' informa avec soin si
personne ne les avoit vus ; et lorsque
toutes les recherches eurent été inutiles,
on ne balança point à s' imaginer la vérité.
Peut-être étois-je le seul de tous les
habitans de l' isle, qui n' en étoit pas encore
instruit. Je demandai plusieurs fois
où étoit mon épouse. Tant qu' on l' ignora,
on me répondit d' une maniere qui
me causa de l' inquiétude ; et lorsqu' on
fut pleinement assuré de mon malheur,
on eut l' adresse de me rendre tranquile
en me le déguisant. Cependant, comme
il étoit impossible de me le cacher plus

p87

long-tems que jusqu' à la fin du jour,
Bridge prit le parti de me l' annoncer.
Ce cher frere, qui m' aimoit avec la dernière
tendresse, et qui étoit lui-même si
consterné de mon malheur, qu' il avoit
presqu' autant de besoin que moi de consolation,
se trouva dans un embarras
extrême lorsqu' il lui fallut ouvrir la bouche
et trouver des expressions pour se
faire entendre. Il sçavoit, par l' aveu que
je lui en avois fait mille fois, qu' il n' y
avoit rien dans mon coeur au-dessus de
Fanny. Il connoissoit mes sentimens jusqu' au
fond, par les tendres et sinceres
confidences que je lui en faisois tous les
jours. Toutes mes passions en effet se réduisoient
à celle-là. Sans cesse attentif
à veiller sur les mouvemens de mon
coeur, et à regler ses inclinations, je ne
lui laissois que la liberté d' être tendre et
de se livrer à l' amour. C' étoit toute la
douceur de ma vie, le charme de mes
peines, et le dédommagement de la contrainte
perpétuelle où je tenois tous mes
autres desirs. Raison, devoir, penchant
naturel d' un coeur infiniment sensible,

tout s' accordoit à rendre l' amour nécessaire
à mon bonheur. Aussi m' en étois-je
fait une si douce habitude, que de
même qu' il faut respirer pour vivre, il

p88

me falloit aimer Fanny et être aimé d' elle,
pour être heureux. Bridge le savoit,
il n' étoit que trop certain par conséquent
qu' il alloit me donner le coup mortel en
m' aprenant ce que j' avois perdu.
J' étois seul dans une chambre, occupé
à lire. Il y entra d' un air qui me fit
frémir, en me faisant connoître tout
d' un coup une partie de ses agitations.
Mais quelle apparence d' en pouvoir deviner
la cause ? Je le crus attaqué de
quelque maladie subite, ou si j' entrevis
dans ses yeux quelque chose de plus funeste,
ce fut d' abord sur lui que tomberent
mes craintes et ma compassion. Il ne
me laissa pas longtems dans cette erreur.
Je me levois ; demeurez, demeurez, me
dit-il, en me faisant remettre sur ma
chaise, ne quittez pas une posture dont
vous aurez besoin pour m' entendre. Il
s' assit auprès de moi. Sa voix étoit tremblante,
et son visage si changé, que ne
pouvant rien comprendre à ce que je
voyois, je demurai interdit en tenant les
yeux attachés sur lui. ô pauvre Cleveland !
Reprit-il aussitôt, comment dois-je
te préparer au coup que je te vais porter !
Ton coeur ne saigne-t-il pas déjà ? ô mon
malheureux frere ! N' entendez-vous pas
du moins à demi, ce que je n' ai pas la

p89

force de vous raconter ? Ces quatre
mots, prononcés du ton le plus passionné
et le plus tragique, me pénétrèrent
d' horreur et de saisissement. Malgré la
multitude d' idées affreuses qui se présenterent
sur le champ à mon esprit, je crus
démêler aussi-tôt le plus cruel malheur
que j' eusse à redouter. Fanny est morte !
M' écriai-je d' une voix douloureuse ;

Fanny est morte ! Non, interrompit-il, ce que j' ai à vous apprendre est plus terrible que la mort de Fanny : ah ! Bridge, achevez donc, et ôtez-moi la vie tout d' un coup. Helas ! C' est ce que je crains, reprit-il, en s' attendrissant jusqu' aux larmes. Trop malheureux Cleveland ! Je sens que je te vais percer le coeur, et je ne puis te cacher ton malheur, ni même te le déguiser. Mais mon cher frere, ajouta-t-il en m' embrassant, vous avez de la force d' esprit et de la constance ; recevez le coup que je vais vous porter, comme vous en avez déjà reçu quantité d' autres. Songez que nous ne sommes pas faits pour être heureux, ni vous ni moi, et que le ciel nous ayant fait naître pour être misérables, il faut que notre triste destinée se remplisse. Je fis quelques efforts pour me remettre. Hé bien, parlez, cher Bridge, ne me

p90

ménagez pas ; je suis prêt à tout entendre ; si Fanny n' est pas morte, je me crois assez de fermeté pour supporter toute autre perte.

Après m' avoir répondu qu' il le souhaitoit, mais que je cesserois bientôt de regarder la mort de Fanny comme le plus grand mal qui pût m' arriver ; il m' apprit la nouvelle funeste de sa fuite avec Gelin, et toutes les circonstances qu' il avoit pû découvrir. Ils étoient sortis ensemble pendant la nuit, sans autre suite que le valet de Gelin et une femme de chambre. à peine avoient-ils emporté quelques habits ; mais ils s' étoient pourvus d' une grosse somme d' argent. Gelin n' avoit eu sans doute nulle peine à obtenir du capitaine françois, d' être reçu à bord avec sa proie, et selon les apparences, il n' avoit pas attendu le dernier moment pour se ménager son amitié. Le vaisseau avoit mis à la voile avant le jour, ce qui marquoit clairement qu' ils étoient d' intelligence. Bridge, en finissant ce récit, accabla le perfide Gelin de malédictions, et soit pour flatter ma douleur par le témoignage de la sienne, soit que l' excellence de son

caractere lui fit prendre autant de part
qu' il le témoignoit à ma peine, il me

p91

fit voir par mille marques qu' il en étoit
inconsolable.

Pour moi, qui me crus alors arrivé
au comble de l' infortune et de la douleur,
je ne laissai pas de résister pendant
quelques momens aux assauts du plus
horrible désespoir. Je me fis même une
violence incroyable pour prendre cet
air de constance et de fermeté dont je
m' étois fait fort à mon frere. Il est clair,
lui dis-je d' une voix basse, que je suis
le plus malheureux de tous les hommes.
Je le suis au-delà même de mes craintes
et de mon imagination. Ce que j' entens
est plus triste, sans doute, que la mort
de Fanny, et mille fois plus terrible et
plus insupportable que la mienne. Votre
rapport, ajoutai-je, en m' efforçant de
le regarder d' un oeil ferme, est apparemment
certain ? Il ne me reste point le
moindre lieu à l' espérance ? Il me répondit
que je devois bien juger que le
mal étoit sans remede, puisqu' il avoit
crû impossible de me le cacher et nécessaire
de me l' apprendre. Il ajouta à
cette confirmation quelques raisonnemens
sur le parti qu' il croyoit à propos
que nous prissions ; comme de nous
mettre promptement en mer, et de
poursuivre le vaisseau françois, qu' il ne

p92

nous seroit peut-être pas impossible de
rejoindre. J' eus la force de l' écouter,
et celle de répondre juste à ses propositions.
Mais si mon ame avoit encore
assez d' empire sur elle-même pour se
contraindre jusqu' à cet excès, elle n' en
avoit point assez sur mes sens pour en
arrêter plus long-tems le trouble et le
désordre. Les mouvemens cruels qui me
déchiroient le coeur, se communiquerent
en un moment au cerveau ; je sentis

que ma raison s' obscurcissoit tout d' un coup : j' étendis les bras vers Bridge, comme si la terre se fût dérobée sous mes pieds, et que j' eusse cherché à me tenir à quelque chose. ô mon frere ! Lui dis-je, je me meurs. En effet, je tombai sur lui sans le moindre reste de sentiment et de connoissance.

Il fit venir du secours, et l' on prit long-tems des soins inutiles pour me les rappeler. Madame Lallin et ma belle-soeur s' y employèrent avec toute l' ardeur de leur amitié. Elles y réussirent à la fin, mais il s' étoit fait un si étrange épuisement dans mes forces, que je demeurai plus d' une heure sans en retrouver assez pour répondre à leurs questions, et pour leur faire connoître que j' étois revenu à moi-même. J' avois les

p93

yeux fermés, et la tête appuyée languissamment contre le dos de ma chaise.

Ma respiration étoit haute et convulsive.

J' entendois tout ce qui se disoit autour de moi, mais je ne me sentois ni le pouvoir, ni la volonté de remuer la langue pour y prendre part. Qu' on se figure une victime étendue au pied de l' autel, après avoir reçu le coup du sacrifice : j' étois dans le même état, sans autre mouvement que celui d' une palpitation violente, qui se communiquoit du coeur à toutes les parties de mon corps, et qui causoit un tremblement visible dans tous mes membres.

Cependant, étant revenu tout-à-fait à force de soins et de secours, j' embrassai ceux qui m' avoient rendu leurs services avec tant de zele. Je leur dis : hélas ! Votre amitié s' est trompée en me rappelant à la vie. Vous sçaviez quel fardeau je vais avoir à porter. Vous avez vû la nature se déclarer par mon évanouissement et ma longue défaillance ; pourquoi l' avez-vous ranimée ?

N' est ce pas un signe qu' elle est trop foible pour soutenir long-tems des maux dont elle n' a pu même supporter le premier sentiment ? Ils me répondirent, qu' ils étoient certains que mon courage

seroit plus fort qu' elle. Je pris cette occasion pour les prier de me laisser seul : si vous le croyez, leur dis-je, je vous demande en grace de m' abandonner pour quelque tems à moi-même, et de me laisser faire tous mes efforts pour le rappeler. Quoique je n' eusse réussi qu' imparfaitement à leur cacher mon désespoir, ils connoissoient si bien mon caractere, qu' ils se reposerent sur la parole que je leur donnai de ne me porter à rien de funeste. J' obtins d' être seul, comme je le souhaitois. Mon frere me demanda si je n' approuvois point la proposition qu' il m' avoit faite, de nous mettre promptement à la poursuite du vaisseau françois. Je me reposai de tout sur son affection et sa prudence. Il fit faire les préparatifs de notre départ avec tant de diligence, que nous fûmes en état de mettre à la voile le lendemain à midi.

On s' imagine bien sans doute, que ce n' étoit point par indifférence que je m' abandonnois ainsi à sa conduite. Tout étoit au contraire agité et tumultueux dans mes idées et dans mes sentimens ; et c' étoit cette raison même qui me portoit à me remettre de mes soins les plus importans sur un frere dont je connoissois

la sagesse et le zele pour mes intérêts. Je dois confesser que je n' étois point capable alors de prendre par choix la moindre résolution. Dans le trouble d' esprit et de coeur où j' étois, je ne pouvois même démêler quels étoient les mouvemens qui dominoient dans mon ame. Il me fut impossible, après deux heures de solitude et de méditation, de me répondre nettement à moi-même, lorsque je me demandai si je détestois mon épouse, ou si je l' adorois encore ; si je souhaitois de pouvoir l' enlever à

son perfide amant, ou s' il n' étoit pas mieux pour mon honneur, et même pour mon repos, de les abandonner tous deux à la justice du ciel et à leur mauvais sort. Je n' avois pas la force de m' arrêter deux instans de suite à cet examen. J' avois encore moins celle de me représenter Fanny disposée à fuir avec Gelin, résolue volontairement à abandonner son époux et ses enfans, quittant mon lit pour suivre un adultere, occupée peut-être à recevoir ses caresses. Dieu ! Tous mes esprits se confondoient à la seule approche de cette idée ; et ne me sentant point capable d' en soutenir un moment la présence, j' en détournois mon attention, pour me

p96

réduire à plaindre mon sort, sans oser presque penser à cette foible et malheureuse créature.

Cette disposition que je retrace ici en peu de mots, fut pendant long-tems mon état habituel. Le poids de mes maux étoit comme renfermé au fond de mon coeur. Mon courage s' employoit moins à le diminuer par mes réflexions, qu' à me faire une illusion continuelle pour m' en dérober la vue. Mon ame reculoit de frayeur à cet objet, comme ma main se seroit retirée d' un fer brûlant auquel elle auroit touché sans réflexion. Cependant, tout servoit à m' y rappeler : mes enfans, qui étoient sans cesse devant mes yeux, lorsque nous nous fûmes remis en mer : ma belle-soeur, qui pleuroit continuellement la honte de son amie, et qui prononçoit le nom de Gelin mille fois le jour avec détestation, Madame Lallin même, qui augmentoit mes peines, et qui les renouvelloit à tout instant, en me disant mille choses qu' elle croyoit propres à me consoler. Pour Bridge, qui fut le seul à qui je ne craignis point de me laisser voir à découvert, il eût contribué sans doute plus que personne à ma guérison, si j' eusse été capable de goûter quelque

remede. C' eût été dans la sagesse de ce cher frere, dans sa douceur, dans sa tendre et sincere affection, que j' eusse trouvé mes consolations les plus solides. Mais, loin de recueillir les fruits que j' avois lieu d' espérer quelque jour de son amitié, telle fut la barbarie de mon sort, qu' il servit lui-même de catastrophe à mes tristes aventures d' Amérique. On va voir par son exemple, si c' est ici bas que la vertu doit s' attendre d' être récompensée, et par le mien, qu' il peut y avoir un progrès sans fin dans l' infortune, puisqu' on peut devenir plus malheureux qu' on n' étoit, lorsqu' on croyoit déjà l' être infiniment.

Malgré la diligence avec laquelle nous étions partis de Sainte-Helene, les vents furent si contraires, que nous n' avançâmes pas beaucoup dans notre route. Mon frere étoit désespéré de ce retardement, qui détruisoit toute l' esperance qu' il avoit eu de joindre le vaisseau françois. Pour moi, dont les sentimens étoient toujours si incertains que je ne savois ce que je devois craindre ou desirer, je m' occupois moins à réfléchir et à raisonner, qu' à gémir. Nous fûmes plus de trois mois à gagner la hauteur de l' Espagne. J' avois reçu sur mon vaisseau

à La Havane, quelques espagnols de considération, qui m' avoient prié de les débarquer à La Corogne. Bridge eut soin de faire prendre cette route à notre pilote. Nous y arrivâmes heureusement ; mais comme notre dessein n' étoit pas de nous y arrêter, nous n' entrâmes point dans le port. Mon frere fit mouiller l' ancre à quelque distance, et se mettant dans la plus grande de nos chaloupes, avec les espagnols et trois anglois de notre suite, il se rendit à terre en un moment. La curiosité étoit son unique motif. Il tâcha même de m' engager par de fortes instances à lui tenir compagnie, pour dissiper un peu mes chagrins par

cet amusement, mais rien n' étant capable de me divertir et de m' amuser, je refusai d' avoir pour lui cette complaisance. Hélas ! Je le refusai : mon dessein étoit d' éviter un plaisir que je n' étois point capable de goûter ; et le ciel, qui vouloit épuiser sur moi toute sa colere avant mon retour en Europe, prit cette occasion pour consommer ma ruine et rendre ma misere accomplie. Mon malheureux frere entra donc dans le port de La Corogne. C' est de lui-même que j' appris bientôt les circonstances que je vais raconter. En abordant,

p99

il quitta les espagnols, qui devoient prendre la poste pour Madrid, et ne s' étant proposé que le plaisir d' y visiter la ville, il y employa la plus grande partie du jour, dans le dessein de retourner au vaisseau avant la nuit. Il revenoit au port vers le soir, pour s' embarquer à l' instant. Comme il étoit prêt à mettre le pied dans la chaloupe, il se sent arrêter par le bras, et tournant la tête aussi-tôt, il reconnoît Gelin. Quelle surprise ! à peine en crût-il d' abord ses yeux, et dans la premiere confusion de ses mouvemens, il demeura interdit jusqu' à ne pouvoir s' exprimer. Cependant ce perfide se jette à son col, l' embrasse étroitement, et marquant une joie infinie de le revoir, il lui confesse que venant de l' appercevoir sur le port, il n' avoit pû résister à l' envie d' accourir à lui, pour lui témoigner qu' il étoit toujours le plus tendre et le plus sincere de tous ses amis. Mon ami ? Lui dit Bridge, qui n' étoit revenu de son étonnement que pour se livrer à l' indignation et à la colere : quoi ! Traître, n' est-ce pas toi qui as déshonoré mon frere, violé les droits et les plus saints de l' honneur et de l' amitié ? De quel front ose-tu te présenter à moi, et comment crois-tu

p100

pouvoir éviter ici le châtement de tes crimes ? Quoique Gelin ne dût point s' attendre à un traitement plus favorable, il parut extrêmement embarrassé de cette réponse. Il faudroit avoir connu son caractere, pour comprendre tout ce qu' il y a d' étrange dans l' aventure que je raconte. Au fond, ce malheureux avoit mille qualités excellentes. Il avoit de l' esprit, de la générosité, de la tendresse de coeur ; et tout autre motif qu' une passion amoureuse ne l' auroit jamais rendu capable d' une lâcheté. Mais étant d' une vivacité qui l' emportoit sur ses réflexions, il n' avoit fait attention à rien, pour se satisfaire du côté de l' amour. Quelque furieuse que fût sa passion pour mon épouse, et quelques crimes qu' il eût à se reprocher, il ne pût voir mon frere, qu' il aimoit passionnément sans se sentir pressé du desir de l' embrasser. Peut-être sa légéreté l' empêcha-t-elle même de penser qu' il devoit craindre sa colere, et qu' il ne pouvoit plus prétendre d' en être traité comme un ami. Quoi qu' il en soit, il fit paroître plus de douleur que de ressentiment, après avoir écouté ses reproches ; et s' attendrissant même jusqu' aux pleurs, il le conjura de lui accorder un moment d' entretien particulier.

p101

Bridge balança, si le parti qu' il devoit prendre d' abord, n' étoit pas de le faire arrêter. Cependant, ayant le coeur si bon qu' il ne le pût voir touché jusqu' à ce point sans l' être un peu lui-même, et sans sentir quelques retours de son ancienne amitié, il consentit à l' entendre. Ses pleurs, et sa hardiesse même à se présenter, pouvoient être l' effet de quelque repentir. Bridge se flatta de cette pensée ; et s' écartant avec lui sur le sable, au côté le plus désert du port, ils commencerent un entretien dont on pourroit juger par la conclusion, quand je me dispenserois d' en rapporter la premiere partie. Gelin confessa nettement qu' il étoit coupable ; mais rejetant son

crime sur la violence d' une passion sans bornes, il tâcha d' exciter la pitié de mon frere et de lui persuader qu' il ne méritoit point sa haine. Eh ! Quels sentimens faut-il donc que j' aie pour vous, lui dit Bridge, lorsque vous trahissez mon amitié et ma confiance, que vous mettez le poignard dans le sein d' un frere qui m' est aussi cher que moi-même ? Perfide Gelin ! Que vous avons-nous fait ? Ne vous ai-je pas toujours regardé comme le plus cher de mes amis ? Mon malheureux frere n' avoit il pas

p102

cette opinion de vous ; et ne vous a-t-il pas traité lui-même, à ma priere, avec une honnêteté et une affection qui méritoient toute votre tendresse ? Ne vous a-t-il pas offert sa maison, une part à ses biens et à sa fortune ? Auroit-il eû plus de bonté pour vous, si vous lui aviez appartenu d' aussi près que moi par le sang ? Et pour récompense, vous le couvrez d' infamie ; vous l' assassinez cruellement, en lui enlevant tout ce que son coeur aimoit. Dites après cela que vous méritez ma compassion, et que je ne dois point vous détester plus que Cleveland. Car n' est-ce pas sur moi que retombent toutes vos perfidies ? Ne vous ai-je pas introduit dans sa maison ? N' est-ce pas sur mon témoignage qu' il a pris pour vous de l' estime et de la confiance ? Lorsque je vous reproche ici nos malheurs communs, n' a-t-il pas droit de me reprocher en particulier tous les siens ? Mais qu' avez-vous fait de son épouse ? Continua Bridge. Vous êtes-vous hâté de combler bien-tôt notre honte ? Vos infâmes desirs ont-ils tardé bien long-tems à se satisfaire ? C' est sans doute de concert avec elle, que vous nous avez trahi ; et vous avez insulté ensemble plus d' une fois à notre infortune et à nos peines ?

p103

Malgré l'obstination de Gelin dans son crime, j'ai su de mon frère, que ces reproches l'avoient pénétré jusqu'au fond du cœur. Il ne se défendit que par quelques paroles confuses et embarrassées. Cependant, étant pressé de nouveau, et sans doute avec trop peu de ménagement, de s'expliquer sur le lieu où il avait laissé Fanny, et sur la manière dont il vivait avec elle, il répondit fièrement qu'elle était en sûreté, et qu'il aurait toujours pour elle plus de considération que je n'en avais eu. Ces derniers mots piquèrent Bridge. Comment ! Perfide, reprit-il, tu prétends donc la garder ? Aussi longtemps, lui dit l'autre, qu'elle sera contente de mes services, et qu'elle aura besoin de mon secours. Peut-être mon frère eût-il tort de ne pas lui demander l'éclaircissement de ces paroles. Quoique je n'y visse pas plus clair que lui lorsqu'il me les rapporta, j'ai conçu long-temps après, qu'avec un peu plus d'explication, elles eussent peut-être servi à me faire pénétrer dans ce fatal mystère ; et si cette connaissance n'avait rien changé à mes malheurs, elle aurait pu me donner un peu plus de force pour les supporter. Peut-être que Gelin, par un reste d'honneur

p104

et d'amitié, alloit lui découvrir, non-seulement la retraite de mon épouse, mais encore le motif de sa fuite, et les circonstances qui pouvoient en diminuer le crime et la honte. Il y a du moins de l'apparence qu'avec un peu plus de modération, Bridge eût évité le malheur qui le menaçait. Mais il était entraîné tout à la fois par l'ascendant de son mauvais sort et du mien ; et lui, qui était le plus doux et le plus patient de tous les hommes, se livra trop tôt au juste ressentiment qu'il eût de se voir insulté par un ami perfide. Aussi long-temps, s'écria-t-il, qu'elle aura besoin de tes services ? Loin de marquer du repentir, comme je me l'étais figuré, tu joins donc la raillerie à l'ingratitude,

et l' outrage à la trahison ? Va, nous prendrons des voies plus sûres pour tirer raison de tes perfidies. Et en même-tems qu' il prononçoit ces paroles avec beaucoup de feu, il s' efforça de le saisir au colet et de l' arrêter, pour le conduire ensuite à mon vaisseau, où nous aurions tenu conseil sur la maniere dont nous devons en user avec lui. Gelin étoit vigoureux ; il s' échappa des mains de mon frere, et il prit la fuite. Cependant, étant poursuivi de

p105

près, et se voyant dans la nécessité de repasser auprès de la chaloupe, où il ne pouvoit manquer d' être arrêté par nos anglois, qui paroissoient même l' avoir déjà apperçu et venir à sa rencontre, il ne ménagea plus rien pour sauver sa liberté. Il mit l' épée à la main, et se tournant tout d' un coup vers mon frere, il fondit si impétueusement sur lui, que quoiqu' il eut eu le tems de tirer aussi la sienne, et de se mettre en défense, il ne put éviter de recevoir un grand coup qui le perça d' outre en outre. L' infortuné Bridge tomba sans forces. Gelin, en retirant son épée du sein de son ami, en vit sortir un ruisseau de sang. Ce spectacle l' émut jusqu' au fond du coeur. Il en oublia l' intérêt de sa liberté et de sa vie ; et la tendresse de l' amitié prenant le dessus sur toutes les autres passions, il se jetta par terre à corps perdu, pour embrasser mille fois celui qu' il venoit de massacrer. Pendant qu' il le serroit de toute sa force, en lui demandant pardon, et en poussant des cris pitoyables, les trois anglois, qui avoient redoublé leur course, en voyant de loin le combat, s' approcherent du lieu où couloit le sang de leur maître. Dans la fureur qu' ils

p106

sentirent à cette vue, ils ne s' arrêterent

point à distinguer si c' étoit haine, ou amitié, qui tenoit Gelin attaché sur son cadavre. Ils le percerent de plusieurs coups, sans que ce malheureux garçon jettât une plainte, ni qu' il fit le moindre mouvement pour se défendre. Mon frere respiroit encore ; mais il avoit perdu tout-à-fait la connoissance. Ils tinrent conseil ensemble, sur le parti qu' ils avoient à prendre. Comme ils étoient incertains de ce qui pouvoit leur arriver de la part des espagnols, s' ils étoient découverts auprès de deux corps qui paroissoient sans vie, ils conclurent que le plus sûr pour eux étoit de regagner promptement le vaisseau avec le cadavre de leur maître. Ils firent avancer la chaloupe vis-à-vis du lieu du combat, qui étoit le rivage même de la mer, et s' embarquant aussitôt, ils arriverent à bord à l' entrée de la nuit.

Un si funeste accident se répandit en un instant par tout le vaisseau. Bridge étoit chéri de tout le monde. Sa mort, qui passa d' abord pour certaine, fit pousser des cris aux plus insensibles. Quelque peu de part que j' eusse pris, depuis notre départ de Sainte-Helene, à ce qui se passoit autour de moi, je fus

p107

frappé d' entendre un bruit que je n' avois jamais entendu. Je craignis que dans l' absence de mon frere, qui faisoit l' office de mon lieutenant, il ne se fût élevé quelque désordre parmi les matelots, et j' envoyai pour s' en informer, un valet qui étoit toujours dans ma famille. Le bruit cessa, mais mon valet ne revint point. On l' avoit arrêté par la même raison qui faisoit que ma chambre étoit le seul endroit du vaisseau où notre perte ne fût point encore connue ; c' est-à-dire, pour ménager ma belle-soeur, sa fille, et moi, dont on jugeoit bien que la douleur ne manqueroit point d' être extrême. Nos gens avoient eu cette attention. C' étoit rendre en effet un service considérable à ma belle-soeur et à sa fille, que de leur épargner les vifs transports que causent presque toujours

une douleur subite et imprévue, et de prendre des mesures pour les y préparer. Mais pour moi, qui étois accoutumé plus que jamais à juger d' un événement au premier coup-d' oeil, et à le dépouiller de toutes ses circonstances pour l' envisager en lui-même, il importoit peu de quelle maniere le plus affreux malheur me fût annoncé. Dans l' état où j' étois, la mort de mon frere étoit ce qui pouvoit m' arriver

p108

de plus funeste. Peut-être n' en aurois-je pas porté le même jugement avant qu' elle fut arrivée : mais c' est qu' il ne me seroit pas tombé alors dans l' esprit qu' elle fût possible, ou du moins qu' elle pût être si prochaine ; et qu' occupé comme j' étois de l' infidélité de mon épouse, je n' avois rien de plus terrible devant les yeux, que le sujet présent de mes peines.

J' attendois le retour de mon valet, ou plutôt, mon inquiétude et ma curiosité avoient cessé avec le bruit ; lorsque ce même garçon que j' avois envoyé, étant rentré dans ma chambre, me pria à l' oreille d' en sortir un moment. Un des trois anglois qui avoient accompagné mon frere à La Corogne, étoit dehors à m' attendre. Il m' apprit en peu de mots, non que son maître fût mort ou mourant, mais qu' ayant été blessé à terre, il l' avoit ramené heureusement avec ses compagnons ; et qu' avant que de m' informer de cette nouvelle, ils avoient eu soin de le mettre dans un endroit commode, pour lui faire rappeler ses esprits et pour panser sa blessure. Il ajouta, que c' étoit la crainte de m' allarmer trop, qui leur avoit fait prendre cette précaution, et qu' ils s' étoient même cru obligés

p109

de m' avertir encore avant ma belle-soeur, afin que je puisse regler moi-même de quelle maniere je souhaitois qu' on

lui communiquât cette triste aventure.
Je le louai de sa sagesse et de sa discrétion,
et je me fis mener aussi-tôt dans la
chambre, où ils avoient mis mon frere.
Je donnai ordre qu' on ne parlât de rien
aux dames, jusqu' à mon retour. Quoique
je ne fusse point sans inquiétude en
allant, j' étois si éloigné de croire mon
cher Bridge dans l' état où je l' allois voir,
que je n' avois pas même conçu que sa
blessure vînt d' une autre cause que d' une
chûte, ou de quelqu' autre accident ordinaire.
Cependant, l' air de langueur
et le profond silence avec lequel il me
tendit les bras au moment qu' il me vit
paroître, me fit naître tout d' un coup
d' étranges soupçons. J' approchai pour
l' embrasser. Il étoit pâle, sans force,
presque hors d' état de prononcer une
parole ; en un mot, tel qu' il devoit être
après avoir perdu presque tout son sang
par sa blessure, et après un évanouissement
de deux heures dont il ne faisoit
que revenir. Je lui demandai à lui-même,
par quelle funeste aventure il se
trouvoit réduit à cette extrêmité. Quoiqu' il
pût à peine ouvrir la bouche, sa

p110

réponse me fit pressentir toute l' horreur
du sort qui m' attendoit, en réunissant
à mes peines présentes, l' idée des nouvelles
douleurs dont j' étois menacé. Il
m' apprit la rencontre qu' il avoit faite
de Gelin, l' entretien qu' il avoit eu avec
lui, le peu de lumieres qu' il en avoit
tirées ; mais qu' il jugeoit suffisantes,
me dit-il, pour confirmer la honte de
mon épouse, et pour me faire oublier
éternellement cette misérable. Il me
parla de son combat, et de l' action de
Gelin, qui s' étoit jetté sur lui pour l' embrasser
après l' avoir percé d' un coup
d' épée. Pour sa mort, il ne pût m' en apprendre
que ce qu' il s' étoit fait raconter
de lui-même par ses gens, depuis qu' il
étoit revenu de son évanouissement. Il
demeura quelques momens en silence
après ce discours, comme pour reprendre
haleine, et il me regardoit d' un oeil
aussi abattu par la douleur que par l' épuisément

de ses forces. Voilà, mon cher
Cleveland, reprit-il, l' état de votre fortune
et de la mienne. J' ai cet avantage
sur vous, que je touche au moment où
l' on perd le sentiment des plaisirs et des
peines, et où tout devient égal et indifférent
par la mort. Cependant en faisant
réflexion, ajouta-t-il, sur ce qui se passe

p111

actuellement dans mon coeur, j' ai peine
à comprendre que je puisse être aussi insensible
qu' on le prétend, lorsque j' aurai
perdu le peu de vie qui me reste. C' est de
quoi je m' entretenois lorsque vous êtes
entré dans cette chambre. Je sçais dans
quelle situation je vous laisse ; troublé,
languissant, accablé de douleur, et privé
de la consolation que vous étiez sûr de
trouver toujours dans un frere qui n' avoit
rien de plus cher que vous. Je laisse
dans le même état mon épouse et ma
fille. ô dieu ! Serai-je tranquile dans
votre sein même, avec de si tristes souvenirs.
Quoique le témoignage de mes propres
yeux m' assurât autant que son discours de
l' extrême péril où étoit sa vie,
je ne lui répondis qu' en l' exhortant à
bien espérer de la bonté de son tempérament
et de la force des remedes ; et
malgré les incroyables agitations de ma
douleur, je me rendis le maître de tous
mes mouvemens. Les efforts que je fis
pour étouffer jusqu' à mes soupirs, furent
si violens, que je sentis plus d' une
fois cette espece de frémissement que je
m' imagine que l' ame doit éprouver lorsqu' elle
est prête à se séparer du corps.
Cependant, un moment de réflexion
sur la nécessité dont il étoit pour l' intérêt

p112

de mon frere, de ma belle-soeur, de
mes enfans, et pour le mien même, de
conserver toute la liberté de mon esprit,
me fit trouver assez de force pour
suspendre ainsi les effets du plus vif et

du plus invincible désespoir. Qu' on ne s' imagine point qu' en faisant étalage de ma fermeté, j' aie ici en vue cette fumée qu' on appelle gloire, et l' estime de ceux qui apprendront mes malheurs et ma constance. Hélas ! Si je ne l' ai point dit assez, je veux le répéter encore, je ne demande que leur compassion. Le chirurgien du vaisseau, à qui j' ordonnai en particulier de me dire naturellement ce qu' il pensoit de la blessure, me confirma dans l' opinion que j' en avois formée. Elle est si mortelle, me dit-il, que je ne conçois pas comment il a pû vivre un moment après l' avoir reçue. Tous les intestins sont percés, et vous ne devez espérer à présent de le conserver, qu' aussi long-tems que le ciel voudra faire un miracle. Je me rapprochai du malade après cette sentence ; il prévint ce que j' avois dessein de lui dire, en me priant instamment de lui procurer la vue de son épouse et de sa fille. Je trouvai cette demande si juste, et je craignis si fort qu' il ne fût privé de la

p113

consolation de les embrasser pour la dernière fois, que je le quittai sur le champ pour aller préparer ma belle-soeur à cette visite. Mes gens, qui me virent passer, me proposerent de mettre à la voile avant la fin de la nuit, de peur que nous ne fussions exposés le lendemain, de la part des espagnols, à quelques recherches qui pourroient nous causer de l' embarras. J' y consentis. On leva l' ancre aussi-tôt. Je ne m' arrêtai point un instant à donner cet ordre, et je ne fus guere plus long-tems à déclarer à ma belle-soeur qu' il falloit s' armer de courage et de résolution, pour voir son époux dans un état auquel elle ne s' attendoit point. Cette courte absence m' ôta néanmoins la satisfaction de recevoir les derniers soupirs de mon cher frere. Il expira avant que je pusse être de retour dans sa chambre, c' est-à-dire, quatre minutes après que j' en fus sorti. Quelqu' habitude que j' eusse prise de dépouiller, comme j' ai dit, tous mes

malheurs de leurs circonstances, pour n' y considérer que ce qu' ils avoient de réel, j' avoue que c' en fut une bien terrible et bien insupportable que cette tromperie du sort, qui sembloit ne m' avoir éloigné de mon frere pendant

p114

un instant, que pour saisir aussi-tôt cette occasion de me le ravir. à peine lui avois-je dit quatre mots, depuis que j' avois été averti de sa blessure. Mille sentimens tendres, que la douleur et l' amitié avoient fait naître en confusion dans mon coeur, s' y trouvoient resserrés sans pouvoir éclater. Je m' étois contraint auprès de lui, pour le ménager dans l' état où je l' avois vu ; et je me trouvai obligé, en apprenant sa mort, de me faire encore plus de violence, pour ménager ma belle-soeur et sa fille, et pour les porter à la modération, par mon exemple. Je sortois de ma chambre avec elles, lorsqu' un valet vint au-devant de moi. Il est trop tard, monsieur, me dit-il, la larme à l' oeil ; mon maître vient d' expirer. Ma belle-soeur et sa fille l' entendirent. Leurs cris, et leurs efforts pour courir, l' une à son époux, l' autre à son pere, surpassent toutes mes expressions. J' eus une peine infinie à les arrêter, avec le secours de quelques-uns de mes gens, et à les faire retourner à ma chambre, où je les laissai gémir en liberté. Madame Lallin, et leurs femmes y étoient, pour s' opposer à leurs transports. Je les priai de prendre ce soin, tandis que je me retirai dans

p115

un coin opposé, et que je me livrai à cette sorte de douleur, qui est le plus mortel poison de l' ame, parce que rien ne s' en répand au dehors, et qu' elle s' enivre en quelque sorte, en le dévorant tout entier. Cependant, après avoir passé quelque

tems dans cette triste occupation, je ne pus refuser de répondre à quelques-uns de mes gens qui entrèrent brusquement dans ma chambre, en demandant à me parler. Drink, l' un de ceux à qui j' avois donné le plus d' autorité, me dit d' un air effrayé, qu' on appercevoit sur la mer un spectacle épouvantable, et qu' il étoit à propos que je sortisse un moment pour en juger moi-même. Je montai sur le pont. Il étoit encore nuit, mais l' obscurité ne servit qu' à me faire découvrir plus aisément ce qui se présenta à mes yeux. C' étoit un globe de flammes qui paroissoit assez éloigné, et qui s' élevoit vers le ciel avec une activité extrême. Après l' avoir considéré long-tems sans pouvoir m' imaginer ce qui pouvoit lui servir d' aliment au milieu des eaux, je me figurai à la fin que ce devoit être quelque vaisseau où le feu avoit pris, et qui étoit par conséquent dans le dernier péril. Je donnai ordre aussi-tôt qu' on tournât

p116

la voile de ce côté-là, pour lui porter du secours. Je fis même tirer quelques coups de canon, et allumer plusieurs flambeaux, pour avertir l' équipage de notre approche. Cette précaution ne fut point inutile. Un moment après nous vîmes paroître deux chaloupes, remplies chacune de quinze ou seize personnes qui nous tendoient les bras, en demandant d' un ton pitoyable d' être reçues à bord, et d' être secourues. Je ne balançai point à leur permettre de monter dans le vaisseau. Ils me raconterent leur infortune. Le feu s' étoit mis en effet dans leur bâtiment, et ils avoient couru risque d' être consumés par les flammes. C' étoit des françois qui venoient de la Martinique, et qui retournoient à Nantes en Bretagne, où ils étoient nés presque tous. J' ordonnai qu' ils fussent traités avec humanité. Ils me demanderent quelle route je tenois. Je l' ignorois moi-même. Nous n' étions pas encore bien éloignés de la côte d' Espagne. Malgré le trouble de ma douleur, et l' image présente de la mort de mon

frere, je ne pouvois oublier que mon épouse, étoit sans doute à La Corogne, et qu' il dépendoit peut-être de moi de me saisir d' elle. L' embarras où me jettoit

p117

cette pensée, achevoit de me déchirer le coeur, et je fus long-tems avant que d' en venir même à la délibération. J' avois honte de sentir que l' amour m' intéressât encore pour elle jusqu' à ce point. Je soupirois, je prenois intérieurement le ciel à témoin de mes peines ; mais je ne pouvois me résoudre à quitter un lieu où j' avois raison de croire qu' elle étoit. Cependant, les dernieres paroles de mon frere s' étant présentées à mon esprit dans toute leur force, le sentiment de ma honte se réveilla tellement, que je pris mon parti tout d' un coup. éloignons nous, dis-je brusquement à mes gens, fuyons cette malheureuse côte à force de voiles, gagnons Nantes, puisque la charité m' oblige, après avoir reçu ces honnêtes françois, de les remettre dans leur pays. C' est notre route pour l' Angleterre ; et il m' est indifférent d' ailleurs en quel endroit du monde j' aille achever ma triste vie. Quoique cette résolution n' eût point été l' effet d' un raisonnement tranquile, je m' y confirmai de plus en plus en avançant. Le vent, qui continua de nous être contraire, rendit notre voyage extrêmement long et pénible. Je le passai dans un abattement si profond, que je

p118

ne fis pas même usage de mon esprit pour méditer et pour réfléchir. Toute la capacité de mon ame, si j' ose parler ainsi, étoit employée en sentiment. Il se trouva parmi les françois que j' avois à bord, quelques personnes de mérite, qui étant bientôt informés de mes pertes, s' offrirent officieusement à me consoler par leur compagnie et par leur entretien.

Je les priai de rendre ce service à ma belle-soeur, et ils s' y prirent avec tant d' esprit et de politesse, que leurs soins ne lui furent pas tout-à-fait inutiles. Pour moi, qui étois aussi peu capable de desirer de la consolation que d' en recevoir, je me tenois renfermé du matin au soir dans le cabinet qui touchoit à ma chambre, et je n' y voulois même souffrir la présence de personne. J' étois sans livres. J' avois toujours fait fort peu de cas de ceux que j' avois en Amérique, et quoiqu' ils eussent servi pendant long-tems à m' occuper, je les comptois presque pour rien ; de sorte qu' espérant d' être bien-tôt en Europe, j' avois négligé d' en prendre sur le vaisseau, en partant de La Havane. Je n' avois donc, pour me soutenir contre le poison qui me rongeoit le coeur, que le secours invisible du ciel, et la force de mon tempérament.

p119

Nous arrivâmes enfin à Nantes. Le bon office que j' avois rendu aux habitans de cette ville en recevant leurs concitoyens dans mon vaisseau, m' y procura un accueil honnête et plein d' amitié. On m' y offrit d' abord toutes sortes de plaisirs et de divertissemens ; mais je ne tardai gueres à déclarer que les marques de joie m' importunoient ; et que dans la disposition où j' étois, la plus grande faveur qu' on pût me faire étoit de me laisser seul et en liberté. J' employai les premiers jours à faire ensevelir honorablement mon cher frere. Hélas ! Que je lui portai d' envie, en lui voyant prendre possession de la paix éternelle dans l' asyle du tombeau ! La misere où la plupart des françois que j' avois amenés se trouvoient réduits par la perte de leur vaisseau, me fit naître une envie que j' exécutai avec l' applaudissement et l' admiration de tous les nantois. Ce fut de leur faire présent du mien. J' étois riche, peu attaché à mes richesses, et extrêmement sensible à la compassion. C' étoit me satisfaire moi-même, que de leur accorder cette faveur.

Elle fut regardée néanmoins
comme un effet inouï de générosité.

p120

Rien ne me pressoit de me rendre
en Angleterre, je pouvois toujours y
passer facilement de France, où les occasions
s' en présentent à tous momens
dans tous les ports. Je récompensai
aussi fort libéralement les matelots qui
m' avoient servi depuis La Havane, et
je ne retins que six domestiques, avec les
femmes de ma belle-soeur et de Madame
Lallin.

LIVRE 6

p121

En abordant en Europe je fis réflexion,
malgré mon accablement, que
j' avois des soins et des mesures à prendre
dont rien ne me pouvoit dispenser.

p122

Il falloit pourvoir à l' éducation de mes
enfans, et à celle de la fille de mon malheureux
frere, qui ne devoit pas m' être
moins chere que mes deux fils. Il falloit
chercher une retraite pour ma belle-soeur
et Madame Lallin, et leur assurer
une honnête subsistance. J' étois assez
riche en argent comptant, pour satisfaire
à ces obligations, et rien ne pouvoit
me causer d' inquiétude de ce côté-là,
surtout par rapport aux deux dames,
à l' égard desquelles il m' étoit facile
de m' acquitter en leur laissant à elles-mêmes
le choix de leur demeure. Mais
quoique je fusse en état de faire élever
honnêtement mes deux fils et la petite
Bridge, je ne me déterminai pas aisément
sur le lieu, ni sur la méthode de leur

éducation. Pour la méthode, j' aurois
souhaité qu' il m' eût été possible de la régler
moi-même, et de faire pour eux
ce que ma mere avoit fait pour moi.
Je m' entretins même long-tems de cette
idée : mais je ne me trouvois point l' esprit
assez tranquille pour une entreprise
qui eût demandé toute mon attention
et tous mes soins. Je considérois
d' ailleurs, que la profonde tristesse qui
regnoit dans mon ame, ne pouvoit
manquer de se répandre sur mes instructions,

p123

et de communiquer peut-être
quelque chose de trop sombre et de trop
farouche à des enfans de cet âge. Ajoutez,
que j' avois appris par mon propre
exemple, que les méthodes singulieres
d' éducation, quelques sages qu' on les
suppose, ne produisent pas toujours un
effet avantageux. Nous sommes faits
pour la société : la droite raison veut
donc que les premieres leçons qu' on
nous donne répondent à cette destination
naturelle. Il me semble que c' est
en écarter un enfant, que de le retenir
dans la solitude, et de l' empêcher de
prendre dès ses premieres années, les
connoissances dont il doit faire un perpétuel
usage pendant le cours de sa vie.
Les préceptes de la philosophie sont, à
la vérité, de tous les tems et de tous les
âges ; mais comme on ne peut les regarder
dans leur grande utilité que
comme des aides et des moyens de sagesse,
c' est-à-dire, comme des regles
qui doivent nous diriger et nous soutenir
dans l' exercice de nos devoirs, il est
clair que leur connoissance doit être
précédée ou du moins toujours accompagnée
de celle de ces mêmes devoirs,
sans quoi je ne vois point qu' elle puisse
produire de fruit raisonnable et assuré.

p124

Or les plus naturels et les plus indispensables

par conséquent de tous nos devoirs, sont ceux de la société ; et ce n' est point par de simples spéculations qu' on peut s' en instruire : ils forment proprement la science du monde, qui ne s' apprend gueres autrement que par la pratique. Ainsi je conclusois, que la méthode la plus utile que je pusse choisir pour l' éducation de mes enfans, étoit de les faire entrer dans le train commun, en les mettant dans une école publique : non que cette voie n' ait peut-être aussi ses inconvéniens ; mais je les trouvois légers en les comparant avec le grand nombre et la solidité de ses avantages.

Après m' être arrêté à cette méthode, il étoit question de me déterminer sur le lieu. Je me trouvois en France ; il m' étoit libre d' y demeurer, ou de passer en Angleterre. Mais n' ayant pas dessein de m' éloigner de mes enfans, j' aurois voulu connoître dans l' un ou l' autre de ces deux royaumes, une ville dont le séjour fût également convenable pour eux et pour moi. Il ne falloit pour eux qu' un collège, ce qui n' étoit pas difficile à trouver ; mon embarras rouloit sur moi seul. Après tant de pertes

p125

et de malheurs essayés, dans quel endroit du monde me convenoit-il de chercher un asyle ? Si je ne suivois que le mouvement aveugle d' une douleur incessamment présente, je n' avois plus d' autre asyle à desirer que le tombeau. Je n' étois plus capable de mettre aucune différence d' estime et de goût, entre une demeure et une autre demeure. L' excès de ma tristesse me faisoit regarder tout avec indifférence, pour ne pas dire avec aversion et avec dégoût. Semblable à un malade qu' une fièvre brûlante tient attaché au lit de douleur ; le feu qui coule dans ses veines éloigne le sommeil de ses yeux, et ne lui laisse pas goûter un moment de repos ; il se tourne mille fois ; il change à tout instant de situation, pour en trouver une qui soulage ses peines cruelles. Il étend ses membres fatigués

vers toutes les parties de son lit,
et il espere en vain dans celle où il s' avance,
le soulagement qu' il n' a pû trouver
dans celle qu' il a quittée. Chaque
posture nouvelle que son inquiétude lui
fait prendre, lui paroît toujours la plus
douloureuse et la plus insupportable.
Ainsi, en ne consultant que l' agitation
de mon ame, je ne voyois point de lieu
sur la terre qui pût s' attirer ma préférence,

p126

et me faire naître le moindre
espoir de remede ou d' adoucissement
pour mes peines.
Mais j' avois peut-être quelque chose
de plus consolant à attendre de ma raison.
Quoique les ressources qu' elle
m' offroit fussent encore impuissantes,
je savois du moins par l' expérience du
passé, que si mes maux présens n' étoient
pas absolument incurables, c' étoit d' elle
seule que je devois en espérer la guérison.
Sans ressentir encore l' efficacité de
son secours, j' en connoissois la force,
et je n' ignorois point par quelle voie
elle me feroit retrouver le repos, si je
pouvois prendre assez sur moi-même
pour suivre sa direction. La principale
difficulté consistoit donc à me mettre
en état de l' écouter, et de recommencer
peu-à-peu à goûter ses principes,
que ma douleur n' avoit point détruits,
mais dont elle avoit comme suspendu
l' usage. J' avois besoin pour cela, de
choisir une demeure où je pusse trouver,
soit dans le commerce des personnes
avec lesquelles j' aurois à vivre,
soit dans le renouvellement de mon
ancienne application à l' étude, des
moyens et des facilités pour appaiser
la révolte de mes sens, et pour faire

p127

reprendre tout son empire à ma raison.
Il est vrai néanmoins, que ma dernière
infortune étoit de telle nature, qu' elle

demandoit des remèdes plus forts que celles qui l'avoient précédée. Tout ce qui ne subsiste plus, peut être oublié : le ressentiment des outrages s'éteint par la succession des années qui en affaiblit le souvenir. La perte même des personnes chères, quelque douloureuses qu'elles aient été les circonstances, n'est point un mal à l'épreuve du pouvoir du temps ; les regrets et les desirs s'ensevelissent à la fin avec les espérances. Mais l'infidélité d'une épouse, avec les noires circonstances que j'ai rapportées, une douleur aussi juste que je m'imaginois la mienne, dont la cause toujours subsistante se présentait sans cesse à ma mémoire, pouvoit-elle cesser un moment de m'affliger ? Quel temps ma raison pouvoit-elle choisir pour arrêter les plaintes continuelles de mon cœur, ou pour se faire entendre parmi tant de tristesse et de confusion ?

Cependant, l'espoir que je fondois sur son secours, fut le seul motif qu'il me fit préférer Saumur à tous les lieux où j'aurois pu fixer ma demeure et celle de mes enfans. Cette ville étoit alors

p128

dans un haut degré de splendeur, et sa réputation ne pouvoit être établie sur deux meilleurs titres, puisqu'elle la devoit aux sciences et à la religion. Elle étoit remplie de personnes pieuses, de professeurs habiles, et d'une infinité d'étrangers qui s'y rendoient de tous les pays protestans, pour y puiser la sagesse et la vertu comme dans leur source. Mes enfans ne pouvoient être élevés dans une meilleure école, et je crus que pour moi-même, il y avoit peu de lieux où je pusse me promettre autant de soulagement et de solide consolation. Dans quelque partie du monde que fût mon infidèle, mon dessein, comme je l'ai déjà dit, n'étoit pas de la chercher ; il me sembloit au contraire, que malgré tout l'amour que je conservois encore pour elle, j'eusse refusé de la voir si le hasard m'en eût présenté l'occasion. La seule résolution que j'eusse pu prendre

par rapport à elle, si j' eusse connu le lieu de sa demeure, eût peut-être été de la faire arrêter, sans lui laisser savoir que ce fût par mes ordres, et de la faire renfermer dans quelque lieu de sûreté, où sa clôture m' auroit répondu pour toute sa vie de la sagesse de sa conduite. Ce n' étoit point un desir de vengeance qui

p129

m' inspiroit cette pensée. Qu' elle vive, disois-je, malgré l' amer sentiment de ma tendresse et de ma foi méprisées ; qu' elle soit même aussi heureuse que sa lâcheté la rend indigne de l' être ; que tout le bonheur qu' elle m' a ravi se joigne au sien, pour lui en composer un plus parfait, ou si la justice du ciel demande qu' elle soit punie, que ce ne soit du moins que par son repentir et par ses remords. Mais je dois trop à la mémoire du vicomte d' Axminster, pour souffrir que sa fille la déshonore, s' il dépend de moi de l' empêcher. Je me saisirai de sa personne, et je la renfermerai dans un lieu sûr, mais commode, où je lui procurerai encore tous les agrémens qui seront en mon pouvoir. Elle est douce, ajoutois-je, la mort de Gelin lui fera sans doute ouvrir les yeux sur son crime ; elle ne souffrira point impatiemment la retraite. Elle y vivra peut-être contente, et je serai le seul misérable. C' est ainsi que l' ancienne habitude que j' avois formée de modérer mes passions, me soutenoit encore contre celles qui n' avoient pas pris tout-à-fait l' ascendant sur ma raison. Jamais la haine et la vengeance n' ont eu la force

p130

de répandre leur poison dans mon coeur. Il n' y a que la douleur et l' amour qui y aient disputé l' empire à la sagesse. Mais ces deux tyrans n' y ont fait que trop de ravage, et j' ignore encore quand il plaira au ciel de me délivrer tout-à-fait de

leur pouvoir.

Aussitôt que je fus fixé dans la résolution d' aller à Saumur, je communiquai mon dessein à Madame Lallin et à ma belle-soeur, et je les priaï en même tems de penser elles-mêmes à se choisir une retraite. Leur réponse fut plus prompte que je ne m' y étois attendu. Elle fut si unanime, que je ne doutai point qu' elle ne fût concertée. Nous ne vous quitterons point, me dirent-elles presque en même tems, c' est notre résolution ; et nous vous prions de ne pas vous y opposer. Vous avez besoin d' être consolé, personne ne vous rendra ce service plus volontiers que nous. Et comme je leur avois fait entendre que j' étois résolu de mettre mes enfans dans une école publique, elles me représenterent qu' ils étoient encore trop foibles pour être confiés à des mains étrangères. Madame Lallin me promit de servir de mere à mes deux fils, pendant que ma belle-soeur s' occuperoit

p131

de l' éducation de sa fille. Ses instances furent si pressantes, que n' ayant point d' objection raisonnable à lui faire, je m' y rendis sans difficulté, de sorte que continuant ainsi à m' aveugler plus que jamais sur la principale cause de mon malheur et de celui de mon épouse, je consentois imprudemment à celui qui devoit servir à le perpétuer. Nous convînmes de nous rendre incessamment à Saumur, et d' y louer une maison où nous vivrions en commun. Quoique mon nom ne fut point assez célèbre pour m' attirer des distinctions, nous réglâmes que j' en prendrois un autre, voulant éviter tout ce qui pourroit sentir l' éclat, et s' opposer à l' application que je me proposois d' apporter à l' étude. Les deux dames en prirent aussi d' absolument inconnus. Nous partîmes de Nantes, immédiatement après la conclusion de la paix de 1667, entre la France et l' Angleterre, et nous fîmes en peu de tems notre voyage, qui étoit court et facile.

La paix avoit amené tant d' étrangers
à Saumur, que ce ne fut pas sans
peine que nous trouvâmes une maison
commode. Mon premier soin fut de la
meubler de livres, et de tout ce qui

p132

pouvait servir à mes nouveaux projets
de philosophie. Je l' avois choisie dans
un endroit écarté de la ville, à dessein
d' y être le maître de mon repos, et de
regler à mon gré le tems de ma solitude
et celui de mes communications au-dehors.
Je laissai le gouvernement de
mon ménage et de mes enfans à mes
deux compagnes ; et renfermé du matin
au soir dans mon cabinet, je recommençai
à me nourrir de lectures et de
réflexions ; cher exercice, qui avoit fait
toute la douceur des premières années
de ma vie, et dont je me flattois de retirer
les mêmes fruits ! Quoique j' eusse
passé plusieurs années sans livres, les
traces de mes anciennes études subsistoient
encore ; de sorte que sans avoir
besoin de remonter aux élémens, il me
fut facile de reprendre des voies que je
n' avois jamais perdues de vue tout-à-fait.
Je les repris au point même où je
les avois quittées ; c' est-à-dire, que
comptant toujours sur la solidité des
principes dont je m' étois rempli dans
ma première jeunesse, je cherchai dans
mes livres et dans mes réflexions, par
quel moyen j' en devois faire l' application
à l' état présent de mon ame. Cet
objet m' occupa pendant quelques semaines.

p133

J' y réunis tous mes efforts et
toute mon attention ; je dis l' attention
et les efforts dont j' étois capable : car
il faut que je le confesse ici, ou à ma
honte, ou à celle même de la philosophie,
ma solitude extérieure et mon
assiduité apparente à l' étude, furent
d' infidèles images de la disposition intérieure

de mon esprit. Dans le tems
que j' avois les yeux attachés sur un livre,
insensiblement mon attention s' en
éloignoit, pour se transporter dans
tous les lieux où s' étoit passée la scène
de mes pertes et de mes malheurs. Elle
se fixoit sur le spectacle sanglant de ma
fille et de Madame Riding, égorgées
à mes yeux, et dévorées par des tigres,
revêtus d' une figure humaine ; sur mes
horribles souffrances dans les déserts
de l' Amérique ; sur la mort déplorable
de Mylord Axminster ; sur l' infidélité
et la fuite honteuse de mon épouse ;
sur l' effet funeste de la générosité et de
l' amitié de mon cher Bridge ; enfin,
sur tous les coups cruels que j' avois
reçus de la fortune ; et, par un pressentiment
de l' avenir, sur ceux que j' avois
encore à appréhender. Cette représentation
terrible n' agissoit gueres
moins vivement sur mon coeur, que

p134

n' avoit fait auparavant la présence même
des objets ; et lorsque je revenois
à moi, faute de constance et de force
pour soutenir plus long-tems une si triste
considération, je me trouvois ordinairement
les yeux tout en larmes, et
le coeur gros de soupirs, qui cherchoient
violemment à s' ouvrir un passage. S' il
m' arrivoit quelquefois de m' attacher
d' une maniere plus ferme à ma lecture,
j' étois bien éloigné d' en tirer l' utilité
que j' en avois attendue : les conclusions
que j' en déduisois, ne faisoient
point sentir à mon ame ; mes méditations
étoient sèches et stériles, j' appercevois
des vérités, mais sans découvrir
le rapport qu' elles pouvoient avoir à ma
situation, et sans savoir de quelle maniere
il falloit les employer pour les
rendre propres à me servir de remedes.
Est-ce là, disois-je quelquefois avec
étonnement, après quantité d' inutiles
réflexions ? Est-ce là cette source de paix
et de sagesse où je puisois autrefois si
heureusement ? Sont ce là ces mêmes
principes sur lesquels ma force et ma
tranquillité étoient autrefois si bien

établies ? Est-ce de leur côté, ou du
mien, qu' il est arrivé du changement ?
Je comprends qu' ils ont pû me manquer

p135

au besoin, lorsque le trouble insurmontable
de mon imagination les déroboit
à ma vue ; comment me serois-je
ressenti alors de leur influence ? Ils
ne pouvoient ni se faire appercevoir,
ni se faire entendre d' une ame qui ne
voyoit et qui n' écoutoit que sa douleur.
Mais qui les empêche à ce moment de
reprendre sur elle leur ancien empire ?
Je m' efforce ici de les rappeler ; je les
cherche, je les invoque, je leur ouvre
un coeur malade et affligé, qui languit
en attendant leur secours. Pourquoi
tardent-ils à le lui faire éprouver ?
Que ne lui rendent-ils le calme qu' il
desire, ce calme heureux dont il jouissoit
autrefois, et dont-il croyoit leur
être redevable ?
L' impuissance de mes lectures et de
mes réflexions me fit penser à la fin,
qu' il falloit nécessairement qu' il y eût
quelque erreur dans le fond de ma philosophie ;
et ne pouvant me persuader
que l' inutilité de mes efforts vînt absolument
d' elle, j' aimai mieux croire que
c' étoit moi-même qui m' écartois du
droit chemin dans mes principes, ou
dans ma méthode. Voici de quelle maniere
je raisonnai : la nature, disois-je,
ou, pour parler sans figure, la sagesse

p136

divine n' a pû permettre que les
hommes fussent exposés à des maux
sans remede. En leur donnant l' existence,
elle s' engage en quelque sorte à leur
donner les moyens de se conserver ;
sans quoi, dans la multitude infinie
d' accidens qui peuvent sans cesse leur
arriver, ils seroient les plus infortunés
de tous les êtres, de se trouver sujets
à de continuelles douleurs, en même-tems

qu' ils sont partagés de la raison ;
parce qu' il sembleroit alors qu' elle ne
leur seroit accordée que pour les sentir.
Aussi voyons-nous qu' il y a peu de maladies
auxquelles la lumiere naturelle,
ou d' heureuses experiences ne nous fassent
découvrir quelque remede. S' il
s' en trouve d' incurables, elles ne doivent
point être mises, non plus que les
monstres, sur le compte de la nature ;
il suffit que, suivant les loix communes,
on ne voit gueres d' infirmités qui
ne puissent être guéries par le secours
de la médecine. Ce soin de la providence
ne s' est il pas étendu jusques sur
les bêtes ? Nous remarquons tous les
jours, qu' elles connoissent l' usage des
simples, et de quantité de choses salutaires
qu' elles prennent pour se soulager
dans leurs maladies. Ainsi la sagesse

p137

de Dieu a pourvu à la conservation de
ce qui subsiste, sans en excepter les animaux
privés de raison.
Or, si cette disposition paroît juste et
nécessaire à l' égard du corps, cette
partie de notre être qui est sans contredit
la plus basse, et qui ne tire sa
dignité que de son union avec notre
ame, croirons-nous, sans offenser la
sagesse et la justice de notre auteur,
qu' il ait négligé la plus noble de nos
deux substances, jusqu' à lui refuser
des secours qu' il accorde à la plus méprisable ?
La douleur, et toutes les
autres passions violentes, sont proprement
les maladies de nos ames. Une
fièvre empestée ne cause point plus de
ravage dans la masse du sang, que ces
tyrans ne répandent de désordre dans
la raison. Seroit-il possible qu' il n' y
eût point de ressource contre leurs
cruelles attaques, et que le plus douloureux
de tous les maux fût un mal
incurable ! Il ne l' est point, ajoutois-je,
ou je n' ai qu' une fausse idée de la
justice du créateur. Si je réussis donc
si mal à me délivrer de ma douleur, je
suis certain que c' est ma faute, ou celle
du remede que j' emploie : la mienne,

s' il est vrai que je me sois égaré dans

p138

ma méthode, ou dans quelqu' un de mes principes ; celle du remede, si la guérison de l' ame surpasse peut-être le pouvoir de la philosophie, et si le ciel attache un si grand effet à quelqu' autre cause.

Mais, reprenois-je, quel sujet ai-je de me défier de la philosophie ? N' est-ce pas elle qu' on a regardé dans tous les tems comme la regle des moeurs, et la modératrice des passions ? Les plus grands hommes n' ont-ils pas eu recours à elle, lorsqu' ils ont eu quelque chose à guérir ou à réformer dans leur coeur ? Lui supposoient-ils un pouvoir qu' elle n' a point, et se seroient-ils trompés comme moi, en se promettant d' elle un secours qu' elle ne pouvoit leur donner ? Là-dessus je pris la résolution de remonter sur mes propres traces, pour commencer un nouvel examen de mes principes et de toutes mes anciennes connoissances. La fidélité de ma mémoire me rendoit cette entreprise facile. Je me fis une étude pendant quelques jours, de rappeler ce que j' avois appris par les instructions de ma mere, ou par mes lectures, et ce que j' avois pensé moi-même jusqu' alors de plus raisonnable en matiere de bonheur et de sagesse.

p139

Je pris les choses jusques dans leur origine. Je me situai dans le premier moment où l' on peut supposer qu' un homme commence à faire un libre usage de sa raison. N' ayant rien de plus présent que lui-même, c' est sur son propre être que sa premiere attention doit tomber. Il en examine la nature, il reconnoît qu' elle est composée. Deux substances différentes, et d' inégale dignité dans leur essence, se trouvent

unies, et comme confondues, pour produire des actions qui leur sont communes. Chacune des deux, considérée en elle-même, n'est capable de rien moins que des opérations de l'autre ; et réunies ensemble, elles produisent une même opération. Notre corps se remue, il marche, il agit ; c'est à quoi il est propre par sa nature : cependant, il ne se remueroit point sans le concours de l'ame, qui n'est pas capable de mouvement. Notre ame reçoit les sensations de la douleur et du plaisir ; c'est aussi sa nature : cependant, elle ne les recevrait point sans le concours et l'entremise du corps, qui n'est point capable de sentir. Voilà donc deux parties du même être, qui sont nécessaires l'une à l'autre.

p140

Le corps n'exécutera rien, sans le secours de l'ame, et sans l'entremise du corps, l'ame demeurera dans une continuelle apathie. Cette dépendance mutuelle établit-elle leur égalité ? Non.

Je vois au contraire, que le corps ne contribue aux actions qui lui sont communes avec l'ame, que d'une manière basse et grossière, c'est-à-dire, par de simples mouvemens : s'il a quelque autre propriété qui lui soit particulière, elle n'est pas plus noble ; c'est uniquement celle de recevoir un nombre borné de figures et de combinaisons ; avantage si mince, qu'il ne mérite pas même le nom de perfection. D'un autre côté, j'aperçois dans l'ame tous les caractères d'une véritable grandeur. Quel nom donnerai-je à cette faculté admirable qu'elle a de connoître, de juger, de sentir ? C'est elle-même qui s'étudie, qui se contemple, qui se replie sur sa substance, et qui en démêle la nature et les propriétés. Malgré la dépendance où elle est du corps, elle s'en dégage assez pour le considérer comme un être tout différent d'elle, inférieur à elle, et qui n'a rien de plus recommandable que l'honneur de lui être uni pour composer un tout avec elle. Elle le pénètre,

elle le mesure, elle l'apprécie,
elle le trouve si méprisable, qu'elle ne
met gueres de différence entre n'être
point, et n'être comme lui qu'une vile
et insensible portion de la matiere.
De-là si elle s'attache à considérer
tout ce qu'elle est capable d'appercevoir,
elle découvre bientôt, que si elle
tient à un corps matériel par des loix
qu'elle ne comprend point encore, elle
tient d'un autre côté à quelque chose
de plus relevé et de plus digne d'elle.
Pour peu qu'elle fasse usage du pouvoir
qu'elle a de réfléchir, elle parvient
aux idées de l'ordre et à celle des perfections
et des vertus, et sentant que ce
qu'elle apperçoit n'est point elle-même,
elle conclut que ce qui se représente
si parfaitement à elle doit avoir
une réelle existence, puisque le néant
ne sauroit être apperçu. Une découverte
de cette importance la rend d'abord
inquiète et incertaine : elle se demande
ce qu'elle doit penser d'un être
qui ne se manifeste à elle qu'en partie,
mais par une voie si lumineuse et si sublime.
Son attention augmente. Elle reconnoît
sans peine qu'il doit être plus
parfait qu'elle, puisque c'est lui qui l'éclaire.
Mais n'a-t-elle pas d'autre liaison

avec lui que celle d'une perception
simple et passagere ? Comment s'est-il
fait du moins qu'elle ne l'ait pas fait
plutôt ? Là, elle veut se réplier sur le
passé, pour examiner le progrès de ses
connoissances, et elle reconnoît avec
étonnement, qu'elle ne fait que commencer
à connoître.
C'est ici que son admiration redouble,
avec sa surprise. Elle n'a pas besoin
de beaucoup d'efforts pour découvrir
en même tems l'époque toute récente
de son existence. Mais de qui l'a-t-elle
reçue. Elle voit manifestement
qu'elle ne se l'est pas donnée. Qui l'aidera
à connoître l'auteur et la source

de sa vie !

Elle sort d'elle-même pour cette intéressante recherche. Son attention s'attache sur tout ce qui l'environne. Que d'objets se présentent à elle, et avec quelle avidité veut-elle tout approfondir ? Cependant elle trouve bientôt que son examen aura moins d'étendue qu'elle n'a pensé. Dans tout ce qu'elle aperçoit, il ne s'offre rien qui soit capable d'éclaircir ses doutes. Cet immense composé, qu'on appelle monde, ne l'arrête qu'un moment ; car, avec un peu d'attention sur la moindre de ses parties, elle apprend

p143

à juger de toutes les autres. Elle n'y voit que de la matière, c'est-à-dire, une substance grossière et insensible, dont toutes les différences ne consistent que dans la variété de ses configurations et de ses mouvemens, et précisément de la même nature que celle de son corps qu'elle a déjà reconnue et méprisée. Elle sent trop sa noblesse pour attribuer son origine à une cause si vile.

Il est vrai que parmi ces parties de matières qui ne lui paroissent capables que d'un mouvement passif et aveugle, elle en aperçoit quelques-unes qui semblent se mouvoir avec plus de choix et de liberté. Elle remarque que leurs actions sont trop variées, et en même tems trop liées et trop régulières dans leur variété, pour ne pas partir d'un principe de connoissance et de raison. Leur figure d'ailleurs est exactement semblable à celle de son propre corps ; elles lui paroissent tendre vers les mêmes choses, et être sensibles aux mêmes besoins. Elle en conclut qu'elles n'agissent pas seules ; qu'elles sont accompagnées de quelque chose qui lui ressemble, enfin, qu'elles sont, comme son corps, l'enveloppe de quelque être plus noble qu'elles. Heureuse découverte !

p144

Ne seroit-ce pas à quelqu' un de ces êtres nobles et immatériels qu' elle seroit redevable de son existence ? Ils pensent, ils sentent, ils réfléchissent comme elle ? N' auroient ils pas pû lui communiquer ce qu' ils possèdent ? Mais s' ils lui sont semblables, comme elle n' en sçauroit douter, pourquoi jouiroient-ils d' un pouvoir qu' elle sent bien qu' elle n' a point ? En supposant même qu' ils l' eussent effectivement, de qui l' auroient-ils reçu ? Car il n' est que trop clair qu' ils n' auroient pû se le donner. Non plus qu' elle, ils ne demeureroient pas long-tems dans la dépendance humiliante d' un corps, s' ils pouvoient disposer d' eux-mêmes et changer quelque chose à leur condition. Il faut donc qu' elle abandonne l' examen de ce qui est autour d' elle, comme une considération inutile à ses recherches. Elle se trouve placée dans le monde, mais elle comprend trop bien qu' elle n' en vient point, et qu' elle ne sçauroit rapporter son origine à ce qui est inférieur à elle, ou à ce qui n' étant tout au plus que son égal, n' a pû commencer non plus qu' elle d' exister sans une cause. Cependant elle tire un fruit précieux de cette excursion qu' elle a faite

p145

au dehors. En parcourant la matiere dont ce vaste univers est composé, il lui semble qu' elle y a remarqué quelque chose qui s' est attiré comme naturellement son admiration. Ce n' est point le fond de la matiere même, elle lui a paru également méprisable dans toutes ses formes, mais que doit-elle penser de cet ordre étonnant qui éclate dans l' arrangement de ses parties ? Quelle justesse de rapport ! Quelle régularité de proportions ! Quel exact enchaînement de causes et d' effets subordonnés ! D' un autre côté, quelle grandeur dans la disposition générale du dessein ! Quelle noble simplicité dans l' exécution ! Quelle uniformité constante dans sa durée ! Qui a rendu la matiere

capable de former ainsi le plus
magnifique et le plus ravissant de tous
les spectacles ? Quelque desir que l' auteur
d' un si bel ouvrage puisse avoir
de se tenir caché, il est impossible qu' on
ne le reconnoisse pas à sa marque : il faut
que sa puissance soit infinie, pour avoir
tiré d' une substance aussi vile que la matiere,
le fond de tant de productions
admirables. Sa sagesse ne doit point
être plus bornée que sa puissance,
pour s' être représentée d' une maniere

p146

si frappante dans l' ordre et la distribution
de son ouvrage. Enfin, sa bonté
doit être égale à sa puissance et à sa sagesse,
pour avoir pris plaisir à répandre
sur ses créatures tant de splendeur et
d' ornemens.

Ici l' ame philosophe, que je suppose
toujours attentive, sent réveiller
toute la capacité qu' elle a de comparer
et de réfléchir. Elle rappelle avec une
joie avide les premieres idées qui ont
donné lieu à ses recherches, et elle
commence à voir sensiblement qu' elles
se réalisent. Cet être inconnu, qu' elle
n' appercevoit que par les notions vagues
de l' ordre et des perfections, se
dévoile et se fait connoître à elle d' une
maniere presque sensible. Ses incertitudes
ne sauroient durer plus long-tems.
Elle tient ce qu' elle a cherché ; c' est
l' auteur de la nature, c' est le sien ;
c' est la source de la vie et le principe
de toute lumiere ; c' est la regle de l' ordre,
de la sagesse, de la bonté, de la
justice, de toutes les perfections et de
toutes les vertus ; ou plutôt c' est l' ordre
même ; son essence est la sagesse, la justice
et la bonté. Il est toute vertu, toute
perfection et toute excellence.
Un philosophe qui a pû s' élever une

p147

fois jusqu' à cet heureux point de connoissance,

se flatte avec raison d' avoir
atteint au plus haut degré de lumiere
où son ame soit capable de parvenir.
Tout le reste n' en est plus que le développement
et l' exercice. Il ira désormais
de science en science, c' est-à-dire,
de certitude en certitude. Quelle
vaste carriere s' est ouverte devant lui !
Le voilà d' abord assuré de la vérité de
toutes ses idées, et de l' infaillibilité de
ses jugemens, s' il les porte avec une
considération attentive : étant l' ouvrage
d' un être, dont la sagesse et la bonté
sont infinies, il n' appréhende point
que les qualités qu' il a reçues de sa
main soient des présens trompeurs.
Le même fond d' intelligence qui l' a
rendu capable de ces grandes idées
d' ordre, de justice, de bonté et de sagesse,
ne sauroit l' abandonner dans des
examens moins difficiles : il a trouvé les
principes ; il va se faire une occupation
tranquille et agréable de l' étude des
conséquences.
Prémièrement, il examine de nouveau
la nature de son ame, pour y démêler
avec plus de clarté les traits du
créateur. S' il en a reconnu de si divins
dans la matiere, à quoi doit-il s' attendre

p148

dans une substance infiniment plus
relevée ? En effet, il y en apperçoit
deux qui lui paroissent d' une grandeur
avec laquelle rien ne peut entrer en
comparaison. L' un est cette faculté
même de penser, par laquelle elle est
capable de connoître et de multiplier
à l' infini ses connoissances ; faculté si
noble que celui qui la possède se trouve
embarrassé à l' expliquer. Il voit mieux
ce qu' elle n' est pas que ce qu' elle est.
Elle n' est rien d' approchant de la matiere ;
toute la variété possible des figures
et des mouvemens de la matiere
ne produira rien qui ressemble à une
pensée. Elle n' est pas non plus l' harmonie,
l' ordre, la justesse et la perfection
qui résulte d' un certain arrangement
des parties de la matiere : car si
cette harmonie et cette perfection ont

une existence propre et réelle, il est clair qu' elle est dépendante de celle de la matiere, et l' ame sent trop bien que la sienne ne dépend de rien de matériel. La répugnance même et le chagrin qu' elle ressent de se voir assujettie à son corps dans quelques-unes de ses opérations, est une preuve naturelle qu' elle ne lui doit rien, et qu' elle ne lui est unie que par des loix qui la contraignent.

p149

D' ailleurs, si l' ame n' étoit que l' ordre, l' harmonie et la perfection du corps, comment seroit-elle plus grande que l' étendue de ce corps ? Sa grandeur devrait répondre exactement aux parties du corps auquel elle appartiendrait. Or l' ame se sent plus grande que toute la masse de la matiere réunie : elle s' élève infiniment au-dessus d' elle, elle en voit les bornes ; elle n' est donc rien qui appartienne à la matiere. Mais qu' est-elle donc ? Peut-être est-elle réservée à une plus parfaite connoissance d' elle-même dans un autre tems ou dans un autre état ; mais elle est sûre du moins qu' elle pense : avantage inestimable, qui suffit pour établir la dignité et la grandeur infinie de son auteur. Ce premier trait d' un ouvrier divin est sans doute le plus éclatant ; mais il n' est pas le seul qui soit digne de lui. Le philosophe n' a qu' à se consulter un moment ; qu' apperçoit-il ? Je me trompe ; car il cesse ici d' appercevoir, mais il sent dans le fond de son être une secrète inclination, un penchant actif, qui le porte, il ne sait encore à quoi. Comment pourra-t-il définir ce sentiment ? C' est l' exigence de quelque

p150

besoin inconnu, qui demande d' être rempli. Si ce n' est point une douleur, c' est du moins la privation d' un bien, sans lequel il ne peut être tranquille ;

il y tend sans cesse, sollicité à le chercher par un mouvement involontaire, et comme entraîné par un ascendant irrésistible.

Il reconnoit donc, non-seulement qu' il est capable de desirs, mais qu' il en a d' invincibles et de plus étendus que ses connoissances. Cette réflexion ne sert d' abord qu' à l' allarmer. Ce n' est pas tout d' un coup qu' il pénètre dans la sage disposition du créateur. Il regarde d' abord ses desirs comme un aveu naturel et une marque humiliante de l' imperfection de son être, et il en est d' autant plus affligé, qu' il ne comprend pas même quel peut être leur objet et leur terme. Nuages importuns, qui ne sont propres qu' à troubler la sérénité de son ame ! Diversion chagrinante, qui retardera le progrès de ses connoissances, et qui l' empêchera de faire un usage tranquile de la capacité qu' elle a de penser ! S' il n' ose se plaindre de son auteur, et soupçonner sa bonté ou sa sagesse, il gémit du moins de sa condition, il perd quelque chose de l' opinion

p151

qu' il avoit de sa propre grandeur, et pour en sauver en quelque façon les restes, il prend le parti de réprimer et d' éteindre s' il se peut ses desirs, pour se livrer par l' exercice d' une faculté plus noble, à la contemplation de la vérité. Mais son erreur ne sauroit durer long-tems. à peine a-t-il fait quelques pas vers la vérité, qu' il la reconnoît pour l' objet même de ses desirs. Il ne peut s' y tromper ; son coeur s' enflamme, à mesure qu' il s' en approche. Son inquiétude semble prête à se fixer, et ses besoins à se remplir. Il lui semble qu' elle soit faite pour lui, ou du moins lui pour elle. Il est vrai que plus il s' avance à sa découverte, plus son ardeur augmente pour la découvrir parfaitement. Mais ce redoublement de desirs n' a plus rien d' incommode et d' affligeant ; c' est la situation d' un homme qui jouit d' un grand bonheur, dont il ne peut se rassasier : il est heureux, et

il veut l' être encore davantage. Ainsi
le philosophe trouve une source nouvelle
de contentement et d' admiration,
dans ce qui causoit sa peine. Ce
qu' il regardoit comme une imperfection
dans son être, lui paroît un nouveau
trait de perfections infinies de

p152

son auteur. Non-seulement il voit
qu' il a été fait par lui, mais il sent encore
qu' il n' a été fait que pour lui. Ses
desirs se trouvent assortis, pour ainsi parler,
à ses idées. Par ses idées, il le
connoît comme l' auteur de son être,
et il se porte à lui par ses desirs, comme
à son souverain bien et à l' auteur de sa
félicité.

Un homme qui vit dans l' esclavage
des sens, et qui n' a jamais peut-être fait
attention aux deux grandes facultés de
son ame, n' est point capable de concevoir
la joie que ces sublimes et intéressantes
découvertes répandent dans l' ame
d' un philosophe. Non, il n' en est point
capable : car s' il l' étoit, il en seroit jaloux,
et il ne tarderoit guères à mépriser
toute autre joie. Aussi est-ce de
ce point qu' il faut commencer à marquer
l' heureux cours d' une vie raisonnable
et véritablement philosophique.

Quiconque a connu son auteur, et
s' est bien connu soi-même, ne fait plus,
s' il le veut, que des pas certains vers le
bonheur et la sagesse. La voie lui est
ouverte, il est sans cesse à la vue du
terme. Dirigé par ses lumieres, en même
tems qu' il est poussé par ses desirs,
il n' est pas plus capable de s' égarer par

p153

ignorance, que de s' arrêter par langueur.
Si sa qualité d' homme l' oblige
à quelque relation avec les créatures de
son espece, il sait jusqu' où s' etend ce
devoir. Il en prend la regle dans la
source même de l' ordre et de la justice,

qu' il contemple incessamment. Les devoirs du sang, tels que la tendresse et l' attachement pour ses proches ; ceux de l' humanité, tels que la bonté, la douceur, l' oubli des injures, la compassion pour les peines ; ceux de la raison, comme l' égalité d' ame, la constance, le mépris du superflu, et l' usage modéré du nécessaire, sont autant de conséquences qui coulent naturellement de ses principes, et qui forment le système de sa morale. Il copie en quelque sorte son auteur, et il s' agrandit en imitant les souveraines perfections, par lesquelles il se communique à lui. D' ailleurs, le commerce des hommes n' est point un obstacle à la sagesse, pour celui qui l' aime et qui tend sincèrement à elle. Il trouve au contraire de l' utilité à les connoître. N' ai-je pas dit qu' ils portent tous la marque du créateur ? Le philosophe l' aperçoit, quoiqu' il la défigure. Cette vue sert à nourrir ses desirs.

p154

Il tourne à son profit jusqu' aux effets de leurs passions déréglées : leurs arts, leurs sciences, qui sont pour la plupart les inventions de l' intérêt ou de la vanité, il les fait servir à ses desseins, comme autant de secours qui étendent ses connoissances. Ce sont des effets excellens d' une mauvaise cause, qu' il rectifie de plus en plus par l' usage qu' il en sait faire, et qu' il ramene ainsi à leur véritable destination. Enfin, il tire un avantage considérable de la vue même des foiblesses et des folles agitations des hommes. La comparaison qu' il en fait avec la vigueur et la tranquillité continuelle de son ame, sert à l' attacher de plus en plus à ses principes. Elle lui rend son bonheur plus cher, et le fruit de ses recherches plus précieux. Il se dévoue sans réserve à la sagesse, par cette double raison de l' aimer, qu' elle le rend heureux, et qu' il ne voit hors d' elle que des insensés et des misérables. Que lui manque-t-il après cela, pour meriter le nom de sage ? Réunissons

toutes nos connoissances naturelles, et toutes les forces de notre raison, pour nous en faire une plus juste idée. Quelqu' un lui donnera peut-être plus d' étendue,

p155

mais je doute qu' on puisse s' en former une plus sublime. C' est dans cet heureux état que le philosophe doit être également insensible, et aux maux qui ne peuvent le lui faire perdre, et aux biens qui peuvent lui venir d' une autre cause : les premiers doivent être trop foibles pour lui causer les émotions de la douleur ; et ceux-ci doivent lui paroître trop méprisables, pour lui faire goûter un vrai sentiment de plaisir. à la vérité, l' ordre de la nature assujettit son ame aux organes du corps : il est impossible qu' elle se défende de voir, lorsque les yeux s' ouvrent ; qu' elle n' entende point, lorsque les nerfs de l' oreille sont ébranlés, et qu' elle s' empêche de sentir, aussitôt qu' il se passe quelques mouvemens extraordinaires dans la portion de matiere à laquelle elle est comme attachée. Mais ce sentiment est-il capable de diminuer sa grandeur et d' affoiblir sa liberté ? Elle le rejette, lorsqu' elle le reconnoît indigne d' elle. Elle le reçoit du moins sans s' y arrêter, et sans y consentir. Plus sa dépendance du corps lui paroît incommode et humiliante, plus elle y trouve de quoi se consoler, par la certitude qu' un état si violent

p156

ne sauroit être d' une longue durée. Comment en douteroit-elle ? Elle connoît trop bien les loix invariables de l' ordre primitif et éternel. L' ordre de la nature n' en est qu' une exception. Elle est même assurée que l' un doit tenir à l' autre par quelque lien secret, quoiqu' il soit encore obscur pour elle ; et elle compte sur un tems de manifestation,

et les exceptions venant à
cesser, elle verra tout retourner à sa fin,
et rentrer paisiblement dans l'ordre général.
Elle se sent donc faite pour un
autre état : elle y touche déjà par l'ardeur
de ses desirs ; et par la certitude de
ses espérances, et constamment indifférente
pour tout ce qui ne sauroit empêcher
qu'elle n'y parvienne un jour :
elle méprise le plaisir, elle compte pour
rien la douleur, elle voit sans s'émouvoir
l'agitation de tout ce qui l'environne :
elle verroit de même le renversement
de la nature, et l'entière destruction
de l'univers.
Tels sont les fondemens sur lesquels
j'avois cru ma force et ma constance
établies. Telles avoient été les premières
leçons de mon enfance. Mes études,
les exemples et les instructions de
ma mère, avoient roulé continuellement

p157

sur ces principes. Ils m'étoient
devenus comme naturels à force de les
avoir entendus, et de m'être efforcé
moi-même de les tenir sans cesse présents
à ma mémoire. En effet, leur impression
s'étoit faite sentir à mon cœur,
tant qu'ils n'y avoient point trouvé d'obstacle
qui pût les empêcher de se faire
sentir librement. Ils avoient servi de
règle à ma vie pendant qu'elle étoit
tranquille. Je m'étois cru philosophe,
et peut-être l'étois-je véritablement
avant que d'être arrivé à un certain degré
de misère et d'infortune. Mais
c'étoit cette pensée même qui me confondoit,
et qui me rendoit la philosophie
suspecte. Car pourquoi m'abandonnoit-elle
lorsqu'elle m'étoit devenue le plus nécessaire ?
Quelle idée devois-je
prendre d'un remède dont l'utilité
disparoissoit au moment de la maladie ?
Cependant, je ne pouvois disconvenir que
les principes dont je venois
de faire un nouvel examen, n'eussent
toujours la même solidité. Il n'y
a rien de certain dans le monde, disois-je,
rien sur quoi l'on puisse compter,
si ce qui me paroît invinciblement établi

par des raisonnemens si clairs n' est
qu' un sophisme et une malheureuse illusion.

p158

Si c' est à la vraie sagesse que je
me suis attaché constamment, que ne
me fait-elle donc recueillir les fruits
qu' elle me promet ? Et si c' est l' erreur
que j' ai pris pour la verité, que je suis
à plaindre d' être tout à la fois tourmenté
par la douleur, et abandonné par
la raison !

Il me vint à l' esprit, qu' il y avoit
peut-être aussi de l' injustice dans mes
plaintes, parce qu' il me sembla que ce
n' étoit point assez de connoître l' excellence
d' une sage application, il falloit
connoître en même tems la nature du
mal. J' examinai la-dessus avec soin en
quoi consistoit proprement la douleur.
Je reconnus bientôt, qu' étant un pur
sentiment de l' ame, et ne pouvant se
représenter par des idées, elle ne sauroit
être mieux définie que par le mot même
de *douleur* qui sert à l' exprimer ; car
c' est la définir d' une maniere bien obscure
et bien imparfaite, que de l' appeller
simplement une aversion de l' ame,
comme font quelques philosophes.
En général, puisque nous ignorons la nature
même de l' ame, il n' est pas raisonnable
de prétendre expliquer ce que
c' est qu' un sentiment. Or, s' il est impossible
de connoître en quoi consiste

p159

la douleur, il est clair que ce n' est pas
directement sur elle que se doit faire
l' application du remede. Cette méthode
blesseroit la raison. Delà il me fut
aisé de conclure que c' étoit à sa cause
qu' il falloit nécessairement remonter.
Je n' entrai point dans la discussion de
toutes les voies différentes par lesquelles
le sentiment de la douleur peut être
communiqué à l' ame, toutes mes réflexions
se rapportoient à mes seuls besoins.

Il étoit constant que la mienne ne venoit que de la perte ou de l' infidélité de ce que j' avois eu de plus cher, et des circonstances terribles qui avoient toujours accompagné mes malheurs. Telle étoit la cause de la maladie de mon ame. Je me demandai alors s' il étoit vraisemblable que la philosophie pût couper cette source de mes maux ? En la supposant capable de ce miracle, je conçus qu' elle ne pouvoit l' opérer que de trois manieres. L' une étoit d' ôter au spectacle de mes infortunes, qui m' étoit sans cesse présent, cette force dominante avec laquelle il agissoit sur moi, qui ne se bornant point à me pénétrer du plus vif sentiment de douleur, me forçoit quelquefois à pousser des cris involontaires, dont je

p160

ne m' appercevois que par l' étonnement de ceux qui demeuroient avec moi, et qui paroissoient effrayés de les entendre. Quelle apparence que la philosophie pût produire un effet si merveilleux ! Le ciel même l' auroit-il pû, sans changer la nature des choses ? Il y a de la contradiction, qu' on puisse perdre sans regret ce que l' on aime ; mais si l' on aime avec la passion la plus tendre et la plus parfaite, si ce qu' on aime si parfaitement, on le perd par la plus cruelle de toutes les morts, ou par la plus noire perfidie, quel pouvoir arrêtera les transports et les larmes que ces redoutables coups doivent nécessairement exciter ? L' action d' un feu dévorant n' est pas plus prompte ni plus infaillible. Je comprenois bien que par le secours de la philosophie j' eusse pû réussir peut-être à me garantir des excès de l' amour et de l' amitié ; mais ayant ouvert une fois mon coeur à ces deux passions, je ne voyois pas moins clairement que tous leurs effets étoient comme nécessaires, et que des malheurs qui tiroient leur force de ces deux causes, surpassoient le pouvoir de la philosophie. La seconde voie qu' elle pouvoit prendre pour le soulagement de ma douleur,

p161

étoit de me communiquer du moins
autant de force pour soutenir mes infortunes,
qu' elles en avoient pour se
faire sentir. Belle et flatteuse idée ! Hélas !
Puisqu' elle plaît à la raison, que
n' agit-elle donc aussi sur le coeur ! L' expérience,
plus puissante que tous les
raisonnemens, m' apprenoit sans cesse
que ce n' est point de ses idées que l' ame
doit attendre du secours contre ses
sentimens. Il ne me sembloit pas même
possible de m' imaginer une nouvelle
situation de mon ame, dans laquelle
je pusse supposer qu' elle se trouvât plus
tranquille. Un accroissement de force
et de lumieres ne pouvoient être qu' une
augmentation de mes peines, parce que
c' eût été un nouveau degré de capacité
pour les sentir.

Enfin, le troisieme moyen étoit de
détourner insensiblement mon attention
des principales causes de ma douleur,
et de faire prendre, pour parler
ainsi, le change à mon ame, en l' accoutumant
peu-à-peu à s' occuper d' un
autre objet. Cette voie de guérison me
parut d' abord badine et frivole, et je la
rejettai plus promptement encore que
je n' avois fait les deux premieres. Cependant
j' y revins à la fin comme à la

p162

plus solide, lorsque j' eus fait réflexion
qu' elle étoit la seule possible. Il est certain,
disois je, que mes malheurs sont
d' une nature à se faire sentir nécessairement
à mon ame aussi long-tems qu' elle
s' attachera à les considérer. Il ne l' est
pas moins, qu' elle ne peut tirer, ni
d' elle-même, ni de la philosophie, assez
de force pour résister à ce sentiment,
et qu' elle doit renoncer par conséquent
à toute espérance de repos et de bonheur
tant qu' elle le conservera. Mais qui
m' empêche d' espérer que son attention

pourra prendre un autre objet qui la
fera passer peu-à-peu à un autre sentiment ?
Ce grand changement ne sauroit
être sans doute l' ouvrage d' un moment ;
mais il est clair qu' il peut arriver
par degrés. Oui, ajoutai-je, c' est
un service que la philosophie est capable
de me rendre, et que je veux attendre
d' elle. J' étois peut-être sur le
point de la condamner injustement. Ce
que je demandois d' elle est effectivement
impossible, parce qu' il est contraire
à la nature : mais ce qu' elle m' offre
ici est infiniment raisonnable. Elle
peut se rendre maitresse de mon esprit,
en le remplissant peu-à-peu des vérités
sublimes qu' elle proposera à sa considération :

p163

le coeur, qui n' a que des mouvemens
aveugles, se tourne infailliblement
vers les objets de l' esprit. Le
mien deviendra donc tranquille, lorsque
je serai occupé d' une méditation
paisible ; et je retrouverai ainsi le repos,
le bonheur et la sagesse.
Cette réflexion me réconcilia pour
quelques momens avec la philosophie.
Je me flattai qu' elle produiroit son effet
sur moi, du moins à l' avenir, et je passai
de cette espérance à la pensée que
c' étoit dans ce sens, sans doute, qu' il
falloit expliquer les éloges qu' on lui a
donnés dans tous les tems, et le pouvoir
qu' on lui attribue de guérir les
maladies de l' ame. Mais le ciel, qui
me préparoit des remedes plus certains,
et plus convenables à mes maux, permit
que cette pensée fût suivie d' une nouvelle
réflexion qui me replongea dans
mes incertitudes, et qui me fit reprendre
d' elle une aussi mauvaise opinion
que jamais. Elle me guérira donc, disois-je,
en détournant mon attention
de mes peines. Mais si c' est-là tout le
pouvoir qu' elle a sur nos ames, repris-je
tout d' un coup, quel est son avantage
particulier ? Je ne vois dans cet
effet rien qui lui soit propre et que je ne

puisse attendre également des sciences
 les plus communes. Que dis-je ? Il n' y
 a point d' occupations vaines et méprisables,
 qui ne doivent le produire
 beaucoup plus infailliblement ; car la
 représentation d' une comédie, par
 exemple, un concert harmonieux d' instrumens
 de musique, une partie de
 chasse ou de bonne chere, en un mot,
 tout ce qui sera capable de faire une
 forte impression sur mes sens, le sera
 beaucoup plus de s' attirer l' attention
 de mon esprit, que de séches et ingrates
 spéculations qui n' ont pas le pouvoir
 de se faire sentir par elles-mêmes
 à mon coeur. Voilà donc, continuai-je
 avec une espece de courroux, à quoi
 se réduit cette vertu tant vantée de la
 philosophie, et ce souverain empire
 qu' elle s' attribue sur les passions ! Impuissant
 fantôme que j' ai révééré trop
 long-tems, et dans lequel j' avois placé
 follement toute ma confiance ! Non,
 non, ajoutai-je, je ne serai plus le
 jouet d' une fausse et inutile sagesse.
 Si je me suis persuadé avec raison que
 la bonté du ciel doit un remede aux
 maladies de l' ame, j' ai dû penser aussi
 que ce ne sauroit être un remede vague
 et sans force, qui ne peut rien opérer

par lui-même. J' en demande un qui
 guérisse à coup sûr ; puisque la philosophie
 n' en est pas capable, je me défie
 d' elle, et je rejette désormais son secours.
 J' aurois gagné beaucoup à reconnoître
 ainsi l' impuissance de toutes les spéculations
 philosophiques, si j' eusse découvert
 en même tems quelque ressource
 solide sur laquelle j' eusse pû fonder
 de plus sûres espérances. Mais en
 rejettant un infidele appui, mes peines
 et mon embarras ne diminuoient point.
 Ils devoient croître, au contraire, parce
 que n' ayant rien à substituer au fantôme
 que j' avois détruit, je demeurois
 en quelque sorte plus désarmé et moins

défendu. Aussi passai-je les jours suivans dans un abattement qu' il m' est impossible de décrire. Tout m' étoit à charge, tout me sembloit conspirer à augmenter mon ennui. Les livres que j' avois aimés jusqu' alors avec idolâtrie, me devinrent odieux et insupportables. Je les regardois comme autant d' imposteurs qui m' avoient séduit par de fausses promesses, et qui m' abandonnoient cruellement au besoin. Je ne mis plus le pied dans mon cabinet, pour éviter leur présence, me figurant,

p166

lorsque je me trouvois au milieu de ma bibliothèque, que j' y étois comme environné d' une multitude d' amis perfides. Je n' aurois pas souffert patiemment qu' on eût prononcé devant moi le nom de *Platon* et de *Séneque* , et je formai plus d' une fois la pensée de brûler leurs ouvrages. Mon unique occupation, pendant sept ou huit jours, fut de me promener seul dans un assez grand jardin qui appartenoit à ma maison, et de m' y ensevelir dans un abîme de méditations sombres et funestes. Madame Lallin et ma belle-soeur marquoient beaucoup d' inquiétude pour ma santé, et d' attention sur toutes mes démarches ; mais je leur fis connoître que leurs soins me gênoient, et j' exigeai absolument qu' elles n' interrompissent point mes profondes rêveries et ma solitude.

Il y a peu de personnes qui, dans le récit d' une aventure telle que je vais la rapporter, ne se crussent obligés, par amour pour leur réputation, d' en déguiser quelques circonstances. Pour moi qui ai toujours fait profession de croire que le bien ou le mal d' une action doit se tirer du principe qui fait agir, et qu' il n' y a par conséquent que le motif qui

p167

déshonore, je n' ai point honte de me
laisser voir tel que je suis au public,
et de lui faire l' aveu ingénu de mes
fautes. C' est assez que je puisse me rendre
cet honorable témoignage, que
mon coeur a toujours suivi par inclination
la vertu et la sagesse ; que s' il s' est
trompé quelquefois dans son objet, il
n' a jamais manqué de droiture dans ses
intentions.

Loin de trouver dans la solitude de
mon jardin le soulagement que j' y
cherchois, ma douleur s' accrut tellement
par mes tristes réflexions, que je
tombai en peu de jours dans la plus
dangereuse et la plus terrible de toutes
les maladies. Je ne puis la faire
mieux connoître qu' en la nommant,
une horreur invincible pour la vie . C' est
une espece de délire phrénétique, qui
est plus commun parmi les anglois que
parmi les autres peuples de l' Europe.
Mais quoique cette raison le fasse regarder
comme une maladie propre à la
nation, il n' est pas moins surprenant
que j' en aie ressenti des atteintes si
pressantes, moi qui avois passé plusieurs
années dans des climats éloignés,
et qui me trouvois d' ailleurs en France,
où l' air est si pur, que nos anglois

p168

le vont prendre pour remede contre
cette noire disposition de l' ame. J' aurois
peine à expliquer par quels degrés
je parvins au dernier excès de l' aveuglement :
mais ce qui paroîtra incroyable
à mes lecteurs, je regardai pendant
quelques jours mes transports furieux
comme l' effet de la plus haute
sagesse, et je ne crois pas que j' aie fait
dans toute ma vie des raisonnemens
plus méthodiques que ceux qui me conduisirent
jusqu' au bord du plus affreux
précipice.

Ce fut le troisieme jour après que
j' eus fait divorce avec mes livres, que
je ressentis le premier accès de la maladie
dont je parle. Il fut si vif et si pressant,
que si j' eusse eu un poignard à la
main, dans le premier moment, je me

serois percé le coeur sans réflexion. Cependant, comme il s' étoit fait tout d' un coup une grande révolution dans mes esprits, je ne fus pas long-tems à m' appercevoir qu' il venoit de m' arriver quelque altération extraordinaire. Cette pensée m' ayant rendu plus attentif, je démêlai aussi-tôt ce qui se passoit dans mon ame, quoique ce ne fût encore qu' une impression aveugle et involontaire. Mais ce qu' il y a d' étrange, c' est

p169

que cette découverte ne m' allarma point. Le désordre de mes humeurs avoit déjà corrompu ma raison. Je me familiarisai en un moment avec l' image de la mort ; et si j' eus quelque étonnement, ce fut d' avoir attendu si tard à prendre le parti de mourir, qui me sembloit aussi doux que nécessaire. Je cherchois le remede des maladies de l' ame, disois-je, le voilà découvert. Il est simple, il est court, il est tel que mes maux le demandent. Quel aveuglement m' empêchoit de le découvrir plutôt ? Oui, reprenois-je, il a tous les caracteres qui peuvent prouver son excellence. Il est facile, il est présent à tous les malheureux, son effet est certain, et je n' y vois d' ailleurs rien d' amer et de rebutant. Combien de chemins peuvent en un moment me conduire à la mort. Il ne me reste qu' à choisir le plus sûr et le plus abrégé. Ma mémoire ne manqua point de me fournir quantité d' exemples, qui servirent encore à confirmer ma résolution. Je considérois, que les plus grands hommes avoient eu recours à cette voye pour se délivrer de leurs peines. Dira-t-on que c' étoit défaut de sagesse et de vertu dans *Caton* , défaut d' esprit dans *Démosthene* ,

p170

ou de courage dans *Mithridate* et dans *Marc-Antoine* ? Il est donc certain,

concluois-je, que le courage, l' esprit,
la vertu et la sagesse, ne se trouvent
point blessés par une mort volontaire.
Or ce qui s' accorde si bien avec
les plus belles qualités de l' ame, qui
sont des présens du ciel, ne sauroit
être un mal ; ce doit même être une
vertu. En effet, les lumieres de la raison
ne nous portent-elles pas à desirer
la mort ? L' ame la plus tranquille et la
plus heureuse doit gémir dans l' esclavage
du corps. C' est un état violent de
pesanteur et d' obscurité, qu' elle doit
souhaiter de voir finir. Les liens qui la
tiennent captive sont durs, humilians,
injustes, et contraires à l' ordre. Avec
quelle ardeur doit-elle desirer de les
rompre ?

Quoique la résolution que je pris de
mourir ne fit que s' affermir à chaque
instant, et que je ne trouvasse rien qui
s' y opposât dans ma raison, j' eus assez
de force pour différer de quelques jours
l' exécution de mon dessein. Le motif
de ce délai fut tout différent de ce
qu' on croiroit pouvoir s' imaginer. Je
n' avois point d' autre vue que de justifier
cette étrange démarche à mes propres

p171

yeux par de nouvelles réflexions,
et de me convaincre de plus en plus
que le ciel même ne la condamneroit
point. Je me fis une violence infinie,
pour obtenir ce retardement de moi-même.
Chaque moment que j' ajoutois
à ma vie, en différant celui de ma mort,
me sembloit une espece de larcin que
je faisois à mon repos et à mon bonheur.
J' employai quatre jours entiers à
faire un nouvel examen des raisons que
j' avois de mourir. Il ne me parut point
qu' elles eussent rien perdu de leur force.
La seule objection qui m' arrêta pendant
quelque tems, fut celle-ci : mon
ame se trouve renfermée dans un corps,
par la volonté du souverain auteur de
mon être. Il ne la retient point dans
cette captivité sans raison. Je ne puis
comprendre le secret de ses vues impénétrables ;
mais je suis sûr qu' il ne

sauroit se conduire par d' autres regles
que celles d' une justice et d' une sagesse
infinies. Je dois donc les respecter,
même sans les connoître. Il a marqué
la durée de mes jours ; je viole ses ordres,
si j' en précipite la fin. Oui, répondis je,
après une longue méditation,
je les viole, sans doute, si je suis
persuadé qu' ils subsistent, autant que je

p172

le suis qu' il les a portés ; mais s' il les a
changés lui-même, ou du moins s' il les
interprête autrement pour moi que
pour le commun des hommes, dois-je
moins de respect à ses dernieres volontés,
que je n' en devois aux premieres ?
En permettant que je sois tombé dans
l' extrêmité de l' infortune et de la douleur,
il m' a excepté du nombre de ceux
qu' il condamne à vivre long-tems. Il est
impossible qu' étant infiniment bon par
essence, il se fasse un plaisir de me voir
traîner une vie misérable. L' excès même
de mes peines est un témoignage
clair et intelligible qu' il me permet de
mourir.
Il ne me restoit, après cette conclusion,
que de choisir le genre et le
moment de ma mort. Ces deux articles
me causerent peu d' embarras. Je
résolus de me servir de mon épée pour
me percer le coeur, et de ne pas remettre
le tems de l' exécution plus loin
que l' après-midi du même jour. Il y
avoit dans le jardin plusieurs allées profondes,
et écartées du corps de la
maison : je choisis celle qui me parut
la plus favorable à mon dessein. Un
cabinet de verdure qui étoit dans le
plus obscur enfoncement, devoit être

p173

le théâtre de mon action sanglante. J' examinai
avec soin si je pouvois m' assurer
de n' y être apperçu de personne. Au
reste, je pris ce petit nombre de mesures

avec une tranquillité surprenante.
Je ne me sentois ni trouble ni empressement.
Mes grandes douleurs étoient
comme suspendues par un effet anticipé
de ma résolution. Pour le peu de tems
qu'elles avoient à durer, ce n'étoit plus
la peine qu'elles se fissent sentir. Quand
on est prêt de sortir d'un rigoureux esclavage,
on n'arrête gueres les yeux sur
les maux qu'on a soufferts, ou sur les
chaînes qu'on va quitter ; on n'est plus
sensibles qu'aux douceurs de la liberté.
Je pris donc paisiblement le chemin
de la maison ; et comme l'heure du dîner
approchoit, je crus que pour éviter toute
affectation, il falloit encore une fois
prendre place à table avec ma famille.
Les deux dames remarquerent que je
paroissois plus tranquille que je ne l'avois
été depuis long-tems. Elles m'en témoignèrent
quelque chose, ma réponse
les confirma dans leur opinion. Je les
quittai à l'ordinaire, et n'étant monté à
ma chambre que pour prendre mon
épée, je me rendis aussi-tôt au jardin.
Mon coeur continuoit d'être dans une

p174

paix profonde. Je n'avois pas même d'inquiétude
pour la vie à venir. Je ne me
sentois coupable de rien à l'égard du
ciel ; et quelque obscur que fût mon sort
après la vie que j'allois perdre, je tirois
des idées générales de la justice et de la
bonté de mon créateur, une espece
d'assurance qu'il n'y avoit rien à craindre
pour moi dans la nouvelle condition où
j'allois entrer. J'arrivai au cabinet de verdure.
Je m'assis tranquillement dans le
coin le plus enfoncé. Je tirai mon épée
hors du fourreau, et j'en considérai un
moment la pointe, avec un regard fixe
et attentif. Je ne puis cacher que je sentis
un léger frémissement, qui se répandit
dans tous mes membres ; mais loin
qu'on puisse lui donner le nom de crainte,
il ne servit qu'à me faire faire une réflexion
consolante sur le bonheur de mon
ame, qui touchoit au moment de sa liberté.
Je souris même de la foiblesse de
mon corps, et le regardant avec dédain :

ton regne est passé, lui dis-je ; rentre dans la poussière dont tu es sorti. Si j' ai besoin encore un moment de ton secours, c' est pour te faire servir toi-même à notre séparation éternelle. Auteur de mon être, ajoutai-je en fermant les yeux, et en faisant comme un effort pour me

p175

replier sur moi-même, prends pitié de ta créature, et dirige mes premiers pas, dans l' obscurité où je vais entrer. Tu es par-tout ; mon âme ne sauroit manquer de tomber dans ton sein.

J' avais le bras levé. Il est certain qu' il n' y avoit plus qu' un instant d' intervalle entre ma vie et ma mort. Ciel ! Par quel miracle arrêta-t-elle la pointe de mon épée, qui devoit déjà être dans le milieu de mon cœur ! Un bruit que j' entendis à quelque pas du cabinet, me fit baisser la main tout d' un coup, et cacher derrière moi mon épée, de peur d' être aperçu. C' étoient mes enfans. Madame Lallin et ma belle-soeur, qui ayant cru me trouver plus tranquille qu' à l' ordinaire en dînant, les avoient envoyés après moi, pour contribuer par leurs caresses et par leur badinage à m' entretenir dans ce nouvel air de tranquillité. Ils s' approchèrent, et m' embrassant l' un après l' autre avec les marques d' une tendre affection ; ils me prirent les mains, en me faisant quelques questions puériles et innocentes, suivant la portée de leur âge. Je les laissai faire d' abord, et je demeurai dans une espèce d' inaction, causée par mon incertitude et ma surprise. Cependant, comme ils continuoient

p176

à me caresser et à m' interroger, mon attention se tourna sur eux. Je les regardai pendant quelque tems, avec cette tendre complaisance que la nature réveille aisément dans le cœur d' un père. Le plus âgé ne passoit pas

huit ans, et ils avoient tous deux les graces
les plus aimables de l' enfance. Ils
vont me perdre, disois-je en moi-même ;
ils demeureront après moi sans protection
et sans support, abandonnés par
une mere dénaturée, et privés de leur
malheureux pere. Que deviendront-ils !
Ma belle soeur et Madame Lallin ont
marqué jusqu' à présent de la tendresse
pour eux : mais qui me répondra qu' elles
la conserveront lorsque je ne serai plus ?
Un simple mouvement d' amitié fera-t-il
dans elles, ce que la nature n' a pû faire
dans leur mere ? ô dieu ! Pourquoi permettiez-vous
que je les misse au monde !
Un homme aussi infortuné que moi n' est-il
pas une espece de monstre dans la société
des autres hommes ? Comment votre
sagesse et votre bonté peuvent-elles
souffrir que la race s' en perpetue.
Ces réflexions venant à se joindre
avec le noir poison qui circuloit dans
mes veines et qui infectoit mon ame,
me conduisirent peu-à-peu à une des

p177

plus affreuses pensées qui soient jamais
tombées dans l' esprit humain ; et ce qui
paroîtra sans doute incroyable, c' est
qu' avançant toujours de raisonnement
en raisonnement, je ne tirai point de
conclusions qui ne me parussent tenir
manifestement aux principes les plus
justes et les mieux établis. J' ai résolu de
mourir, disois-je, pour finir une vie qui
est trop malheureuse pour être supportée
avec patience. Je suis convaincu non-seulement
que le ciel approuve ma résolution,
mais que c' est lui-même qui
me l' inspire. Or, s' il m' est permis de me
donner la mort, pour mettre fin à des
maux incurables, ne me le seroit-il pas
de même de me la donner pour prévenir
des maux inévitables ? Supposons un
moment, que je ne me trouve que dans
ce dernier cas, c' est-à-dire, menacé d' une
multitude de malheurs extrêmes et infaillibles,
il est évident que tout ce
que je puis faire aujourd' hui pour me
délivrer d' un mal présent, je le pourrois
alors pour me garantir d' un mal futur.

Ce cas est précisément celui de mes enfans.
Ils ne sont pas nés pour être plus
heureux que moi. Leur destinée est trop
claire. N' eussent-ils à craindre que la
contagion de mes infortunes, ils doivent

p178

s' attendre à une vie triste et misérable.
Quel meilleur office puis-je donc
leur rendre, que de leur fermer l' entrée
d' une carrière de douleurs, en terminant
leurs jours par une prompte mort ?
Ils passeront avec moi à une condition
plus heureuse. Ils mourront avec leur
pere. Si je regarde la mort comme un
bien, pourquoi ferois-je difficulté de le
partager avec mes chers enfans.
En finissant ce funeste raisonnement,
je les pris tous deux dans mes bras, assis
encore comme j' étois ; et penchant la
tête entre leurs visages, je les serrai,
chacun de leur côté, contre le mien. J' agissois
sans réflexion, et par le seul instinct
de la nature. Je demeurai quelque
tems dans cette situation, sans que mon
esprit fut arrêté à rien de certain, et
sans oser faire le moindre mouvement
pour exécuter la sanglante résolution
que je venois de prendre. Mon coeur,
que je sentois si libre et si tranquile un
moment auparavant, s' étoit appésanti
tout d' un coup ; et par un effet de ce
changement, dont je ne m' appercevois
point encore, il sortoit de tems en tems
des larmes de mes yeux. Cependant,
lorsque je vins à faire attention à l' incertitude
où j' étois, je la regardai comme

p179

une faiblesse. Je me levai tout d' un
coup. C' en est fait, m' ecriai-je, je mourrai,
et ils mourront tous deux avec moi.
Je suis leur pere ; le soin de leur bonheur
me regarde : une vaine pitié ne m' empêchera
point de leur procurer le seul bien
qu' ils peuvent recevoir de moi. Je prononçai
ces paroles avec un trouble qui

ne me permit point de faire attention
qu' ils avoient assez de raison pour en
comprendre le sens ; de sorte que me
voyant à la main mon épée nue, que je
leur avois cachée jusqu' alors, ils sortirent
tout effrayés du cabinet. C' est ici
qu' on aura peine à décider lequel et le
plus admirable, de ma folle et opiniâtre
cruauté, ou du respect et de la soumission
de mes pauvres enfans. Irrité de les
voir fuir, je les rappelai d' un ton menaçant ;
et ces timides et innocentes victimes,
qui étoient accoutumées à respecter
mes moindres ordres, ne balancerent
point à retourner sur leur pas. Ils
vinrent en pleurant jusqu' au cabinet ; et
s' arrêtant seulement à la porte, ils se mirent
à genoux tous deux, comme pour
me demander la vie, qu' ils voyoient
trop clairement que j' avois dessein de
leur ôter. Je ne résistai point à ce spectacle.
J' avoue qu' il m' émut jusqu' au fond

p180

du coeur. Il n' y a ni sagesse, ni folie,
qui puisse endurcir contre les sentimens
de la nature. Mon épée tomba d' elle-même
de mes mains ; et loin de penser
plus long-tems à égorger mes chers enfans,
je sentis que j' aurois sacrifié mille
fois ma vie pour défendre la leur. Je me
livrai tout entier à ce dernier mouvement.
Venez, petits infortunés, leur dis-je
en ouvrant tendrement les bras venez
embrasser votre malheureux pere : venez,
ne craignez rien. Le désordre de
mes sens avoit altéré ma voix, et je m' efforçois
inutilement de retenir mes larmes.
Ils vinrent à moi. Je les tins long-tems
serrés, avec un transport de tendresse
paternelle. Ils se rassurerent. Le
plus jeune, que j' appellois *Thoms* , et
pour lequel j' avois toujours marqué un
peu de prédilection, me demanda avec
l' ingénuité de son âge, pourquoi je l' avois
voulu tuer ? Cette question prononcée
d' un ton tendre et timide, acheva
de me percer le coeur. Je ne lui répondis
qu' en l' embrassant de nouveau ; et
je ne fus capable, pendant quelques momens,
que de verser des pleurs et de pousser

des soupirs.
Cependant, comme mon imagination
s' étoit remplie pendant plusieurs jours

p181

du dessein et des préparatifs de ma mort,
quelque changement que je vinsse d' éprouver,
il étoit difficile que ces horribles
idées pussent s' effacer tout d' un
coup, et m' abandonner entierement.
J' en sentis le péril, si elles venoient à
se renouveler dans toute leur force ; et
voulant mettre du moins mes enfans en
sûreté, je leur ordonnai de se retirer et
de retourner au logis. Ils me quitterent ;
sans oser ajoûter un seul mot.
étant demeuré seul, je rappelai tout
ce qui venoit de m' arriver. Je fus d' abord
incertain si je devois en remercier
le ciel comme d' une faveur, ou me le
reprocher comme une foiblesse. En supposant
que ce fussent des raisonnemens
solides qui avoient produit ma résolution
de mourir, il n' y avoit point à douter
que le sentiment contraire qui en
avoit empêché l' exécution, aussi-bien
par rapport à mes enfans qu' à moi-même,
ne fût un défaut de courage et
une véritable lâcheté. Mais si l' ancien
principe de philosophie de ma mere,
que tous les mouvemens de la nature
sont droits, et appartiennent à l' ordre ;
si ce principe, dis-je, cher et sacré à ma
mémoire, qui m' avoit servi si souvent
de regle et de conduite, étoit aussi juste

p182

qu' il me l' avoit toujours paru, quelle
opinion devois-je avoir de mes derniers
raisonnemens, lorsqu' ils se trouvoient
directement opposés aux plus nécessaires
et aux plus vifs de tous les mouvemens
de la nature ? Il n' y avoit point de
milieu entre ces deux alternatives : il falloit
reconnoître nécessairement, ou que
ma raison m' avoit trompé, en me faisant
prendre un parti qui blessait la nature ;

ou que les inspirations de la nature étoient injustes, et contraires à l'ordre, si elles l'étoient à la raison, qui est elle-même l'exemple et la règle de l'ordre.

De quelque côté que je fisse pencher la balance, ce ne pouvoit être qu'après un long examen ; et cette disposition étoit trop importante et trop délicate, pour en faire l'ouvrage d'un moment. Je me remis donc à méditer de nouveau sur cet obscur problème, dont la décision devoit entraîner celle de ma vie ou de ma mort. Mais, quoique le but de ce délai fut de ne rien entreprendre avec une précipitation condamnée par la sagesse, il me fut aisé de sentir qu'il s'étoit fait quelque changement dans le fond de mes dispositions. Soit que la noire mélancolie dont j'avois été possédé, commençât d'elle-même à se dissiper, soit que la tendresse

p183

paternelle eût causé une forte révolution dans mes humeurs, je m'aperçus que s'il me restoit quelque envie de mourir, elle n'étoit plus si impétueuse et si difficile à modérer.

Quand elle eût été beaucoup plus pressante, il m'eût été impossible de la satisfaire le même jour. Mes enfans étoient retournés au logis, suivant mes ordres. Leur frayeur s'étoit si bien peinte sur leur visage, que les deux dames en avoient aperçus les marques. Elles les avoient interrogés ; et quoiqu'elles n'eussent pû tirer d'eux la vérité de l'aventure, qu'ils eurent la discrétion de cacher, je ne sçais par quel motif, elles en avoient assez découvert pour concevoir de l'inquiétude. Leur affection pour moi les fit accourir au jardin. Je les entendis qui s'avançoient dans l'allée, et ne doutant point d'abord qu'elles ne vinssent sur le rapport de mes enfans qui avoient pû les instruire de tout ce qu'ils avoient vû, je pensai avec quelque confusion au personnage que j'allois faire à leur arrivée. J'eus le tems de cacher mon épée. Elles entrèrent dans le cabinet. J'attendis qu'elles commençassent à s'exprimer. Les marques de leur inquiétude furent

obligeantes ; mais j' eus lieu de m' assûrer

p184

qu' elles ignoroient le désordre où je m' étois trouvé, et j' affectai de les entretenir de maniere à leur en ôter le soupçon. Il n' a jamais été connu que de mes enfans, qui en ont toujours conservé le souvenir, de mylord comte de *Clarendon* , à qui j' ai fait ensuite cette confidence dans les communications mutuelles d' une tendre amitié ; desorte que c' est un de mes plus intimes secrets que je révele ici au public.

Cependant, Madame Lallin et ma belle-soeur, auxquelles il n' échappoit point une seule de mes démarches, et qui avoient trop d' esprit pour se payer d' apparences, ne s' en rapportèrent pas tout-à-fait à la contenance tranquile que j' avois sù prendre en leur présence. Sans pénétrer dans le fond du mystere, elles jugerent avec raison qu' il s' étoit passé quelque chose d' extraordinaire, et voulant prévenir tout ce que leur amitié leur faisoit craindre, elles prirent ensemble des mesures fort adroites pour me procurer malgré moi des divertissemens qu' elles m' avoient proposés jusqu' alors inutilement. Saumur étoit rempli de personnes de mérite et des gens de lettres. Elles s' adresserent aux plus célèbres, et leur ayant fait entendre le

p185

besoin que j' avois d' être consolé, elles les engagerent à me rendre de fréquentes visites. Mais comme elles craignoient que je ne fusse point disposé à recevoir ce remede, si je venois à sçavoir que c' étoit par leur sollicitation qu' il m' étoit offert, elles convinrent avec les personnes qui devoient me visiter, de la maniere dont ils s' y prendroient pour me faire goûter le motif de leurs visites. Le premier qui me fit cet honneur, fut un des principaux ministres des églises

protestantes de France. Mon valet, qui avoit reçu les instructions des deux dames, vint me l'annoncer comme une personne de la plus haute distinction, qui demandoit avec empressement à me parler, pour des affaires de la dernière importance qu'il avoit à me communiquer. Je me plaignis d'abord de son importunité. Cependant je ne crus pas pouvoir me dispenser de le recevoir. Il fut introduit. Son air étoit grave. Il m'expliqua le dessein qui l'amenoit. Ayant appris, me dit-il, le séjour que je faisais depuis quelque tems à Saumur, et la part que j'avois à la faveur du roi d'Angleterre, il avoit cru pouvoir s'adresser à moi avec confiance, pour m'intéresser au soutien de la religion réformée,

p186

qui avoit besoin plus que jamais de protections puissantes. Elle est menacée en France, continua-t-il, d'un coup si terrible, qu'elle y est à la veille de sa ruine. La haine du clergé contre nous éclate en mille manières. Nous sommes informés de bonne part, qu'on ne se propose rien moins que l'abolition de tous nos privilèges ; et connoissant le caractère de nos persécuteurs, nous nous attendons tous les jours aux dernières violences. Peut-être ferions-nous mieux de prévenir l'orage par une fuite volontaire ; mais il est incertain même si l'on nous laisseroit la liberté de fuir. Cependant, comme nous serons forcés tôt ou tard de tenter ce parti, nous croyons devoir penser de bonne heure à nous ménager un asyle. Il nous en faudroit un sur-tout pour cette académie qui est regardé parmi nous comme le centre des sciences et le sanctuaire de la religion. Alors le ministre m'expliqua plus particulièrement quelles étoient ses vues du côté de l'Angleterre. Il me fit un plan trop bien ordonné pour être né sur le champ ; et n'ayant pu prévoir vingt-quatre heures auparavant l'occasion qu'il auroit de m'entretenir, il est indubitable

que son projet avoit précédé la priere
des deux dames, et l' envie de me consoler.
Son principal desir étoit d' obtenir
du roi d' Angleterre un lieu de retraite
dans ses états pour l' académie de Saumur.
Winchester ou *Southomptom* eussent
été les deux villes qu' il eût choisies le
plus volontiers. Nous y ferions fleurir,
me dit-il, la religion et les sciences.
Le passage de tant de françois, qui ne
manqueroient point de quitter leur patrie
pour nous suivre, seroit un accroissement
de force et de richesses pour l' Angleterre,
sans compter la bénédiction
du ciel, qui se répandroit sans doute
sur un établissement que le seul zèle de
la piété et de la religion auroit fait
naître.

Après l' avoir écouté assez long-tems
pour être instruit de tout son dessein, je
lui répondis avec sincérité, que quoique
je n' eusse jamais fait profession d' être
attaché particulièrement à la religion
protestante, et que je me fusse borné
jusqu' alors à celle de la nature, qui
enseigne à honorer Dieu comme le seul
maître, et à aimer les créatures, parce
qu' elles sont son ouvrage ; ces deux principes
suffisoient pour me porter à rendre
service de bon coeur à tout le monde :

que j' en trouvois même un nouveau
motif dans la violence de ceux qui persécutoient
sa religion, étant persuadé
que les hommes doivent être libres, du
moins dans l' hommage de leur coeur, et
qu' il y a de l' injustice à contraindre
tyranniquement les consciences. J' ajoûtai
que c' étoit cette derniere raison qui
m' avoit fait choisir en France Saumur
pour mon séjour, parce que sans connoître
particulièrement tous les principes
de la religion protestante, j' avois appris
que c' en étoit un, de ne contraindre
personne, et de regarder comme le
meilleur culte celui qui est le plus sincere.
Mais le service que vous demandez

de moi, ajoutai-je, surpasse mes forces,
et je ne vois point ce que je puis vous
offrir au-delà de ma bonne volonté.
Ma réponse donna deux avantages
sur moi au ministre, pour le dessein
qu' il avoit de contribuer à ma consolation
par ses visites et par ses discours. Il
en profita sur le champ avec tant d' esprit
et de civilité que je n' en eus pas la
moindre défiance. Pour ce qui regarde
vos forces, reprit-il, je sçais, monsieur,
ce que nous en pouvons attendre. Ne
croyez pas d' être ici tout-à-fait inconnu.
Nous sçavons dans quel degré de faveur

p189

vous étiez auprès du roi à Rouen et à
Bayonne : les services que vous avez tâché
de lui rendre en Amérique ne la diminueront
point. Si vous me permettiez
de douter de quelque chose, ce seroit
plûtôt de votre bonne volonté ; car après
l' aveu que vous faites d' ignorer les principes
de notre religion, je ne vois point
par quel intérêt ou par quel motif vous
seriez porté à la favoriser. Il me pria là-dessus
de trouver bon qu' il me vit quelquefois,
pour m' expliquer en quoi consistoit
la religion protestante, et m' intéresser
ainsi à sa défense par d' autres
motifs que les raisons générales d' équité
naturelle et d' aversion pour la violence.
Cette proposition m' embarrassa. On
a déjà vû dans cette histoire, de quelle
maniere j' étois disposé en matiere de
religion. Ma mere ayant pris à tâche de
ne m' inspirer aucuns préjugés dans mon
enfance, je m' étois trouvé, comme j' ai
déjà dit, toute la liberté qu' il falloit
pour faire un choix désintéressé, lorsque
j' avois eu le parfait usage de ma raison.
Mais c' étoit cette liberté même de choisir,
qui m' avoit alors empêché d' en embrasser
une. J' avois été frappé de cette
diversité de sentimens, qui forme les
sectes différentes ; et les considérant

p190

avec le sang froid qu' on a lorsqu' on est exempt des préjugés, je n' avois rien découvert, à la première vue, qui m' eût paru assez déterminant pour m' en faire préférer une à toutes les autres. Voici comment j' avois raisonné. Supposons, avois-je dit, que le nombre de toutes les sectes se réduise à cinquante. Il n' y en a pas une seule qui ne condamne toutes les autres, et qui ne se croie seule en possession du vrai culte. Mais les quarante-neuf autres, qui s' attribuent le même avantage, la condamnent aussi. Si je les interroge séparément, ou toutes ensemble, je trouve toujours quarante-neuf voix, qui sont contraires à chacune, et une seule qui lui est favorable : encore n' est-ce que sa propre voix. J' ai donc toujours quarante-neuf motifs contre un, pour les rejeter toutes, et les croire fausses sans exception. Je veux néanmoins supposer encore qu' il n' y ait que quarante-neuf sectes dans l' erreur, ce qui est absolument nécessaire, s' il est vrai qu' il y en ait une qui n' y soit point : suis-je plus avancé après cette supposition ? Où trouverai-je assez de lumières pour démêler celle qui possède le précieux trésor de la vérité ! Et si je parviens par mes efforts à

p191

me figurer que j' aperçois quelque jour dans ce labyrinthe, comment ferai-je plus de fonds sur mon propre jugement, qui sera mon seul guide, que sur quarante-neuf témoignages qui s' accorderont toujours à prétendre que je me suis trompé ! Il ne sert à rien de répondre, que dans une matière aussi importante que la religion, tout ce que nous ne voyons point par nous-mêmes, doit nous être suspect ; et par conséquent, qu' un degré de certitude propre et intérieure, est équivalent à quarante-neuf témoignages extérieurs : cette réponse, dis-je, est sans force, car l' importance de la religion est la même à l' égard de tous les hommes, dans toutes les sectes, et je ne saurois penser raisonnablement

que je sois le seul qui ait à
coeur l' intérêt de son ame et l' amour de
la vérité.

Ce raisonnement m' avoit tenu en
garde contre toutes les sectes particulieres,
soit en France, pendant le séjour
que j' y avois fait en sortant d' Angleterre ;
soit en Amérique, dans le
rapport que j' avois eu avec les espagnols,
et même avec mes compatriotes.

Je n' étois nullement disposé à croire sur
la foi d' autrui. Je n' avois jamais eu non

p192

plus le tems ni les commodités nécessaires
pour m' instruire par ma propre étude,
de sorte que j' avois toujours remis
à prendre un parti là-dessus, lorsque
j' en trouverois des occasions et des
moyens qui ne s' étoient point encore
présentés. Je dois ajoûter, que j' avois
tiré assez de lumieres de la philosophie,
pour me composer une religion dont
ma raison étoit satisfaite. C' est ce que
j' ai déjà fait remarquer dans le récit de
mon gouvernement d' Amérique, et
dans le plan des cérémonies religieuses
que j' y traçai à mes sauvages. Enfin,
un respect infini pour la puissance et la
majesté du souverain être ; un grand
fonds de reconnoissance pour ses faveurs,
et de soumission à ses volontés ;
beaucoup de droiture, de charité et de
tempérance, avoient fait toute l' essence
de ma religion, jusqu' au tems de mon
arrivée à Saumur.

La proposition du ministre me causa
donc d' abord quelque embarras. Je demeurai
un moment en silence, avant
que de lui répondre. Qu' ai-je à faire,
dis-je en moi-même, d' acquérir de nouvelles
connoissances, qui ne me rendront
ni plus sage, ni plus tranquile ?
J' adore sincerement mon créateur. Que

p193

manque-t-il à l' amour et au respect que

je lui porte ; et pourquoi m' embarrasser dans des questions qui ne me regardent oint ? Cependant, une courte réflexion que je fis sur l' impuissance de la philosophie, dont je m' étois plaint avec tant d' amertume deux jours auparavant, me fit souhaiter d' entendre raisonner le ministre sur sa religion. Je le trouvois homme d' esprit. Je m' imaginai que je pourrois recevoir de lui quelque nouvelle idée, qui me serviroit comme d' ouverture pour arriver au repos par quelque voie qui m' étoit inconnue. Je repris la parole, dans le tems qu' il commençoit à s' étonner de mon silence, et je lui fis connoître honnêtement, que je serois toujours disposé à l' écouter avec plaisir.

Je ne sçais si ce fut zèle pour ma conversion, ou simple compassion pour ma tristesse, qui lui inspira toute l' ardeur avec laquelle il parut se porter à mon instruction. Il revint dès l' après-midi du même jour. Ses leçons furent méthodiques. Dans la première, il me fit un plan général de sa religion, pour me faire appercevoir d' un coup-d' oeil, me dit-il, l' enchaînement de toutes ses parties. Je n' ai pas dessein de répéter ici

p194

ses discours, qui ne seroient pas sans doute aussi nouveaux pour mes lecteurs, qu' ils le furent alors pour moi : mais je confesse que je trouvai de la satisfaction à l' entendre, et que son système me parut assez raisonnable pour me faire souhaiter qu' il pût l' appuyer dans la suite par des preuves solides. Il eut beaucoup de joye de me laisser dans cette disposition, et il m' assura qu' elle augmenteroit à chaque visite.

Je ne cachai point le soir à ma belle-soeur et à Madame Lallin, que j' étois content de mon entretien avec le ministre, et que j' avois goûté ses idées de religion. Ma belle-soeur, qui ne pouvoit manquer d' être zélée protestante, ayant été élevée dans la colonnie de Sainte-Hélène, marqua une satisfaction extrême de ce qu' elle apprenoit. Madame Lallin

étoit attachée à la religion romaine :
elle m' écouta avec plus de froideur.
Mais si elle eût assez de pouvoir
sur elle-même pour ne pas marquer autrement
que par son silence ce qui se
passoit dans son esprit, elle s' occupoit
pendant que j' entretenois ma soeur, des
moyens d' arrêter l' effet du zèle du ministre.
Elle avoit ignoré jusqu' alors que
je fusse encore à prendre un parti sur la

p195

religion ; et lorsqu' elle s' étoit accordée
avec ma belle-soeur pour m' attirer les
visites du ministre, elle n' avoit eu en
vûe que de procurer un remede à ma
tristesse. Mais s' appercevant qu' elle avoit
contribué à me faire naître l' occasion
de prendre de l' estime pour la religion
protestante, et craignant qu' il ne me prît
envie de l' embrasser, elle s' en fit un reproche,
et elle résolut de réparer ce
qu' elle regardoit comme une imprudence
très-criminelle. à peine attendit-elle
jusqu' au lendemain matin, pour
me chercher des préservatifs contre le
poison qu' elle s' imaginoit que j' avois
avalé. Elle alla chez les peres de l' oratoire,
elle demanda à parler au supérieur,
qui s' appelloit le pere *Le Bane* ;
et lui ayant exposé son embarras et ses
scrupules : elle lui demanda conseil sur
sa conduite. Ce pere s' étant fait expliquer
tout ce qui me regardoit, sentit
lui-même enflâmer son zèle. Il ne crut
point devoir encore désespérer de m' amener
à la religion romaine, lorsqu' il
eut appris que je n' avois eu que deux
entretiens avec le ministre. Il en fit concevoir
aussi l' espérance à Madame Lallin,
et il lui promit de me rendre visite

p196

incessamment sous quelque prétexte
qu' il sçauroit faire naître.
En effet, on me l' annonça quelques
heures avant le tems du dîner. Je le reçus

honnêtement. Il avoit l' air fin et poli, tous les dehors agréables, et une maniere de se présenter qui m' enchantâ. Le prétexte qu' il employa pour justifier sa visite, fut assez froid et assez éloigné ; mais n' ayant nul soupçon de son dessein, je crus son premier compliment sincere, et je lui témoignai que j' étois bien-aise de devoir sa connoissance aux raisons qu' il m' apportoit. Jamais on ne s' insinua avec plus d' adresse et de subtilité, que le pere Le Bane. En un moment il fit tourner notre entretien sur le sujet de la religion, et sans marquer la moindre affectation, ni s' informer à quel parti j' étois attaché, il me fit un tableau racourci des principaux dogmes de la religion catholique, en suivant à peu près la même méthode que le ministre. Je fus si surpris de la ressemblance que je trouvai entre les deux doctrines, qu' étant encore mal instruit du fond des choses, je crus le pere de l' oratoire protestant. Je lui dis que j' avois entendu la veille de M C la plûpart des

p197

principes qu' il venoit d' exposer, et qu' étant fort satisfait de ces deux expositions, qui me sembloient s' accorder, je n' en attendois plus que les preuves. ô Dieu ! S' écria le pere Le Bane, vous me faites tort, monsieur, de croire que je puisse jamais m' accorder avec M C. J' abandonnerois donc la vérité, pour prendre le parti de l' erreur ? Que le juste ciel m' en préserve ! Il m' a donné pour cela trop de lumieres et de droiture. Cette vive exclamation me frappa étrangement. Figurez-vous, continua le pere Le Bane, sans me laisser le tems de répondre, qu' un roi légitime et justement respecté, porte des loix qui doivent faire le bonheur de ses états, qu' elles soient reçues et pratiquées pendant long-tems par ses parlemens et par ses peuples, à l' avantage et au bonheur réel de toute la nation. Il s' élève néanmoins, après un certain tems, quelques personnes obscures, de la foule du peuple, qui, poussées par des ressentimens

particuliers, ou par l' amour de la nouveauté,
entreprennent de ruiner la paix
de l' état, en renversant ses loix justes
et salutaires. Mais voulant garder des
mesures, parce qu' ils ont besoin d' artifices
pour se faire des compagnons de

p198

fureur et de malignité, ils n' entreprennent
point de les renverser toutes à la
fois ; ils attaquent celles qui paroissent
les plus gênantes, dans l' espérance de se
faire des partisans de tous ceux qui sont
ennemis du joug et de la dépendance.
Ils réussissent effectivement à s' en faire
un assez grand nombre. Enfin, pour colorer
mieux leur insolence et leur révolte,
ils affectent d' être extrêmement
attachés à quelques-unes de ses loix,
et de les respecter autant que les sujets
qui y demeurent les plus fidèles. Croyez-vous,
reprit le pere, après m' avoir regardé
un moment, qu' on pût penser
que tout ce peuple s' accorde ! Non, lui
dis-je, assurément. Lequel des deux partis
divisés, reprit-il encore, appelleriez-vous
le bon parti, le parti des bons et
fidèles sujets ? Je ne crois pas qu' il y ait
de difficulté, répondis-je : c' est celui
qui s' en tient à toutes ces loix, que
vous supposez justes et utiles. Et comment
croyez-vous, ajouta-t-il, qu' on
en dût user à l' égard de l' autre ? Mais,
répartis-je, il me semble que la justice
et l' intérêt public demanderoient qu' ils
fussent punis comme des rebelles et des
perturbateurs. Faites donc vous-même
l' application, me dit alors le pere Le

p199

Bane. Le bon, l' ancien parti, est l' église
romaine. Toutes les sectes particulieres
sont venues après elle : les
protestans sont les derniers. Ce sont autant
de partis rebelles, qui ont attaqué
diversement nos loix les plus saintes,
et qui n' en ont conservé quelques-unes

que pour détruire plus sûrement les autres.
Nous ne voulons point d' accord
avec eux, même dans ce qu' ils ont encore
de commun avec nous. Nous les
retranchons de notre corps, et nous les
dévouons à la justice divine, qui les
punira encore plus sévèrement au jour
marqué pour la vengeance.
J' étois trop mal instruit de ces matieres
pour faire au pere des objections
bien embarrassantes. Je me contentai de
lui dire que si sa comparaison étoit juste,
les adversaires de l' église romaine devoient
être accusés de folie autant que
de malignité et de fureur. Aussi ne trouve-t-on,
me répondit-il, ni solidité, ni
bon sens dans leurs ouvrages.
Dans le fond, son discours et l' air de
confiance avec lequel il l' avoit prononcé,
firent quelque impression sur moi.
Cependant, comme je n' étois pas disposé
à croire sans preuves, je lui fis connoître

p200

qu' il falloit quelque chose de
moins général pour me persuader. Il se
retira fort content de mes dispositions,
en m' assûrant qu' il ne m' entretiendrait
point deux fois sans me convaincre parfaitement.
Je demeurai quelque tems seul après
son départ, plus occupé que je ne puis
l' exprimer de tout ce que je venois d' entendre.
Les conséquences que le pere Le Bane
m' avoit fait tirer de sa comparaison,
me paroissoient sans réplique. Si
ses suppositions sont vraies, disois-je,
il est clair que l' église romaine est la
seule qui enseigne la vérité. Il m' assure
que toutes les autres sectes sont sorties
de son sein, et n' ont rien de bon qu' elles
n' ayent tiré d' elle. C' est l' amour de la
nouveauté, ou quelque ressentiment
particulier, qui les a portés à cette séparation.
En la quittant, elles ont renoncé
à ce qu' il y avoit de trop sévère
et de trop onéreux dans ces dogmes
pour s' en former de moins gênans, par
le même esprit qui leur a fait haïr ceux
qu' elles ont rejettés. Qui peut douter
un moment que cette conduite n' ait
tous les caracteres d' une révolte injuste

et criminelle ? Ces réflexions ne me prévinrent

p201

point favorablement pour le ministre que je m'attendois de recevoir l'après-midi. Il vint en effet. Dès les premiers momens de notre entretien, il eut lieu de s'appercevoir que je n'étois pas aussi-bien disposé qu'il m'avoit crû la veille. Il en marqua de l'étonnement. Je ne balançai point à lui rapporter presque mot pour mot la comparaison du p Le Bane. Il m'écouta d'abord avec quelque embarras ; mais il ne tarda point à reprendre un visage riant ; et lorsque je lui demandai dans les mêmes termes que le p Le Bane, quelle opinion il avoit de ces sujets rebelles dont je venois de lui tracer l'image, il fit à cette question la même réponse que j'y avois fait moi-même. J'avoue que je fus frappé à l'excès de cette conclusion à laquelle je ne m'attendois pas. Mais, monsieur, lui dis-je avec beaucoup de vivacité, vous trahissez donc vos intérêts, ou du moins vous avez eu dessein d'abord de me tromper par des fables dont vous connoissiez la fausseté ? Permettez, monsieur, me répondit-il, que je prenne le droit à mon tour de me servir d'une comparaison. Je veux même employer une partie de la vôtre.

p202

Supposez donc un roi tel que vous l'avez représenté, et des loix aussi sages et aussi nécessaires que vous convenez qu'il doit les avoir établies. Elles subsistent quelque tems après sa mort, et elles font le bonheur du peuple qui les observe. Un usurpateur s'élève sur le trône, par la fraude et l'injustice. Il s'apperçoit que sa conduite est condamnée par les loix qu'il trouve en usage, que fait-il ? Il prétend d'abord les expliquer : mais c'est pour en pervertir

le sens et le tourner à ses intérêts. Peu à peu il y en substitue d' autres. Comme son unique vue est de se soutenir dans son usurpation, il laisse à part le bien public, pour former tous les jours de nouveaux établissemens qui flattent son orgueil et son avarice. Avec quelque adresse qu' il ait déguisé les anciennes loix, il sent qu' elles le condamnent encore, et qu' elles jettent sur tous ses attentats un jour qui lui fait honte : il prend le parti d' en interdire la lecture pour en ôter tout-à-fait la connoissance. Cependant la face de l' état se trouve changée. L' ignorance et la corruption des moeurs prennent le dessus. Le goût du bien et celui du vrai bonheur, s' éteignent par degrés. Tout tombe à la fin

p203

dans le désordre et dans la confusion. En vain se trouve-t-il quelqu' un qui s' aperçoit du malheur de la patrie et qui ose lever la voix pour se plaindre : l' usurpateur emploie le fer et le feu pour le forcer au silence. Qui ne s' imagineroit que le mal est sans remede ? Il arrive néanmoins qu' un petit nombre de sujets, infiniment sensibles aux miseres publiques, entreprennent de désiller les yeux à leurs aveugles compatriotes. La voie qu' ils prennent est courte et aisée. Ils ne font que tirer les anciennes loix de l' oubli, et les exposer au public dans leur pureté primitive. En effet, le sentiment du bonheur passé se réveille aussi-tôt dans tous les coeurs. On voit d' où l' on est tombé, et l' on ne peut le voir sans soupirer après l' heureuse condition qu' on a perdue. L' usurpateur s' allarme. Il tonne, il foudroie. Mais s' il réussit par la violence autant que par l' artifice, à retenir une infinité d' esclaves sous le joug, il ne sauroit empêcher que ceux qui ont senti sa tyrannie ne rompent leurs chaînes, et ne recommencent à vivre heureux en suivant ces loix sages dont ils n' auroient jamais dû s' écarter. Que pensez-vous à présent, continua le ministre,

de cette partie du peuple qui a eu le courage de se soustraire à la tyrannie ?

Qu' ils ont satisfait tout à la fois, lui dis-je, à leur devoir et à leurs intérêts.

L' application, reprit-il, n' est pas difficile à faire, et il la fit aussi-tôt dans le sens de l' église protestante.

J' avoue que je me trouvai dans un extrême embarras. Cependant après un moment de réflexion, je me déterminai à lui faire cette réponse : il est clair, lui dis-je, que dans les suppositions que vous venez de faire, la justice et la vérité sont du côté de votre église. Mais vous conviendrez que la conséquence opposée ne suit pas moins clairement des principes de votre adversaire. Si vous prouvez l' usurpation du chef de l' église romaine et ses altérations dans la doctrine, je ne vois pas qu' on puisse balancer un moment à prendre parti pour vous ; mais je croirai devoir la même justice aux catholiques, s' ils me font voir que c' est vous, comme ils le prétendent, qu' il faut accuser d' innovation.

La difficulté est donc de répandre assez de lumière dans vos preuves, pour me convaincre parfaitement de vos assertions.

Or je ne me sens ni la tranquillité, ni la liberté d' esprit dont j' aurois

besoin pour vous entendre. Ma réponse ne le rebuta point. Il m' assûra que rien n' étant plus clair et plus décisif que les preuves qu' il avoit à m' apporter, je ne pouvois, sans marquer une indifférence criminelle pour le salut, lui refuser une attention si aisée. Il n' est question, me dit-il, à proprement parler, que de vous servir de vos yeux. J' ouvrirai l' évangile, et vous lirez : je n' employerai point d' autres armes. Vous y verrez clairement notre triomphe et la honte de nos ennemis. Je me rendis enfin à ses instances, et nous réglâmes le tems que nous employerions ensemble à cette lecture.

Le p Le Bane ne manqua point de
revenir le jour d' après. Je lui déclarai
que n' ayant encore ni préjugés ni motifs
solides qui pussent me faire pencher
de son côté plus que de celui de
son adversaire, j' étois résolu d' écouter
d' abord le ministre, par cette seule raison,
qu' il étoit le premier qui m' eût
parlé de religion. Ainsi mon pere,
ajoutai-je, je vous prie de me laisser la
liberté de l' entendre sans me troubler
par vos objections : elles diminueroient
l' attention dont j' ai besoin pour sentir
la force de ses preuves. Mais aussi-tôt

p206

qu' il m' aura communiqué toutes ses lumieres,
j' aurai volontiers recours à vous
pour faire un nouvel examen. Il ne fut
point satisfait de cette résolution. Prenez-y
garde, me dit-il, le poison de
l' erreur est subtil ; vous serez séduit. Je
lui témoignai que ce soupçon m' offenoit,
et qu' il me feroit plaisir de modérer
son zèle dont il m' avoit déjà donné
quelques marques importunes. Il sortit
mécontent. Ce fut sans doute à cette
occasion, qu' il trama le dessein qui fut
exécuté quatre jours après, et qui me
jeta dans des embarras capables d' interrompre
mes douleurs, si quelque chose
l' eût été de produire ce changement.
Je vis le ministre régulièrement pendant
quelques jours. Le quatrieme, à six
heures du soir, on m' avertit qu' un officier
de l' intendant de la province demandoit
avec empressement à me parler.
J' ordonne qu' on l' introduise. Il me
présente une *lettre de cachet* , qui contenoit
un ordre du roi de m' enlever
avec ma famille pour me conduire à
Angers. Moi, lui dis-je avec étonnement.
Eh ! Quel intérêt le roi prend-il
à ce qui me regarde ? Comment peut-il
être informé seulement que je suis dans
ses états ? En France, monsieur, me

p207

répondit-il, le roi n' ignore rien ; et je vous avertis qu' on ne doit point balancer à lui obéir. Il me déclara ensuite qu' il falloir me disposer à partir le soir même, et qu' il avoit amené deux carosses qui me serviroient de voitures et à ma famille. Ce ne fut point sans murmurer, que je me préparai au départ. Je demandai s' il y avoit apparence qu' on me laissât bien-tôt la liberté de revenir. On me répondit, que cela étoit incertain, et que le mieux étoit de prendre mes mesures, comme si je ne comptois nullement sur mon retour. Je mis ordre à mes affaires, autant qu' un si court espace me le permettoit ; et laissant Drinck pour finir ce qui demandoit la présence de quelqu' un de mes gens, je pris le chemin d' Angers avec les deux dames, nos enfans, et tous nos domestiques. Ce mystérieux voyage ne laissoit pas de me causer beaucoup d' inquiétude. Je me tourmentai en vain pour trouver une cause raisonnable à laquelle je pusse l' attribuer. Je n' étois coupable de rien contre les intérêts du roi ou du royaume. L' Angleterre étoit en paix avec la France, et la maniere dont j' avois vècu à Saumur n' avoit rien qui dut me rendre

p208

suspect. Cependant Madame Lallin, qui devoit connoître mieux que moi le génie et les usages de sa patrie, s' imagina que c' étoit ma retraite même et mon humeur sombre qui m' avoient fait observer. Soyez assuré, me dit-elle, que ne vous voyant lié avec personne, on vous a pris pour un espion. On nous fit avancer fort vite ; de sorte qu' Angers n' étant qu' à huit lieues de Saumur, nous y fûmes rendus avant la fin de la nuit. Je m' attendois que pour finir cette scene, à-peu-près comme elle avoit commencé, nous serions resserrés, en arrivant, dans quelque étroite prison. On nous fit descendre néanmoins à la porte d' une fort belle maison. Quelques laquais, qui se présentèrent avec des flambeaux, nous conduisirent dans un appartement bien

meublé. On nous y servit
quelques rafraîchissemens ; et comme
notre tristesse ne nous permit pas de
demeurer long-tems à table, on nous
avertit en levant le couvert que nous
allions voir paroître *monseigneur* .
Quoique je ne compris point qui
l' on désignoit par un nom si fastueux,
je n' eus pas la curiosité de le demander.
Dans l' instant, nous vîmes une porte
s' ouvrir. Deux hommes vêtus de blanc,

p209

et que je crus d' abord en chemise, s' avancerent
vers nous, une bougie à la
main. Ils servoient à éclairer une troisieme
personne, qui marchoit après eux
d' un pas grave, et dont toute la figure
me parut fort extraordinaire. Il étoit de
haute taille, vêtu d' une robe de drap
violet, qui couvroit jusqu' à ses pieds,
et dont la queue traînoit fort loin par
derriere. Une croix d' or, longue comme
le doigt, pendoit de son cou sur sa
poitrine. Sa tête étoit couverte d' un
bonnet noir, dont le bas étoit quarré,
quoique le sommet fut triangulaire. Enfin,
tout son ajustement fut fort nouveau
et fort surprenant pour moi. Madame
Lallin s' approcha pour me dire à
l' oreille, qu' elle se figuroit que c' étoit
un évêque. Nous nous levâmes à son
entrée. Il nous fit une salutation fort
honnête, mais sans rompre le silence,
et se mettant à genoux, il nous invita
d' un signe de main à faire la même
chose. Il fit une courte priere en latin,
après laquelle il se leva pour s' asseoir
dans un fauteuil, en nous priant encore
par un signe honnête de reprendre les
places où nous avons été assis.
J' attendois avec impatience à quoi
cette comédie devoit aboutir. Il ouvrit

p210

enfin la bouche, et s' adressant à moi,
il me dit, qu' une entreprise aussi importante

que la sienne, avoit dû commencer
avec raison par la prière : qu' étant
chargé par le roi de s' employer
à mon instruction et à celle de ma famille,
il se portoit du fond du coeur à
seconder les intentions de ce pieux monarque ;
qu' il me félicitoit du dessein
que j' avois formé de m' appliquer sérieusement
aux choses de la religion,
et de penser aux intérêts de mon ame ;
mais que je devois me féliciter moi-même,
de ce que le zèle de sa majesté
me sauvait du péril où je m' étois jetté
imprudemment à Saumur : qu' en me
livrant au ministre c le plus dangereux
hérétique du royaume, je m' étois
exposé à une séduction presque inévitable ;
qu' on n' épargneroit rien pour me
faire connoître paisiblement la vérité à
Angers ; qu' on y prendroit les mêmes
soins pour l' instruction de mes enfans ;
enfin que je n' y recevrois que des
marques d' attention et de charité, qui
me donneroient lieu de me louer éternellement
d' avoir choisi la France pour
mon séjour.

Cette explication étoit trop claire pour
me laisser quelque obscurité. J' avois

p211

d' ailleurs entendu parler de l' ardeur avec
laquelle le clergé de France sollicitoit
la ruine des protestans, et des moyens
qu' il employoit tous les jours pour faire
des prosélytes. Du caractère dont j' étois,
la violence étoit une mauvaise voie pour
me conduire à la vérité. Je ne tardai
point un moment à le témoigner à
l' évêque. Je juge, monsieur, lui dis je,
que vous êtes l' évêque de cette ville,
et que j' ai l' honneur d' être dans votre
maison. Je ne sais si votre dessein est de
m' y retenir, mais je vous déclare que je
n' y demeurerai point volontairement.
Je suis né libre. Quoique j' aie choisi la
France pour mon séjour, pendant quelques
années, je n' y ai point pris d' engagemens
qui doivent me faire regarder
comme un sujet du roi. Ainsi j' attends
de sa justice, qu' il m' y laissera vivre en
liberté, aussi long-tems du moins que

je ne commettrai rien qui puisse l' offenser.
S' il me refuse cette faveur, je suis
prêt à quitter le royaume, pour retourner
dans ma patrie. Je fis cette réponse
d' un ton civil, mais si ferme, que le
prélat parut embarrassé. Il continua
néanmoins à me représenter honnêtement,
qu' on n' avoit pas dessein d' user
de contrainte ; que je ne trouverois

p212

que de la douceur et de la civilité dans
ses manières, que j' en devois juger par
la réception qu' on me faisoit à mon arrivée,
et par la peine qu' il avoit pris
lui-même de passer toute la nuit à
m' attendre ; que le reste de sa conduite
répondroit à ce prélude ; qu' il savoit
que j' étois d' un rang qui méritoit cette
considération ; qu' il alloit me faire conduire
dans un appartement, où je pouvois
me regarder comme le maître absolu ;
que j' avois besoin sans doute d' un
peu de repos, après la fatigue de mon
voyage ; qu' on prendroit, d' un autre
côté, soin de mes enfans ; et que je
pouvois compter entièrement sur ses
bons offices, et sur le zèle de toute sa
maison à me respecter et à m' obéir.
Je consentis à me retirer pour prendre
quelques heures de sommeil. Il me
quitta, en se promettant le lendemain,
me dit-il, beaucoup de satisfaction à
me voir et à m' entretenir. J' eus la liberté
de me faire servir par mes propres
domestiques. J' étois fort résolu,
en me mettant au lit, de ne pas faire
un long séjour dans cette maison : car
j' avois lieu de croire, du moins, qu' on
ne m' y retiendroit point malgré moi.
Mon valet de chambre étant venu m' éveiller

p213

à l' heure que je lui avois marqué,
je lui donnai ordre aussi-tôt d' aller s' informer
comment les dames et mes enfans
avoient passé la nuit. Il tarda peu

à revenir, et son rapport fut pour moi
une source de trouble et d' embarras. Il
me dit que s' étant fait montrer l' appartement
où l' on avoit mis les dames,
il n' avoit ôsé interrompre leur sommeil,
lorsqu' il s' étoit aperçu qu' elles étoient
encore endormies ; qu' il avoit prié ensuite
un domestique de l' évêque, de
le conduire auprès de mes enfans, et
qu' il avoit reçu pour réponse, qu' ils
n' étoient plus dans sa maison. Je l' ai
pressé de m' apprendre où ils sont, ajouta
mon valet, il m' a assuré qu' il l' ignore,
mais que quelque part qu' ils soient,
ils ne sauroient être mal.
J' avoue que je ne pus entendre ce
récit sans émotion. Je me fis habiller
promptement, et je fis demander aussi-tôt
un moment d' entretien à l' évêque.
Il eut l' honnêteté de venir lui-même
dans mon appartement. Je lui expliquai
mes craintes. Il ne me cacha point
qu' elles étoient justes. Il est vrai, me
dit-il, que suivant l' ordre du roi, on a
transporté vos enfans dans un lieu propre
à leur éducation. Vos deux fils sont

p214

dans un college, et votre niece dans un
couvent de religieuses. Mais vous êtes
trop raisonnable pour vous plaindre,
ou pour vous allarmer de ce qu' on a
jugé à propos de faire pour leur bien.
Quoi ! Répondis-je, on m' enleve mes
enfans sans ma participation et sans
mon consentement, et c' est par ordre
du roi qu' on me traite avec cette violence ?
Il voulut entrer dans une longue
justification de la conduite de la cour.
Je l' intérompis avec chaleur, pour lui
demander si je devois me regarder aussi
comme prisonnier dans sa maison. Non,
me dit-il, on n' a nul droit sur votre liberté.
Ce n' est que par l' honnêteté et la
raison que j' espere vous y retenir. Vous
avez marqué le desir d' être instruit de
la religion, et nous croyons vous rendre
un service pour lequel vous nous
devez quelque reconnoissance. En vérité,
monsieur, repris-je, voilà une
conduite si extraordinaire, qu' elle confond

toutes mes idées. J' admire votre zèle ; mais je n' admire point la maniere dont il s' exerce. Si vous m' aviez du moins consulté ! Mais non, ajoutai-je, il n' y a rien que je déteste tant que la violence. Rendez-moi, s' il vous plaît, mes enfans, après quoi je vous déclare

p215

que je quitte non-seulement votre maison, mais même le royaume, où je n' ai nulle raison qui me retienne. Le prélat prit alors un ton beaucoup plus grave pour me faire entendre qui ne dépendoit point de lui de me les rendre, et que la volonté du roi étoit qu' ils fussent élevés dans la religion catholique. Ce refus me piqua tellement, que je résolus de sortir de la maison épiscopale à l' heure même. Adieu, monsieur, dis-je à l' évêque, je me retire, puisque j' en ai la liberté. Il m' importe peu dans quelle religion mes enfans soient élevés, leur choix dépendra d' eux, lorsqu' ils auront atteint l' âge d' user de leur raison. Mais ce qui m' importe, c' est qu' eux et moi ne soyons point traités en esclaves, dans un pays où l' on n' a sur nous nulle autorité. Je le quittai, malgré les efforts qu' il fit pour m' arrêter.

Je me rendis dans une hôtellerie, et j' envoyai avertir ma belle-soeur et Madame Lallin que j' étois à les y attendre.

M l' évêque fit quelque difficulté de les laisser sortir, mais elles s' obstinèrent à le vouloir. Il me les fit amener par son gentilhomme, qui me pressa de sa part de retourner du moins chez lui pour y

p216

diner. J' étois trop occupé de la résolution que j' avois à prendre dans une conjoncture si importante pour me rendre à son invitation. Je tins conseil avec les deux dames. L' ignorance où j' étois des usages du royaume, me fit

écouter le sentiment de Madame Lallin. Elle fut d'avis que je prisse la poste pour Versailles, et que je m'adressasse à la personne même du roi pour lui demander justice. Ce parti me sembla effectivement le plus sûr. Comme le bruit de mon aventure s'étoit déjà répandu dans toute la ville, il s'y trouva quelques gentilshommes anglois qui eurent la curiosité de me voir. J'allois monter à cheval, lorsqu'ils se présentèrent pour me saluer. Je les reçus civilement, et je m'entretins un moment avec eux du dessein qui m'alloit conduire à la cour. Ils m'apprirent que je pouvois voir en chemin Mylord Clarendon, qui étoit depuis quelques semaines à Orléans. Ce seigneur, dont je ne prononcerai jamais le nom qu'avec un sentiment de tendresse et de respect, avoit eu le malheur de tomber dans la disgrâce du roi Charles, après l'avoir servi fidelement pendant plusieurs années dans le premier emploi

p217

de la cour. Il avoit quitté l'Angleterre pour se retirer en France, et avant que de fixer son séjour dans quelque partie de ce royaume, il se donnoit le plaisir de le parcourir pour satisfaire sa curiosité. L'éloge qu'on me fit de son esprit et de sa vertu me fit naître l'envie de former quelque liaison avec lui ; sans compter que n'étant connu de personne à la cour de France, j'espérai qu'il auroit la générosité de m'y procurer quelque protection. Je n'allongois point ma route en prenant par Orléans. J'y arrivai sans peine en deux jours. Quoique la triste situation de mon ame ne me permit guères de penser au faste et à l'éclat, j'en crus Madame Lallin, qui me conseilla de paroître à la cour avec quelque distinction. J'avois pris quatre domestiques pour courir avec moi. J'en fis partir un pour Paris, en mettant pied à terre à Orléans, avec ordre de me tenir un équipage prêt pour mon arrivée. J'étois descendu à la même hôtellerie où le comte de Clarendon étoit

logé. Je lui fis demander aussi-tôt la liberté
de le saluer. Il me reçut avec cet
air noble et ouvert qui lui étoit naturel.
Je n' eus pas de peine à me mettre assez
bien dans son esprit, pour m' attirer d' abord

p218

de lui des offres de service et d' amitié.
Sa bonté lui fit faire la moitié du
chemin. Il avoit connu Mylord Axminster.
Je lui racontai une partie de son histoire,
et de la mienne. Ce récit acheva
de me le concilier tout-à-fait. Il parut
s' intéresser très-sensiblement à mes infortunes,
et je puis regarder cette première
conversation comme le fondement
de la tendre amitié dont il n' a
jamais cessé de m' honorer. Si nous ne
parvînmes point dès le premier jour au
dernier degré de la confiance, ce fut
moins par un défaut d' estime et de mutuelle
inclination, que par un juste effet
de prudence, qui ne permet pas de se
livrer tout d' un coup sans réserve.
Il ne laissa point de me donner deux
conseils, qui marquoient déjà combien
sa générosité l' avoit prévu en ma faveur.
L' un, touchant l' affaire qui me
conduisoit à Versailles. Avant que de
me présenter au roi, il me conseilla de
m' adresser à madame la duchesse d' Orléans,
qui étoit la soeur du roi Charles.
Cette princesse, me dit-il, est la bonté
même. Elle vous aidera de tout son pouvoir ;
et vous n' avez pas besoin auprès
d' elle d' une autre recommandation que
le nom anglois. Il ajouta, qu' il avoit
l' honneur d' être connu d' elle assez particulièrement,

p219

pour se flatter qu' elle ne
recevroit pas mal une lettre qu' il lui
écriroit en ma faveur ; mais qu' étant
disgracié du roi tout récemment, il ne
croyoit point que la bienséance lui permît
de prendre sitôt cette liberté. La
mémoire de votre pere, me dit-il, est

devenue l' exécution de tous les gens de bien. Il ne sauroit être avantageux pour vous en France, non plus qu' en Angleterre, de passer pour son fils. Prenez tout autre nom que celui qui pourroit faire connoître à qui vous devez la vie. L' honneur d' être le gendre de Mylord Axminster, suffit pour vous attirer par tout une juste considération. Il m' apprit, pour confirmer son discours, à quelles extrémités on s' étoit porté en Angleterre contre les régicides, et contre le cadavre même de Cromwel. Je le remerciai de ces deux conseils, et je lui promis de les suivre. Ainsi dans vingt-quatre heures que je passai à Orléans, j' acquis un bien qui mérite d' être cherché pendant des siècles entiers, un ami vertueux et fidèle. Il me dit en nous quittant, qu' après avoir voyagé quelque mois en France, son dessein étoit de se retirer à Rouen pour y passer le reste de sa vie, et que je pourrais toujours y avoir de ses nouvelles.

p220

Je repris la poste, et lorsque je me trouvai seul, mon triste coeur se soulagea par un profond soupir. ô Dieu ! M' écriai-je, seroit-il possible qu' il y eût encore pour moi quelque retour de plaisir et de tranquillité à espérer ? Après avoir tout perdu par l' infidélité et par la mort, votre bonté me réserveroit-elle une consolation aussi douce que celle de l' amitié ? Je passai ainsi une partie du voyage à examiner si mon coeur étoit encore capable de quelque autre sentiment que celui de la douleur, et je trouvai qu' il m' étoit également impossible de cesser d' être tendre et d' être malheureux. Je trouvai, en arrivant à Paris, un logement et un équipage qui m' attendoient. Je ne perdis point un moment pour me rendre à Saint-Cloud, où j' appris que madame la duchesse d' Orléans faisoit sa résidence ordinaire. Cette bonne princesse étoit d' un accès si facile, que je n' eus point de peine à obtenir l' honneur de paroître devant elle. Je lui exposai le sujet de mon voyage, et le besoin

que j' avois de sa protection. Elle me
la promit sans balancer. Le soir du même
jour, elle devoit aller à Versailles.
Je lui demandai la permission de la suivre,
et ses ordres sur la conduite que je

p221

devois tenir. Vous me viendrez voir demain,
me dit-elle, dans l' appartement
que j' ai à la cour, et nous prendrons
ensemble les mesures qui conviendront
aux circonstances. Je me mis en chemin
pour Versailles, avec beaucoup d' espérance.
La cour de France étoit alors si nombreuse
et si brillante, qu' il n' étoit pas
même facile de trouver un logement
commode à Versailles. Le roi venoit
de faire avec les espagnols une paix extrêmement
glorieuse, par le traité d' Aix-La-Chapelle ;
et vivant en bonne intelligence
avec ses autres voisins, une tranquillité
si générale avoit amené en France
quantité d' étrangers, qui venoient
s' assurer par leurs yeux de toutes les merveilles
qu' on publioit de ce grand monarque.
La cérémonie du baptême de
monseigneur Le Dauphin, qui devoit
bien-tôt se célébrer à Saint-Germain
En Laye, et pour laquelle on faisoit
déjà de magnifiques préparatifs, attiroit
aussi toute la noblesse du royaume ;
qui ne manque point dans ces occasions
de contribuer de tout son pouvoir
à relever l' éclat de la couronne. On ne
voyoit donc de toutes parts que magnificence
dans les habits, que faste dans les

p222

équipages ; et à juger par les apparences
extérieures, le roi de France étoit
au plus haut degré de gloire, où l' ambition
puisse s' élever. J' eus peine, le lendemain
de mon arrivée, à percer la foule
des courtisans qui inondoient tous
les appartemens du château. Cependant,
m' étant fait conduire à celui de
madame, je fus introduit par un de ses

officiers, qui m'avoit vû la veille à Saint-Cloud. Elle fut avertie que j'attendois l'honneur de lui parler, et elle m'accorda presque aussi-tôt la liberté d'entrer dans son cabinet. Les choses, me dit-elle, tournent heureusement pour vous. Le roi, qui ne vient ordinairement chez moi que l'après-midi, m'a fait dire que je recevrais ce matin sa visite. Recommencez à m'instruire de votre affaire, afin que je l'aye présente, lorsqu'il me fera l'honneur de venir. Je repris alors toute mon histoire de Saumur et d'Angers, telle que je la lui avois déjà racontée. Comme il étoit impossible que je fisse ce récit sans lui laisser connoître quelque chose de mes tristes dispositions, elle eut la curiosité d'apprendre la cause de mes peines. Je lui donnai cette satisfaction, en lui racontant une partie des aventures de ma vie. Je ne lui cachai

p223

pas même la plus cruelle, qui étoit l'infidélité de mon épouse. Son attention marquoit le plaisir qu'elle trouvoit à m'entendre. Mais lorsque j'eus cessé de parler, je fus étrangement surpris de sa réponse. Je crois connoître votre épouse, me dit-elle. Oui, ajouta-t-elle, après un moment de réflexion, je suis fort trompée si je ne la connois pas. Mon épouse ? Ah ! Madame, lui dis-je, il est impossible ; cette perfide créature n'aura jamais eu la hardiesse de se présenter devant vous. Elle n'est pas effrontée. Plût au ciel qu'elle ne fut pas plus lâche et plus inconstante ! Il faudroit qu'elle eut renoncé à toute pudeur, pour oser paroître à vos yeux, avec le fardeau de ses crimes. Vous avez raison de croire, interrompit la princesse, qu'elle ne m'en a pas fait la confidence : mais je me persuade plus que jamais que c'est elle-même que j'ai vue. Il y a six semaines, continua-t-elle, qu'elle se fit annoncer à moi, sous le simple titre d'une dame angloise, qui avoit besoin de ma protection. Je la vis. Sa figure me plut infiniment. Je lui demandai qui elle étoit, et en quoi je pouvois lui être

utile. Elle me pria de ne pas la presser de m' apprendre son nom. Mais après

p224

m' avoir dit, avec beaucoup de larmes, qu' elle venoit de l' Amérique, et qu' elle avoit souffert mille infortunes, qui méritoient toute ma compassion, elle me conjura de lui procurer un asyle, où elle pût passer le reste de ses jours. Je me sentis tant d' inclination pour elle, que si elle eût voulu s' expliquer davantage sur ses affaires, je l' eusse arrêtée infailliblement auprès de moi : mais elle s' obstina à me les cacher, et à continuer seulement de me demander un asyle. Je lui conseillai de se retirer au couvent de Chaillot, et je lui donnai un de mes gens pour l' y conduire, et la recommander de ma part à l' abbesse. En comparant ce que vous me racontez, avec le peu d' éclaircissemens que j' ai tirés d' elle, je ne doute nullement que ce ne soit votre épouse. N' êtes-vous pas curieux de la voir ?

La voir, répondis-je, avec un profond soupir : hélas ! Je dois la fuir au contraire, et m' efforcer éternellement de l' oublier. Je ne laisse pas, madame, ajoutai-je, de vous devoir une reconnoissance infinie. Elle est, par votre bonté, dans un lieu, où je n' ai point à craindre du moins qu' elle continue de me deshonoré. L' infidelle ! Voilà donc

p225

le fruit de son crime ! Elle destine le reste de sa vie, sans doute, à pleurer son amant ! Je vous plains, et elle aussi, reprit la princesse ; car dans le fond, je ne saurois vous exhorter à la revoir ; et je sens néanmoins que la pitié m' interesse pour elle, presque autant que pour vous. Au moment qu' elle finissoit ces paroles, on vint l' avertir que le roi entroit dans l' appartement. Elle me dit de me retirer, et d' attendre ses ordres.

Je me promenai quelque tems dans une antichambre, occupé de mes tourmens ordinaires, que cette conversation venoit de renouveler. Je ne pouvois douter, non plus que madame, que ce ne fût mon épouse qui étoit à Chaillot. Quoique ce fût une douleur de moins pour moi, que de la savoir dans un lieu qui me repondoit de sa conduite, je me trouvai presque aussi ému que je l'avois été à la premiere nouvelle de son infidelité. Ce qui me tourmentoit le plus étoit de ne pouvoir distinguer comment j'étois disposé pour elle, et si l'amour avoit encore quelque part à mes agitations. J'en faisois sincerement l'examen ; car je ne cherchois point à me faire illusion, et j'étois assez fort pour me rendre ce témoignage, que

p226

quels que pûssent être mes sentimens, il n'y en avoit point qui fussent capables de me faire souhaiter de la voir. Moi, disois-je, je verrai une infâme, qui m'a couvert de honte, une perfide, qui a trahi tous ses sermens, une cruelle, qui m'a percé le coeur ? Je verrois une lache et une hypocrite, qui m'en a imposé pendant plusieurs années, par les apparences de l'honneur et de la vertu, et qui rioit sans doute intérieurement de ma tendresse et de ma crédulité ? Ah ! Je ne la verrai jamais. Mais pourquoi son souvenir me cause-t'il tant d'émotion ! D'où viennent ces larmes que je suis prêt à répandre, et ce désespoir qui vit toujours, et qui me ronge sans cesse le coeur ! N'ai-je pas voulu mourir, pour abréger des peines que je n'avois plus la force de supporter ? à présent que je crois ma raison tout-à-fait revenue ne m'arracherois-je pas les cheveux, et ne pousserois-je pas les cris les plus douloureux, si je suivois le transport qui possède encore tous mes sens. Je ne voyois point clair dans ce cahos de mouvemens confus et involontaires, et j'en revenois à gémir et à m'affliger, sans faire de réflexions distinctes

sur la cause de mes peines. Un page de madame me fit sortir de cette violente rêverie, en m'apportant l'ordre de rentrer dans le cabinet. La tristesse étoit peinte si visiblement sur mon visage, que madame en prit occasion de le faire remarquer au roy : vous le voyez, sire, lui dit-elle, il me fait compassion ; je ne crois pas qu'on ait jamais vû d'exemple d'une vie si malheureuse. Ce grand prince m'adressa quelques paroles, qui ne pouvoient partir que d'un grand fond d'humanité et de bon naturel ; et puis se tournant vers madame ; pour ce qui regarde son histoire d'Angers, continua-t'il, je vous ai déjà dit que je n'en ai eu nulle connoissance. Je laisse toutes les affaires de religion à mon conseil de conscience, et je suis persuadé qu'il abuse quelquefois de mon autorité. Mais je ne prétends point que les étrangers soient chagrinés dans mes états, et je me ferai rendre compte de cette injustice par ceux qui s'en trouveront coupables. Madame, qui n'ignoroit point que ces promesses générales s'oublient facilement, et qui vouloit en assurer l'exécution, répondit agréablement, que je dispensois volontiers la justice de sa

majesté de punir ceux qui m'avoient offensé, mais que je mourois d'envie de revoir mes enfans, et que cette faveur ne pouvoit m'être accordée trop promptement. Le roi comprit le sens de ce badinage ; il fit appeller un exempt de ses gardes, qu'il envoya sur le champ chez M De Louvois lui porter des ordres aussi favorables que je pouvois les desirer. Je sortois avec l'exempt : nous nous reverrons, me dit madame avec beaucoup de bonté : ne vous éloignez pas. Je demurai dans l'antichambre jusqu'au départ du roi. J'y entendis raisonner diversement sur l'assiduité avec laquelle il rendoit ses visites à la princesse,

soit qu' elle fût à Versailles ou à Saint-Cloud.
Sans me mêler parmi les courtisans,
dont je n' étois point connu,
je recueillis en me promenant seul au
milieu d' eux le sens d' une grande partie
de leurs discours. Les uns croyoient ce
prince amoureux de madame. D' autres
vouloient qu' il n' y eut que la politique
dans leurs entrevûes, et prédisoient déjà
fort juste le traité qui fut conclu peu
après entre la France et l' Angleterre contre
la Hollande. Mais je n' entendis personne
qui parût avoir le moindre soupçon
de la véritable cause des visites du

p229

roi telle qu' on la vit bientôt éclater. Je
parle de son inclination secrète pour
une des filles d' honneur de madame. Il
ne venoit pas néanmoins une seule fois
dans l' appartement sans trouver le
moyen d' entretenir un moment cette
demoiselle. Je la vis avec quelques-unes
de ses compagnes ; et quoiqu' elle n' eût
rien d' extraordinaire, et que j' ignorasse
alors avec tout le monde la passion du
roi, je crus remarquer à quelques regards
que ce grand monarque jetta sur
elle en sortant du cabinet de madame,
qu' il ne la voyoit point avec indifférence.
Il falloit que le langage des yeux
exprimât beaucoup pour me faire faire
cette attention, à moi qui ne l' avois
jamais vû que ce jour-là.
Madame m' ayant fait appeller aussi-tôt
qu' elle fut libre, je retournai dans le
cabinet. Vous devez être content, me
dit-elle, de la bonté du roi. Après les
ordres qu' il a donnés, vos affaires ne
tarderont point à se terminer. Mais je
suis curieuse de savoir comment vous
en userez à l' égard de votre épouse. Je
lui répondis, que je ne croyois point
qu' il y eût deux partis à prendre pour
moi, et que mon dessein étoit de la
laisser dans la retraite qu' elle avoit choisie

p230

sous la protection de S A R. Pourquoi ?
Reprit cette princesse. Elle est aimable,
vous êtes jeune ; on ne se passe
pas aisément d' une femme à votre âge,
je vous conseillerois de vous remettre
bien avec elle. Ne pardonne-t-on rien
à une personne qu' on a aimée passionnément,
surtout lorsqu' elle marque un
repentir qui paroît sincere ? Je comprends
d' ailleurs, par le récit que vous
m' avez fait, que sa mauvaise conduite
n' a point éclaté en France. Vous ne devez
point craindre que je manque au
secret. Ainsi votre honneur ne court aucun
risque, et vous pouvez recommencer
à vivre avec elle aussi tranquillement
que jamais.

Ce discours, dans lequel il entroit
plus de bonté que de justice et de raison,
ne laissa pas de faire une forte impression
sur moi. Je demurai quelque tems
à réfléchir, incertain de la maniere dont
j' y devois répondre. La princesse me
pressa de parler. Je confesse, madame,
lui dis-je enfin, que votre proposition
m' éclaircit un doute dont je ne croyois
pas qu' il me fût possible de sortir aisément.
Je ne pouvois démêler s' il me
restitoit encore de la tendresse pour mon
infidelle ; et je ne sens que trop à ce

p231

moment, par l' avidité avec laquelle mon
coeur se prête à votre conseil, que je
me flatterois en vain d' être guéri de
l' amour. Mais je n' en suis pas plus disposé
à oublier le crime de mon épouse.
Quand je me suis livré au penchant que
j' avois pour elle, je ne me suis pas plus
proposé de satisfaire mon coeur que ma
raison. Je voulois me rendre heureux
de deux manieres dont je me croyois
capable de l' être, par l' amour et par la
sagesse. Je me suis longtems aveuglé
jusqu' à me persuader que j' y avois
réussi, ou du moins qu' il ne manquoit
à mon bonheur que quelques circonstances
de fortune, que j' avois lieu d' espérer
qui n' y manqueroient pas toujours.
Cependant j' étois trahi par une perfide

qui ne m' a sans doute jamais aimé sincèrement,
puisqu' elle a été capable de
m' abandonner, et qui a détruit en un
jour tout l' édifice de ma félicité par ses
deux fondemens. Mon discours, continuai-je,
vous paroît peut-être obscur ;
il faut, madame, que j' aie l' honneur de
vous expliquer le fond de mes sentimens,
pour me rendre digne de l' intérêt
que votre bonté vous fait prendre
à mon infortune.
Je lui fis alors une relation exacte

p232

de la maniere dont j' avois été élevé, et
des principes par lesquels je m' étois conduit
pendant toute ma vie. Je ne lui cachai
même ni mon nom ni ma naissance ;
je me contentai de lui apprendre
en même tems le conseil que m' avoit
donné Mylord Clarendon, et la résolution
où j' étois de le suivre à l' égard
de tout autre qu' elle. Enfin après m' être
montré à elle à découvert, tel que j' étois
avant l' infidélité de mon épouse et
les malheurs qui l' avoient suivis, je me
représentai avec la même ouverture, tel
que j' étois devenu à Sainte-Helene, à la
Corogne et à Saumur. Voilà, madame,
ajoutai-je, l' abîme où m' a jetté mon
épouse. Non seulement elle m' a ravi le
bonheur que je tirois d' elle par l' amour,
mais elle m' a fait perdre encore celui
que je croyois si bien établi du côté de
la sagesse. Soit vérité, soit illusion, j' avois
regardé jusqu' alors ma philosophie
comme une source de lumiere et de
force ; je l' ai trouvé impuissante depuis
le malheur dont vous me voyez accablé.
Supposez qu' elle ne fût qu' un fantôme ;
elle suffisoit du moins pour me rendre
tranquile, et elle m' avoit consolé de
mille maux qui ne passaient point son
pouvoir. Mais elle est trop foible pour

p233

me faire supporter la perte de ce qui devoit

me former un bonheur parfait avec elle. Ainsi mon coeur et mon esprit ont une part égale à mon infortune. L' un y perd toutes ses joies et ses plaisirs, l' autre toute sa force et tout son appui. J' en ai ressenti le dernier désespoir, j' ai voulu mourir ; et vous me conseillez, madame, de revoir celle qui m' a rendu si malheureux, et de me réconcilier même avec elle ?

La princesse me regardoit avec étonnement pendant ce discours. Je crus en pénétrer la cause. Je suis trompé, madame, repris-je aussitôt, si vous ne trouvez quelque chose de singulier dans mes sentimens et dans le tour de mes expressions, et si ce n' est pas là ce qui cause la surprise que je crois remarquer dans vos yeux. Pour vous parler sincèrement, me répondit-elle, vous me paraissez un homme fort extraordinaire, et je vous avoue que ce que je viens d' entendre, est tout-à-fait nouveau pour moi. Mais je n' en aurai que plus d' estime pour vous, de voir que vous vous conduisez par d' autres principes que tous les hommes. Plus j' avance en âge et en expérience du monde, plus je reconnois qu' ils ne sont tous que des méchans et

p234

des trompeurs. Je veux me familiariser avec votre morale, et je vous assure que je serai bien aise de voir quelquefois auprès de moi une espece de monstre comme vous. Au reste, ajouta-t-elle, il me semble que vous ne raisonnez pas juste. De ce que votre épouse vous a fait perdre les douceurs de l' amour et qu' elle vous a rendu la philosophie inutile, vous en concluez que vous ne devez point la voir. Et moi je trouve au contraire que votre intérêt demande que vous vous remettiez bien avec elle, pour retrouver au plus vîte les plaisirs de l' amour et de la philosophie. Ah ! Madame, repartis-je, que me dites-vous ? Quels plaisirs ai-je à attendre de l' amour, après la maniere cruelle dont il m' a traité ? Vous croyez donc que ce que j' aimois dans mon épouse, étoit ce que je puis y trouver

encore, c' est-à-dire, les graces extérieures,
de beaux yeux, quelques agrémens
dans la taille et le visage ? J' étois
ravi, sans doute, d' y voir les charmes
naturels que vous y avez bien voulu
reconnoître, mais comptez qu' ils ne
m' eussent point fait passer les bornes
de l' admiration, si je n' eusse cru remarquer
avec eux quelque chose de
bien propre à inspirer de l' amour. La

p235

droiture et la bonté d' ame, la modestie,
la douceur, enfin cent qualités que je
m' imaginois avoir apperçues dans son
ame, n' y sont plus, ou n' y ont peut-être
jamais été. Mettons l' honneur à
part ; que ferois-je à présent auprès
d' elle ? J' y gémirois de son inconstance
et de sa lâcheté. Tous mes regards seroient
des plaintes ou des reproches.
Mon silence même seroit pour elle une
condamnation accablante. Et quand je
me ferois violence jusqu' au point de reprendre
un visage tranquile, en seroit-elle
moins coupable et moi plus heureux ?
Mais vous êtes convenu que vous
l' aimez encore, interrompit la princesse.
L' amour ferme toutes les playes et sait
faire tout oublier. Il est vrai, repris-je,
je sens que je l' aime encore ; mais je ne
sens pas moins que c' est une foiblesse.
Vous ne la surmontez pas, me dit-elle
en riant ; et puisqu' il est presque impossible
que vous n' y succombiez pas quelque
jour, vous feriez beaucoup mieux
de prendre aujourd' hui mes instances
pour prétexte, vous sauveriez par-là
l' honneur et la philosophie.
Cette conversation, qui dura beaucoup
plus longtems, eut des suites extrêmement
avantageuses pour moi. Elle

p236

inspira à la princesse tant de bonté pour
ma famille et d' affection pour mes intérêts,
qu' elle tint lieu de mere à mes

enfants pendant le reste de sa vie, et à moi de protectrice dans une cour où je n' étois connu de personne. Ce fut elle-même qui m' ordonna de louer une maison dans le voisinage de St-Cloud, pour y être à portée de la voir souvent. J' en trouvai une fort riante et fort commode, avant que de retourner en Anjou, et je laissai une partie de mes gens pour prendre soin de la meubler pendant mon voyage. Ayant pris le chemin d' Angers, je passai par Orléans ; mais je n' y trouvai plus Mylord Clarendon. Il étoit parti trois ou quatre jours auparavant pour Poitiers. Je ne tardai point à me rendre auprès de Madame Lallin et ma belle-soeur. Les ordres du roi étoient non-seulement arrivés, mais déjà mis en exécution. Je trouvai mes enfans et la petite Bridge avec les deux dames, qui se louerent beaucoup d' ailleurs des civilités qu' elles avoient reçues de l' évêque pendant mon absence. Je me crus obligé d' en marquer ma reconnoissance à ce prélat. Je ne sais par quelle voie il étoit déjà informé de la puissante protection que j' avois trouvée à la cour ;

p237

mais, avec quelque honnêteté qu' il m' eût traité d' abord dans sa maison, je remarquai dans ses manieres et dans ses offres de services quelque chose de plus civile encore, que j' attribuai aux lumieres qu' il avoit reçues de Versailles. Je ne pus m' empêcher néanmoins de lui faire sentir agréablement, que le roi n' approuvoit pas toujours qu' on fit servir son nom à la violence. Il comprit ce que je voulois dire, et pour se justifier il me rapporta l' origine de mon aventure. Le p Le Bane, me dit-il, supérieur de l' oratoire, écrivit à m' l' intendant qu' il connoissoit à Saumur un étranger nouvellement établi, qui paroissoit disposé à s' éclaircir sur les matieres de religion ; mais qui étoit tombé malheureusement entre les mains du ministre C et qui, suivant les apparences, avaleroit le poison de l' hérésie avec toute sa famille. M' l' intendant m' envoya aussitôt

cette lettre. Je vous avoue, continua l' évêque, que je lui conseillai par le seul zele de votre salut, de vous faire amener dans cette ville, et qu' ayant appris que vous étiez une personne de distinction, j' offris de vous recevoir dans ma propre maison, et de m' employer moi-même à vous instruire. Peut-être l' intendant

p238

s' y est-il pris un peu trop brusquement ; mais c' est l' usage de ces messieurs-là, de se faire obéir avec une autorité presque absolue dans les provinces. Ils ont des lettres de cachet de réserve qu' ils remplissent à leur gré suivant les occasions ; de sorte que tout ce qu' ils entreprennent paroît toujours se faire sous le nom du roi. Je reçus de bonne grace cette justification, qui faisoit retomber sur l' intendant toute l' injustice de la conduite qu' on avoit tenue à mon égard.

Je ne songeai qu' à me rendre promptement à S Cloud avec ma famille et tout ce qui m' appartenoit. Dois-je le dire ? Malgré le mépris dont je me croyois justement animé pour mon épouse, je sentois quelque douceur à penser que j' allois me trouver près d' elle, car Chaillot n' est gueres qu' à une lieue de S Cloud, et c' étoit en vain que pour rejeter cette idée, je tâchois de m' en faire honte à moi-même comme d' une foiblesse : j' en fus occupé pendant toute la route. Mes agitations étoient si visibles, que mes deux compagnons marquoient tous les jours leur étonnement, de voir que le tems eût si peu de pouvoir sur ma tristesse. Nous arrivâmes à ma maison que

p239

nous trouvâmes entierement préparée. Les dames en furent très-satisfaites. Il y avoit un jardin spacieux, un bois, et toutes les commodités qui peuvent former une solitude agréable. J' allai dès le

lendemain rendre mes devoirs à madame,
et lui annoncer l' arrivée de ma famille.
Elle n' attendit point que je lui demandasse
la liberté de lui présenter mes enfans.
Vous me les amenez ce soir, me
dit-elle, je veux qu' ils sachent promptement
le chemin de ma maison. Après
l' avoir remercié vivement de ces marques
d' une bonté admirable, je lui parlai de
ma belle-soeur, qui pouvoit passer pour
une angloise, puisque son époux l' étoit,
et qu' elle savoit parfaitement la langue
du pays. Cette excellente princesse m' ordonna
de la lui amener aussi. J' aurois
appréhendé de causer quelque peine à
Madame Lallin, si j' eusse troublé la solitude
où elle m' avoit témoigné plusieurs
fois qu' elle vouloit passer toute sa vie. Ses
aventures sembloient demander effectivement
qu' elle vécût dans la retraite ; et
j' avois loué moi-même sa sagesse qui lui
faisoit prendre ce parti-là. Ce fut l' unique
raison qui m' empêcha de parler d' elle
à madame.
En sortant du château, j' aperçus

p240

un carrosse qui entroit dans les cours,
avec les marques d' un équipage de distinction.
Je m' informai qui c' étoit. On
me dit que c' étoit Mylord Terwill.
Quoique je ne connusse point personnellement
ce seigneur, je ne pouvois
avoir oublié que c' étoit un ancien ami
de Mylord Axminster, et celui qu' il
avoit fait le dépositaire d' une partie de
ses biens. Mon premier mouvement
me portoit à le saluer ; mais une réflexion
amère que je fis sur mon sort, et
sur celui de la malheureuse fille de son
ami, m' obligea de me retirer sans me
faire connoître. Il me vint même à
l' esprit, qu' il n' étoit point à propos
qu' il fût sitôt instruit de mes affaires ;
et la crainte qu' il n' en échappât quelque
chose à madame, dans l' entretien
qu' il alloit avoir avec elle, me fit rentrer
aussi-tôt dans son appartement,
pour la supplier de lui laisser ignorer
qui j' étois. Cette rencontre augmenta
tellement mon trouble, que j' étois tout-à-fait

hors de moi-même en retournant
à ma maison. Ciel ! Quel opprobre,
disois-je, pour la mémoire du vicomte
d' Axminster ! Comment me présenter
à ses amis, sans leur parler de sa fille,
et sans leur reveler par conséquent sa

p241

honte, celle de son pere, et la mienne ?
Quelle espérance de leur cacher ce
qu' ils liroient sur mon visage et dans
mes yeux, quand je pourrois réussir à
le déguiser par mes discours ? Hélas !
Mylord Terwill fut témoin autrefois du
malheur de la mere : il faut donc qu' il
apprenne à présent l' infamie de la fille !
Il l' apprendra, lui, tous ses amis, et
toute l' Angleterre ! Ainsi, le sort implacable
persécutera l' infortuné vicomte
jusqu' après le trépas. Il n' eut point un
moment de bonheur et de repos pendant
sa vie, et il sera deshonoré à présent
dans le tombeau. En effet, je ne
voyois point de quelle maniere je pouvois
éviter de découvrir l' aventure de
mon épouse à Mylord Terwill, si je me
faisois connoître à lui pour le gendre du
vicomte d' Axminster ; et je ne pouvois
me dispenser néanmoins de lui donner
cette connoissance pour l' intérêt de mes
enfans, auxquels je ne pouvois faire
perdre sans injustice le bien qui devoit
leur revenir de leur grand-pere. Pour
confesser la vérité, le principal motif
qui m' avoit déterminé à demeurer en
France, depuis que j' avois pris terre à
Nantes, étoit l' espérance que ma malheureuse
affaire pourroit s' y ensevelir

p242

tout-à-fait avant que je prisse le chemin
de l' Angleterre. C' étoit aussi la même
raison qui m' avoit fait congédier mes
matelots, et tous ceux d' entre mes gens
dont la discrétion ne m' étoit point assurée ;
ne voulant être suivi de personne
qui pût découvrir, lorsque je retournerois

à Londres, ce que j'avois dessein
d'y cacher éternellement. Mais je n'avois
pas fait réflexion que Mylord Terwill
devant être avancé en âge, j'exposois
mes enfans au risque de perdre leur héritage,
si je différois trop long-tems à
les lui faire connoître. Je n'avois pas
pensé non plus que j'aurois peut-être
quelque embarras à lui prouver le droit
qu'ils y avoient par leur naissance et par
la dernière disposition du vicomte. Il est
vrai que ce seigneur étant au lit de la
mort à Pensacola, m'avoit reconnu par
un billet de sa main pour son gendre et
pour son héritier, mais on conçoit facilement
qu'un témoignage qui n'étoit
point revêtu des formes légales, pouvoit
être éludé ; et quoique je n'eusse
aucune raison de me défier de la
bonne foi de Mylord Terwill, je ne
doutois point qu'il ne désirât quelque
autre preuve qu'un simple écrit, et la
parole d'un inconnu. La présence de

p243

mon épouse suffisoit pour lever tout
d'un coup les difficultés : par quel prétexte
pouvois-je déguiser la véritable
cause de son absence ?
Ces réflexions ne servant qu'à redoubler
ma tristesse et mon embarras, je
résolus de les communiquer le soir à
madame, et d'intéresser ainsi sa bonté
à prendre quelque connoissance de mes
affaires domestiques. Je retournai chez
elle à l'heure qu'elle m'avoit marquée.
J'eus l'honneur de lui présenter ma belle-soeur
et nos enfans. Elle les reçut avec cet
air de douceur et cette affabilité qui la
rendoient les délices de la cour de France.
Ma nièce étoit extrêmement aimable.
Elle n'avoit que douze ou treize ans. La
princesse lui fit mille caresses, et lui promit
de la prendre auprès d'elle lorsqu'elle
auroit atteint sa quinzième année. L'entretien
ayant été général pendant quelque
tems, je le fis tomber sur la rencontre
que j'avois faite de Mylord Terwill en
sortant du château avant midi. Ensuite je
racontai naturellement à madame l'embarras
que sa vue m'avoit causé, et celui

que j' appréhendais encore dans l' éclaircissement
que je serois obligé d' avoir
avec lui pour l' intérêt de mes enfans.
Elle n' eut pas besoin de m' entendre tout-à-fait,

p244

pour concevoir ce qui faisoit ma
peine. J' ai bien jugé, me dit-elle, par
l' empressement avec lequel vous m' avez
prié tantôt de lui laisser ignorer qui vous
êtes, que vous aviez quelque chose à
démêler avec lui. Mais je le connois honnête
homme, et vous ne devez pas craindre qu' il
réponde mal à la confiance que
le vicomte d' Axminster a eue dans son
amitié. Il est en France pour fort peu de
tems. Il y est pour mes affaires. Quoique
je n' aye point d' autorité sur lui, je vous
réponds qu' il se hâtera, à ma priere, de
vous restituer tout ce qui appartient à
vos enfans. Il n' est pas besoin même que
vous le voyez pour cela. Je suis sûre qu' il
le fera sur ma seule parole. N' est-ce pas-là,
ajôta-t-elle, ce que vous souhaitez,
et ce que vous n' osez peut-être me demander ?
Je répondis, que c' étoit beaucoup
plus que je ne désirois, et que je
n' eusse dû espérer de toute autre princesse
qui eût été aussi grande qu' elle,
sans être aussi bonne ; mais qu' il y auroit
peut-être quelque chose d' étrange à
presser Mylord Terwill de rendre ce qu' il
avoit entre les mains, sans savoir à qui :
que je ne me ferois pas une peine de le
voir ; que je me croyois même obligé
de lui marquer mon estime et ma reconnoissance,

p245

que toutes mes difficultés
consistoient donc à lui cacher la mauvaise
conduite de mon épouse ; ce qui
me paroissoit impossible s' il falloit qu' il
la vît, ou s' il ne la voyoit point avec
moi, après avoir appris son retour en
Europe. J' entends, me dit-elle. La difficulté
n' est pas si grande, qu' elle ne puisse
être surmontée. Votre épouse a pris sagement

le parti de la retraite, et il y a peu d'apparence qu'elle la quitte jamais. Qui vous empêche de dire à Mylord Terwill que vous l'avez perdue par la mort ? Ne craignez pas qu'elle se croie jamais intéressée à démentir ce bruit, quand il parviendrait jusqu'à elle. Ce conseil me parut sage. Je suis persuadé, répondis-je, que c'est la seule voye que j'aye à prendre ; et je ne doute nullement, madame, que le témoignage que vous voulez bien rendre en ma faveur à Mylord Terwill, ne fasse le même effet que celui de mon épouse. Mais fut-il jamais rien de si déplorable que mon sort ! Pardonnez, madame, ajoutai-je, avec un profond soupir, pardonnez ce cri involontaire de mon infortune et de ma douleur. Vous me voyez réduit à employer l'artifice pour cacher ce qui devrait faire ma gloire, et qui ne fera plus désormais que mon infamie. ô

p246

dieux ! Je n'ose donc dire que j'aye encore une épouse ! Elle est morte pour moi, plus encore que le reste du monde, qui va la croire dans le tombeau ! Le sentiment de coeur qui accompagna ces paroles fut si vif et si amer, que je sentis couler des pleurs de mes yeux. J'en eus honte, et je les essuyai promptement. Madame en fut touchée ; car les expressions naturelles d'une violente douleur, ne s'entendent gueres sans émotion : je vis même quelques larmes s'avancer au bord de ses paupieres. Cependant elle prit un visage riant, pour me reprocher ma foiblesse, et railler ma philosophie. Je lui répondis : ah ! Madame, votre bonté me manque, où vous voyez bien qu'elle m'est le plus nécessaire. Je vous abandonne la philosophie : c'est une maitresse ingrate, que j'ai servi inutilement, et qui me trahit au besoin. Mais s'il y a quelque chose qui ait plus de pouvoir qu'elle pour me consoler, je sens que c'est votre compassion ; et je vous conjure de ne pas m'en refuser les marques. Laissez-moi faire, reprit-elle, je vous destine un remede qui servira plus que vous n'espérez à votre guérison.

J' aurai soin de l' envoyer chez vous. Nous
la quittâmes, après qu' elle eut ordonné

p247

à ma belle-soeur de venir souvent la
voir avec sa fille et mes enfans.
En prenant une maison proche de
Saint-Cloud, j' avois eu soin, comme j' ai
dit, de la choisir solitaire, et propre au
dessein que j' avois toujours d' y entretenir
peu de commerce avec les hommes.
Mon bois étoit épais, et assez grand
pour porter le nom de parc. Il y avoit
dans l' endroit le plus enfoncé un petit
bâtiment, composé seulement de deux
chambres et d' un cabinet, qui ne servoient
que pour se délasser, quand on
étoit fatigué de la promenade. Je choisiss
ce lieu pour ma retraite ordinaire. Je
le fis meubler proprement ; et quoique
je n' eusse plus de fonds à faire sur le secours
que je pouvois tirer de l' étude,
j' y amassai assez de livres pour me composer
une petite bibliotheque. Ce fut là
que je me proposai de passer la plus
grande partie de mon tems, c' est-à-dire,
tout celui que je n' employerois pas auprès
de madame. Je m' accoutumai à
n' en sortir qu' aux heures du repas ; encore
m' arrivoit-il souvent de m' y faire
apporter ma nourriture, et de la prendre
seul. Mes occupations y étoient à
peu près les mêmes qu' à Saumur ; réfléchir
presque incessamment sur les

p248

tristes aventures de ma vie ; demander
au ciel la paix du coeur, que je ne pouvois
plus attendre du secours des hommes ;
prendre quelquefois un livre et
le feuilleter, mais avec mille distractions
cruelles, qui ne me permettoient
pas de goûter mes lectures ; m' assoupir,
à force de trouble et d' agitations, et
me jeter sur un lit, où je trouvois
moins de repos dans le sommeil, qu' une
nouvelle source d' inquiétude et de douleur,

par les songes funestes et effrayans,
dont mon imagination étoit aussi-tôt
assiégée.

On vint un jour m' avertir qu' un homme
d' église demandoit à me parler de
la part de madame. J' étois dans un de
ces momens de pésanteur, où ma tristesse
sembloit redoubler. J' ordonnai
néanmoins qu' on me l' amenât. C' étoit
un j. Je ne connoissois cet ordre
que de nom, ou s' il m' étoit arrivé quelquefois
d' en entendre parler plus particulièrement,
ce n' avoit point été d' une
maniere qui m' en eût fait prendre une
idée avantageuse. Prévenu donc, comme
je l' étois déjà, contre les ecclésiastiques
de France, depuis ce qui m' étoit
arrivé à Saumur, je ne me déterminai
à recevoir cette visite que par le respect

p249

que je crus devoir au nom de madame.
Il me vint même à l' esprit que
le j m' apportoit peut-être ce que
cette princesse m' avoit promis sous le
nom de remede, et je commençai à
craindre que ce n' en fût un de la même
nature que celui du ministre de Saumur
et du p Le Bane, c' est-à-dire, propre
à me causer de nouveaux chagrins. Il
fut introduit dans la chambre où j' étois
au milieu de mes livres. Son compliment
fut civil. Je reconnus dans ses manieres
toute la politesse du p Le Bane,
avec quelque chose de plus naturel et
de moins affecté. De plusieurs commissions,
me dit-il, dont il étoit chargé
par madame, il alloit commencer par
celle qu' il jugeoit la moins importante,
quoiqu' elle ne laissât point de l' être aussi
infiniment ; mais il en parloit de cette
maniere, ajoûta-t-il, parce qu' il savoit
bien que les avantages qu' elle devoit
me procurer n' étoient pas ceux pour
lesquels j' avois le plus d' estime. Il me
présenta ensuite un écrit, qu' il me pria
de lire avant qu' il s' expliquât davantage.
Le contenu étoit en anglois. J' en fis la
lecture. C' étoit un acte de Mylord Terwill,
par lequel il reconnoissoit que Mylord
Axminster avoit laissé entre ses

mains, en quittant l' Angleterre, certains biens, dont il faisoit le dénombrement, et qu' il confessoit que lui et les siens étoient obligés de remettre aux héritiers de ce seigneur, aussi-tôt qu' ils se présenteroient pour les recevoir. Il ajoutoit, que ne connoissant point les héritiers du vicomte, il s' étoit cru engagé par l' honneur de la conscience à faire cette déclaration, pour prévenir les inconveniens qui pourroient naître après sa mort ; et qu' il la remettoit à Madame Henriette D' Angleterre, duchesse d' Orléans, pour être employée comme il sembleroit bon à cette princesse, dont il connoissoit également la bonté et la justice.

J' admirai particulièrement dans cette grande princesse, la premiere de ces deux vertus qui lui avoit fait prendre avec tant de soin et d' adresse la voie la plus conforme aux desirs que j' avois pris la liberté de lui marquer. Cet acte étoit tel qu' il falloit, non seulement pour assurer à mes enfans leur héritage, mais pour m' épargner les démarches chagrinantes que j' avois appréhendées. Il n' étoit plus même nécessaire d' employer l' artifice pour tromper Mylord Terwill par la fausse supposition de la mort de

mon épouse. Nous pouvions elle et moi nous dispenser de paroître lorsque madame prenoit ainsi sur elle-même le témoignage de nos droits, et en quelque sorte toute la conduite de cette affaire. Pour la satisfaction que j' avois souhaité de voir Mylord Terwill, rien ne m' obligeoit à me la procurer sitôt, et je me promis que tôt ou tard j' en retrouverois aisément l' occasion. La faveur que je recevois de madame étoit donc accompagnée de tout ce qui peut relever un bienfait, soit que j' en considérasse les circonstances ou les fruits. Je priai le j s' il retournoit à Saint-Cloud, d' y témoigner d' avance une

partie de ma vive et respectueuse reconnoissance.
J' étois résolu de ne pas perdre
un moment pour aller moi-même
m' acquitter de ce devoir. Mais le pere,
à qui je marquai ce dessein, m' arrêta au
moment que je me disposois à me lever :
ma plus importante commission
n' est pas remplie, me dit-il, il faut,
monsieur, après avoir mis vos intérêts à
couvert, nous rendre utiles, si nous le
pouvons, à votre repos, et je suis trompé
par le récit de madame, ajouta-t-il, si
ce n' est pas ce que vous avez le plus à
coeur. J' appréhendai beaucoup en l' entendant

p252

parler de cette maniere, que
madame ne lui eût communiqué trop
librement le sujet de mes peines. Cette
crainte fit même que je demeurai sans
répondre. Mais la suite de son discours
me fit comprendre qu' il n' étoit informé
qu' en général de l' accablement où j' étois
réduit par la fortune et par l' amour.
Je sçais, reprit-il, que vous avez essuyé
des malheurs sans nombre et sans exemple ;
que vous y cherchez depuis long-tems
du remede, que vous n' en avez
trouvé ni dans la philosophie, ni dans
les consolations du ministre de Saumur,
du pere de l' oratoire, et du prélat
d' Angers. Mais, mon cher monsieur,
à qui vous adressez-vous ? à la philosophie ?
Une vieille décrépète qui dans
ses jeunes ans même, n' eût jamais rien
d' aimable que son nom, qui fut peut-être
capable de faire alors des fous, mais
qui ne le fut jamais de faire des heureux,
et qui n' est bonne aujourd' hui qu' à amuser
les enfans dans la poussiere des écoles.
à qui vous adressiez-vous ? à un protestant
et à deux jansénistes ! Bon dieu !
Dans quelles mains vous étiez-vous livré,
et comment pouviez-vous espérer du
remede où vous deviez craindre les plus
grands de tous vos maux ! Bénissez Dieu,

p253

ajouta-t-il d' un air de triomphe, bénissez-le
de vous avoir fait éviter le
poison de ces charlatans, et de vous
avoir conservé pour recevoir les secours
qu' il va vous offrir par mes mains.
Il se leva en finissant ces paroles, et
jettant les yeux sur mes livres, où il
n' aperçut que des philosophes anciens
et modernes ; que vois-je ? Continua-t-il
du même ton, des fous ? Des frénétiques ?
Des furieux ? ô ! Monsieur, monsieur, comment
n' êtes vous pas désabusé des sophismes
et des illusions de ces imposteurs ?
Comment retournez-vous à une
source dont vous avez senti la vanité et
la corruption ? Vous les mettez au feu, si
vous m' en croyez ; et lorsque vous commencerez
à vouloir écouter mes conseils,
vous me laisserez le soin de vous
composer une bibliothèque.
Je réussirois mal à représenter le feu,
la facilité, l' air de politesse et d' enjouement
avec lequel son discours fut prononcé.
La première idée qu' il me fit
naître, fut que j' avois à faire à un petit-maître
de l' église catholique, et
l' ayant communiqué le soir à madame,
elle m' apprit que ce nom convenoit
non-seulement à celui qu' elle m' avoit
envoyé, mais à la plupart de ceux qui

p254

composent le même corps. Je ne sais si
c' est faire leur éloge, ajouta-t-elle, mais
ils me plaisent de cette façon-là ; et parmi
toute cette espece d' hommes qu' on
appelle m je n' en trouve point de
si divertissant qu' eux. Ces gens-là prennent
toutes sortes des formes. Vous apercevez
dans tout ce qu' ils font un air
du monde, et quelque chose de si galant,
qu' on est charmé quand on a un
peu de goût pour le plaisir, de les avoir
sans cesse auprès de soi. Leur présence
et leur habit justifient mille choses, et
l' on se livre sans remords à ce qui plaît.
Pour moi, ajouta la princesse, je vous
avoue qu' ils me font aimer la religion ;
et je ne vois point pourquoi on lui trouve
tant de sévérité ; si elle est telle qu' ils

la représentent. Ce jugement me parut
d' autant plus juste, que j' avois déjà remarqué
la même chose dans le reste de
l' entretien que j' avois eu avec le j.
Quoique je fusse d' abord un peu surpris
de ses manieres, je lui confessai que j' avois
tiré peu d' utilité de la philosophie,
et peu de fruit de ce qu' on avoit entrepris
à Saumur et à Angers pour ma consolation.
J' ajoutai, que les fausses démarches,
qu' on m' avoit fait faire,
avoient produit un effet qui la rendoit

p255

encore plus difficile ; c' étoit de me disposer
fort mal pour toutes les nouvelles
voies qu' on pouvoit me proposer. J' ai
perdu l' espérance, lui dis-je, depuis
que j' ai reconnu l' impuissance de la philosophie ;
et que je n' ai pas trouvé plus
de secours dans la religion. Il me répondit,
que je l' avois perdu trop tôt,
et qu' il ne tarderoit guères à la faire
renaître : qu' il voyoit avec plaisir que
je n' étois pas disposé à me laisser conduire
en aveugle ; qu' il aimoit qu' on fit
usage de sa raison ; que n' ayant rien que
de raisonnable et de solide à me proposer,
il ne craignoit point de me faire
entrevoir quelle sorte de remedes il
avoit à m' offrir, et qu' il étoit assuré
que je les goûterois à la premiere vue.
Permettez, me dit-il, que je vous les
explique en deux mots. Nous commencerons
par rejeter entierement la philosophie,
à moins qu' il ne vous plaise
encore de donner le même nom au
nouveau système que je vais vous proposer.
Pour la religion, elle nous sera
d' un grand usage ; mais ce ne sera point
pour vous engager dans des questions
obscuras et épineuses, comme il vous
est peut-être arrivé à Angers et à Saumur :
c' est en prenant d' elle ce qu' elle a

p256

tout à la fois de plus doux et de plus nécessaire.

Il faut d'abord établir, continua-t-il, que dans la triste situation où vous êtes, il y a deux choses à exécuter pour votre guérison ; l'une, est de vous faire perdre le sentiment de vos peines ; l'autre, de rendre à votre cœur le goût du plaisir. Quoique ces deux objets paroissent d'abord se ressembler, vous les trouverez fort différens, si vous y faites attentions. Je n'entre point tout d'un coup dans le détail des moyens que j'ai dessein d'employer. Il suffit de vous dire aujourd'hui, que la religion nous servira pour atteindre au premier de ces deux buts. Hélas ! Ajoûta-t-il, en levant les yeux vers le ciel, il seroit bien à souhaiter qu'elle pût aussi nous conduire seule au second ? Mais nous sommes composés de chair et de sang ; c'est-à-dire, que les plaisirs spirituels ne sont pas ceux qui nous flattent le plus. Cependant, ce cœur triste et abattu demande quelque chose qui le flatte. Je l'entends qui soupire. Je n'ai pas de peine à comprendre ce qui lui manque. Mon dieu ! Laissez-moi faire. Je sais ce qu'il demande, et je vous garantis qu'il deviendra tranquille, lorsqu'il l'aura

p257

obtenu. Ainsi je vais vous conduire par deux voies, dont le terme sera votre bonheur. Par l'une, vous serez délivré de cette tristesse importune qui vous dévore, et vous parviendrez au repos de l'esprit. Mais comme il faut quelque chose de plus qu'une simple exemption de peines, pour être heureux, sur-tout après les longues et douloureuses souffrances que vous avez essayées, je veux que votre cœur revienne à sentir les douces émotions du plaisir, et je le menerai à ce point sans qu'il s'en aperçoive. Encore une fois, je vous demande en grâce, mon cher monsieur, de prendre quelque confiance en moi, et de me laisser faire. Des promesses si vagues ne pouvoient m'inspirer aisément la confiance que le père me demandoit. Cependant, mon respect pour la princesse, qui me procuroit

ce nouveau consolateur, m'obligea de lui répondre avec quelques marques d'estime et d'approbation. Il en devint plus pressant ; et prenant même les civilités que je continuai de lui faire pour un consentement absolu, il me dit en me quittant, qu'il alloit s'employer d'abord à préparer ce qui devoit servir à son entreprise, et qu'il reviendrait

p258

le lendemain chez moi pour s'expliquer davantage. J'eus l'honneur de voir madame avant la nuit, et de la remercier des deux faveurs que j'avois reçues d'elle ce jour-là. Je lui racontai dans toutes ses circonstances, l'entretien que j'avois eu avec le j. Elle en fit le jugement que j'ai déjà rapporté, et malgré le peu de disposition que je me sentois à faire l'essai de sa méthode, elle m'y engagea par ses instances. Que risquez-vous ? Me dit-elle. Quand vous ne prendriez la chose que sur le pied d'un amusement, c'est toujours une diversion considérable que vous ferez à vos chagrins. Vous ne sauriez croire combien ces gens-là sont comiques. J'y consentis. Si ce ne fut point tout-à-fait pour m'en faire un divertissement, comme il sembloit que madame voulût me le conseiller, ce ne fut pas non plus avec l'espérance d'en tirer un fruit sérieux pour ma consolation. Mon attente eût été bien trompée, puisque je ne recueillis de ma complaisance, que de la honte et du trouble, dans une aventure où j'eus à rougir mille fois de ma foiblesse. Le pere j fut exact à me tenir le

p259

lendemain sa promesse. Je reçus le matin une caisse remplie de livres, qu'il avoit ramassé avec soin pour mon usage. J'attendis son arrivée pour l'ouvrir.

Il vint vers l' heure du dîné. Comme je lui avois marqué qu' il me feroit plaisir de venir à cette heure, j' avois donné ordre que ma table fût bien servie. Il fit honneur à la bonne chere, en mangeant de tous les mets avec un extrême appétit. Cependant, lorsque nous eûmes finis de dîner, ce fut par quelques réflexions sur les plaisirs de la table, qu' il commença son traité du morale. Vous m' avez traité magnifiquement, me dit-il ; mais à quoi bon cette abondance, ou plutôt cette profusion de mets ? Je lui répondis naturellement, que ce n' étoit que par considération pour lui que j' avois donné des ordres extraordinaires, et que j' étois l' homme du monde le plus indifférent pour la bonne chere. Non, reprit-il, vous entrez mal dans ma pensée. Je ne prétends point condamner un goût modéré pour les plaisirs de la table, et je crois même que cette sorte de plaisir doit entrer pour quelque chose dans le plan d' une vie heureuse : mais je voudrois qu' un homme d' esprit le fit moins

p260

consister dans la multitude des viandes, que dans la propreté et la délicatesse. Par exemple, vous ne sauriez avoir un trop bon cuisinier. Vous ne sauriez prendre non plus trop de soins pour le choix de votre vin ordinaire. Mais pourquoi tant de variété dans les plats et les liqueurs ! Croyez-moi, le goût en souffre tôt ou tard ; il ne sait plus s' en tenir à l' excellent ; et vous ne sauriez croire quelle perte c' est pour le bonheur. Hélas ! Lui répondis-je, je ne m' occupe gueres à faire la distinction des mets qui me sont présentés, la tristesse me rend tout amer, et change pour moi la meilleure nourriture en poison. Laissez-moi faire, repliqua-t-il, je sais le moyen de vous rappeler le goût : commençons par l' esprit et le coeur, vous verrez comment tout le reste suivra de mes principes. Nous nous rendîmes à l' appartement du jardin, où j' avois fait transporter la

caisse de livres. Il l'ouvrit en ma présence,
et tirant lui-même les livres,
il me présentait chaque volume à mesure
qu'ils lui tombaient entre les mains.
Il m'offrit d'abord un petit catéchisme
en françois, composé par un jésuite
nommé *Canisius*. Voilà, me dit-il, un

p261

petit livre d'or. C'est l'essence et l'élixir
de la religion. Avec ce livret, qui n'est
pas si gros que le petit doigt, vous en
serez, en moins d'une heure, autant
que tous les docteurs et tous les évêques ;
autant même que le pape, ajouta-t-il
avec un soupir, et en me regardant
du coin de l'oeil. Bornez-vous là, n'y
changez rien, et vous pouvez vous vanter
d'être aussi ferme sur la religion
qu'un concile. Il me présenta ensuite
un ouvrage, dont le titre étoit, *la*
dévotion aisée, et l'auteur encore un
jésuite. Voici pour les moeurs, reprit-il ;
l'autre étoit pour la doctrine. Le
premier contient la loi, et celui-ci la
manière de la pratiquer. Vous trouverez
ici tout ce qui est nécessaire à un
honnête homme pour le salut ; et vous
serez surpris de voir de quelle façon tout
cela est adouci. C'est un livre, après
lequel vous pouvez vous passer des autres.
Nous le parcourons ensemble. C'est
là que je vous ferai trouver de quoi
éteindre le sentiment de vos peines, ou
comptez que vous ne le trouverez nulle
part. Il tira encore quelques livres de
dévotion du même goût, dont il me
fit successivement l'éloge. Mettez cela,
me dit-il, à la place de votre Platon,

p262

et de votre Seneque, et faites en tous
les jours une heure ou deux de lecture.
Comme il restait dans la caisse un
bien grand nombre de volumes, j'attendois
avec impatience qu'il me les fit
connoître par leurs noms. Il n'en vint là

qu' après avoir fait un petit prélude pour
m' en annoncer l' usage. Il me dit que n' étant
pas possible à l' esprit de s' entretenir
toujours dans le même goût pour les
choses sérieuses, il falloir s' accommoder
à cette foiblesse de la nature, mais
qu' il y avoit des amusemens utiles, dont
une ame bien disposée savoit tirer parti ;
que j' étois plus que personne dans le cas
de faire cette expérience par besoin :
que je trouverois dans les livres qu' il
alloit m' offrir de quoi m' amuser tout à
la fois l' esprit et le coeur ; et que rien
n' étoit plus propre par conséquent à
contribuer au succès du dessein qu' il
m' avoit expliqué. Là-dessus il me lut le
titre de quantité de poésies, de nouvelles
galantes et de romans, qu' il me
donna pour les ouvrages des plus célèbres
auteurs du tems, et il me recommanda
avec beaucoup de soin de me
tenir occupé de cette lecture aussi continuellement
qu' il me seroit possible,
pour éviter la rêverie et la méditation,

p263

qui étoient, dit-il, une occupation mortelle,
pour moi et pour toutes les personnes
affligées. Non-seulement j' ignorois
le nom de tous ces ouvrages d' amusement,
mais je n' avois pas même
la moindre idée de ce qu' ils renferment.
Je les reçus de la main du j et quoique
j' espérasse sur sa parole d' en tirer
quelqu' avantage, je remis à juger de
leur mérite après l' examen.
Ce que je vous donne ici, reprit-il,
n' est que pour éviter l' oisiveté de la solitude.
Je compte d' être ici souvent,
pour vous aider plus solidement par
mes entretiens. Je vous exhorte aussi à
vous répandre un peu plus au dehors.
Madame vous verra toujours de bon oeil
à Saint-Cloud. Et comme ce n' est pas
toujours à la cour et sous les toits dorés
d' un palais qu' on trouve les amusemens
les plus agréables, je vous ai ménagé ce
matin une connoissance, qui de l' humeur
dont vous êtes, aura mille charmes
pour vous. C' est dans le voisinage.
Je vous y introduirai dès aujourd' hui.

J' y ai déjà fait l' éloge de votre mérite,
et vous y êtes attendu avec impatience.
Vous allez extrêmement vite, lui dis-je,
et je commence à concevoir comment
vous espérez de me délivrer de ma tristesse.

p264

Il est certain qu' une vie aussi dissipée
que vous me la proposez produiroit
à la fin cet effet, si j' étois capable de
m' en faire une habitude. Mais c' est la
difficulté, ou plutôt c' est ce qui m' est
absolument impossible. Vous ne savez
pas que dans la situation la plus tranquile,
rien n' est plus opposé à mon caractere
que ce continuel oubli de soi-même,
et qu' il n' y a rien à quoi je renonçasse
plus volontiers, qu' au recueillement
et à la méditation. Le remede que
vous m' offrez me seroit donc presque
aussi difficile à souffrir que mes maux
mêmes. Il me répondit que mon intérêt
m' obligeoit du moins à le tenter, que je
ne prenois point d' engagement que je ne
pusse rompre, et qu' il me seroit toujours
libre de revenir à ma solitude si je ne
trouvois rien qui me satisfît au dehors.
Je consentis enfin à l' accompagner, sur
tout après le portrait qu' il me fit des personnes
avec lesquelles il vouloit me mettre
de liaison. C' est, me dit-il un gentilhomme
protestant dont je travaille à
faire un catholique. J' ai entrepris sa
conversion par l' ordre du roi. Vous serez
charmé de son esprit et de sa sagesse.
Il est comme vous dans une campagne
sans autre compagnie que son épouse

p265

et sa fille. Vous avez le goût trop bon,
ajouta-t-il avec un souris mystérieux,
pour ne pas souhaiter de les revoir lorsque
vous aurez commencé à les connoître.
Nous nous rendîmes chez eux dans
mon carrosse. Il y avoit tout au plus
deux milles d' Angleterre. Les premiers
complimens me firent juger que j' étois

attendu. Je trouvai en effet dans la physionomie et dans la conversation du gentilhomme tout ce que mon guide m'avoit promis ; de l'esprit, de la politesse, du goût pour les sciences, avec les plus nobles sentimens de l'honneur et de la vertu. Notre entretien dura quelque tems sans que les dames eussent encore paru. Le j comme impatient de me les faire voir, pria M De R (c' étoit le nom du gentilhomme) de me procurer cette satisfaction. Il me l'accorda de bonne grace. Je vis dans la mere une dame de quarante ans, dont la figure et le premier abord annonçoient une personne de condition : mais tous mes regards lui furent dérobés aussi-tôt par sa fille, que je pris moins pour une créature mortelle que pour une divinité. Jamais la nature ne communiqua ses présens avec plus de profusion. Je m'attachai d'abord à l'admirer

p266

comme la plus belle chose qui se fût jamais offert à mes yeux. L'éclat de son teint, la régularité de ses traits, la vivacité éblouissante de ses yeux, mille charmes répandus sur son visage, et dans toute sa personne, me composerent pendant quelques momens un spectacle dont je ne pouvois me rassasier. Je ne remarquai pas moins de graces dans ses paroles et dans le son de sa voix, et pour mettre le comble à tant de perfections, elles étoient accompagnées d'un air de douceur et de modestie, qui sembloient répondre que ce n'étoit point une ame ordinaire qui habitoit un si beau corps. à quelque excès que fût montée tout d'un coup mon admiration, j'avois assez d'empire sur moi-même pour n'en laisser paroître que des marques modérées. Le reste de cette visite se passa en civilités mutuelles, et nous nous quittâmes assez satisfaits les uns des autres pour nous promettre de cultiver avec soin ce commencement de connoissance. Le j m'avoit observé avec plus d'attention que je ne m'en étois défié. Il me tint compagnie à mon retour, et il me demanda en souriant ce que je pensois

du gentilhomme et de sa famille. Je lui répondis, que je n' y avois rien apperçu

p267

qui ne méritât mon estime et mes éloges. Et la demoiselle ? Ajoûta-t-il, ne l' avez-vous pas trouvé fort aimable ? Infiniment, lui dis-je, et je doute qu' il y ait au monde quelque chose qui lui ressemble. Il prit un air plus sérieux. J' avois prévu, me dit-il, que vous en porteriez ce jugement, et je vous avouë que ce n' est pas sans dessein que je vous ai conduit dans cette maison. Vous cherchez des remedes contre la tristesse, en trouverez-vous jamais un plus charmant ? Je le regardai avec surprise. Ah ! M' écriai-je, vous me connoissez mal, j' entens quel remede vous me proposez ; mais vous ne savez pas que c' est l' amour qui a causé le plus terrible de tous mes maux. Il m' interrompit pour m' assurer qu' il le savoit, et que c' étoit cette raison même qui le portoit à me donner ce conseil. J' ignore, continua-t-il, le détail de vos aventures ; mais je juge de vous ici sur l' idée générale que madame m' a fait prendre de votre caractere. Vous êtes né tendre. Ne comptez pas de guérir les maux que l' amour vous a faits, par un autre remede que l' amour même. Croyez-en la longue étude que j' ai faite du coeur humain. Il ajoûta que désormais je devois comprendre facilement

p268

le systême qu' il avoit formé pour ma guérison, qu' il le réduisoit à quatre points principaux ; à la religion, dont les motifs et les considérations sublimes commenceroient à affoiblir le sentiment de mes peines ; aux lectures agréables qui en écarteroient le souvenir ; à la dissipation extérieure des compagnies qui me le feroit perdre tout-à-fait ; enfin, aux douceurs de l' amour, qui s' insinuerient dans mon coeur comme un baume

salutaire, et qui feroient renaître toute ma sensibilité pour le plaisir. Quoiqu' il n' y eût rien de plus bizarre, et sans doute de plus impossible, que cet assortiment de plaisirs sensuels et de religion, ce ne fut point de ce côté-la que j' envisageai son système pour m' en dégoûter. Je ne le considérai que dans ses dernières parties, et me croyant aussi peu capable de me livrer à la dissipation qu' à l' amour, je lui déclarai que j' attendois peu de fruit de ses conseils. Il ne se rebuta point. Comme j' étois résolu de ne lui rien découvrir qui eût rapport à mon épouse, et qu' il me prenoit apparemment pour un homme veuf qui étoit devenu libre par la mort de ce que j' avois aimé, il s' obstina à soutenir que j' éprouverois bientôt l' efficacité

p269

de sa méthode. Je peux croire qu' en me proposant un engagement de tendresse avec Mademoiselle De R il n' avoit en vue qu' un mariage honnête et légitime. Mais si son projet ne pouvoit réussir, il ne parvint que trop à me faire confesser que j' avois mal connu mon propre coeur, lorsque je l' avois cru à couvert des surprises de l' amour. Il me quitta : en arrivant à ma maison je n' avois rien de si important à faire, que de jeter promptement les yeux sur les livres qu' il m' avoit donnés. J' ouvris d' abord ce divin catéchisme, dans lequel il m' avoit assuré que toute la science de la religion étoit contenue. N' ayant encore qu' une légère idée des vérités du christianisme, on concevra sans peine que je fus très-peu satisfait de cette lecture. J' y trouvai quantité de choses obscures. Et quand je les eusse trouvé plus claires, une doctrine exposée sans preuves n' étoit pas propre à porter la conviction dans mon esprit. Ce fut la première réflexion que je fis après l' avoir lû attentivement. Quelle raison cet homme a-t-il de prétendre que je me soumette en aveugle à son autorité, ou à celle de son livre ? Il n' y a point sans doute de religion dans l' univers qui

p270

n' ait ses principes, et qui ne puisse me les offrir ainsi rédigés. Il n' y en a point par conséquent qui n' ait le même droit, ou plutôt qui n' en ait aussi peu d' exiger ma foi sans preuves et sans examen. Je conclus qu' il falloit attendre les explications du j avant que de penser à recueillir les fruits qu' il m' avoit fait espérer de son catéchisme, et de ses autres livres de religion. Je pris ensuite quelques uns de ces ouvrages d' amusement et de galanterie, qu' il avoit mis au second rang parmi ses remedes. J' en parcourus quelque chose. De plusieurs pieces qui tomberent sous mes yeux à peine en trouvais-je deux ou trois dont ma raison fut satisfaite. Quelques pensées ingénieuses, un tour heureux dans l' expression, quelques images tendres ou riantes, telles étoient les armes que le j m' offroit pour écarter le souvenir toujours présent de mes peines. Je ne pus soutenir cette lecture un quart-d' heure. Je jettai les livres avec indignation. ô Dieu ! M' écriai-je, se joue-t-on de mes douleurs ? Est-ce pour m' insulter, qu' on me croit capable d' être consolé par des amusemens si frivoles ? Je revins ainsi plus que jamais, des

p271

légeres espérances que les promesses du j m' avoit fait concevoir. Son troisième moyen de guérison me paroissoit moins vraisemblable encore que les deux premiers ; et le quatrième étoit d' une nature à ne pas arrêter même un moment mes réflexions. Je résolus de me défaire absolument de ce médecin importun, et de faire mes excuses à madame de ce que je ne pouvois goûter les consolations qu' elle m' avoit procurées. Il devoit revenir le lendemain : je donnai ordre par avance qu' on lui déclarât honnêtement le dessein que j' avois pris de me priver de son secours. Cependant je trouvai pendant le reste du jour beaucoup de douceur à rappeler

les momens qu' il m' avoit fait passer chez M De R. Je me sentois une vive estime pour cette aimable famille, et je comptois d' entretenir une étroite liaison avec elle. Le caractere du pere revenoit beaucoup au mien : je ne doutois point que je ne pûsse parvenir à m' en faire un véritable ami. Les charmes de la fille se représentoient encore plus à ma mémoire. Je n' y pensois point sans ressentir quelque chose de moins amer que mes agitations ordinaires. Je m' apperçus même que cette pensée se

p272

renouvelloit trop souvent, et je fus obligé plus d' une fois de recueillir mon attention pour l' écartier. Je retombois aussi-tôt sur le perpétuel sujet de mes peines ; mais dans mes malheurs mêmes il se trouvoit toujours quelques circonstances qui me ramenoient comme naturellement l' image de Mademoiselle De R. Si je gémissois un moment de l' infidélité de mon épouse, c' étoit pour faire ensuite la comparaison de ses charmes avec ceux que je venois d' admirer. Telle étoit, disois-je, l' ingratitude et parjure Fanny. Telle du moins paroissoit-elle à mes yeux, lorsqu' elle faisoit tout le bonheur de ma vie. Je passai le soir et une partie de la nuit, dans cette espece d' inquietude. Cependant le ciel m' est trop témoin, que loin de se défier de ce qui naissoit insensiblement dans mon coeur, il ne me vint pas même à l' esprit que j' eusse la moindre trahison à craindre du côté de mes passions. On sait de quelle maniere je les avois réglées jusqu' alors. Je n' avois eu proprement que la douleur à combattre. L' amour ne m' avoit jamais rien inspiré que d' innocent. Je dois le confesser, j' étois sans crainte et sans précaution, parce que j' ignorois ce que

p273

c' étoit que le péril. Aussi m' arriva-t-il
d' y succomber presque sans défense ;
et ce qu' il y a d' étrange, c' est que ma
raison fut séduite aussi-tôt que mes sens.
Je déroberois sans doute à mes lecteurs
cette honteuse partie de mon histoire,
si j' avois la gloire pour but en écrivant.
Mais ce n' est point mon éloge que j' ai
promis, c' est le récit sincere de mes malheurs
et de mes foiblesses.
En m' éveillant, je me trouvai l' imagination
si remplie de Mademoiselle De
R que je ne fus plus capable de m' occuper
d' autre chose. L' amour, car c' étoit
lui-même, me fit sentir les plus charmantes
émotions ; et soit par un effet
des songes qui m' avoient fait illusion
pendant le sommeil, soit par la nature
même de cette passion, je me levai avec
un mouvement de joye que je n' avois
connu que dans les plus heureux momens
de ma vie. Je ne laissai pas de faire
quelques réflexions sur ce changement.
Comme je ne cherchois point à me tromper,
il me fut aisé d' en découvrir la cause.
J' aime, cela est sûr. Mais, ajoûtai-je
aussi-tôt, pour prévenir le reproche que
j' appréhendois de ma raison, est-ce un
crime que d' aimer ? J' ai reconnu mille
fois, que l' amour est une passion innocente.

p274

Je l' ai crû non-seulement légitime,
mais nécessaire à mon bonheur,
dans le tems où je faisois mon étude de
la vertu et de la sagesse. Comment cesseroit-elle
de l' être, lorsqu' elle peut
servir à rendre la joie et la paix à mon
ame ? Non, le remede de mes douleurs
est trouvé. Le voilà. C' est l' amour. J' en
ressens déjà l' effet. Le bon j pensoit
plus juste que je ne me l' étois imaginé.
Il connoissoit mieux que moi mon propre
coeur.
Ce raisonnement me paroissoit si solide
et si clair, qu' il ne se présentoit rien
que j' y pusse opposer. J' oubliai même
pendant quelque tems que je fusse engagé
par des liens qui ne me permettoient
point d' en former d' autres ; et
lorsque cette pensée vint s' offrir à mon

esprit, je la regardai comme une foible
et légère objection. Je la détruisis si facilement,
qu' il sembloit que mon coeur
eût déjà préparé sa réponse. Oui, disois-je ;
je suis lié par les sermens du mariage ;
mais il n' est question ici que de l' amour.
Mon épouse m' a trahi. Il est certain que
je ne lui dois plus rien. L' ingrâte ! Ne
l' adorois-je pas ? Ne l' aurois-je pas aimée
constamment ? Hélas ! Je la préférerois
encore à l' empire du monde, s' il étoit

p275

possible qu' elle retrouvât son innocence.
Mais ma honte et sa perfidie
sont certaines. Condamnera-t-on les
efforts que je veux faire pour l' oublier ?
Voyons, continuai-je, c' est une difficulté
à terminer en un moment. Je ne
puis rompre les engagemens que j' ai
avec mon épouse, et je n' en ai pas même
le dessein. C' est une chaîne fatale,
qu' il faut porter toute ma vie. Mais je
dois la mépriser ; c' est une foiblesse honteuse,
d' avoir douté long-tems si je l' aimois
encore. Cependant, il faut que
mon coeur aime quelque chose. Le ciel
ne m' avertit pas inutilement, que toutes
mes douleurs peuvent finir par l' amour.
Je puis donc suivre le penchant
qui m' entraîne vers Mademoiselle De
R. Il est vrai que je n' ai rien à me proposer
au-delà du simple plaisir que je
puis trouver à le suivre. Mais qu' ai-je
jamais cherché dans l' amour ? Est-ce le
plaisir des sens ? Il abaisse l' homme au
rang des bêtes. Non, c' est la douce
union de deux coeurs qui s' accordent
dans tous leurs sentimens ; c' est le goût
du mérite, c' est le charme inexprimable
de la tendresse, c' est tout ce qu' il ne
m' est plus permis d' attendre de mon infidelle
épouse, et que je puis chercher

p276

dans une autre, sans me rendre coupable
d' infidélité comme elle : car cette

espece de lien se peut rompre ; ce n' est point sur cette délicate partie de l' amour que tombent les sermens du mariage. Le coeur devient libre, quand on lui manque de foi. Le corps seul demeure lié par les promesses de la bouche. Or si je n' ai plus d' autre chaîne, je consens volontiers à ne la briser jamais. Je m' agitai beaucoup tout le matin, par quantité d' autres réflexions. Mais il paroîtra surprenant qu' elles tendissent toutes à justifier ma nouvelle passion. Je n' en fis pas une seule pour la combattre : c' étoit un torrent qui m' entraînoit, et qui forçoit toutes mes idées à suivre son cours. Après midi l' on vint m' annoncer la visite de Monsieur De R j' allai le recevoir avec empressement. On ne m' avoit pas dit qu' il fût accompagné de son épouse et de sa fille. Mon coeur s' ouvrit véritablement à la joie, lorsque je vis paroître celle qui s' en étoit rendue la maitresse. Je les comblai tous trois de civilités. Nous nous ouvrîmes beaucoup plus dans cet entretien, que nous n' avons fait la premiere fois. Monsieur De R me demanda mon amitié, avec autant d' ardeur que je désirois la sienne.

p277

Je la lui promis ; et pour la serrer d' avantage, j' engageai ma belle-soeur et ma niece à former aussi quelque liaison avec son épouse et sa fille. Nous parlâmes beaucoup du j et du zele avec lequel il s' employoit à la conversation des hérétiques. Monsieur De R qui commençoit à me connoître assez pour s' assurer qui ne risquoit rien à me faire une confidence, me confessa naturellement qu' il étoit fort importuné de ses visites et de ses instructions. Je ne sais, me dit-il, à quoi toute cette scene aboutira. La prudence m' oblige à le souffrir chez moi, parce que j' en ai reçu l' ordre du roi, qui veut absolument que je l' écoute. Je lui prête mon attention à regret, car je suis attaché sincérement à ma religion ; mais il se rend si incommode et si pressant, que j' ignore jusqu' à quel point ma patience pourra s' étendre.

D' un autre côté, j' ai mille ménagemens
à garder. Mes emplois, et
mon bien même dépendent peut-être
du témoignage qu' il rendra de ma conduite.
Le roi paroît moins bien intentionné
que jamais pour les protestans. On
entend parler tous les jours de quelque
nouvelle violence. La chambre de l' édit
vient d' être supprimée à Rouen ; et l' on

p278

ne nous menace de rien moins que de
l' abolition de tous nos privilèges. Pour
combler nos maux, ajouta-t-il, on assure
que M De Turenne pense à se faire
catholique. Il ne faut point douter que
le zèle du roi ne s' anime par un si grand
exemple, et qu' il ne s' en autorise à
nous traiter encore avec moins d' indulgence.
Mon embarras est extrême.

J' aurai peine à ménager ensemble les
intérêts de ma fortune, et ceux de ma
conscience. Je lui répondis que je concevois
tout le péril de sa situation ; et
pour lui confirmer que ses craintes n' étoient
pas tout-à-fait vaines, je lui fis
l' histoire de mon aventure d' Angers. Si
l' on garde si peu de mesures avec un
étranger, il y a apparence, lui dis-je,
qu' on ménagera beaucoup moins les
sujets du roi. Je n' aurois pas tardé
long-tems à quitter le royaume après
une scene si désagréable, si je n' y eusse
été retenu par les bontés de madame, et
par des assurances de protection, de la
bouche même de sa majesté. Mais vous,
qui vous empêche de vous mettre à
couvert de la violence, en passant dans
quelque état voisin ? L' Angleterre et la
Hollande ne vous offrent-elles pas un
asyle ? Cela est moins aisé, répartit-il,

p279

que vous ne vous l' imaginez. Le chemin
n' est pas libre. D' ailleurs, puis-je quitter
le royaume sans un sou, et m' aller
exposer avec ma famille à toutes les

extrémités de la misere ? Je suis ici trop observé, pour vendre mon bien secrettement. J' ai autant d' espions de ma conduite, que j' ai d' amis et de domestiques. Nous entrâmes ainsi dans mille détails de confiance et d' amitié : ce qui n' empêcha point que je n' eusse un oeil toujours ouvert pour observer jusqu' aux moindres mouvemens de sa fille, et pour achever de me perdre par cette dangereuse vue.

On sait quelle différence un peu de familiarité met dans les manieres, et dans le tour d' une conversation. Nous arrivâmes à ce degré presque tout d' un coup. Les quatres dames, paroissant se régler sur l' air ouvert qu' elles voyoient sur le visage de Monsieur De R et sur le mien, ne tarderent point à prendre entre elles le ton qu' on prend quand on s' aime. Ce fut là que je recommençai à admirer les charmes de l' aimable Cécile : tel étoit le nom que je lui entendis donner par sa mere. Quoique sa douceur et sa modestie ne l' abandonnassent point, je reconnus sans peine

p280

que le fond de son humeur étoit la gaieté et l' enjouement, et par un effet qui n' est propre qu' à l' amour, je ne trouvai plus rien de si charmant que ce caractere, moi qui n' avois eu de goût jusqu' alors que pour les manieres graves et sérieuses. Un sourire, un mot badin qui partoît d' elle, m' excitoit moi-même à la joye. Il me sembloit en la voyant, que mon sang circulât avec plus de liberté, que ma respiration fût plus facile, et qu' il y eût dans toutes les parties de mon corps une légereté que je n' avois pas même sentie dans ma premiere jeunesse.

Avec cela, je ne sentis nul desir de lui exprimer ce que je pensois d' elle, autrement que par des civilités générales. Je ne sais si elle avoit assez d' expérience pour entrer dans le sens de mes regards et de mon admiration. Pour moi, je n' en avois pas assez, dans ce qu' on appelle galanterie, pour former méthodiquement

le dessein de lui plaire. J' aimais,
je le sentois avec complaisance ;
tel étoit peut-être le seul fruit que
j' eusse pensé à retirer de ma passion.
J' eusse cherché sans doute le plaisir de la
voir et de l' entretenir souvent ; mais il
n' est pas certain que j' eusse jamais pris

p281

la liberté d' ouvrir la bouche pour prononcer
devant elle le nom d' amour. Ce
que je dis est si sincere, que malgré l' espece
d' approbation que j' avois déjà donnée
à mes sentimens, je ne laissai point
d' en faire un nouvel examen après son
départ. Je calculai, en quelque sorte, ce
que j' étois résolu d' accorder à mon coeur.
J' irai, disois je, de deux jours l' un, chez
Monsieur De R. J' y passerai une partie
de l' après-midi. J' y aurai la douceur de
voir la charmante Cécile, d' y être auprès
d' elle, et de l' entendre. Je recueillerai
de sa vue et de son entretien de quoi
m' occuper agréablement le jour que je
passerai sans elle. Telle étoit encore
l' innocence de mes vues. En un mot,
je ne me livrois si volontairement à
l' amour, que pour le nourrir au fond
de mon coeur, et lui faire prendre la
place de ma tristesse. Mais comme il y
étoit entré sans mon aveu, et que je
n' avois commencé à raisonner si favorablement
pour lui que depuis qu' il en
étoit le maître, j' aurois dû reconnoître
au changement de mes idées, que j' étois
déjà sa dupe, et qu' il ne manqueroit
point de me causer encore plus d' une
illusion. Quoiqu' il en soit, j' ignore de
quoi il m' eût rendu capable, si je n' eusse

p282

suiwi que ses impressions, ou mes propres
mouvemens ; et j' ai cette consolation
dans ma honte, qu' il en retombe une
partie sur les conseils d' un autre.
Le j revint le soir dans le dessein de
passer la nuit chez moi. J' étois si content

des événemens du jour, et mon humeur se trouvoit si changée, que j' avois révoqué à ma porte l' ordre que j' y avois donné la veille. Il fut reçu honnêtement ; et je le vis entrer avec plaisir. Vous me trouverez, lui dis-je, tout différent de ce que j' étois hier. La joie qu' il en eut fit qu' il m' interrompit aussi-tôt. Je le vois à votre visage, me répondit-il, et j' en bénis le ciel. Je me flatte que mes livres et mes conseils y ont contribué de quelque chose. Vos livres ? Repris-je naturellement, point du tout ; ils m' ont si peu satisfait, que j' en ai abandonné la lecture. Mais si vous appelez l' inclination, que j' ai pour Cécile De R un effet de vos conseils, j' avoue que je vous ai obligation, et que j' en ai déjà tiré beaucoup de fruit. Je m' étendis alors sur les belles qualités de cette jeune personne, avec le plaisir qu' on sent à parler de ce qu' on aime ; et regardant le j comme une espèce de confident, je lui laissai voir à découvert

p283

tout ce qui se passoit au fond de mon coeur. Après m' avoir écouté d' un air qui marquoit sa satisfaction, il me dit qu' il croyoit désormais ma guérison certaine ; qu' il n' avoit jamais douté du succès de la méthode qu' il m' avoit proposée ; qu' il eût été à désirer que je l' eusse exécutée dans toutes ses parties, que les fruits en eussent été plus parfaits ; que la religion sur-tout m' eut été d' un usage qui eût passé mes espérances et mon imagination... je l' interrompis à mon tour, pour lui dire que ce n' étoit point ma faute, si je n' avois pas goûté ce qu' il m' avoit offert sous le nom de religion ; que j' en avois lû quelque chose, et que je n' y avois rien trouvé dont mon esprit eût été satisfait. Il me fit là-dessus une réponse, qui ne me parût point alors si plaisante qu' elle m' a semblé depuis. Je conçois, me dit-il, ce qui vous rebute dans le petit ouvrage que je vous ai mis entre les mains. Vous vous plaisez à raisonner. Il vous faut des preuves et des démonstrations. Mais savez vous que c' est

prendre une mauvaise voie pour arriver à quelque chose de certain en matière de religion ? Les plus grands esprits ne sont pas communément les meilleurs chrétiens. La foi demande de la simplicité et

p284

de la soumission. écoutez, ajouta-t-il, je veux vous communiquer une réflexion que j' ai faite mille fois. Loin qu' un homme d' esprit doive se plaindre de ce que nous ne lui demandons que de la docilité, et que nous ne laissons rien à faire à sa raison, il devrait regarder notre méthode comme un avantage infini. En le délivrant de l' embarras de l' examen, elle lui laisse tout son loisir et toute sa liberté pour s' appliquer à des objets agréables. Si la connoissance de la religion ne pouvoit s' acquérir qu' à force de raisonner, l' importance de la matière demanderoit qu' on fût occupé de ce soin pendant toute la vie, et quelle triste occupation ne seroit-ce pas, que de pâler continuellement sur la bible et sur quantité de livres obscurs ? Voyez, tout ce qui est nécessaire pour le salut est renfermé dans le livret que je vous ai donné. Un quart-d' heure de lecture en fait l' affaire. Avec cela vous entrez dans tous les droits de la religion ; vous en avez les grandes espérances, les motifs, les consolations : et vous avez ensuite tout votre temps de reste, pour vous livrer aux occupations les plus charmantes, et pour jouir honnêtement des plaisirs de la vie. Que pensez-vous de ma réflexion ? Je me

p285

contentai de lui dire, qu' il seroit trop long de l' examiner ; mais que de la manière dont j' étois fait, il ne dépendoit point de moi de croire ou de ne pas croire, et qu' il falloit que le consentement de ma raison fût emporté par des preuves. Eh bien, reprit-il, ce n' est pas ce qui nous manque ; et je vous en promets

qui vous satisferont. Mais cela ne presse point. Le principal étoit de guérir votre tristesse, et je suis ravi du moins que vous vous trouviez bien d' un des quatre moyens que je vous avois proposés. Il me demanda ensuite, si je ne lui permettois pas d' apprendre à madame le succès de ses soins. Je n' eus pas de peine à reconnoître qu' il entroit plus de vanité, que de véritable zèle, dans l' entreprise qu' il avoit formée de me guérir, et que son but étoit de s' en faire un mérite auprès de madame. Je consens, lui dis-je, que vous appreniez à la princesse que je me trouve beaucoup plus tranquile, et que je dois, si vous voulez, ce changement à vos bons offices. Je lui rendrai moi-même ce témoignage. Mais je ne veux point absolument qu' elle sache que l' amour y entre pour quelque chose. Il me promit une parfaite discrétion. Et comme je

p286

ne lui apportai point d' autre raison pour l' engager au silence, que l' incertitude où j' étois encore, si le changement que j' éprouvois seroit de longue durée, il me donna agréablement sa parole qu' il le feroit, et qu' il sauroit perfectionner son ouvrage. Il ne s' y employa qu' avec trop d' ardeur ; et ce qu' il se proposoit comme la perfection de son entreprise, devint bien funeste à l' aimable Cécile et à moi-même. Dans la satisfaction qu' il eut de voir les commencemens répondre si bien à ses espérances, il ne se donna point la patience de demeurer la nuit chez moi, selon le dessein qu' il avoit en arrivant. Il me quitta pour l' aller passer chez Monsieur De R et sans s' expliquer sur les raisons de son départ, il m' assûra seulement, qu' il continueroit de travailler plus efficacement que je ne pensois à me rendre service. Je le pressai en vain de m' en apprendre davantage. Comptez, me dit-il en me quittant, sur mon zèle et sur ma discrétion. Le voyant partir avec cet air d' empressement, je me souvins de ce que j' avois

entendu dire à madame, que tous les gens de son espèce étoient un peu comédiens. Il alla effectivement chez Monsieur

p287

De R. Son projet, comme je le sçus peu après, étoit de me servir de Mercure, et de disposer le coeur de Cécile à m' aimer. Il s' y prit avec une adresse merveilleuse ; car il étoit bien plus entendu à conduire une intrigue, qu' à traiter solidement un point de religion. On sait avec quelle facilité une fille de seize ans se laisse séduire, lorsqu' on lui fait envisager les douceurs de l' amour, sur-tout si c' est une personne qu' elle respecte, et dont les conseils lui font faire la moitié du chemin ; la nature ne tarde guères à faire le reste. Je fus surpris moi-même de trouver dès le lendemain dans Cécile des dispositions que mes soins n' avoient pas fait naître, et qui prévenoient même mes desirs. Je ne manquai point d' aller l' après-midi chez elle. Je la rencontrai dans les avenues de sa maison, où elle se promenoit seule avec le j. Il est vrai que c' étoit vis-à-vis des fenêtres du logis ; mais je ne laissai pas d' admirer l' empire que cet étrange homme avoit pris sur Monsieur et Madame De R car je ne pouvois douter qu' ils ne vissent à regret leur fille entre ses mains, et que ce ne fût la crainte qui les forcât à cette complaisance politique.

p288

Aussi-tôt que j' eus apperçu Mademoiselle Cécile, je descendis de mon carrosse pour l' aborder. Comme je n' avois pas compris le sens des dernières promesses du j' étois fort éloigné d' avoir le moindre soupçon du sujet de leur entretien. Cependant la rougeur dont je remarquai que le visage de cette belle personne se couvrit à mon approche et l' air timide avec lequel elle tint les yeux

baissés, me firent juger qu' elle étoit occupée du moins de quelque chose d' intéressant. J' allois lui faire des excuses de la liberté que je prenois d' interrompre sa conversation par ma présence. Le j me prévint. C' est de vous, monsieur, me dit-il, que j' avois l' honneur d' entretenir Mademoiselle Cecile. J' ai cru lui rendre service en lui faisant connoître votre mérite, et une partie des sentimens que vous avez pour elle. Je vous assûre que son coeur n' est pas capable d' ingratitude. Quoique je n' eusse point entendu ce compliment sans trouble, je me hâtai de répondre ; que j' avois effectivement pour cette charmante demoiselle les plus parfaits sentimens de l' estime et de l' admiration, et que je me croyois trop heureux de pouvoir lui en marquer la sincérité par mes services. Je suis allé

p289

plus loin que vous, reprit le j j' ai trahi votre secret, et je lui ai promis de votre part quelque chose de plus que de l' estime. Une déclaration si nette augmenta la rougeur de Cécile, et me mit moi-même dans un extrême embarras. Mes réponses furent néanmoins aussi tendres que respectueuses. J' aimois avec ardeur. Je trouvai une douceur infinie à le dire ; et n' ayant pû prévoir l' occasion que j' en avois, mon esprit et ma raison eurent moins de part que mon coeur à ce court entretien. L' arrivée de M De R qui étoit sorti pour me joindre aussi-tôt qu' il avoit vû paroître mon carosse, ne laissa point à sa fille le tems de s' expliquer. Elle se remit de sa rougeur en voyant son pere, nous entrâmes ensemble dans la maison. Quand il m' eût été moins difficile de trouver le moyen de lui parler en particulier, je ne sçais si j' eusse pensé à le chercher dans l' émotion où je continuai d' être pendant tout l' après-midi. à peine eus-je le pouvoir de me rendre maître de mon attention, pour entendre M De R et pour lui répondre. Le j me regardoit quelquefois en souriant, comme s' il se fût applaudi du service qu' il

venoit de me rendre. Pour Cecile, je

p290

jugeois par son silence et sa timidité, que son embarras étoit à peu-près égal au mien. Elle paroissoit rêveuse. Je remarquai qu' elle portoit souvent la main au front, comme pour cacher ses yeux ; mais ses doigts s' entr' ouvroient et laissoient passer ses regards. Elle les fixoit sur moi avec langueur, et lorsqu' elle appercevoit que les miens se tournoient sur elle, je voyois ses doigts se fermer aussi-tôt pour me dérober un spectacle si charmant. Mon émotion redoubloit. Plus j' étois simple et naturel dans mes mouvemens, plus j' avois de facilité à comprendre ce tendre langage qui étoit dicté par la nature même, et plus je devois par conséquent y être sensible. Cependant le plaisir que j' avois goûté ce jour-là chez M De R n' empêcha point que la démarche du j ne me parut fort extraordinaire. Je le priai en sortant de venir passer la nuit chez moi, et je lui demandai quelque explication sur sa conduite. Il ne m' en donna point d' autre, que le désir qu' il avoit de me rendre tranquile et heureux. Il ajoûta que me connoissant plein d' honneur et de raison, il n' appréhendoit point que j' usasse mal de la victoire qu' il m' avoit fait obtenir sur le coeur

p291

de Mademoiselle Cécile : car elle vous aime déjà ; me dit-il, je lui ai fait de vous un portrait si aimable, et je vous ai représenté si tendre et si passionné pour elle, que j' ai vu son petit coeur s' enflammer peu à peu en m' écoutant. Je crois, ajouta-t-il, en me serrant la main, que c' est un petit trésor que ce coeur-là. Je me contentai de lui répondre froidement, que je lui avois beaucoup d' obligation de son zèle. Quelque vive que fût ma passion, elle ne m' avoit

point encore fait oublier mon devoir ;
et quoique je n' osasse lui découvrir
les raisons que j' avois de me contenir
dans certaines bornes, je me sentois
obligé néanmoins de lui faire entendre
qu' il y en avoit quelques-unes
que je ne voulois point passer. Peut-être
fus-je le jouet de mon coeur, et
ne m' expliquai-je point assez fortement ;
mais il est certain que ses officieuses
inclinations n' en furent pas plus
refroidies, et qu' il continua dans la suite
à me servir avec le même soin auprès
de Mademoiselle De R.
Je vécus pendant quelques mois dans
cette douce yvresse qu' inspire l' amour.
J' étois d' autant plus satisfait de moi-même,
qu' en faisant un examen presque

p292

continuel de toutes mes dispositions,
je n' en découvrois pas une qui
me parût blesser le devoir. Soit illusion,
soit certitude, cette pensée même
servoit presque autant que l' amour à
me rendre tranquile. Il se passoit peu
de jours sans que j' eusse le plaisir de
voir Cécile. Tout ce qu' il y a d' empressé
dans les services, de tendre dans
les manieres, de délicat dans les soins
et dans les petites préférences, je l' employois
sans cesse, autant pour suivre
le penchant de mon coeur, que pour
nourrir dans le sien les sentimens favorables
que je lui connoissois pour moi.
Mais ce qu' on aura peine à croire, et
ce qui me semble surprenant à moi-même,
il ne m' échappa point dans un si
long espace une seule parole, qui marquât
la moindre intelligence entre ma
langue et mes sentimens. Je laissois tout
faire à mes yeux et à mes soins extérieurs.
C' étoit sans doute un effet de
ces principes inviolables de vertu, qui
avoient jetté dès mon enfance des racines
si profondes dans mon ame, qu' ils
y agissoient comme naturellement, et
sans avoir besoin même du secours de
mes réflexions. Il ne m' en coûtoit rien
pour demeurer dans cette réserve. Peut-être

fus-je alors infiniment tendre, sans être accompagné de désirs ni d' espérance. Je ne doute point que Cécile ne fût étonnée de me voir garder un silence si respectueux, après l' explication que le j m' avoit procurée avec elle. Elle voyoit clairement que je l' adorois. Il ne m' étoit pas moins facile de reconnoître qu' elle étoit prévenue d' une inclination violente pour moi. Toute ma conduite devoit lui paroître une énigme très-embarrassante. Je la voyois quelquefois rêver, en tenant ses yeux languissamment attachés sur moi, comme si elle eût cherché à découvrir ce qui lioit ma langue, et ce qui m' empêchoit d' exprimer ce que je trouvois tant de douceur à sentir. Je continuois aussi de faire assiduellement ma cour à madame. Elle ne tarda point à s' appercevoir qu' il s' étoit fait un changement avantageux dans mon humeur. Mais si je lui confessai que je me trouvois l' esprit plus libre et plus tranquile, je lui en cachai la cause avec beaucoup de soin. J' abandonnai volontiers au j la gloire de m' avoir guéri par ses conseils. Cette princesse n' étoit point tellement maitresse de son visage, qu' on ne put voir aisément

qu' elle avoit besoin elle-même de consolation. Elle maigrissoit à vue d' oeil, et l' on remarquoit depuis quelque tems qu' elle avoit perdu une partie de ses charmes et de son enjouement. On se disoit à l' oreille, que c' étoit le dépit et la jalousie qui causoient cette altération. Il est certain qu' elle s' étoit cru aimée du roi ; et ce prince s' étoit peut-être efforcé de l' en persuader. Il l' avoit vue pendant long-tems avec l' assiduité la plus constante. Leurs entretiens se faisoient toujours tête à tête. La médisance n' avoit pas manqué de donner un tour malin à tant d' entrevues secretes. Peut-être que la princesse eût compté

le bruit pour rien, si l' effet eût répondu
à l' opinion du public : mais la vérité
s' étoit éclaircie tout d' un coup par l' événement
le plus imprévu et le plus
mortifiant pour elle. Le roi l' avoit fait
servir d' ombre, pour cacher un autre
amour. Il étoit passionné pour une de
ses filles d' honneur, qui se nommoit
La Valliere . Cette passion s' étoit nourrie
long-tems dans le secret. Mais, soit
par la foiblesse de l' amant, soit par la
vanité et l' ambition de la maîtresse,
elle avoit percé à la fin les voiles du
mystere ; et l' on fut extrêmement surpris

p295

de voir une petite fille, qui étoit à peine
née demoiselle, placée en un moment
à deux doigts du trône. Une scene
si éclatante, et dont le ridicule sembloit
tomber en partie sur madame,
avoit piqué son ressentiment jusqu' à
déranger son humeur et sa santé. D' autres
prétendoient néanmoins, que sa
profonde tristesse venoit des sujets continuels
de mécontentement qu' elle recevoit
de monsieur. Ce prince vivoit
très-mal avec elle. Par le plus bizarre
de tous les caprices, il entretenoit publiquement
plusieurs maitresses, et il
étoit jaloux en même-tems de la fidélité
de son épouse. C' étoit tous les jours
quelque plainte nouvelle ; et souvent
il en venoit à des reproches si amers
et si outrageans, qu' il n' auroit pas traité
un page avec tant de dureté. Ces
sortes de démêlés n' éclatoient guères
au dehors, parce que le respect et l' affection
de tous les domestiques, les
engageoit à la discrétion ; mais je ne
pouvois les ignorer, moi qui étois presque
tous les jours à Saint-Cloud, et qui
y étois moins regardé comme un étranger,
que comme un officier de la maison.
Je me souviens d' une aventure
des plus extraordinaires en ce genre,

p296

et des plus chagrinantes pour cette malheureuse princesse. Il arrivoit souvent à monsieur de marcher à pied dans les rues de Paris, pour aller au logis de quelqu' une de ses maitresses, en sortant de celui d' une autre. Il se déguisoit dans ces occasions sous un habit simple. à peine se faisoit-il suivre quelquefois d' un seul valet de pied. Un jour qu' il passoit ainsi sur le pont-neuf, il fut arrêté par quatre ou cinq bourgeois qui étoient à demi yvres, et qui avoient été conduits dans cet endroit par un motif fort plaisant. En bûvant ensemble, ils étoient venus à parler de manieres extérieures, et de physionomie, l' un d' eux s' étoit fait fort de connoître à la premiere vue, et sur les seules apparences du visage et de la démarche, de quelle profession seroit le premier passant qui s' offreroit dans la rue. Cette proposition avoit paru si singuliere aux autres, qu' ils avoient résolu d' en faire l' épreuve ; et pour en tirer plus de plaisir, en y mêlant l' intérêt, ils étoient convenus entre eux d' une gageûre de quelques pistoles. Au lieu de s' arrêter dans la rue voisine, ils choisirent le pont-neuf, comme le théâtre le plus brillant. Malheureusement

p297

pour madame, ils y arriverent au même moment que monsieur. La chaleur du vin ne leur permit pas de garder beaucoup de mesures. Ils l' arrêterent, sans le reconnoître. Celui qui devoit juger l' ayant considéré un instant, et trouvant sans doute que les traits du visage, que monsieur avoit assez délicats, ne convenoient à aucune profession mécanique, s' écria, pour sortir d' embarras, que ce n' étoit point un homme de métier, mais que c' étoit sûrement un cocu. Les autres trouverent cette idée divertissante, et comme la décision dépendoit du passant, ils le presserent avec mille railleries d' avouer nettement s' il n' étoit pas vrai qu' il fût cocu. Monsieur eut beaucoup de peine

à se tirer de leurs mains. S' étant enfin
sauvé, il fit sur cette aventure des réflexions
plus sérieuses qu' elle ne méritoit.
Il ne put s' imaginer qu' elle lui
fût arrivée par hasard ; et se persuadant
qu' il avoit été reconnu, et que c' étoit
une maniere d' avis qu' on lui avoit donné
sur la conduite de madame, il prit
aussi-tôt le chemin de Saint-Cloud. J' étois
au château, lorsqu' il arriva, je ne
faisois même que sortir du cabinet de
la princesse, que j' avois eu l' honneur

p298

d' entretenir fort long-tems. L' air furieux
avec lequel il entra dans les appartemens,
fit juger à tout le monde
qu' il étoit dans une mortelle colere. On
se retira par respect : mais on ne laissa
point d' entendre une partie de ses
emportemens et de ses injures. Les femmes
de la princesse la trouverent toute
en larmes, après cette conversation
violente qui avoit duré plus d' une heure.
Toute la maison apprit du valet
même, le détail de ce qui s' étoit passé
au pont-neuf ; mais on promit unanimement
de l' ensevelir en silence. J' en
ometts quelques circonstances comiques,
qui ne conviennent point à ma triste
histoire.
Quelle que fût la cause du chagrin
qui dévorait secrettement madame, il
n' eut point le pouvoir de diminuer sa
douceur et sa bonté. Il lui inspira seulement
plus d' amour pour sa solitude
de Saint-Cloud, et plus d' indifférence
pour les plaisirs de la cour. Elle n' alloit
plus à Versailles, à moins que le
devoir ou la bienséance ne l' y obligeassent
indispensablement. Elle n' y demeurait
pas plus longtems que ne le
demandoit le motif qui l' y avoit conduit.
Sa tendresse sembloit s' être augmentée

p299

pour ses domestiques, et pour

toutes les personnes qu' elle honoroit de
son affection. J' en reçus alors mille témoignages
dont le souvenir fait revivre
tous les jours ma reconnoissance.
Le sensible intérêt que je prenois à sa
santé et à son bonheur, m' inspira plusieurs
fois la hardiesse de lui faire connoître
que je m' appercevois de sa tristesse.
Elle ne me répondoit que par
quelques soupirs, qui marquoient un
coeur malade et des plaies profondes.
Mon respect arrêta toujours le désir que
je sentois de la presser davantage. Mais
ne pouvant me rendre aussi utile que
je l' eusse souhaité à la consolation d' une
si grande princesse, je tâchois d' y contribuer
autant qu' il convenoit à la médiocrité
de mes forces et de ma condition.
J' étois auprès d' elle, aussi long-tems
que je croyois le pouvoir sans me
rendre importun. J' allois presque tous
les jours deux fois au château ; et j' y
eusse passé les jours tout entiers, si je
n' eusse été appelé par un intérêt encore
plus pressant à la terre de M De R
pour me soutenir moi-même, par la vue
de la charmante Cécile.
Un jour que j' étois à Saint-Cloud,
un domestique de Monsieur De R

p300

m' apporta un billet de son maître, par lequel
cet honnête gentilhomme me
pressoit de la maniere la plus vive, et
au nom de l' amitié, de me rendre incessamment
chez lui. Surpris de ce stile
extraordinaire, qui sembloit marquer
un péril pressant, je ne perdis pas un
moment pour le satisfaire. Je le trouvai
dans son cabinet, le visage consterné,
et une lettre à la main, qui paroissoit
contenir la cause de sa douleur.
Ah ! Monsieur, me dit-il en m' appercevant,
tout est perdu sans ressource.
Voyez ce qu' on m' écrit, et aidez-moi,
s' il se peut, à sortir d' embarras. Je
lus sa lettre. Elle étoit d' un gentilhomme
protestant de ses amis, qui lui faisoit
la relation de quantité de nouvelles
violences qu' on avoit exercées dans
sa province contre les réformés. Il se

plaignoit en particulier dans les termes
les plus touchans, de ce qu' on lui avoit
enlevé son fils et deux de ses filles, pour
les faire élever dans des lieux qu' il ignoroit.
Il ajoûtoit, que les malheurs qu' on
éprouvoit dans les provinces, se eroient
bien-tôt sentir aux environs même
de la cour et de Paris ; et qu' il étoit
informé de bonne part, que le roi n' attendoit
que l' abjuration de M De Turenne,

p301

pour employer sans distinction
la contrainte à l' égard de tous ceux qui
refuseroient de suivre son exemple ; que
cette cérémonie se devoit faire dans
quelques semaines ; qu' il ne voyoit plus
d' autre parti à choisir pour ceux qui
vouloient demeurer fideles à leur religion,
que d' abandonner promptement
le royaume ; et qu' il lui conseilloit de
prendre des mesures, comme il faisoit
lui-même, pour tirer secretement tout
ce qu' il pourroit de son bien, et qu' il
l' exhortoit sur-tout à mettre de bonne
heure sa fille en sûreté, s' il ne vouloit
être exposé comme lui au chagrin de
la voir arracher d' entre ses bras.
Lorsque j' eus fini cette lecture, M De R
me dit : ce n' est pas tout.
Voici une lettre de M De Turenne,
qui m' est venue par le même ordinaire.
Ayant l' honneur d' être aimé de lui, je
l' ai consulté naturellement sur ma situation,
sans craindre que cette grande
ame prenne droit de son changement
pour user mal de ma confiance. Lisez la
réponse qu' il me fait. Je la lus. M De Turenne
lui marquoit, avec beaucoup
de franchise et d' amitié, les principaux
motifs qui avoient produit sa conversion.
Il l' exhortoit à l' imiter, pour l' intérêt

p302

de son salut, encore plus que pour
celui de sa fortune. Mais s' il s' obstinoit
à demeurer ferme dans sa religion, il

lui conseilloit de passer promptement en Hollande ou en Angleterre, avec tout ce qu' il pourroit recueillir de ses biens, parce qu' il prévoyoit le tems, disoit-il, où quantité de gens le voudroient sans le pouvoir. Je suis dans un trouble incroyable, reprit M De R. Je ne connois personne dans les pays voisins, à qui je puisse m' adresser pour obtenir un asyle. Je ne sais de quelle façon m' y prendre, pour me défaire secretement de mon bien. Je crains à tous momens qu' on ne m' enleve ma fille. Le péril est pressant, et je ne vois point de remede qui puisse être assez prompt, à moins que votre amitié, ajouta-t-il, ne m' ouvre quelque voie qui m' est encore inconnue. Je méditai un moment sur tout ce que je venois de lire et d' entendre. Je ne puis, lui dis-je enfin, vous être aussi utile que je le voudrois, pour vous procurer une retraite en Angleterre ; car je m' imagine que c' est le principal service que vous attendez de moi. Tout anglois que je suis je n' ai pas plus d' habitudes que vous dans ma patrie. Mais

p303

ce que je puis par moi-même, je l' obtiendrai peut-être par le secours de mes amis. Il ne faut rien espérer du côté de Saint-Cloud, pour une entreprise où la religion est mêlée : les courtisans sont de la religion du prince. Mais j' ai un ami qui pourra vous servir s' il le veut, et je compte qu' il le voudra. C' est Mylord Clarendon. Quoiqu' il ait perdu les bonnes graces du roi, il a ses parens et ses liaisons en Angleterre. D' ailleurs étant à Rouen, comme je le sais de lui-même, par une lettre que j' en reçus il y a quelques jours, il peut vous ménager facilement les moyens de passer la mer sur le premier vaisseau qui partira pour Londres. Je lui écrirai par le premier ordinaire. J' accepte vos offres, me répondit M De R. Mais pendant que vous lui écrirez et que vous attendrez sa réponse, on m' enlevera ma fille. Eh bien, repris-je, si vous craignez quelque chose pour elle, vous pouvez

la faire partir d' avance pour Rouen.
Mylord Clarendon la recevra volontiers,
j' en suis sûr ; elle y sera agréablement
avec son épouse, jusqu' à ce
que vous puissiez la rejoindre, après
avoir mis ordre à vos affaires.
Cette ouverture plut extrêmement à

p304

M De R. Il en examina de nouveau
toutes les circonstances, et voici le plan
qu' il forma lui-même pour l' exécution.
Observé comme je suis, me dit-il, je
ne puis faire prendre le chemin de Rouen
à ma fille, sans qu' on s' aperçoive de
son départ, et qu' on m' accuse par conséquent
de l' avoir fait évader. Il faudroit
donner à sa fuite un tour propre
à me justifier, et à écarter tous les soupçons.
Vous pourriez, continua-t-il, la
venir prendre la nuit dans votre carosse,
et la conduire droit à Rouen. Vous profiteriez
de l' obscurité pour lui faire faire
bien du chemin avant le jour, de sorte
qu' on ignorerait absolument quelle route
elle auroit prise. Je ferai semblant le
lendemain d' apprendre son évasion avec
surprise et avec douleur, et je paroîtrai
même persuadé qu' elle s' est laissé enlever
par quelque amant. Si mes surveillans
se défient de la vérité, ils n' en auront
du moins nulle preuve, et ils auront
encore moins de lumieres sur la
retraite que vous voulez bien me procurer.
Il n' y a qu' une difficulté dans ce
projet, ajouta-t-il, c' est pour vous-même,
qui vous exposerez peut-être à
quelque chose de fâcheux, en me rendant
service avec tant de zèle. Je l' assûrai

p305

que cette crainte ne m' arrêtoit pas.
Mon dessein, lui dis-je, n' est pas de
vivre éternellement en France. J' ai même
des affaires qui m' appellent nécessairement
en Angleterre, et je ne me propose
point de demeurer ici long-tems

après vous. Ce qui pourroit m' arriver de plus fâcheux, si l' on venoit à découvrir la part que j' aurois à l' évacion de votre famille, seroit d' être obligé de précipiter aussi mon départ.

Tout étoit sincere dans le discours que je tenois à M De R et j' étois si occupé de l' envie de finir son embarras, que je ne fis pas même attention d' abord à la peine que j' allois me préparer, en contribuant à l' éloignement de Mademoiselle Cécile. Cette réflexion me vint ensuite à l' esprit ; mais je trouvai de quoi la supporter patiemment, dans la pensée que je ne tarderois pas moi-même à passer en Angleterre. Mylord Terwill étoit retourné à Londres. J' étois résolu depuis quelque tems de faire ce voyage, pour terminer tout ce qui regardoit la succession de mes enfans. Je conçus en général, dans le moment même que je parlois à M De R qu' il pourroit m' arriver de prendre cette occasion pour quitter entierement la France, et que

p306

je n' en aurois par conséquent que plus de satisfaction et de liberté auprès de ce que j' aimois, lorsque nous serions tous ensemble dans ma patrie. Je lui promis donc avec beaucoup d' ardeur et de sincérité d' être chez lui avec mon carosse, et un petit nombre de gens de confiance, vers le tems de la nuit où je croirois pouvoir m' approcher de sa maison sans être entendu.

Je le quittai, pour lui laisser le tems de prendre les mesures nécessaires avec son épouse et sa fille, et pour aller prendre aussi les miennes. Madame Lallin, et ma belle-soeur même, ne furent point informées de mon dessein. Elles étoient accoutumées à me voir partir souvent sans les avertir, pour aller soit à Saint-Cloud, soit à Paris, où il m' étoit arrivé quelquefois de passer la nuit. Je ne mis dans ma confiance que Drink, qui étoit devenu l' intendant de mes affaires, mon cocher et deux laquais. J' ordonnai secretement à Drink de partir à cheval avant la nuit, sous le prétexte qu' il

lui plairoit d' inventer, et de se trouver
vers minuit auprès de la maison de M De R.
Pour moi, j' attendis que l' obscurité
fût venue, pour prendre le chemin
de Paris. Je ne suivis cette route

p307

qu' autant qu' il falloit pour donner le
change aux habitans de quelques cabanes
voisines ; et lorsque je crus n' être aperçu
de personne ; je donnai ordre à
mon cocher de s' arrêter dans quelque
endroit écarté, jusqu' au tems dont j' étois
convenu avec M De R.

Je sens trembler ma main, en commençant
le recit d' une des plus funestes
aventures de ma vie. Funeste, je ne dis
point par ses circonstances tragiques,
puisque la violence n' y eut point de
part, et que le triste accident qui vint
à sa suite, ne peut être rapporté qu' au
cours de la nature, ou à des causes qu' il
n' est point au pouvoir des hommes de
prévoir et d' empêcher ; mais par le naufrage
presque entier de mon honneur et
de ma vertu. Il n' y eut qu' un miracle du
ciel, qui pût me sauver si près du précipice.
En vain voudrois-je en attribuer
l' honneur à ma raison ; un lecteur
éclairé sentira bien que je méritois de
périr ; et que sans un secours surnaturel,
la foiblesse qui m' avoit conduit au danger,
ne se seroit point changée en force,
pour empêcher du moins la consommation
de ma ruine.

L' heure de m' approcher de la maison
de M De R étant arrivée, je gagnai

p308

aussi-tôt son avenue, et je trouvai Drink
qui y étoit à m' attendre. Nous n' y fûmes
pas long-tems sans voir paroître
trois personnes qui sortoient sans bruit
de la maison, à la lumiere d' une petite
lanterne, et qui furent à nous en un
instant. C' étoit Monsieur et Madame
De R avec leur fille. Ils me la mirent

entre les mains, après l' avoir embrassée mille fois. Je leur promis de leur donner de mes nouvelles dès que nous serions à Rouen, ce qui ne pouvoit gueres tarder plus long-tems que deux jours, suivant le dessein que j' avois de marcher avec beaucoup de diligence. La crainte d' être apperçus par quelque domestique, rendit nos adieux très-courts. Je ne fis que renouveler à M De R les assurances de la bonté et de la générosité de Mylord Clarendon ; et pour ce qui regardoit les dangers de la route, je lui protestai que ma vie même ne seroit point épargnée pour la sûreté de son aimable fille ; et que de tout côté par conséquent il devoit être sans inquiétude. Nous nous mîmes en chemin aussi-tôt. J' avois eu soin de prendre une bougie allumée dans le carrosse. Cécile gardoit le silence, et paroissoit rêveuse auprès

p309

de moi. Je lui en fis d' abord quelques reproches ; mais malgré tous les tendres sentimens qui s' élevoient dans mon coeur, je ne commençai à l' entretenir que de choses communes et indifférentes. Elle me répondoit de tems en tems par quelques paroles. J' affectois de ne la pas regarder fixement ; ce qui n' empêchoit point que je n' observasse quelquefois la douceur de ses beaux yeux, et que je ne sentisse une émotion extraordinaire, lorsqu' il m' arrivoit de rencontrer ses regards. Je baissois la vue aussi-tôt, et je faisois un effort pour me remettre ; mais j' étois trop proche d' elle, pour résister long-tems au subtil poison qu' elle lançoit par mille endroits tout à la fois dans mon ame. Le son seul de sa voix m' attendrissoit à un point inexprimable. Qu' étoit-ce de la toucher, comme je faisois dans le mouvement continuel du carrosse, de respirer le même air dans le petit espace où nous étions : hélas ! De ne voir et de ne sentir qu' elle ? Tous les feux de l' amour couloient dans mes veines au lieu de sang. L' agitation qu' ils me

causent me rendit capable encore
quelque tems de soutenir la conversation,
mais se consumant, si j' ose parler

p310

ainsi, par leur propre ardeur, ils
se changerent peu à peu dans une langueur
pésante et mélancolique, qui fut
suivie d' une profonde rêverie. Je commençai
à considérer tout autrement que
je n' avois fait jusqu' alors, que celle que
je trouvois tant de douceur à voir et
à entretenir, je la conduisois à Roüen,
pour l' y laisser, et peut être pour ne
la revoir jamais. Je ne l' aurai donc plus
pour charmer mes peines, et pour me
faire passer les plus doux momens de
ma vie ! Toutes mes douleurs vont renaître,
car c' est elle qui les a fait finir.
S' il m' est permis de l' aimer, dois-je
consentir à la perdre ? ô Dieu ! Comment
vivrai-je sans elle, et que vais-je
devenir, quand je ne l' aurai plus ?
En faisant ces réflexions, dans lesquelles
j' étois comme entierement absorbé,
il m' échappoit des soupirs dont je ne
m' appercevois pas. Cécile les entendoit.
Son coeur n' étoit pas moins tendre que
le mien. Elle ne pouvoit douter que ce
ne fût elle qui causât le désordre où elle
me voyoit. Elle eut à combattre sa timidité,
pour me témoigner par quelques
mots la peine qu' elle avoit de ma
tristesse. Mais enfin son inclination l' emporta.
Je ne sais, monsieur, me dit-elle,

p311

ce qui vous a rendu tout d' un coup si
mélancolique. Aurois-je le malheur d' en
être cause ? Cette question, et le ton
de sa voix, me firent tourner la tête
vers elle. Je rencontrai ses yeux, où
je crus lire des marques si tendres d' inquiétude,
qu' elles acheverent de me
perdre. Je pris une de ses mains, sans
faire attention que je la prenois ; et la
serrant entre les miennes : ah ! Cécile,

lui dis-je quel reproche me faites-vous ?
Votre présence ne me causera jamais
que du bonheur et de la joye. Mais que
je crains qu' il n' en soit bien autrement
de votre absence ! Je ne la supporterai
pas longtems sans mourir.
Elle étoit jeune, et sans expérience.
L' amour dans le même moment lui faisoit
sentir, comme à moi, tout ce qu' il
a de plus doux et de plus séduisant.
D' où eût-elle pû tirer des armes pour
se défendre, tandis que je n' en trouvois
moi-même ni dans mon honneur,
ni dans ma raison, et que je ne pensois
pas même les y chercher ? Elle fut charmée
de m' entendre parler pour la première
fois sur un ton qui flattoit tous
ses désirs ; et soit par un mouvement
libre, soit par un transport involontaire,
elle me fit une réponse qui ne

p312

marquoit pas moins de passion que de
simplicité et d' innocence. Si vous regardez,
me dit-elle, mon absence comme
un si grand mal, pourquoi voulez-vous
me quitter ? Quand on aime quelque
chose, il me semble qu' il y a tant
de plaisir à être auprès de ce que l' on
aime ! Mais je ne suis pas sûre que vous
m' aimiez, ajouta-t-elle, en me regardant
timidement, car vous ne me l' avez
jamais dit. Il faut que je fasse l' aveu
de toute ma foiblesse ; cette courte
réponse me fit éprouver ce que je
n' avois point encore senti ; un mouvement
plus vif et plus délicieux mille fois
que tous les plaisirs que j' avois reçus
de l' amour dans l' espace entier de ma
vie. Aujourd' hui que ce souvenir me
fait honte, je cherche en vain dans ce
petit nombre de paroles ce qui put alors
me causer tant d' émotion. étoit-ce leur
ingénuité, qui ne pouvoit marquer
qu' une tendresse extrême dans une jeune
personne, que je connoissois d' ailleurs
pleine d' esprit et de vivacité ? étoit-ce
le son d' une voix charmante, dont
l' impression se joignoit à celle qui étoit
déjà répandue dans tous mes sens ? Ou
plutôt, n' étoit-ce pas uniquement la

disposition de mon coeur, qui se trouvoit

p313

flatté au dernier point par l'assurance
d'être aimé, et qui triomphoit en quelque
sorte de se voir offrir un bonheur
qu'il n'eût peut-être osé désirer.
Quoiqu'il en soit, je ne consultai
plus que lui, pour adresser à Cécile
mille expressions tendres et passionnées.
Elle paroissoit charmée de les entendre.
Bientôt elle me fit connoître qu'elle craignoit
d'être aussi sensible que moi aux
peines de l'absence. Je lui dis que mon
dessein n'étoit pas qu'elles fussent éternelles,
ni même aussi longues qu'elle
sembloit le craindre ; en un mot, que
j'étois résolu de quitter la France avec
son pere, et que nous passerions tous
ensemble en Angleterre. Elle fut fort
satisfaite de cette résolution. Cependant,
en examinant le tems à peu près
où je pourrois la réjoindre, il ne paroissoit
pas vrai-semblable que M De R
pût terminer ses affaires en moins de
deux ou trois mois. Autant de siècles
pour la belle Cécile, et pour moi-même.
Ce fut elle qui m'ouvrit la première,
une voie qu'elle crut propre à les abréger.
Il me semble, me dit-elle, que vous
eussiez pû me faire éviter le voyage de
Rouen, si vous eussiez proposé à mon
pere de me prendre chez vous, pour y

p314

être avec vos dames, jusqu'à ce que ses
affaires fussent terminées. Je pouvois y
vivre avec autant de secret et de sûreté
qu'à Rouen, et nous serions partis tous
en même tems pour l'Angleterre. Quoique
cette pensée ne me fût pas nouvelle,
et que je l'eusse même rejetée, lorsqu'elle
m'étoit venue à l'esprit avant
notre départ, parce qu'il ne m'avoit pas
paru que Cécile pût être mieux cachée
que chez son pere, je la trouvai néanmoins
toute différente, lorsqu'elle me

fut ainsi proposée par elle-même. J' y fis réflexion de nouveau, et si je ne me persuadai pas plus qu' auparavant que ma maison fût pour elle un asyle assuré, je m' imaginai que je pouvois lui en procurer un dans le bâtiment qui étoit au milieu de mon parc, et dans lequel il me seroit facile de la tenir aussi cachée que je le souhaiterois. Je n' ose dire que ce fut la sagesse qui m' inspira cette idée. L' amour, le désir d' être sans cesse auprès de Cécile, furent sans doute les seuls guides de qui je pris conseil. Après avoir eu le pouvoir de se faire écouter, ils eurent bientôt celui de se faire suivre. Je fis part à Cécile de ma réflexion. Elle la trouva admirable. Quel malheur, me dit-elle, que vous n' ayez

p315

point eu cette pensée plutôt ! Mais est-il trop tard, reprit-elle ? Qui nous empêche de retourner ? Mon pere sera charmé de m' avoir si proche de lui. Je pourrai le voir tous les jours. Je ne serai connue que de ceux que vous jugerez à propos de mettre dans le secret. Elle ajouta plusieurs choses que je n' écoutai point, tant j' étois occupé moi-même de cette nouvelle ouverture. J' y trouvois quelque chose de si doux et de si flatteur pour mes inclinations, que j' étois surpris effectivement d' y avoir pensé si tard. Tous les mouvemens de mon coeur me portoient à prendre ce parti, sans délibérer davantage. Cependant, lorsqu' il étoit question de me déterminer, je me sentois comme arrêté par une espece de crainte dont je ne découvrois pas la cause, et ce qui produisoit ma rêverie. Notre carrosse avançoit toujours avec diligence. Cécile me voyant méditer profondément, reprit la parole, pour me dire, qu' il étoit inutile d' aller plus loin, si ce que je lui avois proposé pouvoit s' exécuter. Je fus embarrassé à lui répondre, et sans pouvoir démêler ce qui me rendoit incertain, je lui fis quelques objections contre mes propres desirs. Elle les combattit ; et réfléchissant

sur le désagrément qu' elle alloit avoir de se trouver seule à Rouen parmi des étrangers, elle se plaignit de ce qu' indépendamment même de ma tendresse pour elle, qui devoit me faire souhaiter qu' elle demeurât avec moi, c' étoit lui marquer bien peu de complaisance, que de balancer à lui accorder ce qu' elle désiroit. Je cédaï à ses instances ou plutôt à mon aveugle penchant. Je donnai ordre au cocher de retourner sur ses pas, et de nous conduire à la petite porte de mon parc, par laquelle nous pouvions nous rendre au bâtiment solitaire, sans être apperçus. J' étois charmé de notre retour. Je le témoignai à Cécile, de la maniere la plus tendre. Elle y répondit de même. Cependant, j' étois troublé en même-tems par un sentiment secret, qui sembloit toujours me reprocher cette démarche. Je me persuadai, pour me rendre tranquile, qu' il ne venoit que du péril où Cécile seroit peut-être encore exposée, quelques précautions que je pusse prendre pour la dérober aux yeux de tout le monde. Ce fut pour suivre cette pensée, que je résolus de ne faire connoître le lieu de sa retraite qu' à son pere, et de le laisser même ignorer

à ma belle-soeur et à ma nièce. Et pour donner mieux le change à ceux qui pourroient peut-être apprendre que j' étois sorti de ma maison la nuit même que Mademoiselle De R passeroit pour avoir été enlevée, je pris encore la résolution d' envoyer mon équipage à Paris, aussi-tôt que nous aurions gagné la petite porte du parc, avec ordre de ne revenir que le lendemain au soir. De cette maniere, dis-je à Cécile, quand on me soupçonneroit d' avoir eu quelque part à votre fuite, on ne s' imaginera pas du moins que je vous tienne cachée dans ma maison. Elle approuva beaucoup tout cet arrangement. Je ne sais si parmi mes lecteurs, il

s' en trouvera quelqu' un d' assez clairvoyant
pour pénétrer ici dans les motifs
secrets qui me faisoient agir, et pour y
découvrir ce que j' ignorois alors moi-même,
ou du moins ce qu' une aveugle
et fatale passion m' ôtoit la volonté
d' appercevoir. Je l' ai reconnu depuis,
avec une confusion qui a peut-être
diminué le mérite de mon repentir ;
mais je me sens porté à le confesser ici
par une espece de justice, qui me fait
regarder cette confession comme un
châtiment. Sagesse, étude, vertu, hélas !

p318

De quoi servez-vous pour défendre contre
les plus honteux excès, un coeur qui
s' abandonne à lui-même, et qui perd
le soin de régler ses desirs ? Ma vue
secrette dans toutes les précautions mystérieuses
que je prenois pour cacher
Cécile, cette vue criminelle que l' amour
déguisoit, n' étoit que de m' assurer le
plaisir d' être seul avec elle, et peut-être
de profiter de sa foiblesse pour lui
ravir l' innocence. J' étois bien éloigné
de le reconnoître ; l' on trouvera même,
si l' on y fait attention, que la prudence
eût dû m' inspirer bien d' autres mesures,
si j' en eusse voulu de dessein formé, à
l' innocence de Cécile : car quelle apparence
de pouvoir dérober long-tems
un tel désordre, je ne dis pas seulement
à ma famille, mais à M De R
lui-même et à son épouse ? Je venois
me placer sous leurs yeux. Mais c' est ce
qui prouve encore mieux le terrible
aveuglement des passions. Mon coeur
tendoit sourdement à satisfaire tous ses
desirs : arrêté néanmoins, et comme
effrayé par un reste de vertu et d' honneur,
il eût désavoué cette coupable
intention, si je lui eusse demandé compte
de ses sentimens ; et dans une disposition
si obscure et si équivoque, il

p319

arrivoit que je n' étois capable de prendre, ni de justes mesures pour me conduire avec sagesse, ni des mesures claires et assurées pour me porter ouvertement vers le crime.

Aussi-tôt que nous eûmes gagné la porte de mon parc, je fis partir sur le champ l' équipage pour Paris ; et comme j' avois dessein de rentrer chez moi dans mon carrosse, par la porte ordinaire, je donnai ordre au cocher de m' attendre à son retour de Paris, dans un endroit écarté, où je me proposois de l' aller joindre à pied. Je ne retins que Drink pour me servir. Je le fis marcher avant moi vers le bâtiment du parc, pour y préparer de la lumière. Il est certain que s' il ne se fût rien glissé de criminel dans mes desirs, mon premier soin auroit dû être de faire avertir M De R de notre retour, et du changement de nos résolutions. Mais cette réflexion ne me vint pas même à l' esprit, en arrivant au parc. L' obscurité étoit encore fort épaisse. Mes gens étant partis avec le carrosse, et Drink en chemin vers le bâtiment, je me trouvai seul à marcher doucement avec la maitresse de mon coeur. Rien ne pouvoit marquer mieux sa tendresse pour moi, et la certitude

p320

qu' elle avoit de la mienne, que la tranquillité et la satisfaction avec laquelle elle alloit à mon côté, en s' appuyant sur mon bras. L' amour n' a point d' expressions passionnées, que je ne lui adressasse, et qu' elle ne parut écouter avec plaisir. Nous gagnâmes ainsi le bâtiment. Drink avoit déjà préparé ce qui étoit nécessaire pour nous recevoir. Quoiqu' il n' y eût point de grosses provisions dans cette petite retraite, on y pouvoit trouver en tout tems de quoi servir une légère collation. Elle fut prête en un moment. Voilà, dis-je à la belle Cécile, l' asyle que vous vous êtes choisi. L' empire du monde, si j' en étois le maître, seroit bientôt dans vos belles mains, comme celui de ce petit appartement ; et vous savez bien, ajoûtai-je,

en lui montrant mon cœur, où vous régnerez encore plus souverainement. En effet, j' étois comme enchanté de la voir. L' émotion de la marche, et les aventures de la nuit, lui donnoient un air si fin et si brillant, que je me rassasiois aussi peu d' admiration que d' amour. Elle s' apercevoit avec plaisir de cet effet de ces charmes ; et ses yeux me disoient, qu' elle étoit tendre, autant que les miens lui apprennoient qu' elle

p321

étoit belle. Comme la nuit étoit fort avancée, je crus devoir renvoyer Drink, afin qu' il ne fût aperçu de personne, lorsqu' il sortiroit du parc à cheval. étant parti seul de la maison, il pouvoit y reparoître sans moi. Je lui recommandai de faire semblant d' ignorer si j' étois à Paris où à Saint Cloud ; et je lui donnai ordre d' apporter le matin, au lieu où nous étions, les commodités qui pouvoient être nécessaires à Cécile. Il se retira. Je demurai seul avec cette aimable fille.

Je le répète, ce n' étoit point par un dessein clair et réfléchi de me trouver avec elle, que je m' étois défait ainsi successivement de tous mes domestiques. On voit que leur départ n' étoit pas tout-à-fait sans raison, et que jusques-là tout avoit été conduit fort naturellement. Cependant, il n' est que trop vrai que mon cœur se promettoit quelque chose, à mesure que les témoins de mes actions s' écartoient. Drink n' eut pas plutôt tourné le dos pour sortir de l' appartement, que je me sentis extraordinairement ému. Les regards de Cécile que je rencontrais, et qui s' attachèrent un moment sur les miens, acheverent de mettre tout mon

p322

sang en mouvement. Je baissai les yeux, et je demurai quelque tems sans parler,

comme si je me fusse occupé à admirer ses mains. Mais au fond, je me sentois si troublé, qu' étant dans une espece de contrainte, et ne pouvant y retrouver assez de force pour lever la vue je n' eus point d' autre parti à prendre pour me remettre, que de quitter la table où nous étions encore assis, et de faire quelques tours dans la salle. Cécile gardoit le silence et sembloit attendre comment j' ouvrerois la conversation. Je remarquai qu' elle jettoit quelquefois les yeux sur moi, et qu' elle les baissoit aussi-tôt. Mon embarras ne faisoit qu' augmenter. Mon coeur sembloit se détacher pour aller à elle. J' aurois souhaité d' être à ses genoux ; cependant je n' osois m' y mettre. à peine osois-je m' approcher du côté où elle étoit assise. à la fin, craignant qu' elle ne fut inquiète de me voir dans cet état, je fis un effort pour m' asseoir auprès d' elle. Elle tourna alors la tête vers moi ; et souriant d' un air un peu forcé, elle me demanda doucement, si j' avois quelque sujet de chagrin. Je ne pus me défendre de saisir une de ses mains. Du chagrin,

p323

lui dis-je ? Ah dieux ! Du chagrin, lorsque je vous vois, que je vous adore, que j' ai la douceur de vous le dire, et de croire que vous voulez bien l' entendre. J' oublierois donc auprès de qui j' ai le bonheur d' être, et de qui est cette belle main que je tiens ; j' oublierois tout ce que j' ai désiré et tout ce que j' ai obtenu ! Votre coeur, chere Cécile, n' est-il pas à moi ? Ne me l' avez-vous pas donné ? Si je le possède, puis-je être chagrin ou malheureux, tant que vous ne me le ravirez pas ? Je continuai de lui adresser ainsi mille choses, avec la même ardeur et le même air de passion. L' amour avoit pris le dessus sur ma raison et sur tous mes sens. Elle m' écoutoit. Je lisois sur son visage, qu' elle étoit pénétrée de tendresse et de joie. Je jouissois en quelque sorte de ses plaisirs et des miens. Dans un

moment si tendre, que pouvoit-elle me
refuser ? Nos desirs étoient les mêmes :
le cri de l' honneur et de la vertu n' étoit
plus assez fort pour se faire entendre.
J' imprimois mille baisers ardens sur sa
main, et je ne sentois pas qu' ils fussent
repoussés. Qui pourra se le persuader ? Ce
fut dans cet instant même où son innocence
et la mienne étoient comme expirantes,

p324

que j' apperçus toute la profondeur
du précipice où j' allois tomber ; et
j' ignore encore si ce fut en faveur de
Cécile ou de moi, qu' il plut au ciel de
me secourir par le plus inesperé de tous
les miracles.
Cécile étoit assez passionnée, pour
aller bien loin au-delà de son devoir ;
mais comme elle avoit reçu une éducation
des plus sages, et qu' il étoit impossible,
même à l' amour, d' en effacer
tout d' un coup les traces, elle eut sans
doute besoin, comme moi, de se faire
un peu d' illusion pour calmer les remords
qui pouvoient troubler ses plaisirs. Elle
comprit qu' étant seule avec
moi, il n' y avoit plus de bornes où
notre tendresse pût s' arrêter. Elle-même
peut-être ne s' en proposoit plus. Cependant,
un reste de modestie, qui demandoit
à se couvrir d' un prétexte, fit
qu' elle retira tout d' un coup ses mains
d' entre les miennes. Ciel ! Que fais-je,
me dit-elle ? Et comment suis-je foible
jusqu' à ce point ! Me promettez-vous
du moins de m' épouser ? Cette question,
quoique prononcée d' un air tendre et
languissant, me fit frémir avant même
que d' avoir pensé à ma réponse. Je demeurai
en silence. Elle s' apperçut de mon

p325

embarras. ô Dieu ! S' écria-t-elle en soupirant,
vous balancez ! Mon trouble
augmentoît tellement, que ne pouvant
ni la regarder ni lui répondre, je repris

une de ses mains, que je tâchai de retenir et de serrer malgré elle. Elle la retira, et voyant que je continuois de me taire, quoiqu' elle eût renouvelé sa demande, elle cessa aussi de parler.

Nous demeurâmes ainsi l' un et l' autre dans la situation la plus étrange qui fût jamais. Mille pensées se présenterent à mon esprit en un moment, mais avec tant de confusion, que je n' en pouvois démêler une. Je n' osois même lever les yeux pour les porter sur ceux de Cécile, et pour régler ce que j' avois à lui dire sur ce qu' elle m' y laisseroit appercevoir. Le charme qui m' avoit aveuglé depuis que je l' avois reçûe des mains de son pere, sembloit se rompre. Sans sentir la moindre diminution d' amour, je sentis mourir tous mes desirs. L' honneur et le respect reprirent tout leur empire sur ma passion ; et ce changement m' ayant rendu l' esprit beaucoup plus libre, je fus saisi d' un véritable effroi, en me représentant tout ce qui venoit d' arriver. Ce fut alors que songeant bien moins aux raisons que j' avois de compter sur

p326

la tendresse de Cécile, qu' à la crainte que je conçus tout d' un coup de perdre son estime, je me hazardai à tourner la vûe sur elle, pour découvrir quelque chose de ses sentimens. Elle me parut d' une tristesse extrême ; et quoiqu' elle eût les yeux fermés, et qu' elle tînt la tête panchée sur le dos de sa chaise, je crus remarquer quelques larmes qui couloient le long de ses joues. Je ne résistai point à ce spectacle. Mon premier mouvement fut de me jeter à ses genoux. J' ignore quel tour l' amour eût fait prendre à mes expressions : mais la triste Cécile me prévint. Ah ! Laissez-moi, s' écria-t-elle, en tournant la tête pour éviter mes regards ; je ne dois plus vous voir ni vous entendre ; vous m' avez trompée. Hélas ! Il ne vous en coûtoit guères, ajoûta-t-elle, en redoublant ses pleurs : je suis une malheureuse, qui devrois mourir de honte. Ce reproche me pénétra jusqu' au fond du coeur. Je

lui jurai avec les sermens les plus saints,
que rien n' étoit si tendre et si sincere
que mon amour, et je priai le ciel de
me punir, si j' avois jamais eu dessein
de la tromper. Ces assurances parurent la
rendre plus tranquile. Elle me demanda
avec beaucoup de douceur, pourquoi je

p327

refusois donc de l' épouser, et si j' avois
eu quelqu' autre vûe, lorsque je lui avois
fait entendre que je l' aimois. Elle me dit
que son pere même, qui s' étoit apperçu
depuis long-tems que j' avois de l' inclination
pour elle, étoit persuadé que je
la lui demanderois pour épouse ; qu' il
s' y attendoit ; que le j' l' en avoit
assûré plus d' une fois ; que c' étoit cette
raison, autant que la confiance qu' il
avoit dans mon amitié et ma probité, qui
l' avoit porté à la remettre avec tant de
confiance entre mes mains ; qu' il lui
avoit recommandé avant son départ de
me regarder comme un homme qui
pourroit être un jour son époux, et de
se conduire avec moi d' une maniere qui
pût lui attirer de plus en plus mon
estime ; qu' elle reconnoissoit, à la vérité,
qu' elle avoit mal suivi ce conseil ; que
s' étant laissée persuader trop malheureusement
de ma tendresse, elle n' avoit
point eu la force de me cacher la sienne,
et qu' elle avoit manqué à son devoir,
en me donnant des témoignages trop
libres et trop naturels de ce qu' elle sentoit
pour moi : mais qu' après avoir entendu
parler si avantageusement de mon
caractere par son pere et par le j et
après m' avoir étudié elle-même assez

p328

long-tems pour se croire assûrée de la
bonté et de la droiture de mon coeur,
elle n' auroit jamais cru que je pusse lui
faire un crime de m' aimer trop, et de
me le laisser voir peut-être avec trop de
franchise et de simplicité. Elle ajoûta,

en versant encore quelques larmes, que toute jeune qu' elle étoit, elle ne pouvoit s' y tromper ; et qu' il auroit fallu que je fusse le plus méchant de tous les hommes, si quelque autre raison avoit pû m' arrêter, après avoir commencé d' agir comme j' avois fait avec elle. Ce discours, qu' elle prononça avec une grace admirable, et, ce qui me touchoit encore plus, avec un air d' ingénuité, qui me faisoit assez connoître que ce qu' il y avoit même de fin et d' ingénieux, venoit du fond naturel de son esprit, beaucoup plus que de son expérience et de son adresse, fit sur moi une impression qu' il me seroit impossible de représenter. Soit désespoir de me voir exclus pour jamais de prétendre à la possession d' une personne si charmante, soit honte de l' avoir trompée en effet, par la fausse idée que je lui avois donné lieu de concevoir de mes intentions ; soit raison, soit transport, je ne pus m' empêcher de lui faire le seul aveu,

p329

par lequel je crus pouvoir me justifier. Je n' y arrivai pourtant que par divers détours. Belle Cécile ! Lui dis-je, en embrassant ses genoux, le ciel est témoin qu' il n' y eut jamais de passion si sincère et si parfaite que la mienne. Mon cœur est trop pénétré de vos charmes. Il vous aime plus qu' on n' a jamais aimé. Oh ! Que ne peut-il s' ouvrir devant vous ? Oh ! Charmante Cécile, que vous y verriez d' amour ! Non, non, vous ne pouvez vous y tromper. Il vous adore. Il sent que le bonheur d' être à vous est le bien suprême. Il me feroit préférer la qualité de votre époux à toutes les fortunes du monde... elle m' interrompit, et prenant ces dernières paroles dans le sens favorable à ses desirs, elle me dit, en me tendant la main avec un souris tendre, et un air déjà consolé : que vous êtes cruel, de m' avoir fait payer cette explication si chère ! Sa réponse ne fit qu' augmenter mon transport. Je refusai sa main, et je l' interrompis à mon tour. Laissez-moi, lui dis-je, ne

me regardez plus qu' avec horreur... ou
plutôt, plaignez mon malheureux sort.
Hélas ! Chere Cécile, je ne puis être à
vous. Je suis marié.
L' étonnement où cette déclaration

p330

la jetta, peut mieux s' imaginer que se
décrire. Je la crus prête à tomber évanouïe
entre mes bras. Elle fut quelque
tems à me regarder avec des yeux si
égarés, qu' ils ne signifioient rien ; et
quelque attention que j' apportasse à
l' observer, je ne pus rien conclure de
ses mouvemens ni de ses regards. Enfin,
elle sortit de cette funeste rêverie ; mais
ce fut pour verser deux ruisseaux de
larmes, et pour proférer les plaintes les
plus touchantes. Je fus d' abord épargné.
Elle parut oublier que j' étois toujours
à genoux auprès d' elle ; et sa douleur
se tournant sur elle-même, elle se
reprocha amèrement l' imprudence de
sa conduite. Je suis perdue, s' écria-t-elle
mille fois ; je suis deshonorée sans retour.
Ses pleurs et ses soupirs l' empêchoient
pour un moment de parler ; et
puis elle recommençoit à crier avec
une nouvelle violence, qu' elle étoit une
misérable, qu' elle alloit être la honte
de sa famille, et le joüet de toutes les
personnes de sa connoissance.
Comme je lui avois fait l' aveu de
mon mariage, presque sans réflexion,
et que j' étois moi-même dans un trouble
extraordinaire, je ne sçavois de
quelle maniere je devois me conduire

p331

pour calmer cette premiere furie. Je
ne me serois point attendu d' ailleurs au
cours que je voyois prendre à son ressentiment ;
et si j' eusse cru devoir appréhender
quelque éclat après la confession
que je venois de lui faire, je
me serois imaginé que c' eût été sur moi
que ses premiers transports fussent tombés.

Je la regardois d' un air si consterné,
qu' elle y eut lû ma justification, si
elle eût été capable de faire attention
à quelque chose. Mais de quelque motif
que vînt l' affectation, avec laquelle
elle évitoit de me voir, elle persistoit
constamment à ne pas tourner les yeux
sur moi. Je pris néanmoins la hardiesse
d' ouvrir la bouche, pour lui représenter
que ses plaintes étoient sans fondement,
et qu' il ne lui étoit rien arrivé,
dont elle eût quelque reproche ou
quelque deshonneur à craindre. Elle ne
me laissa point le tems d' achever. Elle
se leva avec plus de promptitude que
je n' en eus pour l' arrêter ; et elle s' éloigna
de moi avec une espèce d' horreur, en me
donnant mille noms durs
et odieux.

Un emportement si vif me faisant
comprendre qu' elle étoit furieusement
irritée, je craignis qu' elle ne sortît malgré

p332

moi de l' appartement, et qu' elle ne
s' égarât dans le parc, où elle pourroit
être apperçue de mes gens. Le jour
commençoit à paroître. J' eusse été au
désespoir qu' une scene si fâcheuse eût
été connue de quelqu' un. J' avois à ménager
tout à la fois son honneur et le
mien. Cette pensée servit à me faire
faire un effort pour rappeler toute la
liberté de ma raison. Je courus à la porte
du bâtiment, avant qu' elle eût pensé
à sortir. Je la fermai avec soin. Je
retournai ensuite vers elle, et quoique
je la visse affecter de se cacher entièrement
le visage lorsque j' approchai, je
m' assis auprès d' elle. Ses larmes continuoient
de couler, mais elle gardoit un
si profond silence, que j' en étois allarmé,
après l' avoir vu dans une si violente
agitation. Cependant lorsque je
l' eus conjuré dans les termes les plus
respectueux, de se donner un moment
la peine de m' entendre, elle consentit
à me prêter quelque attention. Je commençai
par la rassûrer sur son honneur,
auquel elle m' avoit paru sensible. Je lui
fis voir que rien ne nous empêchoit d' exécuter

le plan que nous avons formé
en venant à ma maison. Aussi-tôt que
Drink sera de retour, nous pourrons,

p333

lui dis-je, faire avertir m votre pere
que vous êtes ici, et votre réputation
sera à couvert, dès que vous y serez
avec sa connoissance et son aveu. Bien
plus, continuai-je, je ne veux point
qu' il sache lui-même que j' ai passé une
partie de la nuit seul avec vous. Mon
dessein n' étoit pas de mettre ma belle-soeur
et ma nièce dans notre confidence,
mais je change de sentiment aujourd' hui.
Je leur ferai dire de se rendre
ici, avant même que M De R
soit averti. S' il vient ce matin pour vous
voir, il vous trouvera avec elles ; et ni
lui ni personne n' aura jamais le moindre
soupçon de ce qui s' est passé ici
entre nous. Vous devez donc être tranquile,
ajoutai-je, avec un profond soupir.
Hélas ! Mademoiselle, vous devez
l' être ; votre honneur et votre repos
sont ici en sûreté. Comptez même que
vous y aurez un troisième avantage,
pour lequel vous ne m' avez pas marqué
moins d' empressement ; c' est d' être
délivrée de ma présence, qui vous est
devenue tout d' un coup si odieuse, que
vous m' avez cru digne des noms de scélérat
et de perfide. Le ciel, qui connoit
mon coeur, sait bien que je ne
le méritai jamais. Ce que je mérite effectivement,

p334

c' est le nom du plus malheureux
de tous les hommes. Mais il
ne vous a pas plû de faire la moindre
distinction entre l' infortune et le crime.
Je me tus, après avoir prononcé ces
dernieres paroles du ton le plus triste
et le plus douloureux. Je m' attendois
qu' elle diroit quelques mots pour y répondre.
Elle n' ouvrit la bouche que
pour faire passage à quelques soupirs.

Je vis seulement ses yeux s'attacher deux
ou trois fois sur moi, et se fermer presque
aussi-tôt. Ce silence m'étoit mille
fois plus pernicieux, que ne l'eussent
pû être ses injures et ses outrages. Je
la considérais avec une attention qui renouvelloit
toutes les plaies de mon
coeur, et qui détruisoit ce peu de liberté
que mes efforts venoient de rendre
à ma raison. Loin d'altérer ses charmes,
il sembloit que la douleur et les
larmes n'eussent fait que lui prêter de
nouvelles graces. Je me consumois en
la regardant ; et ma passion, qui s'étoit
accrue à l'excès par tous les incidens
de cette nuit, ne me paroissoit
plus capable ni de bornes ni de mesures.
Je ne fus plus le maître d'un mouvement
qui me fit écrier : ô Dieu !
Faut-il que je sois haï de Cécile ! Méritois-je

p335

sa haine, par la plus forte preuve
que j'aie pû lui donner de mon estime
et de mon amour ? Cette courte
exclamation parut faire plus d'impression
sur elle, que n'avoit fait un plus
long discours. Elle se tourna tout d'un
coup vers moi, et soit qu'elle eût médité
en silence ce qu'elle alloit me dire,
soit qu'elle eût été comme réveillée par
les quatre mots qui m'étoient échappés,
elle me tint ce discours, qui me donna
plus d'admiration que jamais pour les
qualités de son coeur et de son esprit.
Voilà une exclamation bien obscure,
me dit-elle, et qui ne laisse pas de piquer
beaucoup ma curiosité. Elle augmente
l'embarras où j'étois à votre
égard au moment que vous l'avez faite.
Je rappellois, monsieur, tout ce que
j'ai vu de vous, depuis que vous êtes
lié d'amitié avec mon pere ; je le rapprochois
de ce qui est arrivée cette nuit.
Il me semble que j'apperçois dans votre
personne et dans votre conduite les
plus étranges contrariétés ; vous me feriez
plaisir de m'aider à les accorder. Je
ne vous le cacherai pas, continua-t-elle,
avec une apparence de tranquillité
dont je la croyois fort éloignée ; j'ai

pris mon parti par rapport à vous. S' il

p336

est vrai que vous ayez eu dessein de tromper mon pere, par les apparences de l' honneur et de la probité, et moi par celles de la sincérité et de la tendresse, je vois en vous non-seulement un perfide et un scélérat, mais un monstre abominable, avec lequel nous ne devons plus entretenir le moindre commerce. Si vous êtes tel que nous avons cru, comment me le ferez-vous comprendre, lorsque vous me confessez vous-même que vous êtes marié, et que je vous ai vu néanmoins employer les sermens et les protestations les plus saintes, pour me persuader de votre amour ; c' est-à-dire, pour séduire mon innocence, et me faire oublier mon devoir ? Hélas ! Je l' avoue à ma honte, je me livrois au penchant de mon coeur, et je m' applaudissois d' avoir un amant tel que vous. Est il possible que vous soyez un perfide ? Vous paroissiez si aimable et si tendre, ajouta-t-elle, en recommençant à pleurer. Faut-il que je vous haïsse, après vous avoir aimé si long-tems ! Dites-moi donc ce qu' il faut que je pense de vous, car il est impossible que je vive, si vous m' avez voulu tromper. J' ouvris la bouche pour lui répondre. Elle m' interrompit, pour me

p337

dire, que je ne devois point espérer de lui en imposer par des fables ; que si elle avoit été assez simple pour se flatter d' être aimée, parce qu' elle n' avoit eu jusqu' alors nulle raison d' en douter, elle me défioit désormais de lui en faire accroire ; et que mes artifices ne serviroient qu' à redoubler son mépris et sa haine. Si j' étois enchanté de la voir, je l' étois encore plus de l' entendre. Je n' avois jamais eu avec elle de conversation

assez sérieuse, pour connoître tout le fond de son esprit, de sorte que le fruit de cette malheureuse aventure ne pouvoit être que d' augmenter mon désespoir, en me faisant découvrir en elle une infinité de nouveaux charmes, et en m' ôtant l' espérance d' en recueillir même le plaisir innocent de les admirer, qui étoit le seul que je m' étois d' abord proposé. Je ne voyois que trop, que de quelque maniere que je pusse répondre à des interrogations si précises, il ne m' étoit pas possible de me justifier assez pour la satisfaire. Je n' étois pas capable d' ailleurs de chercher des tours spécieux pour la tromper. Il eût fallu pour ma justification, qu' elle eût pû lire dans mon coeur. Elle y eût

p338

vû que s' il m' étoit échappé quelque foiblesse, le fond du moins en étoit droit, et tel sans doute qu' elle sembloit le désirer pour me rendre son estime. Peut-être l' eût elle compris sans cela, si elle eût fait attention que c' étoit volontairement que je lui avois déclaré mon mariage, et dans un moment où elle pouvoit bien juger que je ne lui eusse point fait cet aveu, si j' eusse été aussi méchant qu' elle paroissoit le croire. J' allois la prier de faire cette réflexion, ne voyant rien de plus solide à lui apporter pour ma défense. Mais comme j' avois été extrêmement touché de ce qu' elle m' avoit dit, et que j' avois médité pendant quelque moment ma réponse, elle prit mon silence pour l' embarras d' un homme qui se sent coupable, et qui est confondu par les justes reproches qu' il mérite. Elle se leva dans cette pensée. Je la priai en vain d' arrêter. Son indignation paroissoit dans tous ses mouvemens. Elle me dit qu' elle ne vouloit plus ni commerce avec moi, ni asyle dans ma maison, et qu' elle alloit apprendre à son pere mes noirceurs et mes infamies. Je ne m' arrête à ce détail, que pour montrer par mon exemple, à quel excès

de trouble les passions peuvent nous conduire. Je fus si émû de son action, que la voyant déjà proche de la porte, et moi trop éloigné pour l'empêcher de sortir, je tirai mon épée avec un transport, que toutes mes expressions ne représenteroient jamais, et déchiré encore plus par la crainte de la perdre, que par celle du deshonneur dont elle me menaçoit, je m'écriai que j'allois me percer le coeur, si elle sortoit sans m'entendre. Le ton funeste dont je prononçai ces paroles, lui fit tourner la tête, au moment qu'elle achevoit d'ouvrir la porte. Elle fut si effrayée de ma posture, qu'elle demeura comme immobile à me regarder. Je me jettai à genoux dans le lieu même où j'étois, et tendant les bras vers elle : ô Cécile ! Lui dis-je, écoutez-moi ; je vous conjure de m'écouter. Apprenez l'histoire du plus malheureux homme qui fût jamais. Je suis coupable ; je ne prétends point me justifier : mais je veux exciter votre compassion. Je vous demande en grace de m'entendre un moment, et je meurs si vous me le refusez. Elle étoit trop sensible, pour n'être pas touchée du tour naturel de mes prières. Après avoir balancé quelque tems,

elle repoussa doucement la porte, et elle s'assit sur la chaise la plus voisine. Vous voulez m'effrayer, me dit-elle, et je devrois ne l'être guères, après avoir connu tous vos artifices. Mais voyons ce que vous avez de si important à m'apprendre. Je me rapprochai d'elle ; et l'amour, qui venoit de me rendre comme furieux et insensé, me rendit alors indiscret, en me faisant révéler ce que j'avois résolu de cacher pendant toute ma vie. Hélas ! Lui dis-je, daignez donc m'écouter, et voyez si c'est votre haine que je mérite ! Je commençai par lui apprendre qui j'étois, avec une partie des tristes circonstances

de ma première jeunesse. Je lui racontai ensuite ce qu' on a vu de plus attendrissant jusqu' ici dans mon histoire, pour la conduite au malheureux dénouement de l' infidélité de mon épouse. Quand le sujet eût été moins triste, la disposition où j' étois n' eût pû manquer de rendre ma narration infiniment touchante. Elle m' écouta d' abord avec plus de curiosité que d' émotion ; mais à mesure que les événemens se développoient, je remarquai qu' elle paroissoit s' intéresser et s' attendrir. Elle changeoit quelquefois de couleur. Souvent

p341

elle se remuoit sur sa chaise, comme si elle eût cherché une posture nouvelle, où elle pût trouver encore plus de satisfaction à m' entendre. Je voyois par le mouvement de son sein, que sa respiration étoit agitée, et qu' elle se changeoit quelquefois en soupirs. Ce n' étoit rien néanmoins, en comparaison de ce qu' elle paroissoit sentir, lorsque je lui représentois mes agitations intérieures, et mes combats en faveur de la vertu, ou contre la douleur. Ses yeux s' attachoient alors sur moi ; tous les mouvemens de son ame se peignoient sur son visage ; il sembloit qu' elle éprouvât tout ce que je lui racontois. Enfin, j' arrivai à cette malheureuse partie de mes aventures, à laquelle elle devoit prendre le plus d' intérêt. Je ne lui avois pas déguisé les excellentes qualités de mon épouse, ni la tendresse infinie que j' avois eu pour elle. Ainsi je lui confessai que j' avois senti en la perdant, tout ce que la douleur et le désespoir ont de plus amer. Je lui fis une peinture si vive de l' excès de mes peines, que je vis ses yeux se couvrir de larmes, et quoiqu' elle tâchât de me les cacher, en les essuyant avec soin, il en retomboit

p342

presque aussi-tôt malgré elle. Je finis mon récit. Voilà, lui dis-je, quel a toujours été ce coeur, que vous accusez d'artifice et de perfidie. Je le croyois guéri de l'amour, et en proie pour jamais à la tristesse. Mais de même qu'il n'a pû cesser d'être droit et sincere, il ne sauroit cesser non plus d'être tendre. Je vous ai vu, belle Cécile. J'ai pris plus d'amour dans vos beaux yeux, que je n'en avois jamais senti. Le charme de votre présence a dissipé toutes mes douleurs. Délicieuse passion ! Hélas ! Elle eût suffi pour rendre le reste de ma vie heureux et tranquile. Mes désirs n'alloient pas plus loin. Je n'ai jamais perdu de vue l'obstacle invincible qui doit les arrêter. Vous savez dans quelle retenue je les ai toujours conservé. Mais est-il étonnant que j'aie marqué un peu moins de modération, lorsque j'ai pû joindre au plaisir de vous adorer, celui d'être aimé de vous, de l'apprendre de votre bouche, et d'en recevoir mille tendres assurances ? Ah ! Trouverez-vous des hommes qui soient capables de la perfection de la sagesse, dans l'excès du bonheur ? D'ailleurs, souvenez-vous en : ai-je abusé de vos bontés, jusqu'à mériter

p343

les noms de scélérat et de perfide ? Ai-je balancé à vous découvrir les malheureux liens qui m'empêchoient d'être à vous ? Vous ai-je laissé dans une erreur qui puisse m'être reprochée ? Non, non, j'ai suivi les rigoureuses loix de l'honneur et de la vertu. Je me suis fait une violence qui mérite bien moins votre haine que votre estime et votre compassion. Ma narration avoit duré presque une heure. L'agitation où j'avois été auparavant, et celle même que j'avois sentie dans un discours si long et si passionné, me jetterent dans le dernier épuisement. Cécile s'en aperçut. Elle en témoigna de l'inquiétude ; ce fut la première marque à laquelle je reconnus qu'il s'étoit

fait quelque changement dans ses dispositions.
Je suivis aussi-tôt le conseil
qu' elle me donna, de prendre quelque
chose pour me remettre. Je revins auprès
d' elle, mais le coeur si triste et l' air si
consterné, que je n' avois peut-être jamais
paru plus abattu dans mes plus grands
malheurs. Quoique je sentisse le prix de
l' inquiétude obligeante qu' elle avoit
témoignée, je n' osois encore lever les
yeux sur les siens. J' étois timide et tremblant
aux pieds d' une fille de seize ans,

p344

comme si j' eusse attendu d' elle l' arrêt
qui devoit enfin décider de ma destinée.
Elle avoit trop de pénétration pour
ne pas découvrir à mon air une partie
de ce qui se passoit dans mon ame. Rien
ne se démêle si facilement que les allures
de la sincérité, même sans le secours de
l' expérience. Ma paix étoit déjà faite
avec elle ; et s' il lui restoit quelque autre
sentiment que celui de la joie, je n' en
étois pas plus l' objet quelle-même ; c' est-à-dire,
qu' elle s' affligeoit pour elle et
pour moi de l' impossibilité qu' il y avoit
pour tous deux, d' être jamais l' un à
l' autre. Cependant, elle ne me fit point
connoître ce qu' elle pensoit là-dessus.
Elle se contenta de prendre un visage
plus serein, et de recommencer à m' entretenir
avec sa douceur ordinaire. Elle
me fit diverses questions sur les qualités
de mon épouse, sur la cause de son
inconstance, sur le lieu de sa retraite, et
sur les sentimens que je conservois pour
elle. Toutes mes réponses furent sinceres.
Notre conversation ne roula point
sur autre chose, jusqu' à l' heure que
j' avois marquée à Drink pour revenir.
Ce fut elle-même qui lui ordonna
d' avertir en secret ma belle-soeur et ma
nièce, qu' elle étoit au parc avec moi,

p345

et que nous les y attendions avec impatience.

Elle lui recommanda le silence,
à l'égard de toutes les autres personnes
de ma maison. Vous reviendrez aussi-tôt,
ajôta-t-elle, j' ai quelque chose
de plus à vous ordonner. Drink se tourna
vers moi pour me demander aussi mes
ordres, et voyant que je ne lui en donnois
aucun, il sortit aussi-tôt pour exécuter
ceux de Cécile. Il dut être surpris
de mon silence ; car je ne prononçai pas
un seul mot devant lui. Il sembloit que
tout ce qui venoit d' arriver eût donné
quelque autorité sur moi à Cécile, et
qu' elle eu pris l' air, aussi naturellement
que je prenois celui de la soumission et
de l' obéissance. J' étois debout. Elle me
dit de m' asseoir. Mon chapeau et mon
épée étoient à terre ; elle me dit de les
prendre et de les mettre en ordre, afin
que ma soeur ne pût se défier de rien.
Il est vrai qu' il n' y avoit ni fierté ni
hauteur dans le ton avec lequel elle me
faisoit exécuter ainsi ses volontés. C' étoit
le ton d' une personne qui est sûre d' être
aimée, qui aime encore, et qui n' ose le
dire ; mais qui souhaite qu' on le pense
et qui n' est pas fâchée qu' on l' apperçoive.
Pour moi, j' obéissois par honte, si
j' ose parler ainsi, autant que par ardeur
et par simplicité d' amour. Ma condition

p346

d' homme marié me paroissoit si humiliante,
que je croyois Cécile en droit de
me faire acheter à toutes sortes de prix
le bonheur d' être souffert auprès d' elle.
Elle ne pouvoit me faire porter de chaînes
qui me parussent trop pesantes. Tel
étoit l' excès de ma foiblesse. J' étois le
jouet de l' amour et de mon propre coeur.
Ma belle-soeur et ma nièce étant
arrivées, elles furent fort surprises
d' apprendre de Cécile les raisons qui
l' obligeoient à se venir cacher pour
quelque tems dans mon parc. Elles lui
promirent de lui tenir compagnie sans
cesse, et de ne rien épargner pour lui
faire éviter l' ennui. Nous réglâmes, que
pour tromper mes domestiques, ma
belle-soeur et sa fille feindroient d' avoir
besoin pendant quelque tems de l' air

du parc, et qu' elles feroient transporter un lit dans le bâtiment ; ce qui suffiroit avec celui qui y étoit déjà. Il leur étoit facile de s' y faire apporter leur nourriture, sans donner lieu aux soupçons. Drink, et les deux laquais qui étoient à Paris avec mon équipage, pouvoient être employés seuls à cet office ; et j' étois si accoutumé moi-même à me faire servir à manger dans cet endroit, que cela ne devoit point paroître extraordinaire. Toutes les autres

p347

commodités pouvoient leur être fournies avec la même facilité. Le seul embarras étoit de déguiser long-tems ce mystere à Madame Lallin. Il n' y avoit point de prétexte qui pût dispenser ma belle-soeur de la recevoir lorsqu' elle viendroit la visiter. Nous conclûmes qu' il falloit absolument lui communiquer notre secret. Je n' y trouvois point d' autre difficulté, que la différence des religions, et le scrupule qu' elle pourroit se faire de contribuer à receler une hérétique. Mais je lui crus assez de raison pour prendre la chose dans le meilleur sens. Je ne voyois point d' ailleurs qu' il fût nécessaire de lui apprendre le véritable motif qui faisoit cacher Cécile. Nous résolûmes de lui dire seulement que M De R m' avoit prié de la tenir en secret chez moi, dans la crainte qu' elle ne fût enlevée et de lui faire entendre que la cause de cette crainte n' étoit qu' une intrigue d' amour. On se perd quelquefois à force de précautions. Un aveu sincere nous eût mieux réussi, avec une femme du caractere de Madame Lallin, que le détour et l' artifice ; il l' eût engagé à la discrétion par honneur ; au lieu que n' étant point sur ses gardes, parce qu' on ne lui avoit rien confié sous le secret,

p348

elle fit imprudemment à Cécile plus de mal que nous n' en eussions pû craindre en la mettant tout-à-fait dans notre confiance.

Nous la fîmes venir sur le champ, de peur que le délai ne lui parût couvrir quelque mystere. Elle n' apprit de nous, que ce que nous étions convenus de lui dire. Cécile fit ensuite partir Drink, pour aller informer son pere qu' elle étoit moins éloignée de lui qu' il ne s' imaginoit. Nous attendîmes son retour, avant que de prendre un peu de sommeil. J' en avois besoin plus que personne, dans le désordre où étoient encore tous mes sens. Drink revint. Il nous rapporta que M De R suivant la résolution que nous avions prise ensemble, publioit qu' on lui avoit enlevé sa fille, et qu' il affectoit même de la faire chercher de tout côtés. Il ajoûta, qu' il avoit fort approuvé le changement de notre projet ; et qu' il viendrait me remercier aussi-tôt qu' il le pourroit, de l' amitié que j' avois pour lui et pour Cécile. Cette aimable fille rougit à ce discours, et je fus encore plus déconcerté qu' elle. Heureusement, je m' étois retiré à part avec elle, pour entendre le rapport de Drink. Mais prévoyant que dans la suite j' aurois rarement le bonheur de

p349

l' entretenir en particulier, je me sentis animé par sa rougeur à lui parler avec un peu plus de hardiesse que je n' avois fait une heure auparavant. Sans prononcer le nom d' amour, je la conjurai de se souvenir qu' elle avoit le pouvoir de me rendre content ou malheureux, et que la mort étoit bien moins horrible pour moi que sa haine. Le ton de ma voix étoit aussi triste que mon visage. Elle me regarda quelques momens sans répondre, comme si elle eût balancé à me faire cette faveur. Cependant, je vis tout d' un coup ses yeux s' attendrir ; et je fus surpris que baissant la tête vers moi, elle me dit : pauvre infortuné, que je vous plains ! Elle s' arrêta ensuite un moment : mais je veux vous le dire,

reprit-elle, s' il est vrai que vous m' aimiez,
vous pouviez encore être heureux.
Elle me quitta aussi-tôt, pour rejoindre
les autres dames.
Je ne me trouvai point assez tranquile
pour la suivre. Mon trouble eût
éclaté trop visiblement aux yeux des autres,
je voulois du moins le tenir caché.
Je sortis du bâtiment, comme si je
n' eusse point eu d' autre dessein que de
lui laisser la liberté de se reposer ; et ne
me souciant point d' être apperçu de
mes domestiques, depuis que ma belle-soeur

p350

et Madame Lallin savoient mon
retour, je m' enfonçai dans le parc pour
m' y livrer à mes rêveries. Mes premieres
réflexions ne tomberent point, comme
autrefois, sur les maladies de mon
coeur, ni sur le désordre de ma raison.
Quoique je ne pusse me dérober la vûe
et le sentiment du triste état où j' étois
réduit, j' affectois d' en éloigner mon attention.
Je me défendois même de cette
pensée avec une espece de crainte. Il
sembloit que le remords et la honte tournassent
autour de moi, pour chercher
l' entrée dans mon ame, et que je fisse
des efforts continuels pour les repousser.
Que dirai-je ? Mes maux m' étoient
chers. J' étois parvenu à ce point d' aveuglement,
où l' on craint moins le
poison que le remede.
Ce qui m' occupa donc uniquement
fut l' obscurité des dernieres paroles de
Cécile, et le sens de cette tendre marque
de compassion qu' elle m' avoit donnée
en me quittant. Je m' efforçai en vain
d' y démêler quelque chose. Qu' elle eût
encore de l' inclination pour moi, je ne
pouvois en douter. J' en étois sûr. L' amour
ne se trompe jamais. Mais après
ce qui s' étoit passé la nuit, je ne trouvai
pas la moindre vraisemblance dans
cet espoir de bonheur qu' elle avoit voulu

p351

m' inspirer. Si je l' aimois, je pouvois encore être heureux. Ah ! C' est peu que de l' aimer, disois-je, elle sait bien que je l' adore. Mais si nous avons reconnu qu' il ne convient ni à elle ni à moi de nous rendre heureux aux dépens de la vertu et de l' honneur, quelle voie m' ouvrira-t-elle pour le devenir ? Il n' y en a point. C' est un espoir impossible. Si j' ai quelque bonheur à attendre d' elle, ce ne peut être que celui de la voir et de l' aimer. Bornons-nous-y. Je ne m' en suis pas proposé d' autre. Hélas ! Ajoutai-je, il est vrai que je devois me tenir dans ces bornes ; mais y suis-je encore ? Et si je ne m' en suis que trop écarté, me sera-t-il facile à présent d' y revenir ? En effet, cette malheureuse nuit avoit causé une révolution incroyable dans le fond même de mon caractere. Il faut que le corps ait un étrange pouvoir sur nos ames ! Depuis que j' avois touché les mains de Cécile, que j' avois été seul avec elle, que je m' étois enyvré, pour ainsi dire, de son haleine, et qu' elle m' avoit pénétré de ses regards, je sentois hors de sa présence une vive inquiétude, comme il arrive lorsqu' on se trouve dans un état violent. Je croyois m' appercevoir à tous momens, qu' il me manquoit une partie nécessaire de moi-même. J' étois

p352

porté vers elle par quelque chose de plus fort que les mouvemens de la sympathie, et d' aussi invincible que tout ce qu' on raconte des enchantemens. Sa vue ne pouvoit donc plus être qu' un foible soulagement pour ma passion. Il me falloit, pour être heureux, la posséder comme mon bien et mon trésor. Je ne pouvois l' espérer ; et par conséquent l' amour, sur lequel j' avois formé de si douces espérances de consolation et de bonheur, ne pouvoit servir désormais qu' à me rendre encore plus misérable. Je pris quelques heures de sommeil, après cette inutile méditation. Le soir je me rendis à Saint-Cloud, pour souhaiter un heureux voyage à madame, qui

devoit partir le lendemain avec le roi
et toute la cour. Le prétexte de ce voyage
étoit de visiter les villes frontieres de
Flandre ; mais on prétendoit qu' il cachoit
de plus grands desseins, et que la
résolution de porter la guerre en Hollande,
étoit déjà formée. Il importoit
à la France que l' Angleterre prît parti
pour elle, ou du moins qu' elle demeurât
tranquille, pendant que l' armée
françoise seroit occupée contre les hollandois.
Madame, qui étoit tendrement
aimée du roi Charles, pouvoit réussir
mieux que personne à le mettre dans

p353

ces dispositions ; et l' on sut bien-tôt que
Louis XIV n' avoit point eu d' autre vue
en la pressant de l' accompagner en Flandre.
Elle avoit même promis à ce prince
de passer en Angleterre, pour y conferer
plus facilement avec son frere. Sans
me découvrir le fond de ce projet, elle
me fit entendre qu' elle souhaitoit beaucoup
que le roi lui permit de passer la
mer, et qu' elle en avoit l' espérance. Elle
me demanda ensuite si je voulois être du
voyage. Je me trouvai dans l' embarras.
Je l' eusse souhaité pour l' intérêt de mes
enfans, ne pouvant guere espérer d' occasion
plus favorable pour lever toutes
les difficultés qu' ils pourroient trouver
un jour à rentrer dans leur héritage ;
mais l' on sait par quelle raison j' étois
retenu. Je fus obligé d' apporter à madame
quelques excuses vagues, qu' elle
eut la bonté d' accepter.
En sortant de chez elle, je rendis une
visite à M De R. Je le trouvai chez lui,
et je fûs très-fâché d' y trouver aussi le
j qui étoit venu sur le bruit de l' enlèvement
de sa fille, pour le consoler de
sa perte. Ce zélé consolateur, qui connoissoit
une partie de mes sentimens
pour Cécile, me dit d' abord à l' oreille,
qu' il me croyoit aussi affligé que M De
R et qu' il se proposoit de me rendre

p354

le même office qu' à ce gentilhomme. Je le priai que ce fut du moins un autre jour. Loin de se rebuter de l' air froid avec lequel je lui fis cette priere, il me répondit, qu' il étoit venu de Paris dans le dessein d' aller passer la nuit chez moi, et qu' il s' assûroit que je ne refuserois point de l' y recevoir. Son obstination me chagrina. N' étant nullement disposé à m' ennuyer une partie de la nuit dans sa conversation, et comptant de trouver Cécile et les autres dames en état de me recevoir dans leur appartement à mon retour, je lui fis connoître assez nettement que sa visite me seroit importune ce jour-là. Il étoit fin et clairvoyant. Je n' ai jamais douté qu' il n' eût entrevu dès ce moment une partie des raisons qui lui attiroient mon refus, et que ce ne soit sur ce fondement qu' il trama une détestable intrigue, qui causa la perte de Cécile. Cependant, il continua d' en user avec moi fort civilement. Je le laissai chez M De R à qui je trouvai le moyen de rendre compte, dans un moment d' entretien particulier, de la maniere dont sa fille étoit chez moi, et des mesures que j' avois prises pour l' y tenir secretement.

LIVRE 7

p355

Je passai quelques semaines dans une situation fort agitée, d' esprit et de coeur, telle que je viens de la représenter. Je voyois Cécile plusieurs fois le jour, ou plutôt, j' étois presque incessamment

p356

auprès d' elle. Mais je n' y étois jamais seul. Ses trois compagnes ne la quittoient pas ; son pere même et sa mere la venoient voir si souvent, qu' elle n' avoit

pas un moment de liberté, si cette facilité de la voir et de l' entretenir m' empêchoit de penser à me faire d' autres occupations, parce qu' il m' eût été impossible de me priver volontairement de sa présence, je n' en vivois pas plus tranquile. Mes aveugles desirs continuerent d' exercer leur tyrannie sur mon coeur et sur tous mes sens. Sa vûe ne pouvoit que les augmenter. Les paroles mystérieuses, par lesquelles elle avoit eu comme dessein de me consoler, me rouloient sans cesse dans l' esprit, et j' attendois avec une soumission impatiente qu' il lui plût de m' en découvrir le sens. Ma hardiesse n' alloit point jusqu' à lui faire cette question. Je n' aurois pû d' ailleurs en trouver l' occasion, puisque je n' avois jamais celle de lui parler sans témoins, et que la crainte de lui déplaire me permettoit encore moins de lui écrire. Il n' y avoit qu' une réflexion, qui eût quelquefois la force de diminuer un peu ma peine. Je considérois avec quelle douceur et qu' elle bonté elle me souffroit auprès d' elle, et je me confirmois

p357

de plus en plus dans l' assurance d' être aimé. Or si elle m' aime, disois-je, elle pense à moi, elle continue de me plaindre, elle souhaite que je sois heureux, et s' il dépend d' elle que je le devienne, elle mettra elle-même son bonheur à faire le mien. C' est donc à elle qu' il faut que j' abandonne ce soin, et je dois attendre qu' elle me marque par quelle voie elle croit que cela est possible. Ce raisonnement n' étoit pas de bon sens, il venoit de ma timidité, plus que de mon amour ; car je devois concevoir qu' une fille, de l' esprit de Cécile, avoit fait beaucoup en me laissant quelque espérance, après avoir appris que j' étois engagé dans les liens du mariage. Il étoit ridicule de présumer qu' elle se voulut charger de tout le reste, sans que je parusse y prendre du moins quelque part, par mon zèle et mes instances. Mais il faut que je confesse tout ; et cet aveu servira peut-être à me rétablir un

peu dans l' estime de mes lecteurs. Un reste d' honneur et de vertu se joignoit à ma timidité. Incertain du sens des offres que Cécile m' avoit faites, et ne pouvant leur donner la moindre explication qui me parut raisonnable, je tremblois qu' elles ne renfermassent quelque chose

p358

de contraire aux loix du devoir. L' expérience de la premiere nuit m' avoit appris sa foiblesse et la mienne. Quoiqu' elle fut sortie victorieuse de cette dangéreuse espèce de combat, il est constant que sa vertu avoit été exposée au dernier péril. Il pouvoit se renouveler. Peut-être le souhaitois-je moi-même ; mais ce desir étoit un monstre qui n' osoit se produire, qui ne se nourrissoit que dans les replis les plus ténébreux de mon coeur, et que ma raison eut encore suffi pour étouffer, s' il eut parlé assez haut pour se faire entendre. De toutes ces réflexions on peut conclure, que sans être tout-à-fait criminel, j' étois extrêmement malheureux. Cependant, je ne l' étois pas tant que je ne fusse à la veille de l' être infiniment davantage. Mes lecteurs peuvent se préparer ici à une nouvelle scene d' infortunes, et à de nouveaux sentimens de douleur. Cécile, en me donnant les espérances obscures qui me causoient un si cruel embarras, n' avoit rien avancé qu' elle ne crût pouvoir exécuter. Mais elle avoit besoin pour cela de mon secours, et elle étoit surprise de me voir tant de lenteur à le lui offrir, après la maniere dont elle s' étoit expliquée. Dans

p359

le tems donc que la timidité ou le devoir me contraignoient au silence, elle ne souhaitoit rien avec tant d' ardeur, que de me voir ouvrir la bouche pour lui demander ce qu' elle brûloit d' envie de me dire. Elle se fût même défiée de

la constance de ma tendresse, en me voyant cette espèce de froideur, si elle n' en eût en un témoignage continuel dans l' assiduité de mes soins, et dans l' air passionné qui les accompagnoit toujours.

Pendant ce tems-là le j m' avoit rendu de fréquentes visites. Il n' avoit jamais manqué de me parler de Cécile, et du malheur qui lui étoit arrivé. Il affectoit de paroître persuadé de la vérité de cette aventure, et il s' employoit sérieusement à me consoler, comme s' il m' eût crû pénétré de la plus vive affliction. Mais, outre les conjectures qu' il avoit déjà formées chez M De R il étoit facile à un homme aussi adroit que lui, de démêler dans mes réponses, que je n' étois pas aussi touché de la perte de ma maitresse, qu' il lui sembloit que j' eusse dû l' être avec la tendresse qu' il me connoissoit pour elle. Il se confirmoit ainsi de plus en plus dans la pensée qu' il avoit eue

p360

d' abord, que cet enlevement n' étoit qu' une chimere, inventée pour tromper le public, et pour cacher quelque dessein qu' il ne pénétrait pas encore. Comme sa curiosité et son zèle toujours actif le portoit, quand il étoit chez moi, à observer soigneusement tout ce qui passoit dans ma maison, il ne tarda point à remarquer qu' il s' étoit fait quelque changement dans notre maniere de vivre ordinaire. Quoiqu' il apprît en arrivant que j' étois dans le bâtiment du parc, je ne l' y recevois plus comme autrefois : on venoit m' avertir de son arrivée, et je l' allois joindre à la maison. Les dames ne paroissoient plus devant lui, sur tout ma belle-soeur et ma niece, qui étoient continuellement avec Cécile. Il ne voyoit que Madame Lallin, et il ne la voyoit même que le soir, lorsqu' elle revenoit du parc ; de sorte que dans toutes ses visites il se trouvoit ordinairement seul avec moi. Cette nouvelle conduite, que nous tenions peut-être avec trop peu de précaution,

acheva de lui ouvrir les yeux.
Il ne douta plus, non-seulement que
je n' eusse part à l' enlèvement prétendu
de Mademoiselle De R mais
qu' elle ne fût chez moi, et que toute

p361

cette intrigue ne renfermât un mystere
important.
Il ne lui restoit que de l' approfondir.
Peut-être eut-il d' abord quelque soupçon
de la verité. Mais n' osant rien entreprendre
sans certitude, il prit, pour
s' éclaircir, une voie qui ne pouvoit manquer
de succès. Madame Lallin l' avoit
choisi pour son confesseur. Ce fut d' elle
qu' il crut pouvoir tirer toutes les lumieres
qu' il désiroit. Effectivement,
après l' avoir ménagée de la maniere la
plus adroite, en lui faisant entendre
qu' il avoit à l' entretenir d' une affaire
où le salut éternel de son ame étoit intéressé,
il lui demanda s' il n' étoit pas
vrai que Mademoiselle De R étoit
cachée chez moi, et si la religion n' étoit
pas mêlée dans la comédie que
je jouois avec M De R ? Madame
Lallin, qui ne croyoit pouvoir déguiser
la vérité sans crime à son pere confesseur,
demeura fort embarrassée. J' ai
su depuis d' elle-même que la voyant
dans le doute de ce qu' elle avoit à répondre,
il leva tous ses scrupules par
ce dilême. Ce que vous craignez de
me dire, blesse la religion, ou ne la
blesse point. S' il la blesse, vous ne pouvez
me le cacher, sans vous rendre

p362

digne de l' enfer. S' il ne la blesse pas,
vous assurez la paix de votre conscience,
en vous ouvrant à votre confesseur ;
et vous savez que vous ne courez
aucun risque, puisque cela demeure
caché sous le secret de la confession.
Elle répondit après cela sans balancer
à toutes les questions qu' il lui fit. Quoiqu' elle

ne pût lui apprendre la véritable cause qui retenoit Cécile chez moi, c' étoit la dire assez clairement pour lui, que d' en apporter une aussi peu vraisemblable que la crainte où son pere étoit qu' elle ne lui fût enlevée par un amant. Il connoissoit trop bien l' intérieur de cette famille, pour ignorer que Cécile avoit été élevée dans la retraite, et qu' elle n' avoit point d' autre amant que moi. Mais il comprit que l' enlèvement que son pere craignoit, étoit un ordre du roi pour la faire enfermer et instruire dans un couvent. Il en fut plus sûr encore, lorsque de question en question il eut engagé Madame Lallin à confesser que j' avois dessein de retourner bientôt en Angleterre. Il crut découvrir alors toute la liaison de notre système. Cécile étoit cachée chez moi, c' étoit pour se conserver la liberté de quitter le royaume.

p363

Je devois le quitter aussi, c' étoit pour la conduire à Londres. Notre départ étoit retardé pour quelque tems ; nous attendions que M De R, eût mis ordre à ses affaires, et se fût défait de son bien pour nous accompagner. On ne pouvoit former de conjectures plus justes. Mais cette pénétration ne paroît pas surprenante, si l' on considère qu' en France, dans ce tems-là, l' on n' entendoit parler de tous côtés que de pareils exemples, et qu' il se passoit peu de jours où l' on ne vît quelques familles protestantes prendre le parti de la fuite, pour éviter la persécution qui les menaçoit. Si le j avoit déjà formé quelque projet digne de son zèle, sur les premières lumieres qu' il avoit pû tirer de ma froideur et de mon embarras, lorsque je m' étois rencontré avec lui chez M De R l' éclaircissement qu' il reçut de Madame Lallin le fit agir par un nouveau motif. Peut-être avoit-il eu quelque affection pour moi jusqu' alors ; mais il crut trouver quelque chose de si offensant pour lui dans ma

conduite, qu' il n' écouta plus que le ressentiment de la haine et le désir de se venger. Je ne puis attribuer à une autre

p364

cause les excès auxquels il se porta aussi-tôt. Les ménagemens que M De R gardoit en recevant ses instructions, lui avoient toujours fait espérer qu' il viendroit à bout de le convertir. Il se flattoit encore plus de vaincre Cécile. Le service qu' il m' avoit rendu lui faisoit compter aussi que j' en serois plus disposé à l' écouter, et qu' il pourroit m' amener tôt ou tard à la religion romaine. Trois conquêtes de cette importance eussent flatté extrêmement sa vanité ; car rien n' étoit alors plus à la mode parmi les gens d' église, que la charité, et le zèle pour la conversion de leurs *freres errans* ; c' est le nom qu' ils donnoient aux protestans. De sorte, que n' accusant que moi de lui enlever ses espérances et le fruit de ses peines, en inspirant à M De R le dessein de passer en Angleterre avec sa famille, il résolut de me faire sentir qu' on ne le jouoit pas impunément. Il ne communiqua point ses intentions à Madame Lallin ; mais en sortant de chez moi il se rendit chez m l' archevêque de Paris, à qui le roi avoit accordé une autorité presque absolue sur toutes les affaires ecclésiastiques. Il lui fit de moi le portrait le plus odieux ; il me représenta

p365

comme un émissaire de l' église anglicane, qui n' étoit en France que pour rendre service aux protestans, et pour favoriser leur passage en Angleterre. L' archevêque, qui se nommoit M De Perefice, avoit trop de prudence, pour se livrer aveuglement aux impulsions du zélé j. Cependant cette affaire lui parut assez importante pour n' être pas négligée. Il s' informa

d' autre part qui j' étois, et ce qui me retenoit en France. Il apprit de quelqu' un de mes voisins, qu' à la vérité je ne faisois profession d' aucune religion, mais que je vivois d' une maniere paisible et réglée, et que madame me faisoit l' honneur de me traiter avec une considération particuliere. Ce témoignage lui fit suspendre ses résolutions jusqu' au retour du roi et de madame. Il se contenta de me faire observer par quelques ecclésiastiques de Saint-Cloud, ausquels il donna ordre de lui rendre compte de tout ce qu' ils pourroient découvrir de ma conduite. Cependant le j continua de venir chez moi régulièrement ; et dans les entretiens qu' il avoit avec Madame Lallin, il tiroit d' elle tout ce qui pouvoit contribuer au succès de sa vengeance.

p366

Il n' avoit rien moins proposé à m' l' archevêque, que de me faire renfermer à la bastille, et de mettre Cécile dans un couvent. Il avoit même fait entendre à ce prélat, qu' outre le mal qu' on m' empêcheroit de faire, en m' ôtant la liberté, ce seroit peut-être un excellent moyen de procurer ma conversion ; parce qu' étant passionnément amoureux de Mademoiselle De R j' aurois alors deux motifs pour embrasser la religion romaine ; l' envie de sortir des chaînes de la prison, et l' impatience de revoir une fille que j' adorois. Comme il se croyoit assez assuré de Madame Lallin pour la faire entrer dans ses vues lorsqu' elles seroient colorées du prétexte de la religion, il lui communiqua ce projet. Il entroit pourtant bien moins de confiance que de politique dans cette ouverture. M De Perefice lui avoit déclaré qu' il n' entreprendroit rien contre moi, qu' au retour du roi et de madame. Il craignoit que je ne précipitasse mon voyage d' Angleterre ; et en s' ouvrant comme il faisoit à Madame Lallin, il avoit en vue de l' engager à lui donner avis du tems de mon départ. Avec quelque adresse qu' il eût déguisé

ses intentions, il n' obtint point ce qu' il

p367

espéroit. Cet excès de zèle allarma à la fin sa confidente. Elle ne put sans trembler l' entendre parler de couvent et de bastille ; et son attachement pour moi l' emportant sur toutes sortes de considérations, elle vint un jour me découvrir tout ce qui s' étoit passé entre elle et son perfide confesseur. Mon étonnement fut tel qu' on peut se l' imaginer. Vous nous perdez, lui dis-je, par votre indiscretion. Aviez-vous oublié de quelle maniere on m' a traité à Angers et à Saumur ? Je cours cent fois plus de risque à Paris. Madame est absente. Je suis sans protection. Mes reproches firent verser des larmes à Madame Lallin ; mais c' étoit un inutile remede. Je la priaï de me répéter ce qu' elle m' avoit appris, jusqu' aux moindres circonstances ; et n' y voyant que des sujets de crainte, je pris le parti de faire avertir promptement M De R que j' avois des choses de la derniere importance à lui communiquer. Il ne tarda point à venir. Nous conférâmes long-tems sur le péril commun de sa famille et de la mienne. Dans tout autre tems, me dit-il, je vous conseillerois de mépriser les desseins du j. Le roi est un prince juste, qui ne souffriroit point

p368

qu' on chagrînât un étranger. Mais je vous avoue que dans les circonstances où nous sommes, je ne vous crois point plus à couvert que moi de la violence. Je suis plus touché de votre embarras que du mien, ajoûta-t-il ; car il est clair que c' est votre amitié pour moi, et votre bonté pour ma fille, qui vous mettent dans le danger où vous êtes. Quel prétexte auroit-on pour vous arrêter, si ce n' est de tenir ma fille cachée chez vous, et de penser à nous procurer une retraite

en Angleterre ? C' est ce qui cause
ma peine, et je donnerois de bon coeur
la moitié de mon sang pour réparer le
mal que je vous ai fait. Ce généreux
gentilhomme étoit touché jusqu' aux larmes,
en me tenant ce discours. Je le
priaï de croire que loin de me repentir
de ce que j' avois entrepris pour sa fille,
je serois toujours trop content de lui
rendre service aux dépens de ce que j' avois
de plus cher. Je ne sais si ce fut le
tour passionné de mes paroles, ou sa
seule amitié qui le porta à s' expliquer
d' avantage ; mais après avoir rêvé un
moment : parlons en amis, reprit-il.
Vous aimez Cécile. Je n' ai qu' elle. Vous
savez qu' elle aura du bien. épousez-là.
C' est le seul moyen de prévenir les embarras

p369

dont on vous menace. On ne
vous fera point un crime d' avoir pris
quelque intérêt à la sûreté d' une fille
dont vous aurez voulu faire votre épouse.
Je l' embrassai avec transport, sans
pouvoir trouver de voix pour lui répondre.
Il paroissoit surpris de mon
silence. ô cher ami ! Lui dis-je enfin, si
vous savez que j' aime Cécile, comment
oserai-je vous dire que je suis marié ?
Une déclaration à laquelle il s' attendoit
si peu, le déconcerta extrêmement.
Je jugeai qu' il avoit compté jusqu' alors
que j' épouserois sa fille, et que c' étoit
dans cette opinion qu' il l' avait confiée
à mes soins avec si peu de reserve. Je
me souviens qu' elle me l' avoit dit elle-même.
Tout mon amour et tout mon
malheur se firent sentir à mon coeur dans
le même instant. Je ne fus point le maître
de retenir mille plaintes, qui m' échaperent
sans ordre et sans attention.
M De R comprit aisément qu' il y
avoit quelque chose de bien extraordinaire
dans cette aventure. Quelque idée
qu' il eût de ma probité et de ma sagesse,
il commença peut-être à prendre quelque
défiance de ma passion ; et craignant
pour la vertu de sa fille, de qui il n' ignoroit
pas que j' étois aimé, il me quitta,

p370

après un moment d'entretien, dans lequel nous n'eûmes point d'autre explication. Nous étions dans une allée du parc. Il prit le chemin du bâtiment. Je demeurai seul, enseveli dans mes tristes réflexions. Comme nous vivions ensemble avec beaucoup de familiarité, je ne pensai pas même à le suivre, parce qu'il me dit en me quittant, que son dessein étoit de passer la nuit chez moi. Je le vis revenir au bout d'un quart-d'heure. Le motif qui l'avoit fait partir si brusquement, n'étoit que son inquiétude pour Cécile. Il étoit allé la trouver, pour savoir d'elle dans quels termes elle étoit avec moi, et pour l'avertir qu'étant marié, elle ne pouvoit recevoir innocemment les marques de mon affection. Cet éclaircissement produisit un effet qui le combla de joie. Je le remarquai sur son visage, en le voyant approcher. Il vint à moi les bras ouverts, et m'embrassant tendrement, je ne vous cacherai pas, me dit-il, que je n'étois pas tranquille en vous quittant. Vous êtes marié, vous me l'avez appris sans explication ; je savois que vous aimez ma fille, et qu'elle vous aime, la tendresse paternelle a prévalu peut-être un moment sur l'amitié. Mais

p371

pourquoi ne me faisiez-vous pas la confidence que vous avez faite à Cécile ? J'aurais pû dire tout d'un coup, que votre peine n'est pas sans remède. Je suis même surpris que vous paroissiez ignorer ce qui se pratique communément dans la situation où vous êtes. Ma fille, qui n'est qu'un enfant, ne l'ignore point, parce qu'elle en a vu l'exemple dans notre famille. Elle m'a dit qu'elle vous avoit offert de vous l'apprendre, et qu'elle est étonnée de la froideur avec laquelle vous avez négligé de vous en informer davantage. Je lui répondis avec un mélange de crainte et de joie, que loin d'avoir reçu avec froideur

quelques mots obscurs que j' avois
entendu prononcer à Cécile, ils avoient
servi de matiere continuelle à mon inquiétude
et à mes réflexions : que je ne
m' étois point occupé d' autre chose depuis
que je les avois entendus ; mais
que n' y comprenant rien, le désespoir
m' avoit rendu timide et m' avoit
empêché de lui en demander l' explication.
Je vous la donnerai moi-même,
reprit-il : mais elle suppose deux
choses nécessaires ; l' une, que vous souhaitez
véritablement d' épouser ma fille ;
l' autre, que l' infidelité de votre épouse

p372

et sa fuite avec un amant sont avérées.
Dans le cas où vous êtes, continua-t-il,
vous pouvez obtenir facilement la dissolution
de votre mariage, et la liberté
d' en contracter un autre. La même chose
est arrivée à mon frere, et c' est là-dessus
que Cécile s' est fondée pour vous parler
comme elle a fait. Il est vrai que le droit
françois et les loix romaines ne vous
accorderoient point le droit de passer à
de secondes nôces, même en vous séparant
de votre premiere épouse, mais
nos loix sont différentes. Vous n' avez
qu' à vous adresser au consistoire de Charenton.
D' ailleurs, étant né anglois,
vous n' êtes point sujet du roi, et le
pis aller seroit de remettre à faire casser
votre mariage en Angleterre, où cette
coutume est généralement établie. Il
ajôta, que la difficulté ne consistoit qu' à
donner des preuves certaines de l' infidélité
de mon épouse.
Ici, j' aurois besoin de quelque tour
nouveau, pour expliquer une des plus
étranges situations où le coeur d' un homme
se soit jamais trouvé. J' entre dans le
récit d' un événement sans exemple, et
qui fera juger avec raison que mon caractere
est unique. S' imaginera-t-on
qu' avec une passion telle que je la sentois

p373

pour Cécile, après tous les désirs
que j' ai représentés, après ces mortels
regrets de ne pouvoir être à elle, je
fusse capable de recevoir autrement
l' ouverture de M De R qu' avec des
transports de reconnoissance, et les plus
doux mouvemens de la joie et de l' amour ?
Que manquoit-il à mon coeur,
lorsqu' on lui offroit tout ce qu' il avoit
souhaité pour être heureux ? N' avois-je
pas oublié mon épouse ? Ne la haïssois-je
pas ? N' étoit-ce pas toujours cette
perfide et cette infâme, qui m' avoit
comblé de honte et de douleur, et qui
ne méritoit plus que mon mépris et ma
haine ? Cependant, dès le premier mot
qui me fit comprendre ce qui m' étoit
proposé par M De R je sentis un frémissement
douloureux qui se répandit
dans tous mes membres. Chaque fois
que je lui entendois prononcer, *rompre
mon mariage*, il me sembloit qu' il me
déchirât le coeur. C' étoit un pur sentiment,
qui n' étoit accompagné d' aucune
idée : je demeurai comme interdit après
l' avoir entendu, et je ne lui fis point de
réponse.
Il me demanda ce que je pensois de
sa proposition. Cette question me réveilla.
Je pris sa main, que je serrai

p374

sans parler. Il crut que mon silence étoit
l' effet de ma joie, et il continua de m' expliquer
par quels moyens nous pourrions
lever les difficultés, s' il en naissoit
quelqu' une. J' eus le tems de faire plusieurs
réflexions pendant son discours.
J' admirai ce que je venois d' éprouver.
Mais, quelque impression qu' il m' en
restât encore, je m' efforçai de la bannir
entièrement, en m' excitant à la juste
horreur que méritoit la conduite de
mon épouse. Et puis je n' eus besoin que
de rappeler un moment les charmes de
Cécile, pour être aussitôt rempli tout
entier de cette délicieuse image. Je fixai
toute mon attention de ce côté-là. M
De R m' ayant répété que le principal
embarras seroit à vérifier les motifs

que j' avois de souhaiter le divorce, il me demanda si je savois ce qu' étoit devenu mon infidelle, et quelles preuves je pourrois apporter de son crime ? Je lui découvris naturellement, qu' elle s' étoit retirée à Chaillot sous la protection de madame, et que toute ma famille pourroit rendre témoignage de sa fuite avec l' amant qu' elle m' avoit préféré. C' est un bien, me dit-il, qu' elle soit si proche de nous. Il faut que vous lui fassiez proposer à elle-même votre séparation.

p375

Elle y donnera sans doute les mains, et l' affaire s' en conclura plus facilement. Cette nouvelle idée excita encore une extrême agitation dans mon coeur. Je priai M De R de faire lui-même tout ce qu' il jugeroit nécessaire, sous prétexte que je n' avois nulle connoissance des loix et des procédures ordinaires de la justice.

Je le pressai de retourner avec moi au bâtiment, moins par la nécessité de me reposer d' une trop longue promenade, quoique ce fut la raison que je lui apportai, que pour éviter un entretien, dont chaque mot sembloit renouveler mon trouble. Je me repose sur vous, lui dis-je, en allant ; je compte sur votre amitié ; faites, je vous prie, vos intérêts des miens. Je tâchois ainsi d' arrêter par des idées générales, la naissance de mille sentimens douloureux, qui me sembloient prêts à s' élever dans mon ame. J' entrai avec précipitation dans la chambre où étoit Cécile, et j' allai me placer à son côté. Je poussai un soupir, en m' asseyant, comme si j' eusse commencé à respirer tranquillement dans un lieu où ma crainte devoit cesser. En effet, la joie rentra dans mon coeur auprès d' elle. Son visage marquoit une ame satisfaite.

p376

Elle ne douta point en me voyant revenir

avec son pere, que je n' eusse reçu
enfin l' éclaircissement qu' elle avoit souhaité
si long-tems de me donner. Elle
me croyoit content, et elle l' étoit aussi.
Peut être étoit-ce la même raison qui
m' avoit porté, contre ma coutume, à
m' aller placer si librement auprès d' elle.
M De R ne croyant point qu' il
y eut de mesures à garder devant ma
belle-soeur et Madame Lallin, reprit la
conversation où elle avoit fini dans le
parc. Après avoir déclaré à sa fille en leur
présence, que j' avois une vive inclination
pour elle, et que je pensois à rompre
mon premier mariage, pour lui offrir
mon coeur et ma main, il retomba sur
les moyens de hâter l' affaire de mon
divorce. J' étois plus fort auprès de Cécile.
Je l' écoutai avec plus de tranquillité. Il
me promit d' aller à Chaillot le jour
même, et de proposer de sa propre
bouche à mon épouse de m' accorder
le consentement volontaire que je désirois
d' elle. J' approuvai tout ce qu' il parût
souhaiter. Il se disposa aussi-tôt à partir.
Madame Lallin et ma belle-soeur furent
d' abord étrangement surprises d' une
aventure qu' elles avoient si peu prévue.
Je remarquai qu' elles me regardoient

p377

avec admiration. Elles s' étoient peut-être
apperçues de ma tendresse pour
Cécile : mais elles n' eussent jamais
pensé que le dénouement en fût si
proche, ni tel qu' elles venoient de
l' apprendre. Cependant elles en marquerent
une vive satisfaction, me
croyant guéri par-là de cette longue
tristesse, dont elles avoient désespéré
de me voir jamais revenir ; et elles
firent mille caresses à Cécile, à qui elles
attribuerent tout l' honneur de ce changement.
Nous passâmes agréablement
l' après midi, jusqu' au retour de M De
R. J' avois le coeur si occupé du
plaisir d' être avec Cécile, que je pensai
peu au succès de la commission dont
s' étoit chargé son pere. Il revint. Je le
vis entrer d' un air gai et satisfait. Le
mien continua de l' être aussi pendant

quelques momens.

Tout le monde s' empressa beaucoup pour entendre son rapport, sur-tout ma belle-soeur et M Lallin, qui avoient ignoré jusqu' à ce jour que mon épouse fut dans le voisinage, et que je connusse le lieu de sa demeure. Il nous raconta aussi-tôt tout ce qui lui étoit arrivé avec elle. Il l' avoit demandé d' abord à la porte du couvent, sous le nom de

p378

Madame Cleveland. Je lui avois appris pour la première fois au moment de son départ, que c' étoit ainsi que je me nommois. On lui avoit répondu, qu' il n' y avoit personne de ce nom à Chaillot. Elle en avoit changé effectivement, pour vivre tout-à-fait inconnue ; et il se trouva par un hazard le plus singulier, que celui qu' elle avoit pris étoit presque le même que le mien, c' est-à-dire, que celui sous lequel j' étois connu à Saint-Cloud. Elle se faisoit nommer Ringsby, et moi Kingsby. M De R avoit donc eu beaucoup de peine à faire comprendre quelle dame il souhaitoit de voir, dans une maison où il y a toujours quantité de pensionnaires ; et il n' avoit réussi à se faire entendre, qu' en demandant à la fin une dame angloise qui y étoit à la recommandation de madame la duchesse d' Orléans. On l' avoit reconnu à cette marque. Mais lorsqu' on étoit allé l' avertir qu' on souhaitoit de lui parler à la porte, elle avoit fait répondre qu' elle ne voyoit absolument personne. M De R avoit eu besoin de lui faire dire plus d' une fois, qu' il étoit amené par des affaires de la dernière importance, et qu' il falloit nécessairement qu' elle parut. Quoique ce préambule n' eut rien de

p379

fort intéressant, je ne pus l' entendre sans me sentir ému. Peut-être l' aurois je été moins, si M De R en étoit venu

tout d' un coup au principal de sa commission.
Cependant, un regard que je
jettai sur Cécile, me remit le coeur au
même état. Je continuai d' écouter. Elle
s' est laissé persuader à la fin de venir,
nous dit M De R. On m' a fait
entrer dans un cabinet, où je l' ai vu
paroître un moment après à la grille.
Elle étoit vêtue de noir en grand deuil.
Son air m' a paru si doux et si modeste,
que je n' ai pu m' empêcher de faire quelque
réflexion sur l' injustice et la trahison
de la nature, qui cache souvent une ame
vicieuse, sous des dehors qui n' annoncent
que de la vertu. Elle m' a demandé
d' un ton timide, ce que je souhaitois
d' elle. Je lui ai dit que j' étois à Chaillot
de votre part. Votre nom l' a fait rougir.
Je lui ai donné le tems de se remettre,
et je lui ai expliqué avec beaucoup d' honnêteté
ce que je m' étois proposé de lui
dire. Elle a levé les yeux vers le ciel ;
elle les a tenus ensuite long-tems fermés ;
elle a poussé des soupirs et versé
des larmes ; enfin, lorsque je commençois
à m' ennuyer de son silence, elle m' a
demandé si je connoissois celle que vous

p380

aviez dessein d' épouser. Je lui ai répondu
que je la connoissois. Et moi aussi,
m' a-t-elle dit avec une nouvelle abondance
de pleurs, et moi aussi, monsieur,
je la connois. Dites donc à M Cleveland,
qu' il vive plus heureusement avec elle
qu' il n' a fait avec moi. Dites-lui que je
demanderai pour lui cette grace au ciel,
par mes plus instantes prieres. Et puisqu' il
ne lui manque que mon consentement
pour être heureux, assurez-le que
je le donne tel qu' il le desire ; et faites-le
souvenir que ce n' a jamais été de ma
part qu' il a trouvé de l' obstacle à ses
volontés et à son bonheur. Je lui ai
répondu, continua M De R que
vous apprendriez sans doute avec plaisir
qu' elle fût entrée dans de si bons
sentimens ; et que connoissant la bonté
de votre caractere, je ne craignois point
de l' assurer en votre nom, que vous lui
pardonnerez le passé. Elle paroissoit prête

à me quitter. Je lui ai fait entendre que
vous souhaitiez qu' elle confirmât par
écrit le consentement qu' elle m' avoit
donné de bouche. Elle n' a point résisté.
Elle s' est fait apporter sur le champ une
plume et de l' encre, et elle a écrit tout
ce que j' ai jugé à propos de lui dicter.
Voici son billet, ajouta-t-il, en me le

p381

présentant ; elle l' a signé de son nom ; et
nous nous sommes séparés honnêtement,
sans prononcer un seul mot davantage.
Je reçus le billet. Ma main étoit tremblante
en le prenant. Je ne puis dire
quel étoit le sentiment qui m' agitoit ;
car j' avois à peine la liberté de ma raison,
et celle de voir et d' entendre.
Je tournai les yeux sur Cécile. Je la
distinguai encore ; mais comme si mon
coeur se fût serré tout d' un coup, je
ne sentis point ce charme secret que
le moindre de ses regards avoit toujours
eu la force d' y répandre. Un rocher
m' eût paru moins pesant sur ma poitrine,
que l' humeur qui me la tenoit
oppressée. Je ne pouvois respirer, je
ne sais ce que j' ai, dis-je en me tournant
languissamment vers ma belle-soeur.
J' ai besoin de quelque secours.
On se hâta de m' en apporter. Cécile
s' y employoit elle-même. J' arrêtai une
de ses mains, sur laquelle j' imprimai
mes lèvres. Ah ! Chere Fanny ! M' écriai-je
avec un profond soupir. Je voulois
dire sans doute, ah ! Chere Cécile !
Mais mon imagination troublée ne me
représentoit plus rien que confusément.
Je n' avois ni idées, ni sentimens distincts.
Je demeurai pendant quelques

p382

momens dans cet état, et je n' en revins
qu' à force de soins et d' assistance.
Toute la compagnie gardoit le silence,
et sembloit me regarder avec
étonnement. M De R paroissoit le

plus surpris. Je le fus infiniment moi-même, lorsqu' étant revenu tout-à-fait à moi, je me rappelai tout ce qui venoit de m' arriver. Je m' imaginai sortir d' un songe ; et réfléchissant encore un moment sur ce qui m' avoit pû causer une si étrange altération, je fus obligé de confesser intérieurement, que je ne connoissois rien dans mon propre coeur. Quoique je fusse sorti de l' espece d' évanouissement où j' avois été, il ne laissoit pas de me rester encore une partie du poids qui m' oppressoit la poitrine. Cependant, je fis un effort de raison, en considérant le mauvais effet que cet accident pouvoit produire. M De R continuoit de se taire et de me regarder. Cécile n' étoit pas moins inquiète. J' ouvris la bouche avec quelque honte, et ne suivant que ma franchise naturelle, je leur dis en poussant un soupir : je ne vois pas plus clair que vous, dans l' accident qui vient de m' arriver. J' ai aimé passionnément mon infidelle. C' est sans doute un reste de

p383

douleur et d' affection, que tout ce que nous venons d' entendre a réveillé. Mais, mon cher ami, et vous belle Cécile, continuai-je en m' adressant au pere et à la fille, vous n' en connoîtrez que mieux le coeur le plus tendre et le plus sensible que la nature ait formé. Vous savez tous deux l' empire que vous avez sur lui. Voilà comme je hais : vous venez de le voir. Jugez comment je suis capable d' aimer. Ils reçurent mes excuses avec bonté, et je ne m' apperçus point que leur affection fût refroidie. Je repris de mon côté mes manieres ordinaires. Je caressai Cécile, et ses beaux yeux ranimerent bien-tôt toute ma tendresse. Je lus en sa présence le billet de mon épouse. Si la vue de son écriture et de son nom causa encore une révolution extraordinaire dans mes esprits, je me rendis maître du moins des apparences. Nous prîmes de nouvelles mesures pour l' exécution de notre projet. M De R

se chargea de présenter ma requête au consistoire de Charenton. Il me dit qu' à juger par l' exemple de son frere, je trouverois si peu de difficultés dans mon entreprise, qu' il comptoit de se voir mon beau-pere en moins de quinze

p384

jours ; et si les conjonctures du tems y faisoient naître quelque obstacle, nous renouvellâmes la résolution de passer promptement en Angleterre. Il étoit toujours à craindre que la malignité du j ne nous en ôtât le tems et les moyens ; mais c' est ce que tous les efforts de notre prudence ne pouvoient empêcher. On ne quitte point un grand royaume dans une nuit, avec toute une famille et un équipage considérable. C' étoit assez pour la nécessité présente, d' avoir ôté à mes ennemis le seul prétexte raisonnable qu' ils pussent faire valoir pour m' ôter la liberté. Mon dessein étoit d' épouser Mademoiselle De R. La preuve en étoit aisée. On ne pouvoit plus m' accuser de ne lui avoir accordé une retraite chez moi que pour favoriser l' hérésie, contre les intentions et les ordres du roi.

J' étois satisfait de cet arrangement. Je passai même le reste du jour avec beaucoup de tranquillité auprès de Cécile. Cependant, il y avoit dans mon coeur des obscurités que je n' ôsois démêler. J' y sentis renaître le trouble, lorsque je me fus retiré à l' heure du sommeil. L' image de Fanny, et toutes les circonstances de son entretien avec M

p385

De R se représenterent à ma mémoire, avec une importunité dont je ne pouvois me délivrer. J' employai une partie de la nuit à repousser ces idées fâcheuses, qui n' étoient propres qu' à ruiner mon repos. J' évitai même de porter la vue sur le fond de mes sentimens,

de peur d' y trouver quelque chose
que ma raison fût obligée de condamner.
J' étois si différent de ce que
j' avois été, qu' au lieu de chercher à me
connoître dans le tems que tout me paroissoit
obscur au dedans et autour de
moi, je ne craignois rien tant que la
peine et l' embarras de cet examen. S' il
me revenoit quelques anciennes lumieres
de philosophie, je les écartois elles-mêmes,
par cette seule raison, que j' en
avois reconnu l' inutilité. Pour ce qui
regardoit mon épouse, j' étois surpris
que son nom et son souvenir fussent
capables de me causer tant d' inquiétude ;
mais je m' obstinois aussi à rejeter
tout ce qui pouvoit encore m' intéresser
pour elle. Quoi ! Une infâme ?
Une perfide ? Une ingrante ? Non, non,
qu' elle n' attende plus de moi que de
l' horreur et de la haine. C' est à l' aimable
Cécile que toute ma tendresse est
réservée. Elle a guéri mon coeur, elle

p386

a rendu la paix à mon ame, je me dois
tout entier à ses charmes. Je m' endormis
ainsi dans l' idée de cette fausse paix,
que je ne possédois pas. Aussi mon sommeil
n' en fut-il pas plus tranquille. J' eus
un songe qui demeurera gravé éternellement
dans ma mémoire.

Je crus voir tout à la fois Fanny et
Cécile. Fanny, dans cet habit lugubre
que M De R m' avoit représenté, mais
plus belle et plus charmante que je
ne l' avois jamais vue : avec cet air de
tristesse qu' on m' avoit assuré qu' elle
avoit à Chaillot. D' un autre côté, Cécile
paroissoit avec toutes ses graces et
son enjouement. Je m' imaginai être
assis, tandis que je les voyois debout vis-à-vis
de moi. Leurs regards étoient attachés
sur moi, et me tenoient comme
fixé sur ma chaise, malgré l' envie que
je sentoie de me lever. Mes yeux se
promenoient de l' une à l' autre avec une
avidité extrême, comme attirés par deux
objets que mon coeur eût souhaité de
réunir. Chaque coup d' oeil me faisoit
pourtant éprouver une agitation différente.

L' air affligé et languissant de Fanny
m' inspiroit de l' abattement et de la
languueur. L' air fin et riant de Cécile
avoit presque en même tems la

p387

force de me faire sourire ; mais quoiqu' on
ne sourie point sans un sentiment de
joye, je sentoie que le mien n' étoit que
superficiel, et que le fond de mon coeur
étoit occupé par la tristesse. Je souffrois
violemment dans cette situation.
Mes désirs me portoient des deux côtés
tout à la fois. L' infidélité de mon
épouse ne se présentoit pas à mon souvenir :
il eût fait sans doute emporter
la balance à Cécile. Je ne voyois que
deux objets aimables, qui s' attiroient
une égale portion de ma tendresse, et
qui me causoient tous deux la plus vive
émotion. Enfin je crus appercevoir mes
deux enfans qui m' amenoient leur mere ;
et à mesure qu' elle s' approchoit de moi,
il me sembloit qu' elle s' étendît dans la
partie de mon coeur que Cécile occupoit.
Il y avoit néanmoins quelque chose
d' amer dans le plaisir que j' avois de
la voir si proche. Au moment même
que j' allois l' embrasser, je crus lui voir
verser des larmes, et sentir que j' en versois
aussi. Je m' éveillai. Je ne sentis point
en m' éveillant cette douce satisfaction
qui reste dans le coeur après un songe
où l' on a vu ce qu' on aime. Au contraire,
je ne sortis jamais du lit si
triste. Je m' habillai à la hâte, et évitant

p388

même de rappeler ce jeu importun
de mon imagination, j' allai chercher
de l' amusement et de la joye auprès
de Cécile.
Mais ces momens de trouble et de
tristesse n' étoient rien, au prix de ce
que je devois bien-tôt éprouver. Ma
belle-soeur et Madame Lallin avoient
coutume de sortir en carrosse avec ma

nièce et mes enfans, pour se promener l' après-midi dans les belles campagnes qui sont aux environs de Saint-Cloud. Elles avoient interrompu cette habitude, depuis que Cécile étoit chez moi, parce qu' elles lui tenoient fidèlement compagnie. Cependant il leur prit envie de la renouveler le lendemain même du jour que M De R avoit vu mon épouse. Elles ne m' apprirent point leur motif. Je crus que c' étoit l' ennui de la solitude. Elles laisserent ma nièce avec Cécile ; et prenant mes deux fils, elles me dirent qu' elles alloient faire une promenade de quelques heures. Le but de cette partie étoit de satisfaire leur curiosité, et de se procurer la vue de mon épouse à Chaillot. Elles n' avoient pas dessein de la demander à la porte, ni lui faire une visite ; mais Madame Lallin, qui connoissoit les usages

p389

du cloître, avoit assuré ma belle-soeur qu' elles ne manqueroient point de la voir à l' église, à l' heure que les religieuses chantent vêpres, et elles se proposoient seulement d' observer un moment sa contenance. Il étoit assez tard lorsqu' elles revinrent au logis. Quoique les personnes de leur sexe réussissent mieux que les hommes à déguiser leurs sentimens, je remarquai en les voyant paroître, qu' elles n' étoient point dans leur situation naturelle. Je leur demandai s' il leur étoit arrivé quelque chose de désagréable. Elles me répondirent froidement, qu' il ne leur étoit rien arrivé. Cependant ayant continué de les observer, je m' apperçus clairement qu' elles étoient toutes deux fort affligées. Je ne poussai point la curiosité plus loin ; mais le hasard me fit rencontrer mes enfans, et je fus extrêmement surpris de les voir tous en larmes. Je les interrogeai ensemble, et séparément ; ils s' obstinèrent à ne rien confesser. Sans me défier encore de la vérité, je jugeai qu' il s' étoit passé quelque scène que je ne devois pas ignorer. Je pris ma belle-soeur

en particulier. Je m' étonne, lui dis-je,
que vous me fassiez mystere de ce qui

p390

est arrivé. Vous ne me persuaderez pas
que mes enfans pleurent sans sujet,
ni même que je me sois trompé, en
remarquant quelque altération sur votre
visage et sur celui de Madame Lallin.
Je veux sçavoir absolument ce qui
vous chagrine. Elle parut balancer un
moment. Je la pressai. Voici l' aveu qu' elle
me fit.

Vous me forcez, me dit-elle, à vous
raconter ce que vous ne sauriez entendre
sans être aussi touché que nous.
Hélas ! Ce que j' ai vu me sera présent
toute ma vie. Je vous dirai donc, qu' au
lieu de nous promener dans la campagne,
notre curiosité nous a conduit à
Chaillot. C' étoit l' heure de vêpres. Nous
sommes entrés dans l' église, dans l' espérance
que nous y pourrions voir votre épouse.
Nous l' avons vue. Elle étoit
à genoux sur un prie-dieu, vêtue de
noir, comme M De R nous la
dépeignoit hier. Je l' ai remis aussi-tôt,
quoique nous ne l' ayons vue d' abord
que par derriere. Mon dessein n' étoit
pas qu' elle pût nous appercevoir. Je
souhaitois encore moins que vos enfans
pussent la reconnoître. Cependant je
n' ai pû résister à l' envie de demeurer jusqu' à
ce qu' elle tournât la tête, pour

p391

voir seulement son visage, et nous retirer
aussi-tôt. Nous étions à la grille
qui sépare le chœur de la nef, et par
conséquent assez loin d' elle, qui étoit
à l' autre bout du chœur. Elle s' est enfin
tournée. J' ai peine à croire qu' elle
nous ait distingué tout d' un coup ; car
quoique j' aye remarqué quelque émotion
sur son visage, elle paroissoit nous
regarder d' un oeil incertain. J' allois prendre
vos deux fils par la main et me

retirer promptement ; mais ces pauvres
enfans ont reconnu aussi-tôt leur malheureuse
mere. Je ne puis vous représenter
avec quelle ardeur ils se sont élancés
pour aller à elle, sans considérer
que la grille les en empêchoit. Leurs
cris, ou plutôt leurs gémissemens, ont
fait retentir toute l' église. Ils passaient
leurs bras au travers de la grille ; ils
vouloient prononcer le nom de leur mere ;
ils ne pouvoient articuler leurs paroles.
On n' entendoit qu' un bruit tendre
et confus, qui eût touché la dureté
même. Mais ce n' étoit que le commencement
de la scène. Vous jugez bien
que leur mere n' a point tardé à les appercevoir.
Il est impossible que vous
vous figuriez l' impétuosité avec laquelle
elle s' est précipitée pour venir à eux.

p392

Cela passe toute imagination. Elle accouroit
les bras ouverts, sans faire attention
au lieu ni aux personnes ; et
dans le transport où elle étoit, je craignois
qu' elle ne se tuât contre la grille.
Mais cette violente agitation ayant épuisé
ses esprits en un moment, elle est
tombée sans connoissance au milieu du
choeur. Ce spectacle a troublé les religieuses.
Elles sont venuës à elle, pour
lui donner du secours. Je voulois faire
sortir pendant ce tems-là vos deux fils
de l' église. Je n' ai pû en venir à bout.
Leurs larmes et leurs cris redoubloient
en voyant leur mere étendue par terre,
et ils continuoient de tendre les bras, et
de se presser de toutes leurs forces contre
la grille. à la fin le plus jeune est tombé
aussi à mes pieds, sans le moindre
sentiment.
Ce récit m' émut jusqu' au fond du
coeur. J' étois debout. Je suppliai ma
belle-soeur de me laisser respirer un moment,
et de me permettre de m' asseoir.
Elle reprit ainsi son discours. Madame
Lallin s' est chargée aussi-tôt de porter
cet enfant à l' air, pour le faire revenir
plus aisément. Je n' ai point quitté votre
aîné, à qui je craignois qu' il n' arrivât
bien-tôt la même chose. Il s' est soutenu

néanmoins avec plus de force. Le secours des religieuses ayant rappelé votre épouse à elle-même, elle s' est fait amener à la grille. C' est-là que vous eussiez été attendri jusqu' à l' excès, de voir et d' entendre le fils et la mere. Ne pouvant s' embrasser, ils tenoient la bouche collée sur la grille qui les séparoit, et on les entendoit prononcer d' une maniere toute passionnée, les tendres noms de mere et de fils. Votre épouse a pris ensuite les mains de son enfant, et les a baisées mille fois, en les arrosant de ses larmes. Comme elle ne voyoit plus l' autre, elle a demandé avec empressement ce qu' il étoit devenu. Je lui ai dit qu' il s' étoit trouvé mal, et qu' il étoit dehors pour un moment. Ma réponse lui a fait faire attention que c' étoit à moi qu' elle parloit. Ah ! Ma soeur, s' est-elle écriée, est-il vrai que je vous revois ? Que je vous ai d' obligation de m' amener mes chers enfans ! Est-ce l' amitié qui vous inspire encore cette compassion pour une misérable ? Voyant toutes les religieuses autour d' elle, son trouble ne l' a pas empêché de faire réflexion, qu' il pouvoit m' échapper quelque chose dont son intérêt demandoit qu' elles ne fussent pas informées ; de

sorte que sans me laisser le tems de répondre, elle m' a prié de me laisser conduire avec ses enfans dans une chambre, où elle alloit se rendre pour m' entretenir. J' ai balancé, continua ma belle-soeur, si je devois lui accorder cette légère faveur ; non que je ne fusse effectivement fort touchée de l' état où je la voyois ; mais il m' est venu à l' esprit, que j' étois dans un couvent ; que c' est une espece de prison, où l' on pouvoit retenir vos deux fils ; enfin, que j' avois quelque chose à craindre, et des précautions à garder. Je lui ai répondu que j' étois obligée de partir promptement, que je n' osois m' arrêter à Chaillot sans votre

permission, et que je vous demanderois celle de la venir voir une autre fois. Quoi ! A-t-elle repris avec un ruisseau de larmes, vous refusez de me parler un moment ? Vous ne m' accorderez point la satisfaction d' embrasser mes enfans ? C' est lui-même sans doute qui vous force à cette cruauté ; car, hélas ! Que vous ai-je fait, et pourquoi me haïriez-vous ? Votre fils d' un autre côté me conjuroit si instamment de consentir à ce qu' elle désiroit, que j' étois à demi ébranlée. Madame Lallin est rentrée

p395

pendant ce tems-là avec le petit *Thoms* . à peine votre épouse a-t-elle apperçu cette dame, qu' elle a poussé un cri douloureux, et qu' elle est retombée dans son évanouissement. Les religieuses, considérant le désordre que cela causoit dans l' église, l' ont emportée sur le champ pour la secourir dans un autre lieu. L' une d' elles m' a proposé d' entrer dans une chambre où j' aurois toute la liberté de la voir. Mais la crainte de vous déplaire, et de m' exposer à l' inconvénient que je vous ai dit, m' a fait prendre le parti de remonter aussi-tôt en carrosse, et de revenir droit à la maison. J' ai eu beaucoup de peine à me faire obéir de vos enfans, qui vouloient demeurer absolument avec leur mere. Il a fallu les menacer de votre colere, et les faire emporter de force par vos laquais. Je leur ai promis, pour les consoler, que nous prendrions un autre jour pour retourner ensemble à Chaillot, et je leur ai defendu de vous parler de tout ce qui s' étoit passé. Je ne sais, ajouta-t-elle, ce que c' est qu' un homme que vos laquais ont vu courir après nous. Ils l' ont apperçu qui venoit d' abord à toute bride. Lorsqu' il a été assez proche pour

p396

reconnoître le carrosse, il nous a suivi doucement jusqu' ici, et il n' est retourné sur ses pas, après nous avoir vu entrer dans la maison.

Ma belle-soeur me regarda en finissant, pour savoir ce que je pensois de ce qu' elle venoit de m' apprendre. Je vous avoue, lui dis-je, que votre récit m' a touché autant que vous l' aviez prévu. Je ne sai si c' est amour ou compassion ; mais il est certain que je sens quelque chose au fond de mon coeur qui combat encore en faveur de ma criminelle épouse. Hélas ! Quel est mon sort, ajoutai-je avec un profond soupir. Le commun des hommes a besoin d' efforts, dit-on, pour s' exciter à l' amour et à la constance, après quelques mois d' un mariage heureux et paisible ; et moi j' ai des violences continuelles à me faire oublier pour une infame qui m' a couvert de honte, et que toutes sortes de raisons me devoient faire haïr ! Je ne vous croyois pas si à plaindre, me répondit ma soeur. Je m' imaginois que nous avions plus d' obligation à la belle Cécile, et que ses charmes vous avoient fait retrouver un peu de repos. Je ne vous cacherai pas que je l' aime, interrompis-je ; et vous ne sauriez en douter,

p397

puisque je pense sérieusement à l' épouser. Elle m' a fait même sentir pendant quelque tems des transports, qui m' ont semblé plus vifs que tout ce que j' avois jamais éprouvé. Mais je vous confesse que je ne connois plus rien à ce que je sens, et que le désordre est égal dans mon coeur et dans ma raison. Figurez-vous un homme déplacé et comme perdu, qui cherche à se retrouver, mais qui s' attache par désespoir à tout ce qui amuse son inquiétude et qui flatte sa douleur. Voilà ma triste image. Je vous parle, ma soeur, avec une ouverture que je n' ai encore eûe pour personne. La nature m' a donné un coeur trop tendre. Les plus grands maux qui pussent m' arriver, étoient ceux qui m' ont fait perdre ce que j' aimois. Peut-être m' en

serois-je consolé, par la même raison
qui me l' a fait perdre, si j' eusse été capable
d' éteindre en même tems mon
amour. Mais il m' est resté tout entier,
avec le cruel tourment de n' en plus voir
l' objet. J' ai languï long-tems dans
les plus violentes agitations de la tristesse.
Vous n' en avez jamais connu tout
l' excès. Elle devoit durer naturellement
jusqu' à la fin de ma vie. Cependant elle
a diminué aussi-tôt que j' ai aimé Cécile.

p398

Vous savez qu' elle est charmante, je l' ai
reconnu tout d' un coup. Mon coeur,
comme je vous l' ai dit, étoit plein de
sentimens ; ils ont pris leur cours vers
elle ; et le retour que j' ai trouvé dans
son affection les a augmentés autant
qu' ils pouvoient l' être. Mais si je juge
de tout ce que j' ai senti jusqu' à présent
pour elle, par ce que j' éprouve à l' instant
que je vous parle et par le trouble où
vous me vîtes hier, je dois avouer qu' elle
ne m' a presque rien inspiré, et que cette
passion qui me porte à l' épouser est
l' ouvrage d' une autre. Oui, je n' ai fait
que lui transporter tous ses sentimens
que j' avois déjà : ce n' est point elle qui les
a fait naître. Je ne doute point que cela
ne vous paroisse obscur. Ne demandez
pas néanmoins que je m' explique davantage.
Je ne le pourrois sans honte.
J' évite moi-même avec soin de tourner
mes propres yeux sur ce qui se passe au-dedans
de moi. Je ne veux ni ne puis
me connoître.
Ma belle-soeur avoit beaucoup d' esprit.
Elle comprit que j' étois peut-être à
la veille de retomber dans mes anciennes
agitations, et que j' avois besoin d' être
soutenu. C' est ce qui lui fit donner à sa
réponse un tour auquel je ne m' attendois

p399

pas, après la maniere dont elle m' avoit
parlé de Fanny. Elle me dit, qu' elle

comprendoit une partie de ce que je lui expliquois avec tant d'obscurité ; mais que dans quelque disposition que je pusse être encore à l'égard de mon épouse, sa faute étant d'une nature à m'interdire tout espoir de réconciliation, elle étoit d'avis, si je lui demandois son conseil, que je devois m'attacher plus que jamais à Cécile, et continuer de laisser suivre à mes sentimens le cours que je leur avois fait prendre ; qu'il importoit peu qu'elle fut leur source, lorsque l'objet en étoit digne, et l'exercice agréable ; que c'étoit un défaut qu'elle m'avoit reconnu depuis longtems, de raffiner trop sur la nature et le principe de mes affections ; qu'il falloit un peu plus de simplicité, et moins de raisonnement, pour se rendre heureux ; que de tout ce qu'elle venoit d'entendre de ma bouche, elle n'approuvoit rien tant que la résolution où j'étois de ne plus travailler avec tant de soin à me connoître ; que le trouble dont je me plaignois venoit de mes réflexions, plutôt que de la situation naturelle de mon coeur ; qu'elle ne voyoit rien après tout de si triste et de si fâcheux dans le train que prenoit ma fortune ; qu'à la vérité,

p400

j'avois perdu une épouse que j'aimois, mais que c'étoit un bonheur pour moi d'en être délivré, puisqu'elle ne méritoit point mon affection ; que j'en retrouvais une aimable dans Cécile ; que je ne devois plus penser qu'à elle, et compter que les souvenirs les plus amers du passé se dissiperoient bientôt dans ses bras, sur-tout lorsque nous serions passés en Angleterre. Quoique je goûtasse une partie de ces conseils, et que je fusse résolu de les suivre, ils ne me rendirent pas le coeur plus tranquile ni l'esprit plus libre. Elle me demanda en me quittant, si je trouverois bon qu'elle retournât quelque jour à Chaillot. Je lui laissai la liberté de faire ce qu'elle jugeroit à propos.

Le lendemain vers midi on m'annonça un ecclésiastique, qui m'avoit demandé à la porte sous le nom de Cleveland.

Quoique je fusse surpris de me voir connu de quelqu' un sous ce nom, je le fis introduire. Il m' apprit d' abord, qu' il étoit chapelain du couvent de Chaillot, et que mon épouse lui ayant reconnu de la probité et de la discrétion, n' avoit pas fait de difficulté de lui confier toutes ses aventures et les miennes : qu' elle l' avoit chargé de me venir conjurer au

p401

nom de Dieu, et de tout ce que j' avois de plus cher, de lui accorder la satisfaction de voir et d' embrasser ses enfans : que je pouvois lui faire perdre la qualité de mon épouse, mais que je ne pouvois lui ôter celle de mere : qu' elle languissoit dans l' attente de cette faveur ; et que depuis qu' elle les avoit vus la veille, elle avoit souffert mortellement de l' impatience de les revoir : qu' elle me souhaitoit dans mon nouveau mariage tout le bonheur que je m' y promettois, et qu' elle donneroit encore la meilleure partie de son sang pour y contribuer : qu' elle ne me troubleroit jamais par sa présence, ni par ses reproches ; mais que pour prix de cette soumission aveugle qu' elle avoit toujours eue pour toutes mes volontés, elle me supplioit à genoux de ne pas lui refuser la vue de ses deux fils : qu' au reste je ne devois pas être inquiet de ce qu' il m' avoit demandé sous le nom de M Cleveland ; que mon épouse ayant fait suivre mon carrosse après être revenue la veille d' un fort dangereux évanouissement qui l' avoit empêché d' apprendre de Madame Bridge le lieu de ma demeure, elle l' avoit sçu du domestique qu' elle avoit envoyé après elle ; mais que ne sachant point que

p402

j' eusse changé de nom, elle n' avoit pû le deviner ; et qu' il n' avoit appris qu' à ma porte que je ne voulois point être connu pour le fils de Cromwell, ce qu' il

me promettoit de ne révéler à personne.
Lorsqu' il eut fini ce discours avec
beaucoup de douceur et d' honnêteté, il
prit un air plus grave ; et comme j' avois
été assez frappé de l' entendre pour avoir
besoin de méditer un moment ma réponse,
il eut le tems de la prévenir.

Voilà, monsieur, reprit-il, ce que
madame votre épouse m' a chargé de
vous dire. Je vous l' ai rapporté mot
pour mot, suivant les ordres pressans
qu' elle m' en a donnés. C' est elle qui
vous a parlé jusqu' à présent par ma
bouche. Mais vous me permettez de
m' expliquer moi-même un moment,
avec la liberté que me donne mon
ministere. Est-il croyable, monsieur,
qu' avec autant de bonté et de sagesse
que vous en avez toujours marqué dans
votre conduite, et que votre épouse
elle-même vous en attribue, vous ayez
pu prendre une résolution aussi étrange
que celle que vous êtes à la veille d' exécuter ?
Je conçois qu' un homme raisonnable
se laisse quelquefois surprendre
par une passion dérégulée, et qu' il peut

p403

oublier pendant quelque tems son devoir.
Mais passer toutes les bornes, rompre
les noeuds les plus sacrés, renoncer
à toute vertu et à toute justice, c' est
ce qui n' arrive point sans une prodigieuse
corruption de coeur, et ce qui
est par conséquent tout-à-fait incompréhensible
dans une personne de votre
caractere. Je ne vous connois que sur
le rapport de votre épouse. Je vois
qu' avec les justes sujets que vous lui
donnez de se plaindre de vous, elle
rend justice à votre mérite. Je me persuade
avec raison, que vous en avez
infiniment : le témoignage qu' elle vous
rend, fait votre éloge et le sien. Mais
quel usage en faites-vous ? Où est la
bonté de votre coeur, lorsque vous
abandonnez une épouse qui vous adore,
et dont l' esprit, la vertu, la douceur,
jointes à mille charmes naturels, auroient
dû fixer éternellement votre tendresse ?
Où est votre esprit et votre jugement,

lorsque vous lui préférez une femme
qui n' a gueres d' autre mérite que celui
que votre passion lui prête ? C' est par
ses propres yeux que j' en juge. Je la vis
hier à Chaillot. Dieu ! Quelle différence
entre elle et ce que vous lui sacrifiez !
Enfin, où est le soin de votre honneur,

p404

lorsqu' avec tant de lumieres vous vous
rendez l' esclave d' une passion honteuse,
et que vous vous exposez à la raillerie
de tous ceux qui connoîtront votre
aventure ?

Je voulois interrompre cette injurieuse
harangue, où le bon sens me paroissoit
aussi peu ménagé que l' honnêteté.
Il continua avec le même feu. Un
moment, monsieur, me dit-il, un moment,
je n' ai que deux mots à ajoûter ;
et comme il n' y a point d' apparence
que j' aie l' honneur de vous revoir souvent,
j' aurai la satisfaction d' avoir fait
mon devoir, et de laisser peut-être une
matiere utile à vos méditations. Je ne
vous ai fait encore envisager dans
votre conduite, que ce qui blesse
la raison et l' honnêteté morale ; mais la
croyez-vous plus à couvert de reproches
du côté de la conscience et de la religion ?
De quel droit et sur quel prétexte
pensez-vous à rompre les saints engagements
du mariage ? J' ignore quelles sont
les loix de la religion que vous professez ;
mais en est-il d' assez détestables
pour autoriser la violation de vos sermens,
lorsque votre épouse est fidelle
à observer les siens ? Je sais qu' elle a eu
la foiblesse d' y prêter son consentement ;

p405

je lui en ai fait un juste scrupule. Elle ne
se défend que par la résolution où elle
est, dit-elle, de vous prouver jusqu' à la
fin de sa vie par son obéissance et sa soumission,
qu' elle ne mérite point le tort
que vous lui faites. Il est clair que cet

excès de bonté ne la justifie pas. Mais vous l'êtes bien moins, vous qui vous portez au crime sans aucun prétexte et sans raison, qui n'en sauriez apporter d'autre qu'une passion déréglée, qui en est elle-même un très-énorme. Voilà, monsieur, ajouta-t-il, ce que mon ministère, et l'intérêt que tous les honnêtes gens doivent prendre à la cause de madame votre épouse, m'ont fait croire que je pouvois vous dire ici sans témoins. Je l'ai fait sans ménagement. Je souhaite que mon zèle produise sur vous quelque effet. Il me reste d'apprendre vos volontés, par rapport à la commission principale qui m'a procuré l'honneur de vous parler.

Quoique je fusse extraordinairement choqué de ce discours, et que dans les idées où j'étois je dûsse y trouver presque autant d'injures et d'absurdités que de paroles, il y avoit néanmoins quantité de choses sur lesquelles je n'eusse pas refusé de m'expliquer, s'il m'eût été

p406

adressé par tout autre qu'un ecclésiastique. Mais le souvenir récent de la malignité du j m'inspira de la défiance. Malgré le trouble où j'étois, j'eus assez de modération pour me contenter de répondre au chapelain, que je lui pardonnais ses invectives ; que s'il étoit aussi bien qu'il me l'assuroit avec mon épouse, il devoit se plaindre à elle de ce qu'elle ne s'étoit ouverte à lui qu'à demi, ce qui marquoit assurément peu d'estime et de confiance ; qu'en s'ouvrant davantage, elle pourroit lui apprendre quantité de choses qui diminueroient peut-être ce qu'il appelloit son zèle ; qui serviroient à lui faire appercevoir plus de raison, d'honneur et de religion qu'il n'en trouvoit dans ma conduite. Pour ce qui regardoit mes enfans, je lui promis de les envoyer quelquefois à Chaillot, n'étant point assez injuste pour les priver toujours du plaisir de voir leur mere. Il me demanda la permission de les voir, et de les embrasser de la part de celle qui

l'envoyoit. Je ne balançai pas un moment
à la lui accorder.
Il me fut impossible d'écarter les réflexions
qui m'assaillirent après son départ.
Je me rappelai, comme malgré

p407

moi, jusqu'aux moindres expressions
de son discours et de ma réponse. L'unique
point que je crus démêler clairement
parmi les reproches obscurs
qu'il m'avoit faits, fut le caractère de
ma nouvelle épouse. Je ne doutai point
que cette femme d'un mérite si inférieur
à celui de Fanny, et dont-il avoit
jugé lui-même à Chaillot par ses propres
yeux, ne fût Madame Lallin, que
mon épouse se figuroit apparemment
que je devois épouser. Je souris de cette
erreur. Mais ne comprenant rien à tout
ce qu'il avoit ajouté, je conclus seulement,
que c'étoit un effet de l'adresse
de Fanny, qui pour conserver sa réputation
dans le couvent tâchoit de déguiser
son infamie, et de faire retomber
sur moi tout le blâme de notre séparation.
Quoique cette conduite fût
assez naturelle, après celle que j'étois
toujours persuadé qu'elle avoit tenue,
j'en ressentis une vive indignation. Ce
sentiment servit même à diminuer le
trouble qui ne me quittoit point, et
qui accompagnoit toujours son idée.
Voyez, disois-je, de quoi devient capable
une femme qui a une fois oublié
son devoir ! Un crime entraîne presque
tous les autres. Fanny étoit droite,

p408

sincère, incapable de dissimuler. La
voilà fourbe et artificieuse. Elle s'est
deshonorée par le plus honteux désordre,
et elle veut conserver toute la gloire
de l'innocence. Ah ! Perfide, qui t'eût
jamais soupçonné de porter un cœur si
lâche, et d'y renfermer le germe de
tant d'horreurs et d'infamies ! à quels

signes s' assurera-t-on jamais d' avoir bien connu dans une femme, la modestie, la pudeur, la sincérité, la tendresse conjugale, et toutes les autres vertus ? J' allai au parc après ces réflexions, pour chercher ma consolation ordinaire dans la vue et l' entretien de Cécile. L' impression qui me restoit de ce qui venoit d' arriver, me fit pousser encore un profond soupir en entrant dans sa chambre. Cette aimable fille s' apercevoit fort bien de la mauvaise assiette de mon ame, sans doute même qu' elle en devinoit la cause. Mais elle étoit convaincue que je l' aimois, et elle avoit elle-même une tendresse infinie pour moi. Elle me recevoit comme un amant chéri, mais malade, qui avoit besoin d' être soulagé par sa honte et son indulgence. Elle me regardoit quelquefois avec langueur et inquiétude. Je remarquois alors dans ses yeux tous les tendres mouvemens

p409

de son ame ; et fortifié en quelque sorte par le témoignage de sa compassion, je la remerciois de ce sentiment qui convenoit si bien à mes maux. Mr De R s' employoit pendant ce tems-là sans relâche à presser l' affaire de mon divorce. Il l' avoit proposée au consistoire de Charenton ; et quoique les protestans fussent si maltraités en France qu' ils se voyoient tous les jours enlever quelqu' un de leurs privilèges, il avoit eu assez de crédit pour faire passer les anciens sur leurs craintes, et les faire consentir à recevoir ma requête. Le jour étoit déjà marqué pour la déposition des témoins. Ma belle-soeur, sa fille, Madame Lallin, et mes principaux domestiques, devoient être entendus par les commissaires, et la conclusion ne pouvoit traîner long-tems après des rapports si unanimes et si positifs. Ce fut sans doute le ciel qui prit soin d' arrêter cet aveugle projet, dans un tems où il ne paroissoit plus que rien pût s' opposer à l' exécution. Je souhaitois moi-même d' en voir bientôt la fin ; non que je ne fusse toujours combattu

par des inquiétudes et par des craintes,
qu' un esprit plus timide eût regardé
peut-être comme autant de malheureux
présages : mais je m' étois persuadé, suivant

p410

la réflexion de ma belle-soeur, que
mon mariage étoit l' unique moyen de
les dissiper. D' ailleurs, les charmes de
Cécile agissoient sur moi avec leur empire
ordinaire ; ou s' il étoit vrai, comme
je l' avois dit à ma soeur, que cette
belle personne ne m' eut rien inspiré,
le transport que je lui avois fait de mes
sentimens étoit si parfait et si sincere,
qu' il produisoit tous les effets d' une véritable
passion.

Quelques jours s' écoulèrent, jusqu' à
celui qui étoit marqué par le consistoire
pour entendre les dépositions de ma famille.
Le matin même de ce jour fatal
on vint m' avertir qu' un chanoine de
Saint Cloud, nommé M Audiger, avec
lequel j' avois lié quelque connoissance,
demandoit avec empressement à m' entretenir,
et qu' il avoit avec lui un inconnu
qui ne marquoit pas moins d' envie
de me voir. J' étois seul dans ma
chambre assis sur un lit de repos, où je
m' entretenois tristement de ce qui devoit
s' exécuter l' après-midi ; et cette
pensée ayant augmenté dès le matin ma
mélancolie habituelle, j' avois déclaré à
mes gens que je ne serois visible ce jour-là
pour personne. Cependant, ayant
quelque considération pour M Audiger,
qui étoit un homme d' esprit et de

p411

mérite, je donnai ordre qu' on me l' amenât
dans le lieu même où j' étois. Il
entra avec l' inconnu qui l' accompagnoit.
Pardonnez mon importunité, me dit-il,
je n' aurois pas insisté après avoir appris de
vos domestiques que vous étiez dans le
dessein de ne voir personne aujourd' hui,
mais je me suis chargé d' introduire chez

vous ce gentilhomme, qui m' est recommandé
par un ami, et qui a des affaires
pressantes à vous communiquer. Je les
priaï tous deux de s' asseoir. L' étranger
étoit un homme dont je reconnoissois
l' air et la taille. Mais son mouchoir qu' il
tenoit devant sa bouche, comme si ses
dents lui eussent causé quelque douleur,
et une grande perruque qui lui cachoit
une partie du visage, ne me permirent
pas d' abord de le remettre entierement.
D' ailleurs, j' aurois eu le même embarras
quand il auroit paru dans son état naturel.
Je n' en aurois pas cru mes yeux.
Je ne me serois pas persuadé aisément
qu' un malheureux que je croyois mort,
et à qui toutes sortes de raisons devoient
faire craindre ma présence s' il étoit vivant,
pût se trouver tranquillement
dans ma propre maison au moment que
je m' y attendois le moins.
Aussitôt qu' il fut assis, il me laissa
voir son visage à decouvert. Je me remis

p412

alors clairement ses traits. Cependant,
le peu de vraisemblance que je
trouvois dans mes idées, et la surprise
extrême que me causoit cette aventure,
me tinrent encore un moment dans l' incertitude.
Mille mouvemens tumultueux
s' élevoient dans mon ame, lorsqu' il se
hâta lui-même de m' éclaircir. Vos yeux
ne se trompent pas, me dit-il en anglois,
pour n' être pas entendu du chanoine,
je suis Gelin. J' ai eu recours
à ce déguisement pour m' introduire
chez vous, sans être reconnu de votre
famille. Parlons donc sans bruit ;
et si vous êtes homme d' honneur, ne
permettez point que je reçoive ici d' insulte.
Vous me haïssez, continua-t-il
avec beaucoup d' assurance, je ne m' en
plains pas, je vous ai fait assez de mal
pour mériter votre haine. Aussi ne suis-je
point ici pour rechercher votre amitié.
J' y viens combler la mesure de mes
crimes. J' ai séduit votre épouse, j' ai
massacré votre frere et mon ami. Je
veux maintenant vous arracher la vie
à vous même, ou perdre la mienne par

vos mains. Il faut que nous nous voyons
l' épée à la main. Convenons du tems
et du lieu.
Ce discours furieux arrêta les marques
d' étonnement que j' aurois sans

p413

doute laissé paroître en le reconnoissant.
Dans la premiere indignation que
je ressentis, il ne s' en fallut rien, que
me levant avec fureur je ne m' efforçasse
de le punir par mes mains de toutes
ses perfidies. Cependant, un moment
de réflexion me fit comprendre
qu' étant seul et sans armes, la violence
me réussiroit peut-être mal avec un
homme de ce caractère. Il n' y avoit
point à délibérer non plus sur le duel
qu' il me proposoit. L' honneur et la raison
me défendoient également de l' accepter.
C' étoit à la justice publique que
l' un et l' autre m' obligeoient de remettre
ma vengeance. Toute la difficulté
consistoit à me saisir d' un scélérat si effronté,
qui ne s' étoit pas sans doute
introduit chez moi sans précautions, et
que je jugeois muni de quelques pistolets,
outre une longue épée, dont il
sembloit affecter de faire parade. Je
demeurai quelque tems en silence à
chercher le moyen de m' assurer de lui,
et à réfléchir sur les raisons qui pouvoient
lui faire désirer ma mort. Son
impatiente fureur paroissoit dans tous
ses mouvemens. Il me pressa de répondre,
en me conseillant, avec quelques
railleries ameres, de ne pas refuser le
combat, autant pour ma sûreté, ajouta-t-il,

p414

que pour mon honneur. Je pris
enfin mon parti, et quelque aversion
que j' aye toujours eue pour l' artifice,
je crus qu' il m' étoit permis de l' employer
dans cette occasion. Je lui dis,
pour l' engager à s' expliquer davantage,
que j' ignorois le motif de sa haine ; et

que tout autre que lui m' eût peut-être regardé d' un autre oeil, après le mal qu' il m' avoit fait, et le bien qu' il avoit reçu de moi ; que j' acceptois néanmoins l' occasion qu' il m' offroit de punir tous ses crimes, et que je ne la laisserois pas échapper ; mais que pour ôter à mes domestiques toute défiance de son projet et du mien, il falloit, comme il m' en avoit prié lui-même, éviter le bruit dans ma maison, et prendre un air qui sentît moins la colère et la haine. Je lui demandai si M Audiger savoit quelque chose de son dessein. Il m' assura qu' il n' en savoit rien. Je les invitai l' un et l' autre à déjeuner avec moi. Ils y consentirent.

Je me levai aussi-tôt pour appeller quelque domestique. Il en vint un, auquel je donnai ordre de faire préparer promptement ce qui étoit nécessaire pour déjeuner. Je m' étois avancé exprès vers la porte de ma chambre, de sorte qu' il me fut aisé de dire secrettement

p415

à mon laquais que j' avois besoin de secours, et que ma vie étoit en danger, s' il ne se hâtoit d' avertir tous mes gens de venir à moi avec des armes. Un ordre de cette nature, donné peut-être avec un air de trouble et de précipitation, ne pouvoit manquer de repandre en un moment l' allarme dans toute ma maison. Mes domestiques étoient dispersés. Le mouvement qu' on se donna pour les rassembler, fit que le bruit alla jusqu' au parc. Les dames apprirent le danger où j' étois, et l' amitié augmentant leur frayeur, elles s' imaginèrent que j' étois déjà assassiné. Cécile fut la plus vive à s' allarmer pour ma vie. Elle oublia les raisons qui l' obligeoient à se tenir cachée. Elle devança ses compagnes, qui accoururent aussi après elle, et elle fut au pied de mon escalier avant même que mes gens y fussent avec leurs armes. Gelin s' étoit peut être déjà défié de quelque chose, lorsqu' il m' avoit vu parler secrettement au laquais ; mais entendant

quelque tumulte, et la voix de Cécile qui demandoit à grands cris où j' étois, il ne douta point que mon dessein ne fût de le faire arrêter. La rage le saisit aussi-tôt. Il tire son épée avec plus de précipitation que je ne puis dire, et se

p416

jette sur moi pour me percer. J' eus assez de bonheur pour écarter le premier coup ; mais comme je me levois de ma chaise, en m' efforçant de le saisir, il me fit tomber sur le lit de repos qui étoit à côté de moi, et me plongea deux fois son épée au travers du corps. Je demurai étendu et sans force, en versant deux ruisseaux de sang. Le chanoine, qui n' avoit pû être assez prompt pour arrêter mon assassin, se jetta sur lui au moment qu' il me portoit un troisième coup, et lui saisit heureusement le poignet. L' épée tomba par terre, et roula même à quelques pas du lit. Le malheureux Gelin entendant mes gens qui s' approchoient, ne s' arrêta point à la prendre. Il tira de ses poches deux pistolets, et les tenant au poing, il entreprit de se sauver par l' escalier.

On conçoit que tout ce que je viens de raconter s' exécuta en un moment. Cécile n' étoit plus qu' à deux pas de ma porte. Elle fut poussée si rudement par Gelin, qu' elle ne put l' arrêter ; mais laissant ce soin à mes gens qui la suivoient, elle entra toute éperdue dans ma chambre. La première chose qui s' offrit à ses yeux, fut l' épée sanglante de Gelin. Elle s' en saisit, et ne doutant point que le chanoine, qui étoit auprès

p417

du lit à me donner du secours, n' eût contribué à ma mort, ou qu' il n' achevât de m' ôter ce qui me restoit de vie, elle fondit sur lui la pointe baissée, pour le percer de mille coups. Je ne sais par quel hazard il put éviter sa furie. Il se tourna

si à propos, que le premier coup ne porta que dans sa robe. Il s' agita beaucoup pour parer ceux qu' elle continuoit de lui allonger. Comme je conservois toute ma connoissance, je la priai d' une voix foible de l' épargner. Ma priere ne parut servir qu' à l' animer davantage. Il sembloit que m' entendant parler, ce témoignage qu' elle avoit de ma vie, lui fit trouver de la joie dans les efforts qu' elle faisoit pour me venger. Heureusement pour le chanoine, une partie de mes gens vint le tirer d' embarras. Drink étoit à leur tête. Il avoit arrêté Gelin, malgré sa hardiesse et sa résistance. Ce perfide, voyant neuf ou dix hommes armés au bas de l' escalier, avoit d' abord menacé de casser la tête au premier qui s' opposeroit à son passage. Mais Drink, qui étoit plein de résolution, ne lui avoit répondu qu' en s' approchant de lui le pistolet à la main, et en lui ordonnant fierement de mettre bas les siens. Cette vigueur l' avoit tellement déconcerté, qu' il s' étoit laissé saisir au collet. Il

p418

avoit été facile ensuite de le désarmer, et quatre de mes laquais étoient demeurés à le garder.

Drink fut surpris en entrant dans ma chambre, de trouver M Audiger aux mains avec Cécile. Me voyant blessé, et étendu sur mon lit, il s' imagina comme elle que cet honnête chanoine étoit un de mes assassins ; et loin de courir à son secours, je crus remarquer à son incertitude qu' il n' eût pas été fâché de le voir punir par les mains d' une fille. En effet, s' il eût été criminel, il n' y avoit guères de châtiment plus convenable à sa qualité d' ecclésiastique. J' ordonnai qu' on ôtât l' épée à Cécile. Elle la céda alors volontairement, et s' approchant de moi, elle me donna les plus tendres marques de son inquiétude et de sa douleur. Ma belle-soeur arriva en même-tems, avec Madame Lallin et ma nièce. Elles s' employèrent ensemble à visiter mes plaies. On se hâta de faire venir un chirurgien de Saint-Cloud : il

les trouva toutes deux dangereuses ;
mais il ne put décider tout d' un coup si
elles étoient mortelles. Son principal
motif d' espérance fut de me voir conserver
toute ma liberté d' esprit dans une
si grande émotion, et malgré la perte
d' une partie de mon sang.

p419

Le voyage qu' on fit à Saint-Cloud
pour avertir le chirurgien, produisit un
effet fâcheux pour mon assassin. J' avois
ordonné qu' on le gardât soigneusement,
dans le dessein de me le faire
amener à ma chambre lorsque le premier
appareil seroit mis à mes plaies,
et de l' interroger sur les raisons qui
l' avoient porté à son horrible entreprise.
Mais le laquais qui fut envoyé à Saint-Cloud,
n' ayant point reçu ordre de se
taire, avoit publié tout ce qui s' étoit
passé chez moi. L' aventure fut rapportée
aux chefs de la justice du lieu, qui se
crurent en droit de faire amener le criminel
dans leurs prisons. Ils l' envoyèrent
prendre chez moi par quelques archers.
J' étois alors occupé avec le chirurgien ;
et la crainte de me causer un nouveau
trouble, dans le danger où j' étois, empêcha
mes gens de me le faire savoir. Je
n' approuvai point leur discrétion, lorsqu' ayant
demandé des nouvelles du prisonnier,
on me répondit que la justice
de Saint-Cloud l' avoit fait enlever. Outre
que je me sentois assez de générosité
pour lui pardonner, je perdois l' espérance
d' apprendre ce qui m' avoit attiré
sa haine. Monsieur Audiger, qui s' étoit
reconcilié avec Cécile, et que j' avois
prié de me donner quelques lumières sur

p420

ce triste accident, m' avoit protesté qu' il
ne connoissoit Gelin que de ce jour, et
qu' il ne me l' avoit amené qu' à la priere
du chapelain de Chaillot qui lui avoit
demandé cette faveur par un mot de

lettre. Cette recommandation du chapelain me faisoit bien comprendre que mon épouse n'avoit pas rompu tout commerce avec Gelin ; mais quoique je ne pusse attribuer la profession qu'elle faisoit avec cela de mener une vie dévote et salubre, qu'à une damnable hypocrisie, je n'osai porter mes soupçons jusqu'à me défier qu'elle eût quelque part au dessein de ma mort, ni même qu'elle en eût la moindre connoissance. Ce ne seroit plus une femme, disois-je, ce seroit un monstre, une furie détestable ; je tâchois d'écarter cette pensée, comme si j'eusse appréhendé de me rendre coupable en m'y arrêtant volontairement. Elle m'avoit même causé une espèce de frémissement, en se présentant à mon esprit la première fois. Cependant elle y revenoit toujours, malgré les efforts que je faisois pour la rejeter, et elle n'y revenoit point sans me causer un des plus tristes sentimens que j'eusse encore éprouvés. Ma belle-soeur s'aperçut que j'étois extrêmement agité. Elle me demanda de quoi mon imagination s'occupoit.

p421

Mais que pensez-vous, lui dis-je, de cette intelligence de Gelin avec le chapelain de Chaillot ? Serait-il possible que la misérable Fanny... je n'osai achever. Ma soeur comprit fort bien le reste. Elle baissa les yeux, et elle demeura sans me répondre. Je la priai de s'expliquer. Elle ne le fit qu'avec peine ; mais elle me confessa à la fin que Madame Lallin, Cécile et elle-même, avoient les mêmes craintes que moi, depuis ce qu'elles avoient entendu de M Audiger. Cette cruelle confirmation d'un doute que j'avois regardé d'abord comme un crime, fit sur mon coeur une mortelle impression. Je sentis couler de mes yeux des larmes amères. ô Dieu ! M'écrai-je, vous mettez donc le comble à tous les malheurs dont vous m'avez accablé. Barbare Fanny ! Hélas ! Que t'ai-je fait ? Il ne manque donc plus à ton plaisir et à tes crimes, que de me percer le coeur ! Cécile étoit présente. Loin de s'offenser

de mes plaintes, je voyois dans ses yeux
qu' elle y étoit sensible. Ah ! Cécile,
Cécile, lui dis-je, en la regardant tristement,
il n' y a plus que votre bonté qui
puisse me consoler. Je haïrois la vie que
le perfide Gelin, et une épouse encore
plus cruelle, n' ont pû m' ôter, si je n' avois
la douce assurance d' en passer une toute
heureuse avec vous.

p422

Son pere, qui avoit fait marquer ce
jour-là pour l' assemblée des commissaires
et pour la déposition des témoins,
s' étoit rendu de bonne heure à Charenton.
Il fut fort surpris de n' y pas voir
ma famille à l' heure dont on étoit convenu.
Il vint chez moi vers le soir, et
il trouva une trop juste excuse dans les
funestes nouvelles qu' il apprit en arrivant.
Son premier sentiment fut de poursuivre
avec chaleur le procès de Gelin, et
de remonter jusqu' à la source de son
attentat, pour en découvrir tous les
complices. Je tâchai de modérer cette
ardeur. Non, lui dis-je, je craindrois
trop d' apprendre ce que je veux toujours
ignorer. Songez d' ailleurs que mon honneur
y est intéressé. Voulez-vous que
j' aille informer le public de ma honte, et
m' exposer peut-être à voir mon infâme
épouse finir sa vie sur un échaffaut ? Elle
n' est pas digne d' un autre sort. Mais je
dois le sacrifice de mon ressentiment à
la mémoire de son pere, à mon propre
honneur, et même au vôtre, puisque
vous m' avez accordé votre fille. J' approuve
donc si peu votre avis, ajoûtai-je,
que je vous prie au contraire d' employer
votre crédit et celui de vos amis pour
arrêter le cours de la justice et pour
sauver Gelin. Je vous desirois avec impatience
pour vous faire cette priere. On

p423

attend madame au premier jour. Gagnez
seulement sur les juges de surseoir les

procédures jusqu' à son retour. Je compte obtenir d' elle tout ce que je prendrai la liberté de lui demander. Il convint de la force de mes raisons, et s' étant rendu aussi-tôt à Saint-Cloud, il n' eut pas de peine à obtenir le délai du procès jusqu' au retour de madame. On fut plus difficile à lui accorder la permission de voir Gelin dans sa prison. Je l' avois prié de la demander aux juges, et de faire ses efforts pour tirer de lui quelque éclaircissement. Il lui fut impossible de se procurer cette faveur. Je fus assez satisfait de celle qu' il avoit obtenue, et d' apprendre de lui que l' arrivée de madame ne pouvoit être différée long-tems, puisque la meilleure partie de ses équipages étoit déjà au château. En effet, elle arriva deux jours après, avec toute la cour. Nous en fûmes avertis par le bruit des cloches, et les autres témoignages de la joie publique ; car cette excellente princesse étoit si tendrement aimée, que ses moindres absences étoient supportées avec peine. Les plaisirs ne renaissent qu' en sa présence. Il lui restoit alors bien peu de tems, pour en goûter et pour en faire naître. Le cours de sa belle vie approchoit de sa

p424

fin. Fragilité des grandeurs humaines ! Dans la fleur de sa jeunesse, si proche du trône, au milieu des délices, et dans l' abondance de tous les biens qui peuvent rendre la vie chere et précieuse, elle devoit peu de jours après se la voir ravir tout d' un coup, et servir de nouvel exemple à ceux qui font trop de fonds sur les avantages de la naissance et de la fortune. Ce ne fut pas à elle seulement, que son retour devint funeste. Cécile étoit comprise dans le même arrêt du ciel, qui la condamnoit à mourir ; et si cette grande princesse servit de leçon aux amateurs du monde et des plaisirs, la charmante Cécile en fut une aussi terrible pour tous ceux qui estiment trop les agrémens de la nature et les charmes de la beauté. Moi seul, misérable rebut de la fortune, j' étois destiné, après tant de malheurs et

d'agitations douloureuses, destiné sans le prévoir et sans l'espérer, à des retours de joie et de félicité, dont je ne me croyois plus capable par idée même et par imagination. Mais il devoit encore en coûter extrêmement à mon coeur, avant que de les obtenir ; et par la disposition ordinaire de mon sort, je devois les payer bien cher, après les avoir possédés quelques momens.

p243

Ainsi, continua-t-elle,
je n'ai rien avancé qui ne porte sur de solides raisons, en vous promettant

p244

que mylord ne condamnera point votre amour : je ne lui ai pas manqué non plus de parole en vous découvrant les desseins qu'il a sur vous, puisque je ne l'ai fait qu'après m'être assurée que vous aimez Fanny. Cependant je serois fâchée de lui ôter la satisfaction qu'il se réservoir sans doute de vous apprendre lui-même votre bonheur. Il faudra que vous fassiez semblant de l'ignorer, et d'en recevoir les premières assurances de sa bouche. Je vais le chercher, ajouta-t-elle, pour le guérir entièrement des fâcheuses idées que votre grand-père et la lettre de Mylord Omerson lui ont données de vous, et pour lui apprendre ensuite que vous êtes par rapport à lui et à sa fille tel qu'il le desire, et qu'il l'a toujours crû. Allez, lui dis-je interdit de joie et d'admiration, et faites bien entendre à mylord qu'il fera plus en me permettant d'aimer Fanny, que le ciel et la terre ensemble ne peuvent faire pour le bonheur d'un homme. Je demeurai seul avec la maîtresse de mon âme. Son embarras et le mien furent extrêmes pendant le premier moment, mais comme il ne venoit que de la confusion de nos sentimens, il fit bientôt

place à l'entretien le plus tendre et le plus

p245

animé. Ces trésors d'amour que le silence et la contrainte tenoient ensevelis et comme accumulés dans nos coeurs depuis si long-tems, ne craignirent plus de se développer avec liberté. Je tirai de l'aimable Fanny des aveux capables de faire mille fois la félicité d'un amant, et dont il auroit pû sembler néanmoins que je n'étois pas satisfait, tant j'avois d'empressement à les lui faire répéter. Je lui racontai l'origine de ma passion, ses effets, mes timides et respectueuses assurances ; le dessein que j'avois formé de les cacher pendant toute ma vie, ou d'attendre du moins pour les expliquer d'heureuses circonstances que je ne prévoyois point, et que j'avois à peine la hardiesse de désirer. Ma tendresse m'avoit semblé suffire pour me rendre heureux, lors même que le respect la tenoit renfermée dans le fond de mon coeur : à quel excès de bonheur me voyois-je élevé tout d'un coup par l'assurance d'être aimé, par la liberté d'exprimer mon amour, et par l'espoir de le voir bientôt au comble de ses vœux ! Tant de joie surpassoit non-seulement mes expressions, mais l'étendue même de mes sentimens et de mes idées. La fortune qui m'avoit maltraité si long-tems, le ciel qui n'avoit jamais semblé jusqu'alors

p246

me regarder qu'avec rigueur, l'amour, l'amitié, tout se réunissoit en ma faveur pour me tirer à jamais du rang des misérables, et me composer un destin digne d'envie. Ciel ! M'écriai-je vingt fois avec transport, je ne vous demandois pas tant, vous m'accordez trop tout d'un coup ; modérez vos bienfaits, je suis trop heureux pour l'être tranquillement. Et puis changeant aussi-tôt de desir, je le priois au contraire d'augmenter encore ma félicité, s'il étoit possible, et de la

faire durer toujours dans cet excès.
Fanny m'écouloit avec une satisfaction
qui me répondoit de ses sentimens. Elle
parla peu, mais c' étoit me dire beaucoup
à moi qui la connoissois, que de recevoir
mes tendres caresses et de les approuver.
Tous retenus qu' étoient ses regards, ils
n' en étoient pas moins pénétrants ni moins
passionnés. Elle n' attachoit point une seule
fois ses yeux sur les miens sans faire
passer dans mon coeur mille traits de
flâme, et sans y exciter quelque nouveau
mouvement que je n' avois point encore
éprouvé. Elle remercia le ciel de
m' avoir rendu pour elle aussi tendre qu' elle
l' avoit souhaité. Elle m' assura modestement
que si j' étois tel que je m' efforçois
de le lui persuader, nous allions être deux

p247

exemples d' une passion parfaite, et qu' il
ne dépendroit pas d' elle que nous n' en
fussions deux aussi d' une fidélité et d' une
constance éternelle.
Madame Riding ne tarda point à nous
apporter des nouvelles qui confirmerent
notre joie. Si vous n' êtes point le plus
heureux couple qu' il y ait sur la terre,
nous dit-elle en entrant, ce ne sera ni la
faute de mylord, ni la mienne. Vous
serez l' un à l' autre avant que nous quittions
Bayonne, et mylord ne m' a point caché
qu' il en auroit autant de satisfaction que
vous. Elle ajouta qu' il étoit allé trouver
le roi pour le prier d' honorer notre
mariage de son consentement, et de faire en
ma faveur quelque chose qui put suppléer
au défaut de ma fortune. Mylord vint
effectivement un quart d' heure après avec
un visage si joyeux et si riant, que je ne
doutai point que la bonté du roi n' eût
rempli ses espérances et surpassé les
miennes. Son amitié se satisfit d' abord en
m' embrassant, et en m' accordant le nom de son
cher fils. Il nous prit ensuite par la main
sa fille et moi, et nous ayant conduit à
la chambre du roi : les voilà, sire, lui
dit-il, ce sont mes deux enfans. J' ai peine
à distinguer lequel m' est plus cher de l' un
ou de l' autre ; c' est pour n' avoir plus cette

distinction à faire que j' ai résolu de les
 lier si étroitement qu' ils ne fassent plus
 qu' un. Le roi lui répondit qu' il prenoit
 part à sa joie et à la nôtre, et qu' il
 vouloit commencer à me le marquer en me
 créant chevalier. Il m' honora sur le
 champ de cette dignité avec la cérémonie
 ordinaire. C' est le premier degré, me
 dit ce prince après m' avoir donné
 l' accolade : vous êtes jeune, je veux que
 l' espérance d' obtenir de moi beaucoup
 davantage vous serve d' éguillon pendant
 quelques années, et je vous engage ma
 parole royale, que je récompenserai vos
 services au-delà de vos desirs. J' ai appris
 de mylord ajouta-t-il, que vous êtes
 disposé à l' accompagner en Amérique. Allez,
 et comptez tous deux sur la reconnaissance
 de votre roi. Ce prince avoit dans les
 manieres et dans les expressions un air de
 bonté qui est rare dans un souverain.
 Mylord étoit pénétré des témoignages
 qu' il recevoit tous les jours de son estime
 et de sa confiance. Dans l' extrême
 impatience où il étoit de partir pour se rendre
 utile à son service en Amérique, il le pria
 de trouver bon que nos nôces
 s' accomplissent en sa présence, afin que nous
 pussions nous embarquer ensuite à ses
 yeux, avant qu' il se mît en chemin pour

retourner en Flandres. On régla que nous
 serions mariés le lendemain. Quoique les
 préparatifs ne pussent être magnifiques
 dans un espace si court, les ordres qui
 furent donnés par le roi et par mylord
 auroient rendu la fête fort brillante, si le
 ciel eût permis qu' ils se fussent exécutés.
 Mais j' étois à la veille de voir prendre
 une nouvelle face à ma vie : mon sort
 avoit attendu jusqu' alors à se déclarer.
 On voit par tout ce que j' ai rapporté
 jusqu' à présent de mon histoire, qu' il n' y
 avoit rien eu d' absolument malheureux
 dans mes premieres aventures. J' avois
 éprouvé dès ma naissance les traits de la
 mauvaise fortune, mais presque sans les

sentir. J' en avois même formé une espece d' habitude, jusqu' au tems où je commençai à connoître Mylord Axminster. Sa compagnie et son amitié m' avoient fait mener une vie fort douce. Ma passion pour sa fille avoit fait beaucoup plus ; elle m' avoit rendu heureux. L' espérance prochaine de l' épouser alloit mettre le comble à mon bonheur. Ainsi je n' avois pas lieu de me plaindre beaucoup du passé, et je ne trouvois dans ma situation présente que des justes sujets de joie. Quelque obscur que fût l' avenir, j' aurois eu tort de m' en défier, puisque mon bonheur

p250

étoit prêt à s' établir sur les fondemens les plus solides. Enfin, j' étois content de ma condition. Mon ame étoit tranquille, ou du moins elle n' étoit agitée que par les délicieuses émotions du plaisir. Cependant, tout cet édifice de tranquillité et de bonheur étoit un vain fantôme, qui s' étoit formé par degrés, pour s' évanouir en un moment. Mon nom étoit écrit dans la page la plus noire et la plus funeste du livre des destinées ; il y étoit accompagné d' une multitude d' arrêts terribles, que j' étois condamné à subir successivement. Mon bon génie avoit lutté inutilement pour m' en garantir ; il n' avoit pû réussir pendant près de dix-huit ans qu' à les suspendre. ô Dieu, qui m' as donné la force de les supporter, donne' en assez maintenant pour les rappeler à ma mémoire ! Je me suis fait violence pour les en écarter pendant le récit de cette premiere partie de mon histoire ; c' est une trêve que j' ai eu la force de faire avec mes douleurs. Je les sens qui renaissent, et qui viennent en foule se présenter à ma plume.

LIVRE 3

p251

J' entre dans la mer immense de mes infortunes. Je commence une narration que je vais accompagner de mes larmes, et qui en fera couler des yeux de mes lecteurs.

p252

Cette pensée me cause quelque satisfaction en écrivant ; j' obtiendrai la pitié des coeurs tendres. Je les fais les juges de mes peines ; c' est à leur tribunal que je les présente. Mais je les prie de juger moins de ma douleur par les apparences que par leur propre sentiment, c' est-à-dire, que s' ils me trouvent dans mes pertes plus de fermeté extérieure qu' ils ne se sentent capables d' en avoir, je ne demande point qu' ils se forment sur ces dehors trompeurs l' idée qu' ils prendront de moi. à la vérité le courage et la constance inaltérable que j' ai fait paroître dans toutes mes disgraces, m' a mérité le nom de philosophe ; on n' a pas cru que ma patience toujours égale, et la sérénité apparente de mon humeur sous les plus rigoureux coups de la fortune, pussent être l' effet d' une vertu ordinaire. On les a honorés du nom de philosophie. Superbe nom ! Hélas ! Qu' il m' a coûté cher ! Ceux qui me l' ont donné n' ont jamais connu le secret de mon ame. J' ai tiré en effet de la philosophie tout le secours qu' elle peut donner ; elle a éclairé mes entreprises, elle a réglé mes dehors, elle a soutenu ma prudence ; elle m' a fourni des consolations contre le désespoir. Mais elle n' a jamais diminué le sentiment intérieur de

p253

mes peines, et elle ne m' a point empêché de reconnoître qu' un philosophe est toujours homme par le coeur. Dévelopons cette malheureuse suite d' aventures, ou tendres ou tragiques, mais toutes si tristes et si intéressantes, qu' elles me répondent de la compassion de mes

lecteurs.

Le roi ayant consenti à mon mariage ;
et mylord marquant autant d' ardeur
que moi pour le voir accompli, il
sembloit qu' il ne pouvoit rien arriver dans
l' espace de vingt-quatre heures qui fût
capable de troubler une si douce attente.
Je passai une partie de l' après midi à
m' entretenir avec Fanny, et l' autre à réfléchir
sur cette fortune inespérée qui m' élevoit
tout d' un coup au sommet du bonheur.
En me livrant seul à la joie, je ne laissois
pas de conserver assez de pouvoir sur
moi-même, pour y mêler quelques
considérations sérieuses, qui m' étoient toujours
suggérées par la longue habitude que
j' avois formée de méditer et de me recueillir
dans mes pensées. Voilà, disois-je,
mes projets accomplis. J' ai souhaité de
devenir heureux par l' amour, je touche
au moment de l' être, et mon coeur est si
agréablement rempli, qu' il m' est aisé de
sentir que ce n' étoit point un faux bonheur

p254

que je m' étois proposé. J' avois deux
buts, ajoutois-je ; quel étoit l' autre ?
C' étoit de travailler incessamment à me
rendre sage par le secours de l' étude et de
mes reflexions. Je ne m' en suis point
écarté jusqu' aujourd' hui, et je suis résolu de
ne m' en écarter jamais. Mais ma
condition change, j' ai d' autres regles à suivre.
Quoique la sagesse soit toujours la même,
elle prend différentes formes dans les
divers états de la vie. J' ai déjà eu l' occasion
de faire assez de remarques sur cette
variété de conditions et de devoirs pour
me former un plan qui convienne à la
situation où je vais entrer. Voyons, et
faisons aller de pair, autant qu' il est possible,
la sagesse et l' amour. Là-dessus je me fis
réellement, je ne dis point un ordre
d' occupations, je ne pouvois prévoir les
événemens assez juste pour m' assurer que
j' eusse la liberté de le suivre, mais un
fond de nouveaux principes qui me
parurent convenir en général à l' état où
j' entrois, et dont il ne me restoit que
l' application à faire aux diverses conjonctures.
Je m' occupai de cette rêverie sérieuse

jusqu' à ce qu' on vint m' avertir que mylord
demandoit avec empressement à me
parler.
C' étoit James qui me venoit appeller.

p255

Je lui vis un air triste qui me fit mal
augurer de sa commission. Il n' attendit point
que je l' interrogeasse pour me dire que
mon mariage étoit, sinon tout à fait
rompu, du moins différé jusqu' à Rouen, à la
priere de M Cleveland, qui s' étoit jetté
aux pieds du roi pour lui demander ce
délai comme la plus grande de toutes les
faveurs. C' est tout ce que j' ai appris, me
dit James, mylord vous en expliquera
davantage. Je me rendis promptement
auprès de lui. Je le trouvai rêveur et
chagrin. Votre grand-pere est un brutal, me
dit-il en me voyant entrer. Il n' y a que
sa vieillesse, et la considération du roi,
qui m' ayent empêché de le traiter
comme il mérite de l' être. Il m' apprit en même
tems que M Cleveland étoit venu lui
reprocher d' un ton railleur le dessein qu' il
avoit de m' accorder sa fille sans sa
participation, et de se faire accompagner de
moi en Amérique ; qu' il lui avoit dit
grossièrement que c' étoit en vain qu' il s' en
flattoit, puisqu' il avoit obtenu du roi des
ordres tous opposés ; qu' il venoit les lui
annoncer lui-même de la part de ce prince,
et lui défendre de penser aux nêces
de sa fille avant que d' être arrivé à Rouen,
où le roi se proposoit de passer en allant
en Flandres, où il vouloit que nous le

p256

suivissions. Choqué, continua mylord,
de l' air brusque dont il m' a parlé, je n' ai
pû m' empêcher de lui en témoigner
quelque ressentiment, et de lui faire entendre
que ce n' étoit rien moins qu' un
deshonneur pour vous d' entrer dans ma famille.
Il a eu l' impudence de me reprocher
là-dessus la malheureuse aventure de mon
épouse, que j' ai confiée trop légèrement

au roi, et dont il y a apparence que ce prince ne lui a pas fait un secret. Je vous avoue, continua le vicomte, que s' il n' étoit sorti promptement après m' avoir fait cet outrage, il n' y auroit point eu de raison assez forte pour arrêter le premier feu de ma colere. Je me suis contenté après son départ d' en aller porter mes plaintes au roi. Il l' a fait appeller pour me faire des excuses, mais il m' a renouvelé l' ordre de différer votre mariage, sous prétexte que la cérémonie se fera plus commodément à Rouen, et que je trouverai ensuite au Havre-De-Grace un vaisseau pour l' Amérique, qui me portera plus proche de nos colonies que celui qui est prêt à partir de Bayonne. Mylord Axminster eut l' honnêteté de convenir après ce discours, qu' il avoit eu tort de proposer mon mariage au roi sans avoir prévenu M Cleveland ; et comme il

p257

n' attribuoit son opposition qu' au dépit qu' il lui supposoit de se voir négligé, il me dit avec sa tendresse ordinaire qu' il vouloit bien oublier son ressentiment en ma faveur. Il m' exhorta même à tâcher de remettre l' esprit de mon grand-pere par quelques civilités, dont il reconnoissoit dans le fond que je ne pouvois me dispenser.

J' allai le trouver sur le champ. Il me fit des plaintes fort vives du peu d' attention que j' avois marqué pour lui ; et m' ayant représenté tout ce que je lui devois de tendresse et d' attachement en qualité de petit-fils, il m' expliqua ensuite d' un ton sévere l' autorité que le titre de grand-pere lui donnoit sur ma personne et sur ma conduite. Je ne lui contestai rien, je me contentai de lui parler de l' honneur et des avantages qui me revenoient de l' alliance de Mylord Axminster. Je continuai de vivre honnêtement avec lui jusqu' au départ, sans qu' il me fît la moindre ouverture des cruelles vûes qu' il avoit sur moi.

Comme je n' avois nulle raison de m' en défier, je me consolai aux pieds de Fanny du retardement qu' on apportoit à mes

desirs. Mylord lui-même étoit si éloigné de prévoir le dessein de M Cleveland,

p258

qu' il ne fit pas difficulté de se réconcilier et de bien vivre avec lui. Nous quittâmes Bayonne, et nous arrivâmes à Rouen presque aussi-tôt que le roi. Il reçut de grands honneurs et un logement convenable dans la ville. Mylord Axminster reprit avec nous sa demeure à l' hôtellerie. Ce fut une vive mortification pour M Cleveland, qui s' attendoit que je m' attacherois à lui, et qui m' avoit même fait marquer un logement chez le roi. Le bruit de notre retour avec ce prince s' étant aussi-tôt répandu, nous reçûmes la visite de Mylord Omerson, et de nos autres amis. Ils crurent me faire plaisir en me félicitant sur la disposition avantageuse que Madame Lallin avoit conservée pour moi. Mylord Omerson me sollicita vivement de ne pas tarder à faire une visite à cette dame. Je le surpris en lui déclarant mes engagements avec Fanny, et l' espérance que j' avois de l' épouser au premier jour. Il n' y a point d' apparence que Madame Lallin, qui apprit sans doute cette nouvelle, eût persisté dans le dessein qu' elle avoit en ma faveur, si on lui eût laissé la liberté de réfléchir que mon ingratitude ne m' en rendoit pas digne, mais son malheur et le mien lui firent prêter trop facilement l' oreille à des conseils

p259

pernicieux qui causerent sa ruine, et qui ne me furent gueres moins funestes qu' à elle.

Le véritable dessein de M Cleveland ; en obtenant du roi le delai de mon mariage, avoit été de chercher les moyens de le rompre entièrement, non qu' il ne regardât la fille de Mylord Axminster comme un parti infiniment au-dessus de moi, et flatteur par conséquent pour son ambition, mais l' extrême affection qu' il

me portoit ne lui permettoit pas de
penser sans douleur à mon départ pour
l' Amérique. Il me regardoit comme le seul
reste de sa famille. Il étoit dans
un âge si
avancé, que le plaisir de me revoir à mon
retour n' étoit point un bien qu' il pût
espérer. Il vouloit à quelque prix que ce
fût m' attacher à la suite du roi, pour
m' avoir continuellement auprès de lui
même. Ce ne fut que le lendemain de notre
arrivée à Rouen qu' il me communiqua
ce desir pour la première fois. J' y fus aussi
sensible que je le devois, mais après lui
en avoir marqué de la reconnaissance, je
m' expliquai d' une manière si forte sur les
engagemens que j' avois pris avec mylord
et Fanny, qu' il comprit que ce ne seroit
jamais volontairement qu' il me les feroit
rompre. Il apprit presque aussi-tôt les tendres

p260

intentions que Madame Lallin avoit
pour moi. C' en fût assez pour lui faire
former le plan d' un nouvel artifice, dont
l' exécution ne lui réussit que trop
heureusement. Il se fit introduire chez cette
dame, et s' étant fait connoître à elle pour
mon grand-pere, il la remercia des
sentimens de bonté qu' elle avoit pour moi.
Elle ne le déguisa point ; elle lui marqua
même quelque chagrin de m' y voir
répondre si incivilement. Il profita de cette
ouverture pour lui offrir de s' employer
à me faire ouvrir les yeux sur ses charmes,
et sur le prix de ses faveurs. Il lui fit
entendre que pour peu qu' elle voulût se
prêter au dessein qu' il avoit, il
m' enleveroit infailliblement à sa rivale, car elle
étoit déjà informée qu' elle en avoit une,
et que c' étoit la cause de ma froideur pour
elle. Il ménagea si bien son esprit, qu' après
l' avoir sçu persuader que sa réputation
ne seroit nullement commise, et que ce
qu' il projettoit ne seroit connu que du
roi d' Angleterre, il l' engagea à feindre
que je lui eusse fait une promesse de
mariage, et à supplier le roi d' entremettre
son autorité pour me la faire exécuter.
Ce complot ne fut communiqué qu' à
Mylord Omerson et à quelques anglois

qui y entrèrent volontiers, autant par le

p261

souvenir des obligations qu' ils avoient à cette dame, que parce qu' ils étoient charmés de lui voir des inclinations si favorables pour la nation. M Cleveland eut encore assez d' adresse le même jour pour tirer de moi mon nom par écrit ; je le donnai sans défiance sur un prétexte fort léger qu' il m' apporta. Il s' en servit pour dresser une promesse dans les formes légales, et il remit cette piece authentique à Madame Lallin.

Je pressai pendant ce tems-là Mylord Axminster de conclure mon mariage avec Fanny. Il me répondit avec raison que ayant les mains liées par l' ordre du roi, il n' osoit passer outre sans avoir connu ses volontés. C' étoit moi naturellement que cette commission regardoit. Je me rendis au logement de ce prince. Il devina en me voyant le motif qui m' amenoit, et sans me faire la moindre objection, il me dit qu' il consentoit à mes desirs, si Mylord Axminster et M Cleveland s' accordoient à les approuver. Je craignois quelque opposition de la part de M Cleveland. Le roi qui s' en apperçut, me dit qu' il l' alloit faire appeller, pour apprendre de lui-même ses sentimens. Il parut, et loin de me refuser son aveu ; il me félicita sur les charmes de Fanny, qu' il traita par

p262

avance de mon épouse. Je sortis le plus content des hommes, et j' allai répandre ma joie dans la famille du vicomte. Il me vint quelques heures après un ordre de retourner chez le roi. Je le trouvai avec un papier à la main, et le visage moins ouvert qu' il ne l' avoit lorsque je l' avois quitté. Il m' ordonna d' approcher, et m' ayant montré mon nom qui étoit au bas du papier qu' il tenoit, il me demanda d' un ton sévère si l' écriture étoit de ma main. Je ne pus méconnoître mes

caracteres. Je lui répondis qu' elle en est étoit, mais que j' avois peine à comprendre comment elle se trouvoit dans la sienne. Je m' imagine, reprit-il, que vous en devez être surpris, c' est quelque chose du moins que vous l' ayez reconnue. Il me fit ensuite diverses interrogations sur mes liaisons avec Madame Lallin, sur les raisons que j' avois eues de l' abandonner après m' être engagé si saintement à l' épouser. Je ne pouvois répondre clairement à des questions qui étoient si obscures pour moi : ma surprise ressembloit sans doute à l' embarras d' un homme coupable. Le roi s' offensa vivement d' un silence qu' il regarda comme un effet d' obstination. Il me traita de la maniere la plus dure, et il m' ordonna les arrêts dans son propre logis.

p263

M Cleveland me vint voir aussi-tôt dans la chambre où j' avois ordre de demeurer. Il contrefit l' affligé, et il me demanda d' un air de compassion affectée ce qui m' avoit attiré la colere du roi. Je lui rapportai ce que j' avois pu recueillir d' une conversation dont j' ignorois absolument le sujet. Ce fut alors que le rusé vieillard employa tous les ressorts de ses artifices pour m' amener insensiblement à son but. Après avoir fait semblant de réfléchir sur mon récit, il me dit qu' il conjecturoit de quoi il étoit question ; qu' il avoit entendu parler depuis son arrivée à Rouen d' un écrit par lequel on publioit que je m' étois engagé d' épouser Madame Lallin ; qu' il falloit que quelque personne mal intentionnée en eût informé le roi ; que je devois connoître mieux que personne ce qu' il y avoit de réel dans cette affaire ; que pour lui il n' avoit pas jugé à propos de m' apprendre jusqu' alors ce que le public en pensoit, parce qu' étant à la veille de mon mariage avec Fanny, il avoit semblé que j' avois peu de sujet de craindre le ressentiment de Madame Lallin ; mais que les choses changeoient tout à fait de face, puisque c' étoit cette dame sans doute qui avoit pris le parti de porter elle-même ses plaintes au roi ; que

ce prince équitable, comme il étoit, et jaloux d' ailleurs de sa reputation dans un royaume étranger, ne souffriroit jamais qu' une femme du rang et du mérite de Madame Lallin fût trahie et insultée impunément par un anglois ; que quand il n' y seroit point porté par l' amour de la justice et de la gloire, il devoit cette considération à un grand nombre de ses plus illustres sujets qui étoient réfugiés à Rouen, et qui avoient besoin de la protection des habitans de cette ville. Enfin, ajouta M Cleveland, plus j' envisage cette affaire, plus j' y trouve de danger pour vous. Mais non, reprit-il en s' interrompant, il y a une voie courte de vous mettre à couvert, et une voie qui ne vous expose à rien, c' est de remplir la promesse que vous avez faite à Madame Lallin. Vous satisferez par-là votre honneur, vous arrêterez ses plaintes et la colere du roi. Elle est d' ailleurs assez riche et assez aimable pour qu' un honnête homme puisse accepter sa main sans répugnance. Croyez-moi, me dit-il encore en m' embrassant, épousez-là : je serai plus satisfait moi-même de vous voir marier à Rouen, que de vous voir courir au-delà des mers dans un pays perdu, d' où il est incertain que vous reveniez jamais,

et où il est fort assuré que vous auriez mille incommodités à souffrir. J' avois écouté M Cleveland avec beaucoup d' attention, et peut-être se flattoit-il que son discours m' avoit ébranlé, mais je n' avois point eu d' autre vue que de m' éclaircir tout-à-fait du noir dessein que je voyois trop clairement qu' on tramait contre moi. La lettre que Mylord Axminster avoit reçue à Bayonne, étoit une clef qui me donnoit quelque entrée dans le mystere. Je découvrois sans peine que Madame Lallin ne me causoit tant de mal, que parce qu' elle me vouloit trop de bien. Mais cette promesse signée de ma main étoit un abîme dont le fond

échappoit à ma pénétration. Je n'avois point la moindre défiance de M Cleveland ; il aidoit encore à l' éloigner par l' air de sincérité avec lequel il me faisoit mille questions ; car aussi-tôt que je lui eus protesté avec serment que l' écrit que le roi m' avoit montré étoit une piece fausse qui n' étoit jamais sortie de ma main, il me demanda si je n' avois point indiscrettement signé quelque billet, ou écrit quelque lettre, dont on eût pû déchirer malignement le seing. J' étois sûr de n' avoir pas même écrit une lettre dans toute ma vie, la certitude avec laquelle je l' en assurai,

p266

parut l' étonner beaucoup. Il faut donc, reprit-il, qu' on ait contrefait votre caractere. Les dames françoises ont des artifices admirables en galanterie. Mais enfin comme j' aurois plus de zele que personne à vous détourner d' épouser Madame Lallin, si c' étoit un parti qui vous fût désavantageux, je crois que dans les circonstances où vous êtes, la sagesse vous oblige d' accepter la main qu' elle vous présente. Les raisonnemens de M Cleveland firent si peu d' impression sur moi, que je ne m' arrêtai pas même à lui répondre. Je le priai seulement de faire avertir Mylord Axminster de mon malheur. Cette confiance que je faisois paroître pour le vicomte, tandis que je lui en marquois si peu, le piqua jusqu' au vif. Il me répondit que je pensois en jeune homme, c' est-à-dire, que je me trompois beaucoup si je me figurois que ce seigneur pût conserver quelque estime pour moi, et persister dans le dessein de me donner sa fille, lorsqu' il apprendroit le démêlé que j' avois avec Madame Lallin. Comptez, me dit-il, que quelque tour que prenne cette affaire, c' est une tache qui vous exclut de l' espérance d' épouser Fanny. Et cette raison, ajouta-t-il avec une espece d' indifférence, est une des plus fortes qui

p267

m' ayent porté à vous dire que votre propre intérêt vous oblige de profiter de la bonté de Madame Lallin.

Cette maligne réflexion de M Cleveland fut le plus funeste de tous ses coups. Je n' y trouvai que trop de vraisemblance, et commençant à considérer le malheur qui venoit de m' arriver comme la ruine de mon amour, je sentis mon coeur se glacer de crainte et frémir de saisissement. Mon impitoyable grand-pere s' applaudit de cet étrange effet de sa tendresse. J' étois dans la situation où il avoit entrepris de me mettre, c' est-à-dire, prêt de perdre l' espoir d' être à Fanny, et la confiance que j' avois dans l' amitié de Mylord Axminster. Il s' en aperçut, et il eut la dureté de me quitter aussi-tôt pour laisser au poison le tems de se répandre et d' agir dans toute sa force. Je le conjurai en sortant de ne pas laisser de faire avertir mylord de ma captivité. Il me le promit, mais la maniere dont il l' exécuta mit le comble à ma perte, et fut le plus dangereux de tous ses artifices.

Je demurai seul dans un accablement qui ne peut être exprimé. Je me représentai quel alloit être l' étonnement de mylord et Fanny, en apprenant par des rapports infideles le sujet de la colere du roi,

p268

et la cause de mon emprisonnement. Je ne pouvois m' attendre qu' à leur haine et à leur mépris. Quelle idée ne devoient-ils pas se former de mon caractere ! J' avois été assez heureux pour les persuader de mon innocence à Bayonne, mais cette derniere aventure faisant revivre la premiere, ils alloient me croire capable non-seulement de les tromper, mais de joindre encore l' hypocrisie et le parjure à la duplicité, pour abuser de leur franchise et de leur amitié. J' étois donc à la veille de perdre tout ce que j' avois de plus cher, l' estime de mylord, et la tendresse de Fanny. Je les perdois par une horrible malignité, qui m' enlevoit en même tems ma réputation, et j' étois si malheureux qu' il ne m' étoit pas même permis de faire

mes efforts pour la défendre et me justifier.
Effectivement mes ennemis employoient
pour achever ma ruine tous les momens
que je passois inutilement à la pleurer.
M Cleveland étoit allé trouver
Mylord Axminster en me quittant. Il ne lui apprit
point mon malheur, parce qu' il en étoit
déjà informé, mais voyant qu' il
balançoit à me croire coupable, il ne manqua
point d' invention pour détruire ce reste
de bonté qui combattoit encore en ma
faveur. Il feignit d' être persuadé trop

p269

tristement lui-même de la tromperie
odieuse dont on m' accusoit. Il confessa à
mylord qu' il se croyoit obligé de lui en
faire des excuses, et qu' il n' étoit venu
chez lui que dans ce dessein. Il parut
étonné qu' à mon âge, et avec des dehors qui
sembloient promettre de l' honneur et de
la droiture, j' eusse été capable de tant
d' artifice. Je ne le croirois jamais, ajouta-t-il
en dépliant la promesse prétendue qu' il
avoit eu soin de retirer des mains du roi,
si je ne voyois son nom écrit de sa propre
main. Le voilà ; il n' ose lui-même
désavouer son caractere. Ce qui me console,
c' est qu' il paroît disposé à se rendre du
moins aux ordres du roi, qui veut
absolument qu' il remplisse sa promesse.
Mylord étoit un homme d' esprit et
d' expérience, qui m' avoit reproché cent
fois ma crédulité, et qui m' en avoit
même corrigé à force de me parler de la
corruption des hommes, et de la sage
défiance dont on a besoin sans cesse en vivant
avec eux. Cependant il fut la dupe de ses
ennemis et des miens. L' accusation lui
parut si bien prouvée, qu' il ne souhaita pas
même de me voir un moment pour
s' éclaircir avec moi. Il savoit que Madame
Lallin avoit adressé sa plainte au roi, et
qu' elle avoit laissée la promesse entre ses

p270

mains ; il la voyoit dans celles de

M Cleveland, il connoissoit mon caractere ;
c' en étoit trop en effet pour lui laisser la
moindre incertitude. Il ne me regarda
plus que comme un monstre d' ingratitude
et de perfidie, et il crut ne pouvoir
mieux se venger de moi qu' en m' abandonnant
tout-à-fait, et en ordonnant à sa fille
de m' oublier. Comme il n' avoit point eu
d' autre raison que mon mariage pour
différer son voyage d' Amérique, il résolut
de ne s' arrêter à Rouen qu' autant qu' il
étoit nécessaire pour s' assurer du départ
d' un vaisseau. Il envoya en diligence au
Havre-De-Grace, et le hazard lui en ayant
fait trouver un qui devoit mettre à la voile
cinq ou six jours après pour la
Martinique, il résolut de prendre cette occasion
pour s' embarquer. Ses adieux furent
courts. Il reçut du roi le titre et la
commission de gouverneur général des
colonies angloises en Amérique, et ayant
pris les derniers ordres de ce prince, il
partit avec sa fille et Madame Riding.
Sa suite n' étoit composée que de ses domestiques,
et de cinq ou six anglois réfugiés
qui s' attachèrent à sa fortune.
Pendant que mon mauvais destin me
préparoit aussi les plus cruels sujets de
douleur, il étoit arrivé du changement

p271

dans ma demeure et dans la conduite de
M Cleveland. La constance qu' il me
voyoit dans mon inclination pour Fanny,
lui ayant fait craindre que je ne cherchasse
le moyen de m' évader du logis du
roi, et que je ne trouvasse ensuite celui
de me justifier aux yeux de Mylord Axminster,
il avoit jugé à propos de me
transférer dans un lieu où il pût être assuré
non-seulement que je ne réussirois point
à m' échapper, mais que je ne pourrois
même être informé du départ prochain de
ce seigneur et de sa fille. C' étoit
apparemment de concert avec Mme Lallin qu' il
avoit pris cette résolution, puisque ce
fut la maison même de cette dame qui fut
choisie pour ma nouvelle prison. Il n' eut
point de difficulté à obtenir du roi un
empire absolu sur ma conduite. C' étoit
un foible que ce prince conserva toute sa

vie, de se laisser presque entièrement gouverner par ceux qui avoient pris une fois quelque ascendant sur son coeur ou sur son esprit. Je fus donc transporté le soir chez Madame Lallin, et renfermé étroitement dans une chambre. On m' y fit entrer avec tant de précaution qu' il me fut impossible de reconnoître dans quel lieu j' avois été conduit. J' y fus traité avec soin, et même avec magnificence.

p272

Mais je demurai quelques jours sans voir personne, excepté M Cleveland, qui venoit passer avec moi une partie de l' après-midi. Je le conjurai mille fois de m' apprendre à quoi devoit se terminer une si étrange conduite, et de me donner du moins quelques nouvelles de Mylord Axminster et de Fanny. Il répondit à la premiere question, qu' on ne faisoit qu' exécuter les ordres du roi, qu' il n' avoit encore pû savoir précisément quelles étoient ses intentions. Pour ce qui regardoit mylord et sa fille, il m' assura, comme il avoit fait le premier jour de ma captivité, que je ne pouvois me flatter avec raison que ce seigneur pensât désormais à m' accepter pour son gendre. Malgré le chagrin violent que me causoit la répétition continuelle de cette réponse, je ne laissois pas d' entretenir un reste d' espérance. Je connoissois la bonté de mylord, et je faisois un fond infini sur la tendresse de sa fille. Il n' étoit pas vraisemblable qu' on me retînt éternellement captif. Je ne souhaitois qu' un moment de liberté pour détromper ces deux cheres personnes. Je me promettois que mon innocence l' emporteroit sur tous les artifices de Madame Lallin, car je n' avois encore soupçonné qu' elle ; et j' étois si éloigné

p73

de concevoir la moindre défiance de M Cleveland, qu' étant persuadé d' ailleurs de l' extrême affection qu' il me portoit, je

le croyois presque aussi touché que moi
de mon infortune et de ma captivité.
Mais la fin de mon erreur approchoit.
Le jour du départ de Mylord Axminster
me fut annoncé par M Cleveland. Jour
fatal ! D' où je dois commencer à compter
le cours de mes déplorables aventures.
J' étois dans ma chambre à m' entretenir de
mes tristes idées. M Cleveland y entra
avec un air de contentement qui me fit
attendre d' heureuses nouvelles. Vous
serez libre, me dit-il, aussi-tôt que vous le
voudrez. Le roi consent à votre liberté,
parce qu' il espere que Mylord Axminster
étant parti pour l' Amérique avec sa fille,
vous ne ferez plus difficulté d' épouser
Madame Lallin. Il voulut ensuite
m' embrasser à son ordinaire ; il ne
s' appercevoit pas que son discours m' ôtoit la vie,
et que j' avois besoin d' être soutenu. Oh !
Laissez moi, lui dis-je d' une voix altérée,
ne voyez-vous pas que vous m' avez tué
cruellement, et que j' ai à peine la force
de respirer ? J' étois si pâle en effet, qu' il
me crut prêt de m' évanouir. Je refusai
néanmoins ses secours. Laissez-moi,
répétai-je en l' écartant, je hais tout ce

p274

qui peut m' empêcher de mourir. Si
mylord et Fanny sont partis, j' ai perdu
sans ressource leur estime et leur
affection, deux biens sans lesquels il m' est
impossible de vivre. Je m' assis sans vouloir
le regarder ni l' entendre. Sa tendresse
pour moi qui étoit au-dessus de toute
expression, s' allarma véritablement lorsqu' il
me vit obstiné à me taire, et dans une
posture immobile, qui lui fit douter si
ma vie n' étoit pas dans le dernier péril.
Il se hâta d' appeler les domestiques pour
me faire apporter quelque assistance.
Madame Lallin accourut la première. Si
j' avois perdu effectivement une partie de
mes forces, je les recouvrai tout d' un
coup à sa vue, pour l' accabler de mille
reproches piquans, et pour lui donner
tous les noms odieux dont il me sembloit
que son lâche artifice la rendoit digne.
Cette dame m' aimoit véritablement ; je
dois confesser aussi que malgré la foiblesse

qu' elle avoit eue de se prêter au dessein de M Cleveland, elle étoit droite et généreuse. Mes reproches la toucherent si vivement, que fondant en larmes, elle se tourna vers mon grand-pere pour se plaindre avec amertume de la honteuse démarche à laquelle il l' avoit engagée. Ses plaintes, et les excuses qu' elle me fit,

p275

m' ouvrirent les yeux sur tout ce qui s' étoit passé. Ce fut alors que sentant mieux que jamais que j' etois perdu, trahi, méprisé de Mylord Axminster, et abandonné de Fanny, je tombai sans force et sans sentiment aux pieds de Madame Lallin. Ce spectacle la toucha si vivement, qu' après avoir employé tous ses soins pour me rappeler la connoissance, elle pria M Cleveland de sortir de sa maison, et de n' y retourner jamais. Il crut devoir céder pour un moment à cet orage ; il se retira. Je demurai seul avec elle. Ses pleurs qui couloient en abondance, et ses tendres excuses, me persuaderent de son repentir. Hélas ! Je vous pardonne, lui dis-je ; je ne vois que trop qu' on vous a séduite pour vous faire servir à ma perte. Mais si vous avez été l' instrument de ma ruine, il vous reste un moyen de me faire oublier le tort que vous m' avez fait. Procurez-moi la liberté de sortir de cette ville. Je suis chez vous, j' en juge par la maniere dont vous venez de parler à M Cleveland : ouvrez-moi les portes de ma prison, et loin de vous regarder comme une ennemie, je me croirai redevable de la vie à vos bienfaits. Il lui fut aisé de juger que mon dessein en souhaitant de me voir libre, étoit de suivre les traces

p276

de Mylord Axminster et de sa fille. Ma fuite étoit trop contraire aux intérêts de son amour. Elle me répondit en baissant les yeux, qu' elle s' étoit attendue que je reconnoîtrois autrement le sincere

regret qu' elle m' avoit marqué de m' avoir
causé du chagrin ; qu' à la vérité on
l' avoit fait agir contre son caractere et son
inclination en la faisant entrer dans le noir
complot qui avoit produit mon
emprisonnement, mais qu' elle ne pouvoit se repentir
néanmoins de m' avoir enlevé à une
rivale, qui n' avoit jamais eu pour moi
autant de tendresse et d' estime qu' elle
m' en promettoit ; que sa fortune et sa
personne n' ayant rien qui pût lui attirer
mon mépris, elle prenoit la hardiesse de
m' offrir l' une et l' autre, et qu' elle étoit
persuadée que lorsque je viendrois à
connoître le fond de son coeur, je ne
regretterois point de m' en être rendu le maître.
Elle accompagna ce discours de mille regards
tendres, et de tout ce qu' une
femme modeste peut mettre en usage pour
toucher un homme qu' elle aime. Du
caractere dont j' étois, cette honnête
franchise étoit plus propre à faire impression
sur mon coeur que tous les détours de
l' artifice. Je le dis naturellement à
Madame Lallin. Je l' assurai que je lui rendois

p277

mon estime, et que si j' eusse été libre
j' aurois peut-être senti pour elle quelque
chose de plus tendre. Mais cette rivale,
ajoutai-je ; que vous voulez supplanter, je
l' adore ; j' avois le bonheur d' en être aimé,
c' est vous qui m' avez arraché son
affection ; il n' y a rien qui puisse m' empêcher
de courir sur ses pas pour me justifier à
ses yeux, ou pour y mourir. Si vous êtes
tendre et généreuse, lui dis-je encore,
accordez-moi la liberté : c' est la seule
marque de bonté que je vous demande,
et à laquelle je puisse être sensible. Elle
réfléchit un moment sur cette proposition.
Je ne puis vous laisser sortir, reprit-elle,
dans l' état où vous êtes ; vous
manquez de tout, et vous m' êtes trop cher
pour vous voir partir sans les commodités
nécessaires pour le voyage que vous
méditez. Souffrez, ajouta-t-elle en
rougissant, que je vous propose à mon tour
un autre parti. Je vous offre de vous
accompagner. J' ai assez de bien pour en
faire tout d' un coup une somme considérable,

qui nous mettra au-dessus de
toute crainte en quelque endroit que la
fortune nous jette. Frappé d' une proposition
si extraordinaire, je lui en marquai le plus
vif étonnement. Hé ! Quelle seroit donc
votre espérance, lui dis-je ? Songez-vous,

p278

madame, qu' il m' est impossible d' être à
vous, et que vous ne gagneriez à me
suivre que la fatigue d' un voyage inutile ?
Elle me protesta qu' elle ne vouloit rien
obtenir davantage. Ne croyez pas
néanmoins, me dit-elle, que ce soit tout-à-fait
sans raison que je prens cet étrange parti ;
j' en ai deux tres-fortes, outre celle de
suivre l' invincible penchant qui me porte
à vous aimer. L' une est la perte de ma
réputation qu' il m' est impossible de
réparer si je ne deviens point votre épouse.
Malgré les promesses de M Cleveland
toute la ville est informée des démarches
que j' ai faites à sa persuasion pour
rompre votre mariage avec la fille de Mylord
Axminster. On sait même, en dépit de
toutes mes précautions, que vous êtes
actuellement renfermé dans ma maison. Je
suis l' entretien et la fable de toutes les
compagnies. J' ai compté ce malheur pour
rien tant que j' ai eu l' espérance de vous
épouser, un mariage solemnel auroit
réparé tout, mais si vous refusez
absolument d' y consentir, je ne puis demeurer
plus long-tems dans une ville où je me
crois déshonorée sans retour. Une autre
raison, continua-t-elle, qui n' est gueres
moins puissante, ce sont les menaces
continuelles que je reçois de mon frere. Sa

p279

rage est extrême contre moi depuis qu' il
m' a soupçonnée de l' avoir trahi. Il eût
achevé de me tuer s' il ne m' eût crue
morte du coup d' épée qu' il me donna avant
son départ. Il a appris mon rétablissement
et la liaison étroite que j' ai entretenue
depuis avec ses ennemis. Je reçois de lui à

chaque ordinaire des lettres pleines
d'outrages et d'horribles sermens, par lesquels
il proteste qu'il m'ôtera tôt ou tard la vie
de ses propres mains. Je le connois, il en
est capable, et je ne doute point que sa
haine ne redouble lorsqu'il sera instruit de
cette dernière aventure. Je suis donc
réduite à quitter Rouen, ajouta-t-elle,
autant pour la sûreté de ma vie que pour
mon honneur. Où fuirai-je avec plus de
plaisir qu'avec vous ? Si je réussis par ma
tendresse et par mes soins à vous rendre
plus sensible, je trouverai mon bonheur
à vous avoir suivi, et vous m'accorderez
ailleurs la qualité que vous me refusez ici.
Si vous vous opiniâtrez dans votre
constance pour la fille de Mylord Axminster,
je vous accompagnerai du moins jusqu'au
près d'elle, j'y rendrai témoignage de votre
innocence, et je me ferai un mérite des
services que vous aurez reçus de moi,
pour trouver auprès de son père un asile
et de la protection. Madame Lallin me

p280

demanda en finissant ce que je pensois de
son discours.

Il est certain que quelque extravagance
que j'eusse trouvé d'abord dans sa
proposition, elle me parut toute différente
sous ce nouveau tour. Mon intérêt
même sembloit demander que j'y consentisse,
car elle avoit eu raison de me faire
observer que j'étois dépourvu de tout.
M Cleveland étoit le seul de qui je pusse
espérer les secours dont j'avois besoin pour
le voyage, et l'on juge aisément que ce
n'étoit pas de lui que je devois les
attendre. Cependant la seule vue de ma
commodité n'auroit pas suffi pour me faire
entrer dans le projet de Madame Lallin. Je
prévoyois d'ailleurs que l'utilité que je
pourrois tirer d'elle auprès de mylord et de
Fanny pour la preuve de mon
innocence, n'égaleroit peut-être pas le
mauvais effet que produiroit sa présence, et
la pensée qu'elle n'auroit point entrepris
de me suivre sans m'être attachée par
l'amour. Je lui fis cette objection. Elle n'y
répondit que par ses larmes, et en me
disant qu'une raison si foible ne devoit point

m' empêcher de lui accorder une faveur
qui assuroit tout à la fois son bonheur et
sa vie. Je me laissai toucher, et le ciel
m' est témoin qu' en consentant à sa priere

p281

je ne suivis que le mouvement de cette
bonté naturelle qui m' attendrissoit à la
vue des malheurs d' autrui, et qui me
faisoit souhaiter d' être utile à tous les
misérables.

Il ne fut plus question que de prendre
des mesures pour amasser de l' argent, et
pour tenir notre départ secret. Madame Lallin
me dit que dans une ville telle que
Rouen, elle n' avoit besoin que d' une
heure pour trouver en argent comptant la
valeur de tout son bien. En effet, étant
sortie dans le moment, elle trouva chez
divers marchands environ cent mille écus
sur son billet. Ces emprunts ne devoient
porter préjudice à personne, puisqu' elle
leur abandonnoit par son départ des
terres qui excédoient considérablement
cette somme. Elle s' occupa le reste du jour
à faire préparer secrettement une voiture
pour gagner le Havre, où nous nous flattions
de trouver quelque vaisseau prêt à
faire voile. Elle ne mit dans sa confiance
qu' un valet et une fille qui devoient nous suivre.
C' étoit la nuit suivante que nous
nous proposions de partir. M Cleveland
vint me voir avant la fin du jour,
malgré la priere que cette dame lui avoit
faite de ne plus reparoître chez elle. Il
fut surpris de me trouver plus tranquille

p282

qu' à l' ordinaire. Comme il m' avoit laissé
seul avec Madame Lallin quelques heures
auparavant, il attribua ce changement à
la conversation que j' avois eu avec elle,
et s' imaginant qu' elle avoit pu m' inspirer
de l' amour, il en fut si satisfait qu' il me
promit de me faire rendre le lendemain
ma liberté. Je ne le laissai point sortir sans
m' être informé adroitement de la route

que Mylord Axminster avoit prise, et du lieu où il devoit commencer l' entreprise qu' il avoit formée pour le service du roi. J' appris ainsi qu' il étoit allé droit à la Martinique, parce qu' il ne s' étoit point rencontré de vaisseau qui pût le porter plus proche de nos colonies. De-là son dessein étoit de se rendre à la Jamaïque, ou à la Nouvelle Angleterre, selon qu' il en trouveroit l' occasion plus prompte et plus facile.

La nuit étant venue, et Madame Lallin se trouvant aussi libre que moi, nous sortîmes de sa maison chargés de divers paquets, et accompagnés seulement de nos deux domestiques. Nous gagnâmes à pied la porte de la ville, où la voiture nous attendoit. Notre route jusqu' au Havre se fit heureusement, et sans obstacle. Il n' étoit que sept heures du matin lorsque nous y arrivâmes. Nous cherchâmes

p283

d' abord un vaisseau qui fût prêt à partir pour les isles. On nous dit que le dernier qui devoit faire le voyage cette année-là, avoit mis à la voile quelques jours auparavant. C' étoit celui du vicomte d' Axminster. Nous délibérâmes si nous descendrions jusqu' à la Rochelle. Quelques anglois qui se trouverent au Havre nous conseillèrent, comme le parti le plus court et le plus sûr, d' aller plutôt à Londres, où nous ne manquerions pas de trouver tous les jours des occasions pour l' Amérique. Madame Lallin craignoit le malheur d' y être reconnue par son frere ; j' avois aussi mes craintes. Cependant, comme notre péril le plus pressant paroissoit être du côté de la France, nous nous embarquâmes sur le premier bâtiment qui partit pour l' Angleterre. Nous y arrivâmes en moins de deux jours, et par le plus heureux hazard, nous trouvâmes en débarquant à la tour de Londres un vaisseau de guerre qui levoit l' ancre pour faire voile à la Jamaïque. Nous y montâmes sans avoir touché la terre. Le capitaine fut ravi de voir augmenter le nombre des passagers par deux personnes qui portoient quelques marques de distinction. Quatre jours

après nous perdîmes la vue des côtes de l' Europe.

p284

Il faut que je le confesse : au milieu de l' amertume dont mon coeur étoit rempli, il se trouva place encore pour des sentimens de joie, lorsque je vins à considérer que j' étois dans la route qui m' alloit conduire auprès de Fanny. J' oubliai pendant quelque tems que mylord et sa fille étoient irrités contre moi, et qu' ils l' étoient jusqu' au point d' avoir quitté l' Europe sans m' avoir dit du moins le dernier adieu. Je me figurois au contraire qu' ils partageroient avec moi le plaisir de nous rejoindre, et que charmés de l' ardeur qui me faisoit voler après eux jusqu' en Amérique, ils me rendroient leur estime et leur affection. Je n' observe cette courte joie dont je fus redevable à mon imagination, que parce que c' est la dernière que j' aye goûté sans mélange. Le cours de mes malheurs étoit commencé, et ce n' étoit plus que pour les augmenter de jour en jour que le ciel y devoit mettre du changement. S' il tenoit encore pour moi quelques plaisirs en réserve, ils devoient se changer en douleurs ; et par une étrange disposition de mon sort, j' étois attendu par une félicité si bizarre qu' elle devoit causer mes plus cruelles peines, et qu' elle ne pouvoit être extrême sans être accompagnée de tourmens insupportables.

p285

Les premiers jours qu' on passe dans un vaisseau s' employent à lier des connoissances. J' en fis une fort étroite avec le capitaine, qui se nommoit M *John Will* . Je crus appercevoir en lui de l' honneur et de la générosité, les deux choses du monde qui étoient les plus capables de lui concilier mon amitié. Je l' étudiai avant que de vivre trop familièrement avec lui, et je me persuadai, après avoir suivi toutes les regles de la prudence, que je

pouvois le choisir pour en faire un ami. Je n' ai
jamais pû croire, même après avoir essuyé
ses noires perfidies, que je me fusse
trompé dans mon jugement, et qu' il fût
naturellement trompeur. C' étoit un homme
droit et sincere lorsque je commençai à
le connoître ; je le pense encore. Mais de
quoi les passions ne nous rendent-elles
pas capables lorsque nous leur
abandonnons l' empire de notre coeur ? Il m' a
trahi ; il m' a exposé à des maux inexprimables ;
je me sens assez de force pour lui
pardonner. Il a abusé de ma confiance
pour perdre le plus aimable de tous les
hommes, et le plus chers de mes amis :
c' est au ciel que j' en ai laissé la
vengeance ; mais je ne puis m' empêcher de faire
des voeux pour l' obtenir.
L' amitié que nous liâmes fut bientôt si

p286

étroite, que tout le tems que je
n' employois pas à la lecture, ou à entretenir
Madame Lallin, je le passois avec lui.
Il me fit l' ouverture de tous les secrets de
son coeur. Les affaires de sa famille, les
siennes, ses peines et ses joies, tout fut
déposé dans mon sein comme dans le
sanctuaire de l' amitié. Je ne m' ouvris point
d' abord à lui avec si peu de réserve. Je
n' avois point oublié les préceptes du
vicomte d' Axminster, ni le fruit que
j' avois tiré de quelques mois d' expérience.
Cependant l' ayant reconnu d' un caractere
sérieux et solide, je ne fis pas difficulté,
après quelques semaines de navigation,
de lui apprendre qui j' étois, et de lui
raconter une partie de mes aventures. Il
reçut cette confidence comme j' avois fait
les siennes, c' est-à-dire, en y prenant un
sensible intérêt, en me renouvelant
l' assurance d' une immortelle affection. Je
ne lui avois découvert jusques-là que les
traits de ma vie où j' étois seul intéressé.
Le nom de Mylord Axminster, et celui
de Mme Lallin, n' étoient même jamais
échappés de ma bouche en sa présence. Je
savais quelle différence un honnête homme
est obligé de mettre entre son secret
et celui de ses amis. Mais comme il étoit
impossible que notre conversation ne retombât

pas souvent sur mon pere ; il me parut que loin d' être un de ses partisans zélés, il gémissoit avec tous les bons anglois de l' oppression de notre malheureuse patrie. Je pris plaisir à le voir dans ces sentimens, et lorsqu' une plus longue habitude m' eut confirmé dans l' opinion qu' il m' avoit donné de lui, je m' imaginai que je pourrois le faire entrer peu à peu dans les intérêts du roi Charles, et par conséquent dans ceux de Mylord Axminster. Les premieres tentatives que je fis sur son esprit réussirent si heureusement, que je ne doutai plus de ma conquête. Je le mis dans le secret du voyage de mylord, en me contentant de prendre sa parole et son serment pour garant de sa fidélité et de sa discrétion. Il s' engagea à se lier d' intérêt avec ce seigneur aussi-tôt qu' il pourroit le rencontrer. Son vaisseau, son bras, tout devoit être employé à son service ; il eut souhaité même de pouvoir l' aller prendre à la Martinique, s' il n' eût craint de nuire par cette affection aux affaires du roi, qu' il commençoit à regarder comme les siennes. Mais n' ayant point de prétexte pour s' écarter si loin de sa route, nous résolûmes ensemble que si le vicomte tarδοit à se rendre à la Jamaïque, nous ferions partir de cette isle, sur quelques

raisons de commerce, un vaisseau léger qui nous l' ameneroit en peu de tems. Je le répète, M Will étoit sincere dans cette résolution ; et si ma confiance fut malheureuse, elle n' avoit point été légère ni imprudente. Madame Lallin menoit pendant ce tems-là une vie assez tranquille dans le vaisseau. Mon estime pour elle s' étoit augmentée infiniment depuis que nous avions associé nos infortunes. J' admirois son esprit, sa politesse, et sa complaisance. Quoiqu' elle conservât toujours le même fond de bonté et d' inclination pour moi, elle n' eseroit plus faire naitre dans mon coeur rien au-delà du respect et de

l' amitié. Je lui avois déclaré tant de fois que j' étois attaché pour toute ma vie à la fille de Mylord Axminster, qu' elle sembloit avoir renoncé à ses prétentions. Ce n' étoit plus que par ses soins, et par des marques d' attention continuelles qu' elle me laissoit connoître ce qui se passoit encore dans son ame en ma faveur. Enfin elle tenoit fidelement la promesse qu' elle m' avoit faite à Rouen. Le capitaine Will n' avoit pas manqué de la trouver aimable ; elle l' étoit trop en effet pour un homme de mer. Peut-être s' étoit-il rendu justice pendant les premieres semaines

p289

après notre embarquement. Ses manieres avoient toujours été respectueuses. Il s' apliquoit avec moi à lui apprendre notre langue, dont elle alloit avoir besoin nécessairement à la Jamaïque. Mais la familiarité ayant succédé peu à peu au respect, il changea tellement de conduite à son égard, qu' elle m' en fit un jour des plaintes. J' avois pour cette dame une si parfaite considération, que j' aurois tout exposé pour la sauver d' une insulte. Je m' expliquai fort sérieusement avec M Will. Il ne parut point offensé de mon discours. Il tourna même en raillerie quelques grossieretés auxquelles il s' étoit échappé, et m' ayant assuré qu' il la respectoit infiniment, il vécut pendant quelques jours avec plus de réserve. Cependant il prit avec elle des manieres plus mesurées, je m' apperçus qu' il en prenoit aussi de plus froides et de plus mysterieuses avec moi. Madame Lallin me dit un jour les larmes aux yeux, qu' il l' avoit interrogée curieusement sur les liaisons que nous paroissions avoir ensemble, et que lui ayant répondu qu' elle étoit ma tante, comme nous en étions convenus en entrant dans le vaisseau, il avoit branlé la tête, en disant qu' il connoissoit quantité de parens qui ne l' étoient pas plus que nous, et que

p290

si elle étoit ma tante en ce sens, il espéroit qu' elle voudroit bien devenir du moins sa cousine. Il a renouvelé alors ses insolences, ajouta-t-elle, et il m' a fait entendre qu' une femme qui s' expose sur un vaisseau doit avoir certaines complaisances pour son capitaine.

J' admirai qu' un homme que je croyois honnête et généreux, fut capable de s' oublier jusqu' à ce point. J' eus une seconde explication avec lui. Il m' écouta impatiemment, et il me répondit d' un ton brusque qu' il s' étoit aperçu depuis quelque tems que je tranchois de maître sur le vaisseau, mais qu' il me prioit de me souvenir qu' il étoit le mien. Mon maître ! Lui dis-je en le regardant ; non, M Will, vous êtes mon ami, vous êtes un honnête homme, que j' aime et que j' honore sincèrement, mais je vous prie à mon tour de vous souvenir que vous n' avez nul empire sur ma tante ni sur moi. Il me quitta sans ajouter un seul mot. Je ne changeai rien à la conduite que j' avois tenue jusqu' alors avec lui, mais il me fut aisé de remarquer par son humeur sombre et ses profondes rêveries, qu' il méditoit quelque dessein extraordinaire.

Nous étions en mer depuis six semaines, et loin d' avoir eu l' orage à craindre,

p291

nous avons manqué de vent pendant près de quinze jours, ce qui avoit retardé extrêmement notre route. Un jour au matin nous aperçûmes un vaisseau qui croisoit la mer devant nous environ à la portée du canon. Il portoit pavillon anglois. Notre capitaine fit tourner la voile aussi-tôt vers lui avec le dessein de l' aborder. S' en étant approché dans un moment, il descendit dans sa chaloupe, et il refusa l' offre que je lui fis de l' accompagner. Tout ce que je pus m' imaginer, fut qu' il alloit s' instruire de ce qui se passoit sur ces mers, et de la route que tenoit l' autre capitaine. Il ne fut point absent plus d' un quart d' heure. Je le vis revenir avec quelques personnes qu' il n' avoit point en nous quittant. Je m' imaginai que c' étoit

quelques-uns de nos compatriotes qu' il amenoit par civilité sur notre bord. Ils arriverent à nous, et la premiere action que fit M Will en mettant le pied dans son vaisseau, fut de me prendre au collet, et de me dire qu' il m' arrêtoit au nom de mylord protecteur et du parlement. Il me fit lier sur le champ, sans que la surprise où j' étois me permît de prononcer une seule parole. Je fus transporté en un moment dans la chaloupe, et conduit en un moment à l' autre bord. Cette exécution

p292

se fit si promptement, que j' eus à peine le tems de voir Madame Lallin, qui tendoit les bras vers moi du haut du vaisseau, et d' entendre les cris perçans qu' elle jettoit à la vue de mon malheur, et sans doute par le pressentiment du sien. Je fus enfermé aussi-tôt dans un endroit profond, où l' on me laissa lié comme j' étois en arrivant. J' y demeurai seul aussi long-tems que les deux vaisseaux qui avoient jetté l' ancre furent à les lever. Mon infortune n' étoit point obscure. Il étoit clair que le capitaine Will étoit un traître, qui me livroit comme ennemi du protecteur, et que le motif de sa trahison étoit son amour pour Madame Lallin. Ma premiere compassion tomba sur cette malheureuse dame. Quel sort pour elle de se voir sous l' empire absolu d' un homme capable d' une si noire perfidie ! Je la recommandai au ciel, qui pouvoit seul la sauver d' une main si dangereuse. Je n' avois pas contribué volontairement à son malheur, mais j' étois obligé de reconnoître que j' en étois la premiere cause. Elle fût demeurée tranquille à Rouen si elle ne m' eût jamais connu, ou du moins elle n' eût pas pris le parti de s' exposer sur mer à toutes les extrémités qu' elle étoit peut-être à la

p293

veille d' essayer. La reconnoissance que je

croyois lui devoir causa dans mon coeur
presque autant de désordre qu' en auroit
causé le remord, si j' eusse eu véritablement
sa perte à me reprocher.

Mais moi qui m' occupois à plaindre le
sort d' autrui, que devois-je penser du
mien ? J' étois trahi par un perfide ; dans
quelles mains m' avoit-il remis ? Mes
chaînes m' annonçoient assez que j' allois
être traité en criminel. C' étoit sans doute
en Angleterre que je devois être conduit.
Je jugeois avec raison que le vaisseau sur
lequel j' étois retournoit à Londres, et
que l' infidele Will avoit donné au capitaine
toutes les instructions qui pouvoient
rendre mon châtement certain. Il falloit
s' attendre à la mort, et ce qui m' étoit
bien plus douloureux, perdre l' espérance
de rentrer avant que de mourir, dans
l' estime de Mylord Axminster et dans le
coeur de Fanny. Ils ignoreront même ma
perte, disois-je ; ou s' ils l' apprennent,
ils ne la plaindront point. Quel espoir
me reste-t-il qu' ils puissent jamais être
instruits de mon innocence ! Quelques
accablantes que fussent ces réflexions,
elles l' étoient beaucoup moins que celle
qui succéda tout d' un coup. Il me vint à
l' esprit que la trahison de Will ne se borneroit

p294

point à moi, et qu' un perfide ne
l' étant jamais à demi, il ne manqueroit
point d' envelopper Mylord Axminster
dans ma ruine. Cette pensée se présenta
à moi si subitement et d' une maniere si
effrayante, qu' elle causa une espece de
silence dans mon ame et dans tous mes
sens. Je demurai attaché à la considérer
avec un étonnement qui me rendoit
immobile. ô crime ! ô douleur !

M' écriai-je, j' ai trahi mon cher patron, mon pere,
mon bienfaiteur. J' ai trahi Fanny,
Madame Riding, tout ce que je dois aimer
et respecter sur la terre. Mon indiscretion
va leur coûter la vie. Ah ! C' est moi
seul qui mérite à présent de mourir : si ce
n' est pour expier mon crime, que ce soit
du moins pour dérober à mes propres
yeux ma honte et mon infamie. Je passai
plus d' une heure dans cette agitation. Je

ne pouvois soutenir la vue de moi-même.
J' aurois souhaité d' être à Londres, et que
ma tête y fut déjà sur un échaffaut. Y
avoit-il rien en effet, de si cruel que
mon sort ? Je me trouvois exposé pour la
troisieme fois à l' accusation de perfidie,
c' est-à-dire, de ce qui étoit le plus opposé
à mon caractere. Mes crimes, ou faux,
ou involontaires, produisoient le même
effet que s' ils eussent été réels et commis

p295

à dessein. Le plus mortel ennemi du
vicomte et de sa fille n' auroit pas mieux
réussi que moi à les perdre. Et qu' avois-je
néanmoins de plus cher et de plus
précieux dans la vie que ces deux aimables
personnes ? Pour qui aurois-je répandu
tout mon sang aussi volontiers que pour
eux ? L' un m' avoit tenu lieu de pere ; il
en avoit eu pour moi tous les sentimens.
L' autre étoit la maîtresse de mon coeur.
Hélas ! Il avoit été un tems heureux où il
m' étoit permis de me croire maître du
sien !

Je ne sais à quoi ces mortelles réflexions
m' auroient conduit, si mon nouveau
capitaine ne fût venu me visiter une heure
après dans mon cachot. L' ancre étoit
levée, et le vaisseau continuoit sa route. Il
me dit en m' abordant, qu' il avoit une
extrême impatience d' être informé par
moi-même de la vérité des accusations du
capitaine Will. Consolez-vous, ajouta-t-il,
vous êtes tombé dans de meilleures mains
que vous ne vous l' imaginez ; mais je
vous prie d' être sincere dans la relation
que je vous demande. Une interrogation
si pressante me jetta dans un nouvel
embarras. Je craignis de l' offenser si je ne lui
répétois exactement tout ce qu' il pouvoit
avoir appris du perfide Will, et j' appréhendois

p296

encore plus de m' avancer trop
en voulant être exact, et de lui découvrir
par rapport à Mylord Axminster et

moi-même des particularités qu' il pouvoit ignorer. Il y avoit à la vérité dans son visage et dans le son de sa voix quelque chose de prévenant qui sembloit m' exciter à la confiance, mais quel fond avois-je à faire désormais sur les dehors des hommes, après l' exemple d' une infidélité aussi noire que celle de Will ? Ces idées se formerent dans mon esprit en un moment. Le parti que je pris fut d' être sincere jusques dans les moindres circonstances qui me regardoient, et de m' abstenir entièrement de lui nommer Mylord Axminster, et de lui parler de ses desseins, à moins que je n' y fusse contraint par ses interrogations. Je commençai par lui déclarer naturellement que j' étois le fils de Cromwell, mais un fils malheureux, proscrit par mon pere, et abandonné même avant ma naissance. Je lui représentai vivement la dureté de ce pere barbare, pour justifier une aversion qui m' étoit aussi naturelle que la tendresse l' est dans les autres fils. Je lui parlai des malheurs et de la fin déplorable de ma mere. Et comme mon coeur n' avoit point eu le tems de se remettre du trouble où il avoit été un moment auparavant,

p297

le souvenir de cette chere mere acheva tellement de m' attendrir, que mes yeux se couvrirent de pleurs. J' interrompis mon récit pour les essuyer, et les levant ensuite sur le capitaine, je fus étonné d' appercevoir qu' en me regardant attentivement il en versoit aussi. Je les attribuai à sa compassion. Que le ciel, lui dis-je, récompense cette généreuse pitié qui vous fait prendre tant de part à mes peines ! J' allois reprendre ma narration : arrêtez, aimable jeune homme, interrompit-il d' une voix entrecoupée de soupirs ; arrêtez. Permettez que je vous ôte ces liens qui ne conviennent point à vos mains, et que j' ai regret de vous avoir laissés si long-tems. Il délia lui-même les noeuds qui me serroient étroitee a l 1 noeuds qui me serroient étroitement. Il me prit ensuite par la main, et m' ayant conduit à sa chambre, il me fit asseoir auprès de lui, après avoir fermé la porte

avec soin.

Il parut rêveur, et il s'attacha encore à me regarder pendant quelques momens. Ses soupirs marquoient un coeur agité. Faites-moi donc connoître plus clairement qui vous êtes, me dit-il enfin, et apprenez-moi par quel caprice de la fortune tous les commencemens de votre vie ont presque une entiere ressemblance avec

p298

ceux de la mienne. Vous êtes fils de Cromwell, mais comment s'appelloit cette mere qui a tant souffert des injustices et de la cruauté de votre pere ? Je lui répondis qu'elle se nommoit Cleveland. Hélas ! Reprit-il, ce nom n'est jamais venu jusqu'à mes oreilles. Vous n'en serez point surpris, quand vous saurez la triste maniere dont j'ai été élevé. Mais seroit-il possible que vous n'eussiez jamais entendu parler de Mally Bridge, et de son malheureux fils ? Mon étonnement lui fit connoître, aussi-tôt que ma réponse, que j'étois instruit de son nom et de ses malheurs. Bridge, m'écriai-je, quoi ! l'habitant de Rumney Hole, l'élève de Madame Riding ! Vous le voyez devant vous, ajouta-t-il en m'embrassant tendrement ; c'est moi-même. Je le serrai à mon tour entre mes bras : cher Bridge ! Lui dis-je, que ne dois-je point au ciel, qui me fait trouver un frere dans un homme auquel on m'a livré comme un ennemi ! Voilà les desseins du traître Will bien trompés. Mais ne m'apprendrez-vous pas comment il se peut faire que vous soyez au monde, vous que Madame Riding a cru mort, et dont elle m'a raconté plusieurs fois la funeste histoire ? Il me promit de m'instruire du miracle que le ciel avoit opéré pour

p299

son salut. Mais ne vous en réjouissez, ajouta-t-il, que parce que je suis assez heureux aujourd'hui pour vous être utile, car la vie est un fardeau si pesant pour

moi, que je ne puis regarder comme un bonheur le hasard qui me l' a conservée. Il me pressa alors de lui expliquer l' état présent de ma fortune, et par quelle raison le capitaine Will m' avoit livré à lui pour être conduit à Londres, et mis entre les mains de Cromwell. Je lui appris en peu de mots mes liaisons avec Mylord Axminster, et le dessein qui m' amenoit sur ses traces en Amérique. Je lui confessai que ce seigneur étoit chargé des ordres du roi pour tâcher de ramener nos colonies à son obéissance ; qu' étant absolument dans ses intérêts, je m' étois efforcé d' y faire entrer le capitaine Will et que j' y avois heureusement réussi, mais que son amour déréglé pour une dame dont j' avois pris la protection, m' avoit attiré tout d' un coup sa haine, et l' avoit rendu perfide. Je lui fis ensuite le caractere de cette dame, et le récit de l' obligation que je lui avois ; je lui inspirai tant de ressentiment contre le capitaine Will, qu' il fut le premier à marquer du regret de ce que son vaisseau n' étoit point armé, ni en état de faire la moindre résistance

p300

contre un vaisseau de guerre. Cette déclaration me causa beaucoup de chagrin, car mon but n' avoit été que de l' engager à secourir Mme Lallin. Je lui en fis même de nouvelles instances ; mais m' ayant fait voir que son vaisseau étoit sans canon, quoiqu' il fût percé pour en porter trente pieces, et qu' il n' avoit même qu' un fort petit nombre d' autres armes à feu, je fus obligé de me réduire à plaindre la destinée de cette dame, et à faire des voeux pour elle. Il plut au ciel d' en exaucer du moins une partie. Le désordre du vaisseau de mon frere augmenta la curiosité que j' avois de connoître ses aventures, et le terme de son voyage. Il me satisfit en ces termes.

Je ne vous raconterai point l' histoire de mes premiers malheurs, et de ceux de ma mere, puisque vous l' avez apprise de Madame Riding. Je ne prendrai mon récit qu' aux dernieres circonstances de la visite que je rendis à notre pere ou plutôt

à notre tyran. Je m' étois persuadé
follement, contre les avis continuels de
Madame Riding, qu' il étoit impossible que
la nature pût se démentir dans un pere.
La mort infortunée de ma mere ne
paroissoit point un crime dont on pût
raisonnablement l' accuser, et quand il y auroit

p301

eu quelque part, je ne croyois point
que ce fût une raison qui pût suffire pour
me dispenser de lui rendre les devoirs d' un
fils, ni pour m' empêcher d' attendre de
lui les bontés d' un pere. Je m' imaginóis
même que le parti que j' avois pris de le
voir en secret avant que de me vanter
publiquement de l' honneur de lui
appartenir, me feroit auprès de lui une espece de
mérite, qui serviroit encore à l' attendrir
en ma faveur. Je me présentai à sa porte
dans cette confiance. Le prétexte d' une
affaire secrette que j' avois à lui
communiquer, me fit obtenir facilement d' être
introduit. Il étoit seul. J' allois me jeter à
ses genoux. Mais le mouvement animé
que je fis en m' approchant pour me
mettre dans cette posture, lui fit naître la
pensée que j' en voulois à sa vie. Il appella ses
gardes, et leur ordonna de se saisir de
moi. Il leur fit examiner toutes les parties
de mon habit en sa présence pour s' assurer
que je ne portois point d' armes cachées.
C' étoit une cérémonie que j' avois
déjà essayée avant que d' être admis dans sa
chambre. Lorsqu' il crut n' avoir rien à
craindre de mes intentions, il fit retirer
ses gardes. Je m' approchai une seconde
fois pour me jeter à ses pieds, et je lui
expliquai avec une modeste hardiesse sur

p302

quel fondement j' osois me présenter à lui.
Je n' eus pas plutôt prononcé le nom de
ma mere, que je lus clairement son
inquiétude sur son visage. Il jeta les yeux de
tous côtés pour découvrir si personne
n' avoit pû m' observer et m' entendre. Il

s'approcha ensuite de moi, et me prenant par le bras : malheureux, me dit-il, tu mérites la mort pour l'imposture dont tu as osé m'entretenir. Je la pardonne à ta jeunesse, mais je saurai par qui tu as été séduit. En attendant garde-toi d'apprendre à personne l'insulte que tu m'as faite, si tu ne veux périr dans les tourmens. Il appella une seconde fois ses gardes, il ordonna à quelques-uns d'entre eux de me conduire dans la plus étroite prison de la ville. Je le quittai en tremblant. Ses yeux et le ton de sa voix m'avoient effrayé autant que ses menaces.

Je fus renfermé d'abord dans une chambre ordinaire de la prison ; mais à peine y avois-je passé une heure, que sur un nouvel ordre je fus transféré dans un des plus obscurs cachots. J'y demeurai quelques jours sans recevoir la visite de personne. Le peu de nourriture qu'on m'accorda m'étoit donné par le moyen d'une corde qu'on faisoit descendre par une ouverture ménagée dans la voûte. J'attendois la

p303

mort à tout moment, quoique j'ignorasse mon crime, et que je n'en eusse point à me reprocher. Les animaux, disois-je, dans l'amertume de mon coeur, les bêtes féroces ont de la tendresse pour leurs petits, et moi, je suis le fils d'un homme qui me condamne cruellement à périr, parce que j'ai osé l'appeler mon père ! Je rappellois les conseils de Mme Riding, et je me reprochois ma folle présomption qui me les avoit fait négliger. J'invoquois l'ombre de ma mère à mon secours, et je lui demandois pardon en pleurant de n'en avoir pas crû pour ma sûreté l'exemple terrible de sa mort. Enfin après huit jours de cette misérable vie, on me tira de ma prison pour me conduire dans une salle, où j'étois attendu par deux hommes qui paroisoient être des personnes de distinction. Ils m'interrogerent avec beaucoup d'adresse sur le lieu où j'avois été élevé, et sur les personnes qui avoient pris soin de mon éducation. Je n'étois point capable de trahir Madame Riding. Ils jugerent par mon obstination à garder le silence,

et par mon intrépidité contre leurs menaces, qu' ils perdroient leurs peines à me presser davantage. Leurs ordres ne portoient apparemment que de m' effrayer. L' un d' eux me dit que j' allois être libre, et

p304

que le protecteur avoit la bonté de m' accorder la vie, mais que s' il m' échappoit de renouveler l' outrage que je lui avois fait, il n' y avoit point de suplices auxquels je ne dusse m' attendre. Ils ne nommerent point mon crime, ni l' outrage que j' avois fait au protecteur.

Cependant je fus mené hors de la prison. Cette liberté dont on m' avoit flatté, consistoit à être transporté sur le champ dans un vaisseau qui mettoit à la voile à l' heure même pour l' isle de Nevis, où l' on commençoit à former une colonie. On me laissa libre effectivement sur le vaisseau, mais confondu avec une troupe de misérables, dont la plupart avoient été condamnés pour différens crimes au même châtiment que moi. C' étoit un mélange de différens sexes. Je fus forcé de quitter mes habits pour en prendre de convenables à ma condition. Il n' y a point d' imagination qui puisse se représenter à quel excès j' avois le coeur pesant et abattu. Je n' étois nullement informé de ce que j' allois devenir. J' entendois les compagnons de ma misere qui parloient de l' isle de Nevis comme d' une petite isle déserte et stérile, où notre sort seroit d' être traités en esclaves, et contraints à défricher la terre par le travail de nos mains. Une

p305

si triste destination me faisoit souhaiter la fin de ma vie, comme le seul remede à des maux que je ne pouvois éviter. J' étois occupé du matin au soir à gémir seul dans quelque coin du vaisseau, et rarement il m' arrivoit de me joindre à l' entretien de ceux même dont je ne pouvois éviter la présence.

J' ignore encore si c' est naturellement,
ou par un secours miraculeux du ciel,
que je vis ouvrir tout d' un coup une voie
d' espérance au milieu d' un état si
déplorable. Tout est si surprenant dans ce qui
me reste à vous apprendre, que mes
simples protestations de vérité ne suffisent
point pour vous persuader. Il n' y a que
la rencontre que vous avez faite de mon
vaisseau dans cette vaste mer, et le témoignage
de mes gens, qui puissent ébranler
l' incrédulité dont vous vous armerez
d' abord. Ensuite si vous demeurez
long-tems avec moi, que nous soyons assez
heureux pour trouver ensemble ce qui
fait ici depuis trois mois l' objet de mes
recherches, la vue des merveilles mêmes
que je vais vous annoncer achevera de
vous convaincre.
Je menois donc sur le vaisseau une vie
languissante qui ne pouvoit se soutenir
long-tems avec tant de tristesse et d' ennui.

p306

Un jour que j' étois seul, et que pressé
de douleur je me soulageois en versant
des larmes, une vieille femme que je
n' avois point encore remarquée, s' approcha
honnêtement de moi. Elle n' étoit point
vêtue à la façon des angloises, et
quoiqu' elle parlât assez exactement notre
langue, il étoit facile d' appercevoir qu' elle
étoit étrangere. Sa figure avoit quelque
chose d' aimable, même sous les rides de
la vieillesse, et ses yeux conservoient
encore une partie de ce feu brillant qui
semble être la substance même de l' ame, ou
qui est du moins ce que la matiere en a
de plus approchant. Je fus si frappé de son
air, que malgré la simplicité de ses habits,
je me levai pour lui faire honneur et
l' entretenir plus civilement. Elle me
demanda le sujet de mes pleurs. Je lui répondis
d' un air touchant, que j' étois un
infortuné jeune homme, le rebut de la nature,
et que quelques larmes que je pusse verser
elles n' égaleroient jamais mes malheurs.
J' ai été attentive reprit-elle, à vous
observer depuis plusieurs jours, et j' ai été
surprise de vous voir toujours dans le
même abattement. Vous ne me paraissez

pas fait non plus pour l' habillement et pour la compagnie où vous êtes. Voyez si vous n' avez point de répugnance à

p307

m' ouvrir votre coeur. Je puis vous être utile, si je ne me trompe point dans l' opinion que j' ai de vous. Hélas ! Lui dis-je, le secret de ma fortune n' est pas d' une nature à me causer de la honte ; plutôt au ciel qu' il ne me causât point plus de douleur ! Mais les cruels qui me condamnent au triste état où vous me voyez, me menacent encore de la mort si je révéle leur injustice. Ainsi je me trouve réduit à souffrir des maux que je n' ai pas mérités, et à me priver de la consolation même de m' en plaindre. Ce que vous me dites, répliqua cette vieille femme, ne fait qu' exciter ma curiosité. Si vous n' êtes point né, comme il me semble, pour cette misérable condition, et que vous n' ayez rien commis qui vous y ait fait condamner justement, je vous trouve si digne de compassion que je croirai ne pouvoir trop vous en marquer.

Ma tristesse se trouva si flattée par ce discours obligeant, que je me résolus de passer sur toutes les craintes qui m' obligeoient au secret. Je fis à cette charitable consolatrice la relation de toutes les infortunes de ma vie, sans lui cacher même celles de ma mere. Elle parut saisie de pitié et d' admiration en m' écoutant. Elle ajouta peu de paroles lorsque mon

p308

récit fut achevé ; mais ce fut une courte exhortation à m' armer de courage, et une assurance que je recevrois d' elle des secours auxquels je ne m' attendois pas. Elle me quitta sans s' expliquer davantage. Je ne pus me défendre d' un mouvement de curiosité qui me porta à m' informer qui elle étoit. On ne put me rien apprendre d' elle, excepté que c' étoit une étrangere qui s' étoit accommodée avec

le capitaine pour son passage dans l' isle de Sainte H elene, où le vaisseau devoit toucher sur la route. Je la revis le lendemain et les jours suivans. Elle s' accoutuma à venir elle-même me trouver régulièrement dans le lieu où j' avois coutume de me placer. Tous ses discours étoient sages et modestes. Elle me faisoit répéter souvent mon histoire. Elle prenoit plaisir à m' en faire expliquer jusqu' aux plus légères particularités. Ma longue retraite dans la caverne de Rumney-Hole étoit l' endroit de ma vie qu' elle  couteoit le plus volontiers. Elle me demanda si j' étois encore capable de goûter la solitude, et si le peu de commerce que j' avois eu avec les hommes n' avoit point altéré mon innocence. Quelquefois elle faisoit tomber notre conversation sur les sujets les plus relevés, et soit qu' elle e t dessein

p309

d' éprouver mon esprit, ou d' exercer le sien, elle paroissoit tirer beaucoup de satisfaction de cette sublime espece d' entretien.

Nous passâmes ainsi environ deux mois sans que j' eusse tiré d' elle d' autres consolations que celle que me donnoient ses visites et ses discours. Elle me renouvelloit de tems en tems les promesses d' un secours qu' elle ne m' expliquoit pas. Comme je ne voyois nul jour au changement de ma fortune, je ne me repaissois point de vaines espérances, et je ne croyois pas avoir jamais à lui tenir compte de rien de plus que de sa bonne volonté. Cependant lorsque nous commen ames à approcher de Sainte H elene, elle me fit une question qui me surprit. Vous m' avez paru sage et vertueux, me dit-elle, mais êtes-vous homme de résolution ? Il s' agit non-seulement de vous sauver la vie, que vous ne manquerez pas de perdre bien-tôt dans le sort qu' on vous destine, mais de vous rendre heureux tout d' un coup au-delà de tous vos desirs. Je lui répondis que je me croyois capable de tout entreprendre pour éviter d' être conduit dans l' isle de Nevis. Écoutez, reprit-elle, ce que je puis faire pour vous. Le

vaisseau doit jeter l' ancre au port de Sainte

p310

Hélène. J' en sortirai. Vous serez trois jours sans me voir, mais la nuit du quatrième je suis à vous pour vous délivrer. Vous me verrez d' abord à quelque distance du vaisseau dans une chaloupe à voiles. J' aurai une lanterne pour diriger vos yeux dans l' obscurité, et vous faire appercevoir que j' approche à votre secours. Je l' éteindrai après l' avoir laissé luire quelques momens. La difficulté sera de vous donner les moyens de venir à moi, car on fait la veille sur le vaisseau pendant la nuit, et l' attention augmentera beaucoup pendant qu' il sera si proche de la terre. J' ai cherché envain depuis que j' ai formé le dessein de vous délivrer, quelque voie pour vous faciliter la sortie du vaisseau. Il y auroit trop de risque à courir pour vous si je m' approchois des échelles, elles sont retirées d' ailleurs pendant la nuit, et vous ne sauriez entreprendre de les remettre sans être apperçu. Je me précipiterai dans la mer, interrompis-je avec ardeur : il faut seulement que vous soyez assez proche du vaisseau pour me secourir. C' est, me dit-elle, ce que je craignois de vous proposer, et ce qui est néanmoins absolument nécessaire. J' approcherai du côté vers lequel vous aurez vû la lanterne, et si vous avez assez de

p311

courage pour ne pas craindre de vous jeter dans les flots, vous pouvez être assuré d' en être retiré promptement. Si la sentinelle apperçoit ma chaloupe, nous nous éloignerons dans les ténèbres plus promptement qu' on ne pourra nous poursuivre. Tout me parut possible et même facile dans ce projet. Le seul danger étoit de me noyer dans la mer, mais ce ne pouvoit être qu' un bonheur pour moi, si je manquois cette occasion de me sauver. Je remerciai mille fois la vieille étrangere ;

et, sans penser même à m' informer de ce que je deviendrais après avoir gagné sa chaloupe, je lui promis un empire absolu sur la vie qu' elle m' auroit conservée. Nous arrivâmes en peu de jours à Sainte Hélène. Le vaisseau mit à l' ancre. Les passagers en sortirent dans la chaloupe, et mon ange tutelaire avec eux. Le capitaine se rendit lui-même à terre avec une partie de l' équipage, de sorte que la misérable troupe dont j' étois, n' y demeura qu' avec autant de monde qu' il en falloit pour la garder, et pour empêcher le désordre. J' attendois avec la dernière impatience l' heureuse nuit où ma vie devoit finir, ou ma liberté commencer. Elle arriva. Si j' avois quelque inquiétude, elle venoit de ce que j' avois oublié à m' informer

p312

de mon étrangere par quel moyen elle prétendoit me retirer des flots, mais cette pensée m' arrêta peu. On n' est point si exact à examiner les voies de salut, quand on se propose la mort comme sa dernière ressource. J' aperçus la lanterne vers le milieu de la nuit, et peu après je la vis éteindre. Je fis semblant de m' endormir sur le côté du vaisseau qui y répondois. Je n' y demeurai pas long-tems sans entendre l' eau qui s' agitoit au-dessous de moi. Il y avoit apparence que ce mouvement étoit causé par l' approche de la chaloupe ; mais les ténèbres étant si épaisses qu' on ne pouvoit rien découvrir, je fus quelque tems incertain du moment que je prendrois pour me précipiter. Je craignois d' ailleurs de tomber dans la chaloupe même, ce qui m' auroit brisé infailliblement la tête et tous les membres. J' avois à quatre pas de moi trois ou quatre matelots, dont la présence ne me permettoit point de me hasarder à élever la voix. Cependant ayant fait réflexion que quelque idée qu' ils pussent se former sur quelques paroles qu' ils m' entendoient prononcer, ils ne s' imagineroient point que je fusse prêt à me jeter dans la mer, qu' ils ne pourroient même être assez prompts pour m' en empêcher, je m' écriai

en penchant la tête vers l' eau : êtes-vous là, êtes-vous là, madame ? Oui, me répondit-on ; je suis au désespoir de n' avoir pas prévu que le tems dût être si obscur : faites attention d' où part le son de ma voix, et jetez-vous directement vers moi sans rien craindre. Les matelots qui entendirent ces paroles aussi distinctement que moi, se leverent du lieu où ils étoient assis. Je ne sais quel étoit leur dessein, mais les voyant approcher, je m' élançai intrépidement dans les flots, en invoquant le secours du ciel.

Mes esprits qui étoient émus par la vivacité de mon action, me soutinrent dans une telle vigueur, que je ne perdis pas un moment la connoissance, même en avalant à longs traits l' onde amere. Je la conservai si entiere, qu' étant revenu sur l' eau, j' entendis la voix de quelques personnes qui parloient dans la chaloupe. Cependant, comme je ne savois nullement nager, j' aurois toujours été exposé à quelque péril, si mes libérateurs n' eussent pris une précaution que j' ignorais, et à l' aide de laquelle je me trouvai tout d' un coup en sûreté. Je fus surpris et même effrayé de me sentir élevé au-dessus de l' eau sans savoir sur quoi j' étois soutenu, et presque dans le même moment je me

vis au milieu de la chaloupe entre les bras de quatre hommes, qui me félicitèrent de mon courage, et du succès de ma hardiesse. Ils ne penserent ensuite qu' à s' éloigner promptement. Pendant qu' ils s' efforçoient de se servir de leurs rames et de leurs voiles, la vieille dame qui avoit conduit leur entreprise étoit à me marquer la joie qu' elle avoit de ma délivrance. Je lui demandai d' abord par quel enchantement j' avois été transporté si légèrement dans la chaloupe. Elle me dit qu' après avoir communiqué aux quatre hommes qui l' accompagnoient le dessein qu' elle avoit de me sauver, et les moyens dont nous étions convenus ensemble, ils

avoient jugé qu' un grand filet dont on se sert pour la pêche ne leur seroit point inutile pour favoriser ma chute au moment que je me précipiterois dans la mer ; que s' étant approchés du vaisseau avec beaucoup de peine à cause de l' obscurité, ils avoient fort appréhendé qu' il ne me fût impossible de les appercevoir, qu' elles les avoient assurés néanmoins que j' étois à les attendre, et qu' au plus léger signe qu' ils pourroient me donner de leur arrivée, ils en recevraient sans doute quelqu' un de ma part ; qu' avant que de me le donner, ils avoient cru devoir profiter des ténèbres

p315

mêmes pour arranger leur filet, qu' ils s' étoient avisés d' en attacher une grande partie au vaisseau, et de s' écarter ensuite en tenant l' autre bout, ce qui formoit entre la chaloupe et le vaisseau une large nape, qui serviroit infailliblement à me soutenir si j' avois assez de bonheur pour tomber dessus ; que de peur qu' elle ne se rompît par ma pesanteur, ils l' avoient lâchée dans l' eau, afin qu' elle pût se prêter à ma chute, qu' ils étoient à chercher le moyen de se faire entendre de moi lorsque j' avois commencé à leur parler ; que j' avois suivi heureusement la direction qu' elle m' avoit donnée, et qu' étant tombé sur le filet, ils n' avoient plus eu d' autre embarras qu' à le tirer à eux en approchant du vaisseau, ce qui avoit fait que je m' étois trouvé suspendu au-dessus de l' eau, et ensuite au milieu de la chaloupe qui s' étoit avancée sous moi.

Quoique je me crusse fort redevable à leur industrie et à leur zele, il est clair que cette entreprise n' avoit réussi que par une particuliere protection du ciel. Je l' en remerciai du fond du coeur. Mes compagnons rallumerent leur lanterne lorsque nous fûmes à quelque éloignement du vaisseau ; et croyant n' avoir plus rien à appréhender, ils abandonnerent

p316

leurs rames, pour voguer avec le seul secours de leurs voiles. Ils s'approchèrent de moi. Je ne les pris jusqu'alors que pour de simples matelots ; mais quoique leur habit ne marquât point qu'ils fussent autre chose, je ne me trompai point à leur air et à leurs manières. Ils m'observerent curieusement. Ils me firent diverses questions qui me firent connaître que la dame leur avoit appris une partie de mes aventures. Ils s'entretenoient ensuite sur mes réponses d'un air qui marquoit leur satisfaction. Le langage dont ils se servoient entre eux m'étoit inconnu, quoiqu'ils parlassent poliment notre langue en s'adressant à moi. Enfin après m'avoir comblé de caresses et d'honnêtetés, l'un d'entre eux me dit qu'il s'étonnoit que la curiosité ne m'eût pas encore porté à leur demander qui ils étoient, et dans quel lieu ils alloient me conduire. Je leur répondis qu'après m'être sauvé si heureusement du plus horrible de tous les états, il n'y avoit pas de lieu sur la terre où je ne fusse prêt d'aller avec la même indifférence. Et pour ce qui les regardoit, je leur témoignai honnêtement que je ne pouvois avoir conçu qu'une idée fort avantageuse de quatre personnes qui venoient de me rendre un service si important,

p317

sans autre motif que leur générosité. Nous espérons, reprit l'inconnu, que cette indifférence pour le lieu de votre demeure ne durera pas long-tems. L'heureuse partie de la terre où nous vous conduisons saura vous attacher. Vous ne regarderez pas non plus votre évasion du vaisseau comme votre plus grand bonheur, à moins que vous ne lui donniez ce nom comme à la voie dont le ciel s'est servi pour vous procurer celui qu'il vous prépare. Nous ne vous demandons, ajouta-t-il, que de la sagesse et de la vertu ; votre physionomie, et le rapport de Madame Eliot nous garantissent que vous en avez toujours eu et que vous n'en manquerez jamais. Laissez au ciel et à nous le soin de vous rendre heureux.

Ils me tinrent de pareils discours pendant le reste de la nuit. Je me contentai de leur marquer en général une vive reconnaissance, sans pouvoir comprendre ce qu' ils m' annonçoient si obscurément. Madame *Eliot* (c' étoit le nom de l' étrangere, que j' entendis d' eux pour la première fois) ne se lassoit point de leur renouveler l' éloge de ma douceur et de ma modestie, et de leur répéter de quelle manière elle avoit lié connoissance avec moi sur le vaisseau. En un mot, leur dit-elle,

p318

je suis contente du succès de ma commission, et je suis persuadée que tous nos freres le seront aussi. Je n' en amene qu' un petit nombre, mais il est de ceux qu' on pese plutôt qu' on ne les compte. Cette conversation fut pour moi une énigme perpétuelle. La nuit commençoit à se dissiper ; je découvris après quatre ou cinq heures de navigation une côte si escarpée, que je n' apperçus nulle ouverture qui pût servir de port ni de rade. Mes libérateurs me dirent : rendez graces au ciel, vous êtes désormais en sûreté. Ils ne paroisoient néanmoins avancer qu' avec beaucoup de précaution dans la crainte de rencontrer les rochers qui se montroient de tous côtés presque à fleur d' eau. Nous abordâmes heureusement. Ils tirèrent la chaloupe hors de la mer, et la faisant glisser sur le sable, ils la cachèrent sous une voûte qui paroisoit faite exprès pour la renfermer. Je jettois les yeux de tous côtés pour remarquer l' endroit par où nous devons gagner la terre ; je ne l' appercevois pas, et les rochers qui la bordaient étoient d' une hauteur qu' il ne me sembloit pas possible de surmonter. Madame *Eliot*, qui observoit mon étonnement, me prit par la main, et me faisant marcher quelques pas sur le

p319

sable le long de la côte, elle me conduisit

auprès d' une voûte semblable à celle où nos compagnons avoient caché leur chaloupe. Nous y entrâmes. C' étoit une espece de porte, après laquelle nous nous trouvâmes dans une fente qui prenoit depuis le pied du rocher jusqu' au sommet, et qui alloit en serpentant. La lumiere y entroit par le haut. Nous avançâmes ainsi par divers détours l' espace de cinq ou six minutes. Le passage étoit si étroit qu' on auroit eu peine à y marcher trois de front. Vous êtes surpris, me dit Madame Eliot, mais prenez patience un moment, le terme vous satisfera plus que le chemin. Enfin la fente où nous marchions s' élargissant par degrés ; nous trouvâmes bientôt la sortie qui répondoit à la terre. Le spectacle que j' aperçus me frappa tout d' un coup d' admiration. Madame Eliot me fit monter sur une petite élévation pour le considérer à mon aise. C' étoit une plaine dont la largeur étoit d' environ quatre lieues, sur cinq ou six de longueur. Elle paroissoit environnée de tous côtés par des rochers semblables à celui que nous venions de traverser. Ils étoient moins hauts que roides et escarpés. La vue étoit ainsi bornée de toute part. Mais l' univers n' a rien de

p320

plus agréable que ce qui s' offrit à mes regards dans ce petit espace. Toute la campagne me parut un jardin enchanté. L' art et la nature sembloient réunis pour l' embellir. C' étoit des allées d' arbres à perte de vue, de petits bois, un mélange bien ordonné de prairies et de terres cultivées, des maisons d' un côté et de l' autre qui se répondoient avec symétrie, et qui paroissoient aussi bien disposées pour le plaisir des yeux que pour la commodité des habitans. Au milieu de la plaine s' élevoit un vaste édifice. Il n' avoit rien de frappant pour la magnificence, mais il ornoit le paysage, parce qu' il sembloit comme le centre de toutes les autres maisons, qui en étoient à peu près au même éloignement. Le soleil qui commençoit à répandre ses rayons donnoit un air si riant à toutes les parties de cette

belle campagne, que je me crus transporté
dans un nouveau monde, et je ne
pouvois rassasier l'avidité de mes regards.
Vous voyez notre demeure et la vôtre,
me dit Madame Eliot ; c'est cet heureux
coin de la terre que la bonté du ciel
vous accorde comme à nous pour asile.
Je vous apprendrai maintenant,
continua-t-elle en reprenant notre marche,
avec qui vous allez vivre, et à quelle

p321

espece de bonheur vous devez ici vous
attendre.
Vous avez sans doute entendu parler
du fameux siege de la Rochelle, et des
horribles extrêmités auxquelles cette
malheureuse ville fut réduite. La plupart des
personnes que vous verrez ici en étoient
des habitans. Ce fut, comme vous savez,
le zele de la religion qui nous arma pour
sa défense. La rigueur de la cour, la mauvaise
foi du cardinal de Richelieu, la violation
de tous nos privileges et des droits
qui nous avoient été accordés par les plus
saintes promesses, nos miseres et l'injustice
de nos tyrans qui croissoient tous les
jours, nous avoient réduits au dernier
désespoir. Nous résolûmes de tout entreprendre
pour l'intérêt de notre conscience
et de notre liberté. Nos entreprises furent
plus justes qu'heureuses, elles se terminerent
par la perte entiere de tous les
avantages dont nous n'avions eu dessein, en
prenant les armes, que de nous conserver
du moins une partie. Après avoir soutenu
un siège que mille affreuses circonstances
rendront long-tems mémorable, nous
fûmes contraints par la famine de céder
à nos vainqueurs. Ils userent si rigoureusement
de leur victoire, que nous ne
pûmes soutenir l'orgueil avec lequel ils

p322

insultoient à nos peines. Nous nous assemblâmes
au nombre d'environ quatre-vingt,
les plus riches et les plus distingués

de la ville, nous tînmes conseil sur nos infortunes, et ne voyant point de sort qui ne fût préférable à celui qu' on nous faisoit éprouver, nous nous déterminâmes à abandonner notre malheureuse patrie, pour chercher quelque séjour où il nous fût du moins permis de vivre et de servir Dieu en liberté. Notre premiere résolution fut de passer en Angleterre. Il y avoit peu de personnes parmi nous qui n' y eussent quelque habitude. La plupart savoient aussi la langue du pays ; les marchands de la Rochelle la font apprendre à leurs enfans pour la commodité du commerce. Chacun de nous se hâta de recueillir ce qu' il avoit de plus précieux ; et étant convenus du quartier de Londres où nous pourrions nous rejoindre, nous nous divisâmes en plusieurs petites troupes, pour quitter peu-à-peu la France à mesure qu' il se présenteroit des occasions de partir. Le ciel seconda si bien nos desseins, que nous nous réunîmes heureusement à Londres en moins de six semaines. Les chefs de notre assemblée présenterent aussi-tôt une humble requête au roi,

p323

pour obtenir la liberté de former une église suivant nos usages. Ils n' y trouverent point la facilité qu' ils avoient espérée. L' Angleterre étoit alors presque aussi divisée que la France en matiere de religion. Il y avoit deux partis qui se déchiroient sous l' odieuse distinction de presbytériens et d' episcopaux, ou plutôt l' archevêque de Cantorbery, jaloux de son autorité et de celle des évêques, persécutoit impitoyablement tous ceux qui s' en tenoient aux principes de la réformation établie en France. Il s' étoit tellement rendu maître de l' esprit du roi, que ce prince lui laissoit la disposition de toutes les affaires ecclésiastiques, et son zele s' emportoit tous les jours à la violence contre ceux qui ne reconnoissoient point la hiérarchie. Nous apprîmes que quantité de presbytériens, las de ses persécutions, avoient quitté comme nous leur pays, les uns pour passer en Hollande,

d' autres en plus grand nombre pour
aller s' établir en Amérique. L' archevêque
n' ayant point pour nous plus
d' égards que pour eux, ce fut à sa sollicitation
que le roi rejetta notre requête,
et qu' il nous fit presser de nous réunir à
la religion reçue en Angleterre.
Personne d' entre nous n' étoit disposé à ce changement.

p324

Il y avoit si peu de tems que
nous étions à Londres, que nous n' y
avons point encore jetté de racines qui
pussent nous y arrêter. Nous prîmes de
concert la résolution de nous embarquer
de nouveau, et de chercher ailleurs un
asile. Quelques anglois presbytériens,
qui furent informés de notre dessein, nous
offrirent de se joindre à nous avec leurs
biens pour suivre notre fortune. Nous
achetâmes un vaisseau à frais communs,
et ayant pris unanimement le parti de
passer en Amérique, nous le chargeâmes de
tout ce qui pouvoit nous être utile dans
l' établissement que nous méditions d' une
nouvelle colonie.
Nous n' étions pas moins de deux cens
personnes, en comptant nos enfans et nos
domestiques. Notre navigation fut
heureuse pendant les six premières semaines :
je puis dire même qu' elle le fut toujours,
puisque le malheur qui nous arriva nous
conduisit au bonheur dont nous
jouissons. Le vent qui nous avoit été favorable
pendant plus d' un mois, changea tout
d' un coup, et devint si violent, que nos
matelots nous annoncerent la tempête.
Figurez-vous quelle fut d' abord la
désolation d' une multitude de femmes et d' enfans
qui composoient notre troupe. Nous

p325

crûmes trouver notre sépulture dans les
flots. En effet, nous fûmes si furieusement
agités pendant quelques jours, qu' il
ne pouvoit nous rester d' espérance de
salut, lorsqu' un coup de vent nous jetta

sur la côte de cette isle. Notre vaisseau se brisa sur les rochers que vous avez vus. Mais par un miracle de la providence, la marée qui se retiroit au même moment, nous laissa tellement à sec, qu' au lieu d' être noyés dans le vaisseau même par l' eau qui y étoit entrée de toute part, nous la vîmes s' écouler d' elle-même au travers des fentes. Nous descendîmes sur le sable sans difficulté. Tout le monde s' employa à décharger ce qu' il y avoit de précieux dans le vaisseau. On n' eût point pris cette peine inutile, si on eût fait attention qu' il avoit été poussé si avant sur le rivage, qu' il étoit impossible que l' eau de la mer eût assez de force pour l' entraîner. Sa charge au contraire l' eût encore mieux défendu, parce qu' elle l' auroit rendu plus pesant. Quoiqu' il en soit, le retour de la mer ne nous fut point nuisible, il n' empêcha pas que nous ne sauvassions non-seulement nos biens, mais la chaloupe même, et tous les débris du vaisseau. C' étoit néanmoins un spectacle pitoyable

p326

que de voir tous nos coffres et nos meubles étendus confusément sur le sable au long des rochers, et nous assis dessus avec nos enfans, dans l' attente de la résolution que prendroient nos maris. La côte étant escarpée, comme vous l' avez vû, ils furent obligés de détacher quelques-uns d' entre eux pour la suivre jusqu' à ce qu' ils trouvassent une entrée dans les terres. Leur rapport fut triste à leur retour. Ils nous dirent que les rochers avoient par tout la même roideur pendant l' espace d' une demi-lieue, et qu' il leur avoit été impossible d' aller plus avant, parce que l' eau s' avançoit jusqu' au pied de la côte. Ainsi nous nous trouvons sur une petite étendue de sable environnés d' un côté par la mer, et de l' autre par des montagnes inaccessibles. Il ne restoit que deux partis à prendre à nos maris. L' un d' inventer quelque moyen de monter sur les rochers ; mais quand ils y auroient réussi pour eux-mêmes, ils ne l' auroient pû pour nous et pour nos enfans.

L' autre de se mettre dans la chaloupe
au risque de se perdre mille fois sur les
pierres noires et pointues qu' ils
appercevoient de toute part à fleur d' eau, et de
chercher, s' il étoit possible, à l' entour de
l' isle un endroit plus favorable pour aborder.

p327

Ils alloient prendre cette dernière
voie, lorsque le ciel fit appercevoir à un
de nos anglois l' étroit passage par lequel
je viens de vous introduire. Il le suivit
d' abord seul jusqu' à l' entrée de cette
campagne, retournant aussi tôt sur ses pas,
il vint avec un transport de joie nous
annoncer son heureuse découverte. Nous
le regardâmes comme notre sauveur, et
ce service lui valut ensuite un des premiers
rangs dans notre société. Nous
entrâmes donc dans cette plaine comme
dans une espece de terre promise. Le premier
soin des hommes fut d' en parcourir
toute l' étendue. Ils nous rapportèrent
avec étonnement qu' elle n' aboutissoit à
rien, et qu' après en avoir fait exactement
le tour, ils n' avoient remarqué nulle
ouverture dans cette chaîne de rochers qui
l' environne. La plupart des femmes
s' affligerent d' abord d' une situation qui
alloit nous exclure de tout commerce avec
le reste du monde ; mais quand nos maris
eurent ajouté que le terroir leur avoit
paru excellent, et qu' ils y avoient trouvé
mille especes de fruits que la terre y
produisoit naturellement, nous changeâmes
de pensée, et nous commençâmes à
croire que ce n' étoit point sans une vue
particuliere du ciel que nous avons été conduits

p328

dans un lieu si propre à notre
établissement. La suite n' a fait que nous
confirmer dans ce sentiment. Vous jugerez
de l' amour que nous avons pour notre
solitude par le soin que nous avons pris
de l' embellir. La nature nous aide, car
elle n' est nulle part plus libérale et plus

féconde. Depuis tant d' années que notre établissement est formé, nous n' avons point connu d' autre saison qu' un continuel printemps, qui est toujours accompagné des richesses de l' automne.

Je ne vous parle point à présent, ajouta Madame Eliot, de l' ordre que nous mêmes dans notre conduite après avoir pris possession de ce fortuné séjour : je veux vous laisser le plaisir de vous instruire de tout par vos yeux. Il ne me reste à vous apprendre que les motifs qui m' ont fait entreprendre le voyage de l' Europe, et qui m' ont engagée ensuite à vous offrir mes services dans le vaisseau qui nous a apportés à Sainte Hélène ; c' est un point sur lequel il faut que vous soyez prévenu. Cette campagne, reprit-elle, toute favorisée qu' elle est du ciel et de la nature, a dans l' air ou dans le fond du terroir quelque chose de vicieux qui s' oppose à la propagation de la colonie. Je ne veux point dire que les femmes y soient stériles,

p329

au contraire elles y ont presque toutes une heureuse fécondité, mais elles ne mettent au monde que des filles. à peine nous est-il né un enfant de votre sexe pour quatre du mien depuis l' espace de vingt ans. Il est vrai que nos filles sont des créatures toutes parfaites ; il semble que la nature en les formant, mette en charmes tout ce qu' elle auroit dû employer de plus pour produire un garçon. Mais vous concevez bien que la plupart étant sans maris, elles passent leur vie dans une langueur qui nous afflige. Ces pauvres enfans ne font que soupirer nuit et jour. Il n' est que trop aisé de voir qu' il leur manque quelque chose. Nous pourrions absolument leur chercher des époux à Sainte Hélène, mais nous sommes retenus par deux raisons : l' une est la répugnance que nous avons à donner entrée dans notre séjour à des hommes d' une religion différente ; l' autre est l' envie de nous conserver aussi-long-tems que nous pourrions inconnus au reste du monde. Nous nous trouvons bien de notre solitude, et de notre éloignement du commerce

des hommes. Nous avons donc jugé, après une mûre délibération, que le meilleur parti que nous pussions prendre pour prévenir le dépérissement de la

p330

colonie, étoit de faire venir de France et d' Angleterre quelques jeunes maris pour nos filles. On m' a chargé de cette commission, parce qu' on m' attribue le mérite d' avoir l' esprit insinuant. Il y a environ quinze mois que je partis de cette isle avec un de nos hommes qui fut nommé pour m' accompagner. Je me rendis premierement en France. J' allai dans toutes les villes où notre religion est florissante. Mais malgré tous mes soins, j' ai trouvé peu de jeunes gens qui aient voulu me suivre sur ma parole. Ma conquête s' est réduite à deux. Je n' en ai pû gagner que trois en Angleterre. Il m' auroit peut-être été facile d' en amener un plus grand nombre, si j' eusse été disposée à les recevoir indifféremment ; mais il me falloit des jeunes gens sages, doux, vertueux, attachés à leur religion, et Dieu sait qu' il ne s' en trouve gueres en Europe. Je vous ai vu sur le vaisseau, votre physionomie m' a attachée, et vous ne m' avez pas plutôt fait connoître votre fortune et vos inclinations, que je vous ai cru propre à augmenter le petit nombre des élus que j' amenois. Vous aurez pu les remarquer dans le vaisseau, quoique vous ignorassiez le dessein de leur voyage. Ils en sortirent il y a trois jours avec moi. Ils sont

p331

ici à présent à vous attendre, et ils n' ont pas moins d' impatience de vous voir que le reste de la colonie. Madame Eliot me demanda après ce discours, si je n' approuvois point les vues qu' elle avoit eues sur moi, et si je ne lui savois pas bon gré de m' avoir délivré de l' esclavage pour m' amener dans les bras d' une jolie femme, et m' aggréger à une

société de gens aimables et vertueux. J' en étois si pénétré de joie, que j' avois peine à me persuader que son récit fut une vérité. Je lui fis mille questions auxquelles elle satisfit avec beaucoup d' ingénuité. Il n' y eut qu' une chose à laquelle elle refusa de répondre, ce fut à l' étonnement que je lui marquai de ce qu' on pouvoit ignorer l' établissement de la colonie, tandis qu' elle étoit si proche de Sainte Hélène, que nous n' avons eu besoin que de cinq ou six heures pour y arriver. Je lui demandai aussi comment elle avoit pû trouver le chemin, soit pour aller à Sainte Hélène, soit pour en revenir. C' est un mystere, reprit-elle, pour lequel il ne faut point que vous marquez de curiosité, jusqu' à ce qu' on juge à propos de vous l' éclaircir. Mais ce qui doit vous consoler de l' ignorance où l' on vous tiendra peut-être long-tems là-dessus, c' est que

p332

parmi les habitans mêmes de ce lieu, il n' y a qu' un petit nombre d' anciens qui en soient informés. Je ne crus pas devoir la presser, et je me persuadai que si elle refusoit de me satisfaire, c' étoit par la crainte que je ne me servisse de la connoissance que je lui demandois pour sortir de l' isle s' il m' arrivoit de m' y déplaire. Nous continuâmes d' avancer. Les quatre hommes qui étoient demeurés derriere nous à prendre soin de la chaloupe, nous ayant rejoints, nous doublâmes le pas, et nous arrivâmes après une heure de chemin à la maison de Madame Eliot. Elle étoit propre et commode, et quoiqu' il n' y eût rien que de simple dans l' ameublement, tout y sentoit l' abondance. En voyant ma maison, me dit-elle, vous pouvez prendre une idée de toutes les autres, elles ressemblent entièrement à la mienne. Notre but dans cette uniformité a été d' éviter les jalousies et les affectations de supériorité. Tout le monde vit ici dans une égalité parfaite. Nous avons coupé ainsi la source de l' ambition. Nos rangs sont réglés par nos âges, et l' on n' est gueres jaloux de la presséance, quand on ne la doit qu' à sa vieillesse. Elle appella

ensuite ses domestiques pour me faire changer d' habits. Elle avoit eu la précaution

p333

d' en porter sur la chaloupe, et de me les faire reprendre après être sorti de la mer, mais elle vouloit que je fusse mis plus proprement pour paroître la première fois en public, sur-tout aux yeux des jeunes personnes parmi lesquelles je devois trouver une épouse. à dieu ne plaise, me dit-elle, que je vous inspire jamais l' amour d' une vaine parure, et le moindre faste dans l' habillement, mais dans une occasion comme celle qui se prépare pour vous, il est permis d' orner modestement les avantages qu' on a reçu de la nature, c' est même une marque de considération et de respect dont on est redevable à la présence des personnes qu' on honore. Elle me fit prendre un habit propre qu' elle avoit fait faire exprès pour moi depuis son arrivée, et qui se trouva assez bien assorti à ma taille et à ma figure. En voyant cet habit et un assez grand nombre de domestiques qui étoient à nous servir, je ne pus m' empêcher de lui demander ce qu' elle entendoit par cette égalité avec laquelle elle m' avoit dit qu' on vivoit dans la colonie. Vous avez des tailleurs, lui dis-je, et des domestiques que vous ne regardez point sans doute comme vos égaux. Non, me répondit-elle, nous n' avons point changé

p334

l' ordre des conditions. Les domestiques que nous avons amenés d' Europe, continuent d' être ici ce qu' ils étoient. Les enfans qui naissent d' eux demeurent aussi dans les mêmes bornes que leurs peres. Mais ils ne laissent pas d' avoir avec nous une espece d' égalité que je vais vous expliquer. Premièrement ils ont la même part que nous à nos richesses. Tous nos biens sont communs, comme vous l' apprendrez mieux dans la suite, et chacun

a droit à la même portion pour l' usage.
Quoique mes domestiques aient une table différente de la mienne, ils ont la même nourriture que moi ; tout ce qui est nécessaire à la vie leur est accordé avec la même abondance. En second lieu, c' est un crime qu' on châtie rigoureusement parmi nous, que de les traiter avec dureté. Quel droit avons-nous de les maltraiter, qu' ils n' ayent pas de refuser de le souffrir ? Pour ce qui regarde le rang, ils l' ont immédiatement après nos enfans, et ils observent entre eux le même ordre que nous gardons parmi nous. Ainsi, comme on ne sauroit dire qu' il y ait de l' inégalité entre un fils et son pere, il n' y en a gueres davantage entre nous et nos domestiques. Chaque famille est considérée comme un tout, dont le pere fait la premiere partie,

p335

les domestiques la troisieme. Ils nous touchent d' aussi près que les mains font au corps. Nous ne nous croyons supérieurs à eux que comme la tête l' est à l' égard des autres membres.
J' approuvai beaucoup cette sage disposition, qui me parut s' accorder également avec les principes de la religion et de l' humanité. Tandis que je m' entretenois ainsi avec Madame Eliot, les quatre hommes qui nous avoient quitté en entrant dans sa maison, répandirent la nouvelle de mon arrivée. Je vis venir un moment après une foule de personnes de l' un et de l' autre sexe, qui me comblèrent de caresses et de civilités. La plupart étoient dans un âge avancé, mais leur air de santé, et la fraîcheur de leurs visages marquoit tout à la fois la bonté du climat, et la sobriété de leur vie. Je leur témoignai quelque regret de ce qu' ils ne m' avoient pas donné le tems de prévenir leur visite. Un des vieillards me répondit : nous avons renoncé aux civilités gênantes, et aux vains complimens. Nous sommes plus satisfaits d' être venus vous voir ici pour la premiere fois, parce que nous croyons vous donner une marque d' amitié, que vous ne le seriez de nous avoir prévenus, parce que vous nous auriez

rendu un témoignage de respect et d'honneur. L'avantage est donc de notre côté, et vous ne devez point en avoir de regret. N'est-ce pas ainsi que tous les hommes devraient agir les uns envers les autres ? Vous verrez, quand vous nous connaîtrez mieux, que nous faisons plus d'estime d'un degré de charité mutuelle et de véritable affection, que de toutes les grimaces extérieures qu'il a plu aux hommes de nommer des civilités.

J'avoue que les entendant raisonner de cette sorte, je me figurai que j'avois moins à faire à des protestans qu'à une troupe de quakers, qui faisoient profession de condamner les usages ordinaires de la société humaine, et de vivre d'une manière toute opposée à celle des autres hommes. Cependant, plus la conversation s'étendit, plus je trouvai en eux de solidité et de raison. Je m'aperçus même que s'ils haïssoient les apparences affectées de politesse, ils en avoient l'essence, c'est-à-dire, beaucoup de cordialité et de complaisance. Ils m'apprirent les loix qu'ils s'étoient formées et auxquelles ils s'étoient tous obligés, leurs coutumes, leurs occupations, et ils me promirent de contribuer de tout ce qui dépendroit d'eux pour me faire passer une vie heureuse et

tranquille parmi eux. Je reçus ainsi dès le premier jour la visite d'une grande partie de la colonie. Leur nombre qui n'étoit que d'environ deux cens à leur arrivée, s'étoit augmenté presque au double. Il se seroit bien accru davantage s'ils eussent eu des maris pour toutes leurs filles. C'étoit leur chagrin. Je remarquai qu'ils n'étoient pas contents du voyage de Madame Eliot. Ils avoient compté qu'elle ne se borneroit point à leur amener six hommes, tandis qu'ils avoient près de cent filles qui étoient dans le besoin du mariage. Ils me

dirent qu' ils seroient obligés de prendre là-dessus quelque nouvelle résolution. Après avoir passé le premier jour à recevoir leurs caresses, je témoignai le soir à Madame Eliot que je serois bien aise qu' elle s' expliquât sur le mariage auquel j' étois destiné. Je viens d' entendre, lui dis-je, que vous avez près de cent filles qui attendent un époux ; comment prétendez-vous les satisfaire avec six hommes ? Elle me répondit que la résolution qu' on avoit prise étoit de faire dépendre du sort celles à qui la préférence seroit accordée ; car il ne faut rien ici, ajouta-t-elle, qui blesse la loi de l' égalité. Je fus très-mal satisfait de cette réponse. Je me sentois un fond de délicatesse qui ne s' accommoderoit

p338

point d' une épouse dont je ne serois redevable qu' au hasard. Mon coeur demandoit à choisir, et je commençai à craindre de ne pas trouver dans l' isle tout le bonheur qu' on m' y promettoit, si j' étois contraint de vivre avec une femme que je ne pusse pas goûter. Cette crainte étoit d' autant mieux fondée qu' on me parloit des filles de la colonie comme des plus charmantes personnes du monde. Il est impossible, disois-je, qu' elles le soient toutes ; que seroit-ce si le hasard m' en donnoit une laide ? Quel cruel martyre d' avoir une femme désagréable entre mes bras, tandis que j' en aurois sans cesse devant les yeux d' aussi belles qu' on me les représente ? Je me retirai le soir avec ces idées, et elles m' occupèrent pendant toute la nuit.

J' eus le lendemain en m' éveillant la satisfaction de voir les cinq jeunes gens qui étoient venus sur le même vaisseau que moi. On les avoit conduits la veille à l' extrémité de la plaine pour leur en faire voir les différentes parties, ce qui les avoit empêchés d' apprendre mon arrivée. Nous nous embrassâmes avec la tendresse qu' on sent l' un pour l' autre quand on est compagnon du même sort. Ils me parurent sages et retenus. Mais lorsqu' après un

quart d' heure d' entretien nous
 commençâmes à nous connoître et à parler à coeur
 ouvert, ils ne me cachèrent point qu' au
 milieu du plaisir qu' ils avoient de se
 trouver dans un séjour si agréable, ils
 sentoient comme moi beaucoup de douleur
 de se voir condamnés à recevoir leur
 épouse du hasard. Nous sommes les
 premiers, dit l' un deux, nous avons le droit
 de choisir. C' est-à-dire, ajouta-t-il avec
 chaleur, que si le sort ne nous favorise
 pas, quelque nouveau venu viendra emporter
 à nos yeux la plus jolie personne
 de l' isle. Si vous m' en croyez, mes chers
 amis, nous nous garderons bien de le
 souffrir. C' étoit un françois qui parloit
 avec cette vivacité. Je lui répondis que
 j' approuvois son ressentiment, mais que je
 ne voyois pas de quelle maniere nous
 pourrions amener les vieillards de la
 colonie à penser comme nous. Je les défie
 du moins, reprit-il, de me faire penser
 comme eux ; ils ne me feront point épouser
 une femme pour laquelle je ne me
 sentirai point de penchant. Il s' efforça
 là-dessus de nous engager à le soutenir dans
 le dessein qu' il avoit de représenter aux
 anciens l' injustice de leur prétention. Je
 refusai absolument d' entrer dans cette ligue,
 non que je n' eusse autant d' éloignement

que lui pour un mariage de cette
 nature, mais je me faisois un scrupule de
 troubler la paix qui regnoit dans cette
 tranquille habitation. Je lui conseillai
 d' attendre du moins à éclater jusqu' à ce que
 le sort se fût déclaré contraire à nos voeux.
 J' appris de lui et de ses compagnons qu' ils
 venoient d' être avertis qu' on devoit
 décider de notre destinée l' après-midi du
 même jour, pour satisfaire l' impatience
 de quantité de filles qui souhaitoient
 ardemment d' être éclaircies de leur sort.
 Elles avoient été resserrées étroitement
 dans leurs maisons depuis notre arrivée,
 et ce soin de les empêcher de nous voir
 ne faisoit que redoubler l' envie pressante

qu' elles en avoient. Madame Eliot vint aussi me donner avis que j' aurois le soir une épouse. Je ne lui avois point demandé si elle avoit une fille, je lui fis alors cette question. Elle me répondit qu' elle en avoit deux, et qu' elle souhaitoit qu' il y en eût une assez heureuse pour me tomber en partage. J' employai le matin à visiter une partie des anciens de la colonie. Ils me firent voir ce qu' il y avoit de plus remarquable dans la plaine. Ils me conduisirent vers le grand édifice dont j' ai parlé. Je l' avois pris d' abord pour une église, mais ils m' apprirent que c' étoit

p341

le magasin commun, où toutes les richesses de l' isle étoient renfermées. Voici l' explication qu' ils m' en donnerent. Nous nous regardons moins ici, me dit l' un d' eux, comme un même peuple que comme une seule famille. Nous vivons sans soins comme des enfans dans la maison de leur pere. Chaque année nous élisons au sort quatre gouverneurs qui sont chargés de veiller continuellement au bien public. Leur soin particulier est de faire travailler nos domestiques à la culture de la terre, de faire transporter les fruits de nos récoltes et de nos moissons dans ce magasin ; et d' en faire ensuite la distribution. Elle se fait avec égalité, suivant le nombre des personnes qui habitent dans chaque maison. La part d' un domestique est égale à celle du maître. Ce n' est pas tout d' un coup que nous sommes parvenus à l' abondance qui regne à présent dans cette isle. Lorsque nous arrivâmes de l' Europe, nous étions riches en argent comptant, et raisonnablement pourvus de vivres et d' instrumens nécessaires à la vie, mais notre argent n' étoit ici d' aucun usage. Nos vivres pouvoient servir à notre soutien pendant quelque tems, mais nous manquions de bled pour ensemençer nos terres,

p342

et de chevaux pour les labourer. Il falloit néanmoins pourvoir aux besoins de l'avenir. Notre vaisseau s' étoit brisé sur la côte, il ne nous restoit qu' une chaloupe, comment se hasarder sur une mer inconnue et parsemée de rochers ? Où aller ? De quel côté ? Dans quel espoir ? Il se trouva néanmoins parmi nous un anglois qui offrit d' exposer sa vie pour le bien commun. C' étoit le même qui avoit découvert heureusement la fente du rocher ; j' ai su de Madame Eliot qu' elle vous en a raconté l' histoire. Ce brave homme voulut être seul dans son entreprise. Il remplit la chaloupe de vivres, et il partit sans autre secours qu' une petite voile et deux rames. Toute la colonie passa le tems de son absence à faire des vœux pour son salut qui devoit être la source du nôtre. Nous comptions de ne le revoir de longtems. Cependant quelques-uns de nos gens qui se promenoient deux jours après son départ au long de la mer, l' apperçurent qui retournoit vers la côte. Ils nous apprirent cette agréable nouvelle. Nous courûmes en foule au rivage. C' étoit lui-même effectivement qui nous ramenoit sa chaloupe chargée de bled et de diverses semences qu' il savoit nous être nécessaires. On se hâta de l' interroger

p343

sur les circonstances de son voyage, mais n' ayant pas moins de prudence que de courage, il refusa de s' expliquer en public. Les plus considérables d' entre nous s' assemblèrent pour entendre son rapport. J' étois du nombre. Il nous apprit des choses qui nous remplirent de joie et d' admiration. Nous jugeâmes à propos, en suivant son conseil, d' en tenir une partie cachée pour l' intérêt de la colonie, mais nous publiâmes ce qu' il étoit nécessaire de découvrir pour la consolation commune. Tout le monde fut instruit qu' il avoit été à Sainte-Hélène, que nous n' en étions pas éloignés, et que nous étions assurés désormais d' en tirer toute sorte de secours et de provisions. Cet illustre et généreux compagnon s' appelloit

Drington . Il est mort depuis quelques années, mais ce n' est point sans avoir rendu à la colonie mille autres services importants qui lui doivent attirer d' elle une reconnoissance immortelle.

Cette campagne ne tarda point à prendre une heureuse forme après son retour. Tout le monde s' employoit au travail avec la même ardeur. Nous n' eûmes besoin que d' environ six mois pour élever nos maisons, et pour cultiver nos terres. Nous donnâmes à toute la plaine cette

p344

face riante que vous lui voyez ; et nous regardant comme les fondateurs d' un nouvel état, nous ne fûmes pas plus excités par la pensée que nous travaillions pour nous-mêmes, que par le desir de donner à nos descendans une idée avantageuse de notre industrie et de notre zele. L' emploi de M Drington étoit de retourner souvent à Sainte-Hélène, et de nous apporter les commodités qui nous manquoient. Nous lui associâmes, pour l' aider dans ses voyages, trois de nos compagnons, qui s' engagèrent par serment à ne rien révéler de ce que nous avions jugé à propos d' abord de tenir caché à la colonie. C' est une méthode que nous avons suivie depuis la mort de M Drington. Il n' y a parmi nous que quatre hommes jurés qui ayent le droit de se mettre en mer et de s' éloigner de la côte. S' il en meurt un, on en élit un autre. Ils ont seuls la disposition des chaloupes, qu' ils tiennent enchaînées dans une grotte que vous avez pû remarquer en arrivant. Il est rare à présent qu' ils aillent à Sainte-Hélène : nous n' avons plus besoin du secours de personne, nos terres nous fournissent des alimens au-delà de ce qui est nécessaire. Nos troupeaux se sont tellement multipliés, que nous sommes

p345

quelquefois incommodés par le nombre.

Nous pourrions en faire vendre une partie à Sainte-Hélène ; mais que ferions-nous de notre argent ? Celui que nous avons apporté d' Europe est compté ici parmi nos richesses inutiles : nous l' avons renfermé de concert dans une des parties de ce magasin ; c' est un bien mort et sans usage. Ainsi, des trois principales passions qui font la guerre au coeur des hommes, nous avons sù couper la racine à deux ; l' égalité qui est établie parmi nous, nous met à couvert de l' ambition, et l' inutilité des richesses nous a guéri de l' avarice. Il n' y a que l' amour auquel nous ne saurions trouver de remede. Nos jeunes filles se consomment ; et ce qui est extrêmement triste pour elles, nous ne pouvons ni les délivrer de cette passion, ni leur donner de quoi la satisfaire. Je ne me souviens que trop, ajouta le bon vieillard, de ce qu' il en coûte dans un certain âge pour modérer ses desirs, et pour résister au penchant de la nature.

Je lui fis deux questions après ce discours. Je conçois bien, lui dis-je, qu' il ne vous est pas difficile d' empêcher que les particuliers de cette colonie ne se servent de vos chaloupes pour s' écarter de l' isle, et satisfaire leur curiosité ; mais

p346

comment est-il possible que votre demeure ne soit point connue des habitans de Sainte-Hélène qui en sont si proches, et que pensent-ils des quatre hommes que vous leur envoyez quelquefois, lorsqu' ils les voyent arriver si loin du continent dans une chaloupe, avec laquelle ils doivent bien s' imaginer qu' ils n' ont pas traversé l' immense étendue des mers ? Le vieillard me répondit, que la première fois qu' ils avoient vu M Drington, ils l' avoient regardé comme un homme descendu du ciel, et qu' ils s' étoient fort empressés à lui demander d' où il venoit, et par quelle aventure il se trouvoit dans leur isle, mais que ce sage anglois ayant considéré de quel avantage il seroit pour le bien de la colonie de demeurer inconnue même à ses voisins ; il leur avoit fait des réponses si équivoques, qu' ils n' avoient

pû tirer de lui le moindre éclaircissement ;
que ses compagnons avoient gardé les
mêmes mesures, et que pour s' assurer
encore mieux contre la curiosité des portugais,
et de quelques anglois même qui
sont établis à Sainte-Hélène, ils avoient
coutume de ne partir de leur port qu' à
l' entrée de la nuit, afin de pouvoir
se dérober dans les ténèbres aux yeux de ceux
qui entreprendroient peut-être de les

p347

observer. Ils sont persuadés, ajouta le
vieillard, que notre séjour n' est pas éloigné
d' eux ; mais avec toutes leurs recherches,
ils ne parviendront jamais à le
découvrir. Il n' y a que le hasard ou l' indiscretion
de nos quatre hommes de mer
qui puisse leur donner cette connoissance.
Ma seconde question fut la même que
j' avois déjà faite à Madame Eliot. Quel
fruit, lui dis-je, pouvez-vous espérer
pour le contentement de vos filles, de
mon arrivée et de celle de mes cinq compagnons ;
vous n' en sauriez satisfaire que
six, et les autres n' en seront que plus
affligées de se voir rejetées par le sort. Il
convint que j' avois raison, et il se plaignit
beaucoup de Madame Eliot qui avoit
si mal réussi dans sa commission. Cependant,
continua-t-il, nous avons pris dans
l' assemblée qui s' est tenue ce matin, une
résolution qui les consolera. C' est
d' envoyer une seconde fois en Europe, pour
y faire une nouvelle levée de jeunes maris.
Si cette députation n' a pas plus de succès
que la première, nous laisserons à
nos filles la liberté d' y aller elles-mêmes,
en donnant à chacune d' elles une somme
honnête pour vivre dans le lieu qu' elles
choisiront pour leur établissement.
Il y avoit de l' indiscretion à me faire

p348

cette ouverture. Le vieillard n' en vit
point les conséquences. Les réflexions
que je fis sur le champ me firent trouver

plus d' injustice que jamais dans le dessein qu' on avoit de nous faire tirer nos épouses au sort. Je ne manquai point de communiquer cette nouvelle découverte à mes cinq compagnons, et je n' eûs pas besoin de rien ajouter pour leur faire sentir combien il seroit dur pour nous de voir sortir de l' isle tout ce qu' il y avoit d' aimable, pendant que nous y demeurerions attachés à quelque fille désagréable qu' il plairoit peut-être au sort de nous faire tomber en partage. M *Gelin* , qui étoit un jeune françois plein d' esprit et de mérite, mais d' une vivacité qui paroissoit l' emporter un peu sur sa prudence, fut d' avis, que sans différer un moment nous prissions le parti de porter nos plaintes aux principaux vieillards, et de leur déclarer que nous ne nous soumettrions jamais à un règlement qui blessoit si manifestement nos droits. Il fit entrer nos compagnons dans son sentiment ; de sorte qu' étant seul à les combattre, je n' eus pas peu de peine à leur faire entendre qu' il seroit toujours tems d' en venir à cette extrémité, et que pour notre honneur autant que pour le bien de la paix, il falloit attendre du moins

p349

à nous plaindre jusqu' au moment où l' on entreprendroit de nous contraindre. Ce n' est pas, leur dis-je, comme si nous avions déjà formé des liaisons qu' on voulût nous obliger de rompre ; nous ne connoissons encore aucune des filles que nous devons voir aujourd' hui. Nous sommes sans inclination particuliere, et nous n' avons que le désir général d' obtenir une épouse aimable. Or il peut arriver que le sort nous favorise : nous aurions alors avec le plaisir de voir nos desirs satisfaits, celui d' avoir donné à toute la colonie une preuve de notre sagesse et de notre retenue. S' il arrive au contraire que nous soyons mal partagés par le sort, nos plaintes n' en seront pas moins libres, et nos représentations n' auront que plus de force après le témoignage certain qu' on aura reçu de notre soumission et de notre modestie. Nous pourrons demander d' abord le délai de notre mariage, sous

prétexte de vouloir auparavant lier du moins quelques connoissances avec nos épouses ; c' est une faveur qu' on ne sauroit nous refuser, et nous en profiterons pour rompre honnêtement, s' il est possible, les engagemens involontaires qu' on nous aura fait prendre. Ce raisonnement fit assez d' impression sur l' esprit de M Gelin pour

p350

le faire changer de résolution. Nous ne nous quittâmes qu' après nous être embrassés comme des freres, et nous être promis mutuellement tous les secours qui pourroient servir au succès de nos espérances communes. L' heure marquée pour la cérémonie étant arrivée, un des anciens de l' habitation vint me prendre chez Madame Eliot où je continuois de demeurer. Il me dit que l' élection devoit se faire à l' église, et que toutes les jeunes filles y étoient déjà assemblées. J' y arrivai en même tems que mes cinq compagnons qu' on avoit fait avertir aussi par des vieillards députés. La curiosité avoit attiré tous les habitans de l' isle pour être témoins d' un spectacle si extraordinaire. Nous entrâmes en perçant la foule ; mais on avoit eu soin de ménager un espace assez grand autour duquel les filles étoient rangées en cercle. Il y avoit une table au milieu. Le ministre y étoit assis avec les quatre gouverneurs du magasin à ses côtés. On nous fit avancer près d' eux. Tous les spectateurs gardoient un profond silence, et sembloient attendre impatiemment l' ouverture de cette rare cérémonie. On la commença par une courte priere pour attirer sur nous la bénédiction céleste. Ensuite le ministre

p351

s' adressant à nous à haute voix, nous fit un discours fort éloquent sur le dessein qui nous assembloit. Il nous raconta en peu de mots l' histoire de l' établissement de la colonie, et des marques spéciales qu' elle

avait reçues depuis vingt ans de la protection du ciel. Il nous fit une courte exposition des loix du pays, et de tous les engagements que nous allions prendre avec la qualité d' habitant de l' isle. Les loix me parurent simples, et d' une observation facile. Elles consistoient en un petit nombre de conséquences claires et immédiates des préceptes généraux de la charité et de la justice. Il nous félicita d' avoir été choisis par la providence pour venir partager les douceurs de cette isle heureuse, et il nous exhorta à nous rendre dignes de la société dont nous commençons à devenir membres. Quoique toutes les filles parmi lesquelles on alloit élire nos épouses eussent été élevées dans la pratique de l' honnêteté et de la vertu, il ne doutoit pas, nous dit-il, que Dieu dont la main conduit le sort, ne fît tomber en partage à chacun de nous celle dont l' humeur et les qualités s' accorderoient le mieux à notre inclination. C' est par cette raison, ajouta-t-il, autant que pour éviter les jalousies qui naissent des préférences,

p352

que nous nous sommes déterminés à remettre l' élection de vos épouses au hasard ; persuadés que tout ce que les hommes appellent de ce nom n' est qu' une secrète disposition du ciel, qui tourne toujours les événemens à l' avantage de ceux qui respectent ses volontés. Si mes oreilles prêtoient à ce discours une partie de leur attention, j' avois les yeux occupés d' un soin bien différent. Il n' eût point été naturel que je me fusse trouvé au milieu d' une troupe de filles qui étoient en effet toutes charmantes, sans observer du moins leur figure et leur contenance. Je promenois mes regards de l' une à l' autre, et mon admiration étoit si partagée, qu' il me sembloit que j' aurois eu peine à me déterminer pour le choix. Je n' avois plus de regret qu' on le fît dépendre du sort. De quelque côté qu' il tombe, disois-je, il est impossible que je ne sois pas content de mon partage. Je balancerois trop long-tems si j' étois obligé de choisir parmi tant de belles

personnes ; c' est un embarras que je suis ravi qu' on m' épargne. Telles furent mes dispositions pendant quelques momens. La simple admiration est un sentiment tranquille et désintéressé, je n' en connoissois point encore d' autre ; mais un coup-d' oeil

p353

m' en apprit bien-tôt davantage. M' étant mis à parcourir une seconde fois cette ligne charmante ; et considérant plus attentivement ces aimables filles, j' en remarquai une qui avoit les yeux tournés vers moi : elle les baissa promptement, lorsqu' elle vit les miens s' attacher sur elle. Je continuai de la regarder. Mon attention n' étoit point réfléchie, et je ne m' apperçus point d' abord qu' il y eût rien de plus particulier dans ma curiosité, que dans celle qui m' avoit fait considérer les autres. Cependant mes regards étoient comme fixés dans le même lieu. Je parcourois avec une espece d' avidité tous les traits de ce visage qui sembloit avoir échappé à ma vue la premiere fois. La taille, l' air, le moindre mouvement de cette belle personne attachoit mes curieuses observations. Elle levoit de tems en tems les yeux sur moi ; et s' appercevant que je ne cessois point de la regarder, elle rougit à la fin en les baissant. Je sentis aussi-tôt que la rougeur me montoit à moi-même au visage ; et ce changement m' ayant fait sortir de ma distraction, je me trouvai si ému que je ne me souviens point d' avoir jamais éprouvé de pareille agitation. Je me remis en faisant semblant d' écouter le ministre qui continuoit son

p354

discours ; mais j' en étois détourné sans cesse par un mouvement secret qui me rappelloit vers ce que j' avois vu. Je ne trouvois plus même dans les autres filles les charmes que j' y avois admiré : leur air me parut affecté. Je lisois dans leurs yeux l' ardeur qu' elles avoient pour le

mariage, et la crainte où elles étoient d' être rebutées par le sort : au lieu que tout respiroit l' innocence, et sentoit la modestie dans celle qui venoit de se rendre maitresse de mon coeur. J' avoue que je commençai alors à me repentir du conseil que j' avois donné à Monsieur Gelin. J' aurois souhaité de pouvoir l' entretenir un moment pour lui faire reprendre ses premieres résolutions. L' amour me fit sentir tout d' un coup qu' il avoit attaché le bonheur de ma vie à ce qu' il m' avoit fait voir, et que ce n' étoit plus du sort, ni de mon propre choix qu' il falloit l' attendre.

Pendant que je m' entretenois de ces diverses pensées, le ministre ayant fini son discours, annonça l' ordre qu' on alloit observer dans l' élection. De deux voies qu' on auroit pû prendre, dit-il, à l' assemblée ; l' une, de faire tirer toutes les filles ensemble ; l' autre, de les diviser en six bandes qui répondent au nombre

p355

des six jeunes gens : il m' a paru que la seconde étoit la plus naturelle, et qu' elle seroit la plus agréable. Chaque bande sera composée de seize filles. Le sort décidera à quelle bande chaque jeune homme doit appartenir, et l' on tirera ensuite qui sera l' heureuse personne que le ciel voudra favoriser de sa distinction. Tout le monde applaudit à cet arrangement. Les filles en furent extrêmement satisfaites : il sembloit, en effet, qu' il y eût plus de proportion de seize à un, que de quatre-vingt-seize à six, et cette réduction rapprochoit en quelque sorte leurs espérances. La division des bandes se fit en un moment. Nos six noms furent écrits sur autant de billets, et l' on fit approcher une fille de chaque bande pour les tirer d' une corbeille où le ministre les enferma. On entendit alors un murmure confus qui se répandit dans l' assemblée, et qui marquoit l' impatience avec laquelle on attendoit les arrêts du sort. Pour moi, qui étois pressé par des mouvemens d' une autre nature que ceux de la curiosité, je ne vis qu' en tremblant les filles porter

les mains à la corbeille. Ma destinée alloit être décidée tout d' un coup : car si je tombois dans une autre bande que celle de la personne que j' aimais, c' étoit la ruine

p356

absolue de tous mes desirs. Ma passion étoit déjà si formée, que cette crainte me fit souffrir une mortelle agitation. Enfin les billets furent tirés, et j' eus le malheur de me voir partagé comme je l' avois appréhendé. J' adressai intérieurement mes plaintes au ciel. Qu' elles furent ameres ! à peine eus-je la force de retenir mes larmes. Je me laissai conduire sans parler vers la bande à laquelle j' appartenois. Mes yeux seuls exprimoient ma douleur à l' aimable fille qu' on m' obligeoit d' abandonner. Je remarquai dans ses regards, qu' elle s' appercevoit de ma tristesse, et qu' elle en devinoit la cause. Je ne cessai point de tourner les miens vers elle, en m' éloignant, et pour comble de désespoir, je crus voir à l' air languissant des siens, qu' elle se plaignoit aussi douloureusement que moi du sort cruel qui me séparoit d' elle. Je ne fus plus capable d' attention pour le reste de la cérémonie ; mais ayant apperçus Gélin qui étoit échu à la bande plus voisine de la mienne, je m' approchai d' lui pour le faire souvenir de ses promesses. Ne craignez pas que je les oublie, me répondit-il avec feu. Je me repens même de la complaisance que j' ai eue de suivre votre conseil : elle me rendra peut-être

p357

malheureux toute ma vie. On nous traite ici comme des esclaves. Mais, ne manquez pas du moins, ajouta-t-il, de soutenir ce que je me suis chargé d' entreprendre pour notre intérêt commun. Le lieu où nous étions ne nous permettoit pas de nous expliquer davantage. Je retournai à ma bande. L' élection fut achevée en un moment. On fit sortir hors des

rangs celles que le sort avoit favorisées.
La joie brilloit dans leurs yeux ; et
malgré les efforts que faisoient les autres pour
cacher leur jalousie, on la voyoit peinte
sur leur visage. Le ministre nous dit :
voilà vos épouses : recevez-les de la main
de Dieu, dont la volonté vient de se
déclarer. Il nous ordonna à tous de les
embrasser. Je tournai les yeux vers Gelin,
comme pour l' avertir qu' il étoit tems
d' exécuter sa résolution. Je fus surpris de
le voir obéir tranquillement à l' ordre du
ministre. Il nous fit même entendre par
un léger signe de tête que nous pouvions
l' imiter. Je ne compris que trop que
quelque dessein qu' il eût pû former pour nous
secourir, c' étoit manquer de prudence
que de s' engager si avant ; et qu' une
marque si publique de consentement deviendrait
un lien que nous aurions de la peine
à rompre. Cependant son exemple et celui

p358

de nos compagnons me déterminèrent.
J' embrassai tristement celle qu' on
me vouloit faire regarder comme mon
épouse. Quand je n' aurois pas eu dans le
coeur un autre amour, je n' aurois pas fait
cette action avec plus de joie : car j' étois si
malheureusement partagé, qu' il sembloit
que le sort m' eût réservé exprès pour ce
qu' il y avoit de plus désagréable et de
plus dégoûtant dans cette nombreuse
compagnie de filles.
Quoique l' intention de Gelin fût
bonne, vous verrez que je pensois avec
raison que sa conduite étoit imprudente. La
mienne l' avoit été aussi, en me reposant
trop entièrement sur lui. C' étoit son
esprit et sa hardiesse qui me l' avoit fait
croire plus propre qu' un autre à prendre en
main nos intérêts ; et connoissant sa
vivacité, je n' avois garde de prévoir qu' il
nuiroit à nos desseins par un excès mal
entendu de sagesse et de modération. Tous
nos malheurs sont venus néanmoins de
cette source. Il s' imagina que pour
obtenir plus sûrement le délai qu' il alloit
demander de notre mariage, il ne falloit rien
faire qui pût donner le moindre doute de
notre sincérité ; et ce fut par cette raison

qu' il consentit à embrasser la fille qu' on
lui présentait comme son épouse. Funeste

p359

raisonnement ! Qui pût contribuer en effet
sur le champ à nous faire accorder ce que
nous desirions ; mais qui a causé dans la
suite la perte de notre bonheur, et
presque celle de notre vie.
Le ministre se disposoit à achever de
nous unir par les cérémonies ordinaires,
lorsque Gelin leva la voix pour exposer
notre demande à l' assemblée. Je
n' entendis point son discours. Il le fit en
françois, parce qu' il auroit eu plus de peine à
s' exprimer dans notre langue, ne l' ayant
apprise que depuis qu' il avoit quitté la
France avec Madame Eliot. Le mélange
des deux nations qui composoit la
colonie y avoit rendu les deux langues si
familieres, qu' on se servoit indifféremment
de l' une ou de l' autre ; et le ministre
s' étoit expliqué jusqu' alors en anglois pour
être entendu de mes trois compatriotes
et de moi qui ignorions la langue françoise.
Je n' entendis donc point le discours
de Gelin ; mais comme il parloit avec
grace, et qu' on n' avoit nul sujet de se défier
de nos intentions, je n' eus point de peine
à démêler dans le visage des assistans,
qu' ils trouvoient sa demande raisonnable.
Elle fut écoutée avec l' applaudissement de
tous les spectateurs. Le ministre fut des
premiers à l' approuver, et il donna même

p360

le nom de sagesse à l' envie que nous marquions
de connoître nos épouses, et de
mériter leur affection, avant que de
commencer à entrer dans les droits du
mariage. On nous accorda l' espace de six
semaines pour satisfaire un desir si juste et si
modeste. Nous parûmes contents de ce
terme, et tout le monde nous félicita en
sortant de l' église sur la maniere dont
nous nous étions conduits dans l' assemblée.
Il n' y avoit point un seul de mes

compagnons qui ne desirât aussi ardemment que moi l' occasion de nous rejoindre, pour conférer en commun sur la situation de nos affaires. Nous nous dérobaâmes à quantité d' importuns qui nous obsédoient, et nous prîmes à l' écart un lieu propre à notre entretien. Gelin étoit au comble de sa joie. Il nous demanda d' abord ce que nous pensions du service qu' il nous avoit rendu, et si nous n' étions pas satisfaits de l' adresse avec laquelle il avoit réussi. Il nous confessa ensuite, sans nous donner le temps de répondre, que quelque reconnoissance que nous crussions lui devoir, il étoit persuadé qu' il n' y avoit personne parmi nous à qui le succès de son action pût être aussi avantageux qu' à lui-même. J' étois perdu, nous

p361

dit-il avec transport, si le ministre et l' assemblée eussent été aussi inflexibles à mon discours, que le sort l' a été à mes vœux. Je ne vous le cache point, mes chers amis, je suis amoureux au-delà de toutes mes expressions, et malheureusement ce n' est pas de celle que le sort me condamne d' épouser. Il ajouta qu' il avoit besoin là-dessus de notre conseil, et de tous les secours de l' amitié que nous nous étions jurée. Notre embarras paroissoit égal, et nous demeurâmes en silence pendant quelques momens. Enfin nous prîmes la parole l' un après l' autre, et ce fut pour déclarer que nous étions atteints du même mal, et que nous demandions à nos freres et à nos amis la même assistance que Gelin. Cette ressemblance d' aventures ne fit que serrer le lien qui nous unissoit déjà. La chaleur avec laquelle chacun de nous s' exprimoit sur sa passion, nous garantissoit du zele avec lequel nous étions disposés mutuellement à nous servir, parce que chacun ne manqueroit point de mesurer les secours qu' il donneroit aux autres sur ceux qu' il prendroit d' eux pour lui-même. Nos premieres délibérations roulerent sur les moyens que nous avions à prendre pour voir nos maîtresses, c' étoit le point le plus difficile : nous nous reposions du

p362

reste sur l' amour et sur la fortune, autant que sur les conseils que nous recevions les uns des autres dans les conférences que nous nous propositions d' avoir souvent en commun. Un de nos compagnons finit ce premier embarras, en nous assurant qu' il avoit entendu dire à son hôte que les jeunes filles ne seroient captives, comme elles étoient depuis notre arrivée, que jusqu' au tems de l' élection. Il en concluoit que nous aurions la liberté de les voir et de les entretenir, et ce ne devoit point être une chose embarrassante de retrouver nos maîtresses dans un pays d' une si petite étendue, les maisons étant d' ailleurs réunies presque toutes autour de l' église et du magasin, qui en étoient comme le centre. Nous convinmes unanimement que la prudence et la discrétion devant servir plus que tout le reste au succès de notre dessein, il falloit non-seulement que chacun veillât sur ses propres démarches, mais qu' il eût un oeil ouvert sur celles de ses compagnons. Nos intérêts étoient si liés, que les fautes particulieres ne pouvoient manquer de nuire à nos vues communes. Pour ce qui regardoit la conduite que nous devons tenir à l' égard de nos prétendues épouses, nous ne prîmes point

p363

d' autre résolution que celle de les voir avec bienséance et sans affectation. Nous remîmes à former des projets plus justes et plus précis, lorsque nous verrions un peu plus clair dans nos espérances, et que nous aurions commencé à démêler les premières obscurités de notre entreprise. Il étoit nécessaire de nous assembler souvent pour conférer ensemble ; mais comme des assemblées trop fréquentes pouvoient faire naître quelques soupçons, nous en réglâmes le nombre à deux chaque semaine, et nous marquâmes exactement le jour, l' heure et le lieu. Nous nous séparâmes pour retourner à nos logis. Le mien étoit toujours la maison

de Madame Eliot. On nous avoit
averti que nous n' en changerions point
jusqu' à la conclusion de notre mariage :
on devoit nous donner alors à chacun
notre demeure, et nous constituer chefs
de famille. Je trouvai Mame Eliot seule
qui m' attendoit pour souper ; mais je
fus surpris de voir quatre couverts sur sa
table au lieu de deux seulement qu' on
avoit mis jusqu' alors. Elle prévint mes
questions, en me disant que la cérémonie
de l' élection étant terminée, j' aurois
désormais la liberté de voir ses filles, et
qu' elles alloient manger avec nous. Elle

p364

me témoigna en même tems le déplaisir
qu' elle avoit eu de ce que le sort avoit
rejeté sa famille. Je ne veux point parler
avec mépris, me dit-elle, de celle qui
vous est échue ; mais sans me laisser
aveugler par la tendresse que j' ai pour mes
filles, je crois que vous n' auriez pas été
le plus mal partagé, si le ciel vous en eût
donné une. Elles ont assez répondu aux
soins que je me suis donnés pour les bien
élever. Avec l' affection que j' ai pour
vous, ajouta cette bonne dame, que
j' aurois été contente de pouvoir vous
appeler mon fils. Comme je la remerciois
de ce témoignage obligeant de civilité et
d' amitié, ses filles qu' elle avoit fait
avertir de mon retour, entrèrent pour me saluer.
Concevez, s' il se peut, ma joie et
mon étonnement : au premier coup d' oeil
je reconnus dans la plus jeune la maitresse
de mon coeur. C' étoit cette même personne
qui m' avoit causé tant d' émotion à
l' église, et que j' avois déjà juré d' aimer
passionément toute ma vie. J' avoue que tous
mes projets de discrétion s' évanouirent à
sa vue. Je me tournai vers Madame Eliot,
et sans considérer l' effet que mon
transport pouvoit produire : ah ! Madame,
m' écriai-je, vous êtes la mere de ce que
j' aime, et la maitresse de tout mon bonheur.

p365

Elle fit une raillerie de mon exclamation, et elle y répondit comme à un excès de complaisance et d'honnêteté. Je conçus aussi-tôt le tort que j'avois eu de m'expliquer si naturellement, et je m'efforçai de réparer mon imprudence dans la suite de notre entretien. Mais si mes discours furent plus modérés, mes regards le furent si peu, qu'ils acheverent de faire connoître à Madame Eliot la véritable disposition de mon coeur. Elle affecta pendant le souper de parler de choses indifférentes, et elle fit signe ensuite à ses filles de se retirer. Lorsque nous fûmes seuls, elle me dit d'un visage sérieux, qu'elle me croyoit de l'inclination pour sa seconde fille ; qu'elle ne concevoit point où je l'avois pû prendre, et que c'étoit pour elle un mystère qu'elle me prioit de lui expliquer. Je balançai sur ma réponse, dans le doute où j'étois si je devois lui confier mon secret. Enfin, comme je faisois beaucoup de fonds sur sa bonté, je lui déclarai ingénument ce qui s'étoit passé dans mon coeur à l'église ; et sans lui rien découvrir de ce qui regardoit mes compagnons, je lui confessai que la décision du sort étoit si opposée à mes inclinations, qu'il n'y avoit rien que je ne fusse disposé à faire pour éviter de m'y soumettre.

p366

Elle demeura quelque tems à me répondre. Son embarras m'en causa beaucoup. J'appréhendois de m'être trop ouvert à une femme si sage, et je m'attendois qu'elle alloit me faire un crime de mes sentimens pour sa fille. Je ne puis vous approuver, me dit-elle enfin, sans blesser mon honneur et ma conscience. Votre amour est né trop tard ; je ne vois nul jour à le faire réussir. J'aurois souhaité de toute l'ardeur de mon ame, que vous eussiez pû épouser ma fille ; mais puisque c'est une chose impossible, je vous prie de ne m'en parler jamais davantage. Je suis même fâchée de savoir ce que je viens d'entendre. Non, ajouta-t-elle, après avoir rêvé un moment, je ne puis rien entreprendre pour vous, il

est trop tard ; et je vous demande en
grace, de ne me renouveler jamais la
confiance que vous venez de me faire. Elle
se retira après ce discours, sans m' avoir
marqué qu' elle fût irritée contre moi. Je
fis un nombre infini de réflexions sur sa
réponse. Je la regardai d' abord comme une
condamnation accablante qui coupoit la
racine à toutes mes espérances. Cependant,
lorsque je vins à rappeler le ton
dont elle avoit parlé, et son air rêveur qui
étoit une marque d' incertitude, je me

p367

persuadai qu' elle ne pourroit condamner
si absolument ce qu' elle confessoit qu' elle
eût désiré dans d' autres circonstances.
Elle ne vouloit rien entreprendre pour
moi ; mais rien ne m' empêchoit d' espérer
qu' elle approuveroit peut être ce que
j' entreprendrois pour moi-même. Je
compris que la bienséance ne permettoit point
à une personne de son âge, et considérée
comme elle étoit, de prendre part aux
petits stratagèmes d' un amant, et d' aller
contre les décisions des anciens. Elle
étoit fâchée, m' avoit-elle dit, de la
confiance que je lui avois faite ; mais je crus
qu' elle ne le seroit pas du succès de mes
entreprises, et que son dessein étoit
seulement de me faire entendre qu' il étoit à
propos qu' elle parût les ignorer. Cette
explication me parut si vraisemblable, et
elle s' accorderoit si bien avec la bonté que
Madame Eliot m' avoit témoignée
jusqu' alors, que je résolus de m' y attacher
comme à une espece de regle pour ma
conduite. Il me sera facile, disois-je, de
reconnoître si je me suis trop flatté, par la
maniere dont elle en usera désormais avec
moi : si elle ne m' interdit point la vue de
sa fille, j' aurai lieu de croire, que loin
de condamner ma passion, elle l' approuve
secrettement, et qu' elle lui souhaite une
heureuse fin.

p368

Ces agréables idées me irent passer une nuit des plus tranquilles. Je cherchai dès le matin l' occasion de voir *Angelique Eliot* , c' étoit le nom de ma charmante maîtresse. Le plaisir de l' entretenir ne me fus point refusé : je fus même assez heureux pour me trouver quelque tems seul avec elle. L' impression que ses attraits avoient faite sur moi dans l' éloignement, n' étoit rien en comparaison de la nouvelle ardeur qu' un moment de sa conversation me fit sentir. Toute sa personne me parut un composé de merveilles. Je demurai tremblant d' amour et d' admiration ; et de chacun de ses traits que je considérai d' abord en silence pendant quelques momens, il se forma dans mon coeur une image que tout le pouvoir du ciel et des hommes n' en sauroit effacer. Quoique ce langage muet fut une assez vive expression de mes sentimens, j' ouvris la bouche pour les lui expliquer. Elle m' écouta sans m' interrompre. Je ne vis dans ses yeux, ni cette colere affectée, ni ces dédains de commande dont s' arme le faux honneur d' une coquette ou d' une hypocrite. Sa modestie se déclara par une honnête rougeur, qui servoit d' un nouvel ornement à son visage ; et sa sincérité par une réponse qui confirma l' idée que mon

p369

amour se formoit déjà du caractere de son esprit et de son coeur. Elle me dit que loin d' être fâchée de se voir aimée de moi, elle remercioit le ciel des sentimens qu' il m' inspiroit pour elle ; que, plus indifférente qu' on ne pensoit pour le mariage, elle ne s' étoit laissée conduire à la cérémonie de l' élection qu' avec répugnance, mais qu' elle confessoit que l' attention que j' avois eu à la regarder, et un mouvement de coeur qu' elle ne pouvoit définir, l' avoient fait sortir pendant quelques momens de son indifférence, qu' elle avoit souhaité d' être l' heureuse personne qui m' étoit destinée par le sort ; qu' elle avoit trouvé de la douceur dans ce desir, et qu' elle n' avoit pas perdu ses espérances sans regret ; mais que ne lui étant plus permis d' en conserver, elle se réservoirit

seulement quelque prétention à mon
estime et à mon amitié.

Quand je n' aurois pas été déjà vaincu
par le pouvoir de ses charmes, cette
noble et vertueuse franchise eût été seule
capable de m' attacher à elle pour toute
ma vie. Je ne crus point devoir user de
réserve avec une personne de ce
caractere, ni employer les petits artifices que
l' amour inspire aux amans vulgaires pour
assurer le succès de leur passion. Je pris
sur le champ la résolution de lui découvrir

p370

non-seulement tous les secrets
de mon coeur, mais celui même de mon
intelligence avec mes compagnons. Je
ne lui cachai ni nos murmures, ni nos
desseins. Si j' ai eu le bonheur, lui dis-je,
d' obtenir de vous quelques sentimens
d' estime, avant même que j' eusse eu
celui de vous parler et de vous connoître ;
je me flatte avec raison que la connoissance
que j' ai osé vous donner de ma passion
ne les diminuera point. Je renouvelle
à vos pieds le serment que j' ai déjà
fait mille fois au fond du coeur de
n' aimer que vous seule, et de n' être jamais à
personne, si je ne suis point assez heureux
pour vous faire consentir que je sois à
vous. Pourquoi en perdrais-je l' espérance ?
Ma destinée n' est-elle pas dans vos
mains ? Et qu' importent les arrêts du sort,
si vous en voulez prononcer un qui me
soit favorable : en un mot il dépend de
vous, continuai-je, de m' accorder tout
ce que mon coeur desire. Voyez si cette
estime dont vous m' avez flatté est assez
forte pour vous faire entreprendre quelque
chose en ma faveur ? Cette belle
personne n' avoit pas moins de prudence que
de beauté et de modestie. Elle répondit
qu' elle s' étoit assez expliquée pour me
faire entendre qu' elle regardoit elle-même
comme un bonheur d' être à moi ; mais

p371

qu' elle y voyoit si peu de possibilité apparente,
qu' elle n' osoit en former le moindre
espoir ; qu' elle avoit son devoir et
son honneur à ménager ; et qu' après la
décision du sort, et le consentement que
nous y avons donné, il lui paroissoit
impossible de les accorder avec l' amour. Je
n' eus point de peine à satisfaire à cette
objection. La conduite, lui dis-je, qu' on
a tenue à notre égard est une tyrannie ; il
est inoui qu' on force des hommes libres à
prendre des épouses pour lesquelles ils
ayent de l' aversion. à la vérité, jusqu' à
présent tout a paru volontaire de notre
part ; mais on a mal interprété nos
dispositions, si l' on a cru que ce qui n' étoit
qu' un effet de notre sagesse et de notre
retenue, en fût un de notre consentement.
Nous ne nous sommes point opposés à
l' élection ; parce qu' avec la crainte de causer
du trouble et de la division dans la
colonie, nous avons l' espérance que le
sort nous favoriseroit peut-être assez,
pour nous rendre contents de notre partage.
Il s' est déclaré contre tous nos desirs ;
c' est un malheur dont nous sommes
fâchés pour l' intérêt de la paix ; mais nous
nous sentons si peu disposés à le supporter,
que de six que nous sommes, il n' y
en a point un seul qui ne soit résolu de

p372

tout hazarder pour rentrer dans une liberté
qu' on n' a pû nous ôter avec justice.
Qui pourroit condamner un sentiment si
raisonnable et si naturel ? Je ne vois donc
rien qui puisse blesser votre devoir dans
les faveurs que mon amour sollicite. Je
suis à votre égard dans le cas ordinaire
d' un amant tendre et passionné, qui cherche
à obtenir le coeur d' une maîtresse
qu' il adore ; et tous mes desirs étant
légitimes, vous pouvez me rendre heureux
sans qu' il en coûte rien à votre honneur
ni à votre innocence. J' ajoutai, pour lui
faire goûter encore mieux ce discours,
les raisons que j' avois de croire que
Madame Eliot ne désapprouveroit point ma
passion ; et je lui représentai qu' il lui
importoit peu d' être condamnée par
quelques vieillards ridicules et par quelques

rivales jalouses, pourvu qu' elle eût l' approbation du ciel, avec celle de sa mere. Elle en tomba d' accord. Elle fut même si charmée de ce que je lui apprenois touchant Madame Eliot, qu' elle ne balança point à m' assurer qu' elle étoit disposée à tout entreprendre avec le consentement de sa mere. Comme je ne cherchois point à la tromper, je ne lui déguisai pas qu' il y avoit quelque restriction à mettre dans ce que j' appellois l' approbation de Mme

p373

Eliot. Je lui fis comprendre que cette dame étant liée par les considérations politiques du respect humain, elle auroit peut-être peine à nous accorder un consentement formel, mais je suis certain, ajoutai-je, qu' elle approuve secrettement mon amour, et qu' elle en souhaite le succès dans le coeur. Dans le moment même que j' achevois ces paroles, le hazard amena Madame Eliot dans la chambre où nous étions. Sa présence me fit naître le dessein d' un petit artifice qui me réussit heureusement. Ce fut de tirer d' elle avec adresse la confirmation de ce que j' avois dit de ses sentimens, par la réponse que sa fille venoit de me faire, que la moindre apparence d' approbation formelle ou tacite, leveroit toutes les difficultés. Hélas ! Madame, m' écriai-je tristement en la voyant entrer, qu' avois-je fait au sort qui m' a exclu de l' heureuse espérance de vous appeller ma mere, et de porter la qualité de votre fils ? C' est depuis que j' ai vu l' aimable Angélique, que j' ai appris à sentir tout mon malheur. Je ne m' en consolerais de ma vie. Je suis aussi affligée que vous, répondit naturellement Mde Eliot. Je crois que vous auriez été bien content de cette petite créature, ajouta-t-elle en me montrant sa fille ;

p374

c' est un coeur admirable, elle me ressemble. Vous me l' auriez donc donnée volontiers ?

Repris-je : et c' est ma mauvaise fortune toute seule que je dois accuser, puisque j' aurois pû compter sur votre consentement. Quoique j' eusse prononcé ces paroles à dessein, elles ne laisserent point d' être accompagnées d' un sentiment de coeur aussi vif que si elles eussent été l' effusion naturelle : je me sentis attendri jusqu' aux larmes. Madame Eliot qui s' en aperçut, en versa elle-même quelques-unes en m' embrassant, et elle m' assura qu' elle eût crû une partie de son sang bien employée, si elle eût pû me rendre l' époux de sa fille à ce prix. Je ne desirois rien d' elle au-delà de cet aveu. Je fis prendre un autre tour à la conversation, et je remis à faire usage une autre fois de ce qu' Angélique avoit entendu. L' occasion ne tarda point à s' en présenter. Cette aimable fille avoit fort bien pénétré dans mes vues, et son coeur étant incapable de dissimulation, elle me confessa qu' elle étoit satisfaite de l' innocente invention de mon amour. Je suis persuadée de deux choses, me dit-elle avec une ingénuité pleine de charmes ; l' une que vous m' aimez sincèrement ; car à quoi pourrois-je attribuer cette préférence

p375

que vous me donnez sur toutes mes compagnes ; et ce qui me touche encore plus, cette ardeur et cette émotion que je vous vois lorsque vous m' approchez ? Je juge de ce qui se passe dans votre coeur par ce que j' éprouve dans le mien. Je ne doute pas non plus, continua-t-elle, après la manière dont ma mère s' est expliquée, qu' elle n' approuve secrètement vos desseins, et je conçois en même tems qu' elle est obligée à des menagemens extérieurs, qui ne vous permettent point d' attendre d' elle un consentement plus exprimé. Mais en supposant qu' il suffise pour mettre mon honneur et mon devoir à couvert, dites-moi donc, ajouta-t-elle en rougissant, ce que vous demandez de moi, et par quelle voie vous prétendez que je puisse devenir votre épouse. Mon embarras fut extrême à lui répondre ; car dans le fond je n' avois

point encore imaginé de moyen qui pût satisfaire une fille honnête et vertueuse. Je comptois sur l' adresse et sur la vivacité d' esprit de Gelin. Cette matiere devoit être mise en délibération dans notre premiere conférence. Je fus donc contraint d' avouer à ma maitresse que j' étois encore indéterminé sur le choix des moyens ; mais je l' assurai que son honneur m' étant

p376

aussi cher qu' à elle-même, elle ne devoit point appréhender que je lui fisse jamais de proposition qui pût allarmer sa délicatesse. Mes compagnons, lui dis-je, ont comme moi des vues pures et innocentes. Nous devons nous assembler pour prendre une résolution commune sur cet important article, et quelle qu' elle soit, l' amour n' y aura pas plus de part que la vertu et la sagesse. J' attendis en effet avec une extrême impatience le jour marqué pour notre assemblée. Dans cet intervalle il fallut voir quelquefois par bienséance l' épouse qui m' avoit été donnée par le sort, mais la comparaison que je faisois d' elle à chaque visite avec le véritable objet de ma tendresse, ne servoit qu' à m' affermir dans mon inclination pour l' aimable Angélique. J' étois presque continuellement auprès de cette chere personne ; et comme il étoit naturel que demeurant dans la maison de Madame Eliot, je vécusse familièrement avec ses filles, on ne pouvoit mal expliquer mes assiduités. J' éprouvois tous les jours qu' à quelque excès qu' on s' imagine avoir porté l' amour, cette passion est sans cesse capable d' accroissement, car les derniers momens que je passois avec Angélique étoient toujours ceux où je me croyois

p377

le plus touché de ses charmes. J' en découvris à chaque instant de nouveaux ; et ce qui mettoit le comble à ma satisfaction, je ne marquois pas plus d' ardeur

pour la convaincre de mes sentimens,
qu' elle d' attention à me faire connoître
qu' elle entroit dans le sens de mes soins,
et qu' elle m' en tenoit compte au fond de
son coeur.

Le tems de notre conférence étant
arrivé, mes compagnons furent aussi
ponctuels que moi à s' y rendre. Nous avions
affecté les jours précédens de ne nous voir
qu' en public pour éviter tout air
d' intrigue et de cabale. Cette précaution étoit
importante parmi tant de vieillards soupçonneux,
qui n' avoient point d' autre
occupation que d' observer notre conduite.
Nous eûmes donc une satisfaction extrême
de nous rejoindre, et de pouvoir nous
entretenir en liberté. C' eût été un spectacle
agréable pour une personne indifférente,
que d' être témoin de la confusion
qui regna d' abord dans notre assemblée,
chacun s' empressant de parler, et voulant
être le premier à rendre compte de l' état
de sa fortune. Nous nous expliquâmes enfin
tour à tour. Personne ne se plaignit de
l' amour, toutes nos maitresses nous
avoient écouté favorablement, avec cette

p378

différence peut-être que quelques-unes
s' estoient moins rendues par estime pour
leurs amans, que par l' inclination violente
qu' elles avoient pour le mariage.
Notre contentement ne laissoit pas de
paroître égal, l' amour-propre ne manqua
point de nous persuader que nous devions
nos conquêtes à notre mérite. Il étoit
question de donner à des commencemens
si heureux une fin qui le fût aussi. On
proposa diverses voies qui furent long-tems
examinées. Celle d' adresser en corps nos
plaintes à la colonie, fut rejetée comme
trop incertaine ; notre malheur seroit
devenu sans remede, si les vieillards eussent
connu une fois nos desseins sans y
vouloir consentir. Celle de quitter l' isle et
d' enlever nos maitresses, fut regardée
comme dangereuse, quoique ce fut Gelin
qui l' eut proposée. Il y avoit du danger
non-seulement dans les moyens qu' il eût
fallu employer pour tromper la vigilance
des habitans, et pour s' emparer des chaloupes,

mais encore plus dans notre fuite
même, que nous ne pouvions entreprendre
sans guide au milieu d' une mer inconnue,
et n' ayant point la moindre
connoissance de la navigation. Cependant
Gelin insista fortement sur ce parti. La
difficulté de quitter l' isle, nous dit-il,

p379

n' est pas plus grande que celle de nous
assembler ici secrettement. Nous choisirons
le tems de la nuit pour nous rendre
sur le rivage. Les chaînes qui retiennent
les chaloupes ne nous coûteront rien à
rompre. Nous ne les mettrons en mer
qu' à la pointe du jour, et je ne vois pas
pourquoi nous craindrions de n' être pas
aussi heureux à trouver l' isle de
Sainte-Hélène, que M Drington qui l' a découverte
le premier. Ce raisonnement ne fit
point d' impression sur nous. à juger par
la suite des événemens, peut-être
eussions-nous fait plus sagement de le suivre,
mais il nous parut alors téméraire, sans
compter que nous nous croyions point
assez sûrs de l' affection de nos maîtresses,
pour oser leur faire une aussi étrange
proposition que celle d' abandonner leurs
parens et leurs amis pour fuir avec nous.
Le troisieme avis fut celui d' un mariage
secret. Gelin qui l' avoit encore proposé,
nous en représenta la nécessité avec tant
d' adresse et d' éloquence, qu' après avoir
rejeté absolument les deux autres, nous
fûmes obligés de convenir que c' étoit
le seul auquel nous pussions nous arrêter.
Les plus timides d' entre nous y formerent
encore quelques difficultés, mais elles

p380

ne furent point aussi fortes que la résolution
déterminée où nous étions de satisfaire
notre coeur. Quel que pût être le
ressentiment des vieillards et des filles
méprisées, nous comptions du moins
qu' on ne penseroit jamais à nous ôter nos
maitresses lorsqu' elles auroient reçu

notre foi, et que de leur part elles nous auroient accordé les libertés du mariage. Ce parti l' emporta à la fin. Il ne s' agissoit que de nous assurer de leur consentement. Ce devoit être l' ouvrage de notre adresse. Nous ne doutâmes presque point du succès. Il n' y avoit point d' apparence qu' elles balançassent long-tems lorsqu' elles se verroient soutenues par l' exemple de leurs compagnes. Le nombre encourage, et de quelque sagesse qu' on se pique, on ne se défend gueres contre l' amour quand on croit avoir trouvé le moyen de se justifier.

Cette importante délibération étant ainsi terminée, nous nous séparâmes avec les plus douces espérances. J' eus dès le lendemain l' occasion de m' expliquer avec Angélique. Elle la fit naître elle-même adroitement pour être informée du résultat de notre conférence. Je ne lui déguisai rien. Vous êtes sincere, lui dis-je ; vos réponses doivent être décisives. Songez

p381

que je vous propose la seule voie qui puisse m' assurer le bonheur d' être à vous. C' est une voie honnête, votre vertu ne sauroit la condamner, et pour peu que vous écoutiez l' amour, elle vous paroîtra douce et facile. Que manquera-t-il à notre union, continuai-je, pour la rendre sainte et légitime ? Vous savez en quoi l' essence du mariage consiste : ce n' est point dans une vaine cérémonie, c' est dans le don du coeur et dans les sermens qui l' accompagnent. Nous aurons pour témoins des nôtres cinq couples d' amans, à qui nous rendrons le même service que nous attendons d' eux, et qui seront engagés par leur propre intérêt à attester la vérité de nos promesses. Si je vous apporte ces motifs, ajoutai-je, c' est pour satisfaire la délicatesse de votre honneur en lui ôtant toute ombre de crainte et d' allarme ; car la seule raison à laquelle je voudrois devoir votre consentement, est la tendresse de mon coeur et l' ardeur infinie de ma passion. Elle me répondit que si nous avons besoin de tenir conseil pour prendre cette résolution, je ne devois pas

trouver mauvais qu' elle me demandât
aussi quelques jours pour se consulter
elle-même ; qu' elle prévoyoit à la vérité que
ses conclusions me seroient favorables,

p382

mais qu' à quelque démarche que j' eusse
le pouvoir de l' engager, elle y mettroit
toujours une condition sans laquelle il lui
paroissoit impossible de satisfaire
innocemment son amour et le mien ; qu' elle
vouloit que sa mere fût informée de notre
mariage aussi-tôt du moins qu' il seroit
achevé ; que la bienséance demandoit, à
son avis, que je me chargeasse moi-même
de lui annoncer cette nouvelle. Je fis voeu
d' obéir sans reserve à toutes ses volontés.
Ce n' est que dans votre bonheur, lui
dis-je, que je puis trouver le mien, ainsi mon
attention ne sera qu' à vous rendre
contente et heureuse par une continuelle
exécution de tous vos desirs. Mon respect
et mes expressions passionnées la
toucherent tellement qu' elle me confessa avant
la fin de cet entretien qu' elle n' avoit pas
besoin de tout le tems qu' elle m' avoit
demandé pour délibérer.
L' amour ne fut pas moins favorable à
mes compagnons. Dès la troisieme assemblée,
nous trouvâmes, après le compte
que chacun eut rendu de ses progrès,
que nous pouvions faire fond sur la
bonne volonté de toutes nos maitresses. Il
nous restoit encore environ un mois de
liberté ; mais comme notre dessein ne
pouvoit s' exécuter trop tôt au gré de notre

p383

ardeur, nous résolûmes d' en avancer le
moment autant qu' il seroit possible. Nous
étions dans la plus belle saison de l' année.
La nuit qui devoit suivre celle où nous
étions, fut choisie pour la célébration de
nos amoureux mysteres. Nous
convînmes du lieu. Il n' y en avoit point de plus
commode aux environs que l' endroit même
où nous tenions nos assemblées.

C' étoit une belle prairie environnée d' arbres épais à deux cens pas du gros de l' habitation. Il fut réglé que chacun s' y rendroit vers minuit avec ce qu' il aimoit. Le jour qui précédoit cette heureuse nuit devoit être employé à disposer nos maitresses, et à prendre des mesures avec elles pour les aider à se dérober de leurs maisons. Angélique trembla lorsque je lui déclarai que nous étions si proches du terme de nos desirs. J' eus de nouvelles craintes à combattre, et quelques légères objections à détruire ; mais l' amour m' épargna une partie de la peine, soit en diminuant tout d' un coup les difficultés de mon aimable maitresse, soit en augmentant la force de mes réponses. Elle me promit d' être prête à me suivre à minuit. Cette heure désirée arriva : je l' entendis sonner. Tout étoit tranquille dans la colonie, à la réserve de six heureux couples

p384

d' amans qui touchoient au moment de leur bonheur. J' attendois Angélique à la porte de sa maison, que j' avois ouverte sans bruit. Elle ne se fit point attendre long-tems. Dieu ! Avec quelle joie la vis-je paroître, et me chercher d' un oeil timide et embarrassé ! Je me fis appercevoir ; et la recevant pour la premiere fois à bras ouverts, je l' embrassai avec le plus vif transport que l' amour ait jamais inspiré. Nous gagnâmes en un moment la prairie. Une partie de nos compagnons y étoient déjà avec leurs amantes. La lune sembloit s' être ornée de toute sa lumiere pour éclairer un spectacle digne de l' attention du ciel et de la terre ; et par un effet sans doute de l' extrême satisfaction de mon coeur qui se répandoit en quelque sorte sur toute la nature, l' air ne m' a jamais paru si doux, ni la verdure si riante que pendant le reste de cette charmante nuit.

Aussi-tôt que notre petite troupe fut assemblée, Gelin qui avoit pris quelque supériorité sur nous par son air décisif et sa facilité à s' exprimer, nous fit un prologue agréable sur la cérémonie que nous étions prêts de commencer. Il remercia d' abord

la fortune et l' amour au nom de l' assemblée,
et puis prenant un ton plus chrétien,

p385

il nous parla des obligations du mariage que nous allions contracter, avec autant d' éloquence que le ministre avoit fait à l' église. Nous approuvâmes son discours. Il fut le premier à prononcer ensuite une forme de serment qu' il avoit eu soin de préparer. Elle étoit exprimée en termes si forts, qu' indépendamment de l' amour et de l' honneur qui nous attachoient pour toujours à nos aimables maitresses, elle eût pû servir de frein à notre inconstance, et de préservatifs contre nos dégoûts pendant une éternité de mariage. Nous la prononçâmes tour à tour. Nos maitresses, ou plutôt nos épouses, la répéterent après nous. Tout s' exécuta avec décence et avec modestie. Que manquoit-il à une cérémonie si sage, pour être regardée comme un mariage saint et solennel ? Le ciel l' approuva sans doute, car nous avons ménagé religieusement tous ses droits. Cependant il a plû à des hommes cruels et injustes de la traiter d' union sacrilège, et de rompre des noeuds qui devoient être immortels par leur nature, comme ils le seront par notre inclination. Je ne puis me rappeler le souvenir de cette nuit délicieuse, sans admirer que mon coeur, qui fut alors capable de tant de joie, ait pû l' être ensuite

p386

de tant de désespoir et de douleur. Ciel ! Comment passe-t-on subitement du comble de bonheur à l' excès de la misere ? Chaque moment de cette belle nuit fut marqué par un transport. Nous la passâmes chacun de notre côté dans les bras de nos épouses. Que le tems nous parut court ! Mais, hélas ! Ce fut une imprudence extrême de ne nous être pas défiés qu' il couleroit si vîte. Le jour nous surprit. Nous nous apperçûmes trop tard que ce

que nous avions continué de prendre pour la lumière de la lune étoit celle du soleil. Il n'y eut personne de nous qui ne sentît le danger auquel nous allions nous trouver exposés. Il étoit plus grand encore pour nos épouses que pour nous. Il falloit qu'elles retournassent chez elles sans être remarqués, et la chose ne paroissoit presque pas possible. Nous entendions déjà le bruit des habitans qui commençoient à sortir de leurs maisons, et la crainte nous faisoit imaginer qu'ils cherchoient leurs filles après s'être aperçus de leur évasion. Nous tînmes conseil un moment. Plusieurs de mes compagnons étoient d'avis de rentrer tous ensemble sans autre ménagement, et de déclarer notre mariage à toutes les personnes qui se présenteroient à notre rencontre. C'est

p387

un aveu, disoient-ils, qu'il faut que nous fassions tôt ou tard : prenons cette occasion, puisque nous ne saurions sortir autrement d'embarras. Ce conseil devoit être suivi, mais nos épouses s'y opposerent par un sentiment de pudeur et de timidité. Elles se figurerent que c'étoit se livrer à une honte certaine, que de reconnoître qu'elles avoient été prises en quelque sorte sur le fait. Quoiqu'elles avouassent qu'il falloit tôt ou tard que notre mariage fût publié, elles souhaitoient que cela se fît insensiblement, et d'une manière qui ne les exposât point à la raillerie, car c'étoit tout ce qu'elles s'imaginoient qu'elles avoient à appréhender. Nous nous le figurions comme elles. Pour les satisfaire, nous consentîmes qu'elles prissent seules le chemin de l'habitation, et que si elles ne pouvoient gagner leurs maisons sans être aperçues, elles tâchassent de trouver quelque prétexte pour excuser leur absence nocturne. Je ne sais de quelles excuses elles auroient pû s'aviser ; mais dans le moment même qu'elles nous quittoient après nous avoir embrassés tendrement, nous découvrîmes le ministre de la colonie qui venoit vers nous avec quelques anciens. Ils n'avoient point d'autre dessein que de prendre l'air

en se promenant ; cependant la vue de
 six de leurs filles qu' ils apperçurent avec
 nous, et dont ils eurent même le tems
 de remarquer quelques-unes entre nos
 bras, les saisit d' inquiétude et d' étonnement.
 Ils s' avancèrent aussi promptement
 que leur âge le permettoit. Le mouvement
 de notre crainte nous portoit à fuir,
 et à nous cacher puérilement derriere les
 arbres, mais nous fîmes réflexion que
 c' étoit nous confesser criminels. La proposition
 de déclarer notre mariage fut
 renouvelée inutilement par Gelin, nos
 épouses le rejetterent encore. Je pris la
 parole : tout est perdu, leur dis-je, si
 nous nous déconcertons : écoutez-moi,
 je me charge de l' événement. Il n' est que
 trop certain que le ministre nous a apperçus,
 mais je ne crois point qu' il ait
 pû découvrir au juste le nombre que nous
 sommes. Il faut que deux d' entre nous,
 continuai-je en parlant à mes compagnons,
 se baissent jusqu' à terre, et se
 retirent en rampant vers les arbres voisins.
 J' en fis aussi-tôt baisser deux. Tâchez,
 leur dis-je, de vous cacher si bien que
 vous ne paroissiez point. Et nous, ajoutai-je
 en m' adressant aux autres, allons librement
 au-devant du ministre avec nos
 épouses ; nous lui dirons qu' étant sortis

pour prendre l' air du matin, nous les
 avons rencontrées par le même hazard
 qui nous le fait rencontrer lui-même. Il
 ne s' imaginera nul dessein caché dans
 notre rencontre, lorsqu' il nous verra un
 nombre inégal d' hommes et de filles.
 Mon expédient fut applaudi. Heureusement
 l' herbe étoit assez haute pour cacher
 la retraite de nos deux compagnons,
 car le ministre avec les siens n' étoit plus
 qu' à cinquante pas de nous. Nous les
 abordâmes. En allant j' avois prié Gelin,
 qui s' exprimoit plus aisément que moi,

de leur tenir le discours que je lui avois suggéré. Il le fit d' un air libre qui parut les persuader. Cependant étant retournés avec nous vers l' habitation, ils garderent sur la route un sérieux que j' eus peine à expliquer, ne me défiant pas qu' ils eussent vu nos embrassemens, ni qu' ils eussent le moindre soupçon que Gelin les eût trompés par une fable. Notre retour fut remarqué de quantité d' habitans, mais la compagnie du ministre nous mit d' abord à couvert de la médisance. Nous le quittâmes assez froidement. Les cinq épouses de mes compagnons se retirèrent chez elles, et je n' ai pas été informé si l' on s' étoit apperçu de leur absence, ni de quelle maniere elles y furent

p390

reçues. Pour moi, qui avois le même chemin à prendre que la mienne, je concertai avec elle de quelle excuse nous nous servirions pour satisfaire sa mere. Qu' avons-nous à balancer, lui dis-je ? Vous savez de quoi nous sommes convenus, et ce que je vous ai promis à votre propre sollicitation. J' arrêterai Madame Eliot, tandis que vous retournerez à votre chambre. Je lui ferai la confession de notre amour et de notre mariage. Ce n' est pas avec elle que nous avons à garder des mesures ; elle nous aime, et sa colere ne sauroit être longue ni violente. Je n' appréhende rien pour moi, me répondit ma chere épouse, mais j' ai un pressentiment de quelque malheur qui vous menace. Je souhaiterois qu' il tombât sur moi tout entier. Le ton dont elle prononça ces paroles me glaça le sang. Je m' arrêtai pour la regarder fixement. Dieux ! Lui dis-je, que m' annoncez-vous, et que signifie ce langage ? Elle balança quelque tems à répondre ; mais l' ayant pressé de parler, elle me demanda pardon de m' avoir caché une chose importante qu' elle avoit apprise la veille. Hier, reprit-elle, après l' entretien que nous eûmes ensemble, ma soeur vint me dire que le ministre étoit venu voir ma mere, et qu' ils avoient eu

une conversation longue et animée, dont elle avoit trouvé moyen d' entendre une partie. Quoiqu' elle n' ait pû suivre exactement le fil de leur discours, elle a compris par les expressions du ministre, qu' il se plaignoit de votre froideur pour celle que le sort vous a donnée pour épouse, et qu' il l' attribuoit à quelque inclination qu' il vous soupçonnoit d' avoir conçue pour ma soeur ou pour moi. Ma mere s' est expliquée avec désintéressement en protestant de son ignorance. Mais cet homme vif et impérieux, qui est accoutumé à se faire respecter dans la colonie, lui a répliqué que c' étoit pour elle une affaire de la dernière conséquence ; en la quittant, il l' a priée de se souvenir de l' aventure de M *Guiton* . Il est certain, continua Angélique, que cette aventure est capable d' effrayer tous les époux qui seroient tentés d' oublier ici leur devoir. M *Guiton* étoit un homme des plus distingués de la colonie. Outre son mérite personnel, on avoit pour lui une extrême considération, parce qu' il étoit fils du maire de ce nom qui commandoit à la Rochelle pendant le siège et qui se signala par un zèle admirable pour la religion. Cependant, ayant eu le malheur d' être

surpris dans un commerce d' amour qu' il entretenoit ici avec la femme d' un autre, rien ne le pût sauver du châtement. Il fut condamné à mourir, et son supplice fut d' être noyé dans la mer avec son amante aux yeux de toute la colonie. Tous les anciens se crurent obligés à cet exemple de rigueur pour assurer la fidélité des mariages. Quelque impression que le souvenir de cette histoire ait faite sur moi, ajouta mon épouse, je ne vous en ai rien communiqué, non-seulement parce que vous avez sù me persuader que notre engagement ne blesse point le devoir, et que nous ne sommes point par conséquent dans le cas de M *Guiton*, mais par une raison plus forte que je n' ai point honte

de vous avouer, c' est la tendresse que vous m' avez inspiré. Je ne pouvois être sans quelque crainte de refroidir la vôtre en vous causant peut-être de la frayeur. Aujourd' hui, me dit-elle en finissant, je me trouve plus timide que je ne l' étois hier. Je ne sais si c' est la rencontre du ministre qui m' allarme, ou si c' est qu' étant assurée maintenant d' être à vous, j' appréhende plus que je ne faisais la perte d' un bien que je possède, mais il me semble que mon coeur m' avertit secrettement que j' ai

p393

quelque chose à craindre pour vous. Plaise au ciel que mon inquiétude soit vaine, ou du moins qu' elle ne présage rien de fâcheux que pour moi-même ! Si le commencement de ce discours m' avoit affligé, la fin me rassura. Je n' y considérai même que ce qu' il y avoit de tendre et d' aimable de la part de mon épouse pour lui en marquer mon vif ressentiment. L' histoire de M Guiton, lui dis-je, n' a rien de commun avec la nôtre. Quand vous me l' auriez apprise hier avec la visite et les menaces du ministre, votre récit n' auroit pas été plus capable de me refroidir qu' il ne l' est de m' effrayer aujourd' hui. Vous m' aimez, n' est-ce pas ? Vous ne vous repentez point de ce que vous avez fait pour moi, et vous êtes résolue de soutenir jusqu' à la fin de votre vie la vérité de nos engagements ? Laissez au ministre la liberté de se plaindre et de menacer. Nous ne sommes point ses esclaves. Pour ce qui regarde les malheurs que vous appréhendez, je ne saurois croire que le ciel nous en prépare, puisque nous ne les avons point mérités. Si les hommes s' en mêlent, il ne leur sera peut-être pas aisé de réussir. Comptez du moins que les effets de leur malignité n' arriveront pas facilement jusqu' à vous. Dans

p394

le fond je me trouvois plus tranquille et

plus résolu depuis la conclusion de notre mariage, que je ne l'avois été auparavant. Angélique étoit à moi, je n'étois plus inquiété par mes desirs ; je ne l'étois pas non plus par mes craintes, car outre la solidité de nos liens que je croyois à l'épreuve de toutes attaques du ministre et de la colonie, je trouvois dans mon coeur un fond de courage qui me répondoit assez que je saurois défendre les droits de mon épouse et les miens. Nous arrivâmes à la maison de Madame Eliot. Je ne remarquai point qu'on s'y fût apperçu de notre absence. J'entrai dans une chambre où elle étoit seule, tandis qu'Angélique se retira adroitement à la sienne. La maniere dont elle me reçut ayant achevé de m'assurer qu'elle n'étoit encore informée de rien, je demeurai quelque tems incertain si je devois prendre ce moment pour m'expliquer. Enfin, je crus que ce seroit un avantage de l'avoir prévenue contre toutes les mauvaises impressions qu'elle ne manqueroit point de recevoir d'ailleurs. Je me jettai à ses genoux. Je lui découvris que j'étois son fils. La crainte de vous déplaire, lui dis-je, ou plutôt celle de vous commettre, m'a empêché de vous communiquer

p395

mon mariage avant l'exécution, mais je me suis flatté que vous ne le condamneriez pas puisque vous l'avez souhaité. La charmante Angélique est mon épouse. J'aurois renoncé à toutes les fortunes du monde pour arriver à ce bonheur. Il ne me manque plus que votre aveu, sans lequel ma félicité est imparfaite, car après le nom de son époux, rien ne m'est si cher que celui de votre fils. J'aurois eu le tems de faire un discours beaucoup plus long avant que Madame Eliot fût en état de me répondre, tant elle paroissoit surprise, et effrayée même de m'entendre. Enfin, comme j'avois cessé de parler. Elle me répondit presque en tremblant, qu'elle prioit le ciel que nous n'eussions rien fait témérairement, mais que je lui apprenois la plus étrange et la plus embarrassante nouvelle qu'elle pût jamais

recevoir. Expliquez-vous davantage,
ajouta-t-elle avec le même air d'inquiétude.
Dites-moi ce que c'est que vous
appelez votre mariage, et comment vous
êtes devenu mon fils. Je lui exposai toute
notre histoire. ô, cher Bridge !
S'écria-t-elle après m'avoir entendu, que je
crains que vous n'ayez manqué de
prudence, et que vous ne nous ayez exposés
à des peines auxquelles nous ne trouverons

p396

jamais de remède ! Je ne vous
cacherais point que j'ai souhaité de vous
voir l'époux de ma fille ; et que dans ce
moment même, parmi tant d'allarmes,
j'ai de la joie que vous le soyez devenu.
Mais écoutez ce que vous avez à craindre,
et moi peut-être avec vous. J'en
tremble, ajouta cette bonne dame, et
j'ose à peine vous le dire. Elle me
rapporta là-dessus l'entretien qu'elle avoit eu
la veille avec le ministre. Sa fille aînée
n'en avoit entendu que la moindre
partie. Cet ecclésiastique impérieux et
vindictif avoit des raisons particulières d'être
irrité contre moi. C'étoit la fille de
son frère qui m'étoit échue par le sort. Il
avoit appris d'elle, et il l'avoit peut-être
remarqué même, que mon empressement
à la voir n'avoit pas été des plus ardens.
En effet, il m'avoit été impossible de prendre
assez sur moi-même pour rendre des
soins à une créature très-désagréable, que
j'eusse eu peine à souffrir quand je
n'aurois pas eu le cœur rempli de la charmante
Angélique. Je l'avois vue rarement, et
moins même que je n'y étois obligé par
intérêt et par bienséance. Le ministre
à qui cette fille étoit très-chère,
expliquant ma froideur comme une marque
de dégoût et de mépris, étoit vivement

p397

piqué ; et comme on s'aveugle toujours
sur le mérite de ce que l'on aime, il avoit
moins attribué mon indifférence aux

mauvaises qualités de sa nièce, qu' à mon mauvais goût. Mon assiduité à demeurer du matin au soir chez Madame Eliot, avoit achevé de lui ouvrir les yeux. Il jugea que j' y étois retenu par l' amour. Rappellant même la tendresse que cette dame marquoit pour moi dans toutes les occasions, et la bonté qu' elle avoit eu de souhaiter que sa maison me servît de logement jusqu' à ce qu' on m' en eût préparé un, il s' imagina qu' elle favorisoit mon amour pour l' une de ses deux filles. Toutes ces idées l' avoient échauffé jusqu' au point de le faire venir chez elle pour lui marquer son mécontentement. Elle avoit reçu d' abord ses reproches avec modération, mais il en laissa échapper quelques-uns de piquans, qui lui attirerent des réponses aussi vives. En un mot, Madame Eliot, pour défendre l' honneur de ses filles, lui avoit répondu qu' elle les avoit assez bien élevées pour ne pas craindre qu' elles imitassent jamais la maitresse de Guiton. Or, cette maitresse qui avoit été punie avec son amant, n' étoit autre que la belle-soeur du ministre, et par conséquent la mere de sa nièce. Un outrage de

p398

cette force ne se pardonne gueres par un ecclésiastique. Il avoit quitté Madame Eliot, en la faisant souvenir qu' il avoit opiné le premier à la condamnation de sa belle-soeur pour l' exemple de la colonie et en protestant avec serment que s' il avoit eu cette sévérité pour sa famille, il en auroit encore plus pour toutes les femmes de l' isle qui s' écarteroient le moins du monde de leur devoir. Je ne doute point, reprit Madame Eliot, après m' avoir fait ce récit, qu' il n' ait eu mes filles en vue dans cette menace. Le peu d' apparence qu' il y avoit hier à ce qui vous est arrivé cette nuit, m' empêcha de les avertir si-tôt d' être plus retenues que jamais dans leur conduite. Le mal est fait, et nous voilà exposés à tout le ressentiment de notre ministre. Ah ! Ma chere mere, interrompis-je, quel nom donnez-vous au plus saint mariage qui fût jamais ? Vous l' appelez un mal ; et moi je défie

toute la haine du ministre d' y trouver à redire. Je confesse, me dit-elle, qu' avec toutes les mesures que vous avez gardées, votre action peut porter un meilleur nom ; et je ne balance pas à le reconnoître, comme vous le souhaitez, pour un engagement saint et légitime. Mais vous ne savez pas ce que c' est que la haine d' un

p399

homme d' église, et vous ignorez en particulier le caractere de notre ministre. Elle ajouta qu' elle n' étoit que trop sûre qu' il trouveroit le moyen de nous perdre. J' avoue qu' en l' entendant parler de cette sorte, et rappelant les obligations que j' avois à cette généreuse dame, presque aussi vivement que ce que je devois à mon épouse et à moi-même, je ne pus me défendre d' un mouvement furieux d' indignation et de colere. Lui, nous perdre, m' écriai-je : je ne le laisserois pas vivre un moment, si je croyois qu' il en conçût la pensée. Rassurez-vous, madame, continuai-je : nous ne sommes que six, mais capables, si je ne me trompe, d' en effrayer un plus grand nombre. Nous nous ferons rendre justice, puisqu' il le faut, et comptez que vos intérêts ne seront pas oubliés. J' allois sortir pour rejoindre mes compagnons, et les exhorter à ne pas nous laisser opprimer. Madame Eliot qui me vit trop agité, me pria de me tranquilliser un moment. Je l' employai à faire appeler Angélique, que je voulois présenter moi-même à sa mere. Elle entra timidement. Venez, ma chere ame, lui dis-je, venez remercier la meilleure de toutes les meres ; elles nous pardonne la liberté que nous avons prise de nous unir sans son

p400

consentement. C' étoit elle seule néanmoins que nous devons ménager ; mais sa bonté n' a rien d' égal, que la malignité de ses ennemis. Je rends graces au ciel, qu' ils soient aussi les nôtres ; et je ne me

crois pas mieux lié par le serment que j' ai prononcé de vous adorer toute ma vie, que par celui que je fais de la défendre et de la venger. Madame Eliot étoit la douceur et la bonté même. Elle me pria de modérer mon transport et d' attendre du moins pour éclater, que le ministre parût se disposer à l' exécution de ses menaces. Ce sera alors votre intérêt, me dit-elle, autant que le mien. Elle embrassa ensuite sa fille en répandant quelques larmes. Elle lui dit, qu' à la vérité elle n' eût jamais donné son consentement à notre mariage, si nous eussions pris la liberté de le lui demander ; mais que le ciel ayant disposé les choses si heureusement elle ne pouvoit s' empêcher de nous en laisser voir de la satisfaction. Cependant, je ne suis pas tranquille, ajouta-t-elle, et je prévois tant d' orages qui vont se former, soit de la part du ministre et des anciens qui n' approuveront jamais votre démarche, soit de la part de Bridge et de ses compagnons qui ne souffriront peut-être pas qu' on en use durement

p401

avec eux, que je ne sais à quoi nous devons nous attendre pour l' avenir. Je lui protestai encore que de quelque maniere que notre affaire pût tourner, il n' y avoit point de péril à craindre pour elle, tant que je serois en état de la défendre. Tandis que je tâchois de la rassurer, et que je partageois mes caresses entre cette bonne mere et ma chere épouse, un domestique du ministre demanda à me parler de la part de son maitre. Je panchois à le renvoyer brusquement, mais Madame Eliot me conseilla de l' écouter. Il n' avoit point d' autre commission que de m' avertir de me rendre sur le champ chez le ministre. Peut-être en aurois-je fait difficulté dans la chaleur où j' étois encore, si je n' eusse fait réflexion que je pourrois recevoir dans cette visite quelque éclaircissement utile à notre sûreté. Je m' y rendis aussi-tôt. On me fit entrer dans une salle, où je fus surpris de trouver mes cinq compagnons. Ils me dirent qu' on les avoit fait avertir comme moi de s' y rendre. Nous

eûmes un moment pour nous entretenir.
Je leur racontai ce que j' avois appris de
Madame Eliot, et je leur fis remarquer
les conséquences qu' ils en devoient tirer
pour eux-mêmes. Madame Eliot, leur
dis-je, est une femme sage et expérimentée.

p402

Elle tremble pour sa fille et pour
moi : soyez sûrs qu' elle ne tremble pas
sans de fortes raisons. Or, je n' ai point de
malheur à craindre, dont vous ne soyez
menacés. Ainsi, lorsque je vous parle de
mes intérêts, je crois que vous ne devez
pas en séparer les vôtres. Ils me répondirent
unanimentement que je n' avois pas
besoin d' employer d' autres raisons que
celles de l' amitié, pour les intéresser à la
défense de mon épouse et à la mienne, et
qu' ils comprenoient bien d' ailleurs, que
étant tous complices de la même action,
nos intérêts ne pouvoient plus être
séparés. Nous nous engageâmes à l' instant
par les sermens les plus redoutables de
nous secourir les uns les autres jusqu' à
l' effusion de tout notre sang. Comme
j' avois été le premier à leur proposer cette
nouvelle ligue, et qu' ils avoient le souvenir
du service que je leur avois rendu
dans la prairie, ils s' accorderent à me
choisir pour leur chef. Gelin fut nommé
pour m' assister. Ils firent un nouveau serment
de nous obéir sans réserve, dans
tout ce qui se rapporteroit à notre intérêt
commun et à celui de nos épouses. Tout
cela fut exécuté en un instant.
Le ministre parut. Je le considérai,
sans doute avec les yeux de la colere et

p403

de la haine : car tout me sembloit odieux
dans sa figure et dans ses manieres. Il jetta
les yeux sur moi en parlant, comme sur
celui dont il étoit apparemment le moins
satisfait. Toute la colonie, nous dit-il,
est mal édifiée de votre conduite. C' est
une chose inouïe parmi nous, que des jeunes

gens de votre âge, et déjà liés par de saintes promesses à des épouses que le ciel lui même a pris soin de leur assigner, fassent des promenades nocturnes avec des personnes d' un autre sexe. Autant qu' un tel scandale est étrange, autant sommes-nous résolus de ne le pas supporter. On ne nous en impose pas aisément par des fables. D' où veniez vous, me demanda-t-il fierement, lorsque je vous ai rencontrés ce matin avec une troupe de jeunes filles sans modestie et sans pudeur ?

J' étois encore ému du court et vif entretien que je venois d' avoir avec mes compagnons, et de celui que j' avois eu un moment auparavant avec Madame Eliot. J' avoue que je ne me trouvai point assez de modération pour répondre tranquillement à cette interrogation outrageante. Lorsque nous sommes venus dans cette isle, lui dis-je d' un ton aussi fier

p404

que le sien, nous avons prétendu d' y entrer dans tous les droits des habitans, et sur-tout dans les deux principaux, qui sont la liberté et l' égalité. Si nous y reconnoissons une autorité supérieure à nous, ce n' est pas celle d' un particulier, qui n' a point ici d' autre emploi que de réciter les prieres à l' église, c' est uniquement celle de l' assemblée générale de la colonie. Ainsi, monsieur, ajoutai-je, retranchez cet air impérieux et hautain qui vous convient moins qu' à personne : nous rendrons compte de nos actions à ceux qui ont droit de le demander. L' orgueil du ministre fut extrêmement déconcerté par cette réponse. Il se remit néanmoins, après un silence d' un moment. Ne vous y trompez pas, reprit-il, quoique je ne m' attribue ici nulle autorité, je vous déclare que c' est le corps même de la colonie qui s' explique à vous par ma bouche, et je vous renouvelle de sa part la question que je vous ai faite. D' où veniez-vous ce matin ? Me trouvant pressé de cette sorte, et craignant de nuire à nos intérêts en refusant de répondre, je pris le parti d' abréger tout d' un coup les difficultés,

et de profiter de cette occasion pour
déclarer hautement notre mariage. Je jettai
les yeux sur mes compagnons, pour les

p405

préparer à ce qu' ils alloient entendre,
dans le dessein de leur faire sentir que je
ne faisois rien imprudemment et sans
réflexion : je les tournai ensuite vers le
ministre. Apprenez donc, m, lui dis-je d' un
ton honnête et modéré, ce que vous
marquez une si vive curiosité de savoir. Nous
sommes nés libres : rien ne nous a paru si
injuste et si mal conçu, que cette odieuse
cérémonie du sort, à laquelle vous avez
voulu que nous fussions redevables de nos
épouses. Des anglois et des françois ne
souffrent point qu' on tyrannise leur coeur.
Nous sommes rentrés dans nos droits en
nous choisissant nous-mêmes de cheres et
aimables moitiés qui partageront
désormais nos peines et nos plaisirs, et qui
nous feront goûter de nouvelles douceurs
dans ce séjour de paix et d' innocence. Il
nous étoit impossible d' y vivre heureux
sans elles, et comme on nous a promis du
bonheur en nous y conduisant, nous nous
flattons qu' on nous laissera jouir avec
tranquillité du seul bien auquel nous l' avons
attaché. Je lui fis une révérence profonde
après cette harangue, et tous mes compagnons
m' imiterent en gardant le silence.
Je tâcherois inutilement de vous
représenter les premieres marques de sa surprise
et de son indignation. Il rougit et il pâlit

p406

vingt fois tour à tour dans le même
instant. Il s' agitoit sans pouvoir ouvrir la
bouche pour donner passage aux expressions
de sa colere, qu' on croyoit voir à
tout moment prête à sortir de ses lèvres.
Son transport me fit pitié. Je fis signe à
mes compagnons de se retirer avec moi,
et je lui dis en sortant, vous savez à
présent nos secrets, monsieur, nous vous les
avons communiqués afin que vous preniez

la peine de les rendre publics. Il n' y a que les crimes dont on s' obstine à faire mystere, et notre conscience n' en a point à nous reprocher. Il me répondit alors en deux mots, qu' il nous en feroit reconnoître plus d' un, et qu' il trouveroit le moyen de les punir. Nous le quittâmes. Mes compagnons me remercierent vivement de ce que je venois de faire pour eux. Ils me protesterent qu' ils en étoient plus tranquilles ; et je crus ressentir aussi le même effet. Nous ne fîmes plus difficulté d' apprendre notre aventure à tous ceux qui se rencontrerent dans notre chemin. Quelques-uns parurent l' approuver, d' autres nous témoignèrent leur surprise, sans nous expliquer leur sentiment. Nous renouvelâmes nos engagemens mutuels avant de nous séparer, et pour avoir plus de facilité à prendre nos mesures en

p407

commun, nous resolûmes de continuer à tenir deux fois par chaque semaine nos assemblées dans la prairie. Je retournai chez Madame Eliot, que je trouvai pleine d' impatience à m' attendre. Elle approuva d' abord la résolution que j' avois prise de déclarer tout au ministre et aux habitans que j' avois rencontrés. Il lui sembla pendant quelques momens, comme à moi, que c' étoit un fardeau dont elle se sentoit déchargée. Elle fut la premiere à me dire : après tout, et malgré toutes mes craintes, qu' avons-nous à apprehender du ressentiment du ministre ? Quel mal sa haine nous peut-elle faire ? Ma fille dépend-elle de lui ? Je consens, moi, qu' elle soit votre épouse ; et de qui recevra-t-elle des ordres qu' elle doive respecter plus que les miens ? Cependant, elle en revenoit malgré elle à ses inquiétudes, lorsqu' elle pensoit au caractere du ministre, et au démêlé qu' elle avoit eu avec lui. Elle trouva même, en me faisant répéter le discours qu' il nous avoit tenu, de quoi augmenter sa crainte ; et elle y découvrit la sémence de tous les maux qu' il nous préparoit. Il nous avoit parlé de liens et de promesses, d' une maniere à nous faire croire qu' il nous regardoit

comme engagés à nos épouses de

p408

hazard. Ciel ! S' écria Madame Eliot, après y avoir réfléchi un moment, comment cette observation m' a-t-elle d' abord échappé ? Vous verrez, ajouta-t-elle, que ce sera de cet endroit qu' il composera son venin, et qu' il lui donnera toute la force dont la haine et la malignité sont capables.

Nous passâmes une partie de la journée à nous entretenir de ces allarmes.

Nous eûmes soin de faire sortir de tems en tems un domestique pour s' informer de ce qui se passoit dans l' habitation, et du tour qu' on y donnoit à notre aventure.

Il nous rapporta vers le soir que tous les anciens étoient assemblés au consistoire, à la priere du ministre qui les avoit avertis. Il n' y avoit point à douter que ce ne fût notre affaire qu' on y mettoit en délibération. Les inquiétudes de Madame Eliot redoublèrent. Angélique ne paroissoit point allarmée ; elle étoit tranquille, disoit-elle, avec son amour et son innocence. Pour moi qui connoissois trop bien la prudence de sa mere pour croire qu' elle se troublât mal à propos, je pensai que malgré l' air de confiance que j' avois affecté aussi jusqu' alors, je devois prendre en secret quelques mesures pour notre sûreté. La qualité de chef que mes compagnons

p409

m' avoient accordée, sembloit m' obliger à ce soin. Je sortis pour les assembler. Il fallut me dérober adroitement de la maison, car Madame Eliot et mon épouse n' auroient jamais consenti que je me fusse éloigné, avant que d' être instruit des résolutions du consistoire. Je les trompai en les quittant sous un faux prétexte. Dieu ! Quel aveuglement me faisoit courir à ma perte ! Je m' éloignois d' elles pour leur préparer du secours ; et ma présence eût peut-être été

le seul moyen qui eût pû servir, un moment après mon départ, à les défendre et à les secourir.

En quittant la maison, j' envoyai un domestique chez mes cinq fideles amis, pour les avertir que j' allois les attendre au lieu de nos conférences. Nous étions convenus d' une espece de mot du guet, que nous nous faisons porter dans les occasions extraordinaires, et qui suffisoit pour faire entendre qu' il étoit nécessaire de nous assembler sur le champ. Ils ne tarderent point à me suivre, après l' avoir reçu de ma part. Je les trouvai informés comme moi de l' assemblée qui se tenoit au consistoire. Ils ne m' en parurent point aussi émus que je croyois qu' ils devoient l' être. Je les fis sortir de cette dangereuse

p410

sécurité, en leur rapportant les réflexions que Madame Eliot m' avoit fait faire sur le discours du ministre. Prenons-y garde, leur dis-je, nous sommes engagés dans une affaire sérieuse. Si notre propre intérêt n' a point assez de force pour faire naître nos défiances et nos craintes, tremblons du moins pour nos cheres épouses. Qui sait à quoi l' animosité du ministre peut engager les anciens ? La plupart sont des gens simples, et accoutumés depuis long-tems à suivre ses décisions et à les respecter. Voyons, continuai-je, quel parti prendrions-nous, si l' on en venoit à la persécution ouverte ? De différens avis qui furent proposés, dont quelques-uns alloient à l' éclat et à la violence, nous crûmes devoir préférer pour la premiere fois le plus pacifique. C' étoit de nous rendre tous ensemble à la salle du consistoire, et de demander en grace d' y être introduits. Nous espérâmes qu' un exposé sincere et naturel de notre conduite pourroit faire impression sur l' esprit des vieillards, et servir du moins, pour le present, de contrepoids aux déclamations du ministre. Gelin fut chargé d' expliquer nos sentimens et nos intentions. Nous nous hatâmes de retourner sur nos pas. Chacun de nous paroissoit

p411

satisfait de cette résolution, qui étoit en effet le parti le plus sage auquel nous pussions nous arrêter. Mais quelque sagesse et quelque retenue que nous eussions tâché de mettre jusqu' alors dans toutes nos démarches, il étoit arrêté au ciel qu' elles n' auroient qu' un succès triste et déplorable : l' injustice et la cruauté devoient l' emporter sur la droiture et la vertu. Les chefs de l' église, les anciens du peuple, nos juges et nos peres avoient tenu un conseil d' iniquité contre nous. Ils étoient à exécuter notre ruine, tandis que nous les cherchions pour leur présenter nos larmes, et les attendrir en faveur de notre innocence.

Hélas ! Qu' il est accablant d' avoir été heureux, lorsqu' on est condamné à porter le souvenir de son bonheur au milieu d' un désespoir sans remede ! C' est de moi qu' on peut dire exactement, que ma félicité n' a gueres duré plus d' un jour. ôtez de ma vie le tems que j' ai passé à espérer la possession d' Angélique, et cette nuit charmante où je me vis au comble de mes voeux ; tout ce qui a suivi ou précédé ce court intervalle de plaisir, n' a été qu' un enchaînement de miseres et d' infortunes. Vous allez entendre le récit des plus funestes.

p412

Nous vîmes en approchant de l' habitation une foule de personnes qui s' empressoient de courir vers le même lieu, qui paroissoient y être attirés par un spectacle extraordinaire. Quoique je fusse tout occupé du péril de mon épouse, il ne me vint point à l' esprit qu' elle pût être intéressée dans cet événement. Je doublai néanmoins le pas pour satisfaire ma curiosité ; et mon agilité naturelle me fit avancer beaucoup plus vite que mes compagnons. Je m' informai de ce qui se passoit. On m' apprit qu' on venoit d' arrêter, par l' ordre des anciens, Angélique Eliot, avec quelques autres filles, et qu' elles avoient été renfermées étroitement dans

une même prison. Je me fis répéter deux fois cette affreuse nouvelle, que mon saisissement m'empêchoit d'abord de comprendre. Mes compagnons étant arrivés après moi, se firent raconter la même chose, et se trouverent à peu près dans le même état que moi, après l'avoir entendue. Ils se demandoient l'un à l'autre d'un air interdit, ce que nous allions faire, et par où nous devions commencer. Pour moi, je me trouvai si oppressé, que je fus pendant quelques momens dans une impuissance absolue de parler. Enfin, j'embrassai celui qui étoit le plus proche de moi.

p413

ô ciel ! M'écrai-je, ô mes chers amis, que dites-vous de ce coup funeste ? Si vous avez pour vos épouses la tendresse que j'ai pour la mienne, ne voulez-vous pas mourir avec moi pour les défendre ? Venez, vous m'avez choisi pour votre chef ; je veux que vous me voyiez expirer le premier : ne me refusez pas votre secours. Malgré ce transport, je fis réflexion que nous étions sans armes. Je ne savais même qui il falloit attaquer, ni de quel côté je devois chercher la prison de mon épouse. J'aurois pû m'en informer ; mais considérant qu'une résolution sage ne sauroit être l'effet d'une agitation violente, je crus qu'avant de rien entreprendre, je devois retourner chez Madame Eliot, et prendre d'elle des informations certaines. Je conseillai à mes amis d'aller aussi chez leurs hôtes ; et comme le jour tiroit vers sa fin, je leur fis promettre de se rendre à la prairie dans l'obscurité pour y tenir un nouveau conseil. Nous nous séparâmes. Je me hâtai jusqu'à perdre haleine. Hélas ! C'est fait de moi, disois-je en allant, ma perte est trop assurée ; mais mes ennemis n'en riront pas long-tems. Le perfide ministre périra : il sera le premier objet de ma vengeance. En approchant du logis, je vis trois hommes qui

p414

paroissoient se promener aux environs. Ils vinrent à moi lorsqu' ils m' eurent apperçu. Je ne me défiai nullement de leur dessein. C' étoient trois supôts du consistoire qui m' attendoient pour m' arrêter ; tandis qu' un pareil nombre exécutoit le même ordre à l' égard de chacun de mes compagnons. Ils m' enveloperent, et et quelque vigoureuse que fût ma résistance, ils me tinrent saisis si étroitement, qu' il me fut impossible de m' échapper de leurs mains. Un traitement si indigne me jetta dans un transport qui ne peut être représenté. Je fus moins conduit que traîné vers ma prison. Les efforts que je faisais continuellement pour me dégager, attirerent une foule d' habitans à ma suite. J' invoquai leur secours en leur représentant l' injustice et la tyrannie du ministre ? Ils m' écoutèrent en silence, sans que je pusse juger par quelle sorte d' intérêt ils prenoient part à ma peine. Enfin l' on me fit entrer dans une chambre enfoncée du magasin, où je trouvai deux de mes compagnons. Mes gardes m' y enfermerent avec eux, et se retirèrent sans explication. Ce fut avec Gelin qu' on m' associa, et avec un anglois nommé *Johnston* . Les trois autres furent aussi renfermés ensemble

p415

dans une même chambre. Il me parut que la furie de Gelin ne cédoit gueres à la mienne. Ses premieres paroles furent un horrible serment, par lequel il s' engageoit à tirer une vengeance éclatante de l' outrage qu' il recevoit, et à sortir ensuite de l' isle avec son épouse, dût-il s' exposer à périr mille fois au milieu des flots. J' étois trop animé moi-même pour condamner son ressentiment ; mais après nous être ainsi soulagés par des plaintes et des menaces, je lui fis faire attention que la difficulté seroit à les exécuter ; et que pour agir en hommes raisonnables ; il falloit en chercher les moyens avec un peu plus de tranquillité. Premièrement, lui dis-je, il faudroit savoir quelles sont les vues du consistoire et du ministre en nous faisant arrêter. Que chacun de nous

y réfléchisse un moment. Gelin avait l'esprit vif et pénétrant. Je suis sûr, répondit-il presque aussi-tôt, qu'ayant dessein de rompre notre mariage, comme le ministre nous l'a fait présentir, ils ont crû devoir s'assurer de nous pour empêcher que nous n'ayons le dernier commerce avec nos épouses. Ils ne se figurent point que nous avons pris les devans, et qu'il n'a rien manqué à cette cérémonie. Si cela est, repris-je, c'est une affaire à terminer

p416

en deux mots, en déclarant qu'elles sont nos épouses d'effet et de nom. Mais je ne vois point, ajoutai-je, que cette raison qui explique fort bien notre captivité, puisse servir de même à expliquer celle de nos épouses : pour le but que vous supposez, il étoit inutile de les faire arrêter avec nous. Gelin ne put répondre à cette objection, quoiqu'il eût raisonné juste par rapport à nous ; ainsi nos conjectures n'ayant atteint qu'à la moitié de la vérité, il nous fut impossible de prendre des mesures aussi étendues que le malheur qui nous menaçoit. L'unique résolution à laquelle nous nous arrêtâmes, fut de faire avertir un des anciens, ou le ministre lui-même, que nous avions des choses d'importance à leur communiquer ; et de leur découvrir naturellement que notre mariage étoit hors de leurs atteintes, et que nous n'avions rien omis de ce qui pouvoit le rendre indissoluble. Cette démarche étoit nécessaire, et elle nous eût réussi sans doute heureusement, si nous eussions eu des ennemis moins adroits et des épouses moins timides, mais le ministre en formant le plan de sa vengeance, avoit prévu tout ce qui pouvoit y servir ou s'y opposer. Il avoit senti, comme Gelin se l'étoit bien imaginé,

p417

que le principal obstacle qui nuirait à ses vues seroit la consommation de notre

mariage. C' étoit effectivement pour le prévenir qu' il avoit su persuader au consistoire de nous ôter la liberté. Et comme il avoit quelque crainte de s' y être pris trop tard, parce qu' il étoit assez vraisemblable que des jeunes gens qui avoient passé la nuit ensemble n' auroient pas manqué de se satisfaire, son premier soin avoit été de tirer de nos épouses une confession de la vérité. Il s' y étoit pris d' une manière si adroite et si maligne, qu' au lieu de les engager à s' expliquer avec franchise, il les avoit mises en quelque sorte dans la nécessité de faire une déposition toute favorable à ses desseins. à peine furent-elles renfermées dans leur prison, qu' il s' y transporta avec quelques vieillards qui devoient servir de témoins. Il leur reprocha d' abord avec les termes les plus odieux, leur hardiesse à disposer d' elles-mêmes, sans le consentement de leurs proches, et sans l' approbation du consistoire. Il leur fit entendre qu' une union telle que la nôtre, loin de mériter le nom de mariage, étoit un crime qui ne pouvoit être pardonné. Enfin, n' ayant rien épargné pour les troubler par la crainte, il ajouta qu' il comptoit du moins

p418

que leur pudeur ne s' étoit point oubliée, et qu' elles n' avoient point abandonné l' honneur et la vertu, jusqu' au point de consentir à quelque chose d' indécent dans la prairie. Après avoir préparé leur esprit par ce discours artificieux, il leur demanda compte d' un air juridique de tout ce qui s' étoit passé entre elles et nous la nuit précédente.

Ces douces et timides créatures furent si embarrassées de cette question, que moitié par crainte, moitié par modestie, elles déguisèrent une partie essentielle de la vérité, et le ministre ayant pris acte de ce qu' elles avoient nié ou confessé, le fit signer sur le champ aux vieillards qui l' accompagnoient. Il vint de là au magasin ; et comme il nous connoissoit Gelin et moi pour les plus fermes et les plus résolus de notre troupe, il remit à nous voir les derniers. Ce fut

une nouvelle source de malheur pour nous, car nos trois compagnons, auxquels il s' adressa d' abord, n' étant pas plus capable que nos épouses de prendre leur résolution sans conseil ou sans exemple, il les intimida aussi facilement qu' elles, et il tira d' eux des réponses qui ne furent gueres moins nuisibles à nos intérêts. Nous le vîmes entrer dans notre chambre au moment que nous nous y attendions

p419

le moins, et dans le tems que nous nous entretenions encore du dessein que nous avions pris de le faire appeller. Nous nous fîmes violence pour le saluer civilement, et pour entendre avec une apparence tranquille ce qu' il avoit à nous dire. Le ressentiment particulier qu' il avoit contre moi, et le souvenir de la réponse que je lui avois faite quelques heures auparavant, le porterent sans doute à m' adresser d' abord la parole. Je l' avois bien prévu, me dit-il avec un air de raillerie, que votre action ne paroîtroit pas si innocente aux yeux du consistoire que vous vouliez tantôt qu' elle parût aux miens. La témérité et la présomption sont ordinaires aux jeunes gens, et je ne vois que trop que vous avez tous les défauts de votre âge. J' eus la force de ne pas répliquer à ce discours insultant. Il continua de me dire qu' il étoit là de la part du consistoire, pour entendre de nous plus régulièrement qu' il n' avoit fait à sa maison, les circonstances de notre assemblée nocturne, et le détail d' une entreprise aussi contraire à la religion, qu' à l' honnêteté et aux bonnes moeurs. Gelin ouvrit la bouche pour répondre, mais la crainte que j' avois de sa vivacité me fit hâter de

p420

la prévenir. Vos injures, dis-je au ministre, ne changent rien à la justice de notre cause : j' espere que notre action paroîtra plus innocente aux yeux du consistoire,

lorsqu' elle lui sera expliquée par un
interprète moins partial et moins passionné
que vous. Nous ne refusons pas
néanmoins de vous faire le récit des circonstances
de notre mariage, que vous demandez
en son nom. Elles blessent si peu
la religion et l' honnêteté, que notre
gloire au contraire est d' avoir su ménager
parfaitement les droits de l' une et de l' autre.
Je lui racontai ensuite avec la fidélité
la plus exacte, l' ordre que nous avons
observé dans notre engagement, et je ne
manquai point de peser en particulier sur
le dernier acte de cette tendre cérémonie.
Il rougit en m' écoutant ; et, lorsque
j' eus cessé de parler, il se tourna vers les
vieillards pour leur demander avec un
souris amer, s' il avoit eu tort de leur
dire en venant à la chambre où nous étions,
qu' il alloit avoir à faire aux plus rusés et
aux plus dangereux de notre bande. Je
pénètre votre artifice, continua-t-il en
s' adressant à moi, mais vous en tirerez
peu de fruit. Croyez-moi, n' ajoutez pas
l' imposture au désordre de votre conduite,
et suivez l' exemple de vos compagnons,

p421

qui sont plus sinceres du moins,
s' ils n' ont pas été plus prudens et plus
retenus que vous. La peine que j' eus à
concevoir ce discours m' empêcha d' y répondre
autrement que par une protestation
de sincérité. Chimeres, me dit-il d' un ton
méprisant, et prenant une plume, il
écrivit quelques lignes qu' il fit signer aux
quatre vieillards qu' il avoit amenés. Pendant
qu' il écrivoit, je demandai à Gelin et à
Johnston s' ils comprenoient quelque chose
à ce qu' ils avoient entendu. Nous
conclûmes ensemble qu' il falloit que nos
compagnons eussent été trompés par
adresse ; si l' on avoit tiré d' eux des réponses
différentes des nôtres, ou qu' ils
nous eussent trahis, s' ils les avoient faites
volontairement. Ce fut en vain que nous
priâmes le ministre de nous éclaircir davantage ;
il nous lut seulement ce qu' il venoit d' écrire.
C' étoit notre déposition.
Il marquoit qu' elle étoit conforme à celle
de nos épouses et de nos compagnons,

excepté, qu' étant plus adroits, nous prétendions, contre le témoignage des autres, que notre mariage avoit été consommé. Cette maniere nette de s' exprimer ayant achevé de m' ouvrir les yeux, je lui dis : prenez garde, monsieur, votre dessein n' est pas droit : vous allez vous

p422

engager dans quelque démarche imprudente. Comptez, ajoutai-je, que je ne vous ai rien déclaré qui ne soit certain, et que quelques vues qu' aient pû avoir nos compagnons et nos épouses en s' expliquant différemment, ils ne refuseront point de convenir de la vérité en notre présence. Oui, me répondit-il, quand vous aurez eu le tems de les instruire à parler comme vous, et à n' être pas plus sinceres dans leurs réponses. Il nous quitta sans vouloir nous écouter davantage. Il n' est que trop clair, dis-je alors à Gelin, qu' on travaille à nous perdre, et s' il en faut croire le rapport du ministre, nos épouses et nos compagnons prêtent des armes contre nous. Il n' y a que le secours de ciel qui puisse nous faire sortir d' embarras, car la force n' est ici de nul usage, et la justice ne paroît gueres écoutée au consistoire. S' il nous reste quelque espérance, c' est de faire valoir nos droits dans une assemblée générale de la colonie : il faut la demander. Si le consistoire s' oppose à une prétention si raisonnable, nos plaintes n' en seront que plus justes et plus capables d' émouvoir le peuple en notre faveur ; et si l' on se rend à notre demande, vous êtes éloquent, je ne doute point qu' en exposant la vérité

p423

de notre histoire, et en découvrant les malignes intentions du ministre, vous ne mettiez tout le monde dans nos intérêts. Quoique Gelin parût m' écouter, je m' apperçus qu' il ne me donnoit qu' une partie de son attention. Cette froideur me

surprit, elle ne s' accordoit point avec sa vivacité. Je lui en fis un reproche. Il continua à me regarder en silence d' un air distrait, et qui marquoit une profonde rêverie. Enfin l' ayant pressé de me répondre : oui, me dit-il, je suivrai volontiers votre avis, et nous demanderons, comme vous dites, une assemblée générale. Mais si cette tentative ne réussit point, je roule un dessein sur le succès duquel vous pouvez vous reposer plus sûrement que sur mon éloquence. C' en est trop, continua-t-il en s' animant, on nous traite avec une indignité qui n' eut jamais d' exemple. J' ai eu besoin de faire des efforts infinis pour imiter votre modération à la vue du ministre, et au discours insultant qu' il nous a tenu, mais comptez que j' ai trouvé le moyen d' humilier son orgueil, et de nous faire respecter plus qu' on n' a fait jusqu' à présent dans la colonie. Je le pressai de s' ouvrir davantage. Il me dit qu' il seroit tems de s' expliquer, lorsque le remede qu' il méditoit seroit nécessaire, mais

p424

qu' il me l' assuroit infaillible, et que nous pouvions nous flatter par avance du plaisir de revoir nos épouses entre nos bras, et nos ennemis à nos pieds. Quelle que pût être son idée, je le priai de l' abandonner pendant quelque tems pour se préparer à soutenir notre cause dans l' assemblée générale. Le lendemain nous envoyâmes notre geolier chez le ministre et chez les principaux vieillards, pour leur signifier que nous ne reconnoissons point d' autre tribunal que celui du corps entier de la colonie, et pour les prier d' en hâter la convocation. Ils répondirent qu' ils examineroient notre demande. Nous nous persuadâmes si fortement qu' ils n' oseroient la refuser, que nous en devînmes beaucoup plus tranquilles. Gelin s' occupa durant quelques jours à composer sa harangue. Je méditai pendant ce tems-là sur les sujets que nous avons de craindre et d' espérer, ou je m' entretenois avec Johnston de l' inquiétude de nos épouses, et de la tendresse infinie que nous devons à ces cheres personnes, pour

prix de leur complaisance et de leur
généreuse affection. Elles avoient désavoué
les faveurs que l' amour nous avoit fait
obtenir d' elles, mais il nous avoit été aisé
de juger que c' étoit par timidité et par

p425

modestie. Nous soupçonnions même le
ministre de les y avoir engagées par
artifice. Pour moi, j' étois si sûr du coeur
d' Angélique, que je n' appréhendois ni sa
froideur, ni son changement. Ma plus
forte peine étoit causée par son absence,
et par la persuasion où j' étois qu' elle
souffroit infiniment de la mienne.
Nous passâmes ainsi quatre jours sans
être visité de personne, et toujours dans
la folle opinion qu' on nous accorderoit
la liberté de nous justifier aux yeux de
toute la colonie. Le cinquieme jour au
matin, le ministre entra dans notre chambre
avec les mêmes anciens qui l' avoient
accompagné la premiere fois. Il prit un
air doux et obligeant pour nous parler.
Je vous apporte, nous dit-il, des nouvelles
plus heureuses sans doute que vous
n' aviez lieu de les espérer. Quelque
ressentiment que le consistoire ait eu,
comme moi, de l' irrégularité de votre
conduite, nous avons cru devoir la pardonner
à votre jeunesse. Nous savons que
dans les esprits bien disposés la sagesse la
plus solide et la plus constante est
quelquefois le fruit des plus grandes fautes.
On n' en goûte que mieux la vertu et le
devoir, lorsqu' on y revient après s' en
être écarté. Nous oublions donc l' égarement

p426

où vous êtes tombés par légereté
et pure imprudence. Vous demandiez une
assemblée générale, vous connoissiez mal
vos vrais intérêts ; comptez que vous en
eussiez été traités moins favorablement
que de nous. Mais votre affaire ne passe
point les bornes de l' autorité que la
colonie a confiée au consistoire, et vous

devez remercier le ciel de ce que nous nous en sommes réservés la connoissance. écoutez, ajouta-t-il gravement, la sentence qu' on vient de porter en votre faveur. Il nous lut ensuite un papier qui contenoit en substance : que de quelque rigueur qu' on eût usé à l' égard de Guiton dans un cas à peu près semblable au nôtre, le consistoire avoit jugé à propos de nous traiter avec plus d' indulgence, non-seulement en faveur de notre jeunesse, mais principalement à cause de notre arrivée récente, qui ne nous permettoit pas d' être encore instruits parfaitement des loix et des usages de l' isle : qu' il nous condamnoit donc seulement à recevoir avec humilité la correction douce et charitable, que le ministre nous feroit publiquement à l' église, et à expier par trois semaines de prison le scandale que nous avions causé parmi nos freres : qu' il nous seroit permis ensuite de nous joindre à nos

p427

légitimes épouses, à celles qu' il avoit plû à Dieu de nous donner par la voie du sort, et que nous avions acceptées solennellement à la face du ciel et de la terre, pour vivre dans une douce union avec elles, en époux tendres, en fideles protestans, et en paisibles concitoyens : que pour ce qui regardoit les six filles immodestes et sans vertu, qui avoient abusé de quelques avantages qu' elles avoient reçus de la nature pour nous détacher de notre devoir, et pour nous engager à former avec elles des liens profanes qu' elles avoient osé appeller du nom de mariage, au préjudice de celui que nous avions contracté avec nos seules et légitimes épouses, le consistoire remettoit à ordonner de leur punition dans sa prochaine assemblée, et qu' en attendant leur sentence elles continueroient à être resserrées dans une étroite prison, sans avoir la liberté de parler même à leurs proches et à leurs amis. Tel fut le favorable arrêt qui nous fut intimé par la bouche du ministre, et de la part du consistoire. Ministre ! Consistoire ! Noms vénérables, masques sacrés, dont l' injustice, la perfidie,

et la cruauté abuserent pour notre
perte.
Je vous le rapporte, ce fatal arrêt, presque

p428

dans toute son étendue. Ce ne fut
pas néanmoins sur le champ que nous
connûmes tout ce qu' il renfermoit de terrible
et de foudroyant pour nos cheres
épouses et pour nous, car Gelin eut à
peine entendu qu' on y établissoit la disposition
du sort comme un mariage légitime,
par lequel notre véritable mariage se
trouvoit annullé, qu' il jetta un cri perçant qui
empêcha le ministre d' achever. Il n' y eut
point de degré du commencement de son
transport à son excès. Jamais la fureur
et l' indignation ne s' exprimerent plus
vivement. Je le conjurai en vain de se
modérer dans une conjecture où il me sembloit
que la violence ne convenoit point
encore à nos affaires ; je ne pus rien
obtenir de ce tempéramment tout de feu. Il
donna mille noms injurieux au ministre ;
il lui reprocha ouvertement sa malignité
et son hypocrisie. Il ne ménagea point
davantage le consistoire et toute la colonie,
et joignant les menaces aux reproches et
aux injures, il fit serment d' employer le
fer et le feu pour notre défense et pour
celle de nos épouses. Le ministre, que cet
emportement avoit d' abord un peu
déconcerté, se remit, et se souvenant sans
doute que nous étions captifs, et qu' il
nous étoit plus facile de faire des menaces

p429

que de les exécuter, ce fut cette pensée
apparemment qui lui inspira la hardiesse
d' insulter à notre disgrâce par quelques
railleries ameres. Gelin perdant toute
considération, alloit se jeter furieusement
sur lui, si je n' eusse fait mes efforts pour
l' arrêter. Sortez, monsieur, dis-je au
ministre, sortez s' il vous reste quelque
sagesse, et ne nous mettez pas dans la
nécessité de punir tout à la fois vos artifices

et vos insultes. Il sortit en nous exhortant
malignement à nous soumettre à la
volonté du ciel et à l'ordre de nos supérieurs.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)